
U d'/ of Ottawa
39003002188083

THÉATRE CHOISI

DE MOLIÈRE

NOUVELLE COLLECTION IN-18 JÉSUS

HISTOIRE, ÉRUDITION, CRITIQUE

Cours de Lecture expliquée, par M. Léon Robert, agrégé de l'Université, inspecteur de l'académie de Paris. 1 volume in-18 jésus, broché. **3 »**

Œuvres poétiques de Boileau, annotées par M. A. Gazier, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-18 jésus, cartonné, **2 50**; relié toile. **2 75**

Théâtre choisi de Racine, annoté par M. Petit de Julleville, agrégé de l'Université, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-18 jésus, broché. **3 »**

Théâtre choisi de Corneille, annoté par M. Desjardins, agrégé de l'Université, professeur de rhétorique au collège Stanislas. 1 volume in-18 jésus (*sous presse*).

Fables de La Fontaine, classées par ordre de difficulté et annotées par M. A. Gazier. 1 vol. in-18 jésus, cart., **1 50**; relié toile, **1 75**

Les Aventures de Télémaque par Fénelon, annotées par M. R. Pessonneaux, agrégé de l'Université, professeur au lycée Henri IV. 1 volume in-18 jésus, cartonné, **2 25**; relié toile. **2 50**

Histoire de Charles XII par Voltaire, annotée par M. Wahl, agrégé de l'Université, professeur au lycée Henri IV. 1 volume in-18 jésus, cartonné, **2 25**; relié toile. **2 50**

Extraits historiques de J. Michelet, choisis et annotés par M. Seignobos, docteur ès lettres. Seule édition autorisée, publiée sous la direction de madame Michelet. 1 volume in-18 jésus, broché. Prix. **3 »**

Anthologie des Œuvres de Michelet. — Extraits littéraires, choisis et annotés par M. Seignobos. 1 volume in-18 jésus, broché. Prix. **4 »**

Leçons de Psychologie appliquée à l'éducation, par M. Henri Marion, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-18 jésus, broché. **4 50**

Leçons de Morale, par M. Henri Marion, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-18 jésus, broché. **4 »**

Instruction morale et civique ou philosophie pratique, par MM. P. Laloi et F. Picavet. 1 volume in-18 jésus de 650 pages, broché. **5 »**

Histoire de la Civilisation française, depuis les origines jusqu'à nos jours, par M. Alfred Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 2 volumes in-18 jésus, brochés. **8 »**

Histoire de la Civilisation contemporaine en France, par le même. 1 volume in-18 jésus, broché. **5 »**

Nouveau Dictionnaire français illustré, par M. A. Gazier, maître de conférences à la Faculté des lettres de Paris. 1 volume in-12, cartonné, **2 60**; relié toile. **3 30**

Paris. — Typ. Ch. Unsinger, 83, rue du Bac.

THÉATRE CHOISI

DE

MOLIÈRE

ANNOTÉ PAR

M. Maurice ALBERT

Agrégé et docteur ès lettres, professeur de rhétorique au collège Rollin.

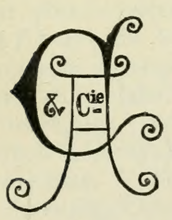
LES PRÉCIEUSES RIDICULES — LE MISANTHROPE
LE TARTUFFE — L'AVARE — LE BOURGEOIS GENTILHOMME
LES FEMMES SAVANTES

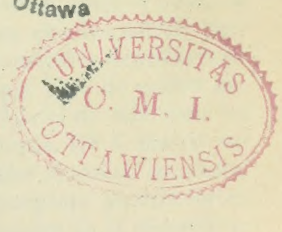
SUIVI DES

Analyses et extraits des Comédies qui ne figurent pas aux programmes de l'Enseignement secondaire classique et spécial, de l'Enseignement secondaire des jeunes filles et du Brevet supérieur

---

TROISIÈME ÉDITION





XVII
ces qu
d'histoir
C'est pour
à un adm
est vraim
morceler

PARIS

ND COLIN ET Cie, ÉDITEURS

1, 3, 5, RUE DE MÉZIÈRES

1890

AVANT-PROPOS

Il fut un temps où Molière était banni des collèges parce qu'on ne le considérait pas comme suffisamment *classique;* on faisait étudier *le Misanthrope* aux rhétoriciens, et cette comédie trouvait place dans le *Théâtre classique* entre *Athalie* et *Mérope*. Des autres pièces de Molière il n'était même pas question. C'est à peine si quelque professeur, plus audacieux que les autres, parlait brièvement de *l'Avare*, du *Bourgeois gentilhomme* et des *Femmes savantes*. Il n'en est plus de même aujourd'hui : Molière a enfin obtenu droit de cité dans les établissements d'instruction publique. On a inscrit sur les programmes officiels *l'Avare*, *les Femmes savantes*, *les Précieuses ridicules*, *le Bourgeois gentilhomme*, *le Misanthrope*, *Tartuffe*, et l'histoire de la comédie au XVII[e] siècle, inintelligible si l'on s'en tenait à l'étude de ces quatre pièces, figure également dans les notions d'histoire littéraire exigées par les nouveaux programmes. C'est pour cette raison que nous avons cru devoir confier à un admirateur passionné de Molière cette édition, qui est vraiment nouvelle à bien des égards. Au lieu de morceler l'œuvre du poète et de donner séparément telle

ou telle de ses pièces, no s avons cru devoir réunir en un seul et même volume des chefs-d'œuvre que l'on est sans cesse obligé de rapprocher les uns des autres.

Nous sommes allés plus loin encore et, aux pièces complètes, nous avons joint des fragments plus ou moins étendus de quelques autres; de cette façon nous présentons aux jeunes gens désireux de s'instruire ce qu'on pourrait appeler la fine fleur des œuvres de Molière. Ils ne trouveront ici aucun appareil d'érudition, ni documents rares, ni détails curieux. Des petits problèmes que soulèvent certains points demeurés obscurs de la vie de Molière, et que poursuivent avec tant de passion ces chercheurs patients qu'on appelle des *moliéristes*, il ne leur sera point parlé. Mais ils sauront sur l'auteur de *Tartuffe* ce qu'il n'est pas permis d'ignorer, et ils apprendront comment et pourquoi ils devront l'admirer.

Voici d'ailleurs comment nous avons cru devoir procéder. On trouvera dans ce petit volume les pièces ou fragments de pièces rangés suivant l'ordre chronologique, en commençant par *l'Étourdi* pour finir par *les Femmes savantes*. Le texte de toutes ces pièces a été revu avec soin sur les meilleures éditions. Chaque comédie est précédée d'une Notice étendue faisant connaître au lecteur tout ce qu'il a besoin de savoir sur l'histoire de la pièce. Quand on donne simplement des fragments, on a joint à la Notice une série d'analyses très courtes, destinées à faire connaître la marche de l'action et permettant de se retrouver avec la plus grande facilité. Des notes, en petit nombre, — car il importe de ne pas s'interrompre à tout moment quand on lit des pièces d'une allure aussi vive, — viennent lever les principales difficultés du texte. On a joint à cette édition un portrait de Molière. Malheureusement les autographes de ce grand homme sont tellement rares, et ceux qu'on donne comme tels tellement dépourvus d'authenticité, que nous avons préféré nous abstenir, au risque de rompre la symétrie avec les autres volumes de cette collection. Une sorte de *leçon type* montrera aux

élèves comment on doit s'y prendre pour étudier une pièce quelconque de Molière. Dans ces conditions, le *Molière classique* que nous présentons à la jeunesse est une œuvre absolument nouvelle et appelée, nous l'espérons, à rendre de véritables services à ceux et à celles auxquels elle est destinée.

INTRODUCTION

I

Caractère des œuvres de Molière. — On raconte qu'un jour, pendant qu'on le bottait pour la chasse, le roi Louis XIV demanda à Boileau, debout dans un groupe de seigneurs et de courtisans, quels auteurs avaient le mieux réussi dans la comédie; et que Boileau sans hésiter répondit : « Sire, je n'en connais qu'un, et c'est Molière. » Nous en connaissons plus d'un aujourd'hui, nous qui sommes venus après Regnard, Marivaux, Beaumarchais, et d'autres auteurs plus modernes qui seront classiques un jour; Molière n'en reste pas moins le plus grand de tous les comiques, et l'on pourrait même dire, comme Boileau l'affirmait un autre jour au roi, l'écrivain qui a le plus honoré la France pendant le règne de Louis XIV.

Il est encore aujourd'hui, de tous les écrivains du XVIIe siècle, le plus lu et le mieux connu. Le temps ne peut rien sur lui : il reste pour nous ce qu'il était il y a deux cents ans pour nos pères, et ce qu'il sera pour nos arrière-neveux, un poète toujours vivant et toujours jeune, le contemporain de tous ceux qui lisent ou voient jouer ses comédies. Tant que le rire sera le propre de l'homme, et que nous conserverons quelque chose de la vieille gaieté française; tant que le vice et le faux, sous toutes les formes, inspireront aux âmes bien nées une haine vigoureuse, Molière sera lu et admiré. Il le sera, enfin, tant que nous aimerons la France. Il peut et il doit entrer quelque orgueil patriotique dans notre culte pour Molière; car Molière est le plus français de tous nos écrivains. Il a toutes les qualités de notre race : le bon sens, la clarté, la raillerie légère et fine, la bonté, la franchise et l'esprit. Aussi est-ce lui que notre grand critique Sainte-Beuve aurait choisi pour représenter la France à un congrès de tous les génies du monde. Les autres nations ont des

poètes tragiques qu'elles savent opposer à Corneille et à Racine ; elles n'ont personne pour les consoler de la gloire de Molière, une gloire bien française, et qui nous appartient en propre.

C'est pour cela sans doute que les Allemands, sauf Gœthe[1], n'ont jamais aimé ni compris l'auteur du *Misanthrope* et du *Bourgeois gentilhomme*[2]. Ils le traitent de haut en bas, comme un plagiaire et un vulgaire faiseur de farces qui n'a vu, disent-ils, la bonne compagnie que de loin, et dont le métier était d'inventer des bouffonneries de tout genre, écrites à la hâte pour divertir un maître. Dans ses pièces d'un comique bas, déclarent-ils encore, ce qui est le plus réussi a été volé. Les meilleures scènes de l'*Avare* et de l'*Amphitryon* sont traduites de Plaute ; l'idée du *Mariage forcé* est prise à Rabelais : Sganarelle demandant à Geronimo et à Marphurius s'il fera bien de se marier reproduit impudemment les questions que Panurge fait à Pantagruel ; *le Malade imaginaire, les Fourberies de Scapin, Monsieur de Pourceaugnac*, ajoutent-ils, prouvent que l'auteur avançait en âge sans que son talent acquît la maturité qui lui aurait fait rejeter des ouvrages aussi peu soignés. Ils trouvent enfin que, dans les pièces de haute comédie, composées non par un élan intérieur vers la perfection, mais par ambition, pour être compté parmi les écrivains du beau siècle, Molière, ayant dû toujours se forcer, a toujours échoué. *Le Misanthrope*, « où l'action est pauvre et se traîne péniblement, » *les Femmes savantes*, « où il n'y a ni intrigue, ni intérêt, ni dénouement (?) ne sont pas des comédies, mais des dissertations dialoguées », etc., etc.

Voilà ce qu'on a dit de Molière en Allemagne, et ce qu'encore aujourd'hui on pense généralement. N'est-ce pas le cas de répéter ce que Goethe disait d'un de leurs grands critiques, Schlegel : « Pour eux, une nature solide comme Molière est une vraie épine dans l'œil : ils sentent qu'il n'a pas une goutte de leur sang, et ils ne le peuvent souffrir. »

1. « Molière est si grand, disait Gœthe, que chaque fois qu'on le voit, on éprouve un nouvel étonnement. C'est un homme unique... Quelle âme pure ! En lui, jamais rien de caché, jamais rien de difforme... Et cette grandeur !... Il gouvernait les mœurs de son temps... »

2. Quand Talma et ses camarades allèrent à Erfurt pour jouer devant des rois, Napoléon ne voulait pas qu'on représentât du Molière. « On ne le comprend pas en Allemagne, disait-il. Il faut montrer aux Allemands la beauté, la grandeur de notre scène tragique : ils sont plus capables de les saisir que de pénétrer la profondeur de Molière. »

II

Enfance et éducation de Molière. — Ce pur Français est de Paris, du vrai Paris. C'est au centre même de la grande ville qu'il naquit, le 15 janvier 1622, rue Saint-Honoré, tout près des Halles et non loin du Pont-Neuf, l'endroit le plus vivant alors et le plus bruyant de Paris, le rendez-vous des étrangers, des curieux et des badauds, l'ordinaire théâtre des joueurs de



farces et de marionnettes, des charlatans, des banquistes qui faisaient des tours de gobelet, des vendeurs d'onguent et d'emplâtres, des libraires, des arracheurs de dents et des chanteurs de chansons nouvelles. Combien de fois, à partir de 1630, les promeneurs qui fréquentaient ce quartier ne durent-ils pas rencontrer le jeune Molière musant, baguenaudant, et déjà, sans doute, observant tout et tous ! Son père, Jean Poquelin, tapissier ordinaire du roi Louis XIII, lui fit donner l'éducation complète d'un fils de famille. Placé chez les jésuites, au collège de Clermont, rue Saint-Jacques, le jeune Jean-Baptiste fit d'excellentes humanités ; et quand il sortit du collège, en 1641, il connaissait les auteurs grecs et latins, Plaute et Térence surtout, qu'il n'oubliera plus. C'est alors qu'il entra chez Gassendi, ce vaillant adversaire de Descartes, ce grand philosophe indépendant, dont l'école réunissait à cette époque un certain nombre de jeunes gens joyeux et libres, des esprits forts, qui s'appelaient Chapelle, Cyrano de Bergerac, Jean Hesnaut, etc. L'enseignement du maître eut sur Molière une profonde influence, qui persista toujours. C'est pendant ces années d'études philosophiques que le jeune homme se prit de passion pour le poète latin Lucrèce, qu'il traduisit en vers. Plus tard, dans *le Mariage forcé*, où les disciples ignorants et sots d'Aristote sont bafoués avec tant d'esprit, dans *les Femmes savantes*, où Chrysale défend les

droits de la nature contre sa femme, sa sœur et sa fille, pures cartésiennes, dans toutes ses comédies enfin, où règne une morale indulgente et facile, Molière se montrera l'élève de Gassendi, l'apôtre passionné du bon sens et de la saine raison, l'adversaire convaincu d'un idéalisme sottement exagéré par les inintelligents admirateurs de Descartes.

Après les humanités et la philosophie, Molière étudia le droit à Orléans, et fut même reçu avocat. Mais le goût ne lui vint pas de ce qu'il appellera plus tard les détours de la justice et les procédures embarrassantes. Aux plaidoiries, aux sentences et arrêts, aux pièces des procès, il préférait les pièces de théâtre que son grand-père, aussi passionné que lui pour ces sortes de divertissements, l'avait mené voir tout jeune à l'hôtel de Bourgogne ; aux avocats, aux sergents, aux substituts, aux greffiers, aux rapporteurs, et aux clercs de rapporteurs, toutes gens qu'il maltraitera si fort dans *les Fourberies de Scapin*, il préférait Scaramouche et Turlupin, et tous les charlatans du Pont-Neuf. Il les préféra si bien, qu'en 1643, renonçant à tirer parti de ses études, abandonnant même la survivance de la charge paternelle, qui depuis plusieurs années lui était assurée, il s'enrôlait dans une troupe de comédiens qui avait pris le titre de l'*Illustre théâtre*, et dont il ne tarda pas à devenir le chef, sous le nom de Molière.

III

Molière comédien ambulant. — Jamais vocation ne fut plus impérieuse, plus irrésistible. Comment en douter, lorsqu'on se représente la vie qui attendait le jeune Poquelin, les tribulations de toute sorte qu'il prévoyait bien lui-même ? C'était la lutte certaine partout et contre tous, contre la famille, contre le monde, contre l'Église, contre les insuccès et la misère. Le père, frustré dans ses espérances et ses ambitions, humilié dans son orgueil de tapissier du roi, abandonnait son fils à lui-même ; et sa rancune persistera si vive que, deux ans plus tard, quand le chef responsable de l'*Illustre théâtre* sera enfermé au Châtelet sur la requête de créanciers intraitables, il refusera d'intervenir et de fournir caution. Il ne s'apaisera que beaucoup plus tard ; mais ce n'est pas avec le pauvre comédien, le chef inconnu d'une troupe vagabonde qu'il se

réconciliera; ce sera avec l'auteur illustre et applaudi de *l'Etourdi* et du *Depit amoureux*, avec le favori d'un prince du sang, M. de Conti; et les spectateurs enthousiastes seront pour beaucoup dans cette réconcilation du père et du fils.

Le monde ne va pas, au début, se montrer moins rigoureux pour Molière. En vain le roi Louis XIII a publié en faveur des comédiens une ordonnance déclarant que leur métier ne peut être imputé à blâme, ni préjudicier à leur réputation dans le commerce public : Molière et sa troupe sont d'ores et déjà mis au ban de la société. Ils sont en même temps rejetés par l'Église. L'attitude du roi vis-à-vis de Molière, sa bienveillance et sa protection pourront, sinon déraciner, du moins ébranler les préjugés des gens du bel air : le clergé, lui, ne désarmera jamais.

Toutes ces misères, toutes ces tribulations, Molière les prévoyait ; mais il était jeune, il avait la foi, la passion de son nouveau métier, et il comptait sur le succès, ce souverain consolateur. Hélas ! le succès ne vint pas d'abord. l'*Illustre théâtre* établi à la porte de Nesles, dans le jeu de paume des métayers, et tout près de la rue Guénégaud où, quarante ans plus tard, la troupe veuve de son chef viendra s'établir, ne fit que de maigres recettes. Alors, au bout de dix-huit mois, vers la fin de décembre 1646, Molière prit une grande résolution : la troupe quitta Paris pour chercher fortune en province.

Ce que fut, douze années durant, la vie aventureuse de ces comédiens ambulants, dont on retrouve çà et là les traces à Nantes, à Limoges, à Bordeaux, Narbonne, Béziers, Pézenas, Lyon, etc., etc., il est difficile de le dire exactement ; mais le *Roman comique* de Scarron, qui raconte les aventures d'acteurs en voyage, nous permet de l'imaginer. L'histoire à la fois drôlatique et douloureuse de Destin et de La Rancune, de Mademoiselle de l'Étoile et d'Angélique dut être plus d'une fois celle du jeune Poquelin, des Béjard et de leurs camarades. Et l'on se sent pris d'une sorte de terreur rétrospective quand on songe au danger que courut, pendant ces pérégrinations si longues, non pas la troupe que conduisait et dirigeait Molière, mais le génie qu'il portait en lui. Que de talents, d'énergies, de caractères peut user, épuiser, abaisser une pareille existence ! Heureusement ce qui tue les faibles est aussi ce qui fait vivre les forts, et l'âme de Molière était fortement trempée. Ces années de rude apprentissage, mortelles pour d'autres, furent fécondes pour lui. Il sut résister aux épreuves et profiter des

leçons que la pratique du théâtre, que les hommes et les choses ne lui ménagèrent pas. S'il avait été à bonne école chez les jésuites de la rue Saint-Jacques et chez Gassendi, en province il fut à bien meilleure école encore. En effet la France à cette époque était aussi diverse de province à province que l'est aujourd'hui l'Europe de pays à pays. C'étaient, à mesure qu'on s'éloignait de Paris, de nouvelles mœurs, des types, des caractères différents, des ridicules de tout genre, plus variés, plus naïvement accusés et étalés que dans la capitale. A chaque ville, presque à chaque étape, grossissait le trésor de cet observateur sagace qui, sous le provincial du moment, pénétrait et étudiait l'homme de tous les temps. L'histoire du fauteuil de ce perruquier de Pézenas, chez qui Molière, comme autrefois Horace chez le barbier du quartier Suburra, venait voir défiler et notait au passage tous les travers des bourgeois d'une petite ville, n'est peut-être qu'une légende ; mais elle est caractéristique. C'est bien ainsi que dut plus d'une fois travailler ce poète *contemplateur*, qui prenait son bien où il le trouvait, c'est-à-dire partout, et ne laissait rien perdre des richesses que lui prodiguait la sottise humaine. Quelle maturité il donnait ainsi à son esprit, et quelle supériorité il acquérait, lui, simple acteur encore, sur ses contemporains, sur les futurs écrivains, poètes et prosateurs, qui grandissaient alors à Paris ! Pour tous ou presque tous, Paris n'était pas seulement, comme dira Magdelon dans *les Précieuses ridicules*, « le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût et du bel esprit » ; c'était aussi le seul endroit où il y eût salut pour les honnêtes gens. Aussi s'éloignait-on le moins possible de la place Royale et du Marais ; et si, d'aventure, on se risquait hors de la grande ville, on voyageait sottement, sans curiosité, sans regarder autour de soi. On demeure confondu de surprise quand on voit des hommes intelligents et instruits, comme Chapelle, l'ami de Molière, et Bachaumont, ne guère rapporter d'un voyage aux Pyrénées que le souvenir attendri des perdreaux de Jonzac et des plantureux dîners de Toulouse.

IV

Retour de Molière à Paris. — De cette longue odyssée à travers la France, l'ouest, le centre et le midi surtout, Molière rapporta mieux que cela. Lorsqu'en 1658, à trente-six ans, dans

toute la force de l'âge, il revint à Paris, il avait à son répertoire, avec plusieurs petites farces, dont deux, *la Jalousie du Barbouillé* et *le Médecin volant*, nous ont été conservées, deux grandes comédies en vers, jouées avec succès à Lyon et à Béziers, *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*. Grâce à la protection de son ancien condisciple, le prince de Conti, qu'il avait retrouvé et diverti en Languedoc, Molière fut autorisé à jouer devant la cour; et le 24 octobre 1658 il représentait dans la salle des gardes du vieux Louvre la tragédie de *Nicomède*. Après quoi, « ayant remercié Sa Majesté de la bonté qu'elle avait eu d'excuser ses défauts et ceux de sa troupe, qui n'avait paru qu'en tremblant devant une assemblée si auguste, il lui dit que l'envie qu'ils avaient eue d'avoir l'honneur de divertir le plus grand roi du monde leur avait fait oublier que Sa Majesté avait à son service d'excellents originaux[1], dont ils n'étaient que de très faibles copies; mais que, puisqu'elle avait bien voulu souffrir leurs manières de campagne, il la suppliait très humblement d'avoir pour agréable qu'il lui donnât un de ces petits divertissements qui lui avaient acquis quelque réputation, et dont il régalait les provinces. « Le roi accorda l'autorisation sollicitée en termes si modestes; et le *Docteur amoureux*, choisi pour la circonstance, eut un tel succès, que la troupe obtint presque séance tenante le titre de *Troupe de Monsieur*, frère unique du roi, et un local pour donner ses représentations. Ce fut la salle du Petit-Bourbon, l'ancien hôtel confisqué du connétable de Bourbon, qui s'étendait le long de la Seine, entre le vieux Louvre et Saint-Germain-l'Auxerrois. Là furent joués, en 1658, et 1659 *l'Étourdi*, *le Dépit amoureux* et *les Precieuses ridicules*. En 1660, le théâtre du Petit-Bourbon ayant été démoli, la nouvelle troupe fut gratifiée par Sa Majesté de la salle du Palais-Royal, à l'extrémité de la rue de Valois. C'est sur ce théâtre que Molière jouera toutes ses comédies, depuis *Sganarelle* jusqu'au *Malade imaginaire*.

V

Molière et sa troupe à la salle du Palais-Royal. —

1 Ce sont les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, qui portaient depuis les premières années du règne de Louis XIII le titre de *troupe royale*, on les appelait aussi *grands Comédiens* (Voy. *les Précieuses ridicules*, sc. IX).

Désormais la vie littéraire de notre grand poète comique est tout entière dans l'histoire de ses œuvres : on la trouvera racontée en détail dans les Notices que nous avons placées en tête de chaque pièce. — Pendant les douze années qui vont suivre, de 1660 à 1673, Molière composera et représentera vingt-sept comédies, en moyenne plus de deux par an[1]. C'est ce qu'il faut remarquer d'abord, et admirer. Si l'on songe que la plus petite de ces œuvres suffirait à immortaliser un nom, on sera justement frappé de la fécondité de cet inépuisable génie. Sans doute, nous comptons dans notre histoire littéraire des écrivains qui ont plus produit que Molière ; mais aucun d'eux n'a tant produit en si peu de temps. Et puis, ils avaient tous, ou presque tous, soit l'indépendance matérielle, comme Voltaire et Victor Hugo, soit une santé robuste, comme Alexandre Dumas, soit encore ces doux loisirs qu'a chantés Virgile, une retraite paisible et discrète, comme George Sand, soit enfin la sérénité d'esprit que donnent aux uns la sécheresse du cœur, aux autres le bonheur solidement assis au foyer domestique. Molière n'avait rien de tout cela : sa santé fut toujours mauvaise ; sa femme, Armande Béjard, qu'il épousa en 1662, et qu'il aimait de toute la force de son cœur si sensible et si bon, le rendit profondément malheureux ; sa vie enfin était tiraillée en tout sens, et son temps, ce temps si précieux, était partagé entre les devoirs les plus différents, les plus rigoureux. Que de besognes en effet devait mener de front celui qui était à la fois auteur, acteur, chef de troupe, valet de chambre du roi, et courtisan !

En même temps qu'il composait ses pièces, il lui fallait administrer son théâtre, traiter avec des auteurs qui lui apportaient leurs œuvres, suivre les répétitions, former et diriger ses camarades ; et, comme il le dit lui-même dans *l'Impromptu de Versailles*, « ce sont d'étranges animaux à conduire que les comédiens ». Or, cette tâche, il l'accomplit jusqu'au bout, bravement, sans jamais broncher. Il aimait

1. En voici la liste et les dates : en 1660, *Sganarelle* ; en 1661, *Don Garcie de Navarre*, *l'École des maris* et *les Fâcheux* ; en 1662, *l'École des femmes* ; en 1663, *la Critique de l'École des femmes* et *l'Impromptu de Versailles* ; en 1664, *le Mariage forcé* et *la Princesse d'Élide* ; en 1665, *Don Juan* et *l'Amour médecin* ; en 1666, *le Misanthrope*, *le Médecin malgré lui* et *Mélicerte* ; en 1667, *le Sicilien ou l'Amour peintre* et *Tartuffe* ; en 1668, *Amphitryon*, *George Dandin*, et *l'Avare* ; en 1669, *Monsieur de Pourceaugnac* ; en 1670, *les Amants magnifiques* et *le Bourgeois gentilhomme* ; en 1671, *Psyché*, *les Fourberies de Scapin* et *la Comtesse d'Escarbagnas* ; en 1672, *les Femmes savantes* ; en 1673, *le Malade imaginaire*.

sa troupe d'une affection paternelle, et celle-ci le lui rendait bien. « Tous les acteurs, — écrivait l'un deux à une époque où il y avait un certain mérite à résister aux avances des comédiens rivaux et à s'attacher à la fortune encore incertaine du poète à ses débuts, — tous les acteurs aimaient leur chef, qui joignait à un mérite réel une capacité extraordinaire, une honnêteté et une manière engageante qui les obligea tous à lui protester qu'ils voulaient courir sa fortune, et qu'ils ne le quitteraient jamais, quelque proposition qu'on leur fît et quelque avantage qu'ils pussent trouver ailleurs[1]. » Aussi, comme douze ans plus tard, Boileau conseillait à son ami malade de renoncer à jouer sur la scène, Molière lui répondit : « Ah ! Monsieur, que me dites-vous là ? Il y a un point d'honneur pour moi à ne pas quitter. » Le satirique se figurait que ce point d'honneur consistait à se noircir tous les jours le visage pour se faire une moustache à la Sganarelle, et à livrer son dos à toutes les bastonnades de la comédie. Comme il était loin, ce jour-là, de comprendre Molière ! Ce n'était pas l'acteur passionné pour son métier et avide d'applaudissements qui lui parlait ainsi ; c'était le chef dévoué jusqu'à la mort à sa troupe, qu'une désertion comme la sienne aurait découragée, ruinée, anéantie. Le 10 février 1673, à l'heure où les chandelles s'allumaient pour la quatrième représentation du *Malade imaginaire*, Baron, un des acteurs, et Armande Béjard suppliaient Molière, plus souffrant, de ne pas jouer ce jour-là. « Comment voulez-vous que je fasse ? leur répliqua-t-il. Il y a cinquante pauvres ouvriers qui n'ont que leur journée pour vivre ; que feront-ils, si l'on ne joue pas ? Je me reprocherais d'avoir négligé de leur donner du pain un seul jour, le pouvant faire absolument. »

On voit que si Molière était sans cesse occupé et préoccupé de ses devoirs de chef de troupe, il n'était pas moins absorbé et distrait par son métier d'acteur. Il lui fallait à tout instant payer de sa personne, apprendre, répéter et jouer des rôles nouveaux. Or, ce métier, il ne le faisait pas seulement avec conscience, il le faisait avec passion[2].

1. Une seule quitta Molière, Mlle Duparc, qui, décidée par Racine, passa à l'ennemi, c'est-à-dire à la troupe rivale de l'hôtel de Bourgogne.

2. En 1673, peu de temps après la mort de Molière, le *Mercure*, le premier de nos journaux littéraires, s'exprimait ainsi :

« Molière était tout comédien depuis les pieds jusqu'à la tête. Il semblait qu'il eût plusieurs voix : tout parlait en lui, et d'un pas, d'un sourire, d'un

Rien de plus naturel, quand c'étaient ses propres œuvres qu'il interprétait ainsi. Ne devait-il pas chercher à les faire valoir, et ne raconte-t-on pas qu'il était plus fier de la façon dont il jouait, que de celle dont il avait écrit *le Misanthrope?* Mais c'est qu'il en était de même quand il interprétait les œuvres des autres, que ce fussent celles du grand Corneille ou celles de tels et tels auteurs justements oubliés aujourd'hui, comme Tristan, Pradon ou Boyer. Pour provoquer les applaudissements et affermir le succès il ne ménageait ni son temps ni sa peine. Sans doute il agissait de la sorte par honnêteté professionnelle, mais aussi parce qu'en jouant une tragédie, comme en composant une comédie, il apportait aux spectateurs quelque chose d'absolument nouveau, d'absolument original, et qu'en récitant des vers tragiques, comme en mettant sur la scène les ridicules de ses contemporains, il donnait carrière à son génie novateur et à ses instincts de combattant. Il cherchait en effet, à force d'études, de talent et d'efforts, à faire accepter une réforme qu'il jugeait nécessaire, mais qui ne s'imposera qu'avec Talma et Rachel, réforme qui consistait à dire les vers de la tragédie aussi simplement, aussi naturellement que possible, au lieu de les lancer avec emphase, de les chanter, de les déclamer avec force *ronrons*, comme faisaient les comédiens des autres troupes, surtout Montfleury, Hauteroche, de Villiers, Mademoiselle Beauchateau, à l'hôtel de Bourgogne. On le voit, en toute chose, même dans la façon de dire les vers, Molière était créateur.

Ce que ce métier avait d'assujétissant, ce qu'il dérobait de temps au travail personnel, à la composition des œuvres que méditait Molière, et dont il avait donné les ébauches superbes dans une scène de *l'Impromptu de Versailles*, on le devine. Mais il y avait encore d'autres devoirs qui forcément le distrayaient beaucoup. Il lui fallait faire son métier de courtisan ; il lui fallait aller jouer en ville et dans les châteaux, chez Monsieur, chez Madame, chez Fouquet, chez le maréchal de la Meilleraye, chez Condé, chez MM. de Roquelaure, de Mercœur, de Vaillac, d'Aumont, etc., etc.; il lui fallait surtout satisfaire les fantaisies du roi. Or, on sait quelles étaient les exigences de Louis XIV, qui ne com-

clin d'œil et d'un remuement de tête il faisait plus concevoir de choses que le plus grand parleur n'aurait pu en dire en une heure »

prit jamais que l'inspiration n'est pas aux ordres, même du plus grand des rois, comme un laquais ou un courtisan, et qu'on ne commande pas un chef-d'œuvre comme une maîtresse de maison commande un dîner à sa cuisinière. Plus d'une fois, surtout à partir de 1666, époque à laquelle la troupe de Monsieur devint la troupe du Roi, Molière dut, en quelques jours, composer, écrire, apprendre, répéter, faire répéter et représenter des pièces pour les divertissements de Sa Majesté. Il n'était pas question de répondre par une respectueuse excuse fondée sur l'impossibilité de la chose dans le peu de temps qu'on lui donnait. Le moyen de refuser quand un roi a commandé ! « Les rois n'aiment rien tant qu'une prompte obéissance et ne se plaisent point du tout à trouver des obstacles. Les choses ne sont bonnes que dans le temps qu'ils les souhaitent ; et leur en vouloir reculer le divertissement, est en ôter pour eux toute la grâce. Ils veulent des plaisirs qui ne se fassent point attendre, et les moins préparés leur sont les plus agréables. Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils désirent de nous ; nous ne sommes que pour leur plaire, et lorsqu'ils nous ordonnent quelque chose, c'est à nous à profiter de l'envie où ils sont. »

A ces occupations multiples, à toutes ces lourdes obligations, ajoutez les batailles nombreuses que Molière eut à livrer à propos de la plupart de ses pièces[1], les tribulations de toute sorte, les abandons, les défections, notamment celle de Racine, celle du prince de Conti, et à la fin celle du roi ; ajoutez encore les injures, les calomnies que lui prodiguaient les ennemis qu'il s'était attirés, précieux et précieuses, dévots, marquis, médecins, comédiens rivaux et acteurs jaloux, mauvais poètes et faux savants : luttes sans trève ni merci, qui le maintenaient, lui si sensible et si vibrant, dans une contention d'esprit, dans une agitation perpétuelle, et vous comprendrez qu'il ait été physiquement et moralement usé à cinquante ans, et qu'il soit mort à la peine.

VI

Mort de Molière. — Au moins, c'est sur la brèche, au champ d'honneur, sur ce théâtre illustré par tant d'œuvres

1. Voy. les Notices des *Précieuses ridicules*, de *la Critique de l'École des femmes*, de *l'Impromptu de Versailles*, de *Don Juan*, de *Tartuffe*, etc.

Seulement Boileau n'a été supérieur que dans la critique littéraire; Molière, lui, a été également grand dans tous les sujets qu'il a traités dans toutes les causes qu'il a abordées, soutenues et gagnées. Qu'il mène cette glorieuse campagne littéraire qui commence avec *les Précieuses ridicules*, se continue avec *la Critique de l'École des Femmes*, *l'Impromptu de Versailles*, *le Misanthrope*, *la Comtesse d'Escarbagnas*, et qui se termine par *les Femmes savantes*, ou qu'il poursuive dans leurs derniers retranchements le mensonge, l'hypocrisie sous toutes leurs formes, le faux amour et la fausse amitié, la fausse piété, la fausse noblesse, la fausse science et la fausse médecine, il est toujours aussi nouveau et aussi varié, toujours aussi vrai, non d'une vérité passagère, mais d'une vérité éternelle, toujours aussi profond.

Quelle variété, en effet, dans cette œuvre interrompue par une mort prématurée ! D'autres ont été les peintres du grand monde, ou de la bourgeoisie, ou des provinciaux, ou du peuple, ou des paysans. Molière, lui, a mis sur la scène toutes les classes de la société. Voici des gens de cour et des grands seigneurs, comme les marquis Acaste et Clitandre, le comte Dorante, Alceste, Oronte; voici des bourgeois, comme Arnolphe, Orgon, Monsieur et Madame Jourdain, Chrysale; des provinciaux, comme Monsieur de Pourceaugnac, la comtesse d'Escarbagnas, le conseiller Thibaudier, etc; des gens du peuple comme, Sganarelle et Martine, M. Robert, Scapin, Gros-Réné, Covielle, Dorine, Nicole; des paysans comme Alain, Georgette, Pierrot, Mathurine et Charlotte. Et dans chacune de ces classes, quelle variété encore ! Comme chacune de ses jeunes filles, par exemple, a un caractère distinctif et un charme propre ! Henriette n'est pas plus Angélique, que Marianne n'est Élise ou Lucile; Dorine ne ressemble pas à Nicole, ni Martine à Toinette.

Et ils ont beau changer à chaque pièce et se renouveler sans cesse, ces personnages restent toujours aussi vrais, aussi originaux. Si, par-ci par-là, quelques traits de leurs caractères ont un peu vieilli; si, pour comprendre tous leurs actes et toutes leurs paroles, rire de tous leurs ridicules, il faut parfois les replacer dans le milieu et à l'époque qui les a vus naître, se faire en quelque sorte une âme du XVIIe siècle, ils restent encore dans l'ensemble aussi jeunes, aussi amusants qu'il y a deux cents ans. De combien d'auteurs

comiques, venus après Molière, pourrait-on en dire autant? Comme ils ont vieilli les Lesage, les Beaumarchais et les Scribe, et comme ils vieilliront les Dumas et les Sardou! Molière, au contraire, reste et restera toujours jeune. Et savez-vous d'où elle vient, cette éternelle jeunesse? Elle vient de ce que les personnages de Molière ne sont pas des abstractions sous forme humaine, des théories habillées, des machines tout d'une pièce : ce sont des etres bien vivants, très complets et très complexes.

Elle vient aussi de ce que Molière, qui était un observateur, un contemplateur, comme on l'appelait, a su, sous l'homme du XVIIe siècle, voir et saisir l'homme de tous les temps, et sous ce qui se renouvelle sans cesse retrouver ce qui ne change pas. Il a fouillé le cœur humain dans ses profondeurs les plus secrètes. Sans doute c'est un bourgeois du XVIIe siècle, ce Monsieur Jourdain qui veut vivre, s'habiller, agir et parler comme un seigneur de la cour de Louis XIV; mais ôtez lui sa perruque, son haut-de-chausses de velours rouge et sa camisole de velours vert : il reste bien peu à faire pour avoir le bourgeois d'un autre temps, celui que vous voudrez, toujours en quête de noblesse, de titres et de décorations. Dans Trissotin, dans Philaminte, dans Bélise, le poète veut nous montrer un précieux, voire même un académicien connu, l'abbé Cotin, une disciple extravagante de Descartes et une échappée de l'hôtel de Rambouillet. Mais qui ne sait que, sous d'autres noms et avec des ridicules quelque peu différents, ces types-là existent toujours? C'est une graine qu'il n'est pas besoin de conserver et de soigner : elle pousse toute seule. — Ainsi des autres.

Variété, vérité, profondeur, telles sont les qualités de Molière. Voilà ce qui fait la puissance et la solidité de son théâtre. Ce qui en fait aussi le charme, c'est la gaieté, l'entrain, le comique irrésistible, d'où jaillit et jaillira toujours le rire, un rire franc, sonore et sain. Enfin, ce qui en fait la haute valeur morale, c'est que partout et toujours, même dans les plus petites pièces, Molière a combattu avec persévérance, avec passion, pour la vérité, pour le bon sens, pour la justice, la franchise et la sincérité.

Aussi devons-nous l'aimer, autant que nous l'admirons.

« Aimer Molière, dit Sainte-Beuve, c'est être guéri à jamais, je ne parle pas de la basse et infâme hypocrisie, mais du fanatisme, de l'intolérance et de la dureté en ce genre, de

ce qui fait anathématiser et maudire; c'est apporter un correctif à l'admiration même pour Bossuet, et pour tous ceux qui, à son image, triomphent, ne fût-ce qu'en paroles, de leur ennemi mort ou mourant; qui usurpent je ne sais quel langage sacré et se supposent involontairement, le tonnerre en main, au lieu et place du Très-Haut. Gens éloquents et sublimes, vous l'êtes beaucoup trop pour moi!

« Aimer Molière, c'est être également à l'abri et à mille lieues de cet autre fanatisme politique, froid, sec et cruel, qui ne rit pas, qui sent son sectaire, qui, sous prétexte de puritanisme, trouve moyen de pétrir et de combiner tous les fiels, et d'unir dans une doctrine amère les haines, les rancunes et les jacobinismes de tous les temps. C'est ne pas être moins éloigné, d'autre part, de ces âmes fades et molles qui, en présence du mal, ne savent ni s'indigner, ni haïr.

« Aimer Molière, c'est être assuré de ne pas aller donner dans l'admiration béate et sans limite pour une humanité qui s'idolâtre et qui oublie de quelle étoffe elle est faite, et qu'elle n'est toujours, quoi qu'elle fasse, que l'humaine et chétive nature. C'est ne pas la mépriser trop pourtant, cette humanité dont on rit, dont on est, et dans laquelle on se replonge chaque fois avec lui par une hilarité bienfaisante.

« Aimer et chérir Molière, c'est être antipathique à toute *manière* dans le langage et dans l'expression; c'est ne pas s'amuser et s'attarder aux grâces mignardes, aux finesses cherchées, aux coups de pinceau léchés, au marivaudage en aucun genre, au style artificiel.

« Aimer Molière, c'est n'être disposé à aimer ni le faux bel esprit, ni la science pédante; c'est savoir reconnaître à première vue nos Trissotins et nos Vadius jusque sous leurs airs galants et rajeunis; c'est ne pas se laisser prendre aujourd'hui plus qu'autrefois à l'éternelle Philaminte, cette précieuse de tous les temps, dont la forme seulement change, et dont le plumage se renouvelle sans cesse; c'est aimer la santé et le droit sens de l'esprit chez les autres, comme pour soi. »

Aimer Molière enfin, qui a toutes les qualités de notre génie national, c'est, comme nous le disions en commençant, c'est aimer la France.

MAURICE ALBERT.

1er septembre 1887.

EXEMPLE

D'EXPLICATION LITTÉRAIRE[1]

ANALYSE DES « FEMMES SAVANTES »

LE CARACTÈRE DE CHRYSALE

L'étude des poètes dramatiques, celle de Molière surtout, exige une attention particulière ; il ne suffit pas de les lire et de les relire avec un plaisir toujours nouveau, il faut pouvoir se prouver à soi-même et prouver aux autres, si l'occasion s'en présente, qu'on les a bien lus et bien compris. Pour cela, il est indispensable d'étudier avec méthode, ce qui est très rare, et de prendre des notes au cours de ses lectures. Si l'on veut examiner à ce point de vue *les Femmes savantes*, par exemple, et être à même de les expliquer un jour d'examen, il sera bon de procéder de la manière suivante. On commencera par faire en quelques mots l'histoire de la comédie à étudier; c'est chose facile, grâce à la Notice que l'on trouvera à la page 416 du présent volume. Cela fait, on rendra compte de la pièce en l'analysant; on montrera comment elle est composée au point de vue de l'action : on étudiera successivement les caractères des différents personnages; on montrera enfin ce que vaut par le style cette œuvre d'un poète de génie qui est en même temps un écrivain de premier ordre. Voilà sans doute bien des explications à donner, et plusieurs leçons à faire au sujet des *Femmes savantes* ; contentons-nous, pour montrer la marche à suivre, d'analyser brièvement la pièce au point de vue de l'action, d'étudier ensuite un seul caractère, celui du bonhomme Chrysale, et d'examiner, au point de vue du style, une scène de quelques vers. Tel sera l'objet de cette leçon type que nous croyons

1. Cette *Explication littéraire* qui n'est pas de M. Maurice Albert a été ajoutée avec son autorisation par les soins des éditeurs afin de donner aux divers volumes de cette collection un plan uniforme.

devoir placer ici comme dans tous les autres volumes de la même collection.

L'action dans « les Femmes savantes ». — La comédie des *Femmes savantes* est une pièce parfaitement régulière, composée par un homme qui a dit (*Critique de l'École des Femmes*, voy. ci-dessous, p. 87) qu'il connaissait les règles de son art. Or, les règles de l'art, celles que le bon sens a faites, exigent qu'une œuvre dramatique ait toujours trois parties distinctes: un *commencement*, un *milieu* et une *fin*, ou, pour employer les termes techniques, une *exposition*, un *nœud* et un *dénouement*. Ce serait une erreur de croire que, dans une pièce en cinq actes comme *les Femmes savantes*, le premier acte tout entier soit réservé à l'exposition, les trois suivants au nœud, le cinquième enfin au dénouement. Il peut arriver que l'exposition exige seulement quelques scènes pour faire connaitre la situation, et qu'elle soit complète dès le milieu du premier acte; parfois, au contraire, elle se prolongera jusqu'au milieu du second. De même pour le dénouement, celui de *Tartuffe* commence dès la fin du quatrième acte, mais, le plus souvent, pour dénouer une pièce bien faite, il suffit de deux ou trois scènes. Tout cela dépend d'une infinité de considérations dont le poète dramatique est juge : à nous de voir ce qu'il a fait, pourquoi il l'a fait, et s'il a eu raison d'agir ainsi. *Les Femmes savantes* commencent par une conversation très aigre entre deux jeunes sœurs, et l'objet de cette conversation est double, il s'agit du mariage qu'Armande, la sœur aînée, repousse avec horreur, et de Clitandre qu'elle voudrait bien pour adorateur, sinon pour époux; Clitandre rejeté par Armande, s'est en effet tourné vers Henriette qui l'accepterait pour mari. Arrive Clitandre; on l'invite à « expliquer son cœur »; il parle avec une entière franchise, et Henriette le pousse à demander officiellement sa main.

L'exposition est-elle complète à la fin de cette seconde scène? On pourrait le croire, mais il n'en est rien, car si nous savons qu'il s'agit d'un mariage projeté entre Henriette et Clitandre, nous ne savons rien encore des personnages dont le consentement est indispensable; il nous faut donc encore quelques indications préliminaires.

A la scène suivante en effet, nous voyons Henriette et Clitandre seuls : la jeune fille fait connaitre à son fiancé

les difficultés de la situation; il faut, dit-elle, « gagner sa mère » Philaminte, car son père Chrysale n'est pas le maître chez lui; il faut, en outre, que Clitandre « se force à quelque complaisance » et pour Bélise, tante d'Henriette, et pour le pédant Trissotin, le « héros d'esprit » de Philaminte. En ce qui concerne Trissotin, que Clitandre méprise, la chose est impossible; pour les personnes de la famille, Armande exceptée, il s'efforcera de s'attirer leur bon vouloir, et voici justement Bélise dont il va tenter de « gagner la faveur ». Cette fois, l'exposition est complète : nous savons d'une manière précise de quoi il est question : nous nous intéressons à l'amour si honnête de Clitandre et d'Henriette, nous entrevoyons le consentement empressé du père, les résistances de la mère, les machinations sourdes de la sœur aînée, l'intervention possible de Trissotin : la première partie de la pièce est achevée, le drame est *noué*. Nous pouvons donc continuer notre analyse, assurés que nous sommes de rencontrer les diverses péripéties dont se compose le nœud jusqu'à la fin du quatrième acte à tout le moins, peut-être même assez avant dans le dernier.

Clitandre s'adresse à Bélise pour « se découvrir à elle de la sincère flamme... » mais on ne le laisse pas achever; Bélise prend pour elle cette déclaration, et elle s'en offense de la manière la plus comique.

Diantre soit de la folle avec ses visions!

s'écrie le jeune homme impatienté, et le rideau tombe au moment où il s'apprête à chercher « le secours d'une sage personne ».

Au commencement du second acte, les affaires de Clitandre semblent prendre une assez bonne tournure : Ariste, frère de Chrysale, s'intéresse aux deux jeunes gens, et promet d'appuyer leurs démarches. Bientôt Chrysale déclare devant Ariste et devant Bélise leur sœur à tous les deux, qu'il consent de bon cœur au mariage. C'est une affaire faite, dit-il,

Je réponds de ma femme et prends sur moi l'affaire.

Mais connaissant la « bonté d'âme » de Chrysale, nous attendons avec une sorte d'impatience ce que dira Philaminte. Voici justement les difficultés qui commencent; la servante Martine vient en pleurant dire que madame la chasse. « Vous demeurerez », réplique résolument le maître,

mais cette fermeté ne tient pas devant les paroles hautaines de Philaminte, et Martine est chassée à la barbe de Chrysale, parce qu'elle ne cesse « d'offenser la grammaire ». Battu sur ce point, le pauvre homme ne tardera pas à l'être sur tous les autres ; il essaye vainement de parler raison ; il est obligé, pour faire entendre quelques vérités de bon sens, de s'adresser à sa sœur, et non pas à sa femme qui le terrifie d'un regard. A la scène suivante, il parle à mots couverts du mariage d'Henriette ; sa femme lui répond avec autorité qu'elle a résolu de la marier à Trissotin, et que toute contestation serait superflue. Chrysale ne dit mot, et son frère qui survient lui fait honte de sa lâcheté.

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort,

répond Chrysale, qui promet une fois encore d'avoir de l'énergie. Ainsi finit le second acte, plein de péripéties, comme on l'a pu voir ; les jeunes gens n'ont pour eux que Chrysale, qui ne saurait compter, et l'excellent oncle Ariste qui, à coup sûr, ne les abandonnera pas.

Le troisième acte est tout différent de celui qui vient de se terminer, et nous voyons enfin paraître le Trissotin dont il a été si souvent question jusqu'ici, c'est ainsi que Tartuffe apparaît seulement au troisième acte, bien qu'il remplisse, à vrai dire, les deux premiers. Trissotin se montre dans une assemblée de femmes comme le plus vaniteux et le plus sot des pédants ; puis il échange avec Vadius, un autre pédant, des coups d'encensoir et bientôt des gourmades, comme s'ils étaient seul à seul ; Philaminte n'en est que plus en adoration devant ce triste personnage, et immédiatement après cette scène de grossièreté, elle lui accorde la main d'Henriette ; absolument comme Orgon prétend livrer sa fille à Tartuffe. La situation est grave, et la méchante Armande profite de l'occasion pour railler sa sœur ; mais Chrysale revient, accompagné d'Ariste et de Clitandre, et il ordonne à Henriette d'accepter Clitandre pour époux.

Le troisième acte était, pour ainsi dire, le triomphe de Trissotin ; c'est Clitandre qui sera le héros du quatrième. Il entre, un peu trop comme chez lui peut-être, et il écoute une conversation entre Philaminte et Armande, dans laquelle on le drape de la belle façon, en l'appelant sot, brutal, impertinent ; il intervient alors, refuse Armande qui se jette à

sa tête et ne fait plus aucune difficulté pour l'épouser; mais il ne gagne rien sur Philaminte qui tient toujours pour Trissotin. Arrive Trissotin ; Clitandre et lui renouvellent devant Philaminte et Armande la seconde partie de la scène avec Vadius, mais sans les grossièretés ; Trissotin est, comme on dirait aujourd'hui, exécuté par Clitandre. Un valet de Vadius interrompt la conversation pour apporter une lettre par laquelle ce dernier dénonce Trissotin, dont « la philosophie n'en veut qu'aux richesses » de la famille d'Henriette. Philaminte n'en est que plus excitée, comme Orgon dans *Tartuffe* et elle dit comme lui :

> Dès ce soir, à monsieur je marierai ma fille.

Le danger presse, mais Chrysale reparait avec Ariste et Henriette, et, profitant de ce que sa femme vient de sortir, il déclare avec emphase que Clitandre épousera Henriette.

> Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous, mon gendre.

Ainsi finit le quatrième acte, à la façon du troisième ; mais on ne peut pas compter sur Chrysale, et Henriette, qui le sait bien, promet d'agir par elle-même, et, quoi qu'il arrive, de n'être pas à Trissotin. Au cinquième acte, en effet, Henriette nous apparaît en tête à tête avec Trissotin ; elle cherche par tous les moyens possibles à obtenir de lui un renoncement, mais le misérable refuse de lâcher sa proie. Il sort et est remplacé par Chrysale, plus résolu que jamais à se montrer ferme. Il ramène Martine, il rudoie même sa fille Henriette, et va faire un éclat ; mais à la vue de sa femme, qui vient avec un notaire, tout son courage disparaît : « Secondez-moi bien tous, » dit-il en tremblant. Il semble que nous touchions au dénouement, et que la scène qui commence doive être la dernière ; mais étant données la faiblesse de Chrysale et la violence de Philaminte, on peut s'attendre à de nouvelles péripéties, et en effet, Philaminte ordonne au notaire de « mettre Trissotin pour son gendre » , elle veut bien, par grâce, que Clitandre épouse sa fille aînée.

> Voila dans cette affaire un accommodement,

dit sottement Chrysale, et la pauvre Henriette est encore une fois abandonnée par son père, malgré les efforts déses-

pérés que fait pour la soutenir Martine ramenée « malgré les dents » de sa maîtresse. Mais, par bonheur, voici Ariste, le bon ange des deux jeunes fiancés; on peut être assuré que la crise va prendre fin; le dénouement commence.

Ariste a l'air tout chagrin ; il apporte deux lettres annonçant à Philaminte et à Chrysale qu'ils sont l'un et l'autre ruinés. Chrysale se désole ; Philaminte, appelant la philosophie à son secours, veut qu'on achève l'affaire, car le bien de Trissotin peut suffire « et pour nous et pour lui ». Mais Trissotin ne l'entend pas ainsi ; il met à nu « son âme mercenaire » et abandonne précipitamment la partie. Clitandre, au contraire, offre tout son bien ; Philaminte accepte aussitôt ce jeune homme pour gendre, mais c'est alors la charmante Henriette qui se refuse à « charger Clitandre de son adversité ». N'est-ce que cela? dit alors Ariste, c'était un stratagème. Dans ces conditions, tout s'arrange ; Armande est sacrifiée, et Chrysale, en véritable mouche du coche, se donne la satisfaction de dire au notaire :

Allons, monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

Telle est, résumée en quelques lignes, cette admirable pièce de dix-huit cents vers environ ; il résulte de cette analyse très rapide que le drame est de la plus grande simplicité, et que le spectateur est conduit sans fatigue du commencement à la fin, des premiers vers de l'exposition aux derniers vers du dénouement. L'action est parfaitement une, car on ne perd pas de vue un seul instant le mariage de Clitandre et d'Henriette, qui est le véritable sujet de la comédie ; tous les personnages sont amenés successivement dans ce qu'on appelait au XVII[e] siècle la *salle*, et la durée de cette action n'excède guère la durée de la représentation. Que Molière l'ait voulu ou non, il a suivi à la lettre le précepte de Boileau :

Qu'en un lieu, qu'en un jour, un seul fait accompli
Tienne jusqu'à la fin le théâtre rempli.

Il a fait une pièce classique dans toute la force du terme.

Si l'on osait risquer timidement quelques critiques, on pourrait dire que la comédie confine parfois à la tragédie bourgeoise, ce qui est encore plus vrai pour *l'Avare*, pour *le Bourgeois gentilhomme*, pour *Tartuffe* surtout ; mais on

doit se hâter d'ajouter que Molière ne confond jamais les genres, et qu'il côtoie, pour ainsi dire, le précipice, sans jamais y tomber; le spectateur rit malgré lui, alors même qu'il devrait pleurer. Peut-être aussi la situation de Clitandre n'est-elle pas suffisamment déterminée; il a de bien grandes privautés pour un homme que la maîtresse de la maison ne peut pas souffrir; il voit les jeunes filles et leur parle mariage sans « le congé » de leurs parents; il écoute aux portes et paraît être tout à fait chez lui; enfin, la ruse d'Ariste au cinquième acte est assez invraisemblable; c'est ce qu'on appelle en termes de l'art le *Deus ex machinâ*, le dieu qui intervient porté sur un truc, pour dénouer une situation inextricable. Telle sera, si l'on veut, la part de la critique; voilà ce qu'on pourra concéder à la malignité allemande (Voy. Introduction; p. III); mais à côté de ces taches légères, que d'incomparables beautés! Quelle simplicité, quelle profondeur, quel bon sens et quelle vérité! N'eût-il fait que *les Femmes savantes*, Molière devrait être considéré comme le plus parfait de tous les comiques.

Le caractère de Chrysale. — L'étude des divers caractères que Molière a voulu peindre, ou simplement esquisser dans sa pièce, ne ferait que confirmer ce jugement, et notre admiration redoublerait si nous pouvions voir en détail comment il a représenté Philaminte, Armande, Henriette, Clitandre, Chrysale et Trissotin; comment il a indiqué les caractères d'Ariste, de Bélise et de Martine. Chacun de ces personnages exigerait un examen particulier; on ne sera pas embarrassé pour le faire, si l'on veut bien consacrer quelques instants à une étude très sommaire du caractère de Chrysale.

Les poètes dramatiques ont plusieurs manières de faire connaître le personnage qu'ils introduisent sur la scène; tantôt ils le présentent, pour ainsi dire, aux spectateurs, en faisant savoir ce que disent de lui ses parents, ses amis ou ses ennemis : c'est ce qui arrive pour Harpagon, pour Tartuffe et pour Trissotin, dont on a beaucoup entendu parler avant de les voir; tantôt ils le font paraître dès le début de la pièce, comme Monsieur Jourdain ou le Malade imaginaire, et dans ce cas, c'est lui qui se fait connaître par ses paroles et par ses actes.

Il peut arriver aussi que le personnage en question apparaisse presque au début de la pièce, après quelques mots de présentation : c'est le cas pour celui qui nous occupe. Nous connaissons Chrysale, dès la troisième scène, par deux mots caractéristiques, que prononce à son sujet sa fille Henriette, et puis nous le voyons lui-même à la seconde scène du second acte. Henriette parle de son père comme d'un homme sans volonté et absolument soumis aux caprices de sa femme.

Il a reçu du ciel certaine bonté d'âme
Qui se soumet d'abord à ce que veut sa femme.
C'est elle qui gouverne...

Ainsi, de l'aveu même de l'excellente Henriette, Chrysale est un mari en puissance de femme, c'est-à-dire un mari ridicule.

Lorsqu'il apparaît au second acte, il se montre tout de suite comme un homme sympathique ; il a des sentiments de délicatesse et de loyauté qui nous charment, il est fidèle à l'amitié, et agrée Clitandre en souvenir de son père ; il n'hésite pas à l'accepter pour gendre, malgré son peu de fortune :

Il est riche en vertus ; cela vaut des trésors ;
Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps.

Ce qui nous frappe aussi au moment où Chrysale entre en scène, ce sont les airs d'autorité qu'il se donne ; il a des prétentions à l'omnipotence qui contrastent singulièrement avec ce qu'Henriette disait de sa bonté d'âme. Il répond de sa femme dont le consentement ne lui paraît pas nécessaire ; il entend garder Martine, que cette même femme vient de chasser ; il veut être maître chez lui. Mais tout ce bel échafaudage s'écroule à la seule vue de Philaminte ; le mari, tout à l'heure si énergique, est bien tel que le dépeignait sa fille, il se soumet.

Voilà des traits de caractère bien accusés ; mais ce n'est pas tout encore, et Chrysale nous apparaît aussitôt sous un nouveau jour. Mari d'une femme savante, et même pédante, il a horreur du pédantisme et fait très peu de cas du savoir des femmes ; il se plaint avec amertume, sauf à parler seulement à sa sœur, des désordres qu'entraîne avec elle la folie scientifique de sa femme. Il voudrait vivre, non pas de beau langage, mais de bonne soupe, et voilà que des valets

lettrés salent trop son pot, ou brûlent son rôt, ou négligent de lui verser à boire. On lui dit que l'homme doit songer uniquement à son esprit, et non à cette guenille qui se nomme le corps; Chrysale aussitôt de s'écrier :

Guenille, si l'on veut; ma guenille m'est chère.

Tout cela est nécessairement un peu chargé; mais Chrysale a beau frapper fort, on voit qu'il frappe juste; et ses exagérations même ne font que mieux ressortir les exagérations en sens contraire de sa femme et de sa fille. Le pauvre homme n'est pas heureux chez lui, et ce n'est pas sa faute; il est incapable de se faire obéir, mais le moyen de mettre à la raison des folles comme Philaminte et Armande! Bon sens quelque peu rustique, bonté réelle et faiblesse déplorable rendue plus manifeste par des prétentions à l'autorité, voilà ce qui caractérise Chrysale. Nous rions à ses dépens, mais nous le préférons, à son « dragon » de femme, dont il est absolument l'opposé. Il y a pourtant dans la pièce, sans parler d'Ariste, dont le rôle est secondaire, un personnage que nous devons préférer à Chrysale, c'est Clitandre, qui tient le milieu entre le mari un peu trop matériel et la femme par trop spirituelle, Clitandre, qui ne préconise pas l'ignorance, et qui permet à la femme de s'instruire, pourvu qu'elle accomplisse tous ses devoirs et qu'elle ne se donne pas le ridicule

De se rendre savante afin d'être savante.

Chrysale, destiné à faire contraste complet avec Philaminte, c'est le bon sens vulgaire, celui dont Martine se fera l'écho d'une façon presque grossière; Clitandre, c'est le bon sens de l'homme du meilleur monde. Tel qu'il est dans *les Femmes savantes*, le caractère de Chrysale dénote donc chez Molière et le sentiment extraordinaire des règles de son art, et une profondeur d'observation dont on ne trouve pas d'autre exemple dans la comédie de tous les pays et de tous les siècles.

Explication de détail (ACTE II, SC. V). — Pour achever cette petite leçon sur *les Femmes savantes*, il serait bon d'examiner l'œuvre au point de vue de la langue et du style, afin de prouver ce que nous avons avancé plus haut,

que Molière est à la fois un grand poète dramatique et un grand écrivain. On peut dire de tous ces vers de Molière ce qu'il fait dire si joliment à Philaminte, à propos du sonnet de Trissotin :

> Ah ! mettons-nous ici pour écouter à l'aise.
> Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

Un exemple prouvera cette vérité, et, pour abréger, nous choisirons la scène la plus courte de la pièce, celle où Martine vient dire en pleurant qu'on la chasse (Acte II, sc. v). Si l'on avait à expliquer cette scène, il serait indispensable de la remettre à sa véritable place, de résumer en quelques mots ce qui précède et d'indiquer ce qui va suivre, de faire connaître Chrysale, qui a déjà paru, et de dire que Martine paraît pour la première fois, etc... Mais c'est du style qu'il s'agit ici; hâtons-nous donc d'arriver au détail.

MARTINE.

> Me voilà bien chanceuse ! hélas ! l'an dit bien vrai :
> Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage ;
> Et service d'autrui n'est pas un héritage.

On voit dès ces premiers mots que c'est une servante qui parle « comme on parle cheux nous. » L'exclamation *Me voilà bien chanceuse* est ironique et signifie le contraire de ce qu'elle paraît dire; le véritable sens est celui-ci : j'ai bien peu de chance, de la bien mauvaise chance. Le mot *chance* et surtout son composé *chanceux* appartiennent au langage populaire.

L'an dit est un barbarisme pour *on dit ;* c'est la prononciation vicieuse des gens de la campagne. *On dit bien vrai* est du même style et signifie *on a bien raison de dire, le proverbe dit avec raison;* Martine s'exprime ainsi pour amener les deux proverbes qui vont lui servir à rendre sa pensée. Les campagnards et les gens du peuple aiment beaucoup à parler ainsi en citant des proverbes; Sganarelle dans *don Juan* et Petit Jean dans *les Plaideurs* en font un usage fréquent.

> Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage.

Qui veut, c'est-à-dire *celui qui veut*. On a toujours le droit de noyer son chien ; mais pour n'être pas accusé de barbarie

celui qui a cette intention cherche un prétexte; il dit que son chien est enragé, et que, par conséquent, il est dans la nécessité de le tuer, de le noyer.

Et service d'autrui n'est pas un héritage.

Ce second proverbe est moins clair que le premier, et la vérité qu'il exprime est d'une banalité qui fait songer à celles de M. de La Palisse. Être au service d'autrui n'enrichit pas comme ferait l'arrivée d'un héritage, d'un riche héritage, s'entend; un domestique n'est pas un rentier. La série des proverbes pourrait continuer ainsi longtemps, mais Chrysale interrompt :

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous Martine ?

Chrysale ici ne tutoie pas sa servante; il lui dira plus loin : Allons, vite, sortez ! va-t'en, ma pauvre enfant. Toutes ces interrogations sont elliptiques, ce qui arrive presque toujours; il faut sous-entendre un certain nombre de mots; et il en faut sous-entendre bien davantage, pour expliquer la réponse de Martine :

« Ce que j'ai ? »

La phrase est interrogative. Elle équivaut à celle-ci : *Vous me demandez ce que j'ai.*

Même observation pour le monosyllabe *oui* prononcé aussitôt par Chrysale.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé, monsieur...

Il faut remarquer tout d'abord la consonance *J'ai* et *congé*; c'est probablement à dessein que Molière l'a faite. *L'an*, c'est-à-dire *on*, c'est-à-dire madame; cet emploi du pronom indéfini est fréquent chez les enfants quand ils se plaignent d'un camarade. *Congé* veut dire originairement *permission;* Armande l'emploie ainsi au commencement de la pièce.

Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être.

C'est ici un sens dérivé; donner à un domestique *son congé*, c'est lui donner la permission... de se placer ailleurs

c'est le *chasser*, comme va dire Martine en parlant d'une façon plus précise.

> **Votre congé ? — Oui, madame me chasse.**

Il n'est pas nécessaire de revenir sur ce qui vient d'être dit à propos des ellipses et des mots à sous-entendre ; on peut noter ici un détail de versification assez curieux ; il y a dans ce vers un hiatus : *Votre congé ? — oui.* On en trouvera plus loin un autre exemple.

> Oui, hier il me fut dans une compagnie...

Ces libertés sont excusables dans la comédie.

> **Je n'entends pas cela. Comment ?**

Le sens de cette petite phrase demande à être élucidé ; on ferait un contresens si l'on expliquait en disant : *Je ne l'entends pas ainsi, je n'admets pas cela. Entendre* avait, au temps de Molière le sens de *comprendre ;* ainsi Athalie dit à Joas · *J'entends !* c'est-à-dire : *je comprends.* Chrysale ici exprime simplement la surprise que lui cause le renvoi de Martine ; il n'y comprend rien et demande une explication

> **On me menace**
> **Si je ne sors d'ici de me bailler cent coups.**

On, c'est toujours Philaminte ; *bailler* synonyme familier de *donner* est constamment employé par les auteurs du XVIIe siècle et, en particulier, par Molière, de même que *cent* pour exprimer un nombre quelconque.

> **Non, vous demeurerez, je suis content de vous.**
> **Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude,**
> **Et je ne veux pas, moi...**

Non, qui commence cette phrase, n'est pas une réponse aux derniers mots prononcés par Martine ; Chrysale pourrait dire aussi bien *oui*, vous demeurerez ; s'il dit *non*, c'est parce que *vous demeurerez* est absolument synonyme de *vous ne sortirez pas*, on ne vous chassera pas.

Le vers qui suit ne laisse pas de surprendre un peu dans la bouche d'un maître qui parle à sa servante ; mais en réa-

lité Martine est, aux yeux de Chrysale, un enfant de la maison; il faut remarquer l'expression *ma femme*, au lieu de *madame*, et la locution *avoir la tête un peu chaude*, très analogue à cette autre : *avoir la tête près du bonnet* et signifiant qu'on est sujet à des vivacités.

Et je ne veux pas, moi... Il faut toujours, quand on rencontre ainsi des phrases interrompues, chercher à les compléter; c'est facile ici; Chrysale ne veut pas qu'une vivacité de sa femme ait pour conséquence le renvoi d'une servante dont il est content. Telle est la pensée qu'il exprimerait si l'arrivée soudaine de Philaminte lui en laissait le temps.

Ainsi, même dans une scène de quelques vers, on trouve bien des observations à faire, et toutes ont pour objet de mettre en pleine lumière le talent d'écrivain de Molière. Incomparable quand il s'agit de construire un drame et de peindre des caractères, l'auteur des *Femmes savantes* est, en outre, même quand il écrit en vers, et à plus forte raison, quand il se sert de la prose, au premier rang parmi les écrivains du XVIIe siècle.

L'ÉTOURDI

OU LES CONTRE-TEMPS

(1653 ou 1655)

NOTICE

L'*Étourdi* fut représenté pour la première fois à Lyon : c'est le véritable début de Molière comme auteur dramatique. Sans doute, depuis sept ans qu'il courait la province, il avait dû donner plusieurs farces de sa façon, le *Docteur amoureux*, par exemple, ou la *Jalousie du Barbouillé* : de retour à Paris et admis à la cour, il osera bien jouer devant le roi ces « petits divertissements ». Mais il n'avait pas encore hasardé une comédie en cinq actes et en vers. Aussi serait-il fort intéressant de savoir si les Lyonnais firent bon accueil à cette pièce, et si leurs applaudissements devancèrent ceux que les Parisiens lui réservaient. Par malheur, les documents font défaut : nous ignorons même, à deux années près (1653 ou 1655 ?), la date de cette première représentation.

A Paris, l'*Étourdi* fut joué à la fin de novembre 1658. Le 3 de ce mois, la troupe de Molière avait pris possession de la salle du Petit-Bourbon, et successivement donné *Héraclius*, *Rodogune*, *Cinna*, *le Cid* et *Pompée*. Mais ç'avait été une série d'échecs :

> « Après *Héraclius*, on siffla *Rodogune*;
> *Cinna* le fut de même, et *le Cid* tout charmant
> Reçut avec *Pompée* un pareil traitement. »

C'est Molière lui-même qui, sous l'anagramme d'Élomire, se confesse ainsi dans un pamphlet, à tous les points de vue fort méchant, du sieur Le Boulanger de Chalussay. On est d'abord tenté de suspecter la bonne foi de cet ennemi de la première heure, ou d'attribuer à Corneille les insuccès de ses interprètes. Mais non : c'est une défaite très réelle que chantait Le Boulanger de Chalussay, et c'est bien aux comé-

diens de Monsieur qu'allèrent les sifflets du parterre et des loges; il n'était pas encore d'usage de siffler les auteurs. Cette malveillance du public a d'ailleurs son explication toute naturelle, et elle fait le plus grand honneur à Molière. Bravement, dès le premier jour, cet acteur nouveau avait attaqué de front les vieux préjugés et bouleversé toutes les idées reçues, en introduisant une façon de dire les vers tragiques tout à fait originale et inattendue. Celui qui tout à l'heure allait mener une campagne si courageuse contre le mauvais goût littéraire et l'hypocrisie religieuse, témoignait déjà sa haine du faux sous toutes les formes en protestant par un débit simple et naturel contre la déclamation chantante et prétentieuse des tragédiens d'alors, de Montfleury, de Beauchâteau, de Villiers, de Hauteroche, qui, au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, faisaient « ronfler les vers, et s'arrêtaient aux beaux endroits pour avertir le public qu'il devait faire le brouhaha ». Novateur sur ce point comme sur tant d'autres, et novateur audacieux, Molière avait récité comme on parle, et dit les vers de Corneille aussi naturellement qu'il lui avait été possible. Il tentait ainsi la réforme qu'imposeront plus tard, beaucoup plus tard, Talma et Rachel. Mais le public n'avait pas goûté cette innovation : de là, son étonnement et son hostilité.

C'est alors que Molière risqua l'*Étourdi;* et comme dans une comédie la diction pompeuse n'était plus de mise, il prit comme acteur (il jouait le rôle de Mascarille) une revanche éclatante, en même temps qu'il remportait comme auteur une victoire décisive. « L'*Étourdi* eut un grand succès, dit La Grange, camarade de Molière, et produisit de part pour chaque acteur soixante et dix pistoles. » Un témoignage plus précieux est celui de ce même Le Boulanger de Chalussay : il terminait la tirade citée plus haut par ces mauvais vers qui annoncent, quoi que dise le pamphlétaire, autre chose qu'un succès d'acteur :

« Au lieu des pièces de Corneille,
Je jouai l'*Étourdi* qui fut une merveille;
Car à peine on m'eût vu la hallebarde au poing,
A peine on eût ouï mon plaisant baragouin,
Vu mon habit, ma toque, et ma barbe, et ma fraise,
Que tous les spectateurs furent transportés d'aise,
Et qu'on vit sur leurs fronts s'effacer ces froideurs
Qui nous avaient causé tant et tant de malheurs.
Du parterre au théâtre et du théâtre aux loges,

La voix de cent échos fait cent fois mes éloges;
Et cette même voix demande incessamment
Pendant trois mois entiers ce divertissement.
Nous le donnons autant, et sans qu'on se rebute,
Et sans que cette pièce approche de sa chute. »

L'année suivante, le 11 mai 1659, l'*Étourdi* fut joué au Louvre devant le roi, puis le 29 juillet 1660 à Vincennes, puis encore au Louvre, le 21 octobre 1660, et cinq jours plus tard, le 26, chez Son Éminence, le cardinal Mazarin. Une fois de plus, le roi assista à la représentation de cette pièce. « Il vit la comédie, *incognito*, debout, appuyé sur le dossier de la chaise de Son Éminence. » Décidément l'*Étourdi* est au répertoire de la troupe. Jusqu'à la mort de Molière, il sera joué presque chaque année, plusieurs fois.

Le poète comique a deux moyens de faire rire les honnêtes gens : ou bien il imagine une série d'aventures amusantes qu'il embrouille au gré de son caprice et qu'il démêle à la fin le plus naturellement possible; ou bien il prend un travers, un ridicule propre à son siècle ou commun à l'humanité tout entière, prête ce ridicule à un personnage qu'il habille à sa fantaisie, et qu'il place dans des situations comiques, et au milieu d'acteurs secondaires créés pour le faire valoir et le mettre en relief. Dans le premier cas, c'est une comédie d'intrigue, dans le second, une comédie de mœurs ou de caractères. L'*Étourdi* est une comédie d'intrigue dans le goût italien et espagnol. Elle est embrouillée avec un art supérieur, écrite avec une gaieté et une verve étourdissantes dans un style çà et là un peu embarrassé et inégal, mais jeune, vif, pétillant d'esprit, d'entrain et de franchise. Il est difficile de penser avec Victor Hugo que l'*Étourdi* est la mieux écrite de toutes les comédies de Molière, mais il est permis d'y pressentir le futur auteur de l'*École des Femmes* et d'*Amphitryon*.

L'ÉTOURDI

Un jeune homme de Messine (la scène se passe en Sicile, parce que Molière imite une pièce italienne, *l'Inavvertito* de Barbieri) Lélie, est amoureux d'une jeune esclave, Célie, également convoitée par un rival, Léandre, puis par un second, Andrès, et gardée de très près par son maître Trufaldin. Pour arriver à ses fins, Lélie

a recours à son valet Mascarille, le plus fourbe et le plus habile de tous les valets, un homme à la rare imaginative, et

« Dont l'esprit en intrigues fertile
N'a jamais rien trouvé qui lui fût difficile, »

bref, un digne frère aîné de Scapin. Par affection pour son maître, et surtout par amour-propre et point d'honneur, afin de conserver

« Cette publique estime
Qui le vante partout pour un fourbe sublime, »

Mascarille invente les ruses et les détours les plus comiques et les plus variés. Mais chaque fois qu'il est au moment de remettre la jeune esclave entre les mains de Lélie, celui-ci, dont la tête est légère et toujours à l'évent, déjoue par ses maladresses les stratagèmes de son valet. Comme c'est une cervelle incurable, Mascarille finirait par perdre patience et par renoncer à « relier tant de fois ce qu'un brouillon dénoue », si un de ces dénouements inattendus et peu naturels, comme on en trouve souvent dans Molière, et comme les autorise la comédie d'intrigue, ne terminait la pièce à la satisfaction de tous.

Sur les instances de son maître amoureux, Mascarille va trouver le seigneur Trufaldin, et cherche par un premier stratagème à lui ravir son esclave, Célie; mais, par une première étourderie, Lélie déjoue le plan de son valet.

TRUFALDIN, CÉLIE, MASCARILLE, LÉLIE
retiré dans un coin.

TRUFALDIN, à Célie.

Que faites-vous dehors? et quel soin vous talonne,
Vous à qui je défends de parler à personne?

CÉLIE.

Autrefois j'ai connu cet honnête garçon;
Et vous n'avez pas lieu d'en prendre aucun soupçon.

MASCARILLE.

Est-ce là le seigneur Trufaldin?

CÉLIE.

Oui, lui-même.

MASCARILLE.

Monsieur, je suis tout vôtre, et ma joie est extrême
De pouvoir saluer en toute humilité
Un homme dont le nom est partout si vanté.

TRUFALDIN.

Très humble serviteur.

MASCARILLE.

J'incommode peut-être;
Mais je l'ai vue ailleurs, où m'ayant fait connaître
Les grands talents qu'elle a pour savoir l'avenir,
Je voulais sur un point un peu l'entretenir.

TRUFALDIN.

Quoi? te mêlerais-tu d'un peu de diablerie?

CÉLIE.

Non, tout ce que je sais n'est que blanche magie[1]

MASCARILLE.

Voici donc ce que c'est. Le maître que je sers
Languit pour un objet qui le tient dans ses fers.
Il aurait bien voulu du feu qui le dévore
Pouvoir entretenir la beauté qu'il adore;
Mais un dragon veillant sur ce rare trésor
N'a pu, quoi qu'il ait fait, le lui permettre encor;
Et ce qui plus le gêne et le rend misérable,
Il vient de découvrir un rival redoutable :
Si bien que, pour savoir si ses soins amoureux
Ont sujet d'espérer quelque succès heureux,
Je viens vous consulter, sûr que de votre bouche
Je puis apprendre au vrai le secret qui nous touche.

CÉLIE.

Sous quel astre ton maître a-t-il reçu le jour?

MASCARILLE.

Sous un astre à jamais ne changer son amour.

CÉLIE.

Sans me nommer l'objet pour qui son cœur soupire,
La science que j'ai m'en peut assez instruire.
Cette fille a du cœur, et dans l'adversité
Elle sait conserver une noble fierté;
Elle n'est pas d'humeur à trop faire connaître
Les secrets sentiments qu'en son cœur on fait naître;
Mais je les sais comme elle, et d'un esprit plus doux
Je vais en peu de mots te les découvrir tous.

MASCARILLE.

Oh! merveilleux pouvoir de la vertu magique!

1. *Blanche magie*, celle qui par des moyens naturels, mais inconnus du vulgaire, produit des effets qui semblent surnaturels. Elle n'avait pas recours, comme la magie noire, à l'intervention des démons.

CÉLIE.

Si ton maître en ce point de constance se pique,
Et que la vertu seule anime son dessein,
Qu'il n'appréhende plus de soupirer en vain :
Il a lieu d'espérer, et le fort qu'il veut prendre
N'est pas sourd aux traités, et voudra bien se rendre.

MASCARILLE.

C'est beaucoup, mais ce fort dépend d'un gouverneur
Difficile à gagner.

CÉLIE.

C'est là tout le malheur.

MASCARILLE, à part, regardant Lélie.

Au diable le fâcheux qui toujours nous éclaire [1] !

CÉLIE.

Je vais vous enseigner ce que vous devez faire.

LÉLIE, les joignant.

Cessez, ô Trufaldin, de vous inquiéter :
C'est par mon ordre seul qu'il vous vient visiter,
Et je vous l'envoyais, ce serviteur fidèle,
Vous offrir mon service, et vous parler pour elle,
Dont je vous veux dans peu payer la liberté,
Pourvu qu'entre nous deux le prix soit arrêté.

MASCARILLE.

Le peste soit la bête !

TRUFALDIN.

Ho ! ho ! qui des deux croire?
Ce discours au premier est fort contradictoire.

MASCARILLE.

Monsieur, ce galant homme a le cerveau blessé;
Ne le savez-vous pas?

TRUFALDIN.

Je sais ce que je sai;
J'ai crainte ici dessous de quelque manigance.
(A Célie.)
Rentrez, et ne prenez jamais cette licence;
Et vous, filous fieffés (ou je me trompe fort),
Mettez, pour me jouer, vos flûtes mieux d'accord.
(Il sort.)

MASCARILLE.

C'est bien fait; je voudrais qu'encor, sans flatterie,
Il nous eût d'un bâton chargés de compagnie;

1. *Nous éclaire*, nous épie.

A quoi bon se montrer? et comme un Étourdi
Me venir démentir de tout ce que je di?

LÉLIE.

Je pensais faire bien.

MASCARILLE.

Oui, c'était fort l'entendre.
Mais quoi? Cette action ne me doit point surprendre :
Vous êtes si fertile en pareils Contre-temps,
Que vos écarts d'esprit n'étonnent plus les gens.

LÉLIE.

Ah! mon Dieu, pour un rien me voilà bien coupable!
Le mal est-il si grand qu'il soit irréparable?
Enfin, si tu ne mets Célie entre mes mains,
Songe au moins de Léandre à rompre les desseins;
Qu'il ne puisse acheter avant moi cette belle.
De peur que ma présence encor soit criminelle,
Je te laisse.

MASCARILLE, seul.

Fort bien. A dire vrai, l'argent
Serait dans notre affaire un sûr et fort agent;
Mais ce ressort manquant, il faut user d'un autre.

(Acte I. Scène iv.)

C'est contre Pandolfe, le père de Lélie, qu'il use d'un de ces nouveaux ressorts.

PANDOLFE, MASCARILLE.

PANDOLFE.

Mascarille.

MASCARILLE.

Monsieur?

PANDOLFE.

A parler franchement,
Je suis mal satisfait de mon fils.

MASCARILLE.

De mon maître?
Vous n'êtes pas le seul qui se plaigne de l'être :
Sa mauvaise conduite, insupportable en tout,
Met à chaque moment ma patience à bout.

PANDOLFE.

Je vous croirais pourtant assez d'intelligence
Ensemble.

MASCARILLE.

Moi ? Monsieur, perdez cette croyance :
Toujours de son devoir je tâche à l'avertir ;
Et l'on nous voit sans cesse avoir maille à partir [1].
A l'heure même encor nous avons eu querelle
Sur l'hymen d'Hippolyte [2], où je le vois rebelle,
Où, par l'indignité d'un refus criminel,
Je le vois offenser le respect paternel.

PANDOLFE.

Querelle [3] ?

MASCARILLE.

Oui, querelle, et bien avant poussée.

PANDOLFE.

Je me trompais donc bien ; car j'avais la pensée
Qu'à tout ce qu'il faisait tu donnais de l'appui.

MASCARILLE.

Moi ! Voyez ce que c'est que du monde aujourd'hui,
Et comme l'innocence est toujours opprimée.
Si mon intégrité vous était confirmée,
Je suis auprès de lui gagé pour serviteur,
Vous me voudriez [4] encor payer pour précepteur :
Oui, vous ne pourriez pas lui dire davantage
Que ce que je lui dis pour le faire être sage.
« Monsieur, au nom de Dieu, lui fais-je assez souvent,
Cessez de vous laisser conduire au premier vent,
Réglez-vous. Regardez l'honnête homme de père
Que vous avez du Ciel, comme on le considère ;
Cessez de lui vouloir donner la mort au cœur,
Et, comme lui, vivez en personne d'honneur. »

PANDOLFE.

C'est parler comme il faut. Et que peut-il répondre ?

MASCARILLE.

Répondre ? Des chansons dont il me vient confondre.
Ce n'est pas qu'en effet, dans le fond de son cœur,
Il ne tienne de vous des semences d'honneur ;
Mais sa raison n'est pas maintenant la maitresse.

1. *Avoir maille à partir*, avoir un différend avec quelqu'un, comme si l'on avait une maille (ancienne petite monnaie de cuivre indivisible) à partager (*partir*, du latin *partiri*, partager).

2. *Hippolyte*, une jeune fille qui joue dans la pièce un rôle très effacé.

3. *Querelle*, la dernière syllabe de ce mot ne s'élide pas devant *Oui*, qui s'aspire.

4. *Voudriez*, comme *devriez* ne compte que pour deux syllabes ; il y a plusieurs exemples analogues dans l'*Étourdi*.

Si je pouvais parler avecque hardiesse[1],
Vous le verriez dans peu soumis sans nul effort.

PANDOLFE.

Parle.

MASCARILLE.

C'est un secret qui m'importerait fort[2]
S'il était découvert; mais à votre prudence
Je le puis confier avec toute assurance.

PANDOLFE.

Tu dis bien.

MASCARILLE.

Sachez donc que vos vœux sont trahis
Par l'amour qu'une esclave imprime à votre fils.

PANDOLFE.

On m'en avait parlé; mais l'action me touche
De voir que je l'apprenne encore par ta bouche.

MASCARILLE.

Vous voyez si je suis le secret confident...

PANDOLFE.

Vraiment je suis ravi de cela.

MASCARILLE.

Cependant
A son devoir, sans bruit, désirez-vous le rendre?
Il faut... (J'ai toujours peur qu'on nous vienne surprendre:
Ce serait fait de moi, s'il savait ce discours),
Il faut, dis-je, pour rompre à toute chose cours,
Acheter sourdement l'esclave idolâtrée,
Et la faire passer en une autre contrée.
Anselme a grand accès auprès de Trufaldin;
Qu'il aille l'acheter pour vous dès ce matin.
Après, si vous voulez en mes mains la remettre,
Je connais des marchands, et puis bien vous promettre
D'en retirer l'argent qu'elle pourra coûter,
Et, malgré votre fils, de la faire écarter.
Car enfin, si l'on veut qu'à l'hymen il se range,
A cette amour naissante il faut donner le change;
Et de plus, quand bien même il serait résolu,
Qu'il aurait pris le joug que vous avez voulu,
Cet autre objet, pouvant réveiller son caprice,

1. *Avecque*, ancienne licence qu'on se permet encore quelquefois en poésie.

2. *Qui m'importerait fort*, qui aurait pour moi de fâcheuses conséquences.

Au mariage encor peut porter préjudice.

PANDOLFE.

C'est très bien raisonné ; ce conseil me plaît fort.
Je vois Anselme ; va, je m'en vais faire effort
Pour avoir promptement cette esclave funeste,
Et la mettre en tes mains pour achever le reste.

MASCARILLE, seul.

Bon ; allons avertir mon maître de ceci.
Vive la fourberie, et les fourbes aussi !

(ACTE I. Scène VII.)

Mais il n'a pas le temps de sortir. Hippolyte vient lui demander de servir ses amours. Cette scène donne à Lélie le temps de déjouer le stratagème de son valet, comme le montre la scène suivante.

LÉLIE, MASCARILLE.

LÉLIE.

Que diable fais-tu là? Tu me promets merveille ;
Mais ta lenteur d'agir est pour moi sans pareille.
Sans que mon bon génie au devant m'a poussé[1],
Déjà tout mon bonheur eût été renversé.
C'était fait de mon bien, c'était fait de ma joie,
D'un regret éternel je devenais la proie ;
Bref, si je ne me fusse en ce lieu rencontré,
Anselme avait l'esclave, et j'en étais frustré :
Il l'emmenait chez lui ; mais j'ai paré l'atteinte.
J'ai détourné le coup, et tant fait, que par crainte
Le pauvre Trufaldin l'a retenue.

MASCARILLE

Et trois :
Quand nous serons à dix, nous ferons une croix [2].
C'était par mon adresse, ô cervelle incurable !
Qu'Anselme entreprenait cet achat favorable ;
Entre mes propres mains on devait la livrer,
Et vos soins endiablés nous en viennent sevrer ;
Et puis pour votre amour je m'emploierais encore ?
J'aimerais mieux cent fois être grosse pécore,
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou,
Et que monsieur Satan vous vînt tordre le cou.

1. *Sans que*... Nous dirions aujourd'hui : Si mon bon génie ne m'eût poussé au-devant...

2. *Faire la croix, faire une croix à la cheminée*, se dit quand quelqu'un commet une grosse sottise.

LÉLIE.

Il nous le faut mener en quelque hôtellerie,
Et faire sur les pots décharger sa furie.

(Acte I. Scène IX.)

Cependant il se rend encore au désir de son maître, et invente un hardi stratagème. Pour obtenir de l'argent nécessaire à l'enlèvement de Célie il va annoncer à Anselme, un ami de Pandolphe, que ce dernier est mort subitement. Cette nouvelle fourberie est encore déjouée par l'Étourdi Lélie.

ANSELME, MASCARILLE.

MASCARILLE.

La nouvelle a sujet de vous surprendre fort.

ANSELME.

Être mort de la sorte!

MASCARILLE.

Il a certes grand tort :
Je lui sais mauvais gré d'une telle incartade[1].

ANSELME.

N'avoir pas seulement le temps d'être malade?

MASCARILLE.

Non, jamais homme n'eût si hâte de mourir.

ANSELME.

Et Lélie?

MASCARILLE.

Il se bat, et ne peut rien souffrir :
Il s'est fait en maints lieux contusion et bosse,
Et veut accompagner son papa dans la fosse;
Enfin, pour achever, l'excès de son transport
M'a fait en grande hâte ensevelir le mort,
De peur que cet objet, qui le rend hypocondre,
A faire un vilain coup ne me l'allât semondre[2].

ANSELME.

N'importe, tu devais attendre jusqu'au soir.
Outre qu'encore un coup j'aurais voulu le voir,
Qui tôt ensevelit bien souvent assassine;
Et tel est cru défunt, qui n'en a que la mine.

MASCARILLE.

Je vous le garantis trépassé comme il faut.

1. *Incartade*, action ou parole brusque et maladroite.
2. *Semondre*, inviter, pousser, mot vieilli, qui, déjà à l'époque de Molière ne s'employait que rarement, et seulement à l'infinitif.

Au reste, pour venir au discours de tantôt,
Lélie (et l'action lui sera salutaire)
D'un bel enterrement veut régaler son père,
Et consoler un peu ce défunt de son sort,
Par le plaisir de voir faire honneur à sa mort.
Il hérite beaucoup; mais comme en ses affaires
Il se trouve assez neuf et ne voit encor guères [1],
Que son bien, la plupart, n'est point en ces quartiers,
Ou que ce qu'il y tient consiste en des papiers,
Il voudrait vous prier, ensuite de l'instance
D'excuser [2] de tantôt son trop de violence,
De lui prêter au moins pour ce dernier devoir...

ANSELME.

Tu me l'as déjà dit, et je m'en vais le voir.

MASCARILLE, seul.

Jusques ici du moins tout va le mieux du monde;
Tâchons à ce progrès que le reste réponde;
Et, de peur de trouver dans le port un écueil,
Conduisons le vaisseau de la main et de l'œil.

LÉLIE, ANSELME, MASCARILLE.

ANSELME.

Sortons; je ne saurais qu'avec douleur très forte
Le voir empaqueté de cette étrange sorte.
Las! en si peu de temps! il vivait ce matin!

MASCARILLE.

En peu de temps parfois on fait bien du chemin.

LÉLIE, pleurant.

Ah!

ANSELME.

Mais quoi? cher Lélie, enfin il était homme:
On n'a point pour la mort de dispense de Rome.

LÉLIE.

Ah!

ANSELME.

Sans leur dire gare, elle abat les humains,
Et contre eux de tout temps a de mauvais desseins.

LÉLIE.

Ah!

1. *Ne voit encor guères*, ne voit pas encore clair dans ses affaires.

2. *Ensuite de l'instance d'excuser*, après vous avoir prié d'excuser...

ANSELME.

Ce fier animal, pour toutes les prières,
Ne perdrait pas un coup de ses dents meurtrières :
Tout le monde y passe.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Vous avez beau prêcher,
Ce deuil enraciné ne se peut arracher.

ANSELME.

Si malgré ces raisons, votre ennui persévère [1],
Mon cher Lélie, au moins faites qu'il se modère.

LÉLIE.

Ah!

MASCARILLE.

Il n'en fera rien, je connais son humeur.

ANSELME.

Au reste, sur l'avis de votre serviteur,
J'apporte ici l'argent qui vous est nécessaire
Pour faire célébrer les obsèques d'un père!...

LÉLIE.

Ah! ah!

MASCARILLE.

Comme à ce mot s'augmente sa douleur!
Il ne peut sans mourir songer à ce malheur.

ANSELME.

Je sais que vous verrez aux papiers du bonhomme
Que je suis débiteur d'une plus grande somme;
Mais, quand par ces raisons je ne vous devrais rien,
Vous pourriez librement disposer de mon bien.
Tenez, je suis tout vôtre, et le ferai paraître.

LÉLIE, s'en allant.

Ah!

MASCARILLE.

Le grand déplaisir que sent Monsieur mon maître!

ANSELME.

Mascarille, je crois qu'il serait à propos
Qu'il me fît de sa main un reçu de deux mots

MASCARILLE.

Ah!

1. *Ennui*, mot très fort au XVII[e] siècle, tourment de l'âme causé par la mort des personnes aimées.

ANSELME.

Des événements l'incertitude est grande.

MASCARILLE.

Ah!

ANSELME.

Faisons lui signer le mot que je demande.

MASCARILLE.

Las! en l'état qu'il est, comment vous contenter?
Donnez-lui le loisir de se désattrister;
Et quand ses déplaisirs prendront quelque allégeance,
J'aurai soin d'en tirer d'abord votre assurance.
Adieu. Je sens mon cœur qui se gonfle d'ennui,
Et m'en vais tout mon soûl pleurer avecque lui!
Ah!

ANSELME, seul.

Le monde est rempli de beaucoup de traverses :
Chaque homme tous les jours en ressent de diverses,
Et jamais ici-bas...

PANDOLFE, ANSELME.

ANSELME.

Ah! bon Dieu! je frémi!
Pandolfe qui revient! Fût-il bien endormi[1]!
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie!
Las! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie;
J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.

PANDOLFE.

D'où peut donc provenir ce bizarre transport?

ANSELME.

Dites-moi de bien loin quel sujet vous amène.
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'est trop de courtoisie, et véritablement
Je me serais passé de votre compliment.
Si votre âme est en peine, et cherche des prières,
Las! je vous en promets, et ne m'effrayez guères :
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content.
Disparaissez donc, je vous prie,
Et que le Ciel, par sa bonté,
Comble de joie et de santé

1. *Fût-il bien endormi!* c.-à-d. : Plût aux dieux qu'il dormît en paix et pour tout de bon, au lieu que son repos fût ainsi troublé après sa mort!

Votre défunte seigneurie !

PANDOLFE, riant.

Malgré tout mon dépit, il m'y faut prendre part[1].

ANSELME.

Las ! pour un trépassé vous êtes bien gaillard !

PANDOLFE.

Est-ce jeu ? dites-nous, ou bien si c'est folie,
Qui traite de défunt une personne en vie ?

ANSELME.

Hélas ! vous êtes mort, et je viens de vous voir.

PANDOLFE.

Quoi ? j'aurais trépassé sans m'en apercevoir ?

ANSELME.

Sitôt que Mascarille en a dit la nouvelle,
J'en ai senti dans l'âme une douleur mortelle.

PANDOLFE.

Mais enfin, dormez-vous ? êtes-vous éveillé ?
Me connaissez-vous pas ?

ANSELME.

Vous êtes habillé
D'un corps aérien qui contrefait le vôtre,
Mais qui dans un moment peut devenir tout autre.
Je crains fort de vous voir comme un géant grandir,
Et tout votre visage affreusement laidir.
Pour Dieu, ne prenez point de vilaine figure ;
J'ai prou[2] de ma frayeur en cette conjoncture.

PANDOLFE.

En une autre saison, cette naïveté
Dont vous accompagnez votre crédulité,
Anselme, me serait un charmant badinage,
Et j'en prolongerais le plaisir davantage ;
Mais, avec cette mort, un trésor supposé,
Dont parmi les chemins on m'a désabusé,
Fomente dans mon âme un soupçon légitime.
Mascarille est un fourbe, et fourbe fourbissime,
Sur qui ne peuvent rien la crainte et le remords,
Et qui pour ses desseins a d'étranges ressorts.

ANSELME.

M'aurait-on joué pièce et fait supercherie ?

1. *Y prendre part*, prendre part à la gaieté qu'excite en moi ce *transport*.
2. *Prou de*, assez de. « Prou, dit Vaugelas, est un vieux mot français dont plusieurs usent encore en parlant, mais il ne vaut rien à écrire. »

Ah ! vraiment, ma raison, vous seriez fort jolie !
Touchons un peu pour voir : en effet, c'est bien lui.
Malepeste du sot que je suis aujourd'hui !
De grâce, n'allez pas divulguer un tel conte :
On en ferait jouer quelque farce à ma honte.
Mais, Pandolfe, aidez-moi vous-même à retirer
L'argent que j'ai donné pour vous faire enterrer.

PANDOLFE.

De l'argent, dites-vous ? Ah ! c'est donc l'enclouure [1] ?
Voilà le nœud secret de toute l'aventure ?
A votre dam [2]. Pour moi, sans m'en mettre en souci,
Je vais faire informer de cette affaire-ici
Contre ce Mascarille, et si l'on peut le prendre,
Quoi qu'il puisse coûter, je le veux faire pendre.

ANSELME, seul.

Et moi, la bonne dupe, à trop croire un vaurien,
Il faut donc qu'aujourd'hui je perde et sens et bien ?
Il me sied bien, ma foi, de porter tête grise,
Et d'être encor si prompt à faire une sottise,
D'examiner si peu sur un premier rapport...!
Mais je vois...

LÉLIE, ANSELME.

LÉLIE.

Maintenant, avec ce passeport,
Je puis à Trufaldin rendre aisément visite.

ANSELME.

A ce que je puis voir, votre douleur vous quitte.

LÉLIE.

Que dites-vous ? Jamais elle ne quittera
Un cœur qui chèrement toujours la nourrira.

ANSELME.

Je reviens sur mes pas vous dire avec franchise
Que tantôt avec vous j'ai fait une méprise ;
Que parmi ces louis, quoiqu'ils semblent très beaux,
J'en ai, sans y penser, mêlé que je tiens faux,
Et j'apporte sur moi de quoi mettre en leur place.
De nos faux-monnayeurs l'insupportable audace

1. *L'enclouure*, l'empêchement, le nœud de la difficulté. Voy. le vers suivant.

2. *A votre dam*. Tant pis pour vous, vieux mot français, conservé aussi par La Fontaine :

Il y viendra le drôle : il y vint à son dam. »
(*Le Renard anglais*.)

Pullule en cet État d'une telle façon,
Qu'on ne reçoit plus rien qui soit hors de soupçon :
Mon Dieu ! qu'on ferait bien de les faire tous pendre !

LÉLIE.

Vous me faites plaisir de les vouloir reprendre ;
Mais je n'en ai point vu de faux, comme je croi[1].

ANSELME.

Je les connaîtrai bien : montrez, montrez-les-moi :
Est-ce tout ?

LÉLIE.

Oui.

ANSELME.

Tant mieux. Enfin je vous raccroche,
Mon argent bien-aimé ; rentrez dedans ma poche.
Et vous, mon brave escroc, vous ne tenez plus rien.
Vous tuez donc des gens qui se portent fort bien[2] ?
Et qu'auriez-vous donc fait sur moi, chétif beau-père ?
Ma foi, je m'engendrais[3] d'une belle manière,
Et j'allais prendre en vous un beau-fils fort discret !
Allez, allez mourir de honte et de regret.

LÉLIE, seul.

Il faut dire : « J'en tiens. » Quelle surprise extrême !
D'où peut-il avoir su sitôt le stratagème ?

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quoi ! vous étiez sorti ? Je vous cherchais partout.
Hé bien ? en sommes-nous enfin venus à bout ?
Je le donne en six coups au fourbe le plus brave.
Çà, donnez-moi que j'aille acheter notre esclave :
Votre rival après sera bien étonné.

LÉLIE.

Ah ! mon pauvre garçon, la chance a bien tourné !
Pourrais-tu de mon sort deviner l'injustice ?

MASCARILLE.

Quoi ? que serait-ce ?

LÉLIE.

Anselme, instruit de l'artifice,

1. *Croi.* Autrefois les verbes des 2e, 3e, 4e conjugaisons ne prenaient pas d's à la 1re personne de l'indicatif.

2. *Vous tuez donc des gens*, rappelle le vers de Corneille, dans le *Menteur* : « Les gens que vous tuez se portent assez bien ! »

3. *Je m'engendrais*, je me donnais un gendre.

M'a repris maintenant tout ce qu'il nous prêtait.
Sous couleur de changer de l'or que l'on doutait[1].

MASCARILLE.

Vous vous moquez peut-être ?

LÉLIE.

Il est trop véritable.

MASCARILLE.

Tout de bon ?

LÉLIE.

Tout de bon ; j'en suis inconsolable.
Tu te vas emporter d'un courroux sans égal.

MASCARILLE.

Moi, monsieur ? Quelque sot[2] : la colère fait mal ;
Et je veux me choyer, quoi qu'enfin il arrive :
Que Célie, après tout, soit ou libre ou captive,
Que Léandre l'achète ou qu'elle reste là,
Pour moi, je m'en soucie autant que de cela.

LÉLIE.

Ah! n'aye point pour moi si grande indifférence,
Et sois plus indulgent à ce peu d'imprudence.
Sans ce dernier malheur, ne m'avoueras-tu pas
Que j'avais fait merveille, et qu'en ce feint trépas
J'éludais[3] un chacun d'un deuil si vraisemblable,
Que les plus clairvoyants l'auraient cru véritable !

MASCARILLE.

Vous avez en effet sujet de vous louer.

LÉLIE.

Hé bien ! je suis coupable, et je veux l'avouer.
Mais si jamais mon bien te fut considérable[4],
Répare ce malheur, et me sois secourable.

MASCARILLE.

Je vous baise les mains, je n'ai pas le loisir.

LÉLIE.

Mascarille, mon fils !

MASCARILLE.

Point.

LELIE.

Fais-moi ce plaisir.

1 *Que l'on doutait*, que l'on tenait pour suspect.

2. *Quelque sot* : tournure elliptique : quelque sot le ferait, moi, non.

3. *J'éludais*, comme le mot latin *eludere*, veut dire ici : je trompais.

4. *Considérable*, digne d'être pris en considération.

MASCARILLE.

Non, je n'en ferai rien.

LÉLIE.

Si tu m'es inflexible,
Je m'en vais me tuer.

MASCARILLE.

Soit, il vous est loisible.

LÉLIE.

Je ne te puis fléchir?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE.

Vois-tu le fer prêt?

MASCARILLE.

Oui.

LÉLIE.

Je vais le pousser.

MASCARILLE.

Faites ce qu'il vous plaît.

LÉLIE.

Tu n'auras pas regret de m'arracher la vie?

MASCARILLE.

Non.

LÉLIE.

Adieu, Mascarille.

MASCARILLE.

Adieu, monsieur Lélie.

LÉLIE.

Quoi?...

MASCARILLE.

Tuez-vous donc vite. Ah! que de longs devis[1]!

LÉLIE.

Tu voudrais bien, ma foi, pour avoir mes habits,
Que je fisse le sot, et que je me tuasse.

MASCARILLE.

Savais-je pas qu'enfin ce n'était que grimace;
Et, quoi que ces esprits jurent d'effectuer,
Qu'on n'est point aujourd'hui si prompt à se tuer?

(Acte II. Scènes II, IV, V, VI.)

1. *Devis*, menus propos, qui font perdre le temps.

Attendri de nouveau, Mascarille jette encore sur son maître un œil pitoyable. Son intervention est d'autant plus nécessaire que Léandre, le rival de Lélie, vient d'acheter la jeune esclave. Trufaldin doit la livrer à l'envoyé qui lui présentera une bague de Léandre. Mascarille s'arrange de façon à être l'envoyé ; il trouve le moyen d'entrer au service du rival heureux de son maître.

LÉANDRE.

Va, va-t'en me servir sans davantage attendre.

MASCARILLE, seul.

Oui, je vais te servir d'un plat de ma façon.
Fut-il jamais au monde un plus heureux garçon?
Oh ! que dans un moment Lélie aura de joie !
Sa maîtresse en nos mains tomber par cette voie !
Recevoir tout son bien d'où l'on attend le mal,
Et devenir heureux par la main d'un rival !
Après ce rare exploit, je veux que l'on s'apprête
A me peindre en héros, un laurier sur la tête,
Et qu'au bas du portrait on mette en lettres d'or :
Vivat Mascarillus, fourbum imperator !

TRUFALDIN, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Holà !

TRUFALDIN.

Que voulez-vous?

MASCARILLE.

Cette bague connue
Vous dira le sujet qui cause ma venue.

TRUFALDIN.

Oui, je reconnais bien la bague que voilà.
Je vais quérir l'esclave ; arrêtez un peu là.

TRUFALDIN, UN COURRIER, MASCARILLE.

LE COURRIER, à Trufaldin.

Seigneur, obligez-moi de m'enseigner un homme...

TRUFALDIN.

Et qui ?

LE COURRIER.

Je crois que c'est Trufaldin qu'il se nomme.

TRUFALDIN.

Et que lui voulez-vous? Vous le voyez ici.

LE COURRIER.

Lui rendre seulement la lettre que voici.

TRUFALDIN, lisant la lettre.

« Le Ciel, dont la bonté prend souci de ma vie,
« Vient de me faire ouïr par un bruit assez doux
« Que ma fille, à quatre ans par des voleurs ravie,
« Sous le nom de Célie est esclave chez vous.
« Si vous sûtes jamais ce que c'est qu'être père,
« Et vous trouvez sensible aux tendresses du sang,
« Conservez-moi chez vous cette fille si chère,
« Comme si de la vôtre elle tenait le rang.
« Pour l'aller retirer je pars d'ici moi-même,
« Et vous vais de vos soins récompenser si bien,
« Que par votre bonheur, que je veux rendre extrême,
« Vous bénirez le jour où vous causez le mien.

« De Madrid.

« DON PEDRO DE GUSMAN,
« MARQUIS DE MONTALCANE. »

(Continuant.)

Quoiqu'à leur nation [1] bien peu de foi soit due,
Ils me l'avaient bien dit, ceux qui me l'ont vendue,
Que je verrais dans peu quelqu'un la retirer,
Et que je n'aurais pas sujet d'en murmurer;
Et cependant j'allais par mon impatience
Perdre aujourd'hui les fruits d'une haute espérance.

(Au courrier.)

Un seul moment plus tard, tous vos pas étaient vains,
J'allais mettre en l'instant cette fille en ses mains;
Mais suffit, j'en aurai tout le soin qu'on désire.

(Le courrier sort.)

(A Mascarille.)

Vous-même vous voyez ce que je viens de lire.
Vous direz à celui qui vous a fait venir
Que je ne lui saurais ma parole tenir;
Qu'il vienne retirer son argent.

MASCARILLE.

Mais l'outrage
Que vous lui faites...

TRUFALDIN.

Va, sans causer davantage.

MASCARILLE, seul.

Ah! le fâcheux paquet que nous venons d'avoir!

1. *A leur nation*, la nation des Égyptiens qui ont vendu Célie.

Le sort a bien donné la baie[1] à mon espoir;
Et bien à la male-heure[2] est-il venu d'Espagne,
Ce courrier que la foudre ou la grêle accompagne.
Jamais, certes, jamais plus beau commencement
N'eut en si peu de temps plus triste événement.

LÉLIE, MASCARILLE.

MASCARILLE.

Quel beau transport de joie à présent vous inspire?

LÉLIE.

Laisse-m'en rire encore avant que te le dire.

MASCARILLE.

Çà, rions donc bien fort, nous en avons sujet.

LÉLIE.

Ah! je ne serai plus de tes plaintes l'objet;
Tu ne me diras plus, toi qui toujours me cries[3],
Que je gâte en brouillon toutes tes fourberies:
J'ai bien joué moi-même un tour des plus adroits.
Il est vrai, je suis prompt, et m'emporte parfois;
Mais pourtant, quand je veux, j'ai l'imaginative
Aussi bonne en effet que personne qui vive;
Et toi-même avoueras que ce que j'ai fait, part
D'une pointe d'esprit où peu de monde a part.

MASCARILLE.

Sachons donc ce qu'a fait cette imaginative.

LÉLIE.

Tantôt, l'esprit ému d'une frayeur bien vive
D'avoir vu Trufaldin avecque mon rival,
Je songeais à trouver un remède à ce mal,
Lorsque me ramassant tout entier en moi-même,
J'ai conçu, digéré, produit un stratagème
Devant qui tous les tiens, dont tu fais tant de cas,
Doivent, sans contredit, mettre pavillon bas.

MASCARILLE.

Mais qu'est-ce?

LÉLIE.

Ah! s'il te plaît, donne-toi patience:
J'ai donc feint une lettre avecque diligence,
Comme d'un grand seigneur écrite à Trufaldin,

1. *Donné la baie*, donner de fausses espérances, tromper, mystifier.
2. *A la male-heure*, à contretemps.
3. *Me cries*, me grondes. La même expression se trouve dans l'*École des femmes* : « Pourquoi me criez-vous? »

Qui mande qu'ayant su par un heureux destin
Qu'une esclave qu'il tient sous le nom de Célie
Est sa fille, autrefois par des voleurs ravie,
Il veut la venir prendre, et le conjure au moins
De la garder toujours, de lui rendre des soins;
Qu'à ce sujet il part d'Espagne, et doit pour elle
Par de si grands présents reconnaître son zèle,
Qu'il n'aura point regret de causer son bonheur.

MASCARILLE.

Fort bien.

LÉLIE.

Écoute donc, voici bien le meilleur.
La lettre que je dis a donc été remise;
Mais sais-tu bien comment? En saison si bien prise,
Que le porteur m'a dit que, sans ce trait falot[1],
Un homme l'emmenait, qui s'est trouvé fort sot.

MASCARILLE.

Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable?

LÉLIE.

Oui, d'un tour si subtil m'aurais-tu cru capable?
Loue au moins mon adresse, et la dextérité
Dont je romps d'un rival le dessein concerté.

MASCARILLE.

A vous pouvoir louer selon votre mérite
Je manque d'éloquence, et ma force est petite;
Oui, pour bien étaler cet effort relevé,
Ce bel exploit de guerre à nos yeux achevé,
Ce grand et rare effet d'une imaginative
Qui ne cède en vigueur à personne qui vive,
Ma langue est impuissante, et je voudrais avoir
Celles de tous les gens du plus exquis savoir,
Pour vous dire en beaux vers, ou bien en docte prose,
Que vous serez toujours, quoi que l'on se propose,
Tout ce que vous avez été durant vos jours,
C'est-à-dire un esprit chaussé tout à rebours,
Une raison malade et toujours en débauche,
Un envers du bon sens, un jugement à gauche,
Un brouillon, une bête, un brusque, un étourdi,
Que sais-je? un... cent fois plus encor que je ne di :
C'est faire en abrégé votre panégyrique.

1. *Falot*, drôle, plaisant.

LÉLIE.

Apprends-moi le sujet qui contre moi te pique :
Ai-je fait quelque chose ? Éclaircis-moi ce point.

MASCARILLE.

Non, vous n'avez rien fait; mais ne me suivez point.

LÉLIE.

Je te suivrai partout, pour savoir ce mystère.

MASCARILLE.

Oui ? Sus donc, préparez vos jambes à bien faire,
Car je vais vous fournir de quoi les exercer.

LÉLIE.

Il m'échappe ! O malheur qui ne se peut forcer !
Aux discours qu'il m'a faits que saurais-je comprendre ?
Et quel mauvais office aurais-je pu me rendre ?

(Acte II. Scènes viii, ix, x, xi.)

Ce coup manqué, Mascarille en imagine un autre aussitôt. Ayant appris que Léandre se propose d'entrer chez Trufaldin par une mascarade et d'enlever Célie, il lui soufflera sa proie en se masquant « avec quelques bons pères » et en faisant avant lui le même coup. Instruit du projet de Léandre et ignorant celui de Mascarille, Lélie va prévenir Trufaldin, et le stratagème échoue. Alors, c'est Lélie lui-même qui se déguisera. Sous le costume d'un Arménien, il pénètre chez la belle et dîne à la table de Trufaldin. Mais grâce à ses maladresses, le nouveau stratagème est encore déjoué, et maîtres et valets sont punis de la façon que voici :

MASCARILLE, TRUFALDIN.

TRUFALDIN.

Écoute, sais-tu bien ce que je viens de faire?

MASCARILLE.

Non, mais si vous voulez, je ne tarderai guère,
Sans doute, à le savoir.

TRUFALDIN.

D'un chêne grand et fort,
Dont près de deux cents ans ont fait déjà le sort,
Je viens de détacher une branche admirable,
Choisie expressément, de grosseur raisonnable,
Dont j'ai fait sur-le-champ, avec beaucoup d'ardeur,
Un bâton à peu près... oui, de cette grandeur;
Moins gros par l'un des bouts, mais, plus que trente gaules
Propre, comme je pense, à rosser les épaules,
Car il est bien en main, vert, noueux et massif.

MASCARILLE.

Mais pour qui, je vous prie, un tel préparatif?

TRUFALDIN.

Pour toi premièrement; puis pour ce bon apôtre,
Qui veut m'en donner d'une et m'en jouer d'un autre,
Pour cet Arménien, ce marchand déguisé,
Introduit sous l'appas d'un conte supposé.

MASCARILLE.

Quoi? vous ne croyez pas...?

TRUFALDIN.

Ne cherche point d'excuse :
Lui-même heureusement a découvert sa ruse,
Et disant à Célie, en lui serrant la main,
Que pour elle il venait sous ce prétexte vain,
Il n'a pas aperçu Jeannette, ma fillole [1],
Laquelle a tout ouï, parole pour parole ;
Et je ne doute point, quoiqu'il n'en ait rien dit,
Que tu ne sois de tout le complice maudit.

MASCARILLE.

Ah ! vous me faites tort ! S'il faut qu'on vous affronte [2],
Croyez qu'il m'a trompé le premier à ce conte.

TRUFALDIN.

Veux-tu me faire voir que tu dis vérité ?
Qu'à le chasser mon bras soit du tien assisté :
Donnons-en à ce fourbe et du long et du large,
Et de tout crime après mon esprit te décharge.

MASCARILLE.

Oui-da, très volontiers, je l'épousterai bien [3],
Et par là vous verrez que je n'y trempe en rien.
Ah ! vous serez rossé, monsieur de l'Arménie,
Qui toujours gâtez tout !

LÉLIE, TRUFALDIN, MASCARILLE.

TRUFALDIN.

Un mot, je vous supplie.
Donc, Monsieur l'imposteur, vous osez aujourd'hui
Duper un honnête homme, et vous jouer de lui ?...

1. *Ma fillole.* D'après Vaugelas, on prononçait *filiole* à la ville, *filleule* à la cour. « L'usage de la cour, ajoutait l'auteur des *Remarques sur la langue française*, doit prévaloir » — Pour ce mot-là, c'est ce qui est arrivé.

2. *Qu'on vous affronte*, qu'on vous fasse cet affront.

3. *Épousterai*, pour *époussetterai*, mot écrit par Molière tel qu'on le prononce.

Vidons, vidons sur l'heure[1].

(Il le bat.)

LÉLIE, à Mascarille, qui le bat aussi.

Ah ! coquin !

MASCARILLE.

C'est ainsi

Que les fourbes...

LÉLIE.

Bourreau !

MASCARILLE.

Sont ajustés ici.

Garde-moi bien cela.

LÉLIE.

Quoi donc ? je serais homme...

MASCARILLE, le battant toujours en le chassant.

Tirez, tirez[2], vous dis-je, ou bien je vous assomme.

TRUFALDIN.

Voilà qui me plaît fort ; rentre, je suis content.

(Mascarille suit Trufaldin, qui rentre dans sa maison.)

LÉLIE.

A moi ! par un valet cet affront éclatant !
L'aurait-on pu prévoir, l'action de ce traître,
Qui vient insolemment de maltraiter son maître

MASCARILLE, à la fenêtre de Trufaldin.

Peut-on vous demander comment va votre dos ?

LÉLIE.

Quoi ? tu m'oses encor tenir un tel propos ?

MASCARILLE.

Voilà, voilà[3] que c'est de ne pas voir Jeannette,
Et d'avoir en tout temps une langue indiscrette ;
Mais pour cette fois-ci je n'ai point de courroux,
Je cesse d'éclater, de pester contre vous :
Quoique de l'action l'imprudence soit haute,
Ma main sur votre échine a lavé votre faute.

LÉLIE.

Ah ! je me vengerai de ce trait déloyal.

MASCARILLE.

Vous vous êtes causé vous-même tout le mal.

1. *Vidons*, c.-à-d. vidons les lieux, quittons la place.

2. *Tirez, tirez*, c.-à-d. éloignez-vous. Ce mot, dont on se servait surtout pour chasser un chien (Voy. les *Plaideurs*, III, 3), est peu respectueux dans la bouche d'un valet s'adressant à son maître, mais ici les paroles sont bien en rapport avec les gestes.

3. *Voilà que*, pour *voilà ce que*.

LÉLIE.

Moi ?

MASCARILLE.

Si vous n'étiez pas une cervelle folle,
Quand vous avez parlé naguère à votre idole,
Vous auriez aperçu Jeannette sur vos pas,
Dont l'oreille subtile a découvert le cas.

LÉLIE.

On aurait pu surprendre un mot dit à Célie ?

MASCARILLE.

Et d'où doncques viendrait cette prompte sortie ?
Oui, vous n'êtes dehors que par votre caquet :
Je ne sais si souvent vous jouez au piquet :
Mais, au moins, faites-vous des écarts admirables [1].

LÉLIE.

Oh ! le plus malheureux de tous les misérables !
Mais encore, pourquoi me voir chassé par toi ?

MASCARILLE.

Je ne fis jamais mieux que d'en prendre l'emploi ;
Par là, j'empêche au moins que de cet artifice
Je ne sois soupçonné d'être auteur ou complice.

LÉLIE.

Tu devais donc, pour toi, frapper plus doucement.

MASCARILLE.

Quelque sot ! Trufaldin lorgnait exactement ;
Et puis je vous dirai, sous ce prétexte utile
Je n'étais point fâché d'évaporer ma bile :
Enfin la chose est faite, et si j'ai votre foi
Qu'on ne vous verra point vouloir venger sur moi,
Soit ou directement ou par quelque autre voie,
Les coups sur votre râble assenés avec joie,
Je vous promets, aidé par le poste où je suis,
De contenter vos vœux avant qu'il soit deux nuits.

LÉLIE.

Quoique ton traitement ait eu trop de rudesse,
Qu'est-ce que dessus moi ne peut cette promesse !

MASCARILLE.

Vous le promettez donc ?

LÉLIE.

Oui, je te le promets.

1. *Faire des écarts* ou écarter, veut dire, au jeu de piquet, se défaire des mauvaises cartes.

MASCARILLE.

Ce n'est pas encor tout, promettez que jamais
Vous ne vous mêlerez dans quoi que j'entreprenne.

LÉLIE.

Soit.

MASCARILLE.

Si vous y manquez, votre fièvre quartaine[1] !

LÉLIE.

Mais tiens-moi donc parole et songe à mon repos.

MASCARILLE.

Allez quitter l'habit et graisser votre dos.

LÉLIE, *seul.*

Faut-il que le malheur, qui me suit à la trace,
Me fasse voir toujours disgrâce sur disgrâce?

(ACTE IV. Scène VI.)

Mais non : voici Lélie au bout de ses disgrâces et de ses douleurs. La Providence achève ce que n'ont pu faire les fourberies de Mascarille : on apprend que Célie est non pas une esclave, mais la fille de Trufaldin et la sœur d'Andrès, un des rivaux de Lélie. Ce dernier épousera celle qu'il l'aime, et l'on trouvera quelque bonne fille qui veuille s'accommoder du pauvre Mascarille : ce sera sa récompense ; on doit bien cela à sa rare imaginative, à ses déceptions et à sa persévérance.

1. *Votre fièvre quartaine!* Exclamation très ancienne ; c'est-à-dire que la fièvre quartaine vous prenne !

LE DÉPIT AMOUREUX

(1656)

NOTICE

C'est à la ville de Lyon que Molière avait fait les honneurs de l'*Étourdi;* ce fut Béziers qui eut la primeur du *Dépit amoureux*. Cette nouvelle comédie en cinq actes et en vers fut jouée vers la fin de 1656, au moment où se tenaient dans cette ville les États de Languedoc. Peut-être même est-ce en vue de divertir MM. les députés, que Molière composa la pièce. Ce qui est certain, c'est qu'il leur distribua des billets de faveur; mais comme il n'y en eut pas pour tout le monde, les oubliés protestèrent contre les prétendues tentatives de corruption qu'un comédien osait faire sur eux, dans l'espérance évidente d'arracher aux États quelque gratification. Molière en fut pour ses frais d'amabilité. Non seulement les députés favorisés se virent retirer leurs billets par l'archer des gardes du roi, mais encore défense fut faite à la ville, à MM. du Bureau des Comptes et au Trésorier de la Bourse, de verser aucune somme à ces comédiens corrupteurs. Les habitants de Béziers consolèrent la troupe en applaudissant la pièce.

Quatre ans plus tard, en décembre 1658, le *Dépit amoureux* était joué à Paris, sur la scène du Petit-Bourbon. La recette fut la même que pour l'*Étourdi*, et le succès tout aussi grand, à la cour comme à la ville. Dans l'espace de deux ans (1659-1660), le roi vit plusieurs fois la pièce au Louvre, à Vincennes, et au château de Chilly, chez le maréchal de La Meilleraye. A la ville, jusqu'à la représentation du *Misanthrope*, les reprises du *Dépit amoureux* furent encore plus nombreuses que celle de l'*Étourdi*. Les ennemis de Molière aussi furent plus nombreux. Nous en connaissions déjà un, Le Boulanger de Chalussay; en voici un second, Villiers. Chaque triomphe du poète en suscitera de nou-

veaux : ils seront bientôt légion. Mais il ne faut pas en vouloir à ces premiers adversaires : ce sont, à cette époque, les précieux historiens de la troupe de Molière, les témoins dignes de foi des succès du poète débutant. Écoutez plutôt Le Boulanger de Chalussay dans le pamphlet déjà cité :

> Mon *Dépit amoureux* suivit ce frère aîné, (L'Étourdi)
> Et ce charmant cadet fut aussi fortuné.
> *Car quand* (?) du Gros-René on aperçut la taille,
> Quand on vit sa dondon rompre avec lui la paille...
> Ce ne fut que *Ah! ah!* dans toute l'assemblée;
> Et de *tous* les côtés chacun cria *tout haut :* (?)
> « C'est là faire et jouer des pièces comme il faut ! »

Le compte rendu de Villiers est plus venimeux, mais il constate le succès: ne lui en demandons pas davantage :

« Ensuite il fit le *Dépit amoureux*, qui valait beaucoup moins que la première, mais qui réussit toutefois, à cause d'une scène (il devrait dire *deux scènes*) qui plut à tout le monde, et qui fut vue comme un tableau naturellement représenté de certains dépits qui prennent souvent à ceux qui s'aiment le mieux; et après avoir fait jouer ces deux pièces à la campagne, il voulut les faire voir à Paris, où il emmena sa troupe. Comme il avait de l'esprit, et qu'il savait ce qu'il fallait faire pour réussir, il n'ouvrit son théâtre qu'après avoir fait plusieurs visites et brigué quantité d'approbateurs. Il fut trouvé incapable de jouer aucunes pièces sérieuses; mais l'estime que l'on commençait à avoir pour lui fut cause que l'on le souffrit. Après avoir quelque temps joué de vieilles pièces, et s'être en quelque façon établi à Paris, il joua son *Étourdi* et son *Dépit amoureux*, qui réussirent autant par la préoccupation que l'on commençait à avoir pour lui, que par les applaudissements qu'il reçut de ceux qu'il avait priés de les venir voir. »

Comme l'*Étourdi*, le *Dépit amoureux* est une comédie d'intrigue. Rien de plus romanesque et de moins vraisemblable que la fable empruntée par Molière à un auteur italien, Nicolò Secchi. Quelques vingt ans avant l'époque où commence la pièce, un oncle « abondant en richesses », et qui n'aimait pas les petites filles, avait promis de léguer toute sa fortune à son neveu Albert, si l'enfant qu'attendait ce dernier était un garçon. Une fille étant née, on lui avait secrètement substitué, pour ne pas perdre l'héritage, le fils d'une

bouquetière. A la mort de ce dernier, survenue peu de mois après, la petite fille avait été reprise par ses parents, déclarée garçon et élevée sous le nom d'Ascagne. Lorsque commence la pièce, elle est arrivée à un âge où le secret est difficile à garder; d'autant plus que le père est tourmenté par le remords, et sa fille saisie d'une passion violente. Et quel est l'homme si tendrement aimé ? Précisément Valère, qui recherche Lucile, la sœur d'Ascagne. Or, comme sous ses habits de garçon, Ascagne a des habitudes singulièrement hardies, une belle nuit elle prend le costume, le nom et la voix de sa sœur, et par un mariage secret s'unit à celui qu'elle aime. On devine dans quelle position délicate se trouvent Valère, qui se croit l'heureux mari de Lucile, et l'innocente Lucile qui, tout entière à son amour pour un autre jeune homme, Éraste, ne se doute de rien. Le stratagème d'Ascagne se découvre à la fin, et tout est bien vite réparé. Éraste épouse Lucile, et Valère se console de sa déconvenue en remarquant qu'après tout, Ascagne, garçon manqué, est une femme accomplie.

S'il n'y avait dans cette comédie romanesque que l'intrigue dont on vient de voir le canevas, il serait inutile d'en recommander la lecture aux élèves. L'étude de l'*Étourdi* suffirait à leur donner une idée des premières œuvres de Molière et de ses comédies d'intrigue. Mais il se trouve que sur cette pièce, imitée de l'italien, une seconde est greffée, tout à fait originale et nouvelle. C'est à cette comédie, en quelque sorte supplémentaire, que Villiers fait allusion quand il dit que la pièce réussit « à cause d'une scène qui plut à tout le monde, et qui fut vue comme un tableau naturellement représenté de certains dépits qui prennent souvent à ceux qui s'aiment le mieux ». Il s'agit, en effet, d'une querelle, suivie d'une prompte réconciliation, qui éclate entre Éraste et Lucile d'une part, Gros-René et Marinette, leurs serviteurs, de l'autre. Rien de plus naïf et de plus vrai, de plus touchant et de plus gai que la peinture de ce double dépit amoureux, que cette brouille et ce raccommodement de quatre amants qui se figurent et se disent qu'ils ne s'aiment plus pour s'aimer après davantage. Molière est déjà tout entier dans ces scènes exquises qui expliquent et justifient le titre de la comédie.

LE DÉPIT AMOUREUX

ÉRASTE, LUCILE, GROS-RENÉ, MARINETTE.

GROS-RENÉ.

Mais je les vois, Monsieur, qui passent par ici.
Tenez-vous ferme, au moins.

ÉRASTE.

Ne te mets pas en peine.

GROS-RENÉ.

J'ai bien peur que ses yeux resserrent votre chaîne.

MARINETTE.

Je l'aperçois encor ; mais ne vous rendez point.

LUCILE.

Ne me soupçonne pas d'être faible à ce point.

MARINETTE.

Il vient à nous.

ÉRASTE.

Non, non, ne croyez pas, Madame,
Que je revienne encor vous parler de ma flamme.
C'en est fait ; je me veux guérir, et connais bien
Ce que de votre cœur a possédé le mien.
Un courroux si constant pour l'ombre d'une offense[1]
M'a trop bien éclairé de votre indifférence,
Et je dois vous montrer que les traits du mépris
Sont sensibles surtout aux généreux esprits.
Je l'avouerai, mes yeux observaient dans les vôtres
Des charmes qu'ils n'ont point trouvés dans tous les autres,
Et le ravissement où j'étais de mes fers
Les aurait préférés à des sceptres offerts :
Oui, mon amour pour vous, sans doute, était extrême ;
Je vivais tout en vous ; et, je l'avouerai même,
Peut-être qu'après tout j'aurai, quoiqu'outragé,
Assez de peine encor à m'en voir dégagé :
Possible que[2], malgré la cure qu'elle essaie,
Mon âme saignera longtemps de cette plaie,
Et qu'affranchi d'un joug qui faisait tout mon bien,

1. Dans un des actes précédents, Eraste se croyant sacrifié à Valère avait refusé un rendez-vous de Lucile, et déchiré par dépit la lettre qui lui donnait ce rendez-vous.

2. *Possible que*, peut-être que.

Il faudra se résoudre à n'aimer jamais rien ;
Mais enfin il n'importe, et puisque votre haine
Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
C'est la dernière ici des importunités
Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

LUCILE.

Vous pouvez faire aux miens la grâce tout entière
Monsieur, et m'épargner encor cette dernière.

ÉRASTE.

Hé bien, Madame, hé bien, ils seront satisfaits !
Je romps avecque vous, et j'y romps pour jamais,
Puisque vous le voulez : que je perde la vie
Lorsque de vous parler je reprendrai l'envie !

LUCILE.

Tant mieux, c'est m'obliger.

ÉRASTE.

Non, non, n'ayez pas peur
Que je fausse parole : eussé-je un faible cœur
Jusques à n'en pouvoir effacer votre image,
Croyez que vous n'aurez jamais cet avantage
De me voir revenir.

LUCILE.

Ce serait bien en vain.

ÉRASTE.

Moi-même de cent coups je percerais mon sein,
Si j'avais jamais fait cette bassesse insigne,
De vous revoir après ce traitement indigne.

LUCILE.

Soit, n'en parlons donc plus.

ÉRASTE.

Oui, oui, n'en parlons plus;
Et, pour trancher ici tous propos superflus,
Et vous donner, ingrate, une preuve certaine
Que je veux, sans retour, sortir de votre chaine,
Je ne veux rien garder qui puisse retracer
Ce que de mon esprit il me faut effacer.
Voici votre portrait : il présente à la vue
Cent charmes merveilleux dont vous êtes pourvue,
Mais il cache sous eux cent défauts aussi grands,
Et c'est un imposteur enfin que je vous rends.

GROS-RENÉ.

Bon.

LUCILE.

Et moi, pour vous suivre au dessein de tout rendre,
Voilà le diamant que vous m'aviez fait prendre.

MARINETTE.

Fort bien.

ÉRASTE.

Il est à vous encor ce bracelet[1].

LUCILE.

Et cette agate à vous, qu'on fit mettre en cachet.

ÉRASTE lit.

« Vous m'aimez d'une amour extrême,
« Éraste, et de mon cœur voulez être éclairci :
« Si je n'aime Éraste de même,
« Au moins aimé-je fort qu'Éraste m'aime ainsi.
« LUCILE. »

Vous m'assuriez par là d'agréer mon service?
C'est une fausseté digne de ce supplice.

(Il déchire la lettre.)

LUCILE lit.

« J'ignore le destin de mon amour ardente,
« Et jusqu'à quand je souffrirai ;
« Mais je sais, ô beauté charmante,
« Que toujours je vous aimerai.
« ÉRASTE. »

Voilà qui m'assurait à jamais de vos feux?
Et la main et la lettre ont menti toutes deux.

(Elle déchire la lettre.)

GROS-RENÉ.

Poussez.

ÉRASTE.

Elle est de vous; suffit : même fortune.

MARINETTE.

Ferme.

LUCILE.

J'aurais regret d'en épargner aucune[2].

GROS-RENÉ.

N'ayez pas le dernier.

MARINETTE.

Tenez bon jusqu'au bout.

LUCILE.

Enfin, voilà le reste.

1. *Bracelet.* « Des amants tiennent à grande faveur d'avoir des bracelets de cheveux de leur maîtresse. » (Furetière.)

2. *D'en épargner aucune.* Il y a là un jeu de scène. Lucile et Eraste déchirent plusieurs lettres, l'une après l'autre.

ÉRASTE.

Et, grâce au Ciel, c'est tout.
Que sois-je exterminé, si je ne tiens parole !

LUCILE.

Me confonde le Ciel, si la mienne est frivole !

ÉRASTE.

Adieu donc.

LUCILE.

Adieu donc.

MARINETTE.

Voilà qui va des mieux.

GROS-RENÉ.

Vous triomphez.

MARINETTE.

Allons, ôtez-vous de ses yeux.

GROS-RENÉ.

Retirez-vous après cet effort de courage.

MARINETTE.

Qu'attendez-vous encor?

GROS-RENÉ.

Que faut-il davantage?

ÉRASTE.

Ha ! Lucile, Lucile, un cœur comme le mien
Se fera regretter, et je le sais fort bien.

LUCILE.

Éraste, Éraste, un cœur fait comme est fait le vôtre
Se peut facilement réparer par un autre.

ÉRASTE.

Non, non : cherchez partout, vous n'en aurez jamais
De si passionné pour vous, je vous promets.
Je ne dis pas cela pour vous rendre attendrie:
J'aurais tort d'en former encore quelque envie.
Mes plus ardents respects n'ont pu vous obliger;
Vous avez voulu rompre : il n'y faut plus songer;
Mais personne, après moi, quoi qu'on vous fasse entendre,
N'aura jamais pour vous de passion si tendre.

LUCILE

Quand on aime les gens, on les traite autrement;
On fait de leur personne un meilleur jugement.

ÉRASTE.

Quand on aime les gens, on peut, de jalousie,
Sur beaucoup d'apparence, avoir l'âme saisie;
Mais alors qu'on les aime, on ne peut en effet

Se résoudre à les perdre, et vous, vous l'avez fait.

LUCILE.

La pure jalousie est plus respectueuse.

ÉRASTE.

On voit d'un œil plus doux une offense amoureuse.

LUCILE.

Non, votre cœur, Éraste, était mal enflammé.

ÉRASTE.

Non, Lucile, jamais vous ne m'avez aimé.

LUCILE.

Eh! je crois que cela faiblement vous soucie[1].
Peut-être en serait-il beaucoup mieux pour ma vie,
Si je... Mais laissons-là ces discours superflus :
Je ne dis point quels sont mes pensers là-dessus.

ÉRASTE.

Pourquoi?

LUCILE.

Par la raison que nous rompons ensemble,
Et que cela n'est plus de saison, ce me semble.

ÉRASTE.

Nous rompons?

LUCILE.

Oui, vraiment: quoi? n'en est-ce pas fait?

ÉRASTE.

Et vous voyez cela d'un esprit satisfait?

LUCILE.

Comme vous.

ÉRASTE.

Comme moi?

LUCILE.

Sans doute: c'est faiblesse
De faire voir aux gens que leur perte nous blesse.

ÉRASTE.

Mais, cruelle, c'est vous qui l'avez bien voulu.

LUCILE.

Moi? point du tout; c'est vous qui l'avez résolu.

ÉRASTE.

Moi? Je vous ai cru là faire un plaisir extrême.

LUCILE.

Point : vous avez voulu vous contenter vous-même.

1. *Vous soucie*, vous cause du souci. Le moucheron de La Fontaine dit de même au lion : Penses-tu que ton titre de roi « me fasse peur ni me soucie »?

ÉRASTE.

Mais si mon cœur encor revoulait sa prison...
Si, tout fâché qu'il est, il demandait pardon?...

LUCILE.

Non, non, n'en faites rien : ma faiblesse est trop grande,
J'aurais peur d'accorder trop tôt votre demande.

ÉRASTE.

Ha! vous ne pouvez pas trop tôt me l'accorder,
Ni moi sur cette peur trop tôt le demander.
Consentez-y, Madame : une flamme si belle
Doit, pour votre intérêt, demeurer immortelle.
Je le demande enfin : me l'accorderez-vous,
Ce pardon obligeant?

LUCILE.

Remenez-moi chez nous.

(Ils sortent.)

MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE.

Oh! la lâche personne!

GROS-RENÉ.

Ha! le faible courage!

MARINETTE.

J'en rougis de dépit.

GROS-RENÉ.

J'en suis gonflé de rage.
Ne t'imagine pas que je me rende ainsi.

MARINETTE.

Et ne pense pas, toi, trouver ta dupe aussi.

GROS-RENÉ.

Viens, viens frotter ton nez auprès de ma colère.

MARINETTE.

Tu nous prends pour une autre, et tu n'as pas affaire
A ma sotte maîtresse. Ardez[1] le beau museau,
Pour nous donner envie encore de sa peau!
Moi, j'aurais de l'amour pour ta chienne de face?
Moi, je te chercherais? Ma foi, l'on t'en fricasse
Des filles comme nous!

GROS-RENÉ.

Oui! tu le prends par là?

1. *Ardez*, pour *regardez*. Forme populaire. C'était aussi une sorte d'exclamation, sans signification précise.

Tiens, tiens, sans y chercher tant de façon, voilà
Ton beau galand de neige[1], avec ta nonpareille[2],
Il n'aura plus l'honneur d'être sur mon oreille.

MARINETTE.

Et toi, pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi-cent d'épingles de Paris,
Que tu me donnas hier[3] avec tant de fanfare.

GROS-RENÉ.

Tiens encor ton couteau ; la pièce est riche et rare :
Il te coûta six blancs[4] lorsque tu m'en fis don.

MARINETTE.

Tiens tes ciseaux, avec ta chaîne de laiton.

GROS-RENÉ.

J'oubliais d'avant-hier ton morceau de fromage :
Tiens. Je voudrais pouvoir rejeter le potage
Que tu me fis manger, pour n'avoir rien à toi.

MARINETTE.

Je n'ai point maintenant de tes lettres sur moi ;
Mais j'en ferai du feu jusques à la dernière.

GROS-RENÉ.

Et des tiennes tu sais ce que j'en saurai faire ?

MARINETTE.

Prends garde à ne venir jamais me reprier.

GROS-RENÉ.

Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille[5] : une paille rompue
Rend, entre gens d'honneur, une affaire conclue.
Ne fais point les doux yeux : je veux être fâché.

MARINETTE.

Ne me lorgne point, toi[6] : j'ai l'esprit trop touché.

1. *Galand de neige*, nœud de ruban de peu de valeur. *La neige* était une dentelle commune et bon marché.

2. *Nonpareille*, ruban étroit avec lequel on attachait *le galand*.

3. *Hier*, ici, comme dans Corneille, compte pour une syllabe ; c'est la quantité ordinaire jusqu'à Boileau.

4. *Six blancs*, deux sous et demi ; le blanc, ancienne petite monnaie, valait cinq deniers, et le sou douze. A la fin du XVIIe siècle, ce terme n'était plus employé qu'au pluriel, au nombre de trois et surtout de six.

5. *Il faut rompre la paille.* Rompre la paille ou le fétu veut dire rompre un accord, un marché. — C'était une vieille coutume du moyen âge, et dont il ne restait plus au XVIIe siècle que la locution proverbiale citée ici.

6. *Ne me lorgne point, toi.* Il y a là un jeu de scène comique. Marinette et Gros-René sont dos à dos, tenant la paille. De temps à autre ils se retournent, et dès que leurs regards se rencontrent, ils se détournent, jusqu'au moment où ils se décident à *quitter la grimace*.

GROS-RENÉ.

Romps : voilà le moyen de ne s'en plus dédire.
Romps : tu ris, bonne bête?

MARINETTE.

Oui, car tu me fais rire.

GROS-RENÉ.

La peste soit ton ris! voilà tout mon courroux
Déjà dulcifié[1]. Qu'en dis-tu? romprons-nous,
Ou ne romprons-nous pas?

MARINETTE.

Vois.

GROS-RENÉ.

Vois, toi.

MARINETTE.

Vois, toi-même.

GROS-RENÉ.

Est-ce que tu consens que jamais je ne t'aime?

MARINETTE.

Moi? ce que tu voudras.

GROS-RENÉ.

Ce que tu voudras, toi :
Dis.

MARINETTE.

Je ne dirai rien.

GROS-RENÉ.

Ni moi non plus.

MARINETTE.

Ni moi.

GROS-RENÉ.

Ma foi, nous ferons mieux de quitter la grimace :
Touche, je te pardonne.

MARINETTE.

Et moi, je te fais grâce.

GROS-RENÉ.

Mon Dieu! qu'à tes appas je suis acoquiné[2]!

MARINETTE.

Que Marinette est sotte après son Gros-René[3]!

(Acte IV. Scènes III et IV.)

1. *Dulcifié*, radouci. Mot comique dans la bouche de Gros-René, car c'est un terme scientifique, employé surtout par les chimistes.

2. *S'acoquiner*, s'attacher trop

3. Comparez à cette scène l'ode d'Horace (III, 9). La traduction qu'en a faite Molière dans ses *Amants magnifiques* et les deux imitations d'A. de Musset.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES

(1659)

NOTICE

Le 18 novembre 1659 est une date mémorable dans la vie de Molière et dans l'histoire du théâtre français. C'est ce jour-là, un mardi, que fut jouée la première œuvre composée par le poète depuis son retour à Paris, sa première comédie de mœurs, *les Précieuses ridicules*. Chose qui d'abord nous paraît étrange, à nous aujourd'hui si friands de toutes les nouveautés dramatiques : il n'y eut pas grand monde à cette première, et la recette ne s'éleva qu'à cinq cent trente-trois francs. Il faut dire aussi que *Cinna* accompagnait sur l'affiche la petite pièce en prose de Molière; et l'on sait que la troupe de Monsieur, par sa façon tout à fait originale de dire les vers tragiques, n'avait pas conservé au vieux Corneille les illustres et nombreux suffrages que *Cinna* s'était acquis dans sa nouveauté, dix-neuf ans auparavant.

Cependant, si la salle du Petit-Bourbon n'était pas aussi remplie à cette première représentation qu'elle le sera à la seconde, quinze jours plus tard, elle était en revanche composée d'un public des mieux choisis, et singulièrement intrigué. Il y avait là, aux meilleures places et bien en vue, Madame de Montausier, la fameuse Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet; sa sœur, la première femme de M. de Grignan; Mademoiselle de Scudéry, Chapelain, Ménage; bref, tous les anciens familiers du *Cabinet bleu*. Combien devait être forte la curiosité, et peut-être aussi l'inquiétude qui pressait tous ces illustres représentants du précieux, on le devine sans peine. N'était-ce pas eux-mêmes qu'ils allaient retrouver sur la scène, et ne risquaient-ils pas de payer les frais du spectacle?

Ce ne fut au parterre, d'un bout à l'autre de la pièce,

qu'éclats de rire et applaudissements. On raconte même qu'un vieillard s'écria : « Courage, Molière! voilà la bonne comédie! » Cette anecdote est d'une authenticité douteuse, mais elle a le mérite de traduire et de résumer heureusement l'impression des bourgeois et du peuple. Quant aux précieux et aux précieuses, leur attitude fut très digne et très habile. Il ne firent pas comme ce marquis ridicule qui, trois mois plus tard, écoutera *l'École des Femmes* avec le sérieux le plus sombre du monde, haussera les épaules, ridera le front, et par son chagrin donnera à toute l'assemblée une seconde comédie. Loin de là : ce fut sans doute de mauvaise grâce que les beaux esprits applaudirent, et du bout des dents qu'ils rirent; mais rien ne laissa supposer qu'ils se reconnaissaient dans les personnages de Cathos, de Magdelon et de Mascarille. On prétend même que l'un d'eux, Ménage, se montra sincèrement satisfait de la comédie, et qu'en sortant, prenant Chapelain par la main il lui dit : « Monsieur, nous approuvions vous et moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement et avec tant de bon sens; mais, croyez-moi, pour me servir de ce que saint Remy dit à Clovis, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, et adorer ce que nous avons brûlé. »

Voilà une conversion bien soudaine, et pour le moins aussi suspecte que l'anecdote qui la rapporte. En supposant même que Ménage ait été ce jour-là touché de la Grâce, ce ne fut pas bien profondément, ni pour longtemps. S'il n'était retombé dans ses anciennes erreurs, Boileau l'aurait-il plus tard attaqué dans une satire, et Molière ridiculisé sous les traits de Vadius, dans *les Femmes savantes?* En tous cas, il fut seul parmi les précieux à se réjouir du succès de Molière. Tous les autres sortirent du Petit-Bourbon fort irrités, et très résolus à arrêter les représentations de la pièce. Ils y réussirent, grâce à l'intervention d'un *alcôviste* de qualité, et à l'absence du roi, que les négociations du traité des Pyrénées et son prochain mariage retenaient loin de Paris.

Mais l'interruption fut de courte durée. Le 2 décembre, les *Précieuses ridicules* reparaissaient sur l'affiche du Petit-Bourbon, et Molière obtenait un de ses plus éclatants triomphes. « Quand j'aurais eu, écrit-il dans sa Préface, la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent

quelque chose, puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. » En effet, tout le monde, les ennemis eux-mêmes, les anciens et les nouveaux, constatent le succès de Molière. Saumaize déclare avec mauvaise humeur que la comédie a reçu les applaudissements de tous, plutôt par bonheur que par mérite, et Loret, plus franchement et sans restriction trop malveillante, confesse qu'il a été fort ébaudi et a ri pour plus de dix pistoles :

« Cette troupe de comédiens
Que *Monsieur* avoue être siens,
Représentant sur leur théâtre
Une action assez folâtre,
Autrement un sujet plaisant,
A rire sans cesse induisant
Par des choses facétieuses,
Intitulé *les Précieuses*,
Ont été si fort visités
Par gens de toutes qualités,
Qu'on n'en vit jamais tant ensemble
Que ces jours passés, ce me semble,
Dans l'hôtel du Petit-Bourbon,
Pour ce sujet mauvais ou bon.
Ce n'est qu'un sujet chimérique,
Mais si bouffon et si comique,
Que jamais les pièces du Ryer[1]
Qui fut si digne du laurier,
Jamais l'*Œdipe* de Corneille,
Que l'on tient être une merveille...
N'eurent une vogue si grande,
Tant la pièce semble friande
A plusieurs, tant sages que fous... »

Ce furent bien décidément *les Précieuses ridicules*, affirme Segrais, qui mirent Molière en réputation. La pièce ayant été approuvée de tout Paris, où en moins d'un an elle eut quarante-quatre représentations (ce qui est beaucoup pour l'époque), on l'envoya à la cour, aux Pyrénées, et elle y fut très bien accueillie. Louis XIV surtout la goûta fort. Aussi fut-elle une des premières qu'il réclama à son retour. Il la vit jouer trois fois, presque de suite, en juillet, en août et en octobre 1660. Ce sont *les Précieuses ridicules* qui accompagnaient *l'Étourdi* à cette fameuse représentation donnée dans la chambre de Mazarin malade, devant le jeune roi qui

1. Poète tragique, qui venait de mourir (1605-1658).

était là, incognito, debout, appuyé sur le dossier de la chaise du cardinal :

> « Jule et plusieurs autres Grandes Personnes
> Trouvèrent ces deux pièces bonnes. »

Devant un succès si bien établi, ce que précieux et précieuses avaient de mieux à faire, c'était de dissimuler leur dépit. Ils n'y manquèrent pas. Tandis que leurs maladroits amis persistaient à reconnaître Mademoiselle de Rambouillet dans Cathos ou Magdelon, tandis que Saumaize reprochait à Molière « son insolence effrontée et sa satire mal déguisée sous des images grotesques », les habiles se désintéressèrent absolument de la pièce, et renvoyèrent à leur province, d'où l'auteur les avait tirées, ces pecques qui se permettaient de singer sottement ce qu'elles ne comprenaient pas, et, semblables à la grenouille jalouse du bœuf, se travaillaient pour devenir les émules de l'incomparable Arthénice, pour faire de la maison de Gorgibus une succursale de l'hôtel de Rambouillet. C'était prendre une très solide position, que Molière, prudemment, avait indiquée lui-même. Sa comédie n'était-elle pas intitulée *les Précieuses... ridicules?* Les héroïnes n'étaient-elles pas deux provinciales à peine débarquées à Paris ? Le poète n'avait-il pas déclaré dans une préface que « les véritables précieuses auraient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal ? » Il était donc bien démontré que Molière n'avait jamais pensé à attaquer l'hôtel de Rambouillet.

C'est donc ce que crurent, ou plutôt feignirent de croire les représentants du précieux, ce que soutiennent encore aujourd'hui leurs amis et leurs défenseurs. Mais le public de 1659, vrai juge en cette affaire, ne se méprit pas plus sur les intentions de Molière, que Boileau ne s'y trompa plus tard, lorsque, rappelant le succès des *Précieuses ridicules*, il parlera de la *secte façonnière* de

> Ces esprits jadis si renommés
> Que d'un coup de son art Molière a diffammés.

Pas un instant le parterre ne songea à distinguer la vraie préciosité de la fausse ; et l'on sait que Molière se fiait assez au jugement du parterre, qui n'a « ni prévention aveugle, ni

complaisance affectée, ni délicatesse ridicule ». Qu'il y eût à Pézenas et à Béziers des précieuses pareilles à Cathos et Magdelon, des pécores capables de parler un jargon ridicule, de s'affubler de noms baroques, de voyager au pays du *Tendre*, de singer les héros du *Grand Cyrus*, peu importait aux Parisiens. Jamais ils n'eussent tant ri ni tant acclamé Molière, s'ils n'avaient retrouvé dans la maison de Gorgibus des ridicules qui s'étalaient devant eux, et reconnu dans la bouche de Cathos et de sa cousine un langage qui pouvait s'être répandu dans les provinces, mais qui, l'auteur lui-même le disait, *infectait* alors Paris. « Pourtant, leur disait-on, il faut distinguer : il y a, même à Paris, de vraies et de fausses précieuses. » — « Distinguer! reprenaient les Parisiens, distinguer! mais les ridicules dont se moque Molière, et dont nous nous moquons avec lui, sont-ils donc le privilège exclusif des fausses précieuses de la province ou de Paris? Nous rions du langage ridicule de Cathos et de Magdelon; mais à l'hôtel de Rambouillet et aux samedis de Mademoiselle de Scudéry, de vraies précieuses celles-là, ne parle-t-on pas une langue aussi affectée? N'est-ce pas là que par tout ce qu'on appelle délicatesse, sentiments et finesse d'expression, on est parvenu à ne plus être entendu et à ne plus s'entendre soi-même; là que s'est établi le règne du style métaphorique, et qu'on a dit d'abord les *commodités de la conversation* pour désigner un fauteuil, le *supplément du soleil*, le *bain intérieur*, les *nécessités méridionales*, l'*empire de Vulcain*, la *petite maison d'Éole*, les *chers souffrants* et l'*effronté qui ne rougit pas*, pour dire une bougie, un verre d'eau, un repas, une cheminée, un soufflet, les pieds, du papier? Nous rions des noms étranges que se sont choisis la fille et la nièce de Gorgibus; mais les vraies précieuses n'ont-elles pas fait de même? Madame de Rambouillet ne s'est-elle pas successivement appelée *Arthénice*, *Cléomire* et *Minerve;* Julie d'Angennes, *Ménalide;* Mme de Longueville, *Léodamie*, puis *Mandane?* Nous applaudissons aux épigrammes décochées par Molière contre le *Grand Cyre?* Mais ce roman n'est-il pas l'œuvre de Mademoiselle de Scudéry? Non, non, nous savons très bien ce qu'a voulu Molière. Nouveau venu parmi nous, il n'osait pas attaquer de front la puissante coterie des précieux, et les immoler aux rires du parterre. Alors il a mis en scène des pecques de province, de ridicules *singesses*. Mais il comptait que le Parisien, né malin, le comprendrait à

demi-mot, et il a eu raison. Bravo, Molière, voilà la bonne comédie. »

Ce fut pour l'auteur des *Précieuses ridicules* un grand encouragement que cette approbation du public. On raconte qu'à ce moment il s'écria : « Je n'ai plus que faire d'étudier Plaute et Térence, ni d'éplucher les fragments de Ménandre : je n'ai qu'à étudier le monde. » Le monde en effet lui réservait une ample moisson de travers et de ridicules. Mais si vaste que doive être dans le domaine moral le champ qu'il va parcourir, Molière n'oubliera jamais sa première campagne littéraire. A plusieurs reprises, dans *la Critique de l'École des femmes*, dans *l'Impromptu de Versailles*, dans le *Misanthrope*, dans *la Comtesse d'Escarbagnas*, et peu de temps avant sa mort, dans *les Femmes savantes*, il reviendra à la charge, impitoyablement... Et comme il y reviendrait encore aujourd'hui, s'il nous était rendu ! De quelle façon il étrillerait les arrière-neveux des précieux et des précieuses, des Trissotins et des Philamintes, bas-bleus, décadents et sonneurs de sonnets riches de rimes et pauvres d'idées ! Quels beaux combats il livrerait au nom du bon sens et de l'esprit français !

PRÉFACE

C'est une chose étrange qu'on imprime les gens malgré eux. Je ne vois rien de si injuste, et je pardonnerais toute autre violence plutôt que celle-là.

Ce n'est pas que je veuille faire ici l'auteur modeste, et mépriser par honneur ma comédie. J'offenserais mal à propos tout Paris, si je l'accusais d'avoir pu applaudir à une sottise. Comme le public est le juge absolu de ces sortes d'ouvrages, il y aurait de l'impertinence à moi de le démentir; et quand j'aurais eu la plus mauvaise opinion du monde de mes *Précieuses ridicules* avant leur représentation, je dois croire maintenant qu'elles valent quelque chose puisque tant de gens ensemble en ont dit du bien. Mais comme une grande partie des grâces qu'on y a trouvées dépendent de l'action et du ton de voix, il m'importait qu'on ne les dépouillât pas de ces ornements; et je trouvais que le succès qu'elles avaient eu dans la représentation était assez beau, pour en demeurer là. J'avais résolu, dis-je, de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point

donner lieu à quelqu'un de dire le proverbe[1]; et je ne voulais pas qu'elles sautassent du théâtre de Bourbon dans la galerie du Palais[2]. Cependant je n'ai pu l'éviter, et je suis tombé dans la disgrâce de voir une copie dérobée de ma pièce entre les mains des libraires, accompagnée d'un privilège obtenu par surprise. J'ai eu beau crier: « O temps! ô mœurs! » on m'a fait voir une nécessité pour moi d'être imprimé, ou d'avoir un procès; et le dernier mal est encore pire que le premier. Il faut donc se laisser aller à la destinée, et consentir à une chose qu'on ne laisserait pas de faire sans moi.

Mon Dieu, l'étrange embarras qu'un livre à mettre au jour, et qu'un auteur est neuf la première fois qu'on l'imprime! Encore si l'on m'avait donné du temps, j'aurais pu mieux songer à moi, et j'aurais pris toutes les précautions que Messieurs les auteurs, à présent mes confrères, ont coutume de prendre en semblables occasions. Outre quelque grand seigneur que j'aurais été prendre malgré lui pour protecteur de mon ouvrage, et dont j'aurais tenté la libéralité par une épître dédicatoire bien fleurie, j'aurais tâché de faire une belle et docte préface; et je ne manque point de livres qui m'auraient fourni tout ce qu'on peut dire de savant sur la tragédie et la comédie, l'étymologie de toutes deux, leur origine, leur définition, et le reste. J'aurais parlé aussi à mes amis, qui pour la recommandation de ma pièce ne m'auraient pas refusé ou des vers français, ou des vers latins. J'en ai même qui m'auraient loué en grec; et l'on n'ignore pas qu'une louange en grec est d'une merveilleuse efficace[3] à la tête d'un livre. Mais on me met au jour sans me donner le loisir de me reconnaître; et je ne puis même obtenir la liberté de dire deux mots pour justifier mes intentions sur le sujet de cette comédie. J'aurais voulu faire voir qu'elle se tient partout dans les bornes de la satire honnête et permise; que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés; que ces vicieuses imitations de ce qu'il y a de plus parfait ont été de tout temps la matière de la comédie; et que, par la même raison que les véritables savants et les vrais braves ne se sont point encore avisés de s'offenser du Docteur de la comédie, et du Capitan, non plus que les juges, les princes et les rois de voir Trivelin[4], ou quelque autre sur le théâtre, faire ridiculement le juge, le prince ou le roi, aussi les véritables précieuses auraient tort de se piquer lorsqu'on joue les ridicules qui les imitent mal. Mais enfin, comme j'ai dit, on ne me laisse pas le temps de respirer, et M. de Luynes[5] veut m'aller faire relier de ce pas: à la bonne heure, puisque Dieu l'a voulu.

1. Molière fait allusion à ce proverbe: « Cette femme est belle à la chandelle, mais le grand jour gâte tout. »

2. C'était dans la galerie du Palais que les libraires qui vendaient ces livres nouveaux avaient leurs boutiques.

3. *Efficace*, substantif, a vieilli, excepté dans le langage théologique.

4. Le *Docteur*, le *Capitan* et *Trivelin*, trois personnages de la farce italienne.

5. De Luynes, libraire qui avait sa boutique dans la galerie du Palais.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES

PERSONNAGES

LA GRANGE, DU CROISY, } amants rebutés.
GORGIBUS, bon bourgeois.
MAGDELON, fille de Gorgibus, CATHOS, nièce de Gorgibus, } précieuses ridicules.
MAROTTE, servante des précieuses ridicules.
ALMANZOR, laquais des précieuses ridicules.
LE MARQUIS DE MASCARILLE, valet de La Grange.
LE VICOMTE DE JODELET, valet de du Croisy.
DEUX PORTEURS DE CHAISE.
VOISINES.
VIOLONS.

La scène est à Paris, dans la maison de Gorgibus.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA GRANGE, DU CROISY.

DU CROISY. — Seigneur La Grange...

LA GRANGE. — Quoi?

DU CROISY. — Regardez-moi un peu sans rire.

LA GRANGE. — Eh bien?

DU CROISY. — Que dites-vous de notre visite? En êtes-vous fort satisfait?

LA GRANGE. — A votre avis, avons-nous sujet de l'être tous deux?

DU CROISY. — Pas tout à fait, à dire vrai.

LA GRANGE. — Pour moi, je vous avoue que j'en suis tout scandalisé. A-t-on jamais vu, dites-moi, deux pecques[1] provinciales faire plus les renchéries[2] que celles-là, et deux hommes traités avec plus de mépris que nous? A peine ont-elles pu se résoudre à nous faire donner des sièges. Je n'ai jamais vu tant parler à l'oreille qu'elles ont fait entre elles, tant bâiller, tant se frotter les yeux, et demander tant de fois : Quelle heure est-il? Ont-elles répondu que Oui et Non à tout ce que nous avons pu leur dire? Et ne m'avouerez-vous pas enfin que, quand nous aurions été les dernières personnes du monde, on ne pouvait nous faire pis qu'elles ont fait?

1. *Pecque*, femme sotte et impertinente qui fait l'entendue. Comme le mot *pécore*, ce terme d'injure vient du latin *pecus*

2. *Être renchéri*, ou *faire le renchéri*, c'est-à-dire se montrer difficile, dédaigneux et fat.

DU CROISY. — Il me semble que vous prenez la chose fort à cœur.

LA GRANGE. — Sans doute, je l'y prends, et de telle façon, que je me veux venger de cette impertinence. Je connais ce qui nous a fait mépriser. L'air précieux n'a pas seulement infecté Paris, il s'est aussi répandu dans les provinces, et nos donzelles ridicules en ont humé leur bonne part. En un mot, c'est un ambigu[1] de précieuse et de coquette que leur personne. Je vois ce qu'il faut être pour en être bien reçu; et si vous m'en croyez, nous leur jouerons tous deux une pièce qui leur fera voir leur sottise, et pourra leur apprendre à connaître un peu mieux leur monde.

DU CROISY. — Et comment encore?

LA GRANGE. — J'ai un certain valet, nommé Mascarille, qui passe, au sentiment de beaucoup de gens, pour une manière de bel esprit; car il n'y a rien à meilleur marché que le bel esprit maintenant. C'est un extravagant, qui s'est mis dans la tête de vouloir faire l'homme de condition. Il se pique ordinairement de galanterie et de vers, et dédaigne les autres valets, jusqu'à les appeler brutaux[2].

DU CROISY. — Eh bien, qu'en prétendez-vous faire ?

LA GRANGE. — Ce que j'en prétends faire ? Il faut... Mais sortons d'ici auparavant.

SCÈNE II.

GORGIBUS, DU CROISY, LA GRANGE.

GORGIBUS. — Eh bien, vous avez vu ma nièce et ma fille : les affaires iront-elles bien ? Quel est le résultat de cette visite ?

LA GRANGE. — C'est une chose que vous pourrez mieux apprendre d'elles que de nous. Tout ce que nous pouvons vous dire, c'est que nous vous rendons grâce de la faveur que vous nous avez faite, et demeurons vos très humbles serviteurs.

GORGIBUS, seul. — Ouais[3] ! il semble qu'ils sortent mal satisfaits d'ici. D'où pourrait venir leur mécontentement? Il faut savoir un peu ce que c'est. Holà !

1. *Ambigu*. Au propre, un repas où l'on sert à la fois les viandes et le dessert. Au figuré, comme ici, mélange de choses différentes.

2. *Brutaux*, brutes, gens grossiers, qui manquent de savoir-vivre.

3. *Ouais!* Interjection familière, qui exprime l'étonnement.

SCÈNE III.

MAROTTE, GORGIBUS.

MAROTTE. — Que désirez-vous, Monsieur?

GORGIBUS. — Où sont vos maîtresses?

MAROTTE. — Dans leur cabinet.

GORGIBUS. — Que font-elles?

MAROTTE. — De la pommade pour les lèvres.

GORGIBUS. — C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là, avec leur pommade, ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal[1], et mille autres brimborions[2] que je ne connais point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons[3], pour le moins; et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient.

SCÈNE IV.

MAGDELON, CATHOS, GORGIBUS.

GORGIBUS. — Il est bien nécessaire vraiment de faire tant de dépense pour vous graisser le museau. Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces Messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur? Vous avais-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulais vous donner pour maris?

MAGDELON. — Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là?

CATHOS. — Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur personne?

GORGIBUS. — Et qu'y trouvez-vous à redire?

MAGDELON. — La belle galanterie que la leur! Quoi? débuter d'abord par le mariage[4]!

GORGIBUS. — Et par où veux-tu donc qu'ils débutent?... N'est-

1. *Lait virginal.* Sorte de cosmétique, ainsi appelé parce qu'il était destiné à entretenir la blancheur du visage et des mains, et la fraîcheur du teint.

2. *Brimborions*, objets sans valeur et sans utilité. C'est ainsi que Chrysale appelle *brimborions* la lunette et les instruments astrologiques dont sa femme, sa sœur et sa fille encombrent son grenier.

3. Le *lard de cochon* et les *pieds de mouton* servaient à composer pour la toilette des femmes ce qu'on appelait l'*eau de lard* et la *pommade de pieds de mouton.*

4. *Débuter d'abord par le mariage.* Ainsi fit Julie d'Angennes, la fille de Madame de Rambouillet, qui laissa le marquis de Montausier soupirer plus de treize ans.

ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux aussi bien que moi? Est-il rien de plus obligeant que cela? Et ce lien sacré où ils aspirent, n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

MAGDELON. — Ah! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte, et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses [1].

GORGIBUS. — Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sainte et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par là.

MAGDELON. — Mon Dieu, que si tout le monde vous ressemblait, un roman serait bientôt fini! La belle chose que ce serait si d'abord Cyrus épousait Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie [2]!

GORGIBUS. — Que me vient conter celle-ci?

MAGDELON. — Mon père, voilà ma cousine qui vous dira aussi bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux [3], le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple [4], ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante [5] qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une

1 Le *bel air des choses*, les manières élégantes. On employait aussi ce mot pour désigner le beau monde. « Tout le bel air était sur le théâtre, » dit Madame de Sévigné.

2 *Cyrus, Mandane, Aronce, Clélie*, personnages de deux romans de Mademoiselle de Scudery, *Clélie*, et *Artamène* ou *le Grand Cyrus*. Chacun de ces ouvrages ayant dix gros volumes, et le mariage n'arrivant qu'au dénouement, Cyrus et Aronce attendent longtemps avant d'épouser Mandane et Clélie.

3. *Pousser le doux*, etc., s'exprimer avec force, avec ardeur. Ainsi Tartuffe attire les yeux de l'assemblée entière

Par l'ardeur dont au ciel il pousse sa prière.

4. *Au Temple*. Les entrevues galantes dans les églises étaient alors très fréquentes. Un critique du XVII[e] siècle s'étonne que dans le roman de Mme de La Fayette, *la Princesse de Clèves*, ce ne soit pas dans une église, mais chez un joaillier, que l'héroïne rencontre pour la première fois le duc de Nemours. Et c'est un religieux, le père Bouhours, qui fait ce reproche à l'auteur!

5. *Une question galante*, comme, par exemple, celle que, dans *les Fâcheux*, Orante et Climène proposent à Éraste:

allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée ; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux, qui paraît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements [1], et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières, et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne saurait se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue ! encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé ; et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

GORGIBUS. — Quel diable de jargon entends-je ici ? Voici bien du haut style.

CATHOS. — En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose [2]. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie ? Je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre [3], et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galants et Jolis-vers sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur per-

Lequel doit plaire plus, d'un jaloux ou d'un autre ?

La mode était aussi dans les salons de faire des portraits et des maximes. Les comédies de Molière sont pleines de portraits ; La Bruyère ne fera que suivre l'exemple donné par tout son siècle.

1. *Enlèvements.* Dans les *Héros de roman* de Boileau, Diogène raconte à Pluton que la Mandane de Mademoiselle de Scudéry a été enlevée huit fois. « Voilà une beauté, dit Pluton qui a passé par bien des mains ! » On usait beaucoup, au XVII[e] siècle, de ce moyen d'intérêt. « En lisant les romans, dit un personnage de comédie,

J'ai pris beaucoup de goût pour les enlèvements.

2 Expression empruntée au langage des précieux, et dont Magdelon se servira aussi un peu plus loin : « Nous n'avons garde de donner dans le doux de votre flatterie. » Jointe à un substantif, cette locution fréquente au XVII[e] siècle n'a rien de ridicule : Alceste, qui n'est pas un précieux, dit à Philinte :

Puisque vous y donnez dans ces vices du temps....

On la retrouve aussi chez madame de Sévigné, chez Bossuet, etc.

3. *La carte de Tendre.* Carte de géographie allégorique qu'on trouve dans *la Clélie*. On y voit un fleuve *Inclination* qui conduit à la ville de *Tendre*, une mer d'*Inimitié* et un lac d'*Indifférence*. On n'arrivait à la ville de *Tendre*, sur *Inclination* qu'après avoir passé par les localités appelées : *Petits-soins, Jolis-vers, Billets-doux, Billets-galants Nouvelle-amitié* et *Tendre-sur-Estime*. Mademoiselle de Scudéry fit école, et toutes sortes de cartes succédèrent à la sienne : il y eut la « carte de la cour » la « carte du mariage », etc., etc.

sonne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Venir en visite amoureuse avec une jambe tout unie [1], un chapeau désarmé de plumes, une tête irrégulière en cheveux [2], et un habit qui souffre une indigence de rubans!... Mon Dieu, quels amants sont-ce là! Quelle frugalité d'ajustements et quelle sécheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas. J'ai remarqué encore que leurs rabats [3] ne sont pas de la bonne faiseuse, et qu'il s'en faut plus d'un grand demi-pied que leurs hauts-de-chausses ne soient assez larges [4].

GORGIBUS. — Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos [5], et vous Magdelon...

MAGDELON. — Eh! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges [6], et nous appelez autrement.

GORGIBUS. — Comment, ces noms étranges? Ne sont-ce pas vos noms de baptême?

MAGDELON. — Mon Dieu, que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnements, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé dans le beau style de Cathos ni de Magdelon, et ne m'avouerez-vous pas que ce serait assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

CATHOS. — Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement [7] à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polyxène que ma cousine a choisi, et celui

1. *Une jambe tout unie*, c'est-à-dire sans canons, ornement de dentelles, froncé et embelli de rubans, qu'on attachait au-dessous du genou, et qui pendait jusqu'à la moitié de la jambe.

2. *Une tête irrégulière en cheveux,* mal peignée, non frisée. C'est pour éviter ce reproche, que les gens du bel air avaient dans leur poche un petit miroir qu'ils consultaient souvent et dont il était bienséant de se servir, aussitôt entré dans un salon, pour réparer l'irrégularité de sa coiffure, ou, en style de précieux, *délabyrinther* ses cheveux.

3. *Leurs rabats*. Pièces de toile fine et empesée, le plus souvent garnies de dentelles, qui se *rabattaient* en dehors sur le vêtement et laissaient le col à découvert

4. *Hauts-de-chausses*. Partie du vêtement qui couvre l'homme de la ceinture aux genoux. Vers 1660 il était de mode de les porter très larges. — Molière se moque de cet usage dans *l'École des maris*, et traite ces hauts-de-chausses de *cotillons*.

5. *Cathos*, diminutif de Catherine doit se prononcer *Catau*. C'est ainsi d'ailleurs que ce nom s'orthographiait ordinairement, et qu'on le trouve écrit dans *la Jalousie du Barbouillé*, une des premières farces de Molière.

6. *Ces noms étranges*. Ronsard, Régnier, Desportes, Malherbe, ayant chanté leurs maîtresses sous des noms imaginaires, et l'*Astrée* ayant décidément mis cet usage à la mode, les précieuses portaient toutes des noms d'emprunt. (Voy. la notice.)

7. *Furieusement*, extrêmement. Ceux qui affectaient de parler le langage des précieux avaient sans cesse ce mot à la bouche, comme au XVIe siècle le mot *infiniment*, auquel on ajoutait même quelquefois *« en toute sorte d'infinité. »*

d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

GORGIBUS. — Écoutez, il n'y a qu'un mot qui serve : je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines; et pour ces Messieurs dont il est question, je connais leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

CATHOS. — Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je treuve [1] le mariage une chose tout à fait choquante.

MAGDELON. — Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris, où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

GORGIBUS. — Il n'en faut point douter, elles sont achevées. Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes; je veux être maître absolu; et, pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi ! vous serez religieuses : j'en fais un bon serment.

SCÈNE V.

CATHOS, MAGDELON.

CATHOS. — Mon Dieu ! ma chère [2], que ton père a la forme enfoncée dans la matière [3] ! que son intelligence est épaisse, et qu'il fait sombre dans son âme !

MAGDELON. — Que veux-tu, ma chère ? j'en suis en confusion pour lui. J'ai peine à me persuader que je puisse être véritablement sa fille, et je crois que quelque aventure, un jour, me viendra développer une naissance plus illustre [4].

CATHOS. — Je le croirais bien; oui, il y a toutes les appa-

1. *Treuve*, forme ancienne : « *Trouver* et *treuver* sont tous deux bons, dit Vaugelas, mais *trouver* avec *o* est sans comparaison meilleur que *treuver* avec *e*. Nos poètes néanmoins se servent de l'un et de l'autre à la fin des vers pour la commodité de la rime. » (Voy. en effet *le Misanthrope*, vers 226.)

2. *Ma chère*, expression familière aux précieuses. *Une chère* finit même par devenir synonyme de *précieux*. *Ma chère* est une des villes du *Royaume des précieuses* dont nous avons parlé plus haut.

3. *La forme enfoncée dans la matière*, c'est-à-dire : l'âme très matérielle.

4. *Une naissance plus illustre*. Cela se passait souvent ainsi dans les romans. Molière lui-même a usé de ces reconnaissances inattendues, par exemple dans *l'Étourdi* et *les Fourberies de Scapin*. Comme Magdelon, Bélise dira dans *les Femmes savantes* :

Et de ce même sang se peut-il que je sois

rences du monde ; et, pour moi, quand je me regarde aussi...

SCÈNE VI.

MAROTTE, CATHOS, MAGDELON.

MAROTTE. — Voilà un laquais qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.

MAGDELON. — Apprenez, sotte, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : « Voilà un nécessaire[1] qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles. »

MAROTTE. — Dame ! je n'entends point le latin, et je n'ai pas appris comme vous la filophie dans le *Grand Cyre*.

MAGDELON. — L'impertinente ! le moyen de souffrir cela ? Et qui est-il, le maître de ce laquais ?

MAROTTE. — Il me l'a nommé le marquis de Mascarille.

MAGDELON. — Ah ! ma chère, un marquis ! Oui, allez dire qu'on nous peut voir. C'est sans doute un bel esprit qui aura ouï parler de nous.

CATHOS. — Assurément, ma chère.

MAGDELON. — Il faut le recevoir dans cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre. Ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces[2].

MAROTTE. — Par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là : il faut parler chrétien[3], si vous voulez que je vous entende.

CATHOS. — Apportez-nous le miroir, ignorante que vous êtes, et gardez-vous bien d'en salir la glace par la communication de votre image.

SCÈNE VII.

MASCARILLE, DEUX PORTEURS.

MASCARILLE. — Holà ! porteurs[4], holà ! Là, là, là, là, là, là.

1. *Un nécessaire*, un laquais, ainsi appelé parce qu'on en a toujours besoin. On disait aussi un *fidelle*. Le mot *un nécessaire* n'appartient pas exclusivement à la langue des précieuses. Dans *l'Impromptu de Versailles*, Molière s'en est servi sans intention ironique.

2. Le *Conseiller des grâces*, le miroir. On l'appelait aussi le fidele conseiller de la beauté, le peintre de la dernière fidélité, le singe de la nature, le caméléon.

3. *Il faut parler chrétien*, c'est-à-dire intelligiblement. — Cette expression est venue des Vénitiens : *parlate christian*. Comme la religion des chrétiens est la seule vraie, leur langage est aussi le seul qui doive être entendu.

4. *Holà ! porteurs* Mascarille entre dans la salle basse avec sa chaise. C'était alors une invention de date récente. Marguerite, femme de Henri IV, avait déjà employé la chaise découverte ; mais l'usage des chaises couvertes, comme celle-ci, ne datait que de quelques années, et venait d'Angleterre.

Je pense que ces marauds-là ont dessein de me briser, à force de heurter contre les murailles et les pavés.

PREMIER PORTEUR. — Dame ! c'est que la porte est étroite : vous avez voulu aussi que nous soyons entrés jusqu'ici.

MASCARILLE. — Je le crois bien. Voudriez-vous, faquins [1], que j'exposasse l'embonpoint de mes plumes aux inclémences de la saison pluvieuse, et que j'allasse imprimer mes souliers en boue [2] ? Allez, ôtez votre chaise d'ici.

DEUXIÈME PORTEUR. — Payez-nous donc, s'il vous plaît, Monsieur.

MASCARILLE. — Hem ?

DEUXIÈME PORTEUR. — Je dis, Monsieur, que vous nous donniez de l'argent, s'il vous plaît.

MASCARILLE, lui donnant un soufflet. — Comment, coquin, demander de l'argent à une personne de ma qualité !

DEUXIÈME PORTEUR. — Est-ce ainsi qu'on paye les pauvres gens ? et votre qualité nous donne-t-elle à dîner ?

MASCARILLE. — Ah ! ah ! ah ! je vous apprendrai à vous connaître ! Ces canailles-là s'osent jouer à moi.

PREMIER PORTEUR, prenant un des bâtons de sa chaise. — Çà payez-nous vitement !

MASCARILLE. — Quoi ?

PREMIER PORTEUR. — Je dis que je veux avoir de l'argent tout à l'heure.

MASCARILLE. — Il est raisonnable [3].

PREMIER PORTEUR. — Vite donc !

MASCARILLE. — Oui-dà. Tu parles comme il faut, toi ; mais l'autre est un coquin qui ne sait ce qu'il dit. Tiens : es-tu content ?

PREMIER PORTEUR. — Non, je ne suis pas content : vous avez donné un soufflet à mon camarade, et...

MASCARILLE. — Doucement. Tiens, voilà pour le soufflet.

1. *Faquin.* Au XVIIe siècle, le mot *faquin* désigne souvent, comme le mot italien *facchino*, un portefaix. Ici, comme dans *les Fâcheux*, dans *le Misanthrope* et dans *l'Avare*, il a le sens figuré d'homme de rien, ridicule et lâche.

2. *Embonpoint de mes plumes.* Phrase ridicule inventée par Molière. Les gens du bel air prenaient grand soin de tenir les plumes de leurs chapeaux *épanouies*. — *Imprimer ses souliers en boue*, crotter ses souliers. Ceux qui ne pouvaient venir en carosse ou en chaise, se faisaient porter leurs belles bottes par un crocheteux ou un petit gueux de louage, et les chaussaient à la place de leurs souliers crottés, au moment d'entrer au salon où ils étaient attendus.

3. *Il est raisonnable.* Il y a là une petite amphibologie, car on pourrait comprendre : « cela est raisonnable. » Mais la replique de Mascarille indique que « *il est raisonnable* » se rapporte au premier porteur. Pour éviter le doute, une édition postérieure ajoute : *celui-là*.

On obtient tout de moi quand on s'y prend de la bonne façon. Allez, venez me reprendre tantôt pour aller au Louvre, au petit coucher[1].

SCÈNE VIII.

MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE. — Monsieur, voilà mes maîtresses qui vont venir tout à l'heure.

MASCARILLE. — Qu'elles ne se pressent point : je suis ici posté [2] commodément pour attendre.

MAROTTE. — Les voici.

SCÈNE IX.

MAGDELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

MASCARILLE, après avoir salué. — Mesdames [3], vous serez surprises, sans doute, de l'audace de ma visite; mais votre réputation vous attire cette méchante affaire, et le mérite a pour moi des charmes si puissants, que je cours partout après lui.

MAGDELON. — Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

CATHOS. — Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

MASCARILLE. — Ah! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez; et vous allez faire pic, repic et capot [4] tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

MAGDELON. — Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

CATHOS. — Ma chère, il faudrait faire donner des sièges.

1. *Petit coucher*, « l'intervalle de temps entre le bonsoir que le roi donnait à tout le monde étranger, et le moment où il se couchait, moment pendant lequel il demeurait avec les officiers les plus nécessaires de sa chambre ou avec ceux qui avaient un privilège particulier pour y rester ».

2. *Posté*, terme militaire, bien placé dans la bouche de Mascarille qui va parler de ses exploits guerriers.

3. *Mesdames*. Le titre de Madame se donnait souvent aux filles. On le trouvait « plus court et plus doux ».

4. *Pic, repic et capot*. Termes du jeu de piquet. *Pic*, quand on fait trente points de suite sans que l'adversaire en fasse un seul; *repic*, quand on compte trente sur la table, sans jouer les cartes; *capot*, quand on lève toutes les cartes sans que l'adversaire en puisse prendre une seule.

MAGDELON. — Holà, Almanzor [1] !

ALMANZOR. — Madame.

MAGDELON. — Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation [2].

MASCARILLE. — Mais au moins, y a-t-il sûreté ici pour moi ?

CATHOS. — Que craignez-vous ?

MASCARILLE. — Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici des yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à More [3]. Comment diable, d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leur garde meurtrière ? Ah ! par ma foi, je m'en défie, et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise [4] qu'ils ne me feront point de mal.

MAGDELON. — Ma chère, c'est le caractère enjoué.

CATHOS. — Je vois bien que c'est un Amilcar [5].

MAGDELON. — Ne craignez rien : nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prud'homie.

CATHOS. — Mais de grâce, Monsieur, ne soyez pas inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

MASCARILLE, après s'être peigné et avoir ajusté ses canons. — Eh bien, Mesdames, que dites-vous de Paris ?

MAGDELON. — Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudrait être l'antipode de la raison, pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau [6] des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

MASCARILLE. — Pour moi, je tiens que hors de Paris il n'y a point de salut pour les honnêtes gens.

CATHOS. — C'est une vérité incontestable.

1. *Almanzor*. Nom de fantaisie imposé par les précieuses à leur laquais.

2. *Les commodités de la conversation*, les sieges. On disait *une chaise de commodité*, pour désigner un siège bien rembourré, ayant un pupitre pour lire et écrire, une crémaillère qui permettait de hausser ou baisser le dossier.

3. De *Turc à More*, avec la dernière rigueur, comme les Turcs, dans les anciennes guerres, traitaient les Mores vaincus.

4. *Caution bourgeoise*. Caution fournie par un bourgeois, c'est-à-dire par un homme solvable. C'est donc une bonne caution, facile à recouvrer en justice.

5. *Amilcar*. Personnage du roman de *Clélie*. Carthaginois aimable et galant, Dans le langage des précieux, *être un Amilcar* était synonyme de *être enjoué*. Au contraire Horatius Coclès est, dans le même roman, le type de l'amant brutal.

6. *Bureau*, réunion, assemblée ; de là, l'expression *tenir bureau*.

MASCARILLE. — Il y fait un peu crotté; mais nous avons la chaise.

MAGDELON. — Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

MASCARILLE. — Vous recevez beaucoup de visites : quel bel esprit est des vôtres?

MAGDELON. — Hélas! nous ne sommes pas encore connues; mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du *Recueil des pièces choisies*[1].

CATHOS. — Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

MASCARILLE. — C'est moi qui ferai votre affaire mieux que personne : ils me rendent tous visite; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

MAGDELON. — Eh! mon Dieu, nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié; car enfin il faut avoir la connaissance de tous ces Messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris, et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connaisseuse, quand il n'y aurait rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruite de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose et de vers. On sait à point nommé : « Un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet; une telle a fait des paroles sur un tel air; celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance[2]; celui-là a composé des stances sur une infidélité; Monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures; un tel auteur a fait un tel dessein; celui-là en

1. *Recueil des pièces choisies.* Sorte de revue, comme il y en avait beaucoup, en vers et en prose, au XVIIe siècle. Le recueil auquel Molière fait allusion semble être les *Poésies choisies de MM. Corneille, Benserade, de Scudéry, Boisrobert, etc.*, dont la troisième édition parut en 1660. — On y trouve beaucoup de pièces signées par les familiers de l'hôtel de Rambouillet, Cotin, Montausier, etc. On y trouve aussi, et elles y brillent d'un singulier éclat, les stances de Corneille à la *Marquise*.

2. *Jouissance.* Amour satisfait.

est à la troisième partie de son roman; cet autre met ses œuvrages sous la presse. » C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerais pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

CATHOS. — En effet, je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit et ne sache pas jusqu'au moindre petit quatrain qui se fait chaque jour; et pour moi, j'aurais toutes les hontes du monde, s'il fallait qu'on vînt à me demander si j'aurais vu quelque chose de nouveau que je n'aurais pas vu.

MASCARILLE. — Il est vrai qu'il est honteux de n'avoir pas des premiers tout ce qui se fait; mais ne vous mettez pas en peine : je veux établir chez vous une Académie de beaux esprits, et je vous promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris, que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux; et vous verrez courir de ma façon dans les belles ruelles[1] de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes et plus de mille madrigaux, sans compter les énigmes et les portraits[2].

MAGDELON. — Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits : je ne vois rien de si galant que cela.

MASCARILLE. — Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

CATHOS. — Pour moi, j'aime terriblement les énigmes.

MASCARILLE. — Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

MAGDELON. — Les madrigaux[3] sont agréables, quand ils sont bien tournés.

MASCARILLE. — C'est mon talent particulier; et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire romaine[4].

MAGDELON. — Ah! certes, cela sera du dernier beau. J'en

1. *Ruelles.* Chambres à coucher servant de salon. La société se réunissait autour du lit de la précieuse, qui se couchait pour recevoir ses visites. Les hommes admis à ces assemblées prenaient le nom d'*alcôvistes*.

2. *Les énigmes et les portraits.* Divertissement littéraire très à la mode. Les énigmes de l'abbé Cotin étaient célèbres. Quant aux portraits, mis à la mode par Mademoiselle de Scudéry, on en fera, comme on l'a vu plus haut, pendant tout le XVIIe siècle.

3. *Madrigal.* Petite pièce de poésie renfermant une idée ingénieuse et galante.

4. *Mettre en madrigaux toute l'histoire romaine.* C'est à peu près ce que fit Benserade : il mit en rondeaux les *Métamorphoses* d'Ovide.

retiens un exemplaire au moins, si vous le faites imprimer.

MASCARILLE. — Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

MAGDELON. — Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimé.

MASCARILLE. — Sans doute. Mais à propos, il faut je vous die un impromptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter; car je suis diablement fort sur les impromptus.

CATHOS. — L'impromptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

MASCARILLE. — Écoutez donc.

MAGDELON. — Nous y sommes de toutes nos oreilles[1].

MASCARILLE.

Oh, oh! je n'y prenais pas garde :
Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois[2] me dérobe mon cœur.
Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur!

CATHOS. — Ah! mon Dieu! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

MASCARILLE. — Tout ce que je fais a l'air cavalier[3]; cela ne sent point le pédant.

MAGDELON. — Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

MASCARILLE. — Avez-vous remarqué ce commencement, *oh, oh?* Voilà qui est extraordinaire : *oh, oh!* comme un homme qui s'avise tout d'un coup : *oh, oh!* La surprise : *oh, oh!*

MAGDELON. — Oui, je trouve ce *oh, oh!* admirable.

MASCARILLE. —Il semble que cela ne soit rien.

CATHOS. — Ah! mon Dieu, que dites-vous? Ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

MAGDELON. — Sans doute; et j'aimerais mieux avoir fait ce *oh, oh!* qu'un poème épique.

1. Mascarille lisant son impromptu aux précieuses est exactement dans la situation on nous retrouverons Trissotin lisant son sonnet aux *Femmes savantes*. Seulement le sonnet de Trissotin est emprunté aux œuvres de l'abbé Cotin, tandis que l'impromptu de Mascarille est tout au plus imité d'une mauvaise pièce du temps où l'on retrouvait l'éternel « *vol des cœurs* », dont parle plus haut Mascarille.

2. *En tapinois*. En cachette, en se faisant petit, de peur d'être vu.

3. *Cavalier*, aisé, dégagé. De là, *airs cavaliers, à la cavalière*, qui sentent le galant cavalier, le gentilhomme.

MASCARILLE. — Tudieu ! vous avez le goût bon.

MAGDELON. — Eh ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

MASCARILLE. — Mais n'admirez-vous pas aussi *je n'y prenais pas garde? Je n'y prenais pas garde*, je ne m'apercevais pas de cela : façon de parler naturelle : *je n'y prenais pas garde. Tandis que sans songer à mal*, tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde*, c'est-à-dire, je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple; *votre œil en tapinois...* Que vous semble de ce mot *tapinois?* n'est-il pas bien choisi?

CATHOS. — Tout à fait bien.

MASCARILLE. — *Tapinois*, en cachette : il semble que ce soit un chat qui vienne de prendre une souris, *tapinois.*

MAGDELON. — Il ne se peut rien de mieux.

MASCARILLE. — *Me dérobe mon cœur*, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter? *Au voleur, au voleur, au voleur, au voleur !*

MAGDELON. — Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

MASCARILLE. — Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

CATHOS. — Vous avez appris la musique?

MASCARILLE. — Moi? Point du tout.

CATHOS. — Comment cela se peut-il?

MASCARILLE. — Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris[1].

MAGDELON. — Assurément, ma chère.

MASCARILLE. — Écoutez si vous trouverez l'air à votre goût : *Hem, hem. La, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix; mais il n'importe, c'est à la cavalière[2]. (Il chante.)

Oh ! oh ! je n'y prenais pas.... etc.

CATHOS. — Ah ! voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point[3]?

1. Comp. le vers de J.-B. Rousseau :

Un grand seigneur sait tout sans avoir rien. [appris

2. Voy. p. 60, note 3.

3. *Est-ce qu'on n'en meurt point?* Expression depuis longtemps à la mode et ridiculisée déjà par Regnier :

Laissons-le discourir ;
Dire cent et cent fois : Il en faudrait mourir !

MAGDELON. — Il y a de la chromatique là-dedans[1].

MASCARILLE. — Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant? *Au voleur!*... Et puis, comme si l'on criait bien fort, *au*, *au*, *au*, *au*, *au voleur!* Et tout d'un coup, comme une personne essoufflée : *au voleur!*

MAGDELON. — C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

CATHOS. — Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

MASCARILLE. — Tout ce que je fais me vient naturellement, c'est sans étude.

MAGDELON. — La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

MASCARILLE. — A quoi donc passez-vous le temps?

CATHOS. — A rien du tout.

MAGDELON. — Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissements.

MASCARILLE. — Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez; aussi bien, on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

MAGDELON. — Cela n'est pas de refus.

MASCARILLE. — Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là; car je me suis engagé de faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres, gens de condition, les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles, pour nous engager à les trouver belles, et leur donner de la réputation, et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire[2]. Pour moi, j'y suis fort exact; et quand j'ai promis à quelque poète, je crie toujours . « Voilà qui est beau », devant que les chandelles soient allumées[3].

1. *Il y a de la chromatique...* sous-entendu musique ou mélodie. — Ce mot s'emploie ordinairement au masculin, le chromatique pour : le genre chromatique. C'est ce qui est composé d'une suite de demi-tons soit en montant, soit en descendant. Dans la conversation, comme ici, cela signifie tout simplement passage langoureux.

2. *Le parterre ose nous contredire* Voy. plus loin dans *la critique de l'École des Femmes* un marquis ridicule se moquer du parterre

3. *Devant que les chandelles soient allumées. Devant que* est une locution vieillie, mais autorisée comme elle l'est par Molière, elle devrait pouvoir être employee — *Les chandelles.* « Toute la lumière consistait d'abord en quelques chandelles dans des plaques de fer-blanc, attachees aux tapisseries; mais comme elles n'eclairaient les ac-

MAGDELON. — Ne m'en parlez point : c'est un admirable lieu que Paris; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

CATHOS. — C'est assez : puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

MASCARILLE. — Je ne sais si je me trompe, mais vous avez toute la mine d'avoir fait quelque comédie.

MAGDELON. — Eh! il pourrait être quelque chose de ce que vous dites.

MASCARILLE. — Ah! ma foi, il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

CATHOS. — Hé, à quels comédiens la donnerez-vous?

MASCARILLE. — Belle demande! Aux grands comédiens [1]. Il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses; les autres sont des ignorants qui récitent comme l'on parle; ils ne savent pas faire ronfler les vers [2], et s'arrêter au bel endroit : et le moyen de connaître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit pas là qu'il faut faire le brouhaha?

CATHOS. — En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

MASCARILLE. — Que vous semble de ma petite oie [3]? La trouvez-vous congruante à l'habit?

teurs que par derrière et un peu par les côtés, ce qui les rendait presque tout noirs, on s'avisa de faire des chandeliers avec des lattes mises en croix, portant chacun quatre chandelles, pour mettre au-devant du théâtre. Ces chandeliers, suspendus grossièrement avec des cordes et des poulies apparentes, se haussaient et se baissaient sans artifice et par main d'homme pour les allumer et les moucher ». — Ce tableau fait par Perrault représente l'état de la scène un peu avant Molière. L'éclairage était meilleur au Palais-Royal . les lattes furent remplacées par des lustres : il y en avait six, chacun muni de six chandelles.

1 *Aux grands comédiens*, les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, ceux de *la troupe royale*. Voilà la première attaque de Molière contre des rivaux qui vont devenir pour lui de terribles ennemis. La lutte va s'engager : nous la retrouverons très violente dans *l'Impromptu de Versailles*.

2. *Ils ne savent pas faire ronfler les vers*. Au début de *l'Impromptu de Versailles*, Molière reviendra sur ce point, et se moquera de cette façon emphatique de réciter, en contrefaisant Montfleury et d'autres comédiens de l'hôtel de Bourgogne.

3. *Ma petite oie*. Ensemble des accessoires, dentelles, rubans surtout, que l'on portait jusque sur les souliers, et qui aidaient à relever la toilette. Ce mot s'employait aussi pour les gants, les bas, le chapeau, etc. — On disait *petite oie* par comparaison avec l'abatis d'une volaille. « *Petite oye de volaille*... la tête, les ailes, le col, les pieds, le gésier, etc. *Petite oye d'habit*... des rubans, des aiguillettes, un cordon de chapeau, etc. »

CATHOS. — Tout à fait.

MASCARILLE. — Le ruban est bien choisi.

MAGDELON. — Furieusement bien. C'est Perdrigeon tout pur [1].

MASCARILLE. — Que dites-vous de mes canons ?

MAGDELON. — Ils ont tout à fait bon air.

MASCARILLE. — Je puis me vanter au moins qu'ils ont un grand quartier plus que tous ceux qu'on fait [2].

MAGDELON. — Il faut avouer que je n'ai jamais vu porter si haut l'élégance de l'ajustement.

MASCARILLE. — Attachez un peu sur ces gants la réflexion de votre odorat.

MAGDELON. — Ils sentent terriblement bon.

CATHOS. — Je n'ai jamais respiré une odeur mieux conditionnée.

MASCARILLE. — Et celle-là ? (Il donne à sentir les cheveux poudrés de sa perruque.)

MAGDELON. — Elle est tout à fait de qualité ; le sublime [3] en est touché délicieusement.

MASCARILLE. — Vous ne me dites rien de mes plumes : comment les trouvez-vous ?

CATHOS. — Effroyablement belles.

MASCARILLE. — Savez-vous que le brin me coûte un louis d'or ? Pour moi, j'ai cette manie de vouloir donner généralement sur tout ce qu'il a de plus beau.

MAGDELON. — Je vous assure que nous sympathisons vous et moi : j'ai une délicatesse furieuse pour tout ce que je porte ; et, jusqu'à mes chaussettes [4], je ne puis rien souffrir qui ne soit de la bonne ouvrière.

MASCARILLE, s'écriant brusquement. Ahi, ahi, ahi, doucement ! Dieu me damne, Mesdames, c'est fort mal en user ; j'ai à me plaindre de votre procédé ; cela n'est pas honnete.

CATHOS. — Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

MASCARILLE. — Quoi ? toutes deux contre mon cœur, en même temps ! M'attaquer à droite et à gauche ! Ah ! ah ! c'est contre le droit des gens ; la partie n'est pas égale, et je m'en vais crier au meurtre.

1. *Perdrigeon*. Marchand mercier à la mode, fournisseur des gens du bel air.

2. *Quartier*, le quart de l'aune, c'est-à-dire 0m.30, l'aune étant de 1m.20.

3. *Le sublime* signifie, dans le langage des précieux, le cerveau.

4. *Chaussettes*, bas de toile qui n'a pas de pied, et qu'on met sur la chair et sous le bas de dessus ordinairement en soie.

CATHOS. — Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

MAGDELON. — Il a un tour admirable dans l'esprit.

CATHOS. — Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

MASCARILLE. — Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds[1].

SCÈNE X.

CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, MASCARILLE.

MAROTTE. — Madame, on demande à vous voir.

MAGDELON. — Qui?

MAROTTE. — Le vicomte de Jodelet.

MASCARILLE. — Le vicomte de Jodelet?

MAROTTE. — Oui, Monsieur.

CATHOS. — Le connaissez-vous?

MASCARILLE. — C'est mon meilleur ami.

MAGDELON. — Faites entrer vitement.

MASCARILLE. — Il y a quelque temps que nous ne nous sommes vus, et je suis ravi de cette aventure.

CATHOS. — Le voici.

SCÈNE XI.

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, ALMANZOR.

MASCARILLE. — Ah! Vicomte!

JODELET. — (S'embrassant l'un l'autre.) Ah ! Marquis !

MASCARILLE. — Que je suis aise de te rencontrer!

JODELET. — Que j'ai de joie de te voir ici !

MASCARILLE. — Baise-moi donc encore un peu, je te prie.

MAGDELON. — Ma toute bonne, nous commençons d'être connues; voilà le beau monde qui prend le chemin de nous venir voir.

MASCARILLE. — Mesdames, agréez que je vous présente ce gentilhomme-ci : sur ma parole, il est digne d'être connu de vous.

JODELET. — Il est juste de venir vous rendre ce qu'on vous doit; et vos attraits exigent leurs droits seigneuriaux sur toutes sortes de personnes.

1. *Écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.* Image singulièrement hardie, mais qui n'étonne pas dans la bouche de Mascarille. Ailleurs, Molière a parlé d'un cœur qui *donne les mains à un dessein*, et Marivaux a dit à peu près de même : « *Frappez fort, mon cœur a bon dos.* »

MAGDELON. — C'est pousser vos civilités jusqu'aux derniers confins de la flatterie.

CATHOS. — Cette journée doit être marquée dans notre almanach comme une journée bienheureuse.

MAGDELON, à Almanzor. — Allons, petit garçon, faut-il toujours vous répéter les choses? Voyez-vous pas qu'il faut le surcroît d'un fauteuil?

MASCARILLE. — Ne vous étonnez pas de voir le Vicomte de la sorte : il ne fait que sortir d'une maladie qui lui a rendu le visage pâle comme vous le voyez[1].

JODELET. — Ce sont fruits des veilles de la cour et des fatigues de la guerre.

MASCARILLE. — Savez-vous, Mesdames, que vous voyez dans le Vicomte un des vaillants hommes du siècle? C'est un brave à trois poils[2].

JODELET. — Vous ne m'en devez rien, Marquis; et nous savons ce que vous savez faire aussi.

MASCARILLE. — Il est vrai que nous nous sommes vus tous deux dans l'occasion.

JODELET. — Et dans des lieux où il faisait fort chaud.

MASCARILLE, les regardant toutes deux. — Oui; mais non pas si chaud qu'ici. Hai, hai, hai!

JODELET. — Notre connaissance s'est faite à l'armée; et la première fois que nous nous vîmes, il commandait un régiment de cavalerie sur les galères de Malte.

MASCARILLE. — Il est vrai; mais vous étiez pourtant dans l'emploi avant que j'y fusse; et je me souviens que je n'étais que petit officier encore que vous commandiez deux mille chevaux.

JODELET. — La guerre est une belle chose; mais, ma foi, la cour récompense bien mal aujourd'hui les gens de service comme nous.

MASCARILLE. — C'est ce qui fait que je veux pendre l'épée au croc.

CATHOS. — Pour moi, j'ai un furieux tendre pour les hommes d'épée.

MAGDELON. — Je les aime aussi; mais je veux que l'esprit assaisonne la bravoure.

1. *Pâle comme vous le voyez*. Allusion à la maladie dont souffrait l'acteur Jodelet, quand il joua ce rôle, et dont il mourut peu après, le 26 mars 1660.

2. *Un Brave à trois poils* (on dit aussi *à quatre poils*) expression tirée du velours à trois ou quatre poils, qui est le meilleur.

MASCARILLE. — Te souvient-il, Vicomte, de cette demi-lune que nous emportâmes sur les ennemis au siège d'Arras[1]?

JODELET. — Que veux-tu dire, avec ta demi-lune? C'était bien une lune tout entière[2].

MASCARILLE. — Je pense que tu as raison.

JODELET. — Il m'en doit bien souvenir, ma foi : j'y fus blessé à la jambe d'un coup de grenade, dont je porte encore les marques. Tâtez un peu, de grâce; vous sentirez quelque coup, c'était là.

CATHOS. — Il est vrai que la cicatrice est grande.

MASCARILLE. — Donnez-moi un peu votre main, et tâtez celui-ci, là, justement au derrière de la tête : y êtes-vous?

MAGDELON. — Oui : je sens quelque chose.

MASCARILLE. — C'est un coup de mousquet que je reçus la dernière campagne que j'ai faite.

JODELET. — Voici un autre coup qui me perça de part en part à l'attaque de Gravelines[3].

MASCARILLE, mettant la main sur le bouton de son haut-de-chausses. — Je vais vous montrer une furieuse plaie.

MAGDELON. — Il n'est pas nécessaire : nous le croyons sans y regarder.

MASCARILLE. — Ce sont des marques honorables, qui font voir ce qu'on est.

CATHOS. — Nous ne doutons pas de ce que vous êtes.

MASCARILLE. — Vicomte, as-tu là ton carrosse?

JODELET. — Pourquoi?

MASCARILLE. — Nous mènerions promener ces dames, hors des portes, et leur donnerions un cadeau[4].

MAGDELON. — Nous ne saurions sortir aujourd'hui.

MASCARILLE. — Ayons donc les violons pour danser.

JODELET. — Ma foi, c'est bien avisé.

MAGDELON. — Pour cela, nous y consentons : mais il faut donc quelque surcroît de compagnie.

1. *Au siège d'Arras.* En août 1654, Turenne fit lever le siège d'Arras investi depuis deux mois par les Espagnols que commandait le prince de Condé.

2. *Demi-lune.* Fortification formant un angle aigu saillant. Molière reproduit ici un mot du marquis de Nesle. Comme on lui proposait de faire une demi-lune; « Messieurs, dit-il, ne faisons rien à demi pour le service du roi; faisons-en une tout entière. »

3. *A l'attaque de Gravelines.* Événement tout récent; l'année précédente, le 30 août 1658, le maréchal de la Ferté avait pris Gravelines aux Espagnols.

4. *Cadeau*, se dit d'un repas qu'on donne hors de chez soi, principalement à des dames. Il désigne aussi une partie de campagne, une fête quelconque.

MASCARILLE. — Holà! Champagne, Picard, Bourguignon, Casquaret, Basque, la Verdure, Lorrain, Provençal, la Violette! Au diable soient tous les laquais! Je ne pense pas qu'il y ait gentilhomme en France plus mal servi que moi. Ces canailles me laissent toujours seul.

MAGDELON. — Almanzor, dites aux gens de Monsieur qu'ils aillent quérir des violons, et nous faites venir ces Messieurs et ces Dames d'ici près, pour peupler la solitude de notre bal.

MASCARILLE. — Vicomte, que dis-tu de ces yeux?

JODELET. — Mais toi-même, Marquis, que t'en semble?

MASCARILLE. — Moi, je dis que nos libertés auront peine à sortir d'ici les braies nettes[1]. Au moins, pour moi, je reçois d'étranges secousses, et mon cœur ne tient plus qu'à un filet.

MAGDELON. — Que tout ce qu'il dit est naturel! Il tourne les choses le plus agréablement du monde.

CATHOS. — Il est vrai qu'il fait une furieuse dépense en esprit.

MASCARILLE. — Pour vous montrer que je suis véritable, je veux faire un impromptu là-dessus.

CATHOS. — Eh! je vous en conjure de toute la dévotion de mon cœur, que nous ayons quelque chose qu'on ait fait pour nous.

JODELET. — J'aurais envie d'en faire autant; mais je me trouve un peu incommodé de la veine poétique, pour la quantité de saignées que j'y ai faites ces jours passés.

MASCARILLE. — Que diable est-ce là? Je fais toujours bien le premier vers, mais j'ai peine à faire les autres. Ma foi, ceci est un peu trop pressé: je vous ferai un impromptu à loisir[2] que vous trouverez le plus beau du monde.

JODELET. — Il a de l'esprit comme un démon.

MAGDELON. — Et du galand, et du bien tourné.

MASCARILLE. — Vicomte, dis-moi un peu, y a-t-il longtemps que tu n'as vu la Comtesse?

JODELET. — Il y a plus de trois semaines que je ne lui ai rendu visite.

MASCARILLE. — Sais-tu bien que le Duc m'est venu voir ce

1. *Sortir les braies nettes.* Se tirer heureusement d'une mauvaise affaire. *Les braies* étaient la culotte des Gaulois.

2. Les impromptus faits à loisir étaient fort en usage: on les appelait des « Impromptus de poche ».

matin, et m'a voulu mener à la campagne courir un cerf avec lui ?

MAGDELON. — Voici nos amies qui viennent.

SCÈNE XII.

JODELET, MASCARILLE, CATHOS, MAGDELON, MAROTTE, LUCILE, ALMANZOR.

MAGDELON. — Mon Dieu, mes chères, nous vous demandons pardon. Ces Messieurs ont eu fantaisie de nous donner les âmes des pieds[1]; et nous vous avons envoyé quérir pour remplir les vides de notre assemblée.

LUCILE. — Vous nous avez obligées, sans doute.

MASCARILLE. — Ce n'est ici qu'un bal à la hâte; mais l'un de ces jours, nous vous en donnerons un dans les formes. Les violons sont-ils venus?

ALMANZOR. — Oui, Monsieur; ils sont ici.

CATHOS. — Allons donc, mes chères, prenez place.

MASCARILLE, dansant lui seul comme par prélude. — La, la, la, la, la, la, la, la.

MAGDELON. — Il a tout à fait la taille élégante.

CATHOS. — Et a la mine de danser proprement[2].

MASCARILLE, ayant pris Magdelon. — Ma franchise va danser la courante[3] aussi bien que mes pieds. En cadence, violons, en cadence. Oh! quels ignorants! Il n'y a pas moyen de danser avec eux. Le diable vous emporte ! Ne sauriez-vous jouer en mesure? La, la, la, la, la, la, la, la. Ferme, ô violons de village !

JODELET, dansant ensuite. — Holà ! ne pressez pas si fort la cadence : je ne fais que sortir de maladie.

SCÈNE XIII.

DU CROISY, LA GRANGE, CATHOS, MAGDELON, LUCILE, JODELET, MASCARILLE, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE. — Ah ! ah ! coquins, que faites-vous ici? Il y a trois heures que nous vous cherchons.

1. *Les âmes des pieds*, les violons.
2. *Danser proprement*, élégamment. C'est aux précieuses que nous devons cette expression restée dans la langue.
3. *La courante*, sorte de danse, la plus commune de celles qu'on dansait alors en France : elle se faisait d'un temps, d'un pas, d'un balancement et d'un coupé... Molière l'a décrite dans *les Fâcheux* (I, III). Ce mot s'appliquait aussi à l'air sur lequel on exécutait cette danse.

MASCARILLE, se sentant battre. — Ahi ! ahi ! ahi ! vous ne m'aviez pas dit que les coups en seraient aussi.

JODELET. — Ahi ! ahi ! ahi !

LA GRANGE. — C'est bien à vous, infâme que vous êtes, à vouloir faire l'homme d'importance !

DU CROISY. — Voilà qui vous apprendra à vous connaître.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

CATHOS, MAGDELON, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

MAGDELON. — Que veut donc dire tout ceci?

JODELET. — C'est une gageure.

CATHOS. — Quoi? vous laisser battre de la sorte

MASCARILLE. — Mon Dieu, je n'ai pas voulu faire semblant de rien; car je suis violent, et je me serais emporté.

MAGDELON. — Endurer un affront comme celui-là en notre présence!

MASCARILLE. — Ce n'est rien : ne laissons pas d'achever. Nous nous connaissons il y a longtemps; et entre amis, on ne va pas se piquer pour si peu de chose.

SCÈNE XV.

DU CROISY, LA GRANGE, MAGDELON, CATHOS, LUCILE, MASCARILLE, JODELET, MAROTTE, VIOLONS.

LA GRANGE. — Ma foi, marauds, vous ne vous rirez pas de nous, je vous promets. Entrez, vous autres.

(Trois ou quatre spadassins entrent.)

MAGDELON. — Quelle est donc cette audace, de venir nous troubler de la sorte dans notre maison?

DU CROISY. — Comment, Mesdames, nous endurerons que nos laquais soient mieux reçus que nous? qu'ils viennent vous faire l'amour à nos dépens, et vous donnent le bal?

MAGDELON. — Vos laquais?

LA GRANGE. — Oui, nos laquais : et cela n'est ni beau ni honnête de nous les débaucher comme vous faites.

MAGDELON. — O Ciel! quelle insolence!

LA GRANGE. — Mais ils n'auront pas l'avantage de se servir de nos habits pour vous donner dans la vue; et si vous les voulez aimer, ce sera, ma foi, pour leurs beaux yeux. Vite, qu'on les dépouille sur-le-champ.

JODELET. — Adieu notre braverie[1].

MASCARILLE. — Voilà le marquisat et la vicomté à bas.

DU CROISY. — Ha! ha! coquins, vous avez l'audace d'aller sur nos brisées! Vous irez chercher autre part de quoi vous rendre agréables aux yeux de vos belles, je vous en assure.

LA GRANGE. — C'est trop que de nous supplanter, et de nous supplanter avec nos propres habits.

MASCARILLE. — O Fortune, quelle est ton inconstance!

DU CROISY. — Vite, qu'on leur ôte jusqu'à la moindre chose.

LA GRANGE. — Qu'on emporte toutes ces hardes, dépêchez. Maintenant, Mesdames, en l'état qu'ils sont, vous pouvez continuer vos amours avec eux tant qu'il vous plaira; nous vous laissons toute sorte de liberté pour cela, et nous vous protestons, Monsieur et moi, que nous n'en serons aucunement jaloux.

CATHOS. — Ah! quelle confusion!

MAGDELON. — Je crève de dépit.

VIOLONS, au Marquis. — Qu'est-ce donc que ceci? Qui nous payera, nous autres?

MASCARILLE. — Demandez à Monsieur le Vicomte.

VIOLONS, au Vicomte. — Qui est-ce qui nous donnera de l'argent?

JODELET. — Demandez à Monsieur le Marquis.

SCÈNE XVI.

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, JODELET, MASCARILLE, VIOLONS.

GORGIBUS. — Ah! coquines que vous êtes, vous nous mettez dans de beaux draps blancs, à ce que je vois! Et je viens d'apprendre de belles affaires, vraiment, de ces Messieurs qui sortent!

MAGDELON. — Ah! mon père, c'est une pièce sanglante qu'ils nous ont faite.

GORGIBUS. — Oui, c'est une pièce sanglante, mais qui est un effet de votre impertinence, infâmes! Ils se sont ressentis du traitement que vous leur avez fait, et cependant, malheureux que je suis, il faut que je boive l'affront.

MAGDELON. — Ah! je jure que nous en serons vengées, ou

1. *Braverie*, élégance, richesse d'ajustement. Dans certaines provinces, on dit encore aujourd'hui, elle est *brave* pour dire, elle est bien *parée*.

que je mourrai en la peine. Et vous, marauds, osez-vous vous tenir ici après votre insolence ?

MASCARILLE. — Traiter comme cela un marquis ! Voilà ce que c'est que du monde ! la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part : je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XVII.

GORGIBUS, MAGDELON, CATHOS, VIOLONS.

VIOLONS. — Monsieur, nous entendons que vous nous contentiez à leur défaut pour ce que nous avons joué ici.

GORGIBUS, les battant. — Oui, oui, je vous vais contenter, et voici la monnaie dont je vous veux payer. Et vous, pendardes, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant. Nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines ; allez vous cacher pour jamais. Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottes billevesées [1], pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes [2], puissiez-vous être à tous les diables !

1. *Billevesées*, futilités, choses vaines et vides comme une balle de vent.

2. *Sonnets et sonnettes*, jeu de mots déjà ancien à cette époque. Comme Malherbe s'opiniâtrait à faire des sonnets irréguliers, Racan lui disait que ce n'était pas un sonnet si on n'observait les règles du sonnet : « Eh bien, lui dit Malherbe, si ce n'est pas un sonnet c'est une sonnette ».

LA CRITIQUE

DE L'ÉCOLE DES FEMMES

(1663)

NOTICE

Après *les Précieuses ridicules*, Molière, dans le court espace de quatre années, écrivit et représenta sept nouvelles pièces, *Sganarelle*, *Don Garcie de Navarre*, *l'École des maris*, *les Fâcheux*, *l'École des femmes*, *la Critique de l'École des femmes* et *l'Impromptu de Versailles*.

A part *Don Garcie de Navarre*, sur lequel le poète comptait beaucoup, mais dont le caractère héroïque et sérieux ne plut pas aux Parisiens, toutes ses comédies obtinrent un succès très vif, *l'École des femmes* surtout,

> Qui fit rire Leurs Majestés
> Jusqu'à s'en tenir les côtés.

(O prude Étiquette, voile-toi la face!) et valut à l'auteur d'être couché sur l'État pour la somme de mille livres, en qualité de bel esprit. De même, à la ville elle attira tant de monde,

> Que jamais sujet important
> Pour le voir n'en attira tant.

Aussi l'exaspération des poètes envieux, des comédiens rivaux, des précieuses ridicules et des marquis bafoués, en un mot de tous les ennemis de Molière, dont le nombre augmentait à chaque nouveau triomphe et à chaque nouvelle libéralité du roi, fut-elle portée à son comble. Les attaques de toute sorte tombèrent dru comme grêle sur *l'École des femmes*. — « C'est là, disait l'un, le sujet le plus mal conduit qui fut jamais, et je soutiens qu'il n'y a point de scène où l'on ne puisse faire voir une infinité de

fautes. » — « Comme dans toutes ses autres pièces, affirmait un autre pédant, Molière n'est qu'un plagiaire effronté... Avez-vous jamais lu les *Facétieuses nuits* de Straparole, un conteur italien du siècle dernier? Non? Eh bien, lisez la fable IV du livre Ier; ou, si vous le préférez, lisez *la Précaution inutile*, une nouvelle tragédie comique de M. Scarron, et vous serez convaincus du vol impudent de l'auteur de *l'École des femmes.* » — « Est-il possible, gémissait un troisième (et tous les autres ennemis faisaient chorus), qu'on mette ainsi sans cesse la pudeur en alarme, qu'on salisse à tout moment l'imagination, et qu'on sème partout à plaisir les ordures et les impiétés? »

« On ne jette de pierres qu'aux arbres chargés de fruits d'or », dit un proverbe arabe. Molière, qui avait la conscience d'avoir produit son premier grand chef-d'œuvre, aurait pu, comme il avait fait jusqu'alors, laisser clabauder ses ennemis et poursuivre sa carrière. C'est le conseil que lui donnait le jeune Boileau :

« En vain mille jaloux esprits,
Molière, osent avec mépris
Censurer ton plus bel ouvrage;
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la postérité...

Laisse gronder les envieux :
Ils ont beau crier en tous lieux
Qu'en vain tu charmes le vulgaire;
Que tes vers n'ont rien de plaisant.
Si tu savais un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairais pas tant. »

Molière ne suivit pas ce conseil d'un jeune ami encore inconnu, le meilleur de tous ceux qui le soutiendront par la suite; et il eut raison. Il se sentait arrivé à une époque décisive de sa vie, à la crise que tout grand homme rencontre ici-bas. S'il n'en finissait pas une bonne fois avec cette meute hurlant après son génie, il risquait d'être dévoré, ou tout au moins éternellement menacé. Louis XIV le protégeait; mais cela durerait-il toujours? Les rois, comme les femmes, ne sont-ils pas chose qui varie? Donc, puisqu'on l'attaquait, Molière se défendit. Il avait son théâtre : c'est de là qu'il riposta. Cinq mois après la première représentation de *l'École*

des femmes, le 1er juin 1663, était jouée *la Critique de l'École des femmes*.

Dans le salon d'Uranie, dont c'est le jour de réception, Molière réunit quelques-uns de ses ennemis, mâles et femelles, à peine dissimulés sous des noms de convention. Voici Climène, une prude qui vient de voir jouer « cette méchante rapsodie de *l'École des femmes*, et qui est encore en défaillance du mal de cœur que cela lui a donné ». Voici un Marquis qui a trouvé la pièce la plus méchante chose du monde, tout à fait impertinente et détestable. Pourquoi ? Parce qu'il a failli être étouffé à la porte, parce que jamais on ne lui a tant marché sur les pieds, et que ses canons et ses rubans sont sortis de là fort mal ajustés. Voici enfin Lysidas, le poète incompris, qui gémit sur le mauvais goût du siècle, et se plaint de la solitude effroyable qu'on voit aux grands ouvrages, tandis que les sottises ont tout Paris, la cour, les bourgeois et le peuple.

Avec quel entrain, quelle gaieté, quelle malice Molière réfute par la bouche d'Uranie, d'Élise et du chevalier Dorante toutes les accusations portées contre sa comédie, c'est ce que montreront les extraits qu'on va lire. Jamais riposte ne fut plus vive. Mais Molière ne se contente pas de se défendre. Pour lui, il y a en jeu autre chose qu'une question de personnes, il y a une question littéraire ; en renvoyant à ses adversaires toutes leurs railleries, le poète poursuit, avec plus de vivacité que jamais, la campagne commencée dans *les Précieuses ridicules*, contre le bel esprit. C'est ce qui fait de *la Critique de l'École des femmes* une œuvre véritablement historique et littéraire, en même temps qu'une apologie personnelle.

LA CRITIQUE

DE L'ÉCOLE DES FEMMES

Dorante, un ami de Molière, est introduit dans le salon d'Uranie, où sont réunis Élise, Climène, le Marquis. La conversation engagée sur *l'École des femmes* continue.

DORANTE. — Ne bougez, de grâce, et n'interrompez point votre discours. Vous êtes là sur une matière qui, depuis

quatre jours, fait presque l'entretien de toutes les maisons de Paris, et jamais on n'a rien vu de si plaisant que la diversité des jugements qui se font là-dessus. Car enfin j'ai ouï condamner cette comédie à certaines gens, par les mêmes choses que j'ai vu d'autres estimer le plus.

URANIE. — Voilà Monsieur le Marquis qui en dit force mal.

LE MARQUIS. — Il est vrai, je la trouve détestable; morbleu! détestable du dernier détestable; ce qu'on appelle détestable.

DORANTE. — Et moi, mon cher Marquis, je trouve le jugement détestable.

LE MARQUIS. — Quoi? Chevalier, est-ce que tu prétends soutenir cette pièce?

DORANTE. — Oui, je prétends la soutenir.

LE MARQUIS. — Parbleu! je la garantis détestable.

DORANTE. — La caution n'est pas bourgeoise [1]. Mais, Marquis, par quelle raison, de grâce, cette comédie est-elle ce que tu dis?

LE MARQUIS. — Pourquoi elle est détestable?

DORANTE. — Oui.

LE MARQUIS. — Elle est détestable, parce qu'elle est détestable.

DORANTE. — Après cela, il n'y a plus rien à dire : voilà son procès fait. Mais encore instruis-nous, et nous dis les défauts qui y sont.

LE MARQUIS. — Que sais-je, moi? je ne me suis pas seulement donné la peine de l'écouter. Mais enfin je sais bien que je n'ai jamais rien vu de si méchant, Dieu me damne; et Dorilas, contre qui j'étais [2], a été de mon avis.

DORANTE. — L'autorité est belle, et te voilà bien appuyé.

LE MARQUIS. — Il ne faut que voir les continuels éclats de rire que le parterre y fait. Je ne veux point d'autre chose pour témoigner qu'elle ne vaut rien.

DORANTE. — Tu es donc, Marquis, de ces Messieurs du bel air, qui ne veulent pas que le parterre ait du sens commun, et qui seraient fâchés d'avoir ri avec lui, fût-ce de la meilleure chose du monde? Je vis l'autre jour sur le théâtre [3] un de nos amis, qui se rendit ridicule par là. Il écouta toute la

1. Voyez *les Précieuses ridicules*, scène IX.

2. *Contre qui*, à côté de qui.

3. Les gens du bel air se plaçaient sur le théâtre où des sièges leur étaient réservés. Voy. *les Fâcheux* (I, 1). Cet usage ne disparaîtra qu'en 1759, lorsque le comte de Lauraguais donnera 30000 francs, pour supprimer « cette incommodité épouvantable ».

pièce avec un sérieux le plus sombre du monde; et tout ce qui égayait les autres, ridait son front. A tous les éclats de rire, il haussait les épaules, et regardait le parterre en pitié; et quelquefois aussi, le regardant avec dépit, il lui disait tout haut: « Ris donc, parterre, ris donc [1]. » Ce fut une seconde comédie, que le chagrin de notre ami. Il la donna en galant homme à toute l'assemblée, et chacun demeura d'accord qu'on ne pouvait pas mieux jouer qu'il fit. Apprends, Marquis, je te prie, et les autres aussi, que le bon sens n'a point de place déterminée à la comédie; que la différence du demi-louis d'or [2] et de la pièce de quinze sols ne fait rien du tout au bon goût; que debout et assis, on peut donner un mauvais jugement; et qu'enfin, à le prendre en général, je me fierais assez à l'approbation du parterre, par la raison qu'entre ceux qui le composent, il y en a plusieurs qui sont capables de juger d'une pièce selon les règles, et que les autres en jugent par la bonne façon d'en juger, qui est de se laisser prendre aux choses, et de n'avoir ni prévention aveugle, ni complaisance affectée, ni délicatesse ridicule.

LE MARQUIS. — Te voilà donc, Chevalier, le défenseur du parterre? Parbleu! je m'en réjouis, et je ne manquerai pas de l'avertir que tu es de ses amis. Hay, hay, hay, hay, hay, hay.

DORANTE. — Ris tant que tu voudras. Je suis pour le bon sens, et ne saurais souffrir les ébullitions de cerveau de nos marquis de Mascarille [3]. J'enrage de voir de ces gens qui se traduisent en ridicules [4], malgré leur qualité; de ces gens qui décident toujours et parlent hardiment de toutes choses sans s'y connaître; qui dans une comédie se récrieront aux méchants endroits, et ne branleront pas à ceux qui sont bons; qui voyant un tableau, ou écoutant un concert de musique, blâment de même et louent tout à contre sens, prennent par où ils peuvent les termes de l'art qu'ils attrapent, et ne manquent jamais de les estropier, et de les mettre hors de place [5]. Eh, morbleu! Messieurs, taisez-vous, quand Dieu ne vous a pas donné la connaissance d'une chose;

1. « *Ris donc, parterre, ris donc.* » L'original de ce portrait s'appelait Plapisson. Il rappelle ce « fougueux marquis » de Boileau qui « voulait venger la cour immolée au parterre ».

2. *Demi-louis d'or*, 110 sous, prix des places sur la scène. Les jours de premières les prix étaient doublés. On appelait cela *jouer au double*.

3. *Nos marquis de Mascarille*. Allusion aux marquis des *Precieuses ridicules*.

4. *Se traduisent en ridicules*. Ridicule est ici substantif. Comparez *le Misanthrope* (v. 108 et 568).

5. Dans son *Epitre VII*, Boileau a développé la même idée, précisément inspirée par les attaques contre *l'École des femmes*.

n'apprêtez point à rire à ceux qui vous entendent parler, et songez qu'en ne disant mot, on croira peut-être que vous êtes d'habiles gens[1].

LE MARQUIS. — Parbleu! Chevalier, tu le prends là...

DORANTE. — Mon Dieu, Marquis, ce n'est pas à toi que je parle. C'est à une douzaine de Messieurs qui déshonorent les gens de cour par leurs manières extravagantes, et font croire parmi le peuple que nous nous ressemblons tous. Pour moi, je m'en veux justifier le plus qu'il me sera possible; et je les dauberai tant en toutes rencontres, qu'à la fin ils se rendront sages.

LE MARQUIS. — Dis-moi un peu, Chevalier, crois-tu que Lysandre ait de l'esprit?

DORANTE. — Oui, sans doute, et beaucoup.

URANIE. — C'est une chose qu'on ne peut pas nier.

LE MARQUIS. — Demandez-lui ce qui lui semble de *l'École des femmes* : vous verrez qu'il vous dira qu'elle ne lui plaît pas.

DORANTE. — Eh mon Dieu! il y en a beaucoup que le trop d'esprit gâte, qui voient mal les choses à force de lumière, et même qui seraient bien fâchés d'être de l'avis des autres, pour avoir la gloire de décider[2].

URANIE. — Il est vrai. Notre ami est de ces gens-là, sans doute. Il veut être le premier de son opinion, et qu'on attende par respect son jugement. Toute approbation qui marche avant la sienne est un attentat sur ses lumières, dont il se venge hautement en prenant le contraire parti[3]. Il veut qu'on le consulte sur toutes les affaires d'esprit; et je suis sûre que si l'auteur lui eût montré sa comédie avant que de la faire voir au public, il l'eût trouvée la plus belle du monde.

(*Scène* v.)

Bientôt arrive Lysidas, un poète jaloux, qui vient se joindre aux détracteurs de Molière, et la conversation reprend.

LYSIDAS[4]. — Madame, je viens un peu tard; mais il m'a fallu lire ma pièce chez Madame la Marquise, dont je vous

1. C'est ce que dira La Bruyère dans le portrait d'Acis : « Ne songez pas à avoir de l'esprit, n'en ayez point. Peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

2. Comparez le portrait de Damis dans *le Misanthrope* (v. 634 et suiv.).

3. Ici encore on pense à la critique que Célimène fait d'Alceste (v. 671 et suiv.)

4. Boursault et de Vizé voulurent se reconnaître dans le personnage de Lysidas, et se montrèrent fiers d'avoir attiré l'attention du poète.

avais parlé; et les louanges qui lui ont été données m'ont retenu une heure plus que je ne croyais.

ÉLISE. — C'est un grand charme que les louanges pour arrêter un auteur.

URANIE. — Asseyez-vous donc, Monsieur Lysidas; nous lirons votre pièce après souper.

LYSIDAS. — Tous ceux qui étaient là doivent venir à sa première représentation, et m'ont promis de faire leur devoir comme il faut.

URANIE. — Je le crois. Mais, encore une fois, asseyez-vous, s'il vous plaît. Nous sommes ici sur une matière que je serai bien aise que nous poussions.

LYSIDAS. — Je pense, Madame, que vous retiendrez aussi une loge pour ce jour-là.

URANIE. — Nous verrons. Poursuivons, de grâce, notre discours.

LYSIDAS. — Je vous donne avis, Madame, qu'elles sont presque toutes retenues.

URANIE. — Voilà qui est bien. Enfin, j'avais besoin de vous, lorsque vous êtes venu, et tout le monde était ici contre moi.

ÉLISE, à Uranie, montrant Dorante. — Il s'est mis d'abord de votre côté; mais maintenant (Montrant Climène) qu'il sait que Madame est à la tête du parti contraire, je pense que vous n'avez qu'à chercher un autre secours.

CLIMÈNE. — Non, non, je ne voudrais pas qu'il fît mal sa cour auprès de Madame votre cousine, et je permets à son esprit d'être du parti de son cœur.

DORANTE. — Avec cette permission, Madame, je prendrai la hardiesse de me défendre.

URANIE. — Mais auparavant, sachons un peu les sentiments de Monsieur Lysidas.

LYSIDAS. — Sur quoi, Madame?

URANIE. — Sur le sujet de *l'École des femmes*.

LYSIDAS. — Ha, ha.

DORANTE. — Que vous en semble?

LYSIDAS. — Je n'ai rien à dire là-dessus; et vous savez qu'entre nous autres auteurs, nous devons parler des ouvrages les uns des autres avec beaucoup de circonspection.

DORANTE. — Mais encore, entre nous, que pensez-vous de cette comédie?

LYSIDAS. — Moi, Monsieur?

URANIE. — De bonne foi, dites-nous votre avis.

LYSIDAS. — Je la trouve fort belle.

DORANTE. — Assurément ?

LYSIDAS. — Assurément. Pourquoi non ? N'est-elle pas en effet la plus belle du monde ?

DORANTE. — Hom, hom, vous êtes un méchant diable, Monsieur Lysidas : vous ne dites pas ce que vous pensez.

LYSIDAS. — Pardonnez-moi.

DORANTE. — Mon Dieu ! je vous connais. Ne dissimulons point.

LYSIDAS. — Moi, Monsieur?

DORANTE. — Je vois bien que le bien que vous dites de cette pièce n'est que par honnêteté, et que, dans le fond du cœur, vous êtes de l'avis de beaucoup de gens qui la trouvent mauvaise.

LYSIDAS. — Hay, hay, hay.

DORANTE. — Avouez, ma foi, que c'est une méchante chose que cette comédie.

LYSIDAS. — Il est vrai qu'elle n'est pas approuvée par les connaisseurs.

LE MARQUIS. — Ma foi, Chevalier, tu en tiens, et te voilà payé de ta raillerie. Ah, ah, ah, ah, ah !

DORANTE. — Pousse, mon cher Marquis, pousse[1].

LE MARQUIS. — Tu vois que nous avons les savants de notre côté.

DORANTE. — Il est vrai, le jugement de Monsieur Lysidas est quelque chose de considérable. Mais Monsieur Lysidas veut bien que je ne me rende pas pour cela ; et puisque j'ai bien l'audace de me défendre contre les sentiments de Madame, il ne trouvera pas mauvais que je combatte les siens.

ÉLISE. — Quoi ? vous voyez contre vous, Madame, Monsieur le Marquis et Monsieur Lysidas, et vous osez résister encore? Fi ! que cela est de mauvaise grâce !

CLIMÈNE. — Voilà qui me confond, pour moi, que des personnes raisonnables se puissent mettre en tête de donner protection aux sottises de cette pièce.

LE MARQUIS. — Dieu me damne, Madame, elle est misérable depuis le commencement jusqu'à la fin.

DORANTE. — Cela est bientôt dit, Marquis. Il n'est rien

1 *Pousse*, terme d'escrime, lancer des attaques. Comparez *le Misanthrope* (v. 651 et 689).

plus aisé que de trancher ainsi ; et je ne vois aucune chose qui puisse être à couvert de la souveraineté de tes décisions.

LE MARQUIS. — Parbleu! tous les autres comédiens qui étaient là pour la voir en ont dit tous les maux du monde [1].

DORANTE. — Ah ! je ne dis plus mot : tu as raison, Marquis. Puisque les autres comédiens en disent du mal, il faut les en croire assurément. Ce sont tous gens éclairés, et qui parlent sans intérêt. Il n'y a plus rien à dire, je me rends.

CLIMÈNE. — Rendez-vous, ou ne vous rendez pas, je sais fort bien que vous ne me persuaderez point de souffrir les immodesties de cette pièce, non plus que les satires désobligeantes qu'on y voit contre les femmes.

URANIE. — Pour moi je me garderai bien de m'en offenser et de prendre rien sur mon compte de tout ce qui s'y dit. Ces sortes de satires tombent directement sur les mœurs, et ne frappent les personnes que par réflexion [2]. N'allons point nous appliquer nous-mêmes les traits d'une censure générale; et profitons de la leçon, si nous pouvons, sans faire semblant qu'on parle à nous. Toutes les peintures ridicules qu'on expose sur les théâtres doivent être regardées sans chagrin de tout le monde. Ce sont miroirs publics, où il ne faut jamais témoigner qu'on se voie; et c'est se taxer hautement d'un défaut [3], que se scandaliser qu'on le reprenne.

CLIMÈNE. — Pour moi, je ne parle pas de ces choses par la part que j'y puisse avoir, et je pense que je vis d'un air dans le monde à ne pas craindre d'être cherchée dans les peintures qu'on fait là des femmes qui se gouvernent mal.

ÉLISE. — Assurément, Madame, on ne vous y cherchera point. Votre conduite est assez connue, et ce sont de ces sortes de choses qui ne sont contestées de personne.

URANIE. — Aussi, Madame, n'ai-je rien dit qui aille à vous; et mes paroles, comme les satires de la comédie, demeurent dans la thèse générale.

CLIMÈNE. — Je n'en doute pas, Madame. Mais enfin passons sur ce chapitre. Je ne sais pas de quelle façon vous

1. Ces *autres comédiens* sont ceux de l'Hôtel de Bourgogne, déjà pris à partie dans *les Précieuses ridicules*, et qui seront tout à l'heure vivement attaqués dans *l'Impromptu de Versailles*.

2. *Par réflexion*, c'est-à-dire *par ricochet*, comme nous dirions aujourd'hui.

3. *Taxer*, accuser. A ce moment on discutait fort pour savoir si ce mot devait être banni du beau style. On voit quel était sur ce point l'avis de Molière : il a déjà employé ce mot dans l'*École des maris* et il l'emploiera encore dans *George Dandin*.

recevez les injures qu'on dit à notre sexe dans un certain endroit de la pièce ; et pour moi, je vous avoue que je suis dans une colère épouvantable, de voir que cet auteur impertinent nous appelle *des animaux*[1].

URANIE. — Ne voyez-vous pas que c'est un ridicule qu'il fait parler?

DORANTE. — Et puis, Madame, ne savez-vous pas que les injures des amants n'offensent jamais? qu'il est des amours emportés aussi bien que des doucereux? et qu'en pareilles occasions les paroles les plus étranges, et quelque chose de pis encore, se prennent bien souvent pour des marques d'affection par celles-mêmes qui les reçoivent?

ÉLISE. — Dites tout ce que vous voudrez, je ne saurais digérer cela, non plus que le *potage* et la *tarte à la crème*, dont Madame a parlé tantôt[2].

LE MARQUIS. — Ah! ma foi, oui, *tarte à la crème!* voilà ce que j'avais remarqué tantôt : *tarte à la crème!* Que je vous suis obligé, Madame, de m'avoir fait souvenir de *tarte à la crème!* Y a-t-il assez de pommes en Normandie pour *tarte à la crème*[3]? *tarte à la crème*, morbleu! *tarte à la crème!*

DORANTE. — Eh bien, que veux-tu dire: *tarte à la crème?*

LE MARQUIS. — Parbleu! *tarte à la crème!* Chevalier.

DORANTE. — Mais encore?

LE MARQUIS. — *Tarte à la crème!*

DORANTE. — Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS. — *Tarte à la crème!*

URANIE. — Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

1. Molière a dit dans *l'École des femmes* (v. 1579) en parlant des femmes :

« Tout le monde connaît leur imperfection :
Ce n'est qu'extravagance et qu'indiscrétion ;
Leur esprit est méchant et leur âme fragile ;
Il n'est rien de plus faible et de plus imbécile,
Rien de plus infidèle ; et malgré tout cela
Dans le monde on fait tout pour ces *animaux-là.* »

2. Dans une des scènes précédentes, Climène avait déclaré que *tarte à la crème* lui avait affadi le cœur et qu'elle avait manqué vomir au *potage*. Ces mots *tarte à la crème* font allusion à une scène de *l'École des femmes* dans laquelle Arnolphe déclare qu'il veut une femme si naïve et si ignorante que si au jeu du corbillon on lui demande : « Que met-on? » elle réponde : « *Une tarte à la crème!* » — Le *potage* rappelle une comparaison qu'un paysan jaloux, Alain fait entre sa bien-aimée, Georgette, et une soupe (*L'École des femmes*, v. 430 et suiv.) :

« C'est que la jalousie... entends-tu bien, Georgette,
Est une chose... là... qui fait qu'on s'inquiète...
Et qui chasse les gens d'autour d'une maison ;
Je m'en vais te bailler une comparaison,
Afin de concevoir la chose davantage.
Dis-moi, n'est-il pas vrai, quand tu tiens ton potage,
Que si quelque affamé venait pour en manger,
Tu serais en colère, et voudrais le charger ? »

3. On jetait des pommes, cuites ou crues, aux comédiens, quand on était mécontent de leur jeu. Le sifflet remplaça plus tard ces sortes de projectiles; mais jusqu'en 1680 on ne sifflait que les acteurs. C'est à partir de l'*Aspar* de Fontenelle qu'on siffla les auteurs.

LE MARQUIS. — *Tarte à la crème*, Madame !

URANIE. — Que trouvez-vous à redire ?

LE MARQUIS. — Moi, rien. *Tarte à la crème !*

URANIE. — Ah ! je le quitte[1].

ÉLISE. — Monsieur le Marquis s'y prend bien, et vous bourre de la belle manière. Mais je voudrais bien que Monsieur Lysidas voulût les achever, et leur donner quelques petits coups de sa façon.

LYSIDAS. — Ce n'est pas ma coutume de rien blâmer, et je suis assez indulgent pour les ouvrages des autres. Mais, enfin, sans choquer l'amitié que Monsieur le Chevalier témoigne pour l'auteur, on m'avouera que ces sortes de comédies ne sont pas proprement des comédies, et qu'il y a une grande différence de toutes ces bagatelles à la beauté des pièces sérieuses. Cependant tout le monde donne là-dedans aujourd'hui ; on ne court plus qu'à cela, et l'on voit une solitude effroyable aux grands ouvrages[2], lorsque des sottises ont tout Paris. Je vous avoue que le cœur m'en saigne quelquefois, et cela est honteux pour la France.

CLIMÈNE. — Il est vrai que le goût des gens est étrangement gâté là-dessus, et que le siècle s'encanaille[3] furieusement.

ÉLISE. — Celui-là est joli encore, *s'encanaille !* Est-ce vous qui l'avez inventé, Madame?

CLIMÈNE. — Hé !

ÉLISE. — Je m'en suis bien doutée.

DORANTE. — Vous croyez donc, Monsieur Lysidas, que tout l'esprit et toute la beauté sont dans les poèmes sérieux, et que les pièces comiques sont des niaiseries qui ne méritent aucune louange?

URANIE. — Ce n'est pas mon sentiment, pour moi. La tragédie, sans doute, est quelque chose de beau quand elle est bien touchée ; mais la comédie a ses charmes, et je tiens que l'une n'est pas moins difficile que l'autre.

DORANTE. — Assurément, Madame ; et quand, pour la dif-

1. *Je le quitte*, c'est-à-dire, je cède, j'y renonce.

2. *Une solitude effroyable aux grands ouvrages.* On a voulu voir ici une allusion à *la Sophonisbe* de Corneille, représentée en janvier de la même année. Mais plusieurs critiques du temps, entre autres de Visé et Loret, déclarent que la tragédie eut tant de succès,

« Que de longtemps pièce nouvelle
Ne reçut tant d'éloges qu'elle. »

3. *S'encanaille.* Mot alors nouveau. Un écrivain au XVIIe siècle constatera en 1668 que ce mot « commence fort à s'introduire », et un autre dira, en 1690, que c'est « un mauvais mot de la cour ».

ficulté, vous mettriez un *plus* du côté de la comédie, peut-être que vous ne vous abuseriez pas. Car enfin, je trouve qu'il est bien plus aisé de se guinder sur de grands sentiments, de braver en vers la Fortune, accuser les Destins, et dire des injures aux Dieux, que d'entrer comme il faut dans le ridicule des hommes, et de rendre agréablement sur le théâtre les défauts de tout le monde. Lorsque vous peignez des héros, vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor, et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux[1]. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; et vous n'avez rien fait, si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit, pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; et c'est une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens[2].

CLIMÈNE. — Je crois être du nombre des honnêtes gens; et cependant je n'ai pas trouvé le mot pour rire dans tout ce que j'ai vu.

LE MARQUIS. — Ma foi, ni moi non plus.

DORANTE. — Pour toi, Marquis, je ne m'en étonne pas : c'est que tu n'y as point trouvé de turlupinades[3].

LYSIDAS. — Ma foi, Monsieur, ce qu'on y rencontre ne vaut guère mieux, et toutes les plaisanteries y sont assez froides, à mon avis.

DORANTE. — La cour n'a pas trouvé cela.

LYSIDAS. — Ah ! Monsieur, la cour !

DORANTE. — Achevez, Monsieur Lysidas. Je vois bien que vous voulez dire que la cour ne se connaît pas à ces choses; et c'est le refuge ordinaire de vous autres, Messieurs les

1. Cette appréciation un peu injuste, et qui d'abord étonne de la part de Molière, dont la troupe jouait souvent du Corneille, s'explique par l'attitude hostile que le grand tragique avait prise contre Molière dans la querelle de *l'École des femmes*. De là cette riposte; de là aussi cette allusion à Corneille dans *l'Impromptu*, où le poète montre tous les auteurs « depuis le cèdre Corneille jusqu'à l'hysope (un Boursault quelconque) diablement animés contre lui ».

2. Un poète grec, Antiphon, avait lui aussi, comparé la tragédie et la comédie et concluait ainsi en faveur de la dernière : « Les poètes comiques n'ont pas la partie si belle; il leur faut tout inventer, personnages, événements, histoire du passé et du présent, dénouement, exposition, etc. »

3. *Turlupinades*, plaisanteries grossières et de mauvais goût.

auteurs, dans le mauvais succès de vos ouvrages, que d'accuser l'injustice du siècle et le peu de lumières des courtisans. Sachez, s'il vous plaît, Monsieur Lysidas, que les courtisans ont d'aussi bons yeux que d'autres; qu'on peut être habile avec un point de Venise[1] et des plumes, aussi bien qu'avec une perruque courte et un petit rabat uni; que la grande épreuve de toutes vos comédies, c'est le jugement de la cour; que c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir; qu'il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes; et, sans mettre en ligne de compte tous les gens savants qui y sont, que, du simple bon sens naturel et du commerce de tout le beau monde, on s'y fait une manière d'esprit, qui sans comparaison juge plus finement des choses, que tout le savoir enrouillé des pédants[2].

URANIE. — Il est vrai que, pour peu qu'on y demeure, il vous passe là tous les jours assez de choses devant les yeux pour acquérir quelque habitude de les connaître, et surtout pour ce qui est de la bonne et mauvaise plaisanterie.

DORANTE. — La cour a quelques ridicules, j'en demeure d'accord, et je suis, comme on voit, le premier à les fronder. Mais, ma foi, il y en a un grand nombre parmi les beaux esprits de profession; et si l'on joue quelques marquis, je trouve qu'il y a bien plus de quoi jouer les auteurs, et que ce serait une chose plaisante à mettre sur le théâtre que leurs grimaces savantes et leurs raffinements ridicules, leur vicieuse coutume d'assassiner les gens de leurs ouvrages, leur friandise de louange, leurs ménagements de pensées[3], leur trafic de réputation, et leurs ligues offensives et défensives, aussi bien que leurs guerres d'esprit, et leurs combats de prose et de vers.

LYSIDAS. — Molière est bien heureux, Monsieur, d'avoir un protecteur aussi chaud que vous. Mais enfin, pour venir au fait, il est question de savoir si sa pièce est bonne, et je m'offre d'y montrer partout cent défauts visibles.

URANIE. — C'est une étrange chose de vous autres Messieurs les poètes, que vous condamniez toujours les pièces où tout le monde court, et ne disiez jamais du bien que de celles où personne ne va. Vous montrez pour les unes une haine

1. Dentelle employée surtout pour les collets et les rabats. — *Plumes*, ornement de prix. On a vu que celles de Mascarille ont coûté un louis d'or le brin.

2. Comparez l'apologie de la cour faite par Clitandre dans *les Femmes savantes* (Acte IV, scène III).

3. *Ménagements de pensées*, détours de toute sorte pour donner à la pensée une forme précieuse et prétentieuse.

invincible, et pour les autres une tendresse qui n'est pas concevable.

DORANTE. — C'est qu'il est généreux de se ranger du côté des affligés.

URANIE. — Mais, de grâce, Monsieur Lysidas, faites-nous voir ces défauts, dont je ne me suis point aperçue.

LYSIDAS. — Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient d'abord, Madame, que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art.

URANIE. — Je vous avoue que je n'ai aucune habitude avec ces Messieurs-là, et que je ne sais point les règles de l'art.

DORANTE. — Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles, dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours [1]. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde ; et cependant ce ne sont que quelques observations aisées, que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes ; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours, sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y soit pas juge du plaisir qu'il y prend ?

URANIE. — J'ai remarqué une chose de ces Messieurs-là : c'est que ceux qui parlent le plus des règles, et qui les savent mieux que les autres, font des comédies que personne ne trouve belles [2].

DORANTE. — Et c'est ce qui marque, Madame, comme on doit s'arrêter peu à leurs disputes embarrassées. Car enfin, si les pièces qui sont selon les règles ne plaisent pas et que celles qui plaisent ne soient pas selon les règles, il faudrait, de nécessité, que les règles eussent été mal faites. Moquons-nous donc de cette chicane où ils veulent assujettir le goût du public, et ne consultons dans une comédie que l'effet qu'elle

1. Corneille s'était déjà moqué de l'étalage des règles et de l'usage immodéré des termes savants. Voy. l'épilogue de *la Suite du Menteur*. « ... Nous savons ce que c'est que de péripétie, catastase, épisode, unité, dénouement. »

2. « Je sais bon gré à l'abbé d'Aubignac, disait le prince de Condé, d'avoir si bien suivi les règles d'Aristote ; mais je ne pardonne point aux règles d'Aristote d'avoir fait faire à l'abbé d'Aubignac une si méchante tragédie. » — L'abbé d'Aubignac avait fait une tragédie, *Zénobie*, tombée en 1647.

fait sur nous. Laissons-nous aller de bonne foi aux choses qui nous prennent par les entrailles, et ne cherchons point de raisonnements pour nous empêcher d'avoir du plaisir.

URANIE. — Pour moi, quand je vois une comédie, je regarde seulement si les choses me touchent; et lorsque je m'y suis bien divertie, je ne vais point demander si j'ai eu tort, et si les règles d'Aristote me défendaient de rire.

DORANTE. — C'est justement comme un homme qui aurait trouvé une sauce excellente, et qui voudrait examiner si elle est bonne sur les préceptes du *Cuisinier français*[1].

URANIE. — Il est vrai; et j'admire les raffinements de certaines gens sur des choses que nous devons sentir par nous-mêmes.

DORANTE. — Vous avez raison, Madame, de les trouver étranges, tous ces raffinements mystérieux. Car enfin, s'ils ont lieu, nous voilà réduits à ne nous plus croire; nos propres sens seront esclaves en toutes choses; et jusques au manger et au boire, nous n'oserons plus trouver rien de bon sans le congé de Messieurs les experts.

LYSIDAS. — Enfin, Monsieur, toute votre raison c'est que *l'École des femmes* a plu; et vous ne vous souciez point qu'elle ne soit pas dans les règles, pourvu...

DORANTE. — Tout beau, Monsieur Lysidas, je ne vous accorde pas cela. Je dis bien que le grand art est de plaire, et que cette comédie ayant plu à ceux pour qui elle est faite, je trouve que c'est assez pour cela, et qu'elle doit peu se soucier du reste. Mais, avec cela, je soutiens qu'elle ne pèche contre aucune des règles dont vous parlez. Je les ai lues, Dieu merci, autant qu'un autre; et je ferais voir aisément que peut-être n'avons-nous point de pièce au théâtre plus régulière que celle-là.

(*Scène* VI.)

1 *Le Cuisinier français*, œuvre du sieur de la Varenne, écuyer de cuisine de M. le marquis d'Uxelles. Ce livre enseignait « la manière de bien apprêter et assaisonner toutes sortes de viandes grasses et maigres, légumes, pâtisseries, et autres mets qui se servent autant sur la table des grands que des particuliers, avec une instruction pour faire des confitures ».

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

(1663)

NOTICE

A la dernière scène de *la Critique de l'École des femmes*, un laquais étant venu annoncer qu'on « avait servi sur table » : « La comédie ne peut pas mieux finir, s'était écriée Uranie, et nous ferons bien d'en demeurer là. » Ce n'était pas le compte des ennemis de Molière. Tous, marquis, auteurs, comédiens surtout, revinrent à la charge avec une nouvelle furie. Ce fut le duc de la Feuillade qui se chargea de venger les marquis, et il s'acquitta de la tâche non comme un grand seigneur, mais comme un crocheteur de la halle aux foins. « Un jour, raconte un contemporain qui affirme tenir l'histoire d'un témoin oculaire, voyant passer Molière par un appartement où il était, le duc l'aborda avec des démonstrations d'un homme qui voulait lui faire caresse. Molière s'étant incliné, il lui prit la tête, et en lui disant: *Tarte à la crème*, Molière, *tarte à la crème*, il lui frotta le visage contre ses boutons qui, étant fort durs et fort tranchants, lui mirent le visage en sang. Le roi, qui vit Molière le même jour, apprit la chose avec indignation, et la marqua au duc qui apprit à ses dépens combien Molière était dans les bonnes grâces de Sa Majesté. » Quant aux comédiens et aux auteurs bafoués sous le nom de Lysidas, ce furent Boursault, un auteur dramatique d'une certaine valeur, et de Visé, le futur fondateur du *Mercure galant*, qui prirent en mains leur cause. Le premier dans *le Portrait du Peintre*, une pièce qui fut jouée au théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, le second dans *Zélinde* ou *la Critique de la Critique*, un méchant pamphlet dialogué, vomirent contre Molière, non plus seulement contre l'écrivain et l'acteur, mais aussi contre l'homme, poursuivi et attaqué jusque dans sa vie privée, les injures les plus grossières, les calomnies les plus odieuses.

La contre-riposte ne se fit pas attendre. Le 14 octobre 1663 Molière jouait à Versailles, et le 4 novembre à Paris, *l'Im-*

promptu de Versailles, dont le sujet est une répétition que font dans l'antichambre du roi, non pas des acteurs fictifs, mais les comédiens mêmes de la troupe de Monsieur. Jamais exécution ne fut plus complète ni plus terrible. Il y en eut pour tout le monde, pour les marquis, pour les comédiens, pour les poètes envieux, pour Boursault surtout et ses collaborateurs anonymes. La bastonnade tomba d'autant plus dru sur toutes les épaules, que Molière, exaspéré, était en cas de légitime défense, qu'il était bien décidé à ne plus dorénavant répondre à des attaques qui lui faisaient perdre son temps, et qu'enfin il était officiellement encouragé par Louis XIV. A plusieurs reprises, en effet, il rappelle dans *l'Impromptu de Versailles* que c'est le roi qui l'a expressément obligé « à travailler sur le sujet de la Critique qu'on a faite contre lui ».

Pourtant, ni l'auguste protection du roi, qui venait de consentir à être le parrain du fils de Molière, ni celle de Madame, qui avait accepté la dédicace de *l'École des femmes*, ni enfin la verte réplique du poète attaqué n'apaisèrent la querelle. Quoique bâtonnés de main de maître tout à l'entour du corps, poètes et comédiens rivaux firent encore paraître plusieurs pamphlets, toujours aussi méchants, aussi venimeux. Mais Molière ne daigna plus répondre : il avait autre chose à faire. Déjà s'agitaient en lui *Tartuffe*, *Don Juan* et *le Misanthrope*.

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES

Deux marquis ridicules, Molière et La Grange, discutent ensemble pour savoir quel est celui d'entre eux que représente le marquis de *la Critique de l'École des femmes.* Un acteur de la troupe, Brécourt, leur répond. C'est une vive réplique du poète à ceux qui l'accusaient de peindre des portraits d'après nature.

MOLIÈRE. — Nous disputons qui est le marquis de *la Critique* de Molière : il gage que c'est moi, et moi je gage que c'est lui.

BRÉCOURT. — Et moi, je juge que ce n'est ni l'un ni l'autre. Vous êtes fous tous deux, de vouloir vous appliquer ces sortes

de choses ; et voilà de quoi j'ouïs l'autre jour se plaindre Molière, parlant à des personnes qui le chargeaient de même chose que vous. Il disait que rien ne lui donnait du déplaisir comme d'être accusé de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il fait ; que son dessein est de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes, et que tous les personnages qu'il représente sont des personnages en l'air, et des fantômes proprement, qu'il habille à sa fantaisie, pour réjouir les spectateurs ; qu'il serait bien fâché d'y avoir jamais marqué qui que ce soit ; et que si quelque chose était capable de le dégoûter de faire des comédies, c'était les ressemblances qu'on y voulait toujours trouver, et dont ses ennemis tâchaient malicieusement d'appuyer la pensée, pour lui rendre de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'a jamais pensé. Et en effet je trouve qu'il a raison ; car pourquoi vouloir, je vous prie, appliquer[1] tous ses gestes et toutes ses paroles, et chercher à lui faire des affaires en disant hautement : « Il joue un tel, » lorsque ce sont des choses qui peuvent convenir à cent personnes ? Comme l'affaire de la comédie est de représenter en général tous les défauts des hommes, et principalement des hommes de notre siècle, il est impossible à Molière de faire aucun caractère qui ne rencontre quelqu'un dans le monde ; et s'il faut qu'on l'accuse d'avoir songé toutes[2] les personnes où l'on peut trouver les défauts qu'il peint, il faut sans doute qu'il ne fasse plus de comédies.

MOLIÈRE. — Ma foi, Chevalier, tu veux justifier Molière, et épargner notre ami que voilà.

LA GRANGE. — Point du tout. C'est toi qu'il épargne, et nous trouverons d'autres juges.

MOLIÈRE. — Soit. Mais dis-moi, Chevalier, crois-tu pas que ton Molière est épuisé maintenant, et qu'il ne trouvera plus de matière pour...?

BRÉCOURT. — Plus de matière ? Eh ! mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit.

MOLIÈRE. — Attendez[3], il faut marquer davantage tout cet

1. *Appliquer*, imaginer des applications.

2. *Songé toutes les personnes*, s'occuper de, avoir en l'idée.

3. La répétition s'interrompt ici : Molière reprend le rôle de Brécourt, et lui explique, en le récitant lui-même, comment il doit être joué.

ıdroit. Écoutez-le-moi dire un peu : « Et qu'il ne trouvera plus e matière pour... » — Plus de matière? Eh! mon pauvre Marquis, nous lui en fournirons toujours assez, et nous ne prenons guère le chemin de nous rendre sages pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il dit. Crois-tu qu'il ait épuisé dans ses comédies tout le ridicule des hommes? Et, sans sortir de la cour, n'a-t-il pas encore vingt caractères de gens où il n'a point touché? N'a-t-il pas, par exemple, ceux qui se font les plus grandes amitiés du monde, et qui, le dos tourné, font galanterie[1] de se déchirer l'un l'autre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance, ces flatteurs insipides, qui n'assaisonnent d'aucun sel les louanges qu'ils donnent, et dont toutes les flatteries ont une douceur fade qui fait mal au cœur à ceux qui les écoutent? N'a-t-il pas ces lâches courtisans de la faveur, ces perfides adorateurs de la fortune, qui vous encensent dans la prospérité, et vous accablent dans la disgrâce? N'a-t-il pas ceux qui sont toujours mécontents de la cour, ces suivants inutiles, ces incommodes assidus, ces gens, dis-je, qui pour services ne peuvent compter que des importunités, et qui veulent qu'on les récompense d'avoir obsédé le prince dix ans durant? N'a-t-il pas ceux qui caressent également tout le monde, qui promènent leurs civilités à droit[2] et à gauche, et courent à tous ceux qu'ils voient avec les mêmes embrassades et les mêmes protestations d'amitié? — « Monsieur votre très humble serviteur.
« Monsieur, je suis tout à votre service. — Tenez-moi des
« vôtres, mon cher. — Faites état de moi, Monsieur, comme
« du plus chaud de vos amis. — Monsieur, je suis ravi de
« vous embrasser. — Ah! Monsieur, je ne vous voyais pas!
« Faites-moi la grâce de m'employer. Soyez persuadé que je
« suis entièrement à vous. Vous êtes l'homme du monde que
« je révère le plus. Il n'y a personne que j'honore à l'égal de
« vous. Je vous conjure de le croire. Je vous supplie de n'en
« pas douter. — Serviteur. — Très humble valet. » Va, va, Marquis, Molière aura toujours plus de sujet qu'il n'en voudra; et tout ce qu'il a touché jusqu'ici n'est rien que bagatelle au prix de ce qui reste. » Voilà à peu près comme cela doit être joué.

(*Scène* IV.)

Une des actrices de la troupe, mademoiselle de Brie, propose de

1. *Font galanterie*, c'est-à-dire, trouvent qu'il est de bon ton, du bel air de .

2. *A droit*. C'était alors la manière d'écrire ce mot.

mettre sur la scène et de ridiculiser Boursault, l'auteur du *Portrait du peintre :* Molière lui répond.

MOLIÈRE. — Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour, que Monsieur Boursault! Je voudrais bien savoir de quelle façon on pourrait l'ajuster pour le rendre plaisant, et si, quand on le bernerait sur un théâtre, il serait assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui serait trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée : et il ne demanderait pas mieux ; et il m'attaque de gaieté de cœur, pour se faire connaître de quelque façon que ce soit. C'est un homme qui n'a rien à perdre, et les comédiens ne me l'ont déchaîné que pour m'engager à une sotte guerre, et me détourner, par cet artifice, des autres ouvrages que j'ai à faire ; et cependant vous êtes assez simples pour donner toutes dans ce panneau. Mais enfin j'en ferai ma déclaration publiquement. Je ne prétends faire aucune réponse à toutes leurs critiques et leurs contre-critiques. Qu'ils disent tous les maux du monde de mes pièces, j'en suis d'accord. Qu'ils s'en saisissent après nous, qu'ils les retournent comme un habit pour les mettre sur leur théâtre [1], et tâchent à profiter de quelque agrément qu'on y trouve, et d'un peu de bonheur que j'ai, j'y consens : ils en ont besoin, et je serai bien aise de contribuer à les faire subsister, pourvu qu'ils se contentent de ce que je puis leur accorder avec bienséance. La courtoisie doit avoir des bornes ; et il y a des choses qui ne font rire ni les spectateurs, ni celui dont on parle. Je leur abandonne de bon cœur mes ouvrages, ma figure, mes gestes, mes paroles [2], mon ton de voix, et ma façon de réciter, pour en faire et dire tout ce qu'il leur plaira, s'ils en peuvent tirer quelque avantage : je ne m'oppose point à toutes ces choses, et je serai ravi que cela puisse réjouir le monde. Mais en leur abandonnant tout cela, ils me doivent faire la grâce de me laisser le reste et de ne point toucher à des matières de la nature de celles sur lesquelles on m'a dit qu'ils m'attaquaient dans leurs comédies [2]. C'est de quoi je prierai civilement cet honnête Monsieur qui se mêle d'écrire pour eux, et voilà toute la réponse qu'ils auront de moi.

1. C'est ce qu'avait fait Boursault. *Le Portrait du peintre* n'est guère que *la Critique de l'École des femmes* « retournée comme un habit ».

2. Un ennemi fit de Molière ce portrait :

« Il vient le nez au vent,
Les pieds en parenthèse, et l'épaule en avant,
Sa perruque qui suit le côté qu'il avance,
Plus pleine de laurier qu'un jambon de Mayence,
Les mains sur les côtés d'un air peu négligé,
La tête sur le dos comme un mulet chargé,
Ses yeux fort égarés, puis débitant ses rôles,
D'un hoquet éternel sépare ses paroles. »

MADEMOISELLE BÉJART. — Mais enfin...

MOLIÈRE. — Mais enfin, vous me feriez devenir fou. Ne parlons point de cela davantage; nous nous amusons à faire les discours, au lieu de répéter notre comédie. Où en étions-nous? Je ne m'en souviens plus.

(*Scène* V.)

DON JUAN

OU LE FESTIN DE PIERRE

(1665)

NOTICE

Les dates ont souvent leur éloquence. Ici, elles nous montrent combien était fertile, à l'époque où nous sommes parvenus, la veine de Molière, et combien prodigieuse sa facilité. Moins de trois mois après *l'Impromptu de Versailles*, à la fin de janvier 1664, la troupe de Monsieur jouait au Louvre *le Mariage forcé;* le 7 mai de la même année *la Princesse d'Élide* faisait partie des fêtes galantes données par le roi à Versailles, divertissements connus sous le nom de *Plaisirs de l'Ile enchantée.* Cinq jours plus tard, les trois premiers actes de *Tartuffe* étaient représentés devant Sa Majesté, et en novembre la cour réunie au Raincy applaudissait la comédie entière. Mais deux ans nous séparent encore du jour où *Tartuffe* sera donné au public parisien dans la salle du Palais-Royal, et où nous pourrons parler de cette glorieuse première. En attendant, Molière compose six pièces. Celle que nous rencontrons d'abord est *Don Juan* qui fut joué le 15 février 1665, deux mois seulement après la représentation privée de *Tartuffe* complet.

On sent bien que ces deux pièces sont contemporaines. Ça et là, surtout vers la fin, dans la grande tirade de l'hypocrisie, quand il feint d'être converti, Don Juan nous apparaît nettement comme la dernière incarnation de Tartuffe. En écrivant *le Festin de Pierre*, Molière, sans aucun doute, était toujours sous l'influence de son dernier chef d'œuvre, et demeurait tout frémissant d'inspiration,

> « Comme un luth que l'archet a touché vibre encore,
> Sur le marbre posé, d'un long tressaillement. »

Il est douteux cependant que *Don Juan* eût jamais été composé, si des circonstances particulières n'avaient forcé Molière à ajouter au *Tartuffe* cet immortel post-scriptum. Parmi les précédentes pièces du poète, les unes ont été volontairement écrites. Qu'il ait imité un auteur étranger, comme dans *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*, ou qu'il se soit directement inspiré des spectacles ridicules qu'il avait sous les yeux, comme dans *les Précieuses ridicules* et *l'École des femmes*, Molière n'a eu pour guide que sa fantaisie. Les autres ont été imposées par les circonstances : ainsi *les Fâcheux*, *la Critique de l'École des femmes*, *l'Impromptu de Versailles*. *Don Juan* est de ces derniers. Seulement, ce n'est pas le roi, cette fois-ci, qui a commandé cette comédie, ni les ennemis du poète qui l'ont fait naître ; c'est le public lui-même qui l'a réclamée. Voici comment.

On sait qu'il existait à Paris une troupe italienne qui avait partagé avec Molière la salle du Petit-Bourbon et s'était installée en même temps que lui dans celle du Palais-Royal. Aux environs de 1660, ces comédiens avaient joué une pièce traduite de l'italien, *Il Convitato di pietra* (*le Convié de pierre*), et imitée elle-même d'*El Burlador de Sevilla y Combidado di piedra* (*le Trompeur de Séville et le Convié de pierre*), drame espagnol de Tirso de Molina, que la troupe venue d'Espagne après le traité des Pyrénées et le mariage de Louis XIV avait, la première, représentée à Paris.

La comédie donnée par les acteurs italiens obtint un éclatant succès, qu'elle dut surtout à la mise en scène ; car à cette époque déjà

« Pour les changements de théâtre
Le bourgeois était idolâtre, »

et les Italiens s'entendaient admirablement à ces sortes de spectacles :

« La grande troupe italienne
Fait voir de telles raretés
Par le moyen de la machine,
Que de Paris jusqu'à la Chine
On ne peut rien voir maintenant
Si pompeux ni si surprenant. »

Aussi le sujet de *Don Juan* devint-il bientôt si « fameux par toute la terre », que les comédiens français, profitant de l'engouement général, se mirent à en régaler à l'envi le pu-

blic. On joua bientôt un *Festin de Pierre* sur tous les théâtres de Paris, à l'Hôtel de Bourgogne, au Marais, etc. La troupe de Monsieur dut faire comme les autres, et donna, elle aussi, un *Don Juan* sur cette même scène du Palais-Royal où la troupe italienne avait représenté *Il Convitato di pietra*.

Dans *l'Impromptu de Versailles*, Molière confesse qu'il a toujours été fort inquiet chaque fois que le rideau allait se lever pour la première fois sur une de ses comédies nouvelles[1]. Mais le 15 février 1665, son anxiété ne dût pas être très vive. N'était-il pas assuré que le sujet plairait aux Parisiens qui lui avaient, pour ainsi dire, forcé la main? Et les privilégiés admis aux répétitions n'annonçaient-ils pas par leurs éloges anticipés les applaudissements du public?

« L'effroyable *Festin de Pierre*,
Si fameux par toute la terre,
Et qui réussissait si bien
Sur le théâtre italien,
Va commencer l'autre semaine
A paraître sur notre scène,
Pour contenter et ravir ceux
Qui ne seront point paresseux
De voir *ce sujet admirable*,
Et lequel est, dit-on, capable,
Par ses beaux discours de toucher
Les cœurs de bronze ou de rocher.
Car le rare esprit de Molière
L'a traité de telle manière,
Que les gens qui sont curieux
Du solide et beau sérieux,
S'il est vrai, ce que l'on en conte,
Sans doute y trouveront leur compte.
Les actrices et les acteurs
Pour mieux charmer leurs auditeurs,
Et plaire aux subtiles oreilles,
Y feront, dit-on, des merveilles.
C'est ce que nous viennent conter
Ceux qui les ont vus répéter. »

Pourtant, deux dangers menaçaient la pièce. Le public accueillerait-il sans surprise malveillante une grande comédie en prose, lui qui, affirme Voltaire, « ne croyait pas alors qu'on pût supporter une longue comédie qui ne fût pas

1. « Ne comptez-vous pour rien, avait dit Molière à ses compagnons, dans *l'Impromptu de Versailles*, l'inquiétude d'un succès qui ne regarde que moi seul? Et pensez-vous que ce soit une petite affaire que d'exposer quelque chose de comique devant une assemblée comme celle-ci ?... Est-il auteur qui ne doive trembler lorsqu'il vient à cette épreuve, et n'est-ce pas à moi de dire que je voudrais en être quitte pour toutes les choses du monde ? »

rimée ? » Et de fait, *le Festin de Pierre*, que venait de jouer le sieur de Villiers à l'Hôtel de Bourgogne, était en vers ; et le préjugé avait réellement tant de force, que douze ans plus tard, en 1677, Thomas Corneille osera rimer le *Don Juan* de Molière, et la pièce ainsi *embellie* attirera grand monde au théâtre de la rue Guénégaud. Ce qui devait rassurer sur ce point Molière et sa troupe, c'est qu'ils avaient déjà plu avec de petites comédies en prose, voire même avec *la Princesse d'Élide*, pièce en cinq actes, dont le premier seulement et la première scène du second étaient rimés. Les Parisiens d'ailleurs ne se souviendraient-ils pas que Molière n'avait écrit en prose sa comédie que pour satisfaire plus vite leur impatience, et ne lui sauraient-ils aucun gré de son empressement ? L'autre danger était plus sérieux. Molière n'avait-il pas à redouter les criailleries des dévots ? N'accuseraient-ils pas la pièce d'offenser ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré dans la religion ? Ne protesteraient-ils pas contre l'athéisme et l'hypocrisie de Don Juan ? C'est en effet ce qui arriva ; et si la pièce, après avoir subi plusieurs coupures, disparut définitivement de l'affiche à la quinzième représentation, ce fut parce qu'elle avait indigné les bigots tout puissants, et non, comme le suppose Voltaire, parce qu'elle déplaisait au public.

Tout le monde en effet courut voir *Don Juan*. Les ignorants, « dont le nombre surpasse de beaucoup celui de ceux qui se connaissent aux ouvrages de théâtre » s'attachèrent plutôt, il est vrai, aux changements imprévus, aux tableaux variés des derniers actes. La fantastique apparition de la statue du commandeur, la disparition terrifiante de Don Juan, le grondement du tonnerre qu'on entendait tomber dans les coulisses, les éclairs qui illuminaient la scène, le gouffre qui s'ouvrait sous les pieds du criminel, les grands feux infernaux qui sortaient de la terre béante, toutes ces machines frappèrent étrangement l'imagination des bourgeois. Mais les amateurs « du solide et beau sérieux » s'extasièrent sur la prose de Molière, sur la force et l'originalité de son style :

> « Et touchant le style enjoué,
> Plusieurs déjà m'ont avoué
> Qu'il est fin, à son ordinaire,
> Et d'un singulier caractère. »

dit un critique du temps.

Ils admirèrent aussi, comme on le fait encore et le fera toujours, l'art infini avec lequel Molière avait sù rajeunir un sujet depuis plusieurs années connu de tout Paris. Les *Don Juan* représentés sur les autres théâtres étaient des imitations, rien de plus, de la pièce espagnole et de la pièce italienne, drames plutôt sombres, qui laissaient une impression de terreur religieuse. Celui de Molière était une œuvre originale : la meilleure preuve, c'est qu'aujourd'hui encore on discute pour savoir s'il est plutôt imité de l'espagnol ou de l'italien. De plus, c'était une véritable comédie. Si la scène du pauvre, si le discours de Don Louis accablant son fils de reproches sortent un peu du cadre de la comédie, dont le but est de faire rire les honnêtes gens, la plupart des autres scènes, toutes celles où apparaît Sganarelle, et la conversation avec M. Dimanche, et le dialogue champêtre de Charlotte et de Pierrot sont d'un comique admirable et vrai. Don Juan, lui-même n'a rien de bien tragique. Ce débauché vulgaire dont le cœur est à toutes les femmes, qui fait la cour et promet mariage à de grossières paysannes, comme Mathurine et Charlotte, qui échoue dans toutes ses entreprises amoureuses; ce dissipateur qui, pour ne pas payer ses dettes, cajole lâchement son créancier, le félicite sur sa bonne mine, lui demande des nouvelles de son épouse, de sa petite fille, de son petit garçon et de son petit chien; cet athée sans enthousiasme, qui, pour ménager un père dont il a besoin et se mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourraient lui arriver, devient hypocrite et se fait le vengeur des intérêts du Ciel; ce vilain personnage n'a rien de la grandeur terrible, de la superbe allure du Don Juan espagnol qui, étreint par la main du spectre et prêt à mourir, réclame, épouvanté, un prêtre qui le confesse et l'absolve. Il ne ressemble pas davantage au Don Juan italien, qu'on suit jusque dans les enfers, où on l'entend encore implorer la pitié des éternels tourmenteurs de l'Averne, demander quand finira son supplice, et auquel le chœur répond : « Jamais! » Le Don Juan de Molière n'est qu'un libertin grand seigneur, mauvaise tête et mauvais cœur, comme il y en avait tant au XVII[e] siècle. Et c'est par là que cette comédie est bien française, et bien du temps. Seulement, à cette époque ceux qui ne croyaient pas en Dieu se divisaient en deux catégories très tranchées : il y avait les libertins et les hypocrites, « ceux-là gaiement, ouvertement,

sans art et sans dissimulation, dit La Bruyère; ceux-ci, finement, par des artifices, par la cabale. » Don Juan, lui, appartient aux deux espèces à la fois; il est tout ensemble libertin, hypocrite, roué, dissipateur et débauché.

DON JUAN

OU LE FESTIN DE PIERRE

Don Juan ayant abandonné sa femme Elvire, celle-ci, accompagnée de son écuyer Guzman, s'est mise en campagne après lui. Sganarelle, valet de Don Juan, rencontre Guzman et lui fait le portrait de son maître.

SGANARELLE. — Je t'apprends, *inter nos* [1], que tu vois en Don Juan, mon maître, le plus grand scélérat que la terre ait jamais porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc, un hérétique, qui ne croit ni Ciel, ni Enfer, ni loup-garou, qui passe cette vie en véritable bête brute; un pourceau d'Épicure [2], un vrai Sardanapale, qui ferme l'oreille à toutes les remontrances qu'on peut lui faire, et traite de billevesées tout ce que nous croyons. Tu me dis qu'il a épousé ta maîtresse : crois qu'il aurait plus fait pour sa passion [3], et qu'avec elle il aurait encore épousé toi, son chien et son chat. Un mariage ne lui coûte rien à contracter [4]; il ne se sert point d'autres pièges pour attraper les belles, et c'est un épouseur à toutes mains. Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui; et si je te disais le nom de toutes celles qu'il a épousées en divers lieux, ce serait un chapitre à durer jusqu'au soir. Tu demeures surpris et changes de couleur à ce discours; ce n'est là qu'une ébauche du personnage, et pour en achever le portrait, il faudrait bien d'autres coups de pinceau. Suffit qu'il faut que le courroux du Ciel l'accable quelque jour; qu'il me vaudrait bien mieux d'être au diable que d'être à lui, et qu'il me fait voir tant d'horreurs, que je

1. *Inter nos*, entre nous.

2. *Un pourceau d'Épicure*, expression empruntée à Horace qui s'appelle lui-même un pourceau du troupeau d'Épicure. C'est ainsi que les stoïciens traitaient souvent leurs adversaires.

3. *Pour sa passion*, c'est-à-dire pour satisfaire sa passion.

4. Dans la scène suivante, Sganarelle reproche à son maître de se marier tous les mois, et Don Juan lui répond : « Y a-t-il rien de plus agréable ? »

souhaiterais qu'il fût déjà je ne sais où. Mais un grand seigneur méchant homme est une terrible chose ; il faut que je lui sois fidèle, en dépit que j'en aie : la crainte en moi fait l'office du zèle, brise mes sentiments, et me réduit d'applaudir bien souvent à ce que mon âme déteste. Le voilà qui vient se promener dans ce palais : séparons-nous. Écoute au moins : je t'ai fait cette confidence avec franchise, et cela m'est sorti un peu bien vite de la bouche ; mais s'il fallait qu'il en vînt quelque chose à ses oreilles, je dirais hautement que tu aurais menti.

(Acte I, *Scène* i.)

Survient Don Juan. Il apprend à Sganarelle qu'il se propose d'enlever une jeune fiancée, et lui expose son plan. Mais il est interrompu par l'arrivée d'Elvire qui l'accable de reproches mérités. A peine l'épouse délaissée est-elle partie, que Don Juan revient à son projet. — Entre le premier et le second acte il cherche à l'exécuter. Mais le coup manque. Pour se consoler, Don Juan fait la cour à deux paysannes, Charlotte et Mathurine, et leur promet à toutes deux le mariage. Il est encore interrompu. On lui vient annoncer que les frères d'Elvire, Don Alonze et Don Carlos le cherchent pour le punir de sa trahison et venger leur sœur. Comme ils sont accompagnés de plusieurs hommes à cheval, et que la partie n'est pas égale, Don Juan et Sganarelle usent de stratagème : ils se déguisent, le premier en paysan, le second en médecin, et se retirent dans une forêt.

C'est là que nous les retrouvons au troisième acte. Ils se sont perdus. Un pauvre passe : Sur l'ordre de Don Juan, Sganarelle l'appelle et le dialogue suivant s'engage.

sganarelle. — Holà ! ho ! l'homme ! ho, mon compère ! ho, l'ami ! un petit mot, s'il vous plaît. Enseignez-nous un peu le chemin qui mène à la ville.

le pauvre. — Vous n'avez qu'à suivre cette route, Messieurs, et détourner à main droite quand vous serez au bout de la forêt ; mais je vous donne avis que vous devez vous tenir sur vos gardes, et que, depuis quelque temps, il y a des voleurs ici autour.

don juan. — Je te suis obligé, mon ami, et je te rends grâces de tout mon cœur.

le pauvre. — Si vous vouliez, Monsieur, me secourir de quelque aumône ?

don juan. — Ah ! ah ! ton avis est intéressé, à ce que je vois.

LE PAUVRE. — Je suis un pauvre homme, Monsieur, retiré tout seul dans le bois depuis dix ans, et je ne manquerai pas de prier le Ciel qu'il vous donne toute sorte de biens.

DON JUAN. — Eh! prie-le qu'il te donne un habit, sans te mettre en peine des affaires des autres.

SGANARELLE. — Vous ne connaissez pas Monsieur, bonhomme; il ne croit qu'en deux et deux sont quatre, et en quatre et quatre sont huit.

DON JUAN. — Quelle est ton occupation parmi ces arbres?

LE PAUVRE. — De prier le Ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose.

DON JUAN. — Il ne se peut donc pas que tu ne sois bien à ton aise?

LE PAUVRE. — Hélas! Monsieur, je suis dans la plus grande nécessité du monde.

DON JUAN. — Tu te moques: un homme qui prie le Ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

LE PAUVRE. — Je vous assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

DON JUAN[1]. — Voilà qui est étrange, et tu es bien mal reconnu de tes soins. Ah! ah! je m'en vais te donner un Louis d'or tout à l'heure, pourvu que tu veuilles jurer.

LE PAUVRE. — Ah! Monsieur, voudriez-vous que je commisse un tel péché?

DON JUAN. — Tu n'as qu'à voir si tu veux gagner un Louis d'or ou non: en voici un que je te donne, si tu jures. Tiens: il faut jurer.

LE PAUVRE. — Monsieur...

DON JUAN. — A moins de cela, tu ne l'auras pas.

SGANARELLE. — Va, va, jure un peu; il n'y a pas de mal.

DON JUAN. — Prends, le voilà, prends, te dis-je; mais jure donc.

LE PAUVRE. — Non, Monsieur, j'aime mieux mourir de faim.

1. Tout ce qui suit, jusqu'à la dernière phrase exclusivement, a été supprimé à la deuxième représentation. « C'est là une scène, dit Voltaire, convenable au caractère impie de Don Juan, mais dont les esprits faibles pourraient faire un mauvais usage. » On conçoit que la seule proposition de jurer et l'idée qu'on allait peut-être entendre un blasphème sur la scène ait pu scandaliser les spectateurs, et que le poète se soit de lui-même résigné à cette coupure.

DOM JUAN — Va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité[1].

(ACTE III, *Scène* II.)

Tout à coup dans cette forêt, où il s'est égaré, Don Juan voit un homme attaqué par trois voleurs. Il met l'épée à la main, court au lieu du combat, et sauve la vie... à Don Carlos, le frère même d'Elvire, qui le cherche pour le tuer, et ne le reconnaît pas. Mais l'autre frère, Don Alonso, survient et, lui, reconnaît Don Juan. Sur les instances de Don Carlos il lui accorde un délai de sa vengeance et lui laisse la liberté de jouir durant quelques jours du fruit de son bienfait, c'est-à-dire du service qu'il vient de rendre au frère d'Elvire. Resté seul dans la forêt avec Sganarelle, Don Juan aperçoit le tombeau d'un Commandeur qu'il a assassiné six mois auparavant. Il s'approche; le tombeau s'ouvre, la statue du Commandeur apparaît. Don Juan l'invite à souper. La statue baisse la tête et fait signe que oui.

Au quatrième acte nous sommes dans l'appartement de Don Juan qui cause avec Sganarelle et traite de bagatelles les mouvements de tête de la statue. « Nous pouvons avoir été trompés par un faux jour, dit-il, ou surpris de quelque vapeur qui nous ait brouillé la vue. » Sur ces entrefaites un valet, La Violette, annonce un créancier de Don Juan, M. Dimanche.

LA VIOLETTE. — Monsieur, voilà votre marchand, M. Dimanche, qui demande à vous parler.

SGANARELLE. — Bon, voilà ce qu'il nous faut, qu'un compliment de créancier. De quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent, et que ne lui disais-tu que Monsieur n'y est pas ?

LA VIOLETTE. — Il y a trois quarts d'heure que je le lui dis; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là dedans pour attendre.

SGANARELLE. — Qu'il attende, tant qu'il voudra.

DON JUAN. — Non, au contraire, faites-le entrer. C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose, et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits, sans leur donner un double[2].

(Entre M. Dimanche.)

DON JUAN, faisant de grandes civilités[3]. — Ah ! Monsieur

1. Don Juan oppose exprès cette formule à la formule chrétienne : « Pour l'amour de Dieu »

2. *Double*, ancienne monnaie, ainsi nommée parce qu'elle valait deux deniers; il en fallait six pour faire un sou.

3. Cette scène très célèbre était déjà appelée au XVIIe siècle *la belle scène*, et le nom de M. Dimanche était déjà un nom commun « Avez-vous sur les bras quelque monsieur Dimanche, » dit La Fontaine dans un de ses contes.

Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir, et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord [1]! J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler personne [2]; mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. DIMANCHE. — Monsieur, je vous suis fort obligé.

DON JUAN, parlant à ses laquais. — Parbleu! coquins, je vous apprendrai à laisser M. Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connaître les gens.

M. DIMANCHE. — Monsieur, cela n'est rien.

DON JUAN. — Comment? vous dire que je n'y suis pas, à M. Dimanche, au meilleur de mes amis?

M. DIMANCHE. — Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu ..

DON JUAN. — Allons vite, un siège pour M. Dimanche.

M. DIMANCHE. — Monsieur, je suis bien comme cela.

DON JUAN. — Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.

M. DIMANCHE — Cela n'est point nécessaire.

DON JUAN. — Otez ce pliant [3], et apportez un fauteuil.

M. DIMANCHE. — Monsieur vous vous moquez, et...

DON JUAN. — Non, non, je sais ce que je vous dois, et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. DIMANCHE. — Monsieur.

DON JUAN. — Allons, asseyez-vous.

M. DIMANCHE. — Il n'est pas besoin, Monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...

DON JUAN. — Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE. — Non, Monsieur, je suis bien. Je viens pour...

DON JUAN. — Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.

M. DIMANCHE. — Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

DON JUAN. — Parbleu! Monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. DIMANCHE. — Oui, Monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

1. *D'abord*, immédiatement.
2. Qu'on ne me fît parler personne, c-à-d. qu'on ne laissât personne me parler
3. *Pliant*. Voy. *Tartuffe*, vers 663.

DON JUAN. — Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. DIMANCHE — Je voudrais bien...

DON JUAN. — Comment se porte Madame Dimanche, votre épouse ?

M. DIMANCHE. — Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

DON JUAN. — C'est une brave femme.

M. DIMANCHE. — Elle est votre servante, Monsieur. Je venais...

DON JUAN. — Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE. — Le mieux du monde.

DON JUAN. — La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

M. DIMANCHE. — C'est trop d'honneur que vous lui faites, Monsieur. Je vous...

DON JUAN. — Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. DIMANCHE. — Toujours de même, Monsieur. Je...

DON JUAN. — Et votre petit chien Brusquet[1], gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M. DIMANCHE. — Plus que jamais, Monsieur, et nous ne saurions en chevir[2].

DON JUAN. — Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. DIMANCHE. — Nous vous sommes, Monsieur, infiniment obligés. Je...

DON JUAN, lui tendant la main. — Touchez donc là, Monsieur Dimanche. Êtes-vous bien de mes amis ?

M. DIMANCHE. — Monsieur, je suis votre serviteur.

DON JUAN. — Parbleu ! je suis à vous de tout mon cœur.

M. DIMANCHE, — Vous m'honorez trop. Je...

DON JUAN. — Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. DIMANCHE. — Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

DON JUAN. — Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. DIMANCHE. — Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, Monsieur...

1. Nom pris dans ce dicton populaire : « Aussi chanceux que le chien à Brusquet. »

2. *En chevir*, en venir à bout, en venir *a chef*, comme on disait autrefois.

DON JUAN. — Oh çà, Monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

M. DIMANCHE. — Non, Monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

DON JUAN, se levant. — Allons, vite un flambeau pour conduire M. Dimanche, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter [1].

M. DIMANCHE, se levant de même. — Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais... (Sganarelle ôte les sièges promptement.)

DON JUAN. — Comment ? je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et de plus votre débiteur.

M. DIMANCHE. — Ah ! monsieur...

DON JUAN. — C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. DIMANCHE. — Si...

DON JUAN. — Voulez-vous que je vous reconduise ?

M. DIMANCHE. — Ah ! Monsieur, vous vous moquez ! Monsieur...

DON JUAN. — Embrassez-moi donc, s'il vous plait. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service.

(ACTE IV, *Scène* III.)

A la visite de M. Dimanche succède celle de Don Louis, père de Don Juan, qui vient reprocher à son fils sa honteuse conduite.

LA VIOLETTE, à Don Juan. — Monsieur, voilà Monsieur votre père.

DON JUAN. — Ah ! me voici bien : il me fallait cette visite pour me faire enrager.

DON LOUIS [2]. — Je vois bien que je vous embarrasse, et que vous vous passeriez fort aisément de ma venue. A dire vrai, nous nous incommodons étrangement l'un et l'autre ; et si vous êtes las de me voir, je suis bien las aussi de vos déportements [3]. Hélas ! que nous savons peu ce que nous faisons quand nous ne laissons pas au Ciel le soin des choses

1. Parce que, à cette époque, les rues de Paris n'étaient pas sûres la nuit.

2. Comparez dans *le Menteur* de Corneille (V, 3) la scène où Géronte adresse à son fils Dorante de semblables reproches.

3. *Déportements*, conduite, mot ordinairement pris en mauvaise part au pluriel. Il y a là un vers blanc. On en trouvera plusieurs dans ce discours où la comédie hausse singulièrement le ton.

qu'il nous faut, quand nous voulons être plus avisés que lui, et que nous venons à l'importuner par nos souhaits aveugles et nos demandes inconsidérées! J'ai souhaité un fils avec des ardeurs nonpareilles; je l'ai demandé sans relâche avec des transports incroyables; et ce fils, que j'obtiens en fatiguant le Ciel de vœux, est le chagrin et le supplice de cette vie même dont je croyais qu'il devait être la joie et la consolation. De quel œil, à votre avis, pensez-vous que je puisse voir cet amas d'actions indignes, dont on a peine, aux yeux du monde, d'adoucir le mauvais visage; cette suite continuelle de méchantes affaires, qui nous réduisent à toute heure à lasser les bontés du souverain, et qui ont épuisé auprès de lui le mérite de mes services et le crédit de mes amis? Ah! quelle bassesse est la vôtre! Ne rougissez-vous point de mériter si peu votre naissance? Êtes-vous en droit, dites-moi, d'en tirer quelque vanité? et qu'avez-vous fait dans le monde pour être gentilhomme? Croyez-vous qu'il suffise d'en porter le nom et les armes, et que ce nous soit une gloire d'être sortis d'un sang noble lorsque nous vivons en infâmes? Non, non, la naissance n'est rien où la vertu n'est pas. Aussi nous n'avons part à la gloire de nos ancêtres qu'autant que nous nous efforçons de leur ressembler; et cet éclat de leurs actions qu'ils répandent sur nous, nous impose un engagement de leur faire le même honneur, de suivre les pas qu'ils nous tracent, et de ne point dégénérer de leur vertu, si nous voulons être estimés leurs véritables descendants. Ainsi vous descendez en vain des aïeux dont vous êtes né. ils vous désavouent pour leur sang, et tout ce qu'ils ont fait d'illustre ne vous donne aucun avantage; au contraire, l'éclat n'en rejaillit sur vous qu'à votre déshonneur, et leur gloire est un flambeau qui éclaire aux yeux d'un chacun la honte de vos actions[1]. Apprenez enfin qu'un gentilhomme qui vit mal est un monstre dans la nature; que la vertu est le premier titre de noblesse; que je regarde bien moins au nom qu'on signe qu'aux actions qu'on fait, et que je ferais plus d'état du fils d'un crocheteur qui serait honnête homme, que du fils d'un monarque qui vivrait comme vous.

DON JUAN. — Monsieur, si vous étiez assis, vous en seriez mieux pour parler.

DON LOUIS. — Non, insolent, je ne veux point m'asseoir, ni

1. Comp. Boileau, *Satire* v sur *la Noblesse*, surtout les vers 59 et suivants.

parler davantage, et je vois bien que toutes mes paroles ne font rien sur ton âme. Mais sache, fils indigne, que la tendresse paternelle est poussée à bout par tes actions, que je saurai, plus tôt que tu ne penses, mettre une borne à tes dérèglements, prévenir sur toi le courroux du Ciel, et laver, par ta punition, la honte de t'avoir fait naître. (Il sort.)

DON JUAN. — Eh ! mourez le plus tôt que vous pourrez, c'est le mieux que vous puissiez faire. Il faut que chacun ait son tour, et j'enrage de voir des pères qui vivent autant que leurs fils [1].

(ACTE IV, *Scène* IV.)

Après la visite de son père, Don Juan reçoit celle de sa femme, qui vient le supplier de se convertir. Ses paroles ne font aucun effet sur le libertin. A peine Dona Elvire, est-elle sortie qu'il s'écrie : « Vite à souper ! » Tout à coup, pendant qu'il soupe, on frappe, et la statue du commandeur entre, se met à table, et, à son tour, l'invite à dîner pour le lendemain. Don Juan accepte, et la statue se retire.

Au cinquième acte un changement s'est produit dans le caractère de Don Juan. Il annonce à son père qu'il est revenu de toutes ses erreurs. Don Louis s'en réjouit, et son valet le félicite. Mais Don Juan détrompe Sganarelle.

SGANARELLE. — Ah ! Monsieur, que j'ai de joie de vous voir converti ! Il y a longtemps que j'attendais cela, et voilà, grâces au Ciel, tous mes souhaits accomplis.

DON JUAN. — La peste, le benêt !

SGANARELLE. — Comment, le benêt ?

DON JUAN. — Quoi ? tu prends pour de bon argent ce que je viens de dire, et tu crois que ma bouche était d'accord avec mon cœur ?

SGANARELLE. — Quoi ? ce n'est pas... Vous ne... Votre... Oh ! quel homme ! quel homme ! quel homme !

DON JUAN. — Non, non, je ne suis point changé, et mes sentiments sont toujours les mêmes.

SGANARELLE. — Vous ne vous rendez pas à la surprenante merveille de cette statue mouvante et parlante ?

DON JUAN. — Il y a bien quelque chose là-dedans que je

1. Un ennemi de Molière raconte qu'après la représentation de *Don Juan* quelques étourdis crièrent tout haut que « Molière avait raison, « que la vie des pères était trop longue pour le bien des enfants, que ces bonnes gens étaient effroyablement importuns avec leurs remontrances ».

ne comprends pas; mais, quoi que ce puisse être, cela n'est pas capable ni de convaincre mon esprit, ni d'ébranler mon âme; et si j'ai dit que je voulais corriger ma conduite et me jeter dans un train de vie exemplaire, c'est un dessein que j'ai formé par pure politique, un stratagème utile, une grimace nécessaire où je veux me contraindre, pour ménager un père dont j'ai besoin, et me mettre à couvert, du côté des hommes, de cent fâcheuses aventures qui pourraient m'arriver. Je veux bien, Sganarelle, t'en faire confidence, et je suis bien aise d'avoir un témoin du fond de mon âme et des véritables motifs qui m'obligent à faire les choses.

SGANARELLE. — Quoi? vous ne croyez rien du tout, et vous voulez cependant vous ériger en homme de bien?

DON JUAN. — Et pourquoi non? Il y en a tant d'autres comme moi, qui se mêlent de ce métier, et qui se servent du même masque pour abuser le monde!

SGANARELLE. — Ah! quel homme! quel homme!

DON JUAN. — Il n'y a plus de honte maintenant à cela: l'hypocrisie est un vice à la mode, et tous les vices à la mode passent pour vertus. Le personnage d'homme de bien est le meilleur de tous les personnages qu'on puisse jouer aujourd'hui, et la profession d'hypocrite a de merveilleux avantages. C'est un art de qui l'imposture est toujours respectée; et quoique on la découvre, on n'ose rien dire contre elle. Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine. On lie, à force de grimaces, une société étroite avec tous les gens du parti. Qui en choque un, se les jette tous sur les bras; et ceux que l'on sait même agir de bonne foi là-dessus, et que chacun connait pour être véritablement touchés, ceux-là, dis-je, sont toujours les dupes des autres; ils donnent hautement dans le panneau des grimaciers, et appuient aveuglément les singes de leurs actions. Combien crois-tu que j'en connaisse qui, par ce stratagème, ont rhabillé adroitement les désordres de leur jeunesse, qui se font un bouclier du manteau de la religion, et, sous cet habit respecté, ont la permission d'être les plus méchants hommes du monde? On a beau savoir leurs intrigues et les connaitre pour ce qu'ils sont, ils ne laissent pas pour cela d'être en crédit parmi les gens; et quelque baissement de tête, un

soupir mortifié, et deux roulements d'yeux rajustent dans le monde tout ce qu'ils peuvent faire. C'est sous cet abri favorable que je veux me sauver, et mettre en sûreté mes affaires. Je ne quitterai point mes douces habitudes; mais j'aurai soin de me cacher, et me divertirai à petit bruit. Que si je viens à être découvert, je verrai, sans me remuer, prendre mes intérêts à toute la cabale, et je serai défendu par elle envers et contre tous. Enfin, c'est là le vrai moyen de faire impunément tout ce que je voudrai. Je m'érigerai en censeur des actions d'autrui, jugerai mal de tout le monde, et n'aurai bonne opinion que de moi. Dès qu'une fois on m'aura choqué tant soit peu, je ne pardonnerai jamais et garderai tout doucement une haine irréconciliable. Je ferai le vengeur des intérêts du Ciel; et, sous ce prétexte commode, je pousserai mes ennemis, je les accuserai d'impiété, et saurai déchaîner contre eux des zélés indiscrets, qui, sans connaissance de cause, crieront en public contre eux, qui les accableront d'injures, et les damneront hautement de leur autorité privée. C'est ainsi qu'il faut profiter des faiblesses des hommes, et qu'un sage esprit s'accommode aux vices de son siècle[1]. (ACTE V, SCÈNE II.)

Sous prétexte de corriger désormais par une austère conduite tous les dérèglements criminels où l'a porté le feu d'une aveugle jeunesse, Don Juan refuse à Don Carlos la satisfaction que celui-ci vient lui demander. Il refuse également de vivre de nouveau avec Dona Elvire, parce qu'il a entendu une voix du Ciel qui lui a dit qu'avec elle il ne ferait pas son salut. — Survient la statue qui lui rappelle sa promesse, lui prend la main et l'entraîne. Le tonnerre tombe avec un grand bruit et de grands éclairs: la terre s'ouvre et abîme Don Juan : de grands feux sortent de l'endroit où il est tombé.

1. Comparez le 1er placet que Molière adressa au roi à propos de *Tartuffe* et la *Satire* IV de Boileau, particulièrement les vers 19 et suivants. C'est ici surtout, dans cette magnifique tirade, que le poète se console et se venge de ne pouvoir représenter *Tartuffe* interdit par le roi.

LE MISANTHROPE

(1666)

NOTICE

La représentation publique de *Tartuffe* demeurant toujours retardée, c'était *le Misanthrope* qui, dans la pensée de Molière, devait succéder à *Don Juan*. Mais entre ces deux pièces, vers le milieu de septembre 1665, le roi demanda au poète un divertissement dans le genre des *Fâcheux*, du *Mariage forcé* et de la *Princesse d'Élide*. Molière se mit à l'œuvre avec d'autant plus de zèle que sa troupe, trois semaines auparavant, avait reçu, avec six mille livres de pension, le titre de Troupe du Roi. En cinq jours, *l'Amour médecin* fut proposé, fait, appris, répété et représenté. Le succès de cette comédie-ballet que Molière appelait modestement « un simple crayon et un petit impromptu », fut considérable. L'histoire de ce père trompé à la fois par sa fille qu'il ne veut pas marier et qu'il marie sans le savoir, par l'amoureux de sa fille déguisé en médecin, et par sa servante; les personnages secondaires de l'immortel M. Josse et de M. Guillaume, les symphonies de Lully, l'adresse des danseurs, et par-dessus tout la vigoureuse et très comique satire des médecins qui, déjà effleurés dans *Don Juan*[1], sont ici bernés de main de maître : tout cela divertit fort et la cour et la ville. Quand *l'Amour médecin* fut joué devant le roi, le 15 septembre 1665, toute la cour

> ...Courut à Versailles,
> Pour y rire et faire gogailles...

Et la semaine suivante, à Paris,

1 « Les médecins, dit Don Juan à Sganarelle (III, 1) n'ont pas plus de part que toi aux guérisons des malades, et tout leur art est pure grimace... La médecine est une des grandes erreurs qui soient parmi les hommes, etc. »

Chacun y vint en foule épanouir sa rate ;
Et quoique à trente sols, il n'est point de bourgeois,
Qui ne le voulût voir au moins cinq ou six fois.

Le *Misanthrope*, dans sa nouveauté, ne devait pas avoir pareille fortune. S'il fallait en croire Louis Racine, la première représentation (4 juin 1666) aurait été « très malheureuse ». « Un homme qui crut faire plaisir à mon père (alors brouillé avec Molière) courut lui annoncer cette nouvelle en lui disant : « La pièce est tombée ; rien n'est si froid ; vous pouvez m'en croire, j'y étais. » Un autre contemporain, Grimarest, déclare de son côté que la seconde représentation fut encore plus faible que la première, la troisième que les précédentes, et qu'à la quatrième, Molière donna *le Médecin malgré lui*, pour soutenir par cette farce sa grande comédie. Enfin Voltaire affirme que *le Misanthrope* « eut à la première représentation les applaudissements qu'il méritait, mais que le théâtre fut désert dès le troisième jour ».

Voilà des témoignages qui seraient peu rassurants, s'ils n'étaient contradictoires, et par conséquent erronés, au moins en partie. Sans doute la première représentation ne fut pas aussi brillante que celle de *Don Juan*, mais elle ne fut pas très malheureuse, puisque la recette s'éleva à 1447 livres, 10 sols ; la seconde ne fut pas plus faible que la première, puisqu'elle rapporta près de 200 livres de plus ; dès la quatrième, la pièce n'eut pas besoin d'être soutenue par *le Médecin malgré lui*, puisque c'est à la douzième seulement que cette farce commença à paraître sur l'affiche du Palais-Royal ; enfin le théâtre ne fut pas désert dès le troisième jour, puisque Molière joua *le Misanthrope* vingt et une fois, du vendredi 4 juin au mardi 2 août, et ensuite quatorze fois, du 3 septembre au 2 novembre.

On croira encore moins que *le Misanthrope* soit tombé d'une lourde chute, si à ces dates et ces chiffres que nous donne le précieux registre de Lagrange on ajoute les témoignages de la critique d'alors. Sauf quelques ennemis irréconciliables, qui jurèrent que ce genre de comédie ne valait rien, tous les connaisseurs furent unanimes à saluer de leurs éloges ce nouveau chef-d'œuvre. Dès le premier jour, Boileau plaça *le Misanthrope* au-dessus de toutes les précédentes comédies de Molière ; et aucune des pièces suivantes, non pas même *Tartuffe*, n'obtiendra de lui une égale admiration. Les

principaux gazetiers du temps, interprètes des « personnes d'esprit qui ont bien su connaître les finesses de cette pièce », Subligny et Robinet, s'écrièrent avec enthousiasme, le premier :

> « Après son *Misanthrope*, il ne faut plus voir rien :
> C'est un chef-d'œuvre inimitable... »

et le second :

> « Le *Misanthrope* enfin se joue.
> Je le vis dimanche, et j'avoue
> Que de Molière, son auteur,
> N'a rien fait de cette hauteur.
> Les expressions en sont belles,
> Et vigoureuses et nouvelles;
> Le plaisant et le sérieux
> Y sont assaisonnés au mieux... »

Enfin de Visé, un ancien ennemi rallié, et d'autant plus ardent dans son admiration qu'il avait été jusque-là adversaire plus acharné, écrivit sur *le Misanthrope* une longue lettre qui parut en tête de la première édition, et dans laquelle, entre autres éloges, on lit : « On peut aussi assurer que cette pièce est une perpétuelle et divertissante instruction, qu'il y a des tours et des délicatesses inimitables, que les vers sont fort beaux, au sentiment de tout le monde, les scènes bien tournées et bien maniées, et que l'on ne peut ne la pas trouver bonne sans faire voir que l'on n'est pas de ce monde, et que l'on ignore la manière de vivre de la cour et celle des plus illustres personnes de la ville. »

La cour, en effet, et tous ceux qui étaient du monde mis en scène dans *le Misanthrope*, trouvèrent la pièce bonne. Une lecture de la comédie faite à la cour avant la première représentation fut très bien accueillie, et les courtisans justifièrent par leurs applaudissements ces éloges que Molière leur avait adressés dans *la Critique de l'École des Femmes* : « La grande épreuve de toutes nos comédies, c'est le jugement de la cour; c'est son goût qu'il faut étudier pour trouver l'art de réussir; il n'y a point de lieu où les décisions soient si justes. » Malheureusement, Molière ne retrouva pas au Palais-Royal les applaudissements qu'il avait reçus à huis clos. A la première représentation, et les jours suivants, la cour dut fausser compagnie au poète : le deuil imposé par la

mort récente d'Anne d'Autriche la retenait à Fontainebleau, et les places qui lui étaient réservées dans les loges et sur le théâtre demeurèrent inoccupées. Cette absence des spectateurs les plus capables de comprendre et de soutenir une pièce comme *le Misanthrope* fut très nuisible au succès. Pas plus que les critiques, qui sont et seront toujours impuissants à attirer la foule aux spectacles plus particulièrement faits pour les délicats, les quelques courtisans qui vinrent au Palais-Royal, et firent voir par leurs applaudissements qu'ils trouvaient la comédie belle, ne réussirent à entraîner le public.

Car, il faut bien l'avouer, le public resta froid. Ce parterre, à l'approbation duquel Molière se fiait si volontiers, ne fut pas pris par les entrailles. S'il lui manquait cette « délicatesse ridicule » qui faisait trouver aux prudes comme Climène tant de choses sales dans *l'École des Femmes*, il lui manquait aussi cette délicatesse d'esprit qui est nécessaire pour goûter une œuvre d'un comique aussi fin et aussi sérieux que *le Misanthrope*. Le sujet, les principales scènes, les caractères, tout le déconcerta. Il ne trouva aucun intérêt à l'action, bâilla à la scène des portraits, demeura insensible aux beautés de la grande scène du quatrième acte, et ne comprit rien à celle du sonnet. « J'en vis même, dit de Visé, qui se firent jouer pendant qu'on représentait cette scène; car ils crièrent que le sonnet était bon, avant que le misanthrope en fît la critique, et demeurèrent ensuite tout confus. » Ces mêmes spectateurs se sentirent enfin tout dépaysés devant ces personnages d'un monde qu'ils ne connaissaient guère, et qui, au lieu d'agir, parlaient dans un style qui sentait la cour, de choses intéressantes pour eux seuls, de morale, de conventions sociales et de littérature. Alceste surtout fut une énigme inintelligible : le parterre n'en comprenait ni le caractère ni même le nom. Et quoi de moins étonnant ? Les petits bourgeois et le peuple étaient-ils alors, sont-ils encore aujourd'hui forcés de connaître le grec, de savoir ce que signifie le mot *misanthrope*? Et pouvait-on leur demander d'entrer du premier coup dans la pensée de Molière, de deviner ce qu'il avait voulu peindre dans Alceste, quand après deux siècles qu'elle a passés à travailler sur ce chef-d'œuvre, la critique discute encore et interprète le caractère du misanthrope de tant de façons différentes? Si les uns ont prétendu reconnaître dans Alceste

Molière lui-même, ou tel autre de ses contemporains[1]; si J.-J. Rousseau a accusé l'auteur d'avoir mis sur la scène le ridicule de la vertu; si d'autres enfin ont fait d'Alceste un janséniste ou un précurseur de la Révolution française, l'aïeul de la démocratie, que sais-je encore? bref, si les personnes d'esprit ont vu tant de choses différentes dans le misanthrope, n'était-il pas permis aux spectateurs naïfs de 1666, aux simples, de n'y rien voir du tout, et leur peu d'empressement n'était-il pas excusable? Aujourd'hui encore, ce chef-d'œuvre, que les siècles ont rendu sacré, mais non pas populaire, excite-t-il autre chose dans le gros public qu'une admiration froide? Voltaire avait raison de dire : « C'est un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude. » En effet, ce qui plaît à la multitude, c'est l'action, l'intrigue; et ici l'intérêt dramatique est à peu près nul. C'est au contraire à la peinture des caractères que s'attachent de préférence les délicats; et jamais Molière n'a réuni dans une seule pièce tant d'originaux, tant de caractères plus variés, plus vivants et plus vrais.

C'est d'abord celui du héros de la comédie, d'Alceste. Comme le titre l'indique, c'est d'un misanthrope que le poète semble avoir voulu tracer le caractère. Qu'est-ce donc qu'un misanthrope? « La misanthropie, dit Platon, vient de ce qu'après s'être beaucoup trop fié, sans aucun examen, à quelqu'un, et l'avoir cru tout à fait honnête, sincère et digne de confiance, on le trouve, peu de temps après, méchant et infidèle, et tout autre encore dans une autre occasion. Lorsque cela est arrivé à quelqu'un plusieurs fois, et surtout relativement à ceux qu'il avait crus ses plus intimes amis, après plusieurs mécomptes il finit par prendre en haine tous les hommes et ne plus croire qu'il y ait rien d'honnête dans aucun d'eux. » Si cette belle définition est exacte, et tel en effet Timon d'Athènes, le type consacré de la misanthropie, nous apparaît dans la *Vie d'Antoine* de Plutarque, dans Lucien, dans Libanius, dans Shakespeare et dans Fénelon, il faut bien avouer qu'Alceste n'est pas et n'a pas le droit d'être misanthrope. Il n'a encore subi aucun mécompte. Sans doute il perdra son procès; mais quand il déclare avoir conçu pour

1. Surtout M. de Montausier. Nous ne croyons pas devoir insister sur *ces clefs*. Voy dans *l'Impromptu de Versailles* la protestation énergique de Molière contre cette manie détestable qu'avaient ses contemporains de regarder quelqu'un dans les portraits qu'il faisait.

le genre humain une effroyable haine, il ne l'a pas encore perdu. Les hommes ne lui sont pas méchants et infidèles, loin de là : tout le monde recherche ses bonnes grâces, son approbation, son amitié. Philinte l'aime d'une affection non pas ardente, il en est incapable, mais solide. Oronte a conçu pour lui, pour son caractère si noble et son esprit qui a de grandes lumières, une estime incroyable, et cette estime l'a mis dans un ardent désir d'être de ses amis. La sincère Éliante a du penchant pour lui, la prude Arsinoé le voit d'un œil fort doux, et Célimène enfin l'aime autant que le lui permet sa coquetterie. Alceste n'a donc pas le droit d'être misanthrope; et de fait il ne l'est pas : il aime Célimène d'un amour profond, sincère; il fait grand cas d'Éliante pour sa sincérité; il rend à la fin justice à Philinte; et s'il regarde Oronte comme un méchant auteur, il le tient galant homme en toutes les manières. Alceste n'est donc pas misanthrope, dans le sens exact du mot. Il croit haïr les hommes, mais en réalité il ne déteste que leurs vices, et confond ces deux haines. Ce qu'il déteste, c'est la fausse amitié, la fausse justice, la coquetterie ou le faux amour, la fausse littérature; et il a raison. Nous l'estimons, comme l'estiment tous les personnages de la pièce; comme eux, nous l'aimons, nous l'admirons. Nous lui savons gré d'oser détester ce que tout le monde autour de lui, à la cour et à la ville, acceptait et aimait; nous lui savons gré surtout d'oser le dire. Comme le Timon de La Bruyère il pourrait, tout en méprisant les hommes, les traiter honnêtement et sérieusement, être civil et cérémonieux; mais non : sa franchise est aussi grande que son caractère est noble et son esprit élevé. Comme nous retrouvons derrière cet homme, à l'âme si grande et si transparente, Molière lui-même continuant la lutte soutenue depuis sept ans, et poursuivant de sa haine et de ses railleries le faux sous toutes ses formes!

Mais Molière est un poète comique, et son but est toujours de faire rire les honnêtes gens. C'est pourquoi, si sympathique et si admirable qu'il soit, Alceste sera risible, bien plus, ridicule. Nous rirons de lui, parce que sa haine contre le genre humain, haine au début toute désintéressée, augmentera à mesure qu'il aura lui-même à souffrir de la méchanceté des hommes, de la vénalité des juges, de la rancune d'Oronte, de la coquetterie de Célimène. Nous rirons de lui, parce que son amour sera un amour bourru, parce que

Alceste opposé à Philinte.

cet *amoureux atrabilaire* (c'est le titre que Molière avait d'abord donné à sa comédie) traite celle qu'il aime comme la dernière des criminelles, et veut l'emmener dans un désert, elle, une jeune femme brillante, mondaine, recherchée, aimée et adulée par tous! Enfin et surtout, nous rirons de lui parce que, dans le fond comme dans la forme, sa vertu sera toujours exagérée, et que « la vertu doit fuir l'excès comme le défaut ». Sans doute il a raison de trouver mauvais le sonnet d'Oronte, mais il a tort de soutenir qu'un homme est pendable après l'avoir fait. Il a raisen de trouver que Dorilas est un importun, et qu'une vieille femme, comme Émilie, ne devrait pas se farder et faire la jolie; mais il a tort de trouver naturel qu'on aille le leur dire, comme il aurait tort de faire devant Clitandre le portrait qu'il fait à Célimène de ce même Clitandre. Il a raison de ne pas consentir à solliciter ses juges, bien que ce fût alors la coutume; mais il a tort de vouloir perdre son procès. Il a raison enfin de ne pas admettre qu'on doive traiter du même air l'honnête homme et le fat; mais il a tort de prétendre bannir les dehors civils que l'usage demande. Bref, Alceste est à la fois admirable et ridicule; et ce qui nous fait rire de lui, ce n'est pas, comme le dit J.-J. Rousseau, sa vertu, mais l'excès de sa vertu.

A cette bile toujours en mouvement, Molière, selon son habitude de toujours mettre deux excès en face l'un de l'autre, opposera le flegme philosophe de Philinte. Mais ici encore méfions-nous des exagérations. Philinte ne méritera pas plus le mépris absolu et les invectives violentes dont l'a accablé Rousseau, que son ami n'a droit à une admiration sans réserve. Les qualités ne lui manquent pas. Il n'est point de ces gens « qui trouvent que tout va bien parce qu'ils ont intérêt à ce que rien n'aille mieux » : loin de là; il observe, lui aussi, cent choses qui pourraient aller mieux; il n'est pas indifférent au malheur des autres : l'amitié qu'il témoigne à Alceste, les sages conseils qu'il lui donne pour son procès, les efforts qu'il tente pour prévenir, puis pour calmer la querelle avec Oronte, l'inquiétude que lui cause la malheureuse passion de son ami, la peine qu'il prend pour rassurer et consoler le pauvre amoureux qui se croit trahi, pour rompre son dessein de fuir dans un désert, prouvent qu'il sait être un ami dévoué. Il sait aussi être indulgent, et ne pratique point la médisance. Dans la scène des portraits, il ne fait rien pour exciter la verve mordante de Célimène, et

jette au contraire dans la conversation le nom d'un honnête homme que tout le monde estime. Ce n'est donc pas l'abominable coquin que voudrait Rousseau, « un de ces honnêtes gens du grand monde dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons..., et qui verraient piller, voler, égorger, massacrer tout le genre humain sans se plaindre, attendu que Dieu les a doués d'une douceur très méritoire à supporter les maux d'autrui ». Non ; mais s'il n'est pas à ce point odieux, comme il s'en faut qu'il soit sympathique! Cet honnête homme, comme on disait au XVIIe siècle, qui accable de caresses des inconnus ou des coquins, qui trouve la mode ridicule, et la suit néanmoins, qui reconnait la méchanceté, la scélératesse et la perversité du monde, mais aime mieux se changer, s'abaisser soi-même, que d'essayer de changer, d'améliorer les autres ; qui, pour conserver sa réputation d'homme aimable et poli, se résignera sans peine, on le devine, à des compromissions blâmables, à des capitulations de conscience ; en un mot, ce représentant, ce défenseur de toutes les hypocrisies sociales qui révoltent Alceste, de qui pourrait-il obtenir l'estime et l'affection ? à quels yeux pourrait-il passer pour *le sage* de la pièce? Excès pour excès, ridicules pour ridicules, combien nous préférons ceux d'Alceste! Nous les oublions même en comptant ceux de Philinte. Ce qu'il y a de mieux peut-être chez ce dernier, c'est qu'il nous aide à aimer, à admirer davantage l'âme fortement trempée, l'élévation d'esprit, le désintéressement, la tendresse de cœur du misanthrope.

Il en est de même des autres personnages de la comédie : Célimène coquette, hypocrite et médisante, Arsinoé, cette sœur cadette de Tartuffe, Oronte ce frère aîné de Trissotin, sont autant de repoussoirs qui ne laissent aucun doute sur la sympathie profonde que Molière avait pour Alceste, sympathie qu'il voulait nous inspirer, et qu'il nous inspire en effet. Aimer Alceste, c'est aimer la franchise et la vérité, c'est détester le mensonge et l'hypocrisie sous toutes leurs formes. Aimons-le donc, et faisons comme Gœthe qui relisait sans cesse *le Misanthrope*, comme une des pièces qui lui étaient le plus chères.

LE MISANTHROPE

PERSONNAGES

ALCESTE, amant de Célimène.
PHILINTE, ami d'Alceste.
ORONTE, amant de Célimène.
CÉLIMÈNE, amante d'Alceste.
ÉLIANTE, cousine de Célimène.
ARSINOÉ, amie de Célimène.
ACASTE, CLITANDRE, marquis.
BASQUE, valet de Célimène.
UN GARDE, de la maréchaussée de France.
DUBOIS, valet d'Alceste.

La scène se passe à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ?

ALCESTE[1].

Laissez-moi, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor dites-moi quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laissez-moi là, vous dis-je, et courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens, au moins, sans se fâcher.

ALCESTE.

Moi, je veux me fâcher, et ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brusques chagrins je ne puis vous comprendre,
Et quoique amis enfin, je suis tout des premiers...

ALCESTE.

Moi, votre ami ? Rayez cela de vos papiers.
J'ai fait jusques ici profession de l'être[2] ;
Mais après ce qu'en vous je viens de voir paraître,
Je vous déclare net que je ne le suis plus,
Et ne veux nulle place en des cœurs corrompus,

1. Alceste est assis et Philinte debout, comme le montre l'estampe placée en tête de l'édition originale. Alceste se lèvera brusquement au vers 8.

2. *J'ai fait profession*, j'ai déclaré publiquement que je l'étais.

PHILINTE.

Je suis donc bien coupable, Alceste, à votre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne saurait s'excuser,
Et tout homme d'honneur s'en doit scandaliser.
Je vous vois accabler un homme de caresses,
Et témoigner pour lui les dernières tendresses;
De protestations, d'offres et de serments
Vous chargez la fureur de vos embrassements[1];
Et quand je vous demande après quel est cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il se nomme;
Votre chaleur pour lui tombe en vous séparant,
Et vous me le traitez, à moi, d'indifférent.
Morbleu! c'est une chose indigne, lâche, infâme,
De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme[2];
Et si, par un malheur, j'en avais fait autant,
Je m'irais, de regret, pendre tout à l'instant.

PHILINTE.

Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable,
Et je vous supplierai d'avoir pour agréable
Que je me fasse un peu grâce sur votre arrêt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaît.

ALCESTE.

Que la plaisanterie est de mauvaise grâce!

PHILINTE.

Mais, sérieusement, que voulez-vous qu'on fasse?

ALCESTE.

Je veux qu'on soit sincère, et qu'en homme d'honneur,
On ne lâche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lorsqu'un homme vous vient embrasser avec joie,
Il faut bien le payer de la même monnoie[3],
Répondre comme on peut à ses empressements,
Et rendre offre pour offre, et serments pour serments.

1. On a vu dans *les Précieuses ridicules* une scène grotesque d'embrassades et de caresses entre Mascarille et Jodelet. (Voy. *les Fâcheux*, I, 1, et plus loin, dans *le Misanthrope*, p. 129, vers 2.

2. *Trahir son âme*, dire le contraire de ce qu'on pense. Nous trouverons avec le même sens dans *l'Avare* : *trahir son cœur*.

3. *Monnoie*. Au XVIIe siècle, d'après M. Littré, on prononçait encore *monnoie*; mais la diphtongue *oi* n'avait pas alors tout à fait le son ouvert qu'elle a aujourd'hui : on disait [illegible]. D'autres supposent qu'on prononçait *monnaie* comme aujourd'hui, et que la rime était pour les yeux, non pour l'oreille. Cela est moins vraisemblable

ALCESTE.

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions [1]
De tous ces grands faiseurs de protestations,
Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat [2].
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin [3] il court en faire autant?
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située [4]
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée [5];
Et la plus glorieuse a des régals peu chers [6],
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,
Morbleu! vous n'êtes pas pour être de mes gens [7];
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence;
Je veux qu'on me distingue; et pour le trancher net,
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

1. *Contorsions.* Ce sont ces gestes et mouvements désordonnés et exagérés que Quinault appelle de « rudes embrassades, des saluts qui font peur et des bonjours à gourmades ».

2. L'*honnête homme*, ici non seulement l'homme bien élevé, mais l'homme de mérite et d'honneur, celui dont il est question au vers 4. p. 119. — Le *Fat*, non seulement le sot, mais l'homme méprisable. Molière donnera ce même nom au valet de *Tartuffe*.

3. *Faquin*, homme à la fois ridicule et vil qui tranche du distingué et du vertueux.

4. *Un peu bien située*, un peu haute et fière.

5. *Ainsi prostituée*, ainsi avilie, qui s'accorde à tout le monde.

6. *A des régals peu chers*, de peu de prix. D'après Brossette, ce vers était un de ceux que citait Boileau comme exemple du *jargon* qu'on trouve parfois chez Molière. « M. Despréaux m'a dit, rapporte Brossette, qu'il avait voulu souvent obliger Molière à corriger ces sortes de négligences, mais que Molière ne pouvait jamais se résoudre à changer ce qu'il avait fait. » Cette expression n'est pas une négligence. Outre que le mot *régal* était alors très répandu. il est ici très énergique et très pittoresque. comme du reste tous les substantifs de cette tirade. — Voy. vers 7, p. 144 ; une métaphore analogue :

C'est un fort méchant plat que sa sotte personne.

7. *Pour être de mes gens*, locution rapide, très fréquente chez Molière. On la retrouvera plus loin. au ver 11 p. 128 ; vers 25, p. 145 ; vers 11, p. 179.

PHILINTE.

Mais, quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'usage demande [1].

ALCESTE.

Non, vous dis-je, on devrait châtier sans pitié
Ce commerce honteux de semblants d'amitié.
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre,
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits [2] où la pleine franchise
Deviendrait ridicule et serait peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos et de la bienséance
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplait,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Oui.

PHILINTE.

Quoi? vous iriez dire à la vieille Émilie
Qu'à son âge il sied mal de faire la jolie,
Et que le blanc [3] qu'elle a scandalise chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il est trop importun,
Et qu'il n'est, à la cour, oreille qu'il ne lasse
A conter sa bravoure et l'éclat de sa race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés, et la cour et la ville

1 *Rendre quelques dehors civils*, c.-à-d. accorder quelques marques extérieures de politesse et de bienséance.

2. *Endroits*, c.-à-d. circonstances.

3. *Le blanc*, c.-à-d. le fard qu'elle se met sur les joues.

Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile ;
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font ;
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière [1] à tout le genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philosophe [2] est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage,
Et crois voir en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Les deux frères que peint *l'École des maris* [3],
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu ! laissons là vos comparaisons fades.

PHILINTE.

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades [4].
Le monde par vos soins ne se changera pas ;
Et puisque la franchise a pour vous tant d'appas,
Je vous dirai tout franc que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens [5].

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu ! tant mieux, c'est ce que je demande ;
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande :
Tous les hommes me sont à tel point odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

ALCESTE.

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,

1 *Rompre en visière*, rompre sa lance dans la visière de son adversaire, l'attaquer en face, brusquement.

2. *Philosophe*, adjectif, a disparu de la langue, malheureusement. Nous dirions aujourd'hui philosophique. Comp. *Femmes savantes :*

Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire !

3. *Les deux frères*, c.-à-d. Sganarelle, dont l'humeur est farouche, et qui fuit les douceurs de la société, et Ariste, qui estime que « toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder ».

4. *Incartade*, parole brusque et blessante.

5. *Vous tourne en ridicule*, fait de vous un homme ridicule. Pascal a dit de même : « Tout de bon, mes pères, il serait aisé de vous tourner là-dessus en ridicule »

Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants[1],
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.
De cette complaisance on voit l'injuste excès
Pour le franc scélérat avec qui j'ai procès :
Au travers de son masque on voit à plein le traître;
Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être;
Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
On sait que ce pied-plat[2] digne qu'on le confonde,
Par de sales emplois s'est poussé dans le monde,
Et que par eux son sort de splendeur revêtu
Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
Son misérable honneur ne voit pour lui personne;
Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,
Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
Cependant sa grimace est partout bien venue :
On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue;
Et s'il est, par la brigue, un rang à disputer,
Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
Têtebleu ! ce me sont de mortelles blessures,
De voir qu'avec le vice on garde des mesures;
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Mon Dieu, des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
Il faut, parmi le monde, une vertu traitable;

1. On demandait à Timon d'Athènes pourquoi il détestait tous les hommes. « Les méchants, répondit-il, je les hais à bon droit; les autres, je les hais de ne point haïr les méchants. »

2. *Pied-plat*, au propre, un homme du peuple ou de la campagne qui porte des souliers tout unis, par opposition aux gentilshommes chaussés de souliers à talons. Au figuré, un rustre et un misérable, lâche et rampant. C'est le nom que Damis donne à Tartuffe (v. 19 p. 204.)

A force de sagesse on peut être blâmable;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande roideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir au temps sans obstination;
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, Monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure
Comme vices unis à l'humaine nature[1];
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence[2].

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie[3] éclatez un peu moins,

1. Pour ne pas t'irriter contre les individus, dit Sénèque, fais grâce à l'espèce tout entière. Enveloppe l'humanité dans la même indulgence. »

2. *Est plein d'impertinence,* c.-à-d. choque par sa déraison.

3. *Contre votre partie,* c.-à-d. contre votre adversaire.

Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite [1] ?

ALCESTE.

Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité [2] ?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord ; mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le succès [3].

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie [4],

1 C'était l'habitude au XVII[e] siècle, et cela faisait partie de « ces dehors civils que l'usage demande ».

2. « Celui qui sollicite son juge ne lui fait pas honneur ; car, ou il se défie de ses lumières et même de sa probité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice » (La Bruyère).

3. Le *succès*, l'issue.

4. *Plaiderie*, forme normande et

Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme !

ALCESTE.

Je voudrais, m'en coûtât-il grand'chose,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

PHILINTE.

On se rirait de vous, Alceste, tout de bon,
Si l'on vous entendait parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui rirait.

PHILINTE.

Mais cette rectitude [1]
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine droiture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous ici dans ce que vous aimez ?
Je m'étonne, pour moi, qu'étant, comme il le semble,
Vous et le genre humain si fort brouillés ensemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez lui ce qui charme vos yeux ;
Et ce qui me surprend encore davantage,
C'est cet étrange choix où votre cœur s'engage.
La sincère Éliante a du penchant pour vous,
La prude Arsinoé vous voit d'un œil fort doux :
Cependant à leurs vœux votre âme se refuse,
Tandis qu'en ses liens Célimène l'amuse [2],
De qui l'humeur coquette et l'esprit médisant
Semble [3] si fort donner dans les mœurs d'à-présent.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette belle ?
Ne sont-ce plus défauts dans un objet si doux ?
Ne les voyez-vous pas ? ou les excusez-vous ?

méprisante de plaidoirie, et qui indique la mauvaise humeur d'Alceste et son mépris pour les juges.

1. *Rectitude* et *droiture*, qui ne sont pas synonymes, se trouvent très heureusement placées ici. *Rectitude*, c'est une qualité constante, immuable, absolue. — *Droiture*, au contraire, est relatif ; c'est le produit, l'effet, le résultat d'une action. Alceste a de la *droiture*, parce qu'il agit conformément à la règle, à cette *rectitude* qu'il voudrait en tout.

2. L'*amuse*, le repaît de vaines espérances. Ce mot dépeint admirablement Célimène.

3. *Semble*. Régulièrement, il faudrait le pluriel ; mais toutes les bonnes éditions donnent le singulier, et nous croyons devoir le maintenir.

ALCESTE.

Non, l'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve[1],
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pu donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoi que je puisse faire,
Je confesse mon faible, elle a l'art de me plaire :
J'ai beau voir ses défauts, et j'ai beau l'en blâmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grâce est la plus forte; et sans doute ma flamme
De ces vices du temps pourra purger son âme.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne ferez pas peu.
Vous croyez être donc aimé d'elle?

ALCESTE.

Oui, parbleu!
Je ne l'aimerais pas, si je ne croyais l'être.

PHILINTE.

Mais si son amitié pour vous se fait paraître[2],
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennui?

ALCESTE.

C'est qu'un cœur bien atteint veut qu'on soit tout à lui,
Et je ne viens ici qu'à dessein de lui dire
Tout ce que là-dessus ma passion m'inspire.

PHILINTE.

Pour moi, si je n'avais qu'à former des désirs,
La cousine Éliante aurait tous mes soupirs;
Son cœur, qui vous estime est solide et sincère,
Et ce choix plus conforme[3] était mieux votre affaire.

ALCESTE.

Il est vrai : ma raison me le dit chaque jour;
Mais la raison n'est pas ce qui règle l'amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux, et l'espoir où vous êtes
Pourrait...

1. *Treuve*. Voy. *les Précieuses ridicules*, scene IV, note 1.

2. *Se fait paraître*, se montre, se manifeste, locution fréquente au XVII[e] siècle. Aussi Voltaire l'a-t-il blâmée à tort : « Une amitie parait et ne se fait pas paraître, » dit-il. On sait que Voltaire, pour ne pas se reporter à l'epoque de Corneille et de Moliere, s'est souvent trompé dans ses remarques de ce genre sur le style.

3. *Plus conforme*, mieux en rapport avec vos goûts, à vous qui avez le cœur « solide et sincère » comme elle.

SCÈNE II

ORONTE, ALCESTE, PHILINTE.

ORONTE.

J'ai su là-bas que, pour quelques emplettes,
Éliante est sortie, et Célimène aussi;
Mais comme l'on m'a dit que vous étiez ici,
J'ai monté pour vous dire, et d'un cœur véritable,
Que j'ai conçu pour vous une estime incroyable,
Et que, depuis longtemps, cette estime m'a mis
Dans un ardent désir d'être de vos amis.
Oui, mon cœur au mérite aime à rendre justice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous unisse :
Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,
N'est pas assurément pour être rejeté.
C'est à vous, s'il vous plait, que ce discours s'adresse.

(En cet endroit Alceste paraît tout rêveur, et semble n'entendre pas qu'Oronte lui parle.)

ALCESTE.

A moi, Monsieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous blesse?

ALCESTE.

Non pas; mais la surprise est fort grande pour moi,
Et je n'attendais pas l'honneur que je reçoi.

ORONTE.

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre,
Et de tout l'univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

L'État n'a rien qui ne soit au-dessous
Du mérite éclatant que l'on découvre en vous.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Oui, de ma part, je vous tiens préférable
A tout ce que j'y vois de plus considérable.

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écrasé, si je mens!

Et pour vous confirmer ici mes sentiments,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monsieur, je vous embrasse,
Et qu'en votre amitié je vous demande place.
Touchez là, s'il vous plaît. Vous me la promettez,
Votre amitié?

ALCESTE.

Monsieur...

ORONTE.

Quoi? vous y résistez?

ALCESTE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'amitié demande un peu plus de mystère.
Et c'est assurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occasion.
Avec lumière et choix cette union veut naître;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaître;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu! c'est là-dessus parler en homme sage,
Et je vous en estime encore davantage :
Souffrons donc que le temps forme des nœuds si doux;
Mais, cependant, je m'offre entièrement à vous :
S'il faut faire à la cour pour vous quelque ouverture,
On sait qu'auprès du Roi je fais quelque figure;
Il m'écoute : et dans tout, il en use, ma foi!
Le plus honnêtement du monde avecque moi.
Enfin je suis à vous de toutes les manières;
Et comme votre esprit a de grandes lumières,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un sonnet que j'ai fait depuis peu,
Et savoir s'il est bon qu'au public je l'expose.

ALCESTE.

Monsieur, je suis mal propre [1] à décider la chose;
Veuillez m'en dispenser.

ORONTE.

Pourquoi?

1. *Mal propre*, peu ou pas du tout propre à, locution tombée en désuétude à cause de la confusion, *mal propre* signifiant aussi sale. Mais on la trouve souvent au XVII[e] siècle Molière a dit dans *les Amants magnifiques* : « Je me sens mal propre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi. »

ALCESTE.

J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'est ce que je demande, et j'aurais lieu de plainte,
Si, m'exposant à vous pour me parler sans feinte,
Vous alliez me trahir, et me déguiser rien.

ALCESTE.

Puisqu'il vous plaît ainsi, Monsieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet... C'est un sonnet [1]. *L'espoir*... C'est une dame
Qui de quelque espérance avait flatté ma flamme.
L'espoir... Ce ne sont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres, et langoureux.

(A toutes ces interruptions il regarde Alceste.)

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'espoir... Je ne sais si le style
Pourra vous en paraître assez net et facile,
Et si du choix des mots vous vous contenterez [2].

ALCESTE.

Nous allons voir, Monsieur.

ORONTE.

Au reste, vous saurez
Que je n'ai demeuré qu'un quart d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monsieur, le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE lit.

L'espoir, il est vrai, nous soulage,
Et nous berce un temps notre ennui;
Mais, Philis, le triste avantage,
Lorsque rien ne marche après lui !

PHILINTE.

Je suis déjà charmé de ce petit morceau [3].

ALCESTE, bas.

Quoi ? vous avez le front de trouver cela beau ?

1. *C'est un sonnet*... Un sonnet très libre, en tout cas, et qui ne respecte pas les règles posées par Boileau au 2e chant de l'*Art poétique*.

2. « Les gens de qualité croient que leur naissance les doit excuser quand ils écrivent mal ; ils sont les premiers à dire : « Cela est écrit cavalièrement, et un gentilhomme n'en doit pas savoir davantage » (de Visé).

3. Comme le furent plusieurs spectateurs qui se méprirent sur les intentions de Molière en entendant ce sonnet. Voy. la notice.

ORONTE.

Vous eûtes de la complaisance;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépense
Pour ne me donner que l'espoir.

PHILINTE.

Ah! qu'en termes galants ces choses-là sont mises!

ALCESTE, bas.

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pousse à bout l'ardeur de mon zèle,
Le trépas sera mon recours.

Vos soins ne m'en peuvent distraire :
Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours[1].

PHILINTE.

La chute en est jolie, amoureuse, admirable.

ALCESTE, bas.

La peste de ta chute! Empoisonneur au diable[2],
En eusses-tu fait une à te casser le nez[3]!

PHILINTE

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE.

Morbleu!...

ORONTE.

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

1 Ronsard avait déjà dit que l'amour est

Un désespoir où toujours on espère,
Un espérer où l'on se désespère.

Ce sonnet ne semble pas, comme celui de Trissotin, pris dans les œuvres d'un mauvais poète du temps; ce doit être un simple pastiche des sonnets dans le goût d'alors.

2. *Empoisonneur au diable!* locution usuelle. Plus loin Alceste dira de même : « Impertinent au diable! »

3. *A te casser le nez.* « Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du misanthrope, dit J.-J. Rousseau, qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le sonnet d'Oronte, et il est bien étrange que celui qui la fait propose, un instant après, la chanson du *Roi Henri* pour un modèle de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit; car le dépit ne dicte rien moins que des pointes; et Alceste, qui passe sa vie à gronder, doit avoir pris, même en grondant, un ton à son tour d'esprit :

Morbleu! vil complaisant, vous louez des sottises!

C'est ainsi que doit parler le misanthrope en colère. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il fallait faire rire le parterre; et voilà comme on avilit la vertu. » — Ce jugement si injuste et si passionné s'explique par les idées étranges que se fait Rousseau du caractère d'Alceste.

PHILINTE.

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, bas.

Et que fais-tu donc, traître?

ORONTE.

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité :
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.
Mais un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir?...

ALCESTE.

Je ne dis pas cela;
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,
On regarde les gens par leurs méchants côtés.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela ; mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal ? et leur ressemblerais-je ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela[1] ; mais enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?

1. *Je ne dis pas cela.* Comparez le « tarte à la crème » de *la Critique de l'École des femmes*, le « sans dot » de *l'Avare*, « le pauvre homme » de *Tartuffe*, le « Qu'allait-il faire dans cette galère ? » des *Fourberies de Scapin*.

Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations,
Dérobez au public ces occupations;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de ridicule et misérable auteur.
C'est ce que je tâchai de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre.
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet?...

ALCESTE.

Franchement, il est bon à mettre au cabinet[1].
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,
Et vos expressions ne sont point naturelles.
Qu'est-ce que *Nous berce un temps notre ennui?*
Et que *Rien ne marche après lui?*
Que *Ne vous pas mettre en dépense,*
Pour ne me donner que l'espoir?
Et que *Philis, on désespère,*
Alors qu'on espère toujours?
Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité :
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.
Le méchant goût du siècle en cela me fait peur.
Nos pères, tous grossiers[2], l'avaient beaucoup meilleur.
Et je prise bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille chanson[3] que je m'en vais vous dire :
Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,

1. *A mettre au cabinet.* Comme nous dirions : à être gardé en portefeuille, à être relégué dans les cartons. Le cabinet était un petit meuble secrétaire à plusieurs tiroirs et compartiments. A la mort de Molière, on en a trouvé deux chez lui.

2. *Tous grossiers,* c.-à-d. si grossiers qu'ils fussent. Aujourd'hui nous dirions *tout grossiers.* Au XVII[e] siècle on ne faisait pas toujours la distinction entre *tout* adjectif et *tout* adverbe.

3. On ne connaît pas l'origine de cette chanson; elle a été probablement empruntée par Molière au répertoire populaire.

Je dirais au roi Henri :
« Reprenez votre Paris :
J'aime mieux ma mie, au gué!
J'aime mieux ma mie. »
La rime n'est pas riche, et le style en est vieux :
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon sens murmure,
Et que la passion parle là toute pure?
Si le roi m'avait donné
Paris, sa grand'ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirais au roi Henri :
« Reprenez votre Paris :
J'aime mieux ma mie, au gué!
J'aime mieux ma mie. »
Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris.
(A Philinte.)
Oui, Monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits,
J'estime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillants, où chacun se récrie.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres,
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage?

ALCESTE.

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrais bien, pour voir, que, de votre manière,
Vous en composassiez sur la même matière.

ALCESTE.

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants;
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.

ORONTE.

Mais, mon petit Monsieur, prenez-le [1] un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foi, mon grand Monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, se mettant entre deux.

Eh! Messieurs, c'est en trop : laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place.
Je suis votre valet, Monsieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

SCÈNE III

PHILINTE, ALCESTE.

PHILINTE.

Hé bien! vous le voyez : pour être trop sincère,
Vous voilà sur les bras une fâcheuse affaire;
Et j'ai bien vu qu'Oronte, afin d'être flatté...

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de société.

PHILINTE.

C'est trop...

ALCESTE.

Laissez-moi là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

1. L'e muet du pronom *le* placé devant une voyelle pouvait s'élider au XVIIe siècle. Racine a écrit de même :

Condamnez-le à l'amende ; et s'il le casse au fouet.

(*Plaideurs*, v. 614).

PHILINTE.

Mais quoi ?...

ALCESTE.

Je n'entends rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore ?

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ah ! parbleu ! c'en est trop ; ne suivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous moquez de moi, je ne vous quitte pas.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, CÉLIMÈNE.

ALCESTE.

Madame, voulez-vous que je vous parle net [1] ?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait ;
Contre elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oui, je vous tromperais de parler autrement ;
Tôt ou tard nous romprons indubitablement ;
Et je vous promettrais mille fois le contraire,
Que je ne serais pas en pouvoir de le faire.

CÉLIMÈNE.

C'est pour me quereller donc, à ce que je voi,
Que vous avez voulu me ramener chez moi ?

ALCESTE.

Je ne querelle point ; mais votre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accès dans votre âme :
Vous avez trop d'amants qu'on voit vous obséder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

1. Régulièrement, les rimes de ces deux premiers vers devraient être féminines, l'acte précédent finissant sur des rimes masculines. Tous les poètes dramatiques ont respecté cet usage.

CÉLIMÈNE.

Des amants que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empêcher les gens de me trouver aimable?
Et lorsque pour me voir ils font de doux efforts,
Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'est pas, Madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Je sais que vos appas vous suivent en tous lieux;
Mais votre accueil retient ceux qu'attirent vos yeux;
Et sa douceur offerte à qui vous rend les armes
Achève sur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leurs assiduités;
Et votre complaisance, un peu moins étendue,
De tant de soupirants chasserait la cohue.
Mais au moins dites-moi, Madame, par quel sort
Votre Clitandre a l'heur[1] de vous plaire si fort?
Sur quel fonds de mérite et de vertu sublime
Appuyez-vous en lui l'honneur de votre estime?
Est-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt[2]
Qu'il s'est acquis chez vous l'estime où l'on le voit?
Vous êtes-vous rendue, avec tout le beau monde,
Au mérite éclatant de sa perruque blonde?
Sont-ce ses grands canons[3] qui vous le font aimer?
L'amas de ses rubans a-t-il su vous charmer?
Est-ce par les appas de sa vaste rhingrave[4]
Qu'il a gagné votre âme en faisant votre esclave[5]?
Ou sa façon de rire et son ton de fausset
Ont-ils de vous toucher su trouver le secret?

CÉLIMÈNE.

Qu'injustement de lui vous prenez de l'ombrage!

1 *Heur* pour *bonheur* « *Heur*, dit La Bruyère, se plaçait où *bonheur* ne saurait entrer; il a fait *heureux* qui est si français, et il a cessé de l'être: si quelques poètes s'en sont servis, c'est moins par choix que par contrainte de la mesure. » Furetière et l'Académie admettant ce mot sans réserve.

2. *L'ongle long.* C'était la mode depuis longtemps. Il en est question dans les aventures du baron de Fœneste de A. d'Aubigné, et Scarron, dans une nouvelle comique, nous présente un personnage qui « s'était laissé croître l'ongle du petit doigt de la gauche jusqu'à une grandeur étonnante, ce qu'il croyait le plus galant du monde »

3. *Canons.* Voy. la scène IX des *Précieuses ridicules.*

4. *Rhingrave.* Culotte ou haut-de-chausse fort ample, attachée aux bas avec plusieurs rubans, dont un rhingrave ou prince allemand avait introduit la mode en France.

5. *En faisant votre esclave*, en posant pour tel dans le monde.

Ne savez-vous pas bien pourquoi je le ménage,
Et que dans mon procès, ainsi qu'il m'a promis,
Il peut intéresser tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez votre procès, Madame, avec constance,
Et ne ménagez point un rival qui m'offense.

CÉLIMÈNE.

Mais de tout l'univers vous devenez jaloux.

ALCESTE.

C'est que tout l'univers est bien reçu de vous.

CÉLIMÈNE.

C'est ce qui doit rasseoir votre âme effarouchée,
Puisque ma complaisance est sur tous épanchée;
Et vous auriez plus lieu de vous en offenser,
Si vous me la voyiez sur un seul ramasser.

ALCESTE.

Mais moi, que vous blâmez de trop de jalousie,
Qu'ai-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie?

CÉLIMÈNE.

Le bonheur de savoir que vous êtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire a mon cœur enflammé?

CÉLIMÈNE.

Je pense qu'ayant pris le soin de vous le dire,
Un aveu de la sorte a de quoi vous suffire.

ALCESTE.

Mais qui m'assurera que, dans le même instant,
Vous n'en disiez peut-être aux autres tout autant?

CÉLIMÈNE.

Certes, pour un amant, la fleurette est mignonne[1],
Et vous me traitez là de gentille personne.
Hé bien! pour vous ôter d'un semblable souci[2],
De tout ce que j'ai dit je me dédis ici;
Et rien ne saurait plus vous tromper que vous-même :
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime?
Ah! que si de vos mains je rattrape mon cœur,
Je bénirai le Ciel de ce rare bonheur!

1. *Fleurette* Compliment galant. Comp Corneille *le Menteur*, v. 945. :
Sa fleurette pour toi prend encore même style.

2. *Oter d'un semblable souci.* Comparez dans *le Cid* cet hemistiche : « Ote-moi d'un doute. »

Je ne le cèle pas, je fais tout mon possible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible,
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait jusqu'ici,
Et c'est pour mes péchés que je vous aime ainsi.

CÉLIMÈNE.

Il est vrai, votre ardeur est pour moi sans seconde.

ALCESTE.

Oui, je puis là-dessus défier tout le monde.
Mon amour ne se peut concevoir, et jamais
Personne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CÉLIMÈNE.

En effet, la méthode en est toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle,
Ce n'est qu'en mots fâcheux qu'éclate votre ardeur,
Et l'on n'a vu jamais un amour si grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que son chagrin ne passe.
A tous nos démêlés coupons chemin, de grâce,
Parlons à cœur ouvert, et voyons d'arrêter...

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ALCESTE, BASQUE.

CÉLIMÈNE.

Qu'est-ce ?

BASQUE.

Acaste est là-bas[1].

CÉLIMÈNE.

Hé bien ! faites monter.

ALCESTE.

Quoi ? l'on ne peut jamais vous parler tête à tête ?
A recevoir le monde on vous voit toujours prête ?
Et vous ne pouvez pas, un seul moment de tous[2],
Vous résoudre à souffrir de n'être pas chez vous ?

CÉLIMÈNE.

Voulez-vous qu'avec lui je me fasse une affaire ?

ALCESTE.

Vous avez des regards[3] qui ne sauraient me plaire.

CÉLIMÈNE.

C'est un homme à jamais ne me le pardonner,

1. *Là-bas*, en bas, comme au vers 1, p. 128.
2. Un seul moment entre tous.
3. *Des regards*. Les éditions de 1682 et de 1734 donnent *égards*.

S'il savait que sa vue eût pu m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela pour vous gêner de sorte?...

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu! de ses pareils la bienveillance importe;
Et ce sont de ces gens qui, je ne sais comment,
Ont gagné, dans la cour de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;
Ils ne sauraient servir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelque appui qu'on puisse avoir d'ailleurs,
On ne doit se brouiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoi qu'il en soit, et sur quoi qu'on se fonde,
Vous trouvez des raisons pour souffrir tout le monde;
Et les précautions de votre jugement...

SCÈNE III

BASQUE, ALCESTE, CÉLIMÈNE.

BASQUE.

Voici Clitandre encor, Madame.

ALCESTE. (Il témoigne[1] s'en vouloir aller.)

Justement.

CÉLIMÈNE.

Où courez-vous?

ALCESTE.

Je sors.

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoi faire?

CÉLIMÈNE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CÉLIMÈNE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.

Ces conversations ne font que m'ennuyer,
Et c'est trop que vouloir me les faire essuyer.

1. *Temoigne*, fait mine...

CÉLIMÈNE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'est impossible.

CÉLIMÈNE.

Hé bien ! allez, sortez, il vous est tout loisible.

SCÈNE IV

ÉLIANTE, PHILINTE, ACASTE, CLITANDRE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, BASQUE.

ÉLIANTE.

Voici les deux marquis qui montent avec nous :
Vous l'est-on venu dire?

CÉLIMÈNE, à Basque.

Oui ; des sièges pour tous.

(A Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti?

ALCESTE.

Non ; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE.

Taisez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE.

Vous perdez le sens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE.

Ah !

ALCESTE.

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE.

Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE.

Non ; mais vous choisirez : c'est trop de patience.

CLITANDRE.

Parbleu ! je viens du Louvre, où Cléonte, au levé [1],
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,

1. *Levé*. Le levé du roi qui se faisait comme le couché. (Voy. *les Précieuses ridicules*. Scène VII à la fin).

D'un charitable avis lui prêter les lumières?

CÉLIMÈNE.

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort[1];
Partout il porte un air qui saute aux yeux d'abord;
Et lorsqu'on le revoit après un peu d'absence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu! s'il faut parler de gens extravagants,
Je viens d'en essuyer un des plus fatigants:
Damon, le raisonneur, qui m'a, ne vous déplaise,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE.

C'est un parleur étrange, et qui trouve toujours
L'art de ne vous rien dire avec de grands discours;
Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE, à Philinte.

Ce début n'est pas mal; et contre le prochain
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, Madame, est un bon caractère.

CÉLIMÈNE.

C'est de la tête aux pieds un homme tout mystère,
Qui vous jette en passant un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde;
A force de façons, il assomme le monde;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien;
De la moindre vétille il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille[2].

ACASTE.

Et Géralde, Madame?

CÉLIMÈNE.

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit sortir du grand seigneur[3];

1. *Il se barbouille fort*, il compromet sa considération.

2. Comparez ce portrait de La Bruyère: « Theodore avec un habit austère a un visage comique, et d'un homme qui entre sur la scène; sa voix, sa démarche, son attitude accompagnent son visage. Il est fin, cauteleux, doucereux, mystérieux; il s'approche de vous, et il vous dit à l'oreille: « *Voilà un beau temps, voilà un beau dégel!* »

3. C-à-d. des noms de grands seigneurs qu'il a sans cesse à la bouche. Comp. encore La Bruyere: « Ils font taire celui qui commence a conter une nouvelle, pour la dire de leur façon qui est la

Dans le brillant commerce il se mêle sans cesse,
Et ne cite jamais que duc, prince, ou princesse :
La qualité l'entête; et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage et de chiens;
Il tutaye[1] en parlant ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monsieur est chez lui hors d'usage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Bélise il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE.

Le pauvre esprit de femme, et le sec entretien !
Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyre :
Il faut suer sans cesse à chercher que lui dire,
Et la stérilité de son expression
Fait mourir à tous coups la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs vous prenez l'assistance :
Le beau temps et la pluie, et le froid et le chaud
Sont des fonds qu'avec elle on épuise bientôt.
Cependant sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur encore épouvantable;
Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille[2] aussi peu qu'une pièce de bois.

ACASTE.

Que vous semble d'Adraste ?

CÉLIMÈNE.

Ah ! quel orgueil extrême !
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même.
Son mérite jamais n'est content de la cour :
Contre elle il fait métier de pester chaque jour,
Et l'on ne donne emploi, charge ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit on ne fasse injustice.

meilleure [illegible] ennent de *Zamet*, de *Ru*[illegible] *bini*, qu'[illegible] ne connais[illegible] [illegible] ont jamais parlé, et [illegible] aient de Monsei[illegible] [illegible] uent.

1. *Tutayer*, prononciation normande, alors assez répandue. Mais, dit Furetière, il n'y a que les gens grossiers et incivils qui se tutoyent. Louis XIV n'aimait pas que les faiseurs d'épitres et de dédicaces le tutoyassent en vers, pas plus qu'ils n'auraient fait en prose : « François Ier ne le souffrit jamais, disait-il un soir chez Mme de Montespan, qui répondit à cela que Despréaux n'avait jamais été qu'un mal appris. »

2. *Grouiller*. La même expression se retrouve dans la bouche de Mme Jourdain (*Bourgeois gentilhomme*, III, 5) et convient bien à une bourgeoise ; ici ce mot qualifié de « bas » par le *Dictionnaire de l'Académie* a paru peu convenable dans la bouche d'une personne de la cour, comme Célimène, et les éditeurs de 1682 l'ont remplacé par *s'émeut*, bien moins expressif.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cléon, chez qui vont aujourd'hui
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈNE.

Que de son cuisinier il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE.

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE.

Oui ; mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas[1] :
C'est un fort méchant plat que sa sotte personne,
Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait assez de cas de son oncle Damis :
Qu'en dites-vous, Madame ?

CÉLIMÈNE.

Il est de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE.

Oui ; mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage ;
Il est guindé sans cesse, et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots.
Depuis que dans la tête il s'est mis d'être habile[2],
Rien ne touche son goût, tant il est difficile ;
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer n'est pas d'un bel esprit,
Que c'est être savant que trouver à redire,
Qu'il n'appartient qu'aux sots d'admirer et de rire,
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens ;
Aux conversations même il trouve à reprendre :
Ce sont propos trop bas pour y daigner descendre ;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit[3] !

1. Comp. le Cliton de La Bruyère : « Il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point. »

2. *D'être habile.* Il se croit un de ces esprits supérieurs dont parle Pascal « qui sont arrivés à l'extrémité de la science et qui méprisent le train du monde ».

3. Ce Damis ressemble beaucoup au Téléphon de La Bruyère que son air de capacité et de hauteur « met au-dessus de tout ce qui se fait, ce qui se dit et ce qui s'écrit ; qui le rend sec sur les louanges, et empêche, qu'on ne puisse arracher de lui la moindre approbation ».

ACASTE.

Dieu me damne, voilà son portrait véritable.

CLITANDRE.

Pour bien peindre les gens vous êtes admirable.

ALCESTE.

Allons, ferme, poussez[1], mes bons amis de cour ;
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour :
Cependant aucun d'eux à vos yeux ne se montre,
Qu'on ne vous voie, en hâte, aller à sa rencontre,
Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE.

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit vous blesse,
Il faut que le reproche à Madame s'adresse.

ALCESTE.

Non, morbleu ! c'est à vous ; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit tous ces traits médisants.
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
Par le coupable encens de votre flatterie ;
Et son cœur à railler trouverait moins d'appas,
S'il avait observé qu'on ne l'applaudit pas.
C'est ainsi qu'aux flatteurs on doit partout se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoi pour ces gens un intérêt si grand,
Vous qui condamneriez ce qu'en eux on reprend ?

CÉLIMÈNE.

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise ?
A la commune voix veut-on qu'il se réduise,
Et qu'il ne fasse pas éclater en tous lieux
L'esprit contrariant qu'il a reçu des cieux ?
Le sentiment d'autrui n'est jamais pour lui plaire ;
Il prend toujours en main l'opinion contraire.
Et penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour lui tant de charmes,
Qu'il prend contre lui-même assez souvent les armes ;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

1. *Poussez.* Comparez plus loin, v. 682 et *la Critique de l'École des femmes*, scène VI.

ALCESTE.

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire,
Et vous pouvez pousser contre moi la satire.

PHILINTE.

Mais il est véritable aussi que votre esprit
Se gendarme toujours contre tout ce qu'on dit,
Et que par un chagrin que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme, ni qu'on loue.

ALCESTE.

C'est que jamais, morbleu ! les hommes n'ont raison,
Que le chagrin contre eux est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE.

Mais...

ALCESTE.

Non, Madame, non : quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;
Et l'on a tort ici de nourrir dans votre âme
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme[1].

CLITANDRE.

Pour moi, je ne sais pas, mais j'avouerai tout haut
Que j'ai cru jusqu'ici Madame sans défaut.

ACASTE.

De grâces et d'attraits je vois qu'elle est pourvue ;
Mais les défauts qu'elle a ne frappent point ma vue.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne ; et loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte ;
A ne rien pardonner le pur amour éclate ;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,
Et dont, à tout propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs,
Et du parfait amour mettre l'honneur suprême
A bien injurier les personnes qu'on aime.

1. *Qu'on y blâme*, aux défauts qu'on [illegible] chez elle.

ÉLIANTE.

L'amour pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter toujours leur choix ;
Jamais leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé tout leur devient aimable :
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.
La pâle est au jasmin en blancheur comparable ;
La noire à faire peur, une brune adorable ;
La maigre a de la taille et de la liberté ;
La grasse est dans son port pleine de majesté,
La malpropre sur soi, de peu d'attraits chargée,
Est mise sous le nom de beauté négligée ;
La géante paraît une déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;
L'orgueilleuse a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe a de l'esprit ; la sotte est toute bonne,
La trop grande parleuse est d'agréable humeur ;
Et la muette garde une honnête pudeur.
C'est ainsi qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,
Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime[1].

ALCESTE.

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMÈNE.

Brisons là ce discours,
Et dans la galerie allons faire deux tours.
Quoi ? vous vous en allez, Messieurs ?

CLITANDRE et ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE.

La peur de leur départ occupe fort votre âme.
Sortez quand vous voudrez, Messieurs ; mais j'avertis
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en être importunée,

1. Couplet imité de Lucrèce (*de Natura rerum*, IV, 1149-1166) dont Molière avait autrefois entrepris une traduction complète. « La même année (1664), dit Brossette, Boileau étant chez M. du Broussin avec M. le duc de Vitri et Molière, ce dernier y devait lire une traduction de Lucrèce en vers français, qu'il avait faite dans sa jeunesse. En attendant le dîner, on pria M. Despréaux de réciter la satire adressée à Molière; mais après ce récit, Molière ne voulut plus lire sa traduction, craignant qu'elle ne fût pas assez belle pour soutenir les louanges qu'il venait de recevoir. »

Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché[1],
Je n'ai point d'autre affaire où je sois attaché.

CÉLIMÈNE, à Alceste.

C'est pour rire, je crois.

ALCESTE.

Non, en aucune sorte.
Nous verrons si c'est moi que vous voudrez qui sorte.

SCÈNE V

BASQUE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

BASQUE, à Alceste.

Monsieur, un homme est là qui voudrait vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dis-lui que je n'ai point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une jaquette à grand'basques plissées,
Avec du dor dessus[2].

CÉLIMÈNE, à Alceste.

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

ALCESTE, allant au-devant du garde.

Qu'est-ce donc qu'il vous plaît?
Venez, Monsieur.

SCÈNE VI

GARDE, ALCESTE, CÉLIMÈNE, ÉLIANTE, ACASTE, PHILINTE, CLITANDRE.

LE GARDE.

Monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monsieur, pour m'en instruire.

1. *Petit couché.* Voy. *les Précieuses ridicules*, fin de la scène VII. Ce détail montre le haut rang que tiennent Acaste et Clitandre à la cour.

2. *Du dor dessus*, corruption populaire pour *de l'or*. Ainsi dans *Don Juan* (Acte II, sc. I) « Il faut que ce soit queuque gros, gros monsieur, dit le paysan Pierrot, car il a *du dor* à son habit tout depuis le haut jusqu'en bas. »

LE GARDE.

Messieurs les Maréchaux[1], dont j'ai commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monsieur.

ALCESTE.

Qui ? moi, Monsieur ?

LE GARDE.

Vous-même.

ALCESTE.

Et pourquoi faire?

PHILINTE.

C'est d'Oronte et de vous la ridicule affaire.

CÉLIMÈNE.

Comment ?

PHILINTE.

Oronte et lui se sont tantôt bravés[2]
Sur certains petits vers, qu'il n'a pas approuvés;
Et l'on veut assoupir la chose en sa naissance.

ALCESTE.

Moi, je n'aurai jamais de lâche complaisance.

PHILINTE.

Mais il faut suivre l'ordre . allons, disposez-vous...

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous ?
La voix de ces Messieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font notre querelle ?
Je ne me dédis point de ce que j'en ai dit,
Je les trouve méchants.

PHILINTE.

Mais d'un plus doux esprit...

ALCESTE.

Je n'en démordrai point : les vers sont exécrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des sentiments traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'irai ; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

1 *Messieurs les Maréchaux*. Le tribunal des maréchaux de France institué en vue d'empêcher le duel, jugeait souverainement du point d'honneur entre gentilhommes et officiers d'armée.

2. *Bravés*, provoqués

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne
De trouver bons les vers dont on se met en peine,
Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais,
Et qu'un homme est pendable après les avoir faits [1].

(A Clitandre et Acaste, qui rient.)

Par la sangbleu ! Messieurs, je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis.

CÉLIMÈNE.

Allez vite paraître
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, Madame, et sur mes pas
Je reviens en ce lieu pour vider nos débats.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

CLITANDRE, ACASTE.

CLITANDRE.

Cher marquis, je te vois l'âme bien satisfaite :
Toute chose t'égaye et rien ne t'inquiète.
En bonne foi, crois-tu, sans t'éblouir les yeux,
Avoir de grands sujets de paraître joyeux ?

ACASTE.

Parbleu ! je ne vois pas, lorsque je m'examine,
Où prendre aucun sujet d'avoir l'âme chagrine.
J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
Qui se peut dire noble avec quelque raison ;
Et je crois, par le rang que me donne ma race,
Qu'il est fort peu d'emplois dont je ne sois en passe [2].

1. Rapprochez cette anecdote : « Molière engageait un jour Boileau à épargner Chapelain dans ses satires, sous prétexte que ce poète était fort aimé de Colbert et du roi lui-même : « Oh ! le roi et M. Colbert feront ce qui leur plaira, dit Boileau brusquement ; mais à moins que le roi ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers de Chapelain, je soutiendrai toujours qu'un homme, après avoir fait *la Pucelle*, mérite d'être pendu. » Molière se mit à rire de cette saillie, et l'employa ensuite fort à propos. »

2. *Être en passe de*, être en mesure d'arriver... Terme emprunté à certains jeux. Au billard ou au jeu de mail, on est *en passe*, quand on est en mesure

Pour le cœur, dont sur tout nous devons faire cas,
On sait, sans vanité, que je n'en manque pas,
Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.
Pour de l'esprit, j'en ai, sans doute, et du bon goût
A juger sans étude et raisonner de tout,
A faire aux nouveautés, dont je suis idolâtre,
Figure de savant sur les bancs du théâtre[1],
Y décider en chef, et faire du fracas
A tous les beaux endroits qui méritent des has.
Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
Les dents belles surtout, et la taille est fort fine.
Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
Qu'on serait mal venu de me le disputer.
Je me vois dans l'estime[2] autant qu'on y puisse être,
Fort aimé du beau sexe, et bien auprès du maître.
Je crois qu'avec cela, mon cher Marquis, je croi,
Qu'on peut, par tous pays, être content de soi.

CLITANDRE.

Oui; mais, trouvant ailleurs des conquêtes faciles,
Pourquoi pousser ici des soupirs inutiles?

ACASTE.

Moi? Parbleu! je ne suis de taille ni d'humeur
A pouvoir d'une belle essuyer la froideur.
C'est aux gens mal tournés, aux mérites vulgaires,
A brûler constamment[3] pour les beautés sévères,
A languir à leurs pieds et souffrir leurs rigueurs,
A chercher le secours des soupirs et des pleurs,
Et tâcher, par des soins d'une très longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie[4] à leur peu de mérite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à crédit, et faire tous les frais.
Quelque rare que soit le mérite des belles,
Je pense, Dieu merci! qu'on vaut son prix comme elles
Que pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,

de faire passer sa boule ou sa bille par ce que l'on appelle *la passe*, petite arcade de fer placée sur le billard ou à chaque bout du mail.

1. On a vu dans *la Critique de l'École des femmes* cette habitude que les gens du bel air avaient de se placer sur la scène. Comparez *les Fâcheux* (I, 1).

2. *Je me vois dans l'estime*, je jouis d'une bonne réputation, je suis estimé de tous et partout.

3. *Constamment*, avec constance.

4. C-à-d. ce qu'on dénie, ce qu'on refuse.

Ce n'est pas la raison qu'il ne leur coûte rien[3],
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, Marquis, être fort bien ici?

ACASTE.

J'ai quelque lieu, Marquis, de le penser ainsi.

CLITANDRE.

Crois-moi, détache-toi de cette erreur extrême :
Tu te flattes, mon cher, et t'aveugles toi-même.

ACASTE.

Il est vrai, je me flatte et m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais qui te fait juger ton bonheur si parfait?

ACASTE.

Je me flatte.

CLITANDRE.

Sur quoi fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui soient sûres?

ACASTE.

Je m'abuse, te dis-je.

CLITANDRE.

Est-ce que de ses vœux
Célimène t'a fait quelques secrets aveux?

ACASTE.

Non, je suis maltraité.

CLITANDRE.

Réponds-moi, je te prie.

ACASTE.

Je n'ai que des rebuts.

CLITANDRE.

Laissons la raillerie,
Et me dis quel espoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je suis le misérable, et toi le fortuné :
On a pour ma personne une aversion grande,
Et quelqu'un de ces jours il faut que je me pende.

3. *Ce n'est pas la raison que*, il n'est pas juste, il n'est pas raisonnable que

CLITANDRE.

O ça, veux-tu, Marquis, pour ajuster nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une chose tous deux?
Que qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleur part au cœur de Célimène,
L'autre ici fera place au vainqueur prétendu[1]
Et le délivrera d'un rival assidu?

ACASTE.

Ah! parbleu! tu me plais avec un tel langage.
Et, du bon de mon cœur à cela je m'engage.
Mais, chut!

SCÈNE II

CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

CÉLIMÈNE.

Encore ici?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CÉLIMÈNE.

Je viens d'ouïr entrer un carrosse là-bas :
Savez-vous qui c'est?

CLITANDRE.

Non.

SCÈNE III

BASQUE, CÉLIMÈNE, ACASTE, CLITANDRE.

BASQUE.

Arsinoé, Madame,
Monte ici pour vous voir.

CÉLIMÈNE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Éliante là-bas est à l'entretenir.

CÉLIMÈNE.

De quoi s'avise-t-elle et qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude consommée en tous lieux elle passe,

1. *Au vainqueur pretendu*, ou bien au vainqueur présumé, au vainqueur futur· par allusion aux expressions en usage alors, *un gendre, un mari prétendus*; ou bien au vainqueur que réclamera, que *prétendra* Célimène. On voit souvent au XVIIe siècle, surtout dans Corneille, *prétendre* employé comme verbe actif dans le sens de *aspirer a* ou *reclamer comme une chose due*.

Et l'ardeur de son zèle...

CÉLIMÈNE.

Oui, oui, franche grimace :
Dans l'âme elle est du monde, et ses soins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, sans en venir à bout.
Elle ne saurait voir qu'avec un œil d'envie
Les amants déclarés dont une autre est suivie ;
Et son triste mérite, abandonné de tous,
Contre le siècle aveugle est toujours en courroux.
Elle tâche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on voit d'affreuse solitude;
Et pour sauver l'honneur de ses faibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Cependant un amant plairait fort à la dame,
Et même pour Alceste elle a tendresse d'âme.
Ce qu'il me rend de soins outrage ses attraits,
Elle veut que ce soit un vol que je lui fais;
Et son jaloux dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, sous main, contre moi se détache.
Enfin je n'ai rien vu de si sot à mon gré :
Elle est impertinente au suprême degré,
Et...

SCÈNE IV

ARSINOÉ, CÉLIMÈNE, CLITANDRE, ACASTE.

CÉLIMÈNE.

Ah! quel heureux sort en ce lieu vous amène?
Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ai cru vous devoir

CÉLIMÈNE.

Ah! mon Dieu! que je suis contente de vous voir!

(Clitandre et Acaste sortent en riant.)

ARSINOÉ.

Leur départ ne pouvait plus à propos se faire.

CÉLIMÈNE.

Voulons-nous nous asseoir[1]?

ARSINOÉ.

Il n'est pas nécessaire,
Madame. L'amitié doit surtout éclater

1. *Voulons-nous nous asseoir?* pour : Voulez-vous prendre la peine de vous asseoir?

Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'honneur et de la bienséance,
Je viens, par un avis qui touche votre honneur,
Témoigner l'amitié que pour vous a mon cœur.
Hier j'étais chez des gens de vertu singulière,
Où sur vous du discours on tourna la matière[1];
Et là, votre conduite, avec ses grands éclats[2],
Madame, eut le malheur qu'on ne la loua pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Votre galanterie et les bruits qu'elle excite
Trouvèrent des censeurs plus qu'il n'aurait fallu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel parti je sus prendre :
Je fis ce que je pus pour vous pouvoir défendre,
Je vous excusai fort sur votre intention,
Et voulus de votre âme être la caution.
Mais vous savez qu'il est des choses dans la vie
Qu'on ne peut excuser, quoiqu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous viviez vous faisait un peu tort,
Qu'il prenait dans le monde une méchante face,
Qu'il n'est conte fâcheux que partout on n'en fasse,
Et que, si vous vouliez, tous vos déportements[3]
Pourraient moins donner prise aux mauvais jugements.
Non que j'y croie au fond l'honnêteté blessée :
Me préserve le Ciel d'en avoir la pensée!
Mais aux ombres du crime on prête aisément foi,
Et ce n'est pas assez de bien vivre pour soi.
Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer[4] qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

CÉLIMÈNE.

Madame, j'ai beaucoup de grâces à vous rendre :
Un tel avis m'oblige, et loin de le mal prendre,
J'en prétends reconnaître, à l'instant, la faveur

1. Nous dirions aujourd'hui : ou la conversation tomba sur vous.

2. *Éclats.* Manifestation bruyante, scandale. Arsinoé donne à ce mot, comme au suivant, une signification très injurieuse.

3. *Déportements,* mauvaise conduite.

4. *Et pour l'attribuer qu'aux...* Ellipse très vive et fréquente pour : « l'attribuer à autre chose que... »

Par un avis aussi qui touche votre honneur;
Et comme je vous vois vous montrer mon amie,
En m'apprenant les bruits que de moi l'on publie,
Je veux suivre, à mon tour, un exemple si doux,
En vous avertissant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,
Je trouvai quelques gens d'un très rare mérite,
Qui, parlant des vrais soins d'une âme qui vit bien,
Firent tomber sur vous, Madame, l'entretien.
Là, votre pruderie et vos éclats de zèle
Ne furent pas cités comme un fort bon modèle :
Cette affectation d'un grave extérieur,
Vos discours éternels de sagesse et d'honneur,
Vos mines et vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'estime où vous êtes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jetez sur tous,
Vos fréquentes leçons, et vos aigres censures
Sur des choses qui sont innocentes et pures,
Tout cela, si je puis vous parler franchement,
Madame, fut blâmé d'un commun sentiment
A quoi bon, disaient-ils, cette mine modeste,
Et ce sage dehors que dément tout le reste?
Elle est à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat ses gens[1], et ne les paye point.
Dans tous les lieux dévôts elle étale un grand zèle;
Mais elle met du blanc et veut paraître belle.
Elle fait des tableaux couvrir les nudités;
Mais elle a de l'amour pour les réalités.
Pour moi, contre chacun je pris votre défense,
Et leur assurai fort que c'était médisance;
Mais tous les sentiments combattirent le mien;
Et leur conclusion fut que vous feriez bien
De prendre moins de soin des actions des autres,

1. *Elle bat ses gens.* — On avait la main très leste au XVII[e] siècle. Saint-Simon raconte que Madame, mère du duc de Chartres, décocha à son fils dans la grande galerie de Versailles devant toute la cour un soufflet à lui faire voir des chandelles, et la deuxième duchesse d'Orléans nous apprend que toutes les filles de Monsieur Gaston, frère de Louis XIII, battaient leurs gens, hommes et femmes. « La princesse d'Harcourt, dit-elle, logeait au-dessus de moi à Versailles, et je l'entendais souvent battre ses domestiques; parfois le bâton dont elle se servait lui échappait des mains et roulait par terre. Un jour une de ses femmes riposta, et depuis, la princesse n'osa plus battre un seul de ses gens : cela devant toute la cour. »

Et de vous mettre un peu plus en peine des vôtres;
Qu'on doit se regarder soi-même un fort long temps,
Avant que de songer à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au besoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le soin.
Madame, je vous crois aussi trop raisonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribuer qu'aux mouvements secrets
D'un zèle qui m'attache à tous vos intérêts.

ARSINOÉ.

A quoi qu'en reprenant on soit assujettie,
Je ne m'attendais pas à cette repartie,
Madame, et je vois bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon sincère avis vous a blessée au cœur.

CÉLIMÈNE.

Au contraire, Madame; et si l'on était sage,
Ces avis mutuels seraient mis en usage :
On détruirait par là, traitant de bonne foi[1],
Ce grand aveuglement où chacun est pour soi.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le même zèle
Nous ne continuions[2] cet office fidèle,
Et ne prenions grand soin de nous dire, entre nous,
Ce que nous entendrons, vous de moi, moi de vous.

ARSINOÉ.

Ah! Madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'est en moi que l'on peut trouver fort à reprendre.

CÉLIMÈNE.

Madame, on peut, je crois, louer et blâmer tout,
Et chacun a raison suivant l'âge ou le goût.
Il est une saison pour la galanterie;
Il en est une aussi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le parti,
Quand de nos jeunes ans l'éclat est amorti :
Cela sert à couvrir de fâcheuses disgrâces.
Je ne dis pas qu'un jour je ne suive vos traces :
L'âge amènera tout, et ce n'est pas le temps,

1. *Traitant de bonne foi.* En ayant des relations, des entretiens sincères...

2. *Nous ne continuions...* Grammaticalement, ce second *ne* ne s'explique pas. Mais il y en a de nombreux exemples dans la langue du XVIIe siècle.

Madame, comme on sait, d'être prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien faible avantage,
Et vous faites sonner terriblement votre âge[1].
Ce que de plus que vous on en pourrait avoir
N'est pas un si grand cas[2] pour s'en tant prévaloir;
Et je ne sais pourquoi votre âme ainsi s'emporte[3],
Madame, à me pousser de cette étrange sorte.

CÉLIMÈNE.

Et moi, je ne sais pas, Madame, aussi pourquoi
On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Faut-il de vos chagrins sans cesse à moi vous prendre?
Et puis-je mais[4] des soins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma personne aux gens inspire de l'amour,
Et si l'on continue à m'offrir chaque jour
Des vœux que votre cœur peut souhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y saurais que faire, et ce n'est pas ma faute:
Vous avez le champ libre, et je n'empêche pas
Que pour les attirer vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ.

Hélas! et croyez-vous que l'on se mette en peine
De ce nombre d'amants dont vous faites la vaine,
Et qu'il ne nous soit pas fort aisé de juger
A quel prix aujourd'hui l'on peut les engager?
Pensez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que votre seul mérite attire cette foule?
Qu'ils ne brûlent pour vous que d'un honnête amour,
Et que pour vos vertus ils vous font tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites,
Le monde n'est point dupe; et j'en vois qui sont faites
A pouvoir inspirer de tendres sentiments,
Qui chez elles pourtant ne fixent points d'amants;
Et de là nous pouvons tirer des conséquences,
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs sans de grandes avances,
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'est notre soupirant,
Et qu'il faut acheter tous les soins qu'on nous rend.

1. *Faire sonner son âge.* Cette métaphore expressive, tirée du bruit de la cloche, se retrouve dans Corneille, La Fontaine, Bossuet, Saint-Simon, etc.

2. *N'est pas un si grand cas*, n'est pas chose si importante...

3. *S'emporte*, s'acharne.

4. *Puis-je mais*... (*mais* vient du latin *magis*, qui signifie *plus*). Puis-je faire davantage, suis-je responsable des soins que les hommes ne vont pas vous rendre?

Ne vous enflez donc pas d'une si grande gloire
Pour les petits brillants [1] d'une faible victoire;
Et corrigez un peu l'orgueil de vos appas,
De traiter pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux enviaient les conquêtes des vôtres,
Je pense qu'on pourrait faire comme les autres,
Ne se point ménager, et vous faire bien voir
Que l'on a des amants quand on en veut avoir.

CÉLIMÈNE.

Ayez-en donc, Madame, et voyons cette affaire :
Par ce rare secret efforcez-vous de plaire;
Et sans...

ARSINOÉ.

Brisons, Madame, un pareil entretien :
Il pousserait trop loin votre esprit et le mien;
Et j'aurais pris déjà le congé qu'il faut prendre,
Si mon carrosse encor ne m'obligeait d'attendre.

CÉLIMÈNE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrêter [2],
Madame, et là-dessus rien ne doit vous hâter;
Mais, sans vous fatiguer de ma cérémonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
Et Monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.
Alceste, il faut que j'aille écrire un mot de lettre,
Que, sans me faire tort, je ne saurais remettre.
Soyez avec Madame : elle aura la bonté
D'excuser aisément mon incivilité.

SCÈNE V

ALCESTE, ARSINOÉ.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carrosse vienne;
Et jamais tous ses soins ne pouvaient m'offrir rien
Qui me fût plus charmant qu'un pareil entretien.
En vérité, les gens d'un mérite sublime
Entraînent de chacun et l'amour et l'estime;

1. *Petits brillants*, mince éclat. Mot très répandu au XVIIe siècle. On disait d'un poème qu'il avait « bien des brillants » (*Dictionnaire de l'Académie*, 1694).

2. *Arrêter*, demeurer, rester.

Et le vôtre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos intérêts.
Je voudrais que la cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendît plus de justice :
Vous avez à vous plaindre, et je suis en courroux,
Quand je vois chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moi, Madame! Et sur quoi pourrais-je en rien prétendre[1] ?
Quel service à l'État est-ce qu'on m'a vu rendre ?
Qu'ai-je fait, s'il vous plaît, de si brillant de soi,
Pour me plaindre à la cour qu'on ne fait rien pour moi ?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la cour jette des yeux propices,
N'ont pas toujours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion, ainsi que le pouvoir ;
Et le mérite enfin que vous nous faites voir
Devrait...

ALCESTE.

Mon Dieu ! laissons mon mérite, de grâce ;
De quoi voulez-vous là que la cour s'embarrasse ?
Elle aurait fort à faire, et ses soins seraient grands
D'avoir à déterrer le mérite des gens.

ARSINOÉ.

Un mérite éclatant se déterre lui-même :
Du vôtre en bien des lieux on fait un cas extrême ;
Et vous saurez de moi qu'en deux fort bons endroits
Vous fûtes hier loué par des gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Eh ! Madame, l'on loue aujourd'hui tout le monde,
Et le siècle par là n'a rien qu'on ne confonde[2]:
Tout est d'un grand mérite également doué,
Ce n'est plus un honneur que de se voir loué ;
D'éloges on regorge, à la tête on les jette,
Et mon valet de chambre est mis dans la Gazette.

ARSINOÉ.

Pour moi, je voudrais bien, que pour vous montrer mieux,
Une charge à la cour vous pût frapper les yeux.
Pour peu que d'y songer nous vous fassiez les mines[3],

1 Sur quoi pourrais-je avoir quelques pretentions ?

2. *N'a rien qu'on ne confonde*, c-à-d. que tous les mérites sont confondus dans les mêmes éloges, et on a vu qu'Alceste veut « qu'on le distingue ».

3. *Vous nous fassiez les mines*, vous nous fassiez signe que vous y songez.

On peut, pour vous servir, remuer des machines[1],
Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que je fisse ?
L'humeur dont je me sens veut que je m'en bannisse.
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une âme compatible avec l'air de la cour;
Je ne me trouve point les vertus nécessaires
Pour y bien réussir et faire mes affaires.
Être franc et sincère est mon plus grand talent;
Je ne sais point jouer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
Doit faire en ce pays fort peu de résidence.
Hors de la cour, sans doute, on n'a pas cet appui,
Et ces titres d'honneur qu'elle donne aujourd'hui;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de jouer de fort sots personnages :
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à louer les vers de Messieurs tels,
A donner de l'encens à Madame une telle,
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle[2].

ARSINOÉ.

Laissons, puisqu'il vous plaît, ce chapitre de cour;
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en votre amour;
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterais fort vos ardeurs mieux placées.
Vous méritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, Madame, votre amie ?

ARSINOÉ.

Oui; mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus longtemps le tort que l'on vous fait;
L'état où je vous vois afflige trop mon âme,
Et je vous donne avis qu'on trahit votre flamme.

1. *Remuer des machines.* La Bruyère a dit à peu près de même : « On fait sa brigue pour parvenir à un grand poste, on prépare toutes ses machines... »

2. *Essuyer la cervelle*, les folies de nos marquis écervelés. Ce mot est ordinairement accompagné d'un adjectif, par exemple : sotte, usée, légère, évaporée, etc.

ALCESTE.

C'est me montrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant!

ARSINOÉ.

Oui, toute mon amie [1], elle est et je la nomme
Indigne d'asservir le cœur d'un galant homme;
Et le sien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela se peut, Madame : on ne voit pas les cœurs;
Mais votre charité se serait bien passée [2]
De jeter dans le mien une telle pensée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas être désabusé,
Il faut ne vous rien dire, il est assez aisé [3].

ALCESTE.

Non; mais sur ce sujet, quoi que l'on nous expose,
Les doutes sont fâcheux plus que toute autre chose;
Et je voudrais, pour moi, qu'on ne me fît savoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien! c'est assez dit; et sur cette matière
Vous allez recevoir une pleine lumière.
Oui, je veux que de tout vos yeux vous fassent foi :
Donnez-moi seulement la main jusque chez moi;
Là je vous ferai voir une preuve fidèle
De l'infidélité du cœur de votre belle;
Et si pour d'autres yeux le vôtre peut brûler,
On pourra vous offrir de quoi vous consoler.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLIANTE, PHILINTE.

PHILINTE.

Non, l'on n'a point vu d'âme à manier si dure,
Ni d'accommodement plus pénible à conclure :
En vain de tous côtés on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pu l'entraîner;

1. *Toute mon amie*, bien que mon amie.
2. C-à-d. eût bien pu s'abstenir.
3. *Il est assez aisé*, c.-à-d. : c'est chose facile de vous contenter.

Et jamais différend si bizarre, je pense,
N'avait de ces Messieurs[1] occupé la prudence.
« Non, Messieurs, disait-il, je ne me dédis point,
Et tomberai d'accord de tout, hors de ce point.
De quoi s'offense-t-il? et que veut-il me dire?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire?
Que lui fait mon avis, qu'il a pris de travers?
On peut être honnête homme, et faire mal des vers :
Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matières;
Je le tiens galant homme en toutes les manières,
Homme de qualité, de mérite et de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort méchant auteur.
Je louerai, si l'on veut, son train et sa dépense,
Son adresse à cheval, aux armes, à la danse;
Mais, pour louer ses vers, je suis son serviteur[2];
Et lorsque d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit de rimer avoir aucune envie,
Qu'on n'y soit condamné sur peine de la vie[3]. »
Enfin toute la grâce et l'accommodement
Où s'est, avec effort, plié son sentiment,
C'est de dire, croyant adoucir bien son style :
« Monsieur, je suis fâché d'être si difficile,
Et, pour l'amour de vous, je voudrais, de bon cœur,
Avoir trouvé tantôt votre sonnet meilleur. »
Et dans une embrassade, on leur a, pour conclure,
Fait vite envelopper toute la procédure.

ÉLIANTE.

Dans ses façons d'agir, il est fort singulier;
Mais j'en fais, je l'avoue, un cas particulier,
Et la sincérité dont son âme se pique
A quelque chose, en soi, de noble et d'héroïque.
C'est une vertu rare au siècle d'aujourd'hui,
Et je la voudrais voir partout comme chez lui.

PHILINTE.

Pour moi, plus je le vois, plus surtout je m'étonne
De cette passion où son cœur s'abandonne :
De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne sais pas comment il s'avise d'aimer;

1. Ces messieurs du tribunal des maréchaux. Voy. vers 752.
2. Cf. Boileau, satire IX. Ce sont les mêmes idées et le même mouvement...
3. *Sur peine de la vie.* Expression très usitée au XVII[e] siècle. Voy. La Rochefoucauld, *Maximes*, 461 ; Mme de Sévigné, *Lettre* du 30 octobre 1675, etc.

Et je sais moins encor comment votre cousine
Peut être la personne où son penchant l'incline.

ÉLIANTE.

Cela fait assez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'est pas toujours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raisons de douces sympathies
Dans cet exemple-ci se trouvent démenties[1]

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choses qu'on peut voir?

ÉLIANTE.

C'est un point qu'il n'est pas fort aisé de savoir.
Comment pouvoir juger s'il est vrai qu'elle l'aime?
Son cœur de ce qu'il sent n'est pas bien sûr lui-même;
Il aime quelquefois sans qu'il le sache bien,
Et croit aimer aussi parfois qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Je crois que notre ami, près de cette cousine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et s'il avait mon cœur, à dire vérité[2],
Il tournerait ses vœux tout d'un autre côté,
Et, par un choix plus juste, on le verrait, Madame,
Profiter des bontés que lui montre votre âme.

ÉLIANTE.

Pour moi, je n'en fais point de façons[3], et je croi
Qu'on doit, sur de tels points, être de bonne foi:
Je ne m'oppose point à toute sa tendresse;
Au contraire, mon cœur pour elle s'intéresse;
Et, si c'était qu'à moi la chose pût tenir[4],
Moi-même à ce qu'il aime on me verrait l'unir.
Mais si dans un tel choix, comme tout se peut faire,
Son amour éprouvait quelque destin contraire,
S'il fallait que d'un autre on couronnât les feux,
Je pourrais me résoudre à recevoir ses vœux;
Et le refus souffert, en pareille occurrence
Ne m'y ferait trouver aucune répugnance[5].

1. Comp. ces vers de *Rodogune* Act I, sc. v).

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

2. Nous dirions aujourd'hui à dire vrai.

3. C.-à-d., je n'hésite pas à le confesser franchement.

4. *Et si c'était qu'à moi*, s'il se trouvait que la chose pût dépendre de moi.

5. C-à-d. j'accepterais sans répugnance les vœux repoussés par Célimène.

PHILINTE.

Et moi, de mon côté, je ne m'oppose pas,
Madame, à ces bontés qu'ont pour lui vos appas;
Et lui-même, s'il veut, il peut bien vous instruire
De ce que là-dessus j'ai pris soin de lui dire.
Mais si, par un hymen qui les joindrait eux deux,
Vous étiez hors d'état de recevoir ses vœux,
Tous les miens tenteraient la faveur éclatante
Qu'avec tant de bonté votre âme lui présente :
Heureux si, quand son cœur s'y pourra dérober,
Elle pouvait sur moi, Madame, retomber.

ÉLIANTE.

Vous vous divertissez Philinte.

PHILINTE.

Non, Madame,
Et je vous parle ici du meilleur de mon âme.
J'attends l'occasion de m'offrir hautement,
Et de tous mes souhaits j'en presse le moment.

SCÈNE II

ALCESTE, ÉLIANTE, PHILINTE.

ALCESTE.

Ah! faites-moi raison[1], Madame, d'une offense
Qui vient de triompher de toute ma constance.

ÉLIANTE.

Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir[2]?

ALCESTE.

J'ai ce que sans mourir je ne puis concevoir;
Et le déchaînement de toute la nature
Ne m'accablerait pas comme cette aventure.
C'en est fait... Mon amour... Je ne saurais parler.

ÉLIANTE.

Que votre esprit un peu tâche à se rappeler.

ALCESTE.

O juste Ciel! faut-il qu'on joigne à tant de grâces
Les vices odieux des âmes les plus basses?

1. C.-à-d. rendez-moi raison.

2. Ce vers et les onze suivants sont presque textuellement reproduits de la scène VII du IVe acte de *Don Garcie de Navarre* — Comme *Don Garcie* n'avait pas eu de succès, il n'était pas encore imprimé. Molière a pu légitimement reprendre un certain nombre de vers oubliés des contemporains, et les introduire dans cette scène qui a avec celle de *Don Garcie* de grandes analogies, tant par l'expression de la passion que par la situation où se trouvent les divers personnages.

ÉLIANTE.

Mais encor, qui vous peut?...

ALCESTE.

Ah! tout est ruiné[1];
Je suis, je suis trahi, je suis assassiné :
Célimène... eût-on pu croire cette nouvelle?
Célimène me trompe et n'est qu'une infidèle.

ÉLIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juste fondement?

PHILINTE.

Peut-être est-ce un soupçon conçu légèrement,
Et votre esprit jaloux prend parfois des chimères...

ALCESTE.

Ah! morbleu, mêlez-vous, Monsieur, de vos affaires.
C'est de sa trahison n'être que trop certain,
Que l'avoir, dans ma poche, écrite de sa main.
Oui, Madame, une lettre écrite pour Oronte
A produit à mes yeux ma disgrâce et sa honte :
Oronte, dont j'ai cru qu'elle fuyait les soins,
Et que de mes rivaux je redoutais le moins.

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'est pas quelquefois si coupable qu'on pense.

ALCESTE.

Monsieur, encore un coup, laissez-moi, s'il vous plait,
Et ne prenez souci que de votre intérêt.

ÉLIANTE.

Vous devez modérer vos transports, et l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'est à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'est à vous que mon cœur a recours aujourd'hui
Pour pouvoir s'affranchir de son cuisant ennui.
Vengez-moi d'une ingrate et perfide parente,
Qui trahit lâchement une ardeur si constante;
Vengez-moi de ce trait qui doit vous faire honneur.

ÉLIANTE.

Moi, vous venger! Comment?

ALCESTE.

En recevant mon cœur.
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidèle :

1. *Tout est ruiné*, dans le sens du latin, tout s'écroule, s'effondre.

C'est par là que je puis prendre vengeance d'elle;
Et je la veux finir par les sincères vœux,
Par le profond amour, les soins respectueux,
Les devoirs empressés et l'assidu service
Dont ce cœur va vous faire un ardent sacrifice.

ÉLIANTE.

Je compatis, sans doute, à ce que vous souffrez,
Et ne méprise point le cœur que vous m'offrez;
Mais peut-être le mal n'est pas si grand qu'on pense,
Et vous pourrez quitter ce désir de vengeance.
Lorsque l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force desseins qu'on n'exécute pas :
On a beau voir, pour rompre, une raison puissante,
Une coupable aimée est bientôt innocente;
Tout le mal qu'on lui veut se dissipe aisément,
Et l'on sait ce que c'est qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, Madame, non : l'offense est trop mortelle,
Il n'est point de retour, et je romps avec elle;
Rien ne saurait changer le dessein que j'en fais,
Et je me punirais de l'estimer jamais.
La voici. Mon courroux redouble à cette approche;
Je vais de sa noirceur lui faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, et vous porter après
Un cœur tout dégagé de ses trompeurs attraits.

SCÈNE III

CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE.

O Ciel ! de mes transports puis-je être ici le maître ?

CÉLIMÈNE.

Ouais ! Quel est donc le trouble où je vous vois paraître ?
Et que me veulent dire et ces soupirs poussés,
Et ces sombres regards que sur moi vous lancez ?

ALCESTE.

Que toutes les horreurs dont une âme est capable
A vos déloyautés n'ont rien de comparable;
Que le sort, les démons, et le Ciel en courroux
N'ont jamais rien produit de si méchant que vous [1].

1. Ces quatre vers sont encore empruntés à *Don Garcie* (Acte IV, s. VIII). Il en est de même, sauf quelques changements de détail, de la tirade qui suit.

CÉLIMÈNE.

Voilà certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ah ! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire :
Rougissez bien plutôt, vous en avez raison ;
Et j'ai de sûrs témoins [1] de votre trahison.
Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme :
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme ;
Par ces fréquents soupçons qu'on trouvait odieux,
Je cherchais le malheur qu'ont rencontré mes yeux ;
Et malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,
Mon astre me disait ce que j'avais à craindre.
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je souffre le dépit de me voir outragé.
Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,
Que l'amour veut partout naître sans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,
Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.
Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,
Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte ;
Et, rejetant mes vœux dès le premier abord [2],
Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,
C'est une trahison, c'est une perfidie,
Qui ne saurait trouver de trop grands châtiments,
Et je puis tout permettre à mes ressentiments.
Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage ;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage :
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés,
Je cède aux mouvements d'une juste colère,
Et je ne réponds pas de ce que je puis faire.

CÉLIMÈNE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement ?
Avez-vous, dites-moi, perdu le jugement ?

ALCESTE.

Oui, oui, je l'ai perdu, lorsque dans votre vue
J'ai pris, pour mon malheur, le poison qui me tue,
Et que j'ai cru trouver quelque sincérité

1. *Témoins, testimonia*, preuves.
2. *Et, rejetant mes vœux*, proposition absolue ; et, si elle eût rejeté mes vœux...

Dans les traitres appas dont je fus enchanté.

CÉLIMÈNE.

De quelle trahison pouvez-vous donc vous plaindre ?

ALCESTE.

Ah ! que ce cœur est double et sait bien l'art de feindre !
Mais pour le mettre à bout, j'ai des moyens tout prêts :
Jettez ici les yeux, et connaissez vos traits[1] ;
Ce billet découvert suffit pour vous confondre,
Et contre ce témoin on n'a rien à répondre.

CÉLIMÈNE.

Voilà donc le sujet qui vous trouble l'esprit ?

ALCESTE.

Vous ne rougissez pas en voyant cet écrit ?

CÉLIMÈNE.

Et par quelle raison faut-il que j'en rougisse ?

ALCESTE.

Quoi ? vous joignez ici l'audace à l'artifice ?
Le désavouerez-vous, pour n'avoir point de seing[2] ?

CÉLIMÈNE.

Pourquoi désavouer un billet de ma main ?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir sans demeurer confuse
Du crime dont vers[3] moi son style vous accuse ?

CÉLIMÈNE.

Vous êtes, sans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoi ? vous bravez ainsi ce témoin convaincant !
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage, et qui vous fasse honte ?

CÉLIMÈNE.

Oronte ! Qui vous dit que la lettre est pour lui ?

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains l'ont remise aujourd'hui.
Mais je veux consentir qu'elle soit pour un autre :
Mon cœur en a-t-il moins à se plaindre du vôtre ?
En serez-vous vers moi moins coupable en effet ?

CÉLIMÈNE.

Mais si c'est une femme à qui va ce billet,

1. *Vos traits*, votre écriture.

2. C.-à-d. parce qu'il n'est pas signé de votre main.

3. *Vers moi*, envers moi... Racine a dit de même : « M'acquitter vers vous de mes respects profonds. » Vaugelas avait pourtant remarqué que « ces deux propositions ne veulent pas être confondues », mais il n'avait pas encore réussi à les faire distinguer.

En quoi vous blesse-t-il, et qu'a-t-il de coupable ?

ALCESTE.

Ah ! le détour est bon, et l'excuse admirable.
Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à ce trait,
Et me voilà, par là, convaincu tout à fait.
Osez-vous recourir à ces ruses grossières ?
Et croyez-vous les gens si privés de lumières ?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez soutenir un mensonge si clair ;
Et comment vous pourrez tourner pour une femme
Tous les mots d'un billet qui montre tant de flamme ?
Ajustez[1], pour couvrir un manquement de foi,
Ce que je m'en vais lire...

CÉLIMÈNE.

Il ne me plaît pas, moi[2].
Je vous trouve plaisant d'user d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'osez dire !

ALCESTE.

Non, non : sans s'emporter, prenez un peu souci
De me justifier les termes que voici.

CÉLIMÈNE.

Non, je n'en veux rien faire ; et dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'est de peu d'importance.

ALCESTE.

De grâce, montrez-moi, je serai satisfait,
Qu'on peut pour une femme expliquer ce billet.

CÉLIMÈNE.

Non, il est pour Oronte, et je veux qu'on le croie[3] ;
Je reçois tous ses soins avec beaucoup de joie ;
J'admire ce qu'il dit, j'estime ce qu'il est,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît.
Faites, prenez parti, que rien ne vous arrête,
Et ne me rompez pas davantage la tête.

ALCESTE.

Ciel ! rien de plus cruel peut-il être inventé ?
Et jamais cœur fut-il de la sorte traité ?
Quoi ? d'un juste courroux je suis ému contre elle,

1. *Ajustez*, c.-à-d. conciliez ceci avec cela.

2. Le même hémistiche est dans le *Tartuffe*, v. 575. — *Moi*, quant à moi.

3. C'est encore un mouvement semblable qu'on retrouve dans *Don Garcie* (Acte II, s. v). Les vers 1371-1372, 1381-1384, 1401-1409, 1424-1430 sont aussi, avec de légers changements, empruntés à cette comédie.

C'est moi qui me viens plaindre, et c'est moi qu'on querelle!
On pousse ma douleur et mes soupçons à bout,
On me laisse tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur est encore assez lâche
Pour ne pouvoir briser la chaîne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un généreux mépris
Contre l'ingrat objet dont il est trop épris!
Ah! que vous savez bien ici, contre moi-même,
Perfide, vous servir de ma faiblesse extrême,
Et ménager pour vous l'excès prodigieux
De ce fatal amour né de vos traîtres yeux!
Défendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et cessez d'affecter d'être envers moi coupable.
Rendez-moi, s'il se peut, ce billet innocent :
A vous prêter les mains[1] ma tendresse consent;
Efforcez-vous ici de paraître fidèle,
Et je m'efforcerai, moi, de vous croire telle.

CÉLIMÈNE.

Allez, vous êtes fou dans vos transports jaloux,
Et ne méritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrais bien savoir qui pourrait me contraindre
A descendre pour vous aux bassesses de feindre,
Et pourquoi, si mon cœur penchait d'autre côté,
Je ne le dirais pas avec sincérité.
Quoi? de mes sentiments l'obligeante assurance
Contre tous vos soupçons ne prend pas ma défense?
Auprès d'un tel garant, sont-ils de quelque poids?
N'est-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix?
Et puisque notre cœur fait un effort extrême
Lorsqu'il peut se résoudre à confesser qu'il aime,
Puisque l'honneur du sexe, ennemi de nos feux,
S'oppose fortement à de pareils aveux,
L'amant qui voit pour lui franchir un tel obstacle
Doit-il impunément douter de cet oracle?
Et n'est-il pas coupable en ne s'assurant pas[2]
A ce qu'on ne dit point qu'après de grands combats?
Allez, de tels soupçons méritent ma colère,
Et vous ne valez pas que l'on vous considère :
Je suis sotte, et veux mal à ma simplicité

1. *A vous prêter les mains*, à vous aider à prouver votre innocence.

2. C-à-d. en ne prenant pas confiance sur....

De conserver encor pour vous quelque bonté ;
Je devrais autre part attacher mon estime,
Et vous faire un sujet de plainte légitime.

ALCESTE.

Ah ! traîtresse, mon faible est étrange pour vous !
Vous me trompez sans doute avec des mots si doux ;
Mais il n'importe, il faut suivre ma destinée :
A votre foi mon âme est toute abandonnée ;
Je veux voir, jusqu'au bout, quel sera votre cœur,
Et si de me trahir il aura la noirceur.

CÉLIMÈNE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ah ! rien n'est comparable à mon amour extrême ;
Et dans l'ardeur qu'il a de se montrer à tous,
Il va jusqu'à former des souhaits contre vous.
Oui, je voudrais qu'aucun ne vous trouvât aimable,
Que vous fussiez réduite en un sort misérable ;
Que le Ciel, en naissant [1], ne vous eût donné rien,
Que vous n'eussiez ni rang, ni naissance, ni bien,
Afin que de mon cœur l'éclatant sacrifice
Vous pût d'un pareil sort réparer l'injustice,
Et que j'eusse la joie et la gloire, en ce jour,
De vous voir tenir tout des mains de mon amour [2].

CÉLIMÈNE.

C'est me vouloir du bien d'une étrange manière !
Me préserve le Ciel que vous ayez matière... !
Voici, Monsieur Du Bois, plaisamment figuré [3].

SCÈNE IV

DU BOIS, CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ALCESTE.

Que veut cet équipage, et cet air effaré ?
Qu'as-tu ?

DU BOIS.

Monsieur...

1. *En naissant*, à votre naissance.

2. *Des mains de mon amour*. Expression hardie. Comp. plus haut : « Ma tendresse consent à vous prêter les mains », et plus loin : « Que votre cœur veuille donner les mains au dessein. »

3. *Plaisamment figuré*, avec une plaisante figure et un plaisant équipage. Du Bois a en effet de grandes bottes et est vêtu en courrier prêt à prendre la poste avec son maître. Cet acte étant un peu sérieux, Molière a tenu à le terminer par une scène franchement comique.

ALCESTE.

Hé bien ?

DU BOIS.

Voici bien des mystères.

ALCESTE.

Qu'est-ce ?

DU BOIS.

Nous sommes mal, Monsieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoi ?

DU BOIS.

Parlerai-je haut ?

ALCESTE.

Oui, parle, et promptement.

DU BOIS.

N'est-il point là quelqu'un ?

ALCESTE.

Ah! que d'amusement [1] !

Veux-tu parler ?

DU BOIS.

Monsieur, il faut faire retraite.

ALCESTE.

Comment ?

DU BOIS.

Il faut d'ici déloger sans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoi ?

DU BOIS.

Je vous dis qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La cause ?

DU BOIS.

Il faut partir, Monsieur, sans dire adieu.

ALCESTE.

Mais par quelle raison me tiens-tu ce langage ?

DU BOIS.

Par la raison, Monsieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ah! je te casserai la tête assurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement.

1. *Que d'amusement !* que de retard !

DU BOIS.

Monsieur, un homme noir et d'habit et de mine
Est venu nous laisser, jusque dans la cuisine,
Un papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudrait, pour le lire, être pis que démon.
C'est de votre procès, je n'en fais aucun doute;
Mais le diable d'enfer, je crois, n'y verrait goutte.

ALCESTE.

Hé bien? quoi? Ce papier, qu'a-t-il à démêler,
Traître, avec le départ dont tu viens me parler?

DU BOIS.

C'est pour vous dire ici, Monsieur, qu'une heure ensuite,
Un homme qui souvent vous vient rendre visite
Est venu vous chercher avec empressement,
Et ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement,
Sachant que je vous sers avec beaucoup de zèle,
De vous dire... Attendez, comme est-ce qu'il s'appelle[1]?

ALCESTE.

Laisse-là son nom, traître, et dis ce qu'il t'a dit.

DU BOIS.

C'est un de vos amis enfin, cela suffit.
Il m'a dit que d'ici votre péril vous chasse,
Et que d'être arrêté le sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoi? n'a-t-il voulu te rien spécifier?

DU BOIS.

Non : il m'a demandé de l'encre et du papier,
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je pense,
Du fond de ce mystère avoir la connaissance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CÉLIMÈNE.

Que peut envelopper ceci?

ALCESTE.

Je ne sais; mais j'aspire à m'en voir éclairci.
Auras-tu bientôt fait, impertinent au diable?

DU BOIS, après avoir longtemps cherché.

Ma foi, je l'ai, Monsieur, laissé sur votre table.

1. *Comme est-ce?* Pour : comment est-ce? expression déjà vieillie à cette époque. « Lorsqu'on interroge, dit Vaugelas, il faut dire *comment* et non pas *comme*. » Mais Du Bois, pas plus que les autres domestiques de Molière, ne se soucie de parler Vaugelas. Il vient bien de dire : *une heure ensuite* pour *une heure après*, et il va bien dire : *et vous a fait un mot* ».

ALCESTE.

Je ne sais qui me tient...

CÉLIMÈNE.

Ne vous emportez pas,
Et courez démêler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empêcher que je vous entretienne ;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour[1]
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ALCESTE, PHILINTE.

ALCESTE.

La résolution en est prise, vous dis-je.

PHILINTE.

Mais quel que soit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...?

ALCESTE.

Non : vous avez beau faire et beau me raisonner,
Rien de ce que je dis ne me peut détourner :
Trop de perversité règne au siècle où nous sommes,
Et je veux me tirer du commerce des hommes.
Quoi? contre ma partie on voit tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur et les lois ;
On publie en tous lieux l'équité de ma cause ;
Sur la foi de mon droit mon âme se repose :
Cependant je me vois trompé par le succès ;
J'ai pour moi la justice, et je perds mon procès !
Un traître, dont on sait la scandaleuse histoire,
Est sorti triomphant d'une fausseté noire !
Toute la bonne foi cède à sa trahison !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raison !
Le poids de sa grimace, où brille l'artifice,
Renverse le bon droit et tourne[2] la justice !
Il fait par un arrêt couronner son forfait !
Et, non content[3] encor du tort que l'on me fait,

1. *Souffrez*, c-à-d. permettez.
2. *Tourne la justice*, la fausse.
3. *Et non content...* se rapporte à *fourbe ;* il y a là un changement de construction, une inversion très forte dans la phrase.

Il court parmi le monde un livre abominable[1],
Et de qui la lecture est même condamnable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le fourbe a le front de me faire l'auteur !
Et là-dessus on voit Oronte qui murmure,
Et tâche méchamment d'appuyer l'imposture !
Lui, qui d'un honnête homme à la cour tient le rang,
A qui je n'ai rien fait qu'être sincère et franc,
Qui me vient, malgré moi, d'une ardeur empressée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma pensée;
Et parce que j'en use avec honnêteté,
Et ne le veux trahir, lui ni la vérité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
Le voilà devenu mon plus grand adversaire !
Et jamais de son cœur je n'aurai de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que son sonnet fût bon !
Et les hommes, morbleu ! sont faits de cette sorte !
C'est à ces actions que la gloire[2] les porte !
Voilà la bonne foi, le zèle vertueux,
La justice et l'honneur que l'on trouve chez eux !
Allons, c'est trop souffrir les chagrins qu'on nous forge :
Tirons-nous de ce bois et de ce coupe-gorge.
Puisque entre humains ainsi vous vivez en vrais loups,
Traîtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le dessein où vous êtes,
Et tout le mal n'est pas si grand que vous le faites :
Ce que votre partie ose vous imputer
N'a point eu le crédit de vous faire arrêter;
On voit son faux rapport lui-même se détruire,
Et c'est une action qui pourrait bien lui nuire.

ALCESTE.

Lui ? De semblables tours il ne craint point l'éclat;
Il a permission d'être franc scélérat;
Et loin qu'à son crédit nuise cette aventure,
On l'en verra demain en meilleure posture.

1. *Un livre abominable.* « Les hypocrites, dit Grimarest, avaient été tellement irrités par le *Tartuffe*, que l'on fit courir dans Paris un livre terrible que l'on mettait sur le compte de Molière, pour le perdre. » Ces vers sont une protestation du poète.

2. *La gloire*, ici la vanité. Nous retrouvons encore ce vieux sens dans le mot *glorieux*.

PHILINTE.

Enfin, il est constant qu'on n'a point trop donné[1]
Au bruit que contre vous sa malice a tourné :
De ce côté déjà vous n'avez rien à craindre ;
Et pour votre procès, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous est en justice aisé d'y revenir,
Et contre cet arrêt...

ALCESTE.

Non : je veux m'y tenir.
Quelque sensible tort qu'un tel arrêt me fasse,
Je me garderai bien de vouloir qu'on le casse :
On y voit trop à plein le bon droit maltraité,
Et je veux qu'il demeure à la postérité
Comme une marque insigne, un fameux témoignage
De la méchanceté des hommes de notre âge.
Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra coûter ;
Mais, pour vingt mille francs, j'aurai droit de pester
Contre l'iniquité de la nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin vos soins sont superflus :
Que pouvez-vous, Monsieur, me dire là-dessus ?
Aurez-vous bien le front de me vouloir en face
Excuser les horreurs de tout ce qui se passe ?

PHILINTE.

Non : je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaît :
Tout marche par cabale et par pur intérêt ;
Ce n'est plus que la ruse aujourd'hui qui l'emporte,
Et les hommes devraient être faits d'autre sorte.
Mais est-ce une raison que leur peu d'équité
Pour vouloir se tirer de leur société ?
Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
Des moyens d'exercer notre philosophie :
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
Et si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles,

1. *On n'a point trop donné au bruit*, c.-à-d. on ne s'est pas laissé prendre trop facilement aux calomnies qu'il a répandues contre vous.

Puisqu'on en met l'usage à pouvoir, sans ennui
Supporter, dans nos droits, l'injustice d'autrui;
Et de même qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je sais que vous parlez, Monsieur, le mieux du monde;
En beaux raisonnements vous abondez toujours;
Mais vous perdez le temps et tous vos beaux discours.
La raison, pour mon bien, veut que je me retire :
Je n'ai point sur ma langue un assez grand empire;
De ce que je dirais je ne répondrais pas,
Et je me jetterais cent choses sur les bras.
Laissez-moi, sans dispute, attendre Célimène :
Il faut qu'elle consente au dessein qui m'amène;
Je vais voir si son cœur a de l'amour pour moi,
Et c'est ce moment-ci qui doit m'en faire foi.

PHILINTE.

Montons chez Éliante, attendant[1] sa venue.

ALCESTE.

Non, de trop de souci je me sens l'âme émue.
Allez-vous-en la voir, et me laissez enfin
Dans ce petit coin sombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'est une compagnie étrange pour attendre,
Et je vais obliger Éliante à descendre.

SCÈNE II

ORONTE, CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ORONTE.

Oui, c'est à vous de voir si par des nœuds si doux,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de votre âme une pleine assurance :
Un amant là-dessus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,
Vous ne devez point feindre[2] à me le faire voir;
Et la preuve, après tout, que je vous en demande,
C'est de ne plus souffrir qu'Alceste vous prétende[3];
De le sacrifier, Madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dès ce jour.

1. *Attendant*, en attendant.
2. *Feindre à*, hésiter à. On retrouvera cette expression dans *l'Avare* (I, v).
3. *Vous prétende*. Comp. *Don Garcie* (v. 140) :
C'est inutilement qu'il prétend Done Elvire.

CÉLIMÈNE.

Mais quel sujet si grand contre lui vous irrite,
Vous à qui j'ai tant vu parler de son mérite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclaircissements;
Il s'agit de savoir quels sont vos sentiments.
Choisissez, s'il vous plaît, de garder l'un ou l'autre :
Ma résolution n'attend rien que la vôtre.

ALCESTE, sortant du coin où il s'était retiré.

Oui, Monsieur a raison : Madame, il faut choisir
Et sa demande ici s'accorde à mon désir[1].
Pareille ardeur me presse, et même soin m'amène;
Mon amour veut du vôtre une marque certaine,
Les choses ne sont plus pour traîner en longueur,
Et voici le moment d'expliquer votre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, Monsieur d'une flamme importune
Troubler aucunement votre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, Monsieur, jaloux ou non jaloux,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si votre amour au mien lui semble préférable...

ALCESTE.

Si du moindre penchant elle est pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre désormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'est à vous de parler sans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer sans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher et choisir de nous deux.

ORONTE.

Quoi? sur un pareil choix vous semblez être en peine!

1. *S'accorde à*, s'accorde avec.

ALCESTE.

Quoi? votre âme balance, et paraît incertaine!

CÉLIMÈNE.

Mon Dieu! que cette instance[1] est là hors de saison,
Et que vous témoignez tous deux peu de raison!
Je sais prendre parti sur cette préférence,
Et ce n'est pas mon cœur maintenant qui balance :
Il n'est point suspendu, sans doute, entre vous deux,
Et rien n'est sitôt fait que le choix de nos vœux.
Mais je souffre, à vrai dire, une gêne trop forte
A prononcer en face un aveu de la sorte :
Je trouve que ces mots qui sont désobligeants
Ne se doivent point dire en présence des gens;
Qu'un cœur de son penchant donne assez de lumière,
Sans qu'on nous fasse aller jusqu'à rompre en visière;
Et qu'il suffit enfin que de plus doux témoins
Instruisent un amant du malheur de ses soins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'appréhende :
J'y consens pour ma part.

ALCESTE.

Et moi, je le demande :
C'est son éclat surtout qu'ici j'ose exiger,
Et je ne prétends point vous voir rien ménager.
Conserver tout le monde est votre grande étude;
Mais plus d'amusement, et plus d'incertitude.
Il faut vous expliquer nettement là-dessus,
Ou bien pour un arrêt je prends votre refus;
Je saurais, de ma part, expliquer ce silence,
Et me tiendrai pour dit tout le mal que j'en pense.

ORONTE.

Je vous sais fort bon gré, Monsieur, de ce courroux,
Et je lui dis ici même chose que vous.

CÉLIMÈNE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la justice?
Et ne vous dis-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Éliante qui vient.

1. *Instance*, prière instante, insistance. Comp. *Tartuffe*, v. 1453.

SCÈNE III

ÉLIANTE, PHILINTE, CÉLIMÈNE, ORONTE, ALCESTE.

CÉLIMÈNE.

Je me vois, ma cousine, ici persécutée
Par des gens dont l'humeur y paraît concertée[1].
Ils veulent l'un et l'autre, avec même chaleur,
Que je prononce entre eux le choix que fait mon cœur,
Et que, par un arrêt qu'en face il me faut rendre,
Je défende à l'un d'eux tous les soins qu'il peut prendre.
Dites-moi si jamais cela se fait ainsi.

ÉLIANTE.

N'allez point là-dessus me consulter ici :
Peut-être y pourriez-vous être mal adressée,
Et je suis pour les gens qui disent leur pensée.

ORONTE.

Madame, c'est en vain que vous vous défendez.

ALCESTE.

Tous vos détours ici seront mal secondés.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, et lâcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que poursuivre à garder le silence[2].

ORONTE.

Je ne veux qu'un seul mot pour finir nos débats.

ALCESTE.

Et moi, je vous entends, si vous ne parlez pas.

SCÈNE IV

ACASTE, CLITANDRE, ARSINOÉ, PHILINTE, ÉLIANTE, ORONTE, CÉLIMÈNE, ALCESTE.

ACASTE.

Madame, nous venons tous deux, sans vous déplaire,
Éclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE.

Fort à propos, Messieurs, vous vous trouvez ici,
Et vous êtes mêlés dans cette affaire aussi.

ARSINOÉ.

Madame, vous serez surprise de ma vue;
Mais ce sont ces Messieurs qui causent ma venue :

1. *Y paraît concertée*, à cela, à me persécuter. Comp. page 129, v. 5.

2. *Poursuivre à*, continuer à, locution rare alors.

Tous deux ils m'ont trouvée, et se sont plaints à moi
D'un trait à qui mon cœur ne saurait prêter foi.
J'ai du fond de votre âme une trop haute estime,
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime :
Mes yeux ont démenti leurs témoins les plus forts [1] ;
Et l'amitié passant sur de petits discords,
J'ai bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oui, Madame, voyons, d'un esprit adouci,
Comment vous vous prendrez à soutenir ceci [2].
Cette lettre par vous est écrite à Clitandre ?

CLITANDRE.

Vous avez pour Acaste écrit ce billet tendre.

ACASTE.

Messieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obscurité,
Et je ne doute pas que sa civilité
A connaître sa main n'ait trop su vous instruire ;
Mais ceci vaut assez la peine de le lire.

Vous êtes un étrange homme de condamner mon enjouement, et de me reprocher que je n'ai jamais tant de joie que lorsque je ne suis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injuste ; et si vous ne venez bien vite me demander pardon de cette offense, je ne vous la pardonnerai de ma vie. Notre grand flandrin de Vicomte...

Il devrait être ici.

Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, est un homme qui ne saurait me revenir ; et depuis que je l'ai vu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ai pu jamais prendre bonne opinion de lui [3]. *Pour le petit Marquis...*

C'est moi-même, Messieurs, sans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hier longtemps la main [4], *je trouve qu'il n'y a rien de si mince que toute sa*

1. *Ont démenti leurs témoins les plus forts*, ont refusé de reconnaître les preuves les plus fortes que m'apportaient Acaste et Clitandre.

2. *Vous vous prendrez à*, vous vous y prendrez pour.

3. Grimarest raconte à ce sujet l'anecdocte suivante dont il faut suspecter l'authenticité : « Molière ne voulut point ôter du *Misanthrope* ce grand flandrin qui crachait dans un puits pour faire des ronds, que Madame défunte lui avait dit de supprimer, lorsqu'il eut l'honneur de lire sa pièce à cette princesse. Elle regardait cet endroit comme un trait indigne d'un si bon ouvrage ; mais Molière avait son original ; il voulait le mettre sur le théâtre. »

4. *Qui me tint longtemps la main* Aujourd'hui nous offrons le bras ; au XVIIe siècle on donnait la main. (Voy. p. 162, v. 18).

ersonne : et ce sont de ces mérites qui n'ont que la cape t l'épée[1]. *Pour l'homme aux rubans verts...*

(A Acaste.)

A vous le dé[2], Monsieur.

Pour l'homme aux rubans verts[3], *il me divertit quelque-ois avec ses brusqueries et son chagrin bourru ; mais il est ent moments où je le trouve le plus fâcheux du monde. Et our l'homme à la veste.*

(A Oronte.)

Voici votre paquet.

Et pour l'homme à la veste[4], *qui s'est jeté dans le bel sprit et veut être auteur malgré tout le monde, je ne puis ne donner la peine d'écouter ce qu'il dit ; et sa prose me atigue autant que ses vers. Mettez-vous donc en tête que je e me divertis pas toujours si bien que vous pensez ; que je ous trouve à dire*[5] *plus que je ne voudrais dans toutes les arties où l'on m'entraîne ; et que c'est un merveilleux ssaisonnement aux plaisirs qu'on goûte que la présence les gens qu'on aime.*

CLITANDRE.

Me voici maintenant, moi.

Votre Clitandre dont vous me parlez, et qui fait tant le loucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurais de 'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime ; et ous l'êtes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour être raisonnable, vos sentiments contre les siens ; et voyez-noi le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le hagrin d'en être obsédée.

D'un fort beau caractère on voit là le modèle,
Madame, et vous savez comment cela s'appelle?
Il suffit : nous allons l'un et l'autre en tous lieux

1. *Que la cape et l'épée.* « On dit qu'un homme n'a que l'epée et la cape, pour dire qu'il n'a rien vaillant, qu'il n'a aucune fortune établie. On le dit figurément de toutes les choses qui n'ont ni valeur ni mérite, mais seulement un peu d'apparence » (Furetière).

2. *A vous le dé!* Allusion au jeu de dés, où le cornet passe de main en main.

3. *L'homme aux rubans verts.* Alceste. C'est ainsi que le désigne A. de Musset dans *Une Soirée perdue* :

J'oserais ramasser le fouet de la satire,
Et l'habiller de noir, cet homme *aux rubans verts*,
Qui se fâchait jadis pour quelques méchants vers.

4. *L'homme à la veste.* Sous le manteau, on portait encore d'ordinaire un pourpoint. Des amateurs de modes nouvelles, dont était Oronte, commençaient à remplacer le pourpoint par une veste. De là cette désignation remplacée plus tard (1682), pour plus de clarté, par *l'homme au sonnet*.

5. *Je vous trouve à dire.* Je vous regrette, vous me manquez.

Montrer de votre cœur le portrait glorieux[1].

ACASTE.

J'aurais de quoi vous dire, et belle est la matière;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colère;
Et je vous ferai voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs du plus haut prix.

(Ils sortent.)

ORONTE.

Quoi? de cette façon je vois qu'on me déchire,
Après tout ce qu'à moi je vous ai vu m'écrire!
Et votre cœur, paré de beaux semblants d'amour,
A tout le genre humain se promet tour à tour!
Allez, j'étais trop dupe, et je vais ne plus l'être.
Vous me faites un bien, me faisant vous connaître :
J'y profite d'un cœur qu'ainsi vous me rendez,
Et trouve ma vengeance en ce que vous perdez,
(A Alceste.)
Monsieur, je ne fais plus d'obstacle à votre flamme,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.

(Il sort.)

ARSINOÉ.

Certes, voilà le trait du monde le plus noir;
Je ne m'en saurais taire, et me sens émouvoir.
Voit-on des procédés qui soient pareils aux vôtres?
Je ne prends point de part aux intérêts des autres;
Mais Monsieur, que chez vous fixait votre bonheur,
Un homme comme lui, de mérite et d'honneur,
Et qui vous chérissait avec idolâtrie,
Devait-il...

ALCESTE.

Laissez-moi, Madame, je vous prie,
Vider mes intérêts moi-même là-dessus,
Et ne vous chargez point de ces soins superflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre ici sa querelle,
Il n'est point en état de payer ce grand zèle;
Et ce n'est pas à vous que je pourrai songer,
Si par un autre choix je cherche à me venger.

ARSINOÉ.

Hé! croyez-vous, Monsieur, qu'on ait cette pensée,
Et que de vous avoir on soit tant empressée?

1 *Le portrait glorieux* ces lettres où se peint si bien votre caractère.

Je vous trouve un esprit bien plein de vanité,
Si de cette créance il peut s'être flatté.
Le rebut de Madame est une marchandise
Dont on aurait grand tort d'être si fort éprise.
Détrompez-vous, de grâce, et portez-le moins haut[1] :
Ce ne sont pas des gens comme moi qu'il vous faut;
Vous ferez bien encor de soupirer pour elle,
Et je brûle de voir une union si belle.

(Elle se retire.)

ALCESTE.

Hé bien! je me suis tu, malgré ce que je voi,
Et j'ai laissé parler tout le monde avant moi :
Ai-je pris sur moi-même un assez long empire,
Et puis-je maintenant...?

CÉLIMÈNE.

Oui, vous pouvez tout dire :
Vous en êtes en droit, lorsque vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ai tort, je le confesse, et mon âme confuse
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excuse.
J'ai des autres ici méprisé le courroux,
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous,
Votre ressentiment, sans doute, est raisonnable :
Je sais combien je dois vous paraître coupable,
Que toute chose dit que j'ai pu vous trahir,
Et qu'enfin vous avez sujet de me haïr.
Faites-le, j'y consens

ALCESTE.

Hé! le puis-je, traîtresse?
Puis-je ainsi triompher de toute ma tendresse?
Et quoique avec ardeur je veuille vous haïr,
Trouvé-je un cœur en moi tout prêt à m'obéir?
(A Éliante et Philinte.)
Vous voyez ce que peut une indigne tendresse,
Et je vous fais tous deux témoins de ma faiblesse.
Mais, à vous dire vrai, ce n'est pas encor tout,
Et vous allez me voir la pousser jusqu'au bout,
Montrer que c'est à tort que sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il est toujours de l'homme

1. *Portez-le moins haut*, montrez-vous moins hautain. Comp. *le Cid* :

...Mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot et l'a porté trop haut.

Oui[1], je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en saurai, dans mon âme, excuser tous les traits,
Et me les couvrirai du nom d'une faiblesse
Où le vice du temps porte votre jeunesse,
Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
Au dessein que j'ai fait de fuir tous les humains,
Et que dans mon désert, où j'ai fait vœu de vivre,
Vous soyez sans tarder, résolue à me suivre :
C'est par là seulement que, dans tous les esprits,
Vous pouvez réparer le mal de vos écrits,
Et qu'après cet éclat qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'être permis de vous aimer encore.

CÉLIMÈNE.

Moi, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et dans votre désert aller m'ensevelir !

ALCESTE.

Et s'il faut qu'à mes feux votre flamme réponde,
Que vous doit importer tout le reste du monde ?
Vos désirs avec moi ne sont-ils pas contents[2] ?

CÉLIMÈNE.

La solitude effraye une âme de vingt ans :
Je ne sens point la mienne assez grande, assez forte,
Pour me résoudre à prendre un dessein de la sorte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourrai me résoudre à serrer de tels nœuds;
Et l'hymen...

ALCESTE.

Non : mon cœur à présent vous déteste,
Et ce refus lui seul fait plus que tout le reste.
Puisque vous n'êtes point, en des liens si doux,
Pour trouver tout en moi, comme moi tout en vous,
Allez, je vous refuse, et ce sensible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

(Célimène se retire, et Alceste parle à Éliante.)

Madame, cent vertus ornent votre beauté,
Et je n'ai vu qu'en vous de la sincérité;
De vous depuis longtemps je fais un cas extrême;
Mais laissez-moi toujours vous estimer de même,
Et souffrez que mon cœur, dans ses troubles divers,

1. Il s'adresse de nouveau à Célimène.

2. *Contents*, satisfaits, dans le sens étymologique, qui se contentent de.

Ne se présente point à l'honneur de vos fers :
Je m'en sens trop indigne, et commence à connaître
Que le Ciel pour ce nœud ne m'avait point fait naître;
Que ce serait pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valait pas;
Et qu'enfin...

ÉLIANTE.

Vous pouvez suivre cette pensée:
Ma main de se donner n'est pas embarrassée:
Et voilà votre ami, sans trop m'inquiéter,
Qui, si je l'en priais, la pourrait accepter.

PHILINTE.

Ah! cet honneur, Madame, est toute mon envie,
Et j'y sacrifierais et mon sang et ma vie.

ALCESTE.

Puissiez-vous pour goûter de vrais contentements,
L'un pour l'autre à jamais garder ces sentiments!
Trahi de toutes parts, accablé d'injustices,
Je vais sortir d'un gouffre où triomphent les vices,
Et chercher sur la terre un endroit écarté
Où d'être homme d'honneur on ait la liberté.

PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute chose,
Pour rompre le dessein que son cœur se propose.

LE TARTUFFE

(1667)

NOTICE

La même année que *le Misanthrope*, Molière donna *le Médecin malgré lui* et *Mélicerte*, et au commencement de 1667 *le Sicilien ou l'Amour peintre*. C'est cette année-là que *Tartuffe* fut enfin joué sous le titre inoffensif et provisoire de *l'Imposteur*. Cette grande comédie, dont les dévots, à force de plaintes, de criailleries et de pamphlets, empêchaient depuis trois ans la représentation publique, parut sur la scène du Palais-Royal le 5 août. A la veille de partir pour la campagne de Flandre, le roi avait verbalement levé, en causant avec Molière, l'interdiction qu'il s'était vu, pour ainsi dire, contraint de prononcer en 1664, afin de ne pas irriter les dévots, « gens implacables[1] ». Si l'on songe que depuis cette époque Molière avait joué son *Tartuffe* plusieurs fois devant la cour, à Versailles, au Raincy et à Villers-Cotterets, qu'il l'avait lu dans différents salons, notamment chez le duc d'Orléans, à Fontainebleau devant le légat du saint-siège, chez Ninon de Lenclos, etc., etc.[2]; que cette comédie ne cessait d'être célébrée par les uns et attaquée par les autres, qu'elle faisait en un mot l'entretien de tout Paris, on comprendra quel dût être, le jour de la première, l'empressement du public. Dès le lendemain, un journaliste versificateur, Robinet, constatait le succès et promettait longue vie au chef-d'œuvre nouveau :

...Dès hier en foule on le vit,
Et je crois que longtemps on le verra de même;
On se fait étouffer pour ouïr ce qu'il dit,
Et l'on le paye mieux qu'un prêcheur en carême.

Hélas ! ce gazetier enthousiaste comptait, comme le

1. Voy. la préface et le premier placet.

2. Voy. la satire III de Boileau, écrite en 1665, vers 25.

pauvre Molière d'ailleurs, sans M. de Lamoignon que le roi Louis XIV avait chargé, en son absence, de l'administration et de la police de Paris. Le 6 août, un huissier de la cour du Parlement, un monsieur Loyal quelconque, vint au nom du premier président interdire la pièce. Il paraît même qu'ordre fut donné de fermer la porte du théâtre, de la garder rigoureusement et de déchirer les affiches qui annonçaient pour le lendemain, dimanche, la seconde représentation. Ce fut un coup terrible pour Molière. Peu en veine d'esprit ce jour-là, et bien loin de songer au jeu de mots qu'une légende ridicule lui prête [1], il courut chez Boileau, et de là, conduit par cet ami dévoué, toujours prêt à rendre service [2], chez M. de Lamoignon. Le moment était mal choisi : le premier président partait pour la messe.

Ce fut en vain que le poète protesta contre l'interdiction d'une pièce autorisée, affirmait-il, par le roi, en vain qu'il essaya de prouver l'innocence de sa comédie, qu'il énuméra toutes les précautions qu'il avait prises, les suppressions qu'il avait faites de tous les passages capables de fournir l'ombre d'un prétexte aux dévots, les vers retranchés, les expressions adoucies, surtout le titre d'*Imposteur* substitué à celui de *Tartuffe* qui avait fait tant de tapage : M. de Lamoignon demeura inflexible, et refusa de révoquer les ordres donnés. « Quand le roi sera de retour, dit-il en congédiant Molière et son ami, il vous permettra, s'il le juge à propos, de représenter *le Tartuffe;* mais pour moi je croirais abuser de l'autorité que le roi m'a fait l'honneur de me confier pendant son absence, si je vous accordais la permission que vous me demandez. »

Attendre le retour du roi ! laisser entre la première et la seconde représentation de *Tartuffe* un intervalle de plu-

1. « J'ai demandé à M. Despréaux, écrit Brossette, s'il était vrai, que Molière avait dit dans le compliment qu'il fit au public venu pour voir sa pièce : « Messieurs, nous aurions eu l'honneur de vous donner une représentation de *Tartuffe* sans les défenses qui nous ont été faites ; mais Monsieur le premier président ne veut pas qu'on *le* joue. » M. Despréaux m'a dit que cela n'était point véritable, qu'il savait le contraire par lui-même. »

2. Deux ans auparavant, dans son *Discours au roi*, Boileau avait protesté en ces termes contre les cris d'aigle des adversaires de *Tartuffe* :

Ce sont eux que l'on voit, d'un discours insensé,
Publier dans Paris que tout est renversé,
Au moindre bruit qui court qu'un auteur les menace
De jouer des bigots la trompeuse grimace.
Pour eux un tel ouvrage est un monstre odieux :
C'est offenser les lois, c'est s'attaquer aux Cieux.
Mais bien que d'un faux zèle ils marquent leur faiblesse,
Chacun voit qu'en effet la vérité les blesse.
En vain d'un lâche orgueil leur esprit revêtu
Se couvre du manteau d'une austère vertu :
Leur cœur qui se connaît et qui fuit la lumière,
S'il se moque de Dieu, craint *Tartuffe* et Molière. »

sieurs semaines, de plusieurs mois peut-être! Molière n'eut pas cette patience. Deux comédiens de la troupe, La Grange et la Torillière, partirent pour Lille avec un placet[1]. Le roi leur prodigua les bonnes paroles, promit, affirma La Grange, qu'à son retour on jouerait la pièce, mais maintint provisoirement l'interdiction prononcée par M. de Lamoignon. A son retour, il ne la leva pas, et il fallut attendre dix-huit mois encore. Enfin, touché par les vives instances et le découragement de Molière, reconnaissant de la peine que le poète, malgré son intention première de ne plus faire de comédie si les Tartuffes décidément gardaient l'avantage, avait prise pour ajouter par son *George Dandin* à l'éclat des fêtes données dans les nouveaux jardins de Versailles, glorieux surtout du traité d'Aix-la-Chapelle et de la récente *Paix de l'Église*, et n'admettant plus que personne se permît en rien de contrecarrer ses volontés ou ses fantaisies, Louis XIV, le 5 février 1669, signa la permission de jouer *Tartuffe* « en public, sans interruption[2] ».

Et le jour même *Tartuffe* fut joué à la grande surprise et au grand enthousiasme des Parisiens qui ne comptaient plus guère revoir cette comédie :

« A propos de surprise ici,

dit Robinet,

La mienne fut très grande aussi,
Quand mardi je sus qu'en lumière
Le beau *Tartufe* de Molière
Allait paraître, et qu'en effet,
Selon mon très ardent souhait,
Je le vis, non sans quelque peine,
Ce même jour-là sur la scène;
Car je vous jure, en vérité,
Qu'alors la curiosité,
Abhorrant, comme la nature,
Le vide en cette conjoncture,
Elle n'en laissa nulle part,
Et que maints coururent hasard
D'être étouffés dedans la presse. »

Dans le courant de cette année 1669, *Tartuffe* fut joué près de cinquante fois, et la troupe de Molière entassa tant de « pécune et de renom », que Guy Patin, le jour de la vingt-deuxième représentation, écrivait : « Plusieurs se

1. C'est le second qu'exigeait cette malheureuse affaire de *Tartuffe*. Voyez-le plus loin.

2. Voy. le troisième placet.

plaignent ici, et les médecins aussi, vu qu'il n'y a ni malades ni argent : il n'y a plus que les comédiens qui gagnent au *Tartuffe* de Molière : grand nombre y va souvent. »

S'il fallait croire les ennemis de Molière, *Tartuffe* n'aurait dû son succès qu'au scandale qu'il entretenait depuis cinq ans, aux interdictions dont il avait été frappé [1], aux ordures dont il était rempli, et aux impudentes allusions que l'auteur, en peignant son héros d'après nature, avait osé faire à de respectables membres du clergé, par exemple à l'abbé Roquette, évêque d'Autun. Est-il nécessaire aujourd'hui de montrer l'absurdité de toutes ces allégations ? Une pièce bruyamment interdite et longtemps persécutée peut être accueillie avec curiosité par les contemporains ; mais si elle n'a pour elle que ce mérite peu littéraire, le temps en fait promptement justice. Or, après deux siècles, *Tartuffe* reste un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Quant aux ordures dont il était rempli, ne faut-il pas, pour les distinguer, avoir, comme dit Molière lui-même, des lumières que les autres n'ont pas ? Tout est sain d'ailleurs qui va aux sains, et *Tartuffe*, consacré par le temps et l'admiration universelle, peut sans inconvénient, plus aisément même que *les Femmes savantes*, où nous entendons Armande s'exprimer avec une étrange liberté de langue, être mis entre toutes les mains, même celles des jeunes filles. Nous ne dirons rien des ressemblances que la malignité publique se plut à découvrir entre le héros de la comédie et les personnages vivants, Molière ayant protesté lui-même dans *l'Impromptu de Versailles* contre cette détestable manie, et ayant publiquement déclaré que « son dessein était de peindre les mœurs sans vouloir toucher aux personnes ».

En réalité, ce qu'admira le public de 1667 et de 1669, ce qui reste toujours admirable, c'est cette peinture vigoureuse de l'hypocrisie représentée par un personnage qui, non content d'affecter une austère piété, prétend à la direction des âmes et des familles, et, sous le manteau de la religion, cherche à capter la fortune et à ravir l'honneur d'un brave homme sans défiance. C'est encore (car ici nous trouvons ce qui manque un peu au *Misanthrope*) une action très dramatique, quoique très simple, un milieu merveilleusement choisi, des incidents combinés et gradués avec un art infini,

1. « Et s'il a réussi, c'est qu'on l'a défendu. » dit l'un d'eux.

pour montrer les progrès lents mais sûrs et les ravages terribles que peut faire dans une maison, dont elle a une fois franchi le seuil, l'engeance diabolique et néfaste des cagots menteurs, avares, gourmands et débauchés.

Voici une honorable famille de bourgeois très aisés. Le chef est un homme borné d'esprit, mais de cœur excellent. Il a épousé en secondes noces une femme belle, jeune, charmante, aimée et estimée de tous. D'un premier mariage il a deux enfants, une fille qui est fiancée à un jeune homme qu'elle adore et dont elle adorée, un fils de vingt ans, honnête et loyal garçon. Tout le monde est heureux dans cette maison. Tartuffe y pénètre, et avec lui entrent le trouble, la ruine et la désolation. Coup sur coup, le mariage de la jeune fille est rompu, et elle se voit menacée d'épouser Tartuffe; le fils est chassé de la maison paternelle; Elmire est presque compromise; la fortune entière de la famille passe entre les mains de l'intrus; Orgon est sur le point d'être arrêté comme criminel d'État. Quoi de plus simple, de plus puissant que cette action, et nous dirions de plus tragique, si un dénouement, invraisemblablement mais obligatoirement heureux, ne renvoyait les spectateurs naïfs très satisfaits, très rassurés et confiants dans le fin discernement de la grande âme du grand roi ?

Si Molière, avec un rare bonheur et une incomparable intelligence de théâtre, a placé son drame dans un monde et dans une famille où les menées de Tartuffe devaient le plus sûrement aboutir (à la cour, où l'on était plus fin, on aurait été moins facilement dupe de ce misérable), il a su aussi adapter son style si souple et si varié au caractère et au tempérament des personnages. Il n'y a pas au monde de lexique plus riche que celui de Molière. A chaque pièce nouvelle c'est un style nouveau. Cathos et Magdelon nous ont fait connaître celui des précieuses ; Pancrace, Marphurius, Tomès et Macroton, le jargon des philosophes et des médecins; Alain, Georgette, Charlotte et Pierrot, le patois naïf des paysans; Mascarille, Gros René, Marinette, Marotte, le langage savoureux et gras des valets et des suivantes si familières, si « fortes en gueule » ; en écoutant Arnolphe et Gorgibus nous avons appris quel français robuste et sain parlait la bourgeoisie, et en écoutant Alceste et Philinte, Acaste et Clitandre, dans quelle langue pure et châtiée on s'exprimait à la cour; maintenant, grâce à Tartuffe, nous connaissons le style mystique des dévots hypocrites.

PRÉFACE DU *TARTUFFE*

Voici une comédie dont on a fait beaucoup de bruit, qui a été longtemps persécutée [1]; et les gens qu'elle joue ont bien fait voir qu'ils étaient plus puissants en France que tous ceux que j'ai joués jusqu'ici. Les Marquis, les Précieuses et les Médecins ont souffert doucement qu'on les ait représentés, et ils ont fait semblant de se divertir, avec tout le monde, des peintures que l'on a faites d'eux; mais les Hypocrites n'ont point entendu raillerie; ils se sont effarouchés d'abord, et ont trouvé étrange que j'eusse la hardiesse de jouer leurs grimaces, et de vouloir décrier un métier dont tant d'honnêtes gens se mêlent. C'est un crime qu'ils ne sauraient me pardonner; et ils se sont tous armés contre ma comédie avec une fureur épouvantable. Ils n'ont eu garde de l'attaquer par le côté qui les a blessés: ils sont trop politiques pour cela, et savent trop bien vivre pour découvrir le fond de leur âme. Suivant leur louable coutume, ils ont couvert leurs intérêts de la cause de Dieu; et *le Tartuffe*, dans leur bouche, est une pièce qui offense la piété. Elle est, d'un bout à l'autre, pleine d'abominations, et l'on n'y trouve rien qui ne mérite le feu. Toutes les syllabes en sont impies; les gestes même y sont criminels; et le moindre coup d'œil, le moindre branlement de tête, le moindre pas à droite ou à gauche, y cachent des mystères qu'ils trouvent moyen d'expliquer à mon désavantage. J'ai eu beau la soumettre aux lumières de mes amis, et à la censure de tout le monde: les corrections que j'y ai pu faire; le jugement du roi et de la reine [2], qui l'ont vue, l'approbation des grands princes et de Messieurs les ministres, qui l'ont honorée publiquement de leur présence, le témoignage des gens de bien, qui l'ont trouvée profitable, tout cela n'a de rien servi. Ils n'en veulent point démordre; et tous les jours encore, ils font crier en public des zélés indiscrets qui me disent des injures pieusement, et me damnent par charité.

Je me soucierais fort peu de tout ce qu'ils peuvent dire, n'était l'artifice qu'ils ont de me faire des ennemis que je respecte, et de jeter dans leur parti de véritables gens de bien, dont ils préviennent la bonne foi, et qui, par la chaleur qu'ils ont pour les inté-

1. Cette préface qui est un chef-d'œuvre littéraire, a été mise par Molière en tête de la première édition du *Tartuffe*, publiée en 1669, quelques semaines après la seconde représentation, et près de deux ans après la première.

2. Non pas Anne d'Autriche, qui désapprouva hautement la pièce, mais la jeune Marie-Thérèse.

rêts du Ciel, sont faciles à recevoir les impressions qu'on veut leur donner. Voilà ce qui m'oblige à me défendre. C'est aux vrais dévots que je veux partout me justifier sur la conduite de ma comédie; et je les conjure de tout mon cœur de ne point condamner les choses avant que de les voir, de se défaire de toute prévention, et de ne point servir la passion de ceux dont les grimaces les déshonorent.

Si l'on prend la peine d'examiner de bonne foi ma comédie, on verra sans doute que mes intentions y sont partout innocentes, et qu'elle ne tend nullement à jouer les choses que l'on doit révérer, que je l'ai traitée avec toutes les précautions que demandait la délicatesse de la matière, et que j'ai mis tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour bien distinguer le personnage de l'Hypocrite d'avec celui du vrai Dévot. J'ai employé pour cela deux actes entiers à préparer la venue de mon scélérat. Il ne tient pas un seul moment l'auditeur en balance; on le connaît d'abord aux marques que je lui donne; et d'un bout à l'autre, il ne dit pas un mot, il ne fait pas une action qui ne peigne aux spectateurs le caractère d'un méchant homme, et ne fasse éclater celui du véritable homme de bien que je lui oppose.

Je sais bien que pour réponse ces Messieurs tâchent d'insinuer que ce n'est point au théâtre à parler de ces matières; mais je leur demande, avec leur permission, sur quoi ils fondent cette belle maxime [1]. C'est une proposition qu'ils ne font que supposer, et qu'ils ne prouvent en aucune façon; et sans doute il ne serait pas difficile de leur faire voir que la comédie, chez les anciens, a pris son origine de la religion, et faisait partie de leurs mystères; que les Espagnols, nos voisins, ne célèbrent guère de fête où la comédie ne soit mêlée; et que, même parmi nous, elle doit sa naissance aux soins d'une confrérie à qui appartient encore aujourd'hui l'Hôtel de Bourgogne, que c'est un lieu qui fut donné pour y représenter les plus importants mystères de notre foi; qu'on en voit encore des comédies imprimées en lettres gothiques, sous le nom d'un docteur de Sorbonne [2]; et, sans aller chercher si loin, que l'on a joué, de notre temps, des pièces saintes de M. Corneille [3], qui ont été l'admiration de toute la France.

Si l'emploi de la comédie est de corriger les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison il y en aura de privilégiés. Celui-ci est, dans l'État, d'une conséquence bien plus dangereuse que tous les autres; et nous avons vu que le théâtre a une grande

1. On reprochait en effet à Molière d'avoir compris dans la juridiction de son théâtre le droit qu'ont seuls les ministres de l'Église de reprendre les hypocrites et de déclamer contre la fausse dévotion. Dans son sermon sur l'*Hypocrisie*, Bourdaloue faisant allusion à Molière et *Tartuffe* parlait de ces esprits profanes qui avaient en flétrissant les hypocrites, touché à ce qui n'est pas de leur ressort.

2. Allusion probable à maître Jehan Michel, auteur d'un *Mystère de la Résurrection*.

3. *Polyeucte*, en 1640; et *Théodore vierge et martyre*, en 1645.

vertu pour la correction. Les plus beaux traits d'une sérieuse morale sont moins puissants le plus souvent que ceux de la satire; et rien ne reprend mieux la plupart des hommes que la peinture de leurs défauts. C'est une grande atteinte aux vices, que de les exposer à la risée de tout le monde. On souffre aisément des répréhensions, mais on ne souffre point la raillerie. On veut bien être méchant; mais on ne veut point être ridicule.

On me reproche d'avoir mis des termes de piété dans la bouche de mon imposteur. Et pouvais-je m'en empêcher, pour bien représenter le caractère d'un hypocrite? Il suffit, ce me semble, que je fasse connaître les motifs criminels qui lui font dire les choses, et que j'en aie retranché les termes consacrés, dont on aurait eu peine à lui entendre faire un mauvais usage. Mais il débite au quatrième acte une morale pernicieuse? Mais cette morale est-elle quelque chose dont tout le monde n'eût les oreilles rebattues? Dit-elle rien de nouveau dans ma comédie? Et peut-on craindre que des choses si généralement détestées fassent quelque impression dans les esprits, que je les rende dangereuses en les faisant monter sur le théâtre, qu'elles reçoivent quelque autorité de la bouche d'un scélérat? Il n'y a nulle apparence à cela; et l'on doit approuver la comédie du *Tartuffe*, ou condamner généralement toutes les comédies.

C'est à quoi l'on s'attache furieusement depuis un temps, et jamais on ne s'était si fort déchaîné contre le théâtre. Je ne puis pas nier qu'il n'y ait eu des Pères de l'Église qui ont condamné la comédie; mais on ne peut pas me nier aussi qu'il n'y en ait eu quelques-uns qui l'ont traitée un peu plus doucement. Ainsi, l'autorité dont on prétend appuyer la censure est détruite par ce partage; et toute la conséquence qu'on peut tirer de cette diversité d'opinions en des esprits éclairés des mêmes lumières, c'est qu'ils ont pris la comédie différemment, et que les uns l'ont considérée dans sa pureté, lorsque les autres l'ont regardée dans sa corruption, et confondue avec tous ces vilains spectacles qu'on a eu raison de nommer des spectacles de turpitude.

Et en effet, puisqu'on doit discourir des choses et non pas des mots, et que la plupart des contrariétés viennent de ne se pas entendre et d'envelopper dans un même mot des choses opposées, il ne faut qu'ôter le voile de l'équivoque et regarder ce qu'est la comédie en soi, pour voir si elle est condamnable. On connaîtra sans doute que, n'étant autre chose qu'un poème ingénieux qui, par des leçons agréables, reprend les défauts des hommes, on ne saurait la censurer sans injustice. Et, si nous voulons ouïr là-dessus le témoignage de l'antiquité, elle nous dira que ses plus célèbres philosophes ont donné des louanges à la comédie, eux qui faisaient profession d'une sagesse si austère, et qui criaient sans cesse après les vices de leur siècle; elle nous fera voir qu'Aristote a consacré des veilles au théâtre, et s'est donné le

soin de réduire en préceptes l'art de faire des comédies[1]; elle nous apprendra que de ses plus grands hommes, et des premiers en dignité, ont fait gloire d'en composer eux-mêmes, qu'il y en a eu d'autres qui n'ont pas dédaigné de réciter en public celles qu'ils avaient composées, que la Grèce a fait pour cet art éclater son estime par les prix glorieux et par les superbes théâtres dont elle a voulu l'honorer, et que, dans Rome enfin, ce même art a reçu aussi des honneurs extraordinaires; je ne dis dans Rome débauchée et sous la licence des empereurs, mais dans Rome disciplinée, sous la sagesse des consuls, et dans le temps de la vigueur de la vertu romaine.

J'avoue qu'il y a eu des temps où la comédie s'est corrompue. Et qu'est-ce que dans le monde on ne corrompt point tous les jours? Il n'y a chose si innocente où les hommes ne puissent porter du crime, point d'art si salutaire dont ils ne soient capables de renverser les intentions, rien de si bon en soi qu'ils ne puissent tourner à de mauvais usages. La médecine est un art profitable, et chacun la révère comme une des plus excellentes choses que nous ayons; et cependant il a eu des temps où elle s'est rendue odieuse, et souvent on en a fait un art d'empoisonner les hommes. La philosophie est un présent du Ciel : elle nous a été donnée pour porter nos esprits à la connaissance d'un Dieu, par la contemplation des merveilles de la nature; et pourtant on n'ignore pas que souvent on l'a détournée de son emploi, et qu'on l'a occupée publiquement à soutenir l'impiété. Les choses même les plus saintes ne sont point à couvert de la corruption des hommes; et nous voyons des scélérats qui, tous les jours, abusent de la piété, et la font servir méchamment aux crimes les plus grands. Mais on ne laisse pas pour cela de faire les distinctions qu'il est besoin de faire : on n'enveloppe point, dans une fausse conséquence, la bonté des choses que l'on corrompt avec la malice des corrupteurs; on sépare toujours le mauvais usage d'avec l'intention de l'art; et comme on ne s'avise point de défendre la médecine, pour avoir été bannie de Rome, ni la philosophie pour avoir été condamnée publiquement dans Athènes[2], on ne doit point aussi vouloir interdire la comédie pour avoir été censurée en de certains temps. Cette censure a eu ses raisons, qui ne subsistent point ici; elle s'est renfermée dans ce qu'elle a pu voir; et nous ne devons point la tirer des bornes qu'elle s'est données, l'étendre plus loin qu'il ne faut, et lui faire embrasser l'innocent avec le coupable. La comédie qu'elle a eu dessein d'attaquer n'est point du tout la comédie que nous voulons défendre. Il se faut bien garder de confondre celle-là avec celle-ci. Ce sont deux personnes de qui les mœurs sont tout à fait opposées;

1. Dans sa *Poétique*.
2. Allusion à la condamnation de Socrate.

elles n'ont aucun rapport l'une avec l'autre que la ressemblance du nom; et ce serait une injustice épouvantable que de vouloir condamner Olimpe, qui est femme de bien, parce qu'il y a une Olimpe qui a été une débauchée. De semblables arrêts sans doute feraient un grand désordre dans le monde. Il n'y aurait rien par là qui ne fût condamné; et, puisque l'on ne garde point cette rigueur à tant de choses dont on abuse tous les jours, on doit bien faire la même grâce à la comédie, et approuver les pièces de théâtre où l'on verra régner l'instruction et l'honnêteté.

Je sais qu'il y a des esprits dont la délicatesse ne peut souffrir aucune comédie, qui disent que les plus honnêtes sont les plus dangereuses, que les passions que l'on y dépeint sont d'autant plus touchantes qu'elles sont pleines de vertu, et que les âmes sont attendries par ces sortes de représentations. Je ne vois pas quel grand crime c'est que de s'attendrir à la vue d'une passion honnête; et c'est un haut étage de vertu que cette pleine insensibilité où ils veulent faire monter notre âme. Je doute qu'une si grande perfection soit dans les forces de la nature humaine; et je ne sais s'il n'est pas mieux de travailler à rectifier et adoucir les passions des hommes, que de vouloir les retrancher entièrement. J'avoue qu'il y a des lieux qu'il vaut mieux fréquenter que le théâtre; et si l'on veut blâmer toutes les choses qui ne regardent pas directement Dieu et notre salut, il est certain que la comédie en doit être, et je ne trouve point mauvais qu'elle soit condamnée avec le reste. Mais supposé, comme il est vrai, que les exercices de la piété souffrent des intervalles et que les hommes aient besoin de divertissement, je soutiens qu'on ne leur en peut trouver un qui soit plus innocent que la comédie. Je me suis étendu trop loin. Finissons par un mot d'un grand prince[1] sur la comédie du *Tartuffe*.

Huit jours après qu'elle eut été défendue, on représenta devant la cour une pièce intitulée *Scaramouche ermite*[2]; et le Roi, en sortant, dit au grand prince que je veux dire : « Je voudrais bien savoir pourquoi les gens qui se scandalisent si fort de la comédie de Molière ne disent mot de celle de *Scaramouche*. » A quoi le prince répondit : « La raison de cela, c'est que la comédie de *Scaramouche* joue le Ciel et la religion, dont ces Messieurs-là ne se soucient point; mais celle de Molière les joue eux-mêmes: c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. »

1. Le grand Condé, un des admirateurs et des défenseurs de *Tartuffe*.
2. Pièce fort immorale.

PREMIER PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI,

Sur la comédie du *Tartuffe* (août 1664)

SIRE,

Le devoir de la comédie étant de corriger les hommes en les divertissant, j'ai cru que, dans l'emploi où je me trouve[1], je n'avais rien de mieux à faire que d'attaquer par des peintures ridicules les vices de mon siècle; et comme l'hypocrisie sans doute en est un des plus en usage, des plus incommodes et des plus dangereux, j'avais eu, SIRE, la pensée que je ne rendrais pas un petit service à tous les gens de votre royaume, si je faisais une comédie qui décriât les hypocrites, et mît en vue comme il faut toutes les grimaces étudiées de ces gens de bien à outrance, toutes les friponneries couvertes de ces faux monnayeurs en dévotion, qui veulent attraper les hommes avec un zèle contrefait et une charité sophistique.

Je l'ai faite, SIRE, cette comédie avec tout le soin, comme je crois, et toutes les circonspections que pouvait demander la délicatesse de la matière; et, pour mieux conserver l'estime et le respect qu'on doit aux vrais dévots, j'en ai distingué le plus que j'ai pu le caractère que j'avais à toucher; je n'ai point laissé d'équivoque, j'ai ôté ce qui pouvait confondre le bien avec le mal, et ne me suis servi, dans cette peinture, que des couleurs expresses et des traits essentiels qui font reconnaître d'abord un véritable et franc hypocrite.

Cependant toutes mes précautions ont été inutiles. On a profité, SIRE, de la délicatesse de votre âme sur les matières de religion, et l'on a su vous prendre par l'endroit seul que[2] vous êtes prenable, je veux dire par le respect des choses saintes. Les Tartuffes, sous main, ont eu l'adresse de trouver grâce auprès de VOTRE MAJESTÉ, et les originaux enfin ont fait supprimer la copie, quelque innocente qu'elle fût, et quelque ressemblante qu'on la trouvât.

Bien que ce m'ait été un coup sensible que la suppression de cet ouvrage, mon malheur pourtant était adouci par la manière dont VOTRE MAJESTÉ s'était expliquée sur ce sujet[3]; et j'ai cru, SIRE, qu'elle m'ôtait tout lieu de me plaindre, ayant eu la bonté de déclarer qu'Elle ne trouvait rien à dire dans cette comédie qu'Elle me défendait de produire en public.

Mais malgré cette glorieuse déclaration du plus grand roi du monde et du plus éclairé, malgré l'approbation encore de Monsieur le Légat[4], et de la plus grande partie de nos prélats, qui

1. Celui de chef de la troupe du roi.
2. *Que*, c.-à-d. *par où*.
3. Le roi aurait dit à Molière : « qu'il ne fallait pas irriter les dévots, qui étaient gens implacables, et qu'ainsi il ne devait pas jouer *Tartuffe* en public. Le roi, ajoute Brossette, se contenta de parler ainsi à Molière sans lui ordonner de supprimer cette comédie. » Le mot *supprimer*, dont se sert ici le poète, est donc inexact et un peu forcé.
4. *Chigi*, le neveu du pape qui se trouvait alors en France pour quérir des indulgences.

tous, dans les lectures particulières que je leur ai faites de mon ouvrage, se sont trouvés d'accord avec les sentiments de VOTRE MAJESTÉ, malgré tout cela, dis-je, on voit un livre composé par le curé de[1]... qui donne hautement un démenti à tous ces augustes témoignages. VOTRE MAJESTÉ a beau dire, et Monsieur le Légat et Messieurs les prélats ont beau donner leur jugement : ma comédie, sans l'avoir vue, est diabolique, et diabolique mon cerveau ; je suis un démon vêtu de chair et habillé en homme, un libertin, un impie digne d'un supplice exemplaire. Ce n'est pas assez que le feu expie en public mon offense, j'en serais quitte à trop bon marché : le zèle charitable de ce galant homme de bien n'a garde de demeurer là : il ne veut point que j'aie de miséricorde auprès de Dieu, il veut absolument que je sois damné, c'est une affaire résolue.

Ce livre, SIRE, a été présenté à VOTRE MAJESTÉ ; et sans doute Elle juge bien Elle-même combien il m'est fâcheux de me voir exposé tous les jours aux insultes de ces Messieurs, quel tort me feront dans le monde de telles calomnies, s'il faut qu'elles soient tolérées ; et quel intérêt j'ai enfin à me purger de son imposture, et à faire voir au public que ma comédie n'est rien moins que ce qu'on veut qu'elle soit. Je ne dirai point, SIRE, ce que j'avais à demander pour ma réputation, et pour justifier à tout le monde l'innocence de mon ouvrage : les rois éclairés comme vous n'ont pas besoin qu'on leur marque ce qu'on souhaite ; ils voient, comme Dieu, ce qu'il nous faut, et savent mieux que nous ce qu'ils nous doivent accorder. Il me suffit de mettre mes intérêts entre les mains de VOTRE MAJESTÉ, et j'attends d'Elle avec respect tout ce qu'il lui plaira d'ordonner là-dessus.

SECOND PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI

Dans son camp devant la ville de Lille en Flandre [2].

SIRE,

C'est une chose bien téméraire à moi que de venir importuner un grand monarque au milieu de ses glorieuses conquêtes ; mais, dans l'état où je me vois, où trouver, SIRE, une protection qu'au lieu où je la viens chercher ? Et qui puis-je solliciter, contre l'autorité de la puissance qui m'accable, que la source de la puissance et de l'autorité, que le juste dispensateur des ordres absolus, que le souverain juge et le maître de toutes choses ?

Ma comédie, SIRE, n'a pu jouir ici des bontés de VOTRE MAJESTÉ. En vain je l'ai produite sous le titre de *l'Imposteur*, et déguisé le personnage sous l'ajustement d'un homme du monde ; j'ai eu beau lui donner un petit chapeau, de grands cheveux, un grand collet,

1. Ce livre est *le Roi glorieux au monde*, et ce prêtre, le curé de Saint-Barthelemy, qui demandait que Molière fût livré au feu « avant-coureur de celui de l'enfer ».

2. Voy. la notice.

une épée et des dentelles sur tout l'habit, mettre en plusieurs endroits des adoucissements, et retrancher avec soin tout ce que j'ai jugé capable de fournir l'ombre d'un prétexte aux célèbres originaux du portrait que je voulais faire : tout cela n'a de rien servi. La cabale s'est réveillée aux simples conjectures qu'ils ont pu avoir de la chose. Ils ont trouvé moyen de surprendre des esprits qui, dans toute autre matière, font une haute profession de ne se point laisser surprendre. Ma comédie n'a pas plutôt paru, qu'elle s'est vue foudroyée par le coup d'un pouvoir qui doit imposer du respect ; et tout ce que j'ai pu faire en cette rencontre pour me sauver moi-même de l'éclat de cette tempête, c'est de dire que Votre Majesté avait eu la bonté de m'en permettre la représentation, et que je n'avais pas cru qu'il fût besoin de demander cette permission à d'autres, puisqu'il n'y avait qu'Elle seule qui me l'eût défendue.

Je ne doute point, Sire, que les gens que je peins dans ma comédie ne remuent bien des ressorts auprès de Votre Majesté, et ne jettent dans leur parti, comme ils l'ont déjà fait, de véritables gens de bien, qui sont d'autant plus prompts à se laisser tromper, qu'ils jugent d'autrui par eux-mêmes. Ils ont l'art de donner de belles couleurs à toutes leurs intentions ; quelque mine qu'ils fassent, ce n'est point du tout l'intérêt de Dieu qui les peut émouvoir ; ils l'ont assez montré dans les comédies qu'ils ont souffert qu'on ait jouées tant de fois en public sans en dire le moindre mot. Celles-là n'attaquaient que la piété et la religion, dont ils se soucient fort peu ; mais celle-ci les attaque et les joue eux-mêmes, et c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Ils ne sauraient me pardonner de dévoiler leurs impostures aux yeux de tout le monde. Et, sans doute, on ne manquera pas de dire à Votre Majesté que chacun s'est scandalisé de ma comédie. Mais la vérité pure, Sire, c'est que tout Paris ne s'est scandalisé que de la défense qu'on en a faite, que les plus scrupuleux en ont trouvé la représentation profitable, et qu'on s'est étonné que des personnes d'une probité si connue aient eu une si grande déférence pour des gens qui devraient être l'horreur de tout le monde, et sont si opposés à la véritable piété dont elles font profession.

J'attends, avec respect, l'arrêt que Votre Majesté daignera prononcer sur cette matière ; mais il est très assuré, Sire, qu'il ne faut plus que je songe à faire des comédies, si les Tartuffes ont l'avantage, qu'ils prendront droit par là de me persécuter plus que jamais, et voudront trouver à redire aux choses les plus innocentes qui pourront sortir de ma plume.

Daignent vos bontés, Sire, me donner une protection contre leur rage envenimée ; et puissé-je, au retour d'une campagne si glorieuse, délasser Votre Majesté des fatigues de ses conquêtes, lui donner d'innocents plaisirs après de si nobles travaux,

et faire rire le monarque qui fait trembler toute l'Europe!

TROISIÈME PLACET

PRÉSENTÉ AU ROI LE 5 FÉVRIER 1669[1].

SIRE,

Un fort honnête médecin[2], dont j'ai l'honneur d'être le malade, me promet et veut s'obliger par-devant notaires de me faire vivre encore trente années, si je puis lui obtenir une grâce de VOTRE MAJESTÉ. Je lui ai dit, sur sa promesse, que je ne lui demandais pas tant, et que je serais satisfait de lui pourvu qu'il s'obligeât de ne me point tuer. Cette grâce, SIRE, est un canonicat de votre chapelle royale de Vincennes, vacant par la mort de...

Oserais-je demander encore cette grâce à VOTRE MAJESTÉ le propre jour de la grande résurrection de *Tartuffe*, ressuscité par vos bontés? Je suis, par cette première faveur, réconcilié avec les dévots; et je le serais, par cette seconde, avec les médecins. C'est pour moi sans doute trop de grâces à la fois; mais peut-être n'en est-ce pas trop pour VOTRE MAJESTÉ; et j'attends, avec un peu d'espérance respectueuse, la réponse de mon placet.

1. Le jour même où la permission de représenter *Tartuffe* fut accordée à Molière, dès ce même jour la pièce fut jouée au Palais-Royal.

2. M. de Mauvilain. Ce Mauvilain et Molière étant à Versailles au dîner du roi, Sa Majesté dit à Molière · « Voilà donc votre médecin? que vous fait-il? — Sire, répondit Molière, nous raisonnons ensemble . il m'ordonne des remèdes; je ne les fais point, et je guéris. » — Molière obtint le canonicat qu'il demandait pour le fils de ce médecin.

LE TARTUFFE

PERSONNAGES

MADAME PERNELLE, mère d'Orgon.
ORGON, mari d'Elmire.
ELMIRE, femme d'Orgon.
DAMIS, fils d'Orgon.
MARIANE, fille d'Orgon et amante de Valère.
VALÈRE, amant de Mariane.
CLÉANTE, beau-frère d'Orgon.
TARTUFFE, faux dévot.
DORINE, suivante de Mariane.
M. LOYAL, sergent.
UN EXEMPT.
FLIPOTE, servante de madame Pernelle.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME PERNELLE, FLIPOTE, ELMIRE, MARIANE, DORINE, DAMIS, CLÉANTE.

MADAME PERNELLE.

Allons, Flipote, allons, que d'eux je me délivre.

ELMIRE.

Vous marchez d'un tel pas qu'on a peine à vous suivre.

MADAME PERNELLE.

Laissez, ma bru, laissez, ne venez pas plus loin :
Ce sont toutes façons dont je n'ai pas besoin.

ELMIRE.

De ce que l'on vous doit envers vous on s'acquitte.
Mais, ma mère, d'où vient que vous sortez si vite?

MADAME PERNELLE.

C'est que je ne puis voir tout ce ménage-ci,
Et que de me complaire on ne prend nul souci.
Oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée,
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaut[1].

DORINE.

Si...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes, mamie, une fille suivante

1. *La cour du roi Pétaut*, un lieu de désordre et de confusion où tout le monde est maître. Le roi Pétaut est le chef que se choisissait la corporation des mendiants, mais qu'elle ne respectait guère.

'n peu trop forte en gueule, et fort impertinente:
'ous vous mêlez sur tout de dire votre avis.

DAMIS.

Iais...

MADAME PERNELLE.

Vous êtes un sot, en trois lettres, mon fils;
'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand'mère;
't j'ai prédit cent fois à mon fils, votre père,
)ue vous preniez tout l'air d'un méchant garnement,
't ne lui donneriez jamais que du tourment.

MARIANE.

e crois...

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète,
't vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette;
Iais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
't vous menez sous chape un train que je hais fort [1].

ELMIRE.

Iais, ma mère...

MADAME PERNELLE.

Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,
'otre conduite en tout est tout à fait mauvaise;
'ous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,
't leur défunte mère en usait beaucoup mieux.
'ous êtes dépensière; et cet état me blesse,
)ue vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.
)uiconque à son mari veut plaire seulement,
Ia bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement.

CLÉANTE.

Iais, Madame, après tout...

MADAME PERNELLE.

Pour vous, monsieur son frère,
e vous estime fort, vous aime, et vous révère;
Iais enfin, si j'étais de mon fils, son époux,
e vous prierais bien fort de n'entrer point chez nous.
ans cesse vous prêchez des maximes de vivre
)ui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre [2].
e vous parle un peu franc; mais c'est là mon humeur,
't je ne mâche point ce que j'ai sur le cœur.

1. *Sous chape*, à la sourdine. La chape, on dit aujourd'hui la *cape*) était un ample vêtement avec capuchon, sous equel on pouvait aisément se dissimuler. On dit aussi *rire sous cape, vendre sous cape*, etc.

2. *Ne se doivent point suivre*, pour : *ne doivent point être suivies.*

DAMIS.

Votre monsieur Tartuffe est bien heureux sans doute [1]...

MADAME PERNELLE.

C'est un homme de bien, qu'il faut que l'on écoute;
Et je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
De le voir querellé par un fou comme vous.

DAMIS.

Quoi? je souffrirai, moi, qu'un cagot de critique [2]
Vienne usurper céans [3] un pouvoir tyrannique,
Et que nous ne puissions à rien nous divertir,
Si ce beau monsieur-là n'y daigne consentir?

DORINE.

S'il le faut écouter et croire à ses maximes,
On ne peut faire rien qu'on ne fasse des crimes;
Car il contrôle tout, ce critique zélé.

MADAME PERNELLE.

Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire:
Et mon fils à l'aimer vous devrait tous induire.

DAMIS.

Non, voyez-vous, ma mère, il n'est père ni rien
Qui me puisse obliger à lui vouloir du bien.
Je trahirais mon cœur de parler d'autre sorte;
Sur ses façons de faire à tous coups je m'emporte;
J'en prévois une suite, et qu'avec ce pied-plat
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

DORINE.

Certes, c'est une chose aussi qui scandalise,
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise [4];
Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers
Et dont l'habit entier valait bien six deniers,

1. *Tartuffe.* Voici la première fois qu'apparait ce nom adopte depuis par toutes les langues de l'Europe. « Comme Panulphe, Onuphre, etc., il présente, dit Sainte-Beuve, dans une onomatopee confuse, quelque chose d'en dessous et de fourré. » Quant au sens précis du mot, le tartufte se distingue en cela du bigot et du cagot, qu'il ne se contente pas d'être hypocrite de religion; il prétend encore diriger les autres, et prêche la vertu.

2. *Cagot*, un homme dont la dévotion est suspecte, et qui a l'air d'un gueux. Rabelais appelle *cagots* les moines qui portent la cagoule ou le capuce, et qui sont mendiants. Tel était bien Tartuffe qui n'avait pas de souliers quand il vint chez Orgon. Le mot *cagot* est beaucoup plus injurieux que le mot *bigot* qui indique simplement sottise et faiblesse d'esprit. De tous ces termes qui expriment l'hypocrisie, le plus injurieux est celui de *cafard;* il désigne l'hypocrisie sombre et redoutable d'un homme plutôt méchant que vil.

3. *Céans*, ici, dans la maison.

4. *S'impatronise*, pris en mauvaise part, se faufile chez nous et y prend une autorité illégitime.

En vienne jusque-là que de se méconnaître,
De contrarier tout, et de faire le maître.

MADAME PERNELLE.

Hé! merci de ma vie[1] ! il en irait bien mieux
Si tout se gouvernait par ses ordres pieux.

DORINE.

Il passe pour un saint dans votre fantaisie :
Tout son fait, croyez-moi, n'est rien qu'hypocrisie.

MADAME PERNELLE.

Voyez la langue!

DORINE.

A lui, non plus qu'à son Laurent,
Je ne me fierais, moi, que sur un bon garant.

MADAME PERNELLE.

J'ignore ce qu'au fond le serviteur peut être;
Mais pour homme de bien je garantis le maître.
Vous ne lui voulez mal et ne le rebutez
Qu'à cause qu'il vous dit à tous vos vérités.
C'est contre le péché que son cœur se courrouce,
Et l'intérêt du Ciel est tout ce qui le pousse.

DORINE.

Oui; mais pourquoi, surtout depuis un certain temps,
Ne saurait-il souffrir qu'aucun hante céans ?
En quoi blesse le Ciel une visite honnête,
Pour en faire un vacarme à nous rompre la tête ?
Veut-on que là-dessus je m'explique entre nous ?
Je crois que de Madame il est, ma foi, jaloux.

MADAME PERNELLE.

Taisez-vous, et songez aux choses que vous dites.
Ce n'est pas lui tout seul qui blâme ces visites.
Tout ce tracas qui suit les gens que vous hantez,
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés,
Et de tant de laquais le bruyant assemblage
Font un éclat fâcheux dans tout le voisinage.
Je veux croire qu'au fond il ne se passe rien;
Mais enfin on en parle, et cela n'est pas bien.

CLÉANTE.

Hé! voulez-vous, Madame, empêcher qu'on ne cause ?
Ce serait dans la vie une fâcheuse chose,

1. *Merci de ma vie !* Exclamation populaire qui annonce la colère, l'impatience, mais qui n'a pas le caractère d'impiété de *Mort de ma vie !* On dit aussi : Merci de moi ! Voy. La Fontaine (IV, 16).

Si, pour les sots discours où l'on peut être mis,
Il fallait renoncer à ses meilleurs amis.
Et quand même on pourrait se résoudre à le faire,
Croiriez-vous obliger tout le monde à se taire ?
Contre la médisance il n'est point de rempart.
A tous les sots caquets n'ayons donc nul égard;
Efforçons-nous de vivre avec toute innocence,
Et laissons aux causeurs une pleine licence.

DORINE.

Daphné, notre voisine, et son petit époux,
Ne seraient-ils point ceux qui parlent mal de nous ?
Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire;
Ils ne manquent jamais de saisir promptement
L'apparente lueur du moindre attachement,
D'en semer la nouvelle avec beaucoup de joie,
Et d'y donner le tour qu'ils veulent qu'on y croie :
Des actions d'autrui, teintes de leurs couleurs,
Ils pensent dans le monde autoriser les leurs,
Et sous le faux espoir de quelque ressemblance,
Aux intrigues qu'ils ont donner de l'innocence,
Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

MADAME PERNELLE.

Tous ces raisonnements ne font rien à l'affaire.
On sait qu'Orante mène une vie exemplaire :
Tous ses soins vont au Ciel; et j'ai su, par des gens,
Qu'elle condamne fort le train qui vient céans.

DORINE.

L'exemple est admirable, et cette dame est bonne !
Il est vrai qu'elle vit en austère personne;
Mais l'âge dans son âme a mis ce zèle ardent,
Et l'on sait qu'elle est prude à son corps défendant.
Tant qu'elle a pu des cœurs attirer les hommages,
Elle a fort bien joui de tous ses avantages ;
Mais, voyant de ses yeux tous les brillants baisser[1],
Au monde qui la quitte elle veut renoncer,
Et du voile pompeux d'une haute sagesse
De ses attraits usés déguiser la faiblesse.
Ce sont là les retours des coquettes du temps.

1. *Tous les brillants*, tout l'éclat.

Il leur est dur de voir déserter les galants.
Dans un tel abandon, leur sombre inquiétude
Ne voit d'autre recours que le métier de prude;
Et la sévérité de ces femmes de bien
Censure toute chose, et ne pardonne à rien;
Hautement d'un chacun elles blâment la vie,
Non point par charité, mais par un trait d'envie,
Qui ne saurait souffrir qu'une autre ait les plaisirs
Dont le penchant de l'âge a sevré leurs désirs.

MADAME PERNELLE.

Voilà les contes bleus[1] qu'il vous faut pour vous plaire,
Ma bru. L'on est chez vous contrainte de se taire,
Car Madame, à jaser, tient le dé tout le jour.
Mais enfin je prétends discourir à mon tour:
Je vous dis que mon fils n'a rien fait de plus sage
Qu'en recueillant chez soi ce dévot personnage;
Que le Ciel au besoin l'a céans envoyé
Pour redresser à tous votre esprit fourvoyé;
Que pour votre salut vous le devez entendre,
Et qu'il ne reprend rien qui ne soit à reprendre.
Ces visites, ces bals, ces conversations,
Sont du malin esprit toutes inventions.
Là jamais on n'entend de pieuses paroles:
Ce sont propos oisifs, chansons et fariboles[2];
Bien souvent le prochain en a sa bonne part,
Et l'on y sait médire et du tiers et du quart[3].
Enfin les gens sensés ont leurs têtes troublées
De la confusion de telles assemblées :
Mille caquets divers s'y font en moins de rien;
Et, comme l'autre jour un docteur dit fort bien,
C'est véritablement la tour de Babylone[4],
Car chacun y babille, et tout du long de l'aune[5];
Et pour conter l'histoire où ce point l'engagea...
(Montrant Cléante.)
Voilà-t-il pas Monsieur qui ricane déjà!

1. *Contes bleus*, récits fabuleux, comme ceux des romans de chevalerie et des contes de fées du moyen âge, qui faisaient partie de ce qu'on appelait la bibliothèque bleue, à cause de la couleur de leur couverture.

2. *Fariboles*, choses vaines et frivoles.

3. *Le tiers et le quart*, toutes sortes de personnes indifféremment, le premier venu, la troisième et la quatrième personne, d'une façon indéterminée.

4. *La tour de Babylone*, pour la tour de Babel, confusion faite exprès pour amener le calembour *Baby .. babille; lone...* l'*aune*.

5. *Tout le long de l'aune*, jusqu'à la fin de la mesure, excessivement.

Allez chercher vos fous qui vous donnent à rire,
Et sans... Adieu, ma bru : je ne veux plus rien dire.
Sachez que pour céans j'en rabats de moitié,
Et qu'il fera beau temps quand j'y mettrai le pied.
(Donnant un soufflet à Flipote.)
Allons, vous, vous rêvez, et bayez aux corneilles[1].
Jour de Dieu ! je saurai vous frotter les oreilles.
Marchons, gaupe[2] marchons[3].

SCÈNE II

CLÉANTE, DORINE.

CLÉANTE.

Je n'y veux point aller,
De peur qu'elle ne vînt encor me quereller,
Que cette bonne femme[4]...

DORINE.

Ah ! certes, c'est dommage
Qu'elle ne vous ouït tenir un tel langage :
Elle vous dirait bien qu'elle vous trouve bon,
Et qu'elle n'est point d'âge à lui donner ce nom.

CLÉANTE.

Comme elle s'est pour rien contre nous échauffée !
Et que de son Tartuffe elle paraît coiffée !

DORINE.

Oh ! vraiment, tout cela n'est rien au prix du fils :
Et, si vous l'aviez vu, vous diriez : « C'est bien pis ! »
Nos troubles[5] l'avaient mis sur le pied d'homme sage,
Et pour servir son prince il montra du courage ;
Mais il est devenu comme un homme hébété,
Depuis que de Tartuffe on le voit entêté ;
Il l'appelle son frère, et l'aime dans son âme
Cent fois plus qu'il ne fait mère, fils, fille, et femme.
C'est de tous ses secrets l'unique confident,
Et de ses actions le directeur prudent;

1. *Bayez aux corneilles*, regardez en l'air, la bouche ouverte, du vieux mot *beer*.

2. *Gaupe*, grosse fille laide et malpropre.

3. Cette première scène, le chef-d'œuvre des expositions dramatiques, est ainsi appréciée par Gœthe : « Pensez à la première scène : quelle exposition ! Tout est intéressant dès le commencement, et fait pressentir des événements plus graves. L'exposition de Tartuffe est unique dans le monde ; c'est ce qui existe de plus grand et de meilleur en ce genre. »

4. *Bonne femme*, signifiait alors *vieille femme*, comme *bonhomme* voulait dire *vieillard*.

5. *Nos troubles*, les troubles de la Fronde, auxquels Orgon ne s'était pas mêlé. Ce petit détail jeté en passant expliquera le dénouement.

Il le choie, il l'embrasse, et pour une maîtresse
On ne saurait, je pense, avoir plus de tendresse ;
A table, au plus haut bout il veut qu'il soit assis ;
Avec joie il l'y voit manger autant que six ;
Les bons morceaux de tout, il fait qu'on les lui cède ;
Et, s'il vient à roter, il lui dit : « Dieu vous aide[1] ! »
Enfin il en est fou ; c'est son tout, son héros ;
Il l'admire à tous coups, le cite à tous propos ;
Ses moindres actions lui semblent des miracles,
Et tous les mots qu'il dit sont pour lui des oracles.
Lui, qui connaît sa dupe, et qui veut en jouir,
Par cent dehors fardés a l'art de l'éblouir ;
Son cagotisme en tire à toute heure des sommes,
Et prend droit de gloser sur tous tant que nous sommes.
Il n'est pas jusqu'au fat qui lui sert de garçon
Qui ne se mêle aussi de nous faire leçon ;
Il vient nous sermoner avec des yeux farouches,
Et jeter nos rubans, notre rouge, et nos mouches.
Le traître, l'autre jour, nous rompit de ses mains
Un mouchoir qu'il trouva dans une *Fleurs des Saints*[2],
Disant que nous mêlions, par un crime effroyable,
Avec la sainteté les parures du diable.

SCÈNE III

ELMIRE, MARIANE, DAMIS, CLÉANTE, DORINE.

ELMIRE.

Vous êtes bien heureux de n'être point venu
Au discours qu'à la porte elle nous a tenu.
Mais j'ai vu mon mari : comme il ne m'a point vue,
Je veux aller là-haut attendre sa venue[3].

CLÉANTE.

Moi, je l'attends ici pour moins d'amusement[4] ;
Et je vais lui donner le bonjour seulement.

DAMIS.

De l'hymen de ma sœur touchez-lui quelque chose.
J'ai soupçon que Tartuffe à son effet s'oppose,
Qu'il oblige mon père à des détours si grands ;

1. Dans le texte de toutes les anciennes éditions, on trouve ces mots que Molière avait ajoutés par précaution : « C'est une servante qui parle »
2. Ouvrage d'un jésuite espagnol.

3. *Sa venue*. Comme on va le voir, Elmire est souffrante ; elle n'avait quitté sa chambre que par respect pour sa belle-mère.
4. *Amusement*, retard

Et vous n'ignorez pas quel intérêt j'y prends.
Si même ardeur enflamme et ma sœur et Valère,
La sœur de cet ami, vous le savez, m'est chère;
Et s'il fallait...

DORINE.

Il entre.

SCÈNE IV

ORGON, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ah! mon frère, bonjour.

CLÉANTE.

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.

ORGON.

Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie :
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci[1],
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? comme est-ce qu'on s'y porte?

DORINE.

Madame eut avant-hier la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais, et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Le soir elle eut un grand dégoût,
Et ne put au souper toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encor cruelle!

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE

Il soupa, lui tout seul, devant elle;
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme!

1. On dit aujourd'hui pour m'ôter un souci.

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour, près d'elle, il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où sans trouble il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée;
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut,
Et contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But à son déjeuner quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme[1]!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin;
Et je vais à Madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,

1. Le pauvre homme! Ce mot heureux aurait été inspiré à Molière soit par le roi Louis XIV lui-même qui l'aurait répété à plusieurs reprises avec des intonations plaisamment différentes à mesure qu'un de ses courtisans lui énumérait les plats succulents mangés par M. de Rhodez, Hardouin de Péréfixe, un jour de jeûne, soit par un père capucin qui, en écoutant un homme de la cour raconter la vie agréable du père Joseph, s'écriait à chaque nouveau détail qu'on lui donnait : « Le pauvre homme! »

Je vous dirai tout franc que c'est avec justice
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice ?
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui,
Qu'après avoir chez vous réparé sa misère,
Vous en veniez au point...

ORGON.

Alte[1] là, mon beau-frère :
Vous ne connaissez pas celui dont vous parlez.

CLÉANTE.

Je ne le connais pas, puisque vous le voulez;
Mais enfin, pour savoir quel homme ce peut être...

ORGON.

Mon frère, vous seriez charmé de le connaître,
Et vos ravissements ne prendraient point de fin.
C'est un homme... qui... ha !... un homme... un homme enfin.
Qui suit bien ses leçons, goûte une paix profonde,
Et comme du fumier regarde tout le monde.
Oui, je deviens tout autre avec son entretien;
Il m'enseigne à n'avoir affection pour rien,
De toutes amitiés il détache mon âme;
Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,
Que je m'en soucierais autant que de cela.

CLÉANTE.

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

ORGON

Ha ! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre,
Vous auriez pris pour lui l'amitié que je montre.
Chaque jour à l'église il venait, d'un air doux,
Tout vis-à-vis de moi se mettre à deux genoux.
Il attirait les yeux de l'assemblée entière
Par l'ardeur dont au Ciel il poussait sa prière;
Il faisait des soupirs, de grands élancements,
Et baisait humblement la terre à tous moments;
Et lorsque je sortais, il me devançait vite
Pour m'aller à la porte offrir de l'eau bénite.
Instruit par son garçon, qui dans tout l'imitait,
Et de son indigence, et de ce qu'il était,
Je lui faisais des dons; mais, avec modestie,
Il me voulait toujours en rendre une partie.
« C'est trop, me disait-il, c'est trop de la moitié;

1. *Alte*. Orthographe de toutes les éditions du XVIIe siècle.

Je ne mérite pas de vous faire pitié ; »
Et quand je refusais de vouloir le reprendre,
Aux pauvres, à mes yeux, il allait le répandre.
Enfin le Ciel chez moi me le fit retirer,
Et depuis ce temps-là tout semble y prospérer.
Je vois qu'il reprend tout, et qu'à ma femme même
Il prend, pour mon honneur, un intérêt extrême ;
Il m'avertit des gens qui lui font les yeux doux,
Et plus que moi six fois il s'en montre jaloux.
Mais vous ne croiriez point jusqu'où monte son zèle :
Il s'impute à péché la moindre bagatelle ;
Un rien presque suffit pour le scandaliser ;
Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
Et de l'avoir tuée avec trop de colère.

CLÉANTE.

Parbleu, vous êtes fou, mon frère, que je croi[1].
Avec de tels discours vous moquez-vous de moi ?
Et que prétendez-vous que tout ce badinage...

ORGON.

Mon frère, ce discours sent le libertinage[2] :
Vous en êtes un peu dans votre âme entiché ;
Et, comme je vous l'ai plus de dix fois prêché,
Vous vous attirerez quelque méchante affaire.

CLÉANTE

Voilà de vos pareils le discours ordinaire :
Ils veulent que chacun soit aveugle comme eux.
C'est être libertin que d'avoir de bons yeux,
Et qui n'adore pas de vaines simagrées,
N'a ni respect ni foi pour les choses sacrées.
Allez, tous vos discours ne me font point de peur :
Je sais comme je parle, et le Ciel voit mon cœur.
De tous vos façonniers[3] on n'est point les esclaves.
Il est de faux dévots ainsi que de faux braves ;
Et comme on ne voit pas qu'où l'honneur les conduit
Les vrais braves soient ceux qui font beaucoup de bruit,
Les bons et vrais dévots, qu'on doit suivre à la trace,
Ne sont pas ceux aussi qui font tant de grimace[4].

1. *Que je croi*, à ce que je crois, comme je le crois.
2. On appelait *libertins* au XVII[e] siecle les libres penseurs.
3. *Façonniers*, ceux qui font des manières, des simagrées.
4. Comp. Fénelon : « La véritable vertu a une simplicité, une candeur

Hé quoi? vous ne ferez nulle distinction
Entre l'hypocrisie et la dévotion?
Vous les voulez traiter de semblable langage,
Et rendre même honneur au masque qu'au visage;
Égaler l'artifice à la sincérité,
Confondre l'apparence avec la vérité,
Estimer le fantôme autant que la personne,
Et la fausse monnaie à l'égal de la bonne?
Les hommes la plupart sont étrangement faits!
Dans la juste nature on ne les voit jamais;
La raison a pour eux des bornes trop petites;
En chaque caractère ils passent ses limites;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant.
Que cela vous soit dit en passant, mon beau-frère [1].

ORGON.

Oui, vous êtes sans doute un docteur qu'on révère;
Tout le savoir du monde est chez vous retiré;
Vous êtes le seul sage et le seul éclairé,
Un oracle, un Caton dans le siècle où nous sommes;
Et près de vous ce sont des sots que tous les hommes.

CLÉANTE.

Je ne suis point, mon frère, un docteur révéré,
Et le savoir chez moi n'est pas tout retiré.
Mais, en un mot, je sais, pour toute ma science,
Du faux avec le vrai faire la différence.
Et comme je ne vois nul genre de héros
Qui soient plus à priser que les parfaits dévots,
Aucune chose au monde et plus noble et plus belle
Que la sainte ferveur d'un véritable zèle,
Aussi ne vois-je rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place [2],
De qui la sacrilège et trompeuse grimace
Abuse impunément, et se joue à leur gré

qu'on ne saurait contrefaire, l'hypocrisie la grimace, mais ne l'imite pas. »

1. Dans cette tirade et celle qui suit, Molière va au-devant des jugements malicieux de ceux qui pourraient et qui allaient en effet l'accuser d'avoir voulu jouer la véritable dévotion. « J'ai mis, dit-il, dans sa *préface*, tout l'art et tous les soins qu'il m'a été possible pour distinguer le personnage de l'hypocrite d'avec celui du vrai dévot. »

2. *Dévots de place*, ceux qui s'affichent, comme Tartuffe, dans l'église avec des soupirs, des élancements, etc.

De ce qu'ont les mortels de plus saint et sacré ;
Ces gens qui, par une âme à l'intérêt soumise,
Font de dévotion métier et marchandise,
Et veulent acheter crédit et dignités
A prix de faux clins d'yeux et d'élans affectés,
Ces gens, dis-je, qu'on voit d'une ardeur non commune
Par le chemin du Ciel courir à leur fortune,
Qui, brûlants [1] et priants, demandent chaque jour,
Et prêchent la retraite au milieu de la cour,
Qui savent ajuster leur zèle avec leurs vices,
Sont prompts, vindicatifs, sans foi, pleins d'artifices,
Et, pour perdre quelqu'un, couvrent insolemment
De l'intérêt du Ciel leur fier [2] ressentiment,
D'autant plus dangereux dans leur âpre colère
Qu'ils prennent contre nous des armes qu'on révère,
Et que leur passion, dont on leur sait bon gré,
Veut nous assassiner avec un fer sacré.
De ce faux caractère on en voit trop paraître ;
Mais les dévots de cœur sont aisés à connaître.
Notre siècle, mon frère, en expose à nos yeux
Qui peuvent nous servir d'exemples glorieux :
Regardez Ariston, regardez Périandre,
Oronte, Alcidamas, Polydore, Clitandre ;
Ce titre par aucun ne leur est débattu [3] ;
Ce ne sont point du tout fanfarons de vertu ;
On ne voit point en eux ce faste insupportable,
Et leur dévotion est humaine, est traitable ;
Ils ne censurent point toutes nos actions :
Ils trouvent trop d'orgueil dans ces corrections ;
Et laissant la fierté des paroles aux autres,
C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres.
L'apparence du mal a chez eux peu d'appui,
Et leur âme est portée à juger bien d'autrui.
Point de cabale en eux, point d'intrigues à suivre ;
On les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre ;
Jamais contre un pécheur ils n'ont d'acharnement ;
Ils attachent leur haine au péché seulement,
Et ne veulent point prendre, avec un zèle extrême,
Les intérêts du Ciel plus qu'il ne veut lui-même.

1. *Brûlants*, pleins de ferveur religieuse.

2. *Fier*, cruel, implacable.

3. *Debattu*, contesté.

Voilà mes gens, voilà comme il en faut user,
Voilà l'exemple enfin qu'il se faut proposer.
Votre homme, à dire vrai, n'est pas de ce modèle :
C'est de fort bonne foi que vous vantez son zèle[1];
Mais par un faux éclat je vous crois ébloui.

ORGON.

Monsieur mon cher beau-frère, avez-vous tout dit?

CLÉANTE.

Oui.

ORGON.

(Il veut s'en aller.)

Je suis votre valet.

CLÉANTE.

De grâce, un mot, mon frère.
Laissons là ce discours. Vous savez que Valère,
Pour être votre gendre a parole de vous[2]?

ORGON.

Oui.

CLÉANTE.

Vous aviez pris jour pour un lien si doux.

ORGON.

Il est vrai.

CLÉANTE.

Pourquoi donc en différer la fête?

ORGON.

Je ne sais.

CLÉANTE.

Auriez-vous autre pensée en tête?

ORGON.

Peut-être.

CLÉANTE.

Vous voulez manquer à votre foi?

ORGON.

Je ne dis pas cela.

CLÉANTE.

Nul obstacle, je croi,
Ne vous peut empêcher d'accomplir vos promesses.

1. « On peut avancer hardiment, dit Voltaire, que les discours de Cléante, dans lesquels la vertu vraie et éclairée est opposée à la dévotion imbécile d'Orgon, sont, à quelques expressions près, le plus fort et le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue. »

2. *A parole de vous* c.-à-d. *à votre parole.*

ORGON.

Selon[1].

CLÉANTE.

Pour dire un mot faut-il tant de finesses ?
Valère, sur ce point, me fait vous visiter.

ORGON.

Le Ciel en soit loué !

CLÉANTE.

Mais que lui reporter?

ORGON.

Tout ce qu'il vous plaira.

CLÉANTE.

Mais il est nécessaire
De savoir vos desseins. Quels sont-ils donc ?

ORGON.

De faire
Ce que le Ciel voudra.

CLÉANTE.

Mais parlons tout de bon.
Valère a votre foi : la tiendrez-vous, ou non ?

ORGON.

Adieu.

CLÉANTE, seul.

Pour son amour je crains une disgrâce,
Et je dois l'avertir de tout ce qui se passe.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ORGON, MARIANE.

ORGON.

Mariane.

MARIANE.

Mon père.

ORGON.

Approchez, j'ai de quoi
Vous parler en secret.

1. *Selon*, c.-à-d. *c'est selon.*

MARIANE.

Que cherchez-vous ?

ORGON (Il regarde dans un petit cabinet [1]).

Je voi
Si quelqu'un n'est point là qui pourrait nous entendre ;
Car ce petit endroit est propre pour surprendre.
Or sus, nous voilà bien. J'ai, Mariane, en vous
Reconnu de tout temps un esprit assez doux,
Et de tout temps aussi vous m'avez été chère.

MARIANE.

Je suis fort redevable à cet amour de père.

ORGON.

C'est fort bien dit, ma fille ; et, pour le mériter,
Vous devez n'avoir soin que de me contenter.

MARIANE.

C'est où je mets aussi ma gloire la plus haute.

ORGON.

Fort bien. Que dites-vous de Tartuffe notre hôte ?

MARIANE.

Qui, moi ?

ORGON.

Vous. Voyez bien comme vous répondrez.

MARIANE.

Hélas ! j'en dirai, moi, tout ce que vous voudrez.

ORGON.

C'est parler sagement [2]. Dites-moi donc, ma fille,
Qu'en toute sa personne un haut mérite brille,
Qu'il touche votre cœur, et qu'il vous serait doux
De le voir par mon choix devenir votre époux.
Eh ?

(Mariane se recule avec surprise.)

MARIANE.

Eh ?

ORGON.

Qu'est-ce ?

MARIANE.

Plaît-il ?

ORGON.

Quoi ?

1. C'est de ce petit cabinet que Damis entendra sans être vu au troisième acte la déclaration de Tartuffe à Elmire.

2. A ce moment, Dorine entre à pas de loup et, sans se montrer, écoute la conversation.

MARIANE.

Me suis-je méprise?

ORGON.

Comment?

MARIANE.

Qui voulez-vous, mon père, que je dise
Qui me touche le cœur, et qu'il me serait doux
De voir par votre choix devenir mon époux?

ORGON.

Tartuffe.

MARIANE.

Il n'en est rien, mon père, je vous jure.
Pourquoi me faire dire une telle imposture?

ORGON.

Mais je veux que cela soit une vérité;
Et c'est assez pour vous que je l'aie arrêté.

MARIANE.

Quoi? vous voulez, mon père...?

ORGON.

Oui, je prétends, ma fille,
Unir par votre hymen Tartuffe à ma famille.
Il sera votre époux, j'ai résolu cela,
Et comme sur vos vœux je...

SCÈNE II

DORINE, ORGON, MARIANE.

ORGON.

Que faites-vous là?
La curiosité qui vous presse est bien forte,
Mamie, à nous venir écouter de la sorte.

DORINE.

Vraiment, je ne sais pas si c'est un bruit qui part
De quelque conjecture, ou d'un coup de hasard[1];
Mais de ce mariage on m'a dit la nouvelle,
Et j'ai traité cela de pure bagatelle.

ORGON.

Quoi donc? la chose est-elle incroyable?

DORINE.

A tel point

1. Expression peu claire. Dorine semble vouloir dire qu'elle ignore si on a, dans le quartier où elle a recueilli ce cancan, fait réellement cette supposition, ou si c'est simplement une parole en l'air, lâchée par hasard.

Que vous-même, Monsieur, je ne vous en crois point.

ORGON.

Je sais bien le moyen de vous le faire croire.

DORINE.

Oui, oui, vous nous contez une plaisante histoire.

ORGON.

Je conte justement ce qu'on verra dans peu.

DORINE.

Chansons !

ORGON.

Ce que je dis, ma fille, n'est point jeu.

DORINE.

Allez, ne croyez point à Monsieur votre père :
Il raille.

ORGON.

Je vous dis...

DORINE.

Non, vous avez beau faire,
On ne vous croira point.

ORGON.

A la fin mon courroux...

DORINE.

Hé bien ! on vous croit donc, et c'est tant pis pour vous.
Quoi ? se peut-il, Monsieur, qu'avec l'air d'homme sage,
Et cette large barbe au milieu du visage,
Vous soyez assez fou pour vouloir... ?

ORGON.

Écoutez :
Vous avez pris céans certaines privautés
Qui ne me plaisent point, je vous le dis, mamie.

DORINE.

Parlons sans nous fâcher, Monsieur, je vous supplie.
Vous moquez-vous des gens d'avoir fait ce complot ?
Votre fille n'est point l'affaire d'un bigot :
Il a d'autres emplois auxquels il faut qu'il pense.
Et puis, que vous apporte une telle alliance ?
A quel sujet aller, avec tout votre bien,
Choisir un gendre gueux ?...

ORGON.

Taisez-vous. S'il n'a rien,
Sachez que c'est par là qu'il faut qu'on le révère.
Sa misère est sans doute une honnête misère ;

Au-dessus des grandeurs elle doit l'élever,
Puisqu'enfin de son bien il s'est laissé priver
Par son trop peu de soin des choses temporelles,
Et sa puissante attache aux choses éternelles.
Mais mon secours pourra lui donner les moyens
De sortir d'embarras et rentrer dans ses biens :
Ce sont fiefs qu'à bon titre au pays on renomme;
Et tel que l'on le voit, il est bien gentilhomme.

DORINE.

Oui, c'est lui qui le dit; et cette vanité,
Monsieur, ne sied pas bien avec la piété.
Qui d'une sainte vie embrasse l'innocence
Ne doit point tant prôner son nom et sa naissance;
Et l'humble procédé de la dévotion
Souffre mal les éclats de cette ambition.
A quoi bon cet orgueil?... Mais ce discours vous blesse :
Parlons de sa personne, et laissons sa noblesse.
Ferez-vous possesseur, sans quelque peu d'ennui,
D'une fille comme elle un homme comme lui ?
Et ne devez-vous pas songer aux bienséances,
Et de cette union prévoir les conséquences ?
Sachez que d'une fille on risque la vertu,
Lorsque dans son hymen son goût est combattu,
Que le dessein d'y vivre en honnête personne
Dépend des qualités du mari qu'on lui donne,
Et que ceux dont partout on montre au doigt le front
Font leurs femmes souvent ce qu'on voit qu'elles sont.
Il est bien difficile enfin d'être fidèle
A de certains maris faits d'un certain modèle;
Et qui donne à sa fille un homme qu'elle hait
Est responsable au Ciel des fautes qu'elle fait.
Songez à quels périls votre dessein vous livre.

ORGON.

Je vous dit qu'il me faut apprendre d'elle à vivre.

DORINE.

Vous n'en feriez que mieux de suivre mes leçons.

ORGON.

Ne nous amusons point, ma fille, à ces chansons :
Je sais ce qu'il vous faut, et je suis votre père.
J'avais donné pour vous ma parole à Valère;
Mais outre qu'à jouer on dit qu'il est enclin,
Je le soupçonne encor d'être un peu libertin :

Je ne remarque point qu'il hante les églises.

DORINE.

Voulez-vous qu'il y coure à vos heures précises,
Comme ceux qui n'y vont que pour être aperçus ?

ORGON.

Je ne demande pas votre avis là-dessus.
Enfin avec le Ciel l'autre est le mieux du monde,
Et c'est une richesse à nulle autre seconde.
Cet hymen de tous biens comblera vos désirs,
Il sera tout confit en douceurs et plaisirs.
Ensemble vous vivrez, dans vos ardeurs fidèles,
Comme deux vrais enfants, comme deux tourterelles :
A nul fâcheux débat jamais vous n'en viendrez,
Et vous ferez de lui tout ce que vous voudrez.

DORINE.

Elle ? elle n'en fera qu'un sot, je vous assure.

ORGON.

Ouais ! quel discours !

DORINE.

Je dis qu'il en a l'encolure,
Et que son ascendant, Monsieur, l'emportera
Sur toute la vertu que votre fille aura.

ORGON.

Cessez de m'interrompre, et songez à vous taire,
Sans mettre votre nez où vous n'avez que faire.

DORINE.

Je n'en parle, Monsieur, que pour votre intérêt.
(Elle l'interrompt toujours au moment qu'il se retourne pour parler à sa fille.)

ORGON.

C'est prendre trop de soin ; taisez-vous, s'il vous plaît.

DORINE.

Si l'on ne vous aimait...

ORGON.

Je ne veux pas qu'on m'aime.

DORINE.

Et je veux vous aimer, Monsieur, malgré vous-même.

ORGON.

Ah !

DORINE.

Votre honneur m'est cher, et je ne puis souffrir
Qu'aux brocards[1] d'un chacun vous alliez vous offrir.

1. *Brocards*, paroles mordantes, médisances.

ORGON.

Vous ne vous tairez point?

DORINE.

C'est une conscience
Que de vous laisser faire une telle alliance.

ORGON.

Te tairas-tu, serpent, dont les traits effrontés...?

DORINE.

Ah! vous êtes dévot, et vous vous emportez?

ORGON.

Oui, ma bile s'échauffe à toutes ces fadaises,
Et tout résolument je veux que tu te taises.

DORINE.

Soit. Mais, ne disant mot, je n'en pense pas moins.

ORGON.

Pense, si tu le veux; mais applique tes soins
(Se retournant vers sa fille.)
A ne m'en point parler, ou... suffit... Comme sage[1],
J'ai pesé mûrement toutes choses.

DORINE.

J'enrage
De ne pouvoir parler.
(Elle se tait lorsqu'il tourne la tête.

ORGON.

Sans être damoiseau[2],
Tartuffe est fait de sorte...

DORINE.

Oui, c'est un beau museau.

ORGON.

Que quand tu n'aurais même aucune sympathie
Pour tous les autres dons...
(Orgon se tourne devant elle, et la regarde les bras croisés.)

DORINE.

La voilà bien lotie!
Si j'étais en sa place, un homme assurément
Ne m'épouserait pas de force impunément;
Et je lui ferais voir bientôt après la fête
Qu'une femme a toujours une vengeance prête.

ORGON, à Dorine.

Donc de ce que je dis on ne fera nul cas?

1. *Comme sage*, en père sage
2. *Damoiseau*, jeune homme empressé, aimable et galant auprès des femmes.

DORINE.

De quoi vous plaignez-vous ? Je ne vous parle pas.

ORGON.

Qu'est-ce que tu fais donc ?

DORINE.

Je me parle à moi-même.

ORGON, à part.

Fort bien. Pour châtier son insolence extrême,
Il faut que je lui donne un revers de ma main.

(Il se met en posture de lui donner un soufflet ; et Dorine, à chaque coup d'œil qu'il jette, se tient droite sans parler.)

Ma fille, vous devez approuver mon dessein...
Croire que le mari... que j'ai su vous élire...

(A Dorine.)

Que ne te parles-tu ?

DORINE.

Je n'ai rien à me dire.

ORGON.

Encore un petit mot.

DORINE.

Il ne me plait pas, moi.

ORGON.

Certes, je t'y guettais.

DORINE.

Quelque sotte, ma foi !

ORGON.

Enfin, ma fille, il faut payer d'obéissance,
Et montrer pour mon choix entière déférence.

DORINE, en s'enfuyant.

Je me moquerais fort de prendre un tel époux.

ORGON (Il veut lui donner un soufflet et la manque).

Vous avez là, ma fille, une peste avec vous,
Avec qui sans péché je ne saurais plus vivre.
Je me sens hors d'état maintenant de poursuivre :
Ses discours insolents m'ont mis l'esprit en feu,
Et je vais prendre l'air pour me rasseoir un peu[1].

SCÈNE III

DORINE, MARIANE.

DORINE.

Avez-vous donc perdu, dites-moi, la parole,
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle?

1. Comp. cette scène avec la v[e] de l'acte I[er] du *Malade imaginaire*.

Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,
Sans que du moindre mot vous l'ayez repoussé !

MARIANE.

Contre un père absolu que veux-tu que je fasse ?

DORINE.

Ce qu'il faut pour parer une telle menace.

MARIANE.

Quoi ?

DORINE.

Lui dire qu'un cœur n'aime pas par autrui,
Que vous vous mariez pour vous, non pas pour lui,
Qu'étant celle pour qui se fait toute l'affaire,
C'est à vous, non à lui, que le mari doit plaire,
Et que si son Tartuffe est pour lui si charmant,
Il le peut épouser sans nul empêchement.

MARIANE.

Un père, je l'avoue, a sur nous tant d'empire,
Que je n'ai jamais eu la force de rien dire.

DORINE.

Mais raisonnons. Valère a fait pour vous des pas :
L'aimez-vous, je vous prie, ou ne l'aimez-vous pas ?

MARIANE.

Ah ! qu'envers mon amour ton injustice est grande,
Dorine ! Me dois-tu faire cette demande ?
T'ai-je pas là-dessus ouvert cent fois mon cœur,
Et sais-tu pas pour lui jusqu'où va mon ardeur ?

DORINE.

Que sais-je si le cœur a parlé par la bouche,
Et si c'est tout de bon que cet amant vous touche ?

MARIANE.

Tu me fais un grand tort, Dorine, d'en douter,
Et mes vrais sentiments ont su trop éclater.

DORINE.

Enfin, vous l'aimez donc ?

MARIANE.

Oui, d'une ardeur extrême.

DORINE.

Et selon l'apparence il vous aime de même ?

MARIANE.

Je le crois.

DORINE.

Et tous deux brûlez également

De vous voir mariés ensemble?

MARIANE.

Assurément.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente?

MARIANE.

De me donner la mort si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeais pas[1];
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage
Lorsque j'entends ces sortes de langage.

MARIANE.

Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, tu te rends!
Tu ne compatis point aux déplaisirs des gens.

DORINE.

Je ne compatis point à qui dit des sornettes
Et dans l'occasion mollit comme vous faites.

MARIANE.

Mais que veux-tu? si j'ai de la timidité.

DORINE.

Mais l'amour dans un cœur veut de la fermeté.

MARIANE.

Mais n'en gardé-je pas pour les feux de Valère?
Et n'est-ce pas à lui de m'obtenir d'un père?

DORINE.

Mais quoi? si votre père est un bourru[2] fieffé,
Qui s'est de son Tartuffe entièrement coiffé
Et manque à l'union qu'il avait arrêtée,
La faute à votre amant doit-elle être imputée?

MARIANE.

Mais par un haut refus et d'éclatants mépris
Ferai-je dans mon choix voir un cœur trop épris?
Sortirai-je pour lui, quelque éclat dont il brille,
De la pudeur du sexe et du devoir de fille?
Et veux-tu que mes feux par le monde étalés...?

DORINE.

Non, non, je ne veux rien. Je vois que vous voulez
Être à Monsieur Tartuffe; et j'aurais, quand j'y pense,

1. *C'est un recours*, c.-à-d. c'est une extrémité...

2. *Bourru*, un être bizarre, extravagant; *fieffé* renforce le mot bourru, comme si cette appellation était un fief dont Dorine décore Orgon.

Tort de vous détourner d'une telle alliance.
Quelle raison aurais-je à combattre vos vœux ?
Le parti de soi-même est fort avantageux.
Monsieur Tartuffe ! oh ! oh ! n'est-ce rien qu'on propose ?
Certes Monsieur Tartuffe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied[1],
Et ce n'est pas peu d'heur[2] que d'être sa moitié.
Tout le monde déjà de gloire le couronne ;
Il est noble chez lui[3], bien fait de sa personne ;
Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri :
Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

MARIANE.

Mon Dieu !...

DORINE.

Quelle allégresse aurez-vous dans votre âme
Quand d'un époux si beau vous vous verrez la femme !

MARIANE.

Ha ! cesse, je te prie, un semblable discours,
Et contre cet hymen ouvre-moi du secours.
C'en est fait, je me rends, et suis prête à tout faire.

DORINE.

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,
Voulût-il lui donner un singe pour époux.
Votre sort est fort beau : de quoi vous plaignez-vous ?
Vous irez par le coche en sa petite ville,
Qu'en oncles et cousins vous trouverez fertile,
Et vous vous plairez fort à les entretenir.
D'abord chez le beau monde on vous fera venir ;
Vous irez visiter, pour votre bienvenue,
Madame la Baillive et Madame l'Élue[4],
Qui d'un siège pliant vous feront honorer.
Là, dans le carnaval, vous pourrez espérer
Le bal et la grand'bande[5], à savoir, deux musettes,

1. *Un homme qui ne se mouche pas du pied*, est un homme grave, considérable et habile. Un des tours d'agilité familiers aux anciens saltimbanques consistait à saisir le pied à deux mains et à se le passer vivement sous le nez. De là, cette façon de parler triviale : un homme qui ne fait pas de pareils tours est digne et sérieux.

2. *Heur*, c.-à-d. bonheur.

3. *Chez lui*, dans son pays où il a été privé de ses biens. Orgon nous a déjà prévenus que Tartuffe était gentilhomme.

4. *Madame l'Élue*, la femme d'un de ces magistrats royaux qui étaient chargés d'imposer les tailles. On les appelait ainsi parce qu'ils étaient choisis par élection.

5. *La grand'bande*. La troupe de musiciens de l'endroit, qui pour tout instrument n'auront que deux cornemuses. La grand'bande du roi se composait de vingt-quatre violons.

Et parfois Fagotin[1] et les marionnettes,
Si pourtant votre époux...

MARIANE.

Ah ! tu me fais mourir,
De tes conseils plutôt songe à me secourir.

DORINE.

Je suis votre servante.

MARIANE.

Eh ! Dorine, de grâce...

DORINE.

Il faut, pour vous punir, que cette affaire passe.

MARIANE.

Ma pauvre fille !

DORINE.

Non.

MARIANE.

Si mes vœux déclarés...

DORINE.

Point : Tartuffe est votre homme, et vous en tâterez.

MARIANE.

Tu sais qu'à toi toujours je me suis confiée :
Fais-moi...

DORINE.

Non, vous serez, ma foi, tartuffiée[2].

MARIANE.

Hé bien ! puisque mon sort ne saurait t'émouvoir,
Laisse-moi désormais toute à mon désespoir :
C'est de lui que mon cœur empruntera de l'aide,
Et je sais de mes maux l'infaillible remède.

(Elle veut s'en aller.)

DORINE.

Hé ! là, là, revenez. Je quitte mon courroux.
Il faut, nonobstant tout, avoir pitié de vous.

MARIANE.

Vois-tu, si l'on m'expose à ce cruel martyre,
Je te le dis, Dorine, il faudra que j'expire.

1. *Fagotin* était un singe dont les tours, les grimaces et l'accoutrement attiraient alors la foule au théâtre de Brioché, le joueur de Marionnettes. Ce singe était si célèbre, que son nom était devenu synonyme de singe, comme celui de Tartuffe va devenir synonyme d'hypocrite.

2. *Tartuffiée*. Mot très heureusement forgé. « Il faut, dit Auger, que dans sa précision il ait bien de l'énergie, puisqu'il semble enchérir sur les mots déjà très forts par lesquels Dorine vient d'exprimer la même pensée. »

DORINE.

Ne vous tourmentez point. On peut adroitement
Empêcher... Mais voici Valère, votre amant.

SCÈNE IV

VALÈRE, MARIANE, DORINE.

VALÈRE.

On vient de débiter, Madame, une nouvelle
Que je ne savais pas, et qui sans doute est belle.

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épousez Tartuffe.

MARIANE.

Il est certain
Que mon père s'est mis en tête ce dessein.

VALÈRE.

Votre père, Madame...

MARIANE.

A changé de visée :
La chose vient par lui de m'être proposée.

VALÈRE.

Quoi? sérieusement?

MARIANE.

Oui, sérieusement.
Il s'est pour cet hymen déclaré hautement.

VALÈRE.

Et quel est le dessein où votre âme s'arrête,
Madame?

MARIANE.

Je ne sais.

VALÈRE.

La réponse est honnête.
Vous ne savez?

MARIANE.

Non.

VALÈRE.

Non?

MARIANE.

Que me conseillez-vous?

VALÈRE.

Je vous conseille, moi, de prendre cet époux.

MARIANE.

Vous me le conseillez?

VALÈRE.

Oui.

MARIANE.

Tout de bon?

VALÈRE.

Sans doute.
Le choix est glorieux, et vaut bien qu'on l'écoute.

MARIANE.

Hé bien! c'est un conseil, Monsieur, que je reçois.

VALÈRE.

Vous n'aurez pas grand'peine à le suivre, je crois.

MARIANE.

Pas plus qu'à le donner n'en a souffert votre âme...

VALÈRE.

Moi, je vous l'ai donné pour vous plaire, Madame.

MARIANE.

Et moi, je le suivrai pour vous faire plaisir[1].

DORINE.

Voyons ce qui pourra de ceci réussir[2].

VALÈRE.

C'est donc ainsi qu'on aime? Et c'était tromperie
Quand vous...

MARIANE.

Ne parlons point de cela, je vous prie.
Vous m'avez dit tout franc que je dois accepter
Celui que pour époux on me veut présenter:
Et je déclare, moi, que je prétends le faire,
Puisque vous m'en donnez le conseil salutaire.

VALÈRE.

Ne vous excusez point sur mes intentions.
Vous aviez pris déjà vos résolutions;
Et vous vous saisissez d'un prétexte frivole
Pour vous autoriser à manquer de parole.

MARIANE.

Il est vrai, c'est bien dit.

VALÈRE.

Sans doute; et votre cœur

1. Comp. à ces vers la scène du *Dépit amoureux*, entre Lucile et Éraste.

2. *Ce qui pourra de ceci réussir*, c.-à-d. comment les choses vont tourner.

N'a jamais eu pour moi de véritable ardeur.

MARIANE.

Hélas! permis à vous d'avoir cette pensée.

VALÈRE.

Oui, oui, permis à moi ; mais mon âme offensée
Vous préviendra peut-être en un pareil dessein;
Et je sais où porter et mes vœux et ma main.

MARIANE.

Ah! je n'en doute point; et les ardeurs qu'excite
Le mérite...

VALÈRE.

Mon Dieu! laissons là le mérite :
J'en ai fort peu, sans doute, et vous en faites foi.
Mais j'espère aux bontés qu'une autre aura pour moi,
Et j'en sais de qui l'âme, à ma retraite ouverte,
Consentira sans honte à réparer ma perte.

MARIANE.

La perte n'est pas grande; et de ce changement
Vous vous consolerez assez facilement.

VALÈRE.

J'y ferai mon possible, et vous le pouvez croire.
Un cœur qui nous oublie engage notre gloire [1];
Il faut à l'oublier mettre aussi tous nos soins :
Si l'on n'en vient à bout, on le doit feindre au moins;
Et cette lâcheté jamais ne se pardonne,
De montrer de l'amour pour qui nous abandonne.

MARIANE.

Ce sentiment, sans doute, est noble et relevé.

VALÈRE.

Fort bien; et d'un chacun il doit être approuvé.
Hé quoi? vous voudriez qu'à jamais dans mon âme
Je gardasse pour vous les ardeurs de ma flamme,
Et vous visse, à mes yeux, passer en d'autres bras,
Sans mettre ailleurs un cœur dont vous ne voulez pas?

MARIANE.

Au contraire : pour moi, c'est ce que je souhaite;
Et je voudrais déjà que la chose fût faite.

VALÈRE.

Vous le voudriez?

MARIANE.

Oui.

1. *Notre gloire,* notre réputation et notre amour-propre.

VALÈRE.

C'est assez m'insulter,
Madame; et, de ce pas, je vais vous contenter.
(Il fait un pas pour s'en aller et revient toujours.)

MARIANE.

Fort bien.

VALÈRE.

Souvenez-vous au moins que c'est vous-même
Qui contraignez mon cœur à cet effort extrême.

MARIANE.

Oui.

VALÈRE.

Et que le dessein que mon âme conçoit
N'est rien qu'à votre exemple.

MARIANE.

A mon exemple, soit.

VALÈRE.

Suffit : vous allez être à point nommé servie.

MARIANE.

Tant mieux.

VALÈRE.

Vous me voyez, c'est pour toute ma vie.

MARIANE.

A la bonne heure.

VALÈRE.

Euh?
(Il s'en va, et lorsqu'il est vers la porte, il se retourne.)

MARIANE.

Quoi?

VALÈRE.

Ne m'appelez-vous pas?

MARIANE.

Moi? Vous rêvez.

VALÈRE.

Hé bien! je poursuis donc mes pas.
Adieu, Madame.

MARIANE.

Adieu, Monsieur.

DORINE.

Pour moi, je pense
Que vous perdez l'esprit par cette extravagance;
Et je vous ai laissé [1] tout du long quereller,

1. *Laissé*, il faudrait *laissés*. Mais d'ordinaire au XVIIe siècle, un participe régissant un infinitif ne prenait pas l'accord.

Pour voir où tout cela pourrait enfin aller.
Holà! seigneur Valère.

(Elle va l'arrêter par le bras, et lui fait mine de grande résistance.)

VALÈRE.

Hé! que veux-tu, Dorine?

DORINE.

Venez ici.

VALÈRE.

Non, non, le dépit me domine.
Ne me détourne point de ce qu'elle a voulu.

DORINE.

Arrêtez.

VALÈRE.

Non, vois-tu? c'est un point résolu.

DORINE.

Ah!

MARIANE.

Il souffre à me voir, ma présence le chasse,
Et je ferai bien mieux de lui quitter la place.

DORINE (Elle quitte Valère, et court à Mariane.)

A l'autre! Où courez-vous?

MARIANE.

Laisse.

DORINE.

Il faut revenir.

MARIANE.

Non, non, Dorine; en vain tu veux me retenir.

VALÈRE.

Je vois bien que ma vue est pour elle un supplice,
Et sans doute il vaut mieux que je l'en affranchisse.

DORINE (Elle quitte Mariane, et court après Valère).

Encor? Diantre soit fait de vous si, je le veux!
Cessez ce badinage, et venez çà tous deux.

(Elle les tire l'un et l'autre.)

VALÈRE.

Mais quel est ton dessein?

MARIANE.

Qu'est-ce que tu veux faire?

DORINE.

Vous bien remettre ensemble, et vous tirer d'affaire.
Êtes-vous fou d'avoir un pareil démêlé?

VALÈRE.

N'as-tu pas entendu comme elle m'a parlé?

DORINE.

Êtes-vous folle, vous, de vous être emportée?

MARIANE.

N'as-tu pas vu la chose, et comme il m'a traitée?

DORINE.

Sottise des deux parts. Elle n'a d'autre soin
Que de se conserver à vous, j'en suis témoin.
Il n'aime que vous seule, et n'a point d'autre envie
Que d'être votre époux; j'en réponds sur ma vie.

MARIANE.

Pourquoi donc me donner un semblable conseil?

VALÈRE.

Pourquoi m'en demander sur un sujet pareil?

DORINE.

Vous êtes fous deux. Çà, la main l'un et l'autre.
Allons, vous.

VALÈRE, en donnant sa main à Dorine.

A quoi bon ma main?

DORINE.

Ah! çà, la vôtre.

MARIANE, en donnant aussi sa main.

De quoi sert tout cela?

DORINE.

Mon Dieu! vite, avancez.
Vous vous aimez tous deux plus que vous ne pensez.

VALÈRE.

Mais ne faites donc point les choses avec peine,
Et regardez un peu les gens sans nulle haine.

(Mariane tourne l'œil sur Valère et fait un petit sourire.)

DORINE.

A vous dire le vrai, les amants sont bien fous!

VALÈRE.

Ho çà! n'ai-je pas lieu de me plaindre de vous?
Et, pour n'en point mentir, n'êtes-vous pas méchante
De vous plaire à me dire une chose affligeante?

MARIANE.

Mais vous, n'êtes-vous pas l'homme le plus ingrat...?

DORINE.

Pour une autre saison laissons tout ce débat,
Et songeons à parer[1] ce fâcheux mariage.

1 *A parer*, à empêcher.

MARIANE.

Dis-nous donc quels ressorts il faut mettre en usage.

DORINE.

Nous en ferons agir de toutes les façons.
Votre père se moque, et ce sont des chansons;
Mais, pour vous, il vaut mieux qu'à son extravagance
D'un doux consentement vous prêtiez l'apparence,
Afin qu'en cas d'alarme il vous soit plus aisé
De tirer en longueur cet hymen proposé.
En attrapant du temps, à tout on remédie,
Tantôt vous payerez de quelque maladie,
Qui viendra tout à coup et voudra des délais;
Tantôt vous payerez de présages mauvais :
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir, ou songé d'eau bourbeuse [1].
Enfin, le bon de tout[2], c'est qu'à d'autres qu'à lui,
On ne vous peut lier que vous ne disiez « oui ».
Mais pour mieux réussir, il est bon, ce me semble,
Qu'on ne vous trouve point tous deux parlant ensemble.
(A Valère.)
Sortez, et sans tarder employez vos amis,
Pour vous faire tenir ce qu'on vous a promis.
Nous allons réveiller les efforts de son frère,
Et dans notre parti jeter la belle-mère.
Adieu.

VALÈRE, à Mariane.

Quelques efforts que nous préparions tous,
Ma plus grande espérance, à vrai dire, est en vous.

MARIANE, à Valère.

Je ne réponds pas des volontés d'un père;
Mais je ne serai point à d'autre qu'à Valère.

VALÈRE.

Que vous me comblez d'aise! Et, quoi que puisse oser...

DORINE.

Ah! jamais les amants ne sont las de jaser.
Sortez, vous dis-je.

VALÈRE (Il fait un pas et revient).

Enfin...

1. Rêves de mauvais présage, comme de songer d'œufs cassés, de perles défilées, de poisson mort, toutes choses qui pour les gens superstitieux signifiaient malheur.

2. *Le bon de tout*, c-à d. le point essentiel.

DORINE.

Quel caquet est le vôtre!
Tirez de cette part[1]; et vous, tirez de l'autre.
(Elle les pousse chacun par l'épaule.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

DAMIS, DORINE.

DAMIS.

Que la foudre sur l'heure achève mes destins,
Qu'on me traite partout du plus grand des faquins,
S'il est aucun respect ni pouvoir qui m'arrête,
Et si je ne fais pas quelque coup de ma tête!

DORINE.

De grâce, modérez un tel emportement :
Votre père n'a fait qu'en parler simplement.
On n'exécute pas tout ce qui se propose,
Et le chemin est long du projet à la chose.

DAMIS.

Il faut que de ce fat j'arrête les complots,
Et qu'à l'oreille un peu je lui dise deux mots.

DORINE.

Ha! tout doux! Envers lui, comme envers votre père,
Laissez agir les soins de votre belle-mère.
Sur l'esprit de Tartuffe elle a quelque crédit;
Il se rend complaisant à tout ce qu'elle dit,
Et pourrait bien avoir douceur de cœur pour elle.
Plût à Dieu qu'il fût vrai! la chose serait belle.
Enfin, votre intérêt l'oblige à le mander[2] :
Sur l'hymen qui vous trouble elle veut le sonder,
Savoir ses sentiments, et lui faire connaître
Quels fâcheux démêlés il pourra faire naître,
S'il faut qu'à ce dessein il prête quelque espoir[3].
Son valet dit qu'il prie, et je n'ai pu le voir;
Mais ce valet m'a dit qu'il s'en allait descendre.
Sortez donc, je vous prie, et me laissez l'attendre.

1. *Tirez de cette part*, c.-à-d. allez de ce côté.
2. C.-à-d. l'intérêt qu'elle vous porte.
3. C'est-à-dire s'il laisse supposer que ce mariage puisse jamais s'accomplir.

DAMIS.

Je puis être présent à tout cet entretien.

DORINE.

Point. Il faut qu'ils soient seuls.

DAMIS.

Je ne lui dirai rien.

DORINE.

Vous vous moquez : on sait vos transports ordinaires,
Et c'est le vrai moyen de gâter les affaires.
Sortez.

DAMIS.

Non : je veux voir, sans me mettre en courroux ;

DORINE.

Que vous êtes fâcheux ! Il vient. Retirez-vous [1].

SCÈNE II

TARTUFFE, LAURENT, DORINE.

TARTUFFE, apercevant Dorine.

Laurent, serrez ma haire avec ma discipline [2],
Et priez que toujours le Ciel vous illumine.
Si l'on vient pour me voir, je vais aux prisonniers
Des aumônes que j'ai partager les deniers.

DORINE.

Que d'affectation et de forfanterie !

TARTUFFE.

Que voulez-vous ?

DORINE.

Vous dire...

TARTUFFE (Il tire un mouchoir de sa poche).

Ah ! mon Dieu, je vous prie.
Avant que de parler prenez-moi ce mouchoir.

DORINE.

Comment ?

TARTUFFE.

Couvrez ce sein que je ne saurais voir :
Par de pareils objets les âmes sont blessées,

1. Damis va se cacher dans le cabinet dont nous avons vu Orgon fermer la porte au 2e acte.

2. *Haire*, petite chemise de crin qu'on portait sur la peau par esprit de mortification. — *Discipline*, fouet fait de cordelettes ou de petites chaînes. « Ce *Laurent, serrez ma haire*, dit Sainte-Beuve, est le plus admirable début dramatique et comique qui se puisse inventer. De tels traits emportent le reste et déterminent un caractère. Il y a là toute une vocation ; celui qui trouve une telle entrée est d'emblée un génie dramatique. » Comparez dans les *Caractères* de La Bruyère, chapitre de la *Mode*, le portrait d'Onuphre, un autre hypocrite de religion.

Et cela fait venir de coupables pensées.

DORINE.

Vous êtes donc bien tendre à la tentation,
Et la chair sur vos sens fait grande impression?
Certes je ne sais pas quelle chaleur vous monte :
Mais à convoiter, moi, je ne suis point si prompte,
Et je vous verrais nu, du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenterait pas.

TARTUFFE.

Mettez dans vos discours un peu de modestie,
Ou je vais sur-le-champ vous quitter la partie[1].

DORINE.

Non, non, c'est moi qui vais vous laisser en repos,
Et je n'ai seulement qu'à vous dire deux mots.
Madame va venir dans cette salle basse,
Et d'un mot d'entretien vous demande la grâce.

TARTUFFE.

Hélas! très volontiers.

DORINE, en soi-même.

Comme il se radoucit!
Ma foi, je suis toujours pour ce que j'en ai dit.

TARTUFFE.

Viendra-t-elle bientôt?

DORINE.

Je l'entends, ce me semble.
Oui, c'est elle en personne; et je vous laisse ensemble.

SCÈNE III

ELMIRE, TARTUFFE.

TARTUFFE.

Que le Ciel à jamais par sa toute-bonté,
Et de l'âme et du corps vous donne la santé,
Et bénisse vos jours autant que le désire
Le plus humble de ceux que son amour inspire.

ELMIRE.

Je suis fort obligée à ce souhait pieux.
Mais prenons une chaise, afin d'être un peu mieux.

TARTUFFE, assis.

Comment de votre mal vous sentez-vous remise?

ELMIRE, assise.

Fort bien; et cette fièvre a bientôt quitté prise.

1. C'est-à-dire « je vais vous laisser la place ».

TARTUFFE.

Mes prières n'ont pas le mérite qu'il faut
Pour avoir attiré cette grâce d'en haut;
Mais je n'ai fait au Ciel nulle dévote instance
Qui n'ait eu pour objet votre convalescence.

ELMIRE.

Votre zèle pour moi s'est trop inquiété.

TARTUFFE.

On ne peut trop chérir votre chère santé,
Et pour la rétablir j'aurais donné la mienne.

ELMIRE.

C'est pousser bien avant la charité chrétienne,
Et je vous dois beaucoup pour toutes ces bontés.

TARTUFFE.

Je fais bien moins pour vous que vous ne méritez.

ELMIRE.

J'ai voulu vous parler en secret d'une affaire,
Et je suis bien aise, ici, qu'aucun ne nous éclaire [1].

TARTUFFE.

J'en suis ravi de même, et sans doute il m'est doux,
Madame, de me voir seul à seul avec vous :
C'est une occasion qu'au Ciel j'ai demandée,
Sans que jusqu'à cette heure il me l'ait accordée.

ELMIRE.

Pour moi, ce que je veux, c'est un mot d'entretien,
Où tout votre cœur s'ouvre, et ne me cache rien [2].

TARTUFFE.

Et je ne veux aussi, pour grâce singulière
Que montrer à vos yeux mon âme tout entière,
Et vous faire serment que les bruits que j'ai faits
Des visites qu'ici reçoivent vos attraits
Ne sont pas envers vous l'effet d'aucune haine,
Mais plutôt d'un transport de zèle qui m'entraîne,
Et d'un pur mouvement...

ELMIRE.

Je le prends bien aussi,
Et crois que mon salut vous donne ce souci.

TARTUFFE (Il lui serre le bout des doigts).

Oui, Madame, sans doute, et ma ferveur est telle...

1. *Éclaire.* Voy. *l'Étourdi*, acte Ier, scène IV.

2. A ce moment, Damis, sans se montrer, entr'ouvre la porte du cabinet, dans lequel il s'était [illegible] entendre la conversation.

ELMIRE.

Ouf! vous me serrez trop.

TARTUFFE.

C'est par excès de zèle.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais dessein,
Et j'aurais bien plutôt...

(Il lui met la main sur le genou.)

ELMIRE.

Que fait là votre main?

TARTUFFE.

Je tâte votre habit : l'étoffe en est moelleuse.

ELMIRE.

Ah! de grâce, laissez, je suis fort chatouilleuse.

(Elle recule sa chaise, et Tartuffe rapproche la sienne.)

TARTUFFE.

Mon Dieu! que de ce point l'ouvrage est merveilleux[1]!
On travaille aujourd'hui d'un air miraculeux[2];
Jamais, en toute chose, on n'a vu si bien faire.

ELMIRE.

Il est vrai. Mais parlons un peu de notre affaire.
On tient que[3] mon mari veut dégager sa foi,
Et vous donner sa fille. Est-il vrai, dites-moi?

TARTUFFE.

Il m'en a dit deux mots : mais, Madame, à vrai dire,
Ce n'est pas le bonheur après quoi je soupire;
Et je vois autre part les merveilleux attraits
De la félicité qui fait tous mes souhaits.

ELMIRE.

C'est que vous n'aimez rien des choses de la terre.

TARTUFFE.

Mon sein n'enferme pas un cœur qui soit de pierre.

ELMIRE.

Pour moi, je crois qu'au Ciel tendent tous vos soupirs,
Et que rien ici-bas n'arrête vos désirs.

TARTUFFE.

L'amour qui nous attache aux beautés éternelles
N'étouffe pas en nous l'amour des temporelles;
Nos sens facilement peuvent être charmés
Des ouvrages parfaits que le Ciel a formés.
Ses attraits réfléchis[4] brillent dans vos pareilles;

1. Il montre le fichu d'Elmire, qui est en dentelle.

2. *D'un air*, d'une façon.

3. *On tient que*, on prétend que.

4. *Ses attraits réfléchis*, c.-à-d. le reflet de la beauté du ciel.

Mais il étale en vous ses plus rares merveilles :
Il a sur votre face épanché des beautés
Dont les yeux sont surpris, et les cœurs transportés,
Et je n'ai pu vous voir, parfaite créature,
Sans admirer en vous l'auteur de la nature,
Et d'une ardente amour sentir mon cœur atteint,
Au plus beau des portraits où lui-même il s'est peint.
D'abord j'appréhendai que cette ardeur secrète
Ne fût du noir esprit une surprise adroite [1];
Et même à fuir vos yeux mon cœur se résolut,
Vous croyant un obstacle à faire mon salut.
Mais enfin je connus, ô beauté tout aimable,
Que cette passion peut n'être point coupable,
Que je puis l'ajuster avecque la pudeur,
Et c'est ce qui m'y fait abandonner mon cœur.
Ce m'est, je le confesse, une audace bien grande
Que d'oser de ce cœur vous adresser l'offrande;
Mais j'attends en mes vœux tout de votre bonté,
Et rien des vains efforts de mon infirmité;
En vous est mon espoir, mon bien, ma quiétude,
De vous dépend ma peine ou ma béatitude,
Et je vais être enfin, par votre seul arrêt,
Heureux si vous voulez, malheureux s'il vous plaît.

ELMIRE.

La déclaration est tout à fait galante,
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante.
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.
Un dévot comme vous, et que partout on nomme...

TARTUFFE.

Ah! pour être dévot, je n'en suis pas moins homme [2];
Et lorsqu'on vient à voir vos célestes appas,
Un cœur se laisse prendre, et ne raisonne pas.
Je sais qu'un tel discours de moi paraît étrange;
Mais, Madame, après tout, je ne suis pas un ange;
Et si vous condamnez l'aveu que je vous fais,
Vous devez vous en prendre à vos charmants attraits.
Dès que j'en vis briller la splendeur plus qu'humaine
De mon intérieur vous fûtes souveraine;

1. *Adroite* rime avec *secrète*, parce qu'on prononçait *adraite*.

2. Comparez ce vers de Corneille dans *Sertorius* (IV, I) :

Ah! pour être Romain, je n'en suis pas moins homme.

De vos regards divins l'ineffable douceur
Força la résistance où s'obstinait mon cœur;
Elle surmonta tout, jeûnes, prières, larmes,
Et tourna tous mes vœux du côté de vos charmes.
Mes yeux et mes soupirs vous l'ont dit mille fois,
Et pour mieux m'expliquer j'emploie ici la voix.
Que si vous contemplez d'une âme un peu bénigne
Les tribulations de votre esclave indigne,
S'il faut que vos bontés veuillent me consoler
Et jusqu'à mon néant daignent se ravaler,
J'aurai toujours pour vous, ô suave merveille,
Une dévotion à nulle autre pareille.
Votre honneur avec moi ne court point de hasard,
Et n'a nulle disgrâce à craindre de ma part.
Tous ces galants de cour, dont les femmes sont folles,
Sont bruyants dans leurs faits et vains dans leurs paroles,
De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer;
Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
Et leur langue indiscrète, en qui l'on se confie,
Déshonore l'autel où leur cœur sacrifie.
Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
Avec qui pour toujours on est sûr du secret.
Le soin que nous prenons de notre renommée
Répond de toute chose à la personne aimée,
Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant notre cœur,
De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur [1].

ELMIRE.

Je vous écoute dire, et votre rhétorique
En termes assez forts à mon âme s'explique.
N'appréhendez-vous point que je ne sois d'humeur
A dire à mon mari cette galante ardeur,
Et que le prompt avis d'un amour de la sorte
Ne pût bien altérer l'amitié qu'il vous porte?

TARTUFFE.

Je sais que vous avez trop de bénignité,
Et que vous ferez grâce à ma témérité,
Que vous m'excuserez sur l'humaine faiblesse
Des violents transports d'un amour qui vous blesse,
Et considérerez, en regardant votre air,

1. Remarquez dans cette déclaration l'heureux emploi des mots du langage religieux. Molière a toujours conformé son style à l'état et au caractère de ses différents personnages. Voyez la notice, à la fin.

Que l'on n'est pas aveugle, et qu'un homme est de chair.

ELMIRE.

D'autres prendraient cela d'autre façon peut-être;
Mais ma discrétion se veut faire paraître.
Je ne redirai point l'affaire à mon époux;
Mais je veux, en revanche, une chose de vous :
C'est de presser tout franc et sans nulle chicane
L'union de Valère avecque Mariane,
De renoncer vous-même à l'injuste pouvoir
Qui veut du bien d'un autre enrichir votre espoir,
Et...

SCÈNE IV

DAMIS, ELMIRE, TARTUFFE.

DAMIS, sortant du petit cabinet où il s'était retiré.

Non, Madame, non : ceci doit se répandre.
J'étais en cet endroit, d'où j'ai pu tout entendre;
Et la bonté du Ciel m'y semble avoir conduit
Pour confondre l'orgueil d'un traître qui me nuit,
Pour m'ouvrir une voie à prendre la vengeance
De son hypocrisie et de son insolence,
A détromper mon père, et lui mettre en plein jour
L'âme d'un scélérat qui vous parle d'amour.

ELMIRE.

Non, Damis : il suffit qu'il se rende plus sage,
Et tâche à mériter la grâce où je m'engage.
Puisque je l'ai promis, ne m'en dédites pas.
Ce n'est point mon humeur de faire des éclats :
Une femme se rit de sottises pareilles,
Et jamais d'un mari n'en trouble les oreilles.

DAMIS.

Vous avez vos raisons pour en user ainsi,
Et pour faire autrement j'ai les miennes aussi.
Le vouloir épargner est une raillerie;
Et l'insolent orgueil de sa cagoterie
N'a triomphé que trop de mon juste courroux,
Et que trop excité de désordre chez nous.
Le fourbe trop longtemps a gouverné mon père,
Et desservi mes feux avec ceux de Valère.
Il faut que du perfide il soit désabusé,
Et le Ciel pour cela m'offre un moyen aisé.
De cette occasion je lui suis redevable,

Et pour la négliger, elle est trop favorable :
Ce serait mériter qu'il me la vînt ravir,
Que de l'avoir en main et ne m'en pas servir.

ELMIRE.

Damis...

DAMIS.

Non, s'il vous plaît, il faut que je me croie[1].
Mon âme est maintenant au comble de sa joie;
Et vos discours en vain prétendent m'obliger
A quitter le plaisir de me pouvoir venger.
Sans aller plus avant, je vais vider d'affaire[2];
Et voici justement de quoi me satisfaire.

SCÈNE V

ORGON, DAMIS, TARTUFFE, ELMIRE.

DAMIS.

Nous allons régaler, mon père, votre abord
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.
Vous êtes bien payé de toutes vos caresses,
Et Monsieur d'un beau prix reconnaît vos tendresses.
Son grand zèle pour vous vient de se déclarer :
Il ne va pas à moins qu'à vous déshonorer;
Et je l'ai surpris là qui faisait à Madame
L'injurieux aveu d'une coupable flamme.
Elle est d'une humeur douce, et son cœur trop discret
Voulait à toute force en garder le secret;
Mais je ne puis flatter une telle impudence,
Et crois que vous la taire est vous faire une offense.

ELMIRE.

Oui, je tiens que jamais de tous ces vains propos
On ne doit d'un mari traverser le repos,
Que ce n'est point de là que l'honneur peut dépendre,
Et qu'il suffit pour nous de savoir nous défendre :
Ce sont mes sentiments; et vous n'auriez rien dit,
Damis, si j'avais eu sur vous quelque crédit.

SCÈNE VI

ORGON, DAMIS, TARTUFFE.

ORGON.

Ce que je viens d'entendre, ô Ciel! est-il croyable?

1. *Que je me croie*, que j'en fasse à ma tête, que je suive mon sentiment.
2. *Vider d'affaire*, « on dit *vider d'affaire* pour dire travailler à en sortir promptement, à la terminer » (Furetiere).

TARTUFFE.

Oui, mon frère, je suis un méchant, un coupable[1],
Un malheureux pécheur, tout plein d'iniquité,
Le plus grand scélérat qui jamais ait été ;
Chaque instant de ma vie est chargé de souillures;
Elle n'est qu'un amas de crimes et d'ordures ;
Et je vois que le Ciel, pour ma punition,
Me veut mortifier en cette occasion.
De quelque grand forfait qu'on me puisse reprendre,
Je n'ai garde d'avoir l'orgueil de m'en défendre.
Croyez ce qu'on vous dit, armez votre courroux,
Et comme un criminel chassez-moi de chez vous :
Je ne saurais avoir tant de honte en partage,
Que je n'en aie encor mérité davantage.

ORGON, à son fils.

Ah! traître, oses-tu bien, par cette fausseté
Vouloir de sa vertu ternir la pureté ?

DAMIS.

Quoi? la feinte douceur de cette âme hypocrite
Vous fera démentir...?

ORGON.

Tais-toi, peste maudite!

TARTUFFE.

Ah! laissez-le parler : vous l'accusez à tort,
Et vous ferez bien mieux de croire à son rapport.
Pourquoi sur un tel fait m'être si favorable?
Savez-vous, après tout, de quoi je suis capable ?
Vous fiez-vous, mon frère, à mon extérieur?
Et, pour tout ce qu'on voit[2], me croyez-vous meilleur ?
Non, non : vous vous laissez tromper à l'apparence,
Et je ne suis rien moins, hélas! que ce qu'on pense;
Tout le monde me prend pour un homme de bien ;
Mais la vérité pure est que je ne vaux rien.

1. Comparez les *Hypocrites* de Scarron, nouvelle tragi-comique, où un faux devot, Montupar, se trouvant dans une situation analogue, s'écrie : « Je suis le méchant, je suis le pécheur ; je suis celui qui n'ai jamais rien fait d'agréable aux yeux de Dieu. Pensez-vous, parce que vous me voyez vêtu en homme de bien, que je n'aie pas été toute ma vie un larron, le scandale des autres et la perdition de moi-même ? Vous êtes trompés, mes frères, faites-moi le but de vos injures et de vos pierres, et tirez sur moi vos épées. »

2. C.-à-d. à cause de ce que l'on voit en moi, de ce que je montre. Ces mots sont expliqués par les deux mots *extérieur* qui précède et *apparence* qui suit.

(S'adressant à Damis.)
Oui, mon cher fils, parlez : traitez-moi de perfide,
D'infâme, de perdu, de voleur, d'homicide;
Accablez-moi de noms encor plus détestés :
Je n'y contredis point, je les ai mérités;
Et j'en veux à genoux souffrir l'ignominie,
Comme une honte due aux crimes de ma vie.

ORGON.

(A Tartuffe.) (A son fils.)
Mon frère, c'en est trop. Ton cœur ne se rend point,
Traître?

DAMIS.

Quoi? ses discours vous séduiront au point...

ORGON.

(A Tartuffe).
Tais-toi, pendard! Mon frère, eh! levez-vous, de grâce!
(A son fils.)
Infâme!

DAMIS.

Il peut...

ORGON.

Tais-toi.

DAMIS.

J'enrage! Quoi? je passe...

ORGON.

Si tu dis un seul mot, je te romprai les bras.

TARTUFFE.

Mon frère, au nom de Dieu, ne vous emportez pas.
J'aimerais mieux souffrir la peine la plus dure,
Qu'il eût reçu pour moi la moindre égratignure

ORGON, à son fils.

Ingrat!

TARTUFFE.

Laissez-le [1] en paix. S'il faut, à deux genoux,
Vous demander sa grâce...

ORGON, à Tartuffe.

Hélas! vous moquez-vous [2]?
(A son fils).
Coquin! vois sa bonté!

DAMIS.

Donc...

1. Élision de *le*, comme au vers 5, p. 135 du *Misanthrope*.

2. Ici Orgon, imitant Tartuffe, se jette aussi à genoux.

ORGON.

Paix!

DAMIS.

Quoi? je...

ORGON.

Paix, dis-je,
Je sais bien quel motif à l'attaquer t'oblige :
Vous le haïssez tous; et je vois aujourd'hui
Femme, enfants et valets déchaînés contre lui;
On met impudemment toute chose en usage,
Pour ôter de chez moi ce dévot personnage.
Mais plus on fait d'efforts afin de l'en bannir,
Plus j'en veux employer à l'y mieux retenir;
Et je vais me hâter de lui donner ma fille,
Pour confondre l'orgueil de toute ma famille.

DAMIS.

A recevoir sa main on pense l'obliger?

ORGON.

Oui, traître, et dès ce soir, pour vous faire enrager.
Ah! je vous brave tous, et vous ferai connaître
Qu'il faut qu'on m'obéisse et que je suis le maître.
Allons, qu'on se rétracte, et qu'à l'instant, fripon,
On se jette à ses pieds pour demander pardon.

DAMIS.

Qui, moi? de ce coquin, qui par ses impostures...

ORGON.

Ah! tu résistes, gueux, et lui dis des injures?
(A Tartuffe.)
Un bâton! un bâton! Ne me retenez pas.
(A son fils.)
Sus, que de ma maison on sorte de ce pas,
Et que d'y revenir on n'ait jamais l'audace.

DAMIS.

Oui, je sortirai; mais...

ORGON.

Vite, quittons la place.
Je te prive, pendard, de ma succession,
Et te donne, de plus, ma malédiction.

SCÈNE VII

ORGON, TARTUFFE.

ORGON.

Offenser de la sorte une sainte personne!

TARTUFFE.

O Ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne!
(A Orgon.)
Si vous pouviez savoir avec quel déplaisir
Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir...

ORGON.

Hélas!

TARTUFFE.

Le seul penser de cette ingratitude
Fait souffrir à mon âme un supplice si rude...
L'horreur que j'en conçois... J'ai le cœur si serré,
Que je ne puis parler, et crois que j'en mourrai.

ORGON (Il court tout en larmes à la porte par où il a chassé son fils).

Coquin! je me repens que ma main t'ait fait grâce,
Et ne t'ait pas d'abord assommé sur la place.
Remettez-vous, mon frère, et ne vous fâchez pas.

TARTUFFE.

Rompons, rompons le cours de ces fâcheux débats.
Je regarde céans quels grands troubles j'apporte,
Et crois qu'il est besoin, mon frère, que j'en sorte.

ORGON.

Comment? vous moquez-vous?

TARTUFFE.

On m'y hait, et je voi
Qu'on cherche à vous donner des soupçons de ma foi[1].

ORGON.

Qu'importe? voyez-vous que mon cœur les écoute?

TARTUFFE.

On ne manquera pas de poursuivre, sans doute;
Et ces mêmes rapports qu'ici vous rejetez
Peut-être une autre fois seront-ils écoutés.

ORGON.

Non, mon frère, jamais.

TARTUFFE.

Ah! mon frère, une femme
Aisément d'un mari peut bien surprendre l'âme.

ORGON.

Non, non.

TARTUFFE.

Laissez-moi vite, en m'éloignant d'ici,
Leur ôter tout sujet de m'attaquer ainsi.

1. *De ma foi*, c'est-à-dire de ma bonne foi, de ma loyauté.

ORGON.

Non, vous demeurerez: il y va de ma vie.

TARTUFFE.

Hé bien! il faudra donc que je me mortifie.
Pourtant, si vous vouliez...

ORGON.

Ah!

TARTUFFE.

Soit : n'en parlons plus.
Mais je sais comme il faut en user là-dessus.
L'honneur est délicat, et l'amitié m'engage
A prévenir les bruits et les sujets d'ombrage.
Je fuirai votre épouse, et vous ne me verrez...

ORGON.

Non, en dépit de tous vous la fréquenterez.
Faire enrager le monde est ma plus grande joie,
Et je veux qu'à toute heure avec elle on vous voie.
Ce n'est pas tout encor : pour les mieux braver tous,
Je ne veux point avoir d'autre héritier que vous,
Et je vais de ce pas, en fort bonne manière,
Vous faire de mon bien donation entière.
Un bon et franc ami, que pour gendre je prends,
M'est bien plus cher que fils, que femme et que parents.
N'accepterez-vous pas ce que je vous propose?

TARTUFFE.

La volonté du Ciel soit faite en toute chose.

ORGON.

Le pauvre homme! Allons vite en dresser un écrit,
Et que puisse l'envie en crever de dépit!

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉANTE, TARTUFFE.

CLÉANTE.

Oui, tout le monde en parle, et vous m'en pouvez croire.
L'éclat que fait ce bruit n'est point à votre gloire;
Et je vous ai trouvé, Monsieur, fort à propos
Pour vous en dire net ma pensée en deux mots.
Je n'examine point à fond ce qu'on expose;

Je passe là-dessus, et prends au pis la chose.
Supposons que Damis n'en ait pas bien usé,
Et que ce soit à tort qu'on vous ait accusé :
N'est-il pas d'un chrétien de pardonner l'offense,
Et d'éteindre en son cœur tout désir de vengeance?
Et devez-vous souffrir, pour votre démêlé,
Que du logis d'un père un fils soit exilé?
Je vous le dis encore, et parle avec franchise,
Il n'est petit ni grand qui ne s'en scandalise,
Et si vous m'en croyez, vous pacifierez tout,
Et ne pousserez point les affaires à bout.
Sacrifiez à Dieu toute votre colère,
Et remettez le fils en grâce avec le père.

TARTUFFE.

Hélas! je le voudrais, quant à moi, de bon cœur :
Je ne garde pour lui, Monsieur, aucune aigreur;
Je lui pardonne tout, de rien je ne le blâme,
Et voudrais le servir du meilleur de mon âme ;
Mais l'intérêt du Ciel n'y saurait consentir,
Et s'il rentre céans, c'est à moi d'en sortir.
Après son action, qui n'eut jamais d'égale,
Le commerce entre nous porterait du scandale :
Dieu sait ce que d'abord tout le monde en croirait!
A pure politique on me l'imputerait ;
Et l'on dirait partout que, me sentant coupable,
Je feins pour qui m'accuse un zèle charitable,
Que mon cœur l'appréhende et veut le ménager
Pour le pouvoir sous main au silence engager.

CLÉANTE.

Vous nous payez ici d'excuses colorées,
Et toutes vos raisons, Monsieur, sont trop tirées[1].
Des intérêts du Ciel pourquoi vous chargez-vous?
Pour punir le coupable a-t-il besoin de nous?
Laissez-lui, laissez-lui le soin de ses vengeances ;
Ne songez qu'au pardon qu'il prescrit des offenses ;
Et ne regardez point aux jugements humains,
Quand vous suivez du Ciel les ordres souverains.
Quoi? le faible intérêt de ce qu'on pourra croire
D'une bonne action empêchera la gloire?
Non, non : faisons toujours ce que le Ciel prescrit,
Et d'aucun autre soin ne nous brouillons l'esprit.

1 *Trop tirées*, nous dirions aujourd'hui, en style familier, tirées par les cheveux.

TARTUFFE.

Je vous ai déjà dit que mon cœur lui pardonne,
Et c'est faire, Monsieur, ce que le Ciel ordonne ;
Mais, après le scandale et l'affront d'aujourd'hui,
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

CLÉANTE.

Et vous ordonne-t-il, Monsieur, d'ouvrir l'oreille
A ce qu'un pur caprice à son père conseille,
Et d'accepter le don qui vous est fait d'un bien
Où le droit vous oblige à ne prétendre rien ?

TARTUFFE.

Ceux qui me connaîtront n'auront pas la pensée
Que ce soit un effet d'une âme intéressée.
Tous les biens de ce monde ont pour moi peu d'appas;
De leur éclat trompeur je ne m'éblouis pas ;
Et si je me résous à recevoir du père
Cette donation qu'il a voulu me faire,
Ce n'est, à dire vrai, que parce que je crains
Que tout ce bien ne tombe en de méchantes mains ;
Qu'il ne trouve des gens qui, l'ayant en partage,
En fassent dans le monde un criminel usage,
Et ne s'en servent pas, ainsi que j'ai dessein,
Pour la gloire du Ciel et le bien du prochain.

CLÉANTE.

Hé, Monsieur, n'ayez point ces délicates craintes,
Qui d'un juste héritier peuvent causer les plaintes;
Souffrez, sans vous vouloir embarrasser de rien,
Qu'il soit à ses périls possesseur de son bien;
Et songez qu'il vaut mieux encor qu'il en mésuse,
Que si de l'en frustrer il faut qu'on vous accuse.
J'admire seulement que sans confusion
Vous en ayez souffert la proposition ;
Car enfin le vrai zèle a-t-il quelque maxime
Qui montre à dépouiller l'héritier légitime?
Et s'il faut que le Ciel dans votre cœur ait mis
Un invincible obstacle à vivre avec Damis,
Ne vaudrait-il pas mieux qu'en personne discrète
Vous fissiez de céans une honnête retraite,
Que de souffrir ainsi, contre toute raison,
Qu'on en chasse pour vous le fils de la maison?
Croyez-moi, c'est donner de votre prud'homie[1],

1. *Prud'homie*, vieux mot qui signifie probité, sagesse.

Monsieur...

TARTUFFE.

Il est, Monsieur, trois heures et demie :
Certain devoir pieux me demande là-haut,
Et vous m'excuserez de vous quitter si tôt[1].

CLÉANTE.

Ah !

SCÈNE II

ELMIRE, MARIANE, DORINE, CLÉANTE.

DORINE.

De grâce, avec nous employez-vous pour elle,
Monsieur : son âme souffre une douleur mortelle ;
Et l'accord que son père a conclu pour ce soir
La fait à tous moments entrer en désespoir.
Il va venir. Joignons nos efforts, je vous prie,
Et tâchons d'ébranler, de force ou d'industrie,
Ce malheureux dessein qui nous a tous troublés.

SCÈNE III

ORGON, ELMIRE, MARIANE, CLÉANTE, DORINE.

ORGON.

Ha ! je me réjouis de vous voir assemblés.
(A Mariane.)
Je porte en ce contrat[2] de quoi vous faire rire,
Et vous savez déjà ce que cela veut dire.

MARIANE, à genoux.

Mon père, au nom du Ciel qui connaît ma douleur,
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance[3],
Et dispensez mes vœux de cette obéissance ;
Ne me réduisez point par cette dure loi
Jusqu'à me plaindre au Ciel de ce que je vous doi,
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avais pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,

1. On raconte que lorsqu'après l'interdiction de sa pièce, le 6 août 1667, Molière vint avec Boileau trouver M. de Lamoignon pour essayer de le faire revenir sur sa décision, celui-ci après l'avoir écouté quelques instants, le quitta en lui disant : « Monsieur, vous voyez qu'il est près de midi, je manquerais la messe si je m'arrêtais plus longtemps ».

2. Ce *contrat*, le contrat de mariage.

3. *Des droits de la naissance*, c.-à-d. des droits que vous donne sur moi la naissance que je vous dois.

Au moins, par vos bontés, qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre,
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

ORGON, se sentant attendrir.

Allons, ferme, mon cœur, point de faiblesse humaine.

MARIANE.

Vos tendresses pour lui ne me font point de peine;
Faites-les éclater, donnez-lui votre bien,
Et, si ce n'est assez, joignez-y tout le mien:
J'y consens de bon cœur, et je vous l'abandonne ;
Mais, au moins, n'allez pas jusques à ma personne,
Et souffrez qu'un convent [1], dans les austérités,
Use les tristes jours que le Ciel m'a comptés.

ORGON.

Ah! voilà justement de mes religieuses,
Lorsqu'un père combat leurs flammes amoureuses !
Debout ! Plus votre cœur répugne à l'accepter,
Plus ce sera pour vous matière à mériter :
Mortifiez vos sens avec ce mariage,
Et ne me rompez pas la tête davantage.

DORINE.

Mais quoi... ?

ORGON.

Taisez-vous, vous; parlez à votre écot [2] :
Je vous défends tout net d'oser dire un seul mot.

CLÉANTE.

Si par quelque conseil vous souffrez qu'on réponde...

ORGON.

Mon frère, vos conseils sont les meilleurs du monde,
Ils sont bien raisonnés, et j'en fais un grand cas ;
Mais vous trouverez bon que je n'en use pas.

ELMIRE, à son mari.

A voir ce que je vois, je ne sais plus que dire,
Et votre aveuglement fait que je vous admire :
C'est être bien coiffé, bien prévenu de lui,
Que de nous démentir sur le fait d'aujourd'hui.

1. On écrivait *convent*, mais on prononçait *couvent*.

2. On disait *parlez à votre écot* aux gens qui se mêlaient de parler à ceux qui ne leur adressaient pas la parole. Cette expression proverbiale signifie : parlez à ceux qui sont de votre compagnie, de votre écot, l'écot étant une réunion de gens qui mangent ensemble dans un cabaret.

ORGON.

Je suis votre valet, et crois les apparences :
Pour mon fripon de fils je sais vos complaisances,
Et vous avez eu peur de le désavouer
Du trait qu'à ce pauvre homme il a voulu jouer ;
Vous étiez trop tranquille enfin pour être crue,
Et vous auriez paru d'autre manière émue.

ELMIRE.

Est-ce qu'au simple aveu d'un amoureux transport
Il faut que notre honneur se gendarme si fort ?
Et ne peut-on répondre à tout ce qui le touche
Que le feu dans les yeux et l'injure à la bouche ?
Pour moi, de tels propos je me ris simplement,
Et l'éclat, là-dessus, ne me plaît nullement ;
J'aime qu'avec douceur nous nous montrions sages,
Et ne suis point du tout pour ces prudes sauvages
Dont l'honneur est armé de griffes et de dents,
Et veut au moindre mot dévisager les gens :
Me préserve le Ciel d'une telle sagesse !
Je veux une vertu qui ne soit point diablesse,
Et crois que d'un refus la discrète froideur
N'en est pas moins puissante à rebuter un cœur.

ORGON.

Enfin je sais l'affaire et ne prends point le change.

ELMIRE.

J'admire, encor un coup, cette faiblesse étrange.
Mais que me répondrait votre incrédulité,
Si je vous faisais voir qu'on vous dit vérité ?

ORGON.

Voir ?

ELMIRE.

Oui.

ORGON.

Chansons.

ELMIRE.

Mais quoi ? si je trouvais manière
De vous le faire voir avec pleine lumière ?

ORGON.

Contes en l'air.

ELMIRE.

Quel homme ! au moins, répondez-moi.
Je ne vous parle pas de nous ajouter foi ;

Mais supposons ici que, d'un lieu qu'on peut prendre,
On vous fît clairement tout voir et tout entendre,
Que diriez-vous alors de votre homme de bien?

ORGON.

En ce cas, je dirais que... Je ne dirais rien,
Car cela ne se peut.

ELMIRE.

L'erreur trop longtemps dure,
Et c'est trop condamner ma bouche d'imposture.
Il faut que par plaisir, et sans aller plus loin[1],
De tout ce qu'on vous dit je vous fasse témoin.

ORGON.

Soit: je vous prends au mot. Nous verrons votre adresse,
Et comment vous pourrez remplir cette promesse.

ELMIRE, à Dorine.

Faites-le-moi venir.

DORINE, à Elmire.

Son esprit est rusé,
Et peut-être à surprendre il sera malaisé.

ELMIRE.

Non: on est aisément dupé par ce qu'on aime,
Et l'amour-propre engage à se tromper soi-même.
(Parlant à Cléante et à Mariane.)
Faites-le-moi descendre. Et vous, retirez-vous.

SCÈNE IV

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Approchons cette table, et vous mettez dessous.

ORGON.

Comment?

ELMIRE.

Vous bien cacher est un point nécessaire.

ORGON.

Pourquoi sous cette table?

ELMIRE.

Ah, mon Dieu! laissez faire:
J'ai mon dessein en tête, et vous en jugerez.
Mettez-vous là, vous dis-je; et quand vous y serez,

1. *Sans aller plus loin*, sans plus attendre.

Gardez qu'on ne vous voie et qu'on ne vous entende.

ORGON.

Je confesse qu'ici ma complaisance est grande ;
Mais de votre entreprise il vous faut voir sortir.

ELMIRE.

Vous n'aurez, que je crois, rien à me repartir[1].

(A son mari, qui est sous la table.)

Au moins, je vais toucher une étrange matière :
Ne vous scandalisez en aucune manière.
Quoi que je puisse dire, il[2] doit m'être permis,
Et c'est pour vous convaincre, ainsi que j'ai promis.
Je vais par des douceurs, puisque j'y suis réduite,
Faire poser le masque à cette âme hypocrite,
Flatter de son amour les désirs effrontés,
Et donner un champ libre à ses témérités.
Comme c'est pour vous seul, et pour mieux le confondre,
Que mon âme à ses vœux va feindre de répondre,
J'aurai lieu de cesser dès que vous vous rendrez,
Et les choses n'iront que jusqu'où vous voudrez.
C'est à vous d'arrêter son ardeur insensée,
Quand vous croirez l'affaire assez avant poussée,
D'épargner votre femme, et de ne m'exposer
Qu'à ce qu'il vous faudra pour vous désabuser :
Ce sont vos intérêts; vous en serez le maître,
Et... L'on vient. Tenez-vous, et gardez de paraître.

SCÈNE V

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE.

On m'a dit qu'en ce lieu vous me vouliez parler.

ELMIRE.

Oui. L'on a des secrets à vous y révéler.
Mais tirez cette porte avant qu'on vous les dise,
Et regardez partout, de crainte de surprise[3].
Une affaire pareille à celle de tantôt
N'est pas assurément ici ce qu'il nous faut.
Jamais il ne s'est vu de surprise de même[4] ;
Damis m'a fait pour vous une frayeur extrême,
Et vous avez bien vu que j'ai fait mes efforts

1. *A me repartir*, c'est-à-dire à me reprocher.

2. *Il* pour *cela*.

3. Tartuffe va fermer la porte et revient

4. *De surprise de même*, de surprise pareille.

Pour rompre son dessein et calmer ses transports.
Mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée,
Mais par là, grâce au Ciel, tout a bien mieux été,
Et les choses en sont en plus de sûreté.
L'estime où l'on vous tient a dissipé l'orage,
Et mon mari de vous ne peut prendre d'ombrage.
Pour mieux braver l'éclat des mauvais jugements,
Il veut que nous soyons ensemble à tous moments;
Et c'est par où je puis[1], sans peur d'être blâmée,
Me trouver ici seule avec vous enfermée,
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur
Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.

TARTUFFE.

Ce langage à comprendre est assez difficile,
Madame, et vous parliez tantôt d'un autre style.

ELMIRE.

Ah! si d'un tel refus vous êtes en courroux,
Que le cœur d'une femme est mal connu de vous!
Et que vous savez peu ce qu'il veut faire entendre
Lorsque si faiblement on le voit se défendre!
Toujours notre pudeur combat dans ces moments
Ce qu'on peut nous donner de tendres sentiments.
Quelque raison qu'on trouve à l'amour qui nous dompte,
On trouve à l'avouer toujours un peu de honte;
On s'en défend d'abord; mais de l'air qu'on s'y prend,
On fait connaître assez que notre cœur se rend,
Qu'à nos vœux par honneur notre bouche s'oppose,
Et que de tels refus promettent toute chose.
C'est vous faire sans doute un assez libre aveu,
Et sur notre pudeur me ménager bien peu;
Mais puisque la parole enfin en est lâchée,
A retenir Damis me serais-je attachée,
Aurais-je, je vous prie, avec tant de douceur
Écouté tout au long l'offre de votre cœur,
Aurais-je pris la chose ainsi qu'on m'a vu faire,
Si l'offre de ce cœur n'eût eu de quoi me plaire?
Et lorsque j'ai voulu moi-même vous forcer
A refuser l'hymen qu'on venait d'annoncer,
Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,

1 *C'est par où je puis*, c.-à-d. c'est grâce à cela que je puis.

Que l'intérêt[1] qu'en vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui qu'on aurait que ce nœud qu'on résout[2]
Vint partager du moins un cœur que l'on veut tout ?

TARTUFFE.

C'est sans doute, Madame, une douceur extrême
Que d'entendre ces mots d'une bouche qu'on aime :
Leur miel dans tous mes sens fait couler à longs traits
Une suavité qu'on ne goûta jamais.
Le bonheur de vous plaire est ma suprême étude,
Et mon cœur de vos vœux fait ma béatitude ;
Mais ce cœur vous demande ici la liberté
D'oser douter un peu de sa félicité.
Je puis croire ces mots un artifice honnête
Pour m'obliger à rompre un hymen qui s'apprête ;
Et, s'il faut librement m'expliquer avec vous,
Je ne me fierai point à des propos si doux,
Qu'un peu de vos faveurs, après quoi je soupire,
Ne vienne m'assurer tout ce qu'ils m'ont pu dire,
Et planter dans mon âme une constante foi
Des charmantes bontés que vous avez pour moi.

ELMIRE (Elle tousse pour avertir son mari).

Quoi ? vous voulez aller avec cette vitesse,
Et d'un cœur tout d'abord épuiser la tendresse ?
On se tue à vous faire un aveu des plus doux ;
Cependant ce n'est pas encore assez pour vous,
Et l'on ne peut aller jusqu'à vous satisfaire,
Qu'aux dernières faveurs on ne pousse l'affaire ?

TARTUFFE.

Moins on mérite un bien, moins on l'ose espérer.
Nos vœux sur des discours ont peine à s'assurer.
On soupçonne aisément un sort tout plein de gloire[3],
Et l'on veut en jouir avant que de le croire.
Pour moi, qui crois si peu mériter vos bontés,
Je doute du bonheur de mes témérités ;
Et je ne croirai rien, que vous n'ayez, Madame,
Par des réalités su convaincre ma flamme.

ELMIRE.

Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit,
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !

1. C.-à-d. sinon l'intérêt que...
2. Le mariage de Mariane et de Tartuffe.
3. *On soupçonne*... c.-à-d. on n'ose pas croire à...

Que sur les cœurs il prend un furieux empire,
Et qu'avec violence il veut ce qu'il désire!
Quoi? de votre poursuite on ne peut se parer[1],
Et vous ne donnez pas le temps de respirer?
Sied-il bien de tenir une rigueur si grande,
De vouloir sans quartier les choses qu'on demande,
Et d'abuser ainsi par vos efforts pressants
Du faible que pour vous vous voyez qu'ont les gens?

TARTUFFE.

Mais si d'un œil bénin vous voyez mes hommages,
Pourquoi m'en refuser d'assurés témoignages?

ELMIRE.

Mais comment consentir à ce que vous voulez,
Sans offenser le Ciel, dont toujours vous parlez?

TARTUFFE.

Si ce n'est que le Ciel qu'à mes vœux on oppose,
Lever un tel obstacle est à moi peu de chose,
Et cela ne doit point retenir votre cœur.

ELMIRE.

Mais des arrêts du Ciel on nous fait tant de peur!

TARTUFFE.

Je vous puis dissiper ces craintes ridicules,
Madame, et je sais l'art de lever les scrupules.
Le Ciel défend, de vrai, certains contentements[2];
Mais on trouve avec lui des accommodements;
Selon divers besoins, il est une science
D'étendre les liens de notre conscience,
Et de rectifier le mal de l'action
Avec la pureté de notre intention[3].
De ces secrets, Madame, on saura vous instruire;
Vous n'avez seulement qu'à vous laisser conduire.
Contentez mon désir, et n'ayez point d'effroi:
Je vous réponds de tout, et prends le mal sur moi[4].
Vous toussez fort, Madame?

ELMIRE.

Oui, je suis au supplice.

1. *Se parer*, se garder.

2. Dans l'édition originale on lit en marge : *C'est un scélérat qui parle*. Molière prend ici une précaution analogue à celle qu'il a déjà prise dans la deuxième scène de l'acte Ier.

3. « Ce principe merveilleux est notre grande méthode de *diriger l'intention*... Quand nous ne pouvons pas empêcher l'action, nous purifions au moins l'intention; et ainsi nous corrigeons le vice du moyen par la pureté de la fin » (VIIe *Provinciale*).

4. A ce moment, Elmire tousse plus fort pour avertir son mari et le forcer à se montrer.

TARTUFFE.

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

ELMIRE.

C'est un rhume obstiné, sans doute; et je vois bien
Que tous les jus du monde ici ne feront rien.

TARTUFFE.

Cela, certe est fâcheux.

ELMIRE.

Oui, plus qu'on ne peut dire.

TARTUFFE.

Enfin votre scrupule est facile à détruire:
Vous êtes assurée ici d'un plein secret,
Et le mal n'est jamais que dans l'éclat qu'on fait;
Le scandale du monde est ce qui fait l'offense,
Et ce n'est pas pécher que pécher en silence[1].

ELMIRE, après avoir encore toussé.

Enfin je vois qu'il faut se résoudre à céder,
Qu'il faut que je consente à vous tout accorder,
Et qu'à moins de cela je ne dois point prétendre
Qu'on[2] puisse être content, et qu'on veuille se rendre.
Sans doute il est fâcheux d'en venir jusque-là,
Et c'est bien malgré moi que je franchis cela;
Mais puisque l'on s'obstine à m'y vouloir réduire,
Puisqu'on ne veut point croire à tout ce qu'on peut dire,
Et qu'on veut des témoins qui soient plus convaincants,
Il faut bien s'y résoudre, et contenter les gens.
Si ce consentement porte en soi quelque offense,
Tant pis pour qui me force à cette violence;
La faute assurément n'en doit point être à moi.

TARTUFFE.

Oui, Madame, on s'en charge; et la chose de soi...

ELMIRE.

Ouvrez un peu la porte, et voyez, je vous prie,
Si mon mari n'est point dans cette galerie.

TARTUFFE.

Qu'est-il besoin pour lui du soin que vous prenez?
C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.
De tous nos entretiens il est pour faire gloire,

1. Comparez ces vers de Régnier (*Sat.*, XIII):

Le péché que l'on cache est demi pardonné,
La faute seulement ne gît en la défense,
Le scandale, l'opprobre est cause de l'offense.
Pourvu qu'on ne le sache, il n'importe comment,
Qui peut dire que non ne pèche nullement.

2. *On*, dans la pensée d'Elmire s'adresse à Orgon; Tartuffe le prend pour lui.

Et je l'ai mis au point de voir tout sans rien croire.

ELMIRE.

Il n'importe : sortez, je vous prie, un moment,
Et partout là dehors voyez exactement.

SCÈNE VI

ORGON, ELMIRE.

ORGON, sortant de dessous la table.

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme!
Je n'en puis revenir, et tout ceci m'assomme.

ELMIRE.

Quoi? vous sortez sitôt? Vous vous moquez des gens.
Rentrez sous le tapis, il n'est pas encor temps;
Attendez jusqu'au bout pour voir les choses sûres,
Et ne vous fiez point aux simples conjectures.

ORGON.

Non, rien de plus méchant n'est sorti de l'enfer.

ELMIRE.

Mon Dieu! l'on ne doit point croire trop de léger[1].
Laissez-vous bien convaincre avant que de vous rendre,
Et ne vous hâtez pas, de peur de vous méprendre.

(Elle fait mettre son mari derrière elle.)

SCÈNE VII

TARTUFFE, ELMIRE, ORGON.

TARTUFFE, sans voir Orgon.

Tout conspire, Madame, à mon contentement :
J'ai visité de l'œil tout cet appartement;
Personne ne s'y trouve; et mon âme ravie...

ORGON, en l'arrêtant.

Tout doux! vous suivez trop votre amoureuse envie,
Et vous ne devez pas vous tant passionner.
Ah! ah! l'homme de bien, vous m'en voulez donner!
Comme aux tentations s'abandonne votre âme!
Vous épousiez ma fille, et convoitiez ma femme!
J'ai douté fort longtemps que ce fût tout de bon,
Et je croyais toujours qu'on changerait de ton[2];

1. *Trop de léger*, trop à la légère.
2. *Qu'on changerait de ton*, c.-à-d. que votre déclaration n'était pas sérieuse. C'est pour cela que l'incrédule Orgon est si longtemps demeuré caché sous la table.

Mais c'est assez avant pousser le témoignage :
Je m'y tiens, et n'en veux, pour moi, pas davantage.

ELMIRE, *à Tartuffe.*

C'est contre mon humeur que j'ai fait tout ceci ;
Mais on m'a mise au point[1] de vous traiter ainsi.

TARTUFFE.

Quoi ? vous croyez... ?

ORGON.

Allons, point de bruit, je vous prie.
Dénichons de céans, et sans cérémonie.

TARTUFFE.

Mon dessein...

ORGON.

Ces discours ne sont plus de saison.
Il faut, tout sur-le-champ[2], sortir de la maison.

TARTUFFE.

C'est à vous d'en sortir, vous qui parlez en maître :
La maison m'appartient, je le ferai connaître,
Et vous montrerai bien qu'en vain on a recours,
Pour me chercher querelle, à ces lâches détours,
Qu'on n'est pas où l'on pense en me faisant injure,
Que j'ai de quoi confondre et punir l'imposture,
Venger le Ciel qu'on blesse, et faire repentir
Ceux qui parlent ici de me faire sortir.

SCÈNE VIII

ELMIRE, ORGON.

ELMIRE.

Quel est donc ce langage ? et qu'est-ce qu'il veut dire ?

ORGON.

Ma foi, je suis confus, et n'ai pas lieu de rire.

ELMIRE.

Comment ?

ORGON.

Je vois ma faute aux choses qu'il me dit,
Et la donation m'embarrasse l'esprit.

ELMIRE.

La donation...

ORGON.

Oui. C'est une affaire faite.

1. *On m'a mise au point*, c.-à-d. on m'a forcée.
2. *Tout sur-le-champ ; — tout*, pour accentuer encore la rapidité avec laquelle doit s'effectuer le départ de Tartuffe.

Mais j'ai quelque autre chose encor qui m'inquiète.

ELMIRE.

Et quoi ?

ORGON.

Vous saurez tout. Mais voyons au plus tôt
Si certaine cassette est encore là haut.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

ORGON, CLÉANTE.

CLÉANTE.

Où voulez-vous courir?

ORGON.

Las ! que sais-je?

CLÉANTE.

Il me semble
Que l'on doit commencer par consulter ensemble[1]
Les choses qu'on peut faire en cet événement.

ORGON.

Cette cassette-là me trouble entièrement ;
Plus que le reste encore elle me désespère.

CLÉANTE.

Cette cassette est donc un important mystère ?

ORGON.

C'est un dépôt qu'Argas, cet ami que je plains,
Lui-même, en grand secret, m'a mis entre les mains :
Pour cela dans sa fuite il me voulut élire ;
Et ce sont des papiers, à ce qu'il m'a pu dire,
Où sa vie et ses biens se trouvent attachés.

CLÉANTE.

Pourquoi donc les avoir en d'autres mains lâchés ?

ORGON.

Ce fut par un motif de cas de conscience :
J'allai droit à mon traître en faire confidence ;
Et son raisonnement me vint persuader
De lui donner plutôt la cassette à garder,

1. *Consulter les choses*, examiner. Molière a dit ailleurs : « J'ai ici un ancien de mes amis avec lequel je serais bien aise de consulter sa maladie. » On dit aussi consulter une affaire à un avocat, la soumettre à son examen.

Afin que pour nier, en cas de quelque enquête,
J'eusse d'un faux-fuyant la faveur toute prête,
Par où ma conscience eût pleine sûreté
A faire des serments contre la vérité[1].

CLÉANTE.

Vous voilà mal, au moins si j'en crois l'apparence;
Et la donation, et cette confidence,
Sont, à vous en parler selon mon sentiment,
Des démarches par vous faites légèrement.
On peut vous mener loin avec de pareils gages;
Et cet homme sur vous ayant ces avantages,
Le pousser est encor grande imprudence à vous,
Et vous deviez chercher quelque biais plus doux.

ORGON.

Quoi? sous un beau semblant de ferveur si touchante
Cacher un cœur si double, une âme si méchante!
Et moi qui l'ai reçu gueusant[2] et n'ayant rien!...
C'en est fait, je renonce à tous les gens de bien:
J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

CLÉANTE.

Hé bien! ne voilà pas de vos emportements!
Vous ne gardez en rien les doux tempéraments;
Dans la droite raison jamais n'entre la vôtre,
Et toujours d'un excès vous vous jetez dans l'autre.
Vous voyez votre erreur, et vous avez connu
Que par un zèle feint vous étiez prévenu;
Mais, pour vous corriger, quelle raison demande
Que vous alliez passer dans une erreur plus grande,
Et qu'avecque le cœur d'un perfide vaurien
Vous confondiez les cœurs de tous les gens de bien?
Quoi? parce qu'un fripon vous dupe avec audace
Sous le pompeux éclat d'une austère grimace,
Vous voulez que partout on soit fait comme lui,
Et qu'aucun vrai dévot ne se trouve aujourd'hui?

1. C'est la doctrine jésuitique des restrictions mentales. « On peut jurer, dit Sanchez, qu'on n'a pas fait une chose, quoiqu'on l'ait faite effectivement, en entendant en soi-même qu'on ne l'a pas faite un certain jour, ou avant qu'on fût né, ou en sous-entendant quelque autre circonstance pareille, sans que les paroles dont on se sert aient aucun sens qui le puisse faire connaître. Et cela est fort commode en beaucoup de rencontres, et est toujours très juste quand cela est nécessaire ou utile pour la santé, l'honneur ou le bien » (IX[e] *Provinciale*).

2. *Gueusant*, faisant métier de demander l'aumône et d'implorer la charité des passants.

Laissez aux libertins ces sottes conséquences ;
Démêlez la vertu d'avec ses apparences,
Ne hasardez jamais votre estime trop tôt,
Et soyez pour cela dans le milieu qu'il faut :
Gardez-vous, s'il se peut, d'honorer l'imposture,
Mais au vrai zèle aussi n'allez pas faire injure ;
Et, s'il vous faut tomber dans une extrémité,
Péchez plutôt encor de cet autre côté.

SCÈNE II

DAMIS, ORGON, CLÉANTE.

DAMIS.

Quoi ? mon père, est-ce vrai qu'un coquin vous menace ?
Qu'il n'est point de bienfait qu'en son âme il n'efface,
Et que son lâche orgueil, trop digne de courroux,
Se fait de vos bontés des armes contre vous ?

ORGON.

Oui, mon fils, et j'en sens des douleurs nonpareilles [1].

DAMIS.

Laissez-moi, je lui veux couper les deux oreilles :
Contre son insolence on ne doit point gauchir [2] ;
C'est à moi, tout d'un coup, de vous en affranchir,
Et pour sortir d'affaire, il faut que je l'assomme.

CLÉANTE.

Voilà tout justement parler en vrai jeune homme.
Modérez, s'il vous plaît, ces transports éclatants.
Nous vivons sous un règne et sommes dans un temps
Où par la violence on fait mal ses affaires.

SCÈNE III

MADAME PERNELLE, MARIANE, ELMIRE, DORINE, DAMIS, ORGON, CLÉANTE.

MADAME PERNELLE.

Qu'est-ce ? J'apprends ici de terribles mystères.

ORGON.

Ce sont des nouveautés dont mes yeux sont témoins,
Et vous voyez le prix dont sont payés mes soins.
Je recueille avec zèle un homme en sa misère,

1. Nonpareilles, sans égales.
2. *Gauchir contre* (on dit aussi *gauchir à*), ne pas aborder, ne pas attaquer franchement.

Je le loge, et le tiens comme mon propre frère;
De bienfaits chaque jour il est par moi chargé;
Je lui donne ma fille et tout le bien que j'ai;
Et, dans le même temps, le perfide, l'infâme,
Tente le noir dessein de suborner ma femme,
Et non content encor de ses lâches essais,
Il m'ose menacer de mes propres bienfaits,
Et veut, à ma ruine, user des avantages
Dont le viennent d'armer mes bontés trop peu sages,
Me chasser de mes biens, où je l'ai transféré,
Et me réduire au point d'où je l'ai retiré.

DORINE.

Le pauvre homme!

MADAME PERNELLE.

Mon fils, je ne puis du tout croire
Qu'il ait voulu commettre une action si noire.

ORGON.

Comment?

MADAME PERNELLE.

Les gens de bien sont enviés toujours.

ORGON.

Que voulez-vous donc dire avec votre discours,
Ma mère?

MADAME PERNELLE.

Que chez vous on vit d'étrange sorte,
Et qu'on ne sait que trop la haine qu'on lui porte.

ORGON.

Qu'a cette haine à faire avec ce qu'on vous dit?

MADAME PERNELLE.

Je vous l'ai dit cent fois quand vous étiez petit :
La vertu dans le monde est toujours poursuivie;
Les envieux mourront, mais non jamais l'envie.

ORGON.

Mais que fait ce discours aux choses d'aujourd'hui?

MADAME PERNELLE.

On vous aura forgé cent sots contes de lui.

ORGON.

Je vous ai dit déjà que j'ai vu tout moi-même.

MADAME PERNELLE.

Des esprits médisants la malice est extrême.

ORGON.

Vous me feriez damner, ma mère. Je vous di

Que j'ai vu de mes yeux un crime si hardi.

MADAME PERNELLE.

Les langues ont toujours du venin à répandre,
Et rien n'est ici-bas qui s'en puisse défendre.

ORGON.

C'est tenir un propos de sens bien dépourvu.
Je l'ai vu, dis-je, vu, de mes propres yeux vu,
Ce qu'on appelle vu : faut-il vous le rebattre
Aux oreilles cent fois, et crier comme quatre ?

MADAME PERNELLE.

Mon Dieu, le plus souvent l'apparence déçoit :
Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit.

ORGON.

J'enrage.

MADAME PERNELLE.

Aux faux soupçons la nature est sujette,
Et c'est souvent à mal que le bien s'interprète.

ORGON.

Je dois interpréter à charitable soin
Le désir d'embrasser ma femme ?

MADAME PERNELLE.

Il est besoin,
Pour accuser les gens, d'avoir de justes causes;
Et vous deviez attendre à vous voir sûr des choses.

ORGON.

Hé, diantre ! le moyen de m'en assurer mieux ?
Je devais donc, ma mère, attendre qu'à mes yeux
Il eût... Vous me feriez dire quelque sottise.

MADAME PERNELLE.

Enfin d'un trop pur zèle on voit son âme éprise ;
Et je ne puis du tout me mettre dans l'esprit
Qu'il ait voulu tenter les choses que l'on dit.

ORGON.

Allez, je ne sais pas, si vous n'étiez ma mère,
Ce que je vous dirais, tant je suis en colère.

DORINE, à Orgon.

Juste retour, Monsieur, des choses d'ici-bas :
Vous ne vouliez point croire, et l'on ne vous croit pas.

CLÉANTE.

Nous perdons des moments en bagatelles pures,
Qu'il faudrait employer à prendre des mesures.
Aux menaces du fourbe on doit ne dormir point.

DAMIS.

Quoi? son effronterie irait jusqu'à ce point?

ELMIRE.

Pour moi, je ne crois pas cette instance possible [1],
Et son ingratitude est ici trop visible.

CLÉANTE.

Ne vous y fiez pas : il aura des ressorts
Pour donner contre vous raison à ses efforts;
Et sur moins que cela le poids d'une cabale
Embarrasse les gens dans un fâcheux dédale.
Je vous le dis encore : armé de ce qu'il a,
Vous ne deviez jamais le pousser jusque-là.

ORGON.

Il est vrai, mais qu'y faire? A l'orgueil de ce traître [2],
De mes ressentiments je n'ai pas été maître.

CLÉANTE.

Je voudrais, de bon cœur, qu'on pût entre vous deux
De quelque ombre de paix raccommoder les nœuds.

ELMIRE.

Si j'avais su qu'en main il a de telles armes,
Je n'aurais pas donné matière à tant d'alarmes,
Et mes...

ORGON, à Dorine.

Que veut cet homme [3]? Allez tôt le savoir.
Je suis bien en état que l'on me vienne voir!

SCÈNE IV

M. LOYAL, MADAME PERNELLE, ORGON, DAMIS, MARIANE, DORINE, ELMIRE, CLÉANTE.

M. LOYAL.

Bonjour, ma chère sœur [4]; faites, je vous supplie,
Que je parle à Monsieur.

DORINE.

Il est en compagnie,
Et je doute qu'il puisse à présent voir quelqu'un.

M. LOYAL.

Je ne suis pas pour être en ces lieux importun.

1. *Instance*, la dénonciation, le procès dont il nous menace.

2. *A l'orgueil de ce traître*, en présence de, à la vue de l'orgueil...

3. Il aperçoit M. Loyal qui entre, et s'adresse à Dorine.

4. *Ma chère sœur*, c'est à Dorine qu'il parle dans le fond du théâtre.

Mon abord n'aura rien, je crois, qui lui déplaise;
Et je viens pour un fait dont il sera bien aise.

DORINE.

Votre nom?

M. LOYAL.

Dites-lui seulement que je vien
De la part de monsieur Tartuffe, pour son bien.

DORINE, à Orgon.

C'est un homme qui vient, avec douce manière,
De la part de monsieur Tartuffe, pour affaire
Dont vous serez, dit-il, bien aise.

CLÉANTE.

Il vous faut voir
Ce que c'est que cet homme, et ce qu'il peut vouloir.

ORGON.

Pour nous raccommoder il vient ici peut-être :
Quels sentiments aurai-je à lui faire paraître?

CLÉANTE.

Votre ressentiment ne doit point éclater;
Et s'il parle d'accord, il le faut écouter.

M. LOYAL.

Salut, Monsieur. Le Ciel perde qui vous veut nuire,
Et vous soit favorable autant que je désire!

ORGON.

Ce doux début s'accorde avec mon jugement,
Et présage déjà quelque accommodement.

M. LOYAL.

Toute votre maison m'a toujours été chère,
Et j'étais serviteur de Monsieur votre père.

ORGON.

Monsieur, j'ai grande honte et demande pardon
D'être sans vous connaître ou savoir votre nom.

M. LOYAL.

Je m'appelle Loyal, natif de Normandie,
Et suis huissier à verge, en dépit de l'envie[1].
J'ai, depuis quarante ans, grâce au Ciel, le bonheur
D'en exercer la charge avec beaucoup d'honneur;
Et je vous viens, Monsieur, avec votre licence,
Signifier l'exploit de certaine ordonnance[2]...

1. *Huissier à verge*. Ainsi appelé, parce qu'il porte comme insigne une petite baguette garnie d'ivoire.

2. *Exploit de certaine ordonnance*, nous disons aujourd'hui un acte d'huissier, une assignation.

ORGON.

Quoi? vous êtes ici...?

M. LOYAL.

Monsieur, sans passion :
Ce n'est rien seulement qu'une sommation,
Un ordre de vider d'ici, vous et les vôtres,
Mettre vos meubles hors, et faire place à d'autres,
Sans délai ni remise, ainsi que besoin est.....

ORGON.

Moi, sortir de céans?

M. LOYAL.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît.
La maison à présent, comme savez de reste,
Au bon Monsieur Tartuffe appartient sans conteste.
De vos biens désormais il est maître et seigneur,
En vertu d'un contrat duquel je suis porteur :
Il est en bonne forme, et l'on n'y peut rien dire.

DAMIS.

Certes, cette impudence est grande, et je l'admire.

M. LOYAL.

Monsieur, je ne dois point avoir affaire à vous;
C'est à Monsieur : il est et raisonnable et doux,
Et d'un homme de bien il sait trop bien l'office,
Pour se vouloir du tout opposer à justice.

ORGON.

Mais...

M. LOYAL.

Oui, Monsieur, je sais que pour un million
Vous ne voudriez pas faire rébellion,
Et que vous souffrirez, en honnête personne,
Que j'exécute ici les ordres qu'on me donne.

DAMIS.

Vous pourriez bien ici sur votre noir jupon [1],
Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton.

M. LOYAL.

Faites que votre fils se taise ou se retire,
Monsieur. J'aurais regret d'être obligé d'écrire,
Et de vous voir couché dans mon procès-verbal.

DORINE.

Ce Monsieur Loyal porte un air bien déloyal!

1. *Jupon*, sorte de grand pourpoint ou petit juste-au-corps qui avait de longues basques, et qui ne serrait point le corps.

M. LOYAL.

Pour tous les gens de bien j'ai de grandes tendresses,
Et ne me suis voulu, Monsieur, charger des pièces
Que pour vous obliger et vous faire plaisir,
Que pour ôter par là le moyen d'en choisir
Qui, n'ayant pas pour vous le zèle qui me pousse,
Auraient pu procéder d'une façon moins douce.

ORGON.

Et que peut-on de pis que d'ordonner aux gens
De sortir de chez eux?

M. LOYAL.

On vous donne du temps;
Et jusques à demain je ferai surséance[1]
A l'exécution, Monsieur, de l'ordonnance.
Je viendrai seulement passer ici la nuit,
Avec dix de mes gens, sans scandale et sans bruit.
Pour la forme, il faudra, s'il vous plaît, qu'on m'apporte,
Avant que se coucher, les clefs de votre porte.
J'aurai soin de ne pas troubler votre repos,
Et de ne rien souffrir qui ne soit à propos.
Mais demain, du matin[2], il vous faut être habile
A vider de céans jusqu'au moindre ustensile .
Mes gens vous aideront, et je les ai pris forts
Pour vous faire service à tout mettre dehors.
On n'en peut pas user mieux que je fais, je pense;
Et comme je vous traite avec grande indulgence,
Je vous conjure aussi, Monsieur, d'en user bien,
Et qu'au dû[3] de ma charge on ne me trouble en rien.

ORGON, à part.

Du meilleur de mon cœur je donnerais sur l'heure
Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
Et pouvoir, à plaisir, sur ce mufle assener
Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

CLÉANTE.

Laissez, ne gâtons rien.

DAMIS.

A cette audace étrange,
J'ai peine à me tenir, et la main me démange.

DORINE.

Avec un si bon dos, ma foi, Monsieur Loyal,

1. *Faire surséance*, accorder un délai.
2. *Du matin*, dès le matin.
3. *Au dû de ma charge*, c.-à-d. au devoir de ma charge.

Quelques coups de bâton ne vous siéraient pas mal.

M. LOYAL.

On pourrait bien punir ces paroles infâmes,
Mamie, et l'on décrète aussi contre les femmes.

CLÉANTE.

Finissons tout cela, Monsieur : c'en est assez ;
Donnez tôt ce papier, de grâce, et nous laissez.

M. LOYAL.

Jusqu'au revoir. Le Ciel vous tienne tous en joie !

ORGON.

Puisse-t-il te confondre, et celui qui t'envoie !

SCÈNE V

ORGON, CLÉANTE, MARIANE, ELMIRE, MADAME PERNELLE, DORINE, DAMIS.

ORGON.

Hé bien, vous le voyez, ma mère, si j'ai droit [1],
Et vous pouvez juger du reste par l'exploit :
Ses trahisons enfin vous sont-elles connues ?

MADAME PERNELLE.

Je suis tout ébaubie, et je tombe des nues !

DORINE, à Orgon.

Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,
Et ses pieux desseins par là sont confirmés :
Dans l'amour du prochain sa vertu se consomme [2] ;
Il sait que très souvent les biens corrompent l'homme,
Et, par charité pure, il veut vous enlever
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.

ORGON.

Taisez-vous : c'est le mot qu'il vous faut toujours dire.

CLÉANTE, à Orgon.

Allons voir quel conseil on doit vous faire élire [3].

ELMIRE.

Allez faire éclater l'audace de l'ingrat.
Ce procédé détruit la vertu du contrat [4] ;
Et sa déloyauté va paraître trop noire,
Pour souffrir qu'il en ait le succès qu'on veut croire.

1. *Si j'ai droit*, si j'ai raison.

2. *Se consomme*, arrive à son extrême perfection.

3. C.-à-d. vous faire choisir.

4. Elmire, qui ne croyait pas tout à l'heure Tartuffe assez ingrat pour dénoncer et poursuivre Orgon, espère maintenant qu'une pareille audace et tant de déloyauté enlèveront au contrat sa validité, toute donation étant

SCÈNE VI

VALÈRE, ORGON, CLÉANTE, ELMIRE, MARIANE, MADAME PERNELLE, DAMIS, DORINE.

VALÈRE.

Avec regret, Monsieur, je viens vous affliger;
Mais je m'y vois contraint par le pressant danger.
Un ami, qui m'est joint d'une amitié fort tendre,
Et qui sait l'intérêt qu'en vous j'ai lieu de prendre,
A violé pour moi, par un pas délicat,
Le secret que l'on doit aux affaires d'État,
Et me vient d'envoyer un avis dont la suite
Vous réduit au parti d'une soudaine fuite.
Le fourbe qui longtemps a pu vous imposer
Depuis une heure au Prince a su vous accuser,
Et remettre en ses mains, dans les traits qu'il vous jette,
D'un criminel d'État l'importante cassette,
Dont, au mépris, dit-il, du devoir d'un sujet,
Vous avez conservé le coupable secret.
J'ignore le détail du crime qu'on vous donne[1];
Mais un ordre est donné contre votre personne;
Et lui-même[2] est chargé, pour mieux l'exécuter,
D'accompagner celui qui vous doit arrêter.

CLÉANTE.

Voilà ses droits armés; et c'est par où le traître
De vos biens qu'il prétend cherche à se rendre maître.

ORGON.

L'homme est, je vous l'avoue, un méchant animal!

VALÈRE.

Le moindre amusement vous peut être fatal.
J'ai, pour vous emmener, mon carrosse à la porte,
Avec mille louis qu'ici je vous apporte.
Ne perdons point de temps : le trait est foudroyant,
Et ce sont de ces coups que l'on pare en fuyant.
A vous mettre en lieu sûr je m'offre pour conduite[3],

révocable pour cause d'ingratitude ». Les gens de robe, dit un contemporain, auraient trouvé ce dénouement bon : « Que ne dénouait-il sa pièce par quelque nullité de la donation? Cela aurait été plus naturel. »

1. *Qu'on vous donne,* dont on vous accuse.

2. *Lui-même,* c.-à-d. le fourbe, Tartuffe.

3. *Je m'offre pour conduite,* c.-à-d. je m'offre pour vous accompagner. *Conduite,* qui signifie ordinairement action de conduire, signifie aussi par extension celui qui conduit. C'est le sens que ce mot prend ici.

Et veux accompagner jusqu'au bout votre fuite.

ORGON.

Las! que ne dois-je point à vos soins obligeants!
Pour vous en rendre grâce il faut un autre temps;
Et je demande au Ciel de m'être assez propice,
Pour reconnaître un jour ce généreux service.
Adieu : prenez le soin, vous autres...

CLÉANTE.

Allez tôt[1] :
Nous songerons, mon frère, à faire ce qu'il faut.

SCÈNE VII

L'EXEMPT, TARTUFFE, VALÈRE, ORGON, ELMIRE, MARIANE, MADAME PERNELLE, DAMIS, DORINE, CLÉANTE.

TARTUFFE.

Tout beau, Monsieur, tout beau, ne courez point si vite :
Vous n'irez pas fort loin pour trouver votre gîte,
Et de la part du Prince on vous fait prisonnier.

ORGON.

Traître, tu me gardais ce trait pour le dernier;
C'est le coup, scélérat, par où tu m'expédies,
Et voilà couronner toutes tes perfidies.

TARTUFFE.

Vos injures n'ont rien à me pouvoir aigrir[2],
Et je suis pour le Ciel appris[3] à tout souffrir.

CLÉANTE.

La modération est grande, je l'avoue.

DAMIS.

Comme du Ciel l'infâme impudemment se joue!

TARTUFFE.

Tous vos emportements ne sauraient m'émouvoir,
Et je ne songe à rien qu'à faire mon devoir.

MARIANE.

Vous avez de ceci grande gloire à prétendre,
Et cet emploi pour vous est fort honnête à prendre.

TARTUFFE.

Un emploi ne saurait être que glorieux,

1. *Allez tôt*, allez vite, dépêchez-vous.
2. *N'ont rien pour*, c.-à-d. ne sont pas capables de.
3. *Appris*, synonyme de instruit. Cette tournure est très française ; on la trouve au XVIe siècle, dans Régnier par exemple :

A toi qui dès jeunesse appris en son école.

et de notre temps, dans Paul-Louis Courier: «Dès l'enfance appris à mendier.»

Quant il part du pouvoir qui m'envoie en ces lieux.

ORGON.

Mais t'es-tu souvenu que ma main charitable,
Ingrat, t'a retiré d'un état misérable?

TARTUFFE.

Oui, je sais quels secours j'en ai pu recevoir;
Mais l'intérêt du Prince est mon premier devoir;
De ce devoir sacré la juste violence
Étouffe dans mon cœur toute reconnaissance,
Et je sacrifierais à de si puissants nœuds
Ami, femme, parents, et moi-même avec eux.

ELMIRE.

L'imposteur!

DORINE.

Comme il sait, de traîtresse manière,
Se faire un beau manteau de tout ce qu'on révère!

CLÉANTE.

Mais s'il est si parfait que vous le déclarez,
Ce zèle qui vous pousse et dont vous vous parez,
D'où vient que, pour paraître, il s'avise d'attendre
Qu'à poursuivre sa femme il ait su vous surprendre,
Et que vous ne songez à l'aller dénoncer
Que lorsque son honneur l'oblige à vous chasser?
Je ne vous parle point, pour devoir en distraire[1],
Du don de tout son bien qu'il venait de vous faire;
Mais, le voulant traiter en coupable aujourd'hui,
Pourquoi consentiez-vous à rien prendre de lui?

TARTUFFE, à l'Exempt.

Délivrez-moi, Monsieur, de la criaillerie,
Et daignez accomplir votre ordre, je vous prie.

L'EXEMPT.

Oui, c'est trop demeurer, sans doute, à l'accomplir :
Votre bouche à propos m'invite à le remplir;
Et pour l'exécuter, suivez-moi tout à l'heure
Dans la prison qu'on doit vous donner pour demeure.

TARTUFFE.

Qui? moi, Monsieur?

L'EXEMPT.

Oui, vous.

1. *Pour devoir en distraire*, c.-à-d. comme un motif qui eût dû vous détourner d'aller faire au Prince cette dénonciation, etc.

TARTUFFE.

Pourquoi donc la prison !

L'EXEMPT.

Ce n'est pas vous à qui j'en veux rendre raison.
(A Orgon.)
Remettez-vous, Monsieur, d'une alarme si chaude.
Nous vivons sous un Prince ennemi de la fraude,
Un Prince dont les yeux se font jour dans les cœurs,
Et que ne peut tromper tout l'art des imposteurs.
D'un fin discernement sa grande âme pourvue
Sur les choses toujours jette une droite vue ;
Chez elle jamais rien ne surprend trop d'accès,
Et sa ferme raison ne tombe en nul excès.
Il donne aux gens de bien une gloire immortelle ;
Mais sans aveuglement il fait briller ce zèle,
Et l'amour pour les vrais[1] ne ferme point son cœur
A tout ce que les faux doivent donner d'horreur.
Celui-ci n'était pas pour le pouvoir surprendre,
Et de pièges plus fins on le voit se défendre.
D'abord il a percé, par ses vives clartés,
Des replis de son cœur toutes les lâchetés.
Venant vous accuser, il s'est trahi lui-même,
Et, par un juste trait de l'équité suprême,
S'est découvert au Prince un fourbe renommé,
Dont sous un autre nom il était informé ;
Et c'est un long détail d'actions toutes noires
Dont on pourrait former des volumes d'histoires.
Ce monarque, en un mot, a vers vous détesté[2]
Sa lâche ingratitude et sa déloyauté ;
A ses autres horreurs il a joint cette suite[3],
Et ne m'a jusqu'ici soumis à sa conduite
Que pour voir l'impudence aller jusques au bout,
Et vous faire par lui faire raison de tout.
Oui, de tous vos papiers, dont il se dit le maître,
Il veut qu'entre vos mains je dépouille le traître.
D'un souverain pouvoir, il brise les liens
Du contrat qui lui fait un don de tous vos biens,
Et vous pardonne enfin cette offense secrète

1. *Pour les vrais*, c.-à-d. pour les gens de bien.

2. C.-à-d. a détesté l'ingratitude et la déloyauté dont ce fourbe s'est montré coupable envers vous.

3. *Il a joint cette suite* est expliqué par les vers suivants. A toutes ses autres horreurs le prince a voulu en joindre une dernière : laisser son impudence aller jusques au bout et couronner toute sa perfidie, comme disait tout à l'heure Orgon.

Où vous a d'un ami fait tomber la retraite;
Et c'est le prix qu'il donne au zèle qu'autrefois
On vous vit témoigner en appuyant ses droits[1],
Pour montrer que son cœur sait, quand moins on y pense,
D'une bonne action verser la récompense,
Que jamais le mérite avec lui ne perd rien,
Et que mieux que du mal il se souvient du bien.

DORINE.

Que le Ciel soit loué!

MADAME PERNELLE.

Maintenant je respire.

ELMIRE.

Favorable succès!

MARIANE.

Qui l'aurait osé dire[2]?

ORGON, à Tartuffe.

Hé bien! te voilà, traître...

CLÉANTE.

Ah! mon frère, arrêtez,
Et ne descendez point à des indignités;
A son mauvais destin laissez un misérable,
Et ne vous joignez point au remords qui l'accable :
Souhaitez bien plutôt que son cœur en ce jour
Au sein de la vertu fasse un heureux retour,
Qu'il corrige sa vie en détestant son vice
Et puisse du grand Prince adoucir la justice,
Tandis qu'à sa bonté vous irez à genoux
Rendre ce que demande un traitement si doux.

1. Voy. les vers 17, 18 p. 208.

2. Ce dénouement n'a pas été très goûté au XVIIe siècle. On a blâmé l'intervention du roi qui apparaît comme un *Deus ex machina*, l'arrivée de l'Exempt, et cette histoire de cassette pleine de papiers d'État. Boileau lui-même, qui trouvait irréguliers presque tous les dénouements de Molière, a critiqué et essayé de refaire celui-là. Rien de plus bizarre et de plus malheureux que sa correction. Trouvant que la comédie laisse le spectateur dans le tragique, il voulait substituer un dénouement comique, et après la découverte de l'imposture de Tartuffe, faire délibérer sur le théâtre par tous les personnages le châtiment qu'on infligerait à ce coquin. Finalement, on l'aurait chassé honteusement après une scène de coups de bâton donnés méthodiquement. Aujourd'hui nous sommes moins sévères : l'intervention du roi nous paraît fort habile, car la conscience du spectateur est satisfaite et le roi est finement flatté. Or, jamais louanges ne vinrent plus à propos, étant donné le caractère de cette comédie et les difficultés que devait avoir Molière pour la faire représenter. Si d'ailleurs cette intervention de Louis XIV ne semble pas très naturelle, n'est-ce pas que Molière voulait laisser entendre au spectateur que dans la réalité les choses ne se passeraient pas ainsi, et que la ruine de la famille d'Orgon serait le véritable dénouement?

ORGON.

Oui, c'est bien dit : allons à ses pieds avec joie
Nous louer des bontés que son cœur nous déploie.
Puis, acquittés un peu de ce premier devoir,
Aux justes soins d'un autre il nous faudra pourvoir,
Et par un doux hymen couronner en Valère
La flamme d'un amant généreux et sincère.

AMPHITRYON

(1668)

NOTICE

En 1664, Louis XIV ayant ajourné *Tartuffe*, Molière s'était consolé en écrivant *Don Juan* et *le Misanthrope*. En 1667, M. de Lamoignon ayant à son tour interdit cette pièce, le poète se sentit cette fois si découragé qu'il songea, comme il en avait respectueusement menacé le roi dans son second placet, à ne plus faire de comédies. Un instant on put croire qu'il tiendrait parole. Depuis *le Sicilien* (janvier 1667) jusqu'à l'*Amphitryon* (janvier 1668), c'est-à-dire pendant une année entière — ce qui était une bien longue période d'inaction pour un génie aussi fécond que le sien — Molière ne donna rien de nouveau, ni à la cour ni à la ville. Par bonheur, il employa ces mois de légitime bouderie à relire Plaute ; et son enthousiasme fut tel, que le démon de la Comédie aidant, il se décida à transporter sur la scène française quelques-uns des chefs-d'œuvre du vieux comique latin. N'était-ce pas d'ailleurs un puissant dérivatif, un excellent moyen d'oublier et de faire cesser les tracas que lui amenaient ses comédies de mœurs contemporaines [1] ?

Amphitryon fut la première pièce de Plaute qu'il imita. Donnée au Palais-Royal le 13 janvier, et vingt-neuf fois de suite jusqu'à la clôture de Pâques, jouée aux Tuileries le 16 du même mois, et deux fois encore devant le roi, cette œuvre nouvelle obtint un grand succès. Sans doute les décorations, les machines volantes, le char de Jupiter et celui de

1. On a vu, avec raison semble-t-il, un dernier écho de ces ennuis, un reproche et une plainte discrète du poète dans ces vers de Sosie :

> Sosie à quelle servitude
> Tes jours sont-ils assujettis !
> Notre sort est beaucoup plus rude
> Chez les grands que chez les petits.
> Ils veulent que pour eux tout soit dans la nature
> Obligé de s'immoler . . .
> Dès qu'ils parlent, il faut voler.
> Vingt ans d'assidu service
> N'en obtiennent rien pour nous ;
> Le moindre petit caprice
> Nous attire leur courroux . . .

la Nuit, le truc qui enlevait Mercure au ciel, furent pour quelque chose dans l'enthousiasme du gros public, comme furent pour quelque chose aussi dans la curiosité très vive que montra la cour les rapprochements faciles à faire entre Jupiter et Louis XIV, Amphitryon et M. de Montespan, Alcmène et la nouvelle favorite. Mais, en réalité, c'est à elle-même que cette pièce dut surtout sa renommée. Ce qui charma les plus simples et les plus grossiers comme les plus délicats, ce fut « l'aimable enjouement du comique », cette succession d'amusants jeux de scène que produisent les déguisements de Jupiter et de Mercure, et d'où naissent les plus divertissants et les plus remarquables quiproquos qu'on ait jamais vus au théâtre[1]; ce furent enfin les vers, d'une facture si nouvelle, si facile (quoiqu'il n'y ait rien, dit Voltaire qui s'y connaissait, de plus malaisé que d'écrire en vers libres), et le style si franc, si gai, si délicatement ciselé, comme un bijou exquis, de cette comédie nouvelle.

En vain les pédants et les malveillants accusèrent l'auteur d'avoir tout pris à Plaute et à Rotrou, auteur d'une pièce analogue, *Les Sosies*; en vain un savantasse allait partout répétant avec un désespoir comique : « Je ne vois pas pourquoi on applaudit à des plagiaires ». « De semblables critiques, dit Grimarest, n'empêchèrent pas le cours de l'*Amphitryon*, que tout Paris vit avec beaucoup de plaisir, comme un spectacle bien rendu en notre langue, et à notre goût. » Les spectateurs du parterre n'eurent garde de se demander si Molière avait volé un auteur latin qu'ils ne connaissaient pas, ou un auteur français dont l'œuvre datait de plus de trente ans; ils se laissèrent simplement aller aux choses plaisantes qu'on leur donnait, et ne cherchèrent pas de raisons pour s'empêcher d'avoir du plaisir. De leur côté, les vrais lettrés sentirent une fois de plus combien était grand et varié, vraiment comique et vraiment français, le génie d'un homme qui, même en imitant, savait rester si franchement original.

Celui qui avait créé de toutes pièces le personnage de Cléanthis, la suivante d'Alcmène et la femme de Sosie, et inventé entre les serviteurs un quiproquo oublié par Plaute et Rotrou, un quiproquo analogue à celui dont le ménage des maitres

1. Voltaire raconte que lorsque pour la première fois, à l'âge de onze ans, il lut l'*Amphitryon* de Molière, il se renversa sur sa chaise à force de rire, tomba rudement en arrière et faillit se tuer.

est troublé; celui qui, du grossier Amphitryon romain, tout heureux et tout aise des flatteuses attentions dont Jupiter honore Alcmène, avait fait un grand seigneur très digne, très noble et très sympathique; qui avait transformé la très effacée et tout à fait passive Alcmène latine en une grande dame fière, une épouse pudique et tendre; celui qui, enfin, à la gaieté brutale et crue du poète romain avait substitué un comique enjoué, fin, spirituel et plein de sous-entendus ironiques, non, celui-là n'était pas un simple traducteur. Certes, s'il se mettait à imiter avec une pareille supériorité toutes les comédies de Plaute et de Térence, Molière allait fournir de belles armes aux partisans des modernes!

AMPHITRYON

Après un prologue, dans lequel Mercure a prié la Nuit de réduire ses chevaux au petit pas, et de retarder ainsi la naissance du jour qui doit voir revenir à Thèbes Amphitryon, dont Jupiter a pris la forme et la place auprès de sa femme Alcmène, Sosie, valet du général des Thébains, arrive chargé par son maître de faire à Alcmène le récit du grand combat qui mit les ennemis à bas, et de lui annoncer le prochain retour du vainqueur. Au moment où il se dispose à pénétrer dans la maison d'Amphitryon, d'où Jupiter n'est pas encore sorti, Mercure, sous la figure de Sosie, en entr'ouvre la porte et apparaît dans le fond du théâtre.

MERCURE, SOSIE.

MERCURE, sous la figure de Sosie, sortant de la maison d'Amphitryon.

Sous ce minois qui lui ressemble,
Chassons de ces lieux ce causeur[1],
Dont l'abord importun troublerait la douceur
Que nos amants goûtent ensemble.

SOSIE, sans voir Mercure.

Mon cœur tant soit peu se rassure,
Et je pense que ce n'est rien.
Crainte pourtant de sinistre aventure,
Allons chez nous achever l'entretien.

1. Sosie vient de se répéter à haute voix le récit qu'il compte faire à Alcmène de la victoire remportée par Amphitryon.

MERCURE, *à part.*

Tu seras plus fort que Mercure,
Ou je t'en empêcherai bien.

SOSIE, *sans voir Mercure.*

Cette nuit en longueur me semble sans pareille.
Il faut, depuis le temps que je suis en chemin,
Ou que mon maître ait pris le soir pour le matin,
Ou que trop tard au lit le blond Phébus sommeille,
Pour avoir trop pris de son vin.

MERCURE, *à part.*

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce maraut!
Mon bras saura bien tantôt
Châtier cette insolence,
Et je vais m'égayer avec lui comme il faut,
En lui volant son nom avec sa ressemblance.

SOSIE, *apercevant Mercure d'un peu loin.*

Ah! par ma foi, j'avais raison :
C'est fait de moi, chétive créature!
Je vois devant notre maison
Certain homme dont l'encolure
Ne me présage rien de bon.
Pour faire semblant d'assurance,
Je veux chanter un peu d'ici.

(Il chante ; et lorsque Mercure parle, sa voix s'affaiblit peu à peu.)

MERCURE.

Qui donc est ce coquin qui prend tant de licence,
Que de chanter et m'étourdir ainsi ?
Veut-il qu'à l'étriller ma main un peu s'applique ?

SOSIE, *à part.*

Cet homme assurément n'aime pas la musique.

MERCURE.

Depuis plus d'une semaine,
Je n'ai trouvé personne à qui rompre les os;
La vertu de mon bras se perd dans le repos,
Et je cherche quelque dos
Pour me remettre en haleine.

SOSIE, *à part.*

Quel diable d'homme est-ce ci ?
De mortelles frayeurs je sens mon âme atteinte.
Mais pourquoi trembler tant aussi ?
Peut-être a-t-il dans l'âme autant que moi de crainte,

Et que le drôle parle ainsi
Pour me cacher sa peur sous une audace feinte.
Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison :
Si je ne suis hardi, tâchons de le paraître.
Faisons-nous du cœur par raison ;
Il est seul, comme moi ; je suis fort, j'ai bon maître[1],
Et voilà notre maison.

MERCURE.

Qui va là ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Qui, moi ?

SOSIE.

Moi. Courage, Sosie !

MERCURE.

Quel est ton sort, dis-moi ?

SOSIE.

D'être homme, et de parler.

MERCURE.

Es-tu maître ou valet ?

SOSIE.

Comme il me prend envie.

MERCURE.

Où s'adressent tes pas ?

SOSIE.

Où j'ai dessein d'aller.

MERCURE.

Ah ! ceci me déplaît.

SOSIE.

J'en ai l'âme ravie.

MERCURE.

Résolument, par force ou par amour,
Je veux savoir de toi, traître,
Ce que tu fais, d'où tu viens avant jour,
Où tu vas, à qui tu peux être.

SOSIE.

Je fais le bien et le mal tour à tour ;
Je viens de là, vais là ; j'appartiens à mon maître.

1. *J'ai bon maître,* locution proverbiale. « On dit que quelqu'un a bon maître, pour dire qu'il est au service ou dans la dépendance d'un homme puissant qui le protégera » (*Dictionnaire de l'Académie*).

MERCURE.

Tu montres de l'esprit, et je te vois en train
De trancher avec moi de l'homme d'importance.
Il me prend un desir, pour faire connaissance,
De te donner un soufflet de ma main.

SOSIE.

A moi-même?

MERCURE.

A toi-même : et t'en voilà certain.

(Il lui donne un soufflet.)

SOSIE.

Ah! ah! c'est tout de bon.

MERCURE.

Non : ce n'est que pour rire,
Et répondre à tes quolibets.

SOSIE.

Tudieu! l'ami, sans vous rien dire,
Comme vous baillez des soufflets!

MERCURE.

Ce sont là de mes moindres coups,
De petits soufflets ordinaires.

SOSIE.

Si j'étais aussi prompt que vous,
Nous ferions de belles affaires.

MERCURE.

Tout cela n'est encor rien[1],
Pour y faire quelque pause :
Nous verrons bien autre chose;
Poursuivons notre entretien.

SOSIE.

Je quitte la partie.

(Il veut s'en aller.)

MERCURE.

Où vas-tu?

SOSIE.

Que t'importe?

MERCURE.

Je veux savoir où tu vas.

SOSIE.

Me faire ouvrir cette porte.
Pourquoi retiens-tu mes pas?

1. C'est-à-dire : tout cela est trop peu de chose pour qu'il puisse être question de nous en tenir là. L'éditeur de 1734 a placé ce vers après le suivant : ce que n'autorisent pas les éditions antérieures.

MERCURE.

Si jusqu'à l'approcher tu pousses ton audace,
Je fais sur toi pleuvoir un orage de coups.

SOSIE.

Quoi ? tu veux, par ta menace,
M'empêcher d'entrer chez nous ?

MERCURE.

Comment, chez nous ?

SOSIE.

Oui, chez nous.

MERCURE.

O le traître !
Tu te dis de cette maison ?

SOSIE.

Fort bien. Amphitryon n'en est-il pas le maître ?

MERCURE.

Hé bien ! que fait cette raison ?

SOSIE.

Je suis son valet.

MERCURE.

Toi ?

SOSIE.

Moi.

MERCURE.

Son valet ?

SOSIE.

Sans doute.

MERCURE.

Valet d'Amphitryon ?

SOSIE.

D'Amphitryon, de lui.

MERCURE.

Ton nom est...

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Heu ? comment ?

SOSIE.

Sosie.

MERCURE.

Écoute :
Sais-tu que de ma main je t'assomme aujourd'hui ?

SOSIE.

Pourquoi ? De quelle rage est ton âme saisie ?

MERCURE.

Qui te donne, dis-moi, cette témérité,
De prendre le nom de Sosie ?

SOSIE.

Moi, je ne le prends point, je l'ai toujours porté.

MERCURE.

O le mensonge horrible ! et l'impudence extrême !
Tu m'oses soutenir que Sosie est ton nom ?

SOSIE.

Fort bien : je le soutiens, par la grande raison
Qu'ainsi l'a fait des dieux la puissance suprême,
Et qu'il n'est pas en moi de pouvoir dire non,
Et d'être un autre que moi-même.

MERCURE.

Mille coups de bâton doivent être le prix
D'une pareille effronterie.

(Mercure le bat.)

SOSIE.

Justice, citoyens ! Au secours ! je vous prie.

MERCURE.

Comment, bourreau, tu fais des cris[1] ?

SOSIE.

De mille coups tu me meurtris,
Et tu ne veux pas que je crie ?

MERCURE.

C'est ainsi que mon bras...

SOSIE.

L'action ne vaut rien :
Tu triomphes de l'avantage
Que te donne sur moi mon manque de courage ;
Et ce n'est pas en user bien.
C'est pure fanfaronnerie
De vouloir profiter de la poltronnerie
De ceux qu'attaque notre bras.
Battre un homme à jeu sûr n'est pas d'une belle âme ;
Et le cœur est digne de blâme
Contre les gens qui n'en ont pas.

MERCURE.

Hé bien ! es-tu Sosie à présent ? qu'en dis-tu ?

1. *Tu fais des cris*, nous dirions aujourd'hui : tu pousses des cris.

SOSIE.

Tes coups n'ont point en moi fait de métamorphose;
Et tout le changement que je trouve à la chose,
C'est d'être Sosie battu[1].

MERCURE.

Encor? Cent autres coups pour cette autre impudence.

SOSIE.

De grâce, fais trêve à tes coups.

MERCURE.

Fais donc trêve à ton insolence.

SOSIE.

Tout ce qu'il te plaira; je garde le silence:
La dispute est par trop inégale entre nous.

MERCURE.

Es-tu Sosie encor? dis, traître!

SOSIE.

Hélas! je suis ce que tu veux;
Dispose de mon sort tout au gré de tes vœux:
Ton bras t'en a fait le maître.

MERCURE.

Ton nom était Sosie, à ce que tu disais?

SOSIE.

Il est vrai, jusqu'ici j'ai cru la chose claire;
Mais ton bâton, sur cette affaire,
M'a fait voir que je m'abusais.

MERCURE.

C'est moi qui suis Sosie, et tout Thèbes l'avoue:
Amphitryon jamais n'en eut d'autre que moi.

SOSIE.

Toi, Sosie?

MERCURE.

Oui, Sosie; et si quelqu'un s'y joue[2],
Il peut bien prendre garde à soi.

SOSIE, à part.

Ciel! me faut-il ainsi renoncer à moi-même,
Et par un imposteur me voir voler mon nom?
Que son bonheur est extrême,
De ce que je suis poltron!
Sans cela, par la mort...!

1. L'*e* de *Sosie* compte ici pour une syllabe.

2. *Si quelqu'un s'y joue*, c.-à-d. si quelqu'un se permet d'en douter.

MERCURE.

Entre tes dents, je pense,
Tu murmures je ne sais quoi ?

SOSIE.

Non. Mais, au nom des dieux, donne-moi la licence
De parler un moment à toi.

MERCURE.

Parle.

SOSIE.

Mais promets-moi, de grâce,
Que les coups n'en seront point.
Signons une trêve.

MERCURE.

Passe ;
Va, je t'accorde ce point.

SOSIE.

Qui te jette, dis-moi, dans cette fantaisie?
Que te reviendra-t-il de m'enlever mon nom?
Et peux-tu faire enfin, quand tu serais démon,
Que je ne sois pas moi? que je ne sois Sosie?

MERCURE, levant son bâton sur Sosie.

Comment, tu peux...

SOSIE.

Ah ! tout doux :
Nous avons fait trêve aux coups.

MERCURE.

Quoi ? pendard, imposteur, coquin...

SOSIE.

Pour des injures,
Dis-m'en tant que tu voudras :
Ce sont légères blessures,
Et je ne m'en fâche pas.

MERCURE.

Tu te dis Sosie?

SOSIE.

Oui. Quelque conte frivole...

MERCURE.

Sus[1], je romps notre trêve, et reprends ma parole.

SOSIE.

N'importe, je ne puis m'anéantir pour toi,
Et souffrir un discours si loin de l'apparence.

1. *Sus!* nous dirions aujourd'hui : *Allons!*

Être ce que je suis est-il en ta puissance?
Et puis-je cesser d'être moi?
S'avisa-t-on jamais d'une chose pareille?
Et peut-on démentir cent indices pressants?
Rêvé-je? Est-ce que je sommeille?
Ai-je l'esprit troublé par des transports puissants?
Ne sens-je pas bien que je veille?
Ne suis-je pas dans mon bon sens?
Mon maître Amphitryon ne m'a-t-il pas commis
A venir en ces lieux vers Alcmène sa femme?
Ne lui dois-je pas faire, en lui vantant sa flamme,
Un récit de ses faits contre nos ennemis?
Ne suis-je pas du port arrivé tout à l'heure?
Ne tiens-je pas une lanterne en main?
Ne te trouvé-je pas devant notre demeure?
Ne t'y parlé-je pas d'un esprit tout humain?
Ne te tiens-tu pas fort de ma poltronnerie
Pour m'empêcher d'entrer chez nous?
N'as-tu pas sur mon dos exercé ta furie?
Ne m'as-tu pas roué de coups?
Ah! tout cela n'est que trop véritable,
Et plût au Ciel le fût-il moins!
Cesse donc d'insulter au sort d'un misérable,
Et laisse à mon devoir s'acquitter de ses soins.

MERCURE.

Arrête, ou sur ton dos le moindre pas attire
Un assommant éclat de mon juste courroux.
Tout ce que tu viens de dire
Est à moi, hormis les coups.
C'est moi qu'Amphitryon députe vers Alcmène,
Et qui du port Persique[1] arrive de ce pas;
Moi qui viens annoncer la valeur de son bras
Qui nous fait remporter une victoire pleine,
Et de nos ennemis a mis le chef à bas;
C'est moi qui suis Sosie enfin, de certitude[2],
Fils de Dave, honnête berger;
Frère d'Arpage, mort en pays étranger;
Mari de Cléanthis la prude,
Dont l'humeur me fait enrager;

1. *Le port Persique*, port d'Eubée. Ce nom de port est traduit de Plaute.

2. *De certitude*, bien certainement, locution très rare.

Qui dans Thèbe ai reçu mille coups d'étrivière,
Sans en avoir jamais dit rien,
Et jadis en public fus marqué par derrière,
Pour être trop homme de bien.

SOSIE.

Il a raison. A moins d'être Sosie,
On ne peut pas savoir tout ce qu'il dit;
Et, dans l'étonnement dont mon âme est saisie,
Je commence, à mon tour, à le croire un petit[1].
En effet, maintenant que je le considère,
Je vois qu'il a de moi taille, mine, action[2].
Faisons-lui quelque question,
Afin d'éclaircir ce mystère.
Parmi tout le butin fait sur nos ennemis,
Qu'est-ce qu'Amphitryon obtint pour son partage?

MERCURE.

Cinq fort gros diamants, en nœud proprement mis,
Dont leur chef se parait comme d'un rare ouvrage.

SOSIE.

A qui destine-t-il un si riche présent?

MERCURE.

A sa femme; et sur elle il le veut voir paraître.

SOSIE.

Mais où, pour l'apporter, est-il mis à présent?

MERCURE.

Dans un coffret scellé des armes de mon maître.[3]

SOSIE.

Il ne ment pas d'un mot à chaque repartie,
Et de moi je commence à douter tout de bon.
Près de moi par la force il est déjà Sosie;
Il pourrait bien encor l'être par la raison.
Pourtant, quand je me tâte, et que je me rappelle,
Il me semble que je suis moi.
Où puis-je rencontrer quelque clarté fidèle,
Pour démêler ce que je voi?
Ce que j'ai fait tout seul, et que n'a vu personne,
A moins d'être moi-même on ne le peut savoir.
Par cette question il faut que je l'étonne:

1. *Un petit*, tant soit peu, locution vieillie qu'on trouve plusieurs fois dans Molière et dans La Fontaine.
2. *Action*, gestes, attitude, démarche.

3. *Des armes*, du sceau. — Chez Plaute, c'est la figure du soleil levant avec son quadrige qui était empreint sur ce sceau.

C'est de quoi le confondre, et nous allons le voir.
Lorsqu'on était aux mains, que fis-tu dans nos tentes,
Où tu courus seul te fourrer ?

MERCURE.

D'un jambon...

SOSIE.

L'y voilà !

MERCURE.

Que j'allai déterrer,
Je coupai bravement deux tranches succulentes,
Dont je sus fort bien me bourrer ;
Et, joignant à cela d'un vin que l'on ménage,
Et dont, avant le goût, les yeux se contentaient,
Je pris un peu de courage
Pour nos gens qui se battaient.

SOSIE.

Cette preuve sans pareille
En sa faveur conclut bien ;
Et l'on n'y peut dire rien,
S'il n'était dans la bouteille.
Je ne saurais nier, aux preuves qu'on m'expose,
Que tu ne sois Sosie, et j'y donne ma voix [1].
Mais si tu l'es, dis-moi qui tu veux que je sois ?
Car enfin faut-il bien que je sois quelque chose.

MERCURE.

Quand je ne serai plus Sosie,
Sois-le, j'en demeure d'accord ;
Mais, tant que je le suis, je te garantis mort,
Si tu prends cette fantaisie.

SOSIE.

Tout cet embarras met mon esprit sur les dents,
Et la raison à ce qu'on voit s'oppose.
Mais il faut terminer enfin par quelque chose ;
Et le plus court pour moi, c'est d'entrer là-dedans.

MERCURE.

Ah ! tu prends donc, pendard, goût à la bastonnade ?

(Il le bat.)

SOSIE.

Ah ! qu'est-ce-ci ? grands dieux ! il frappe un ton plus fort [2],
Et mon dos pour un mois en doit être malade.

1. C.-à-d. je consens à le croire.
2. *D'un ton plus fort*, parce que les coups étant plus forts, le bruit qu'ils font est aussi plus fort.

Laissons ce diable d'homme, et retournons au port.
O juste Ciel ! j'ai fait une belle ambassade !

MERCURE.

Enfin je l'ai fait fuir ; et sous ce traitement,
De beaucoup d'actions il a reçu la peine.
Mais je vois Jupiter, que fort civilement
Reconduit l'amoureuse Alcmène.

(ACTE I, *scène* II.)

Jupiter sorti, une dispute très vive s'engage entre Cléanthis, femme de Sosie, et Mercure, qu'elle prend pour son mari, et à qui elle reproche sa froideur. Puis Amphitryon arrive (deuxième acte). Sosie lui raconte longuement la singulière rencontre qu'il a faite d'un autre Sosie. Agacé à la fin par ce galimatias maudit, Amphitryon se dispose à entrer chez lui, quand Alcmène paraît, qui s'étonne de le voir de retour quand elle croit le quitter à peine. Tout abasourdi du récit que sa femme lui fait de la soirée qu'ils ont passée ensemble la veille, le pauvre époux s'en va à la recherche du frère d'Alcmène, afin de prouver qu'il n'était pas à Thèbes la veille. — Quand il revient après de vaines recherches, il trouve la porte de sa maison fermée. Jupiter l'y a précédé et, toujours sur les traits du mari, s'est réconcilié avec Alcmène. Alors le dialogue suivant s'engage entre Mercure déguisé en Sosie et perché sur un balcon, et Amphitryon, dans la rue.

MERCURE, AMPHITRYON.

MERCURE, sur le balcon de la maison d'Amphitryon, sans être vu ni entendu d'Amphitryon.

Comme l'amour ici ne m'offre aucun plaisir,
Je m'en veux faire au moins qui soient d'autre nature,
Et je vais égayer mon sérieux loisir
A mettre Amphitryon hors de toute mesure.
Cela n'est pas d'un Dieu bien plein de charité ;
Mais aussi n'est-ce pas ce dont je m'inquiète,
Et je me sens, par ma planète [1],
A la malice un peu porté.

AMPHITRYON.

D'où vient donc qu'à cette heure on ferme cette porte?

MERCURE.

Holà! tout doucement. Qui frappe?

AMPHITRYON

Moi.

1. *La planète de Mercure.* A cette époque, on croyait encore à l'astrologie, et on prêtait aux planètes une influence sur le caractère des hommes.

MERCURE.

Qui, moi?

AMPHITRYON[1].

Ah! ouvre.

MERCURE.

Comment, ouvre? Et qui donc es-tu, toi
Qui fais tant de vacarme et parles de la sorte?

AMPHITRYON.

Quoi? tu ne me connais pas?

MERCURE.

Non,
Et n'en ai pas la moindre envie.

AMPHITRYON, à part.

Tout le monde perd-il aujourd'hui la raison?
Est-ce un mal répandu? Sosie! holà, Sosie!

MERCURE.

Hé bien! Sosie : oui, c'est mon nom;
As-tu peur que je ne l'oublie?

AMPHITRYON.

Me vois-tu bien?

MERCURE.

Fort bien. Qui peut pousser ton bras
A faire une rumeur si grande?
Et que demandes-tu là-bas?

AMPHITRYON.

Moi, pendard! ce que je demande?

MERCURE.

Que ne demandes-tu donc pas?
Parle, si tu veux qu'on t'entende.

AMPHITRYON.

Attends, traître : avec un bâton
Je vais là-haut me faire entendre,
Et de bonne façon t'apprendre
A m'oser parler sur ce ton.

MERCURE.

Tout beau! si pour heurter tu fais la moindre instance,
Je t'envoirai d'ici des messages fâcheux[2].

AMPHITRYON.

O Ciel! vit-on jamais une telle insolence?

1. A ce moment. Amphitryon aperçoit Mercure et le prend pour Sosie.

2. C.-à-d. des tuiles qu'il prendra sur le toit de la maison.

La peut-on concevoir d'un serviteur, d'un gueux?

MERCURE.

Hé bien! qu'est-ce? M'as-tu tout parcouru par ordre[1]?
M'as-tu de tes gros yeux assez considéré?
Comme il les écarquille, et paraît effaré!
Si des regards on pouvait mordre,
Il m'aurait déjà déchiré.

AMPHITRYON.

Moi-même je frémis de ce que tu t'apprêtes
Avec ces impudents propos.
Que tu grossis pour toi d'effroyables tempêtes!
Quels orages de coups vont fondre sur ton dos!

MERCURE.

L'ami, si de ces lieux tu ne veux disparaître,
Tu pourras y gagner quelque contusion.

AMPHITRYON.

Ah! tu sauras, maraud, à ta confusion,
Ce que c'est qu'un valet qui s'attaque à son maître.

MERCURE.

Toi, mon maître?

AMPHITRYON.

Oui, coquin. M'oses-tu méconnaître?

MERCURE.

Je n'en reconnais point d'autre qu'Amphitryon.

AMPHITRYON.

Et cet Amphitryon, qui, hors moi, le peut être?

MERCURE.

Amphitryon?

AMPHITRYON.

Sans doute.

MERCURE.

Ah! quelle vision!
Dis-nous un peu quel est le cabaret honnête
Où tu t'es coiffé le cerveau[2]?

AMPHITRYON.

Comment? encore?

MERCURE.

Était-ce un vin à faire fête[3]?

1. C.-à-d. m'as-tu bien examiné en détail?

2. C.-à-d. où tu t'es enivré. *Se coiffer* seul a le même sens.

3. *Un vin à faire fête*, ou *à faire noces*, c.-à-d. un vin vieux et généreux, comme on n'en boit que les jours de fête.

AMPHITRYON.

Ciel !

MERCURE.

Était-il vieux ou nouveau ?

AMPHITRYON.

Que de coups !

MERCURE.

Le nouveau donne fort dans la tête,
Quand on le veut boire sans eau.

AMPHITRYON.

Ah ! je t'arracherai cette langue, sans doute.

MERCURE.

Passe, mon cher ami, crois-moi ;
Que quelqu'un ici ne t'écoute.
Je respecte le vin [1]. Va-t'en, retire-toi,
Et laisse Amphitryon dans les plaisirs qu'il goûte.

AMPHITRYON.

Comment ? Amphitryon est là-dedans ?

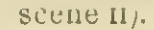
MERCURE.

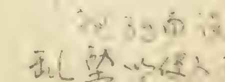
Fort bien ;
Qui couvert des lauriers d'une victoire pleine,
Est auprès de la belle Alcmène,
A jouir des douceurs d'un aimable entretien.
Après le démêlé d'un amoureux caprice,
Ils goûtent le plaisir de s'être rajustés.
Garde-toi de troubler leurs douces privautés,
Si tu ne veux qu'il ne punisse
L'excès de tes témérités [2].

(Acte III, *scène* II.)

Le bruit de cette dispute et de la violente querelle qu'Amphitryon fait au vrai Sosie, qu'il rend responsable des insolentes paroles de Mercure, tandis que le pauvre valet avait été chercher les capitaines thébains pour aider son maître à éclaircir ce mystère, attire le roi des dieux. Les deux Amphitryons se trouvent en présence. Lequel est le vrai ? Jupiter, pour prolonger l'aventure, ne se révèle pas encore. C'est dans un festin, où il convie les nobles chefs de Thèbes, que se fera l'éclaircissement. — Enfin Jupiter, annoncé par le bruit du tonnerre, assis sur son aigle et armé de sa foudre, paraît : il console Amphitryon, et lui dore la pilule en l'assurant qu'un partage avec le roi des dieux n'a rien du tout qui déshonore, et en lui annonçant qu'il naîtra d'Alcmène un fils qui, sous le nom d'Hercule, remplira de ses exploits tout le vaste univers.

1. *Le vin...* dont tu t'es enivré.
2. Comparez à cette scène une scène analogue des *Sosies* de Rotrou (Acte IV, scène II).





L'AVARE

(1668)

NOTICE.

Le succès d'*Amphitryon* décida Molière à prendre chez Plaute un nouveau sujet de comédie. Aussitôt après *George Dandin*, une sorte d'impromptu en trois actes composé pour les fêtes qui furent données à Versailles à l'occasion du traité d'Aix-la-Chapelle, le poète acheva *l'Avare*, et le représenta au théâtre du Palais-Royal le 9 septembre 1668.

Ce nouveau chef-d'œuvre fut d'abord froidement accueilli. Si les connaisseurs, comme Boileau, et les critiques naturellement aimables et toujours bien disposés, comme Robinet, trouvèrent la place divertissante,

> Et prodigue en gais incidents
> Qui font des mieux passer le temps,

les ennemis de Molière et les malveillants déclarèrent que la comédie était ennuyeuse; et ce fut, chose plus grave, l'impression du parterre. « Je vous vis dernièrement à *l'Avare*, disait Racine à Boileau quelques jours après la première représentation, et vous riiez tout seul sur le théâtre. » — « Je vous estime trop, lui répondit son ami, pour croire que vous n'y ayez pas ri, du moins intérieurement. » Comme ni le rire de Boileau, si franc et si sonore qu'il fût, ni les *rires intérieurs* des grincheux qui ne daignèrent s'amuser qu'en dedans, ne suffisaient pour assurer le succès d'une comédie à qui manquait l'approbation du gros public, *l'Avare*, après neuf représentations, dut quitter l'affiche. Lorsqu'il y reparut au mois de décembre suivant, l'impression des spectateurs, cette fois venus en foule, se modifia, et de tous côtés les rires éclatèrent. Ceux de mes jeunes lecteurs qui ont vu jouer cette pièce, surtout par MM. Got, Coquelin et Delaunay, savent bien que cette saine tradition de rire à *l'Avare* ne s'est pas perdue.

Mais d'où venaient cette première indifférence du public, et cette froideur qui nous étonne ? On a cru qu'il fallait surtout les attribuer à la liberté grande qu'avait prise Molière d'écrire sa comédie en prose. Il est certain que tous les pédants ignorants qui prétendaient juger d'après les règles, et tous les grands seigneurs qui croyaient se connaître en théâtre, s'offusquèrent de ce qu'ils considéraient comme un manque de respect envers les sacrosaintes traditions, et envers eux-mêmes. « Molière est-il fou, disait un duc au sortir du Palais-Royal, et nous prend-il pour des benêts de nous faire essuyer cinq actes de prose[1] ? » Que cette prétention de Molière et cette audacieuse tentative renouvelée de *Don Juan* ait choqué les courtisans et les savantasses, cela se conçoit à la rigueur. Au théâtre, comme à la cour, l'étiquette était alors si puissante ! Mais comment admettre que le parterre se soit laissé dominer par des préjugés aussi ridicules ? Ces préjugés, en tous cas, auraient été bien tardifs, puisque ce même parterre avait applaudi la prose de *Don Juan*, et ils devaient durer bien peu de temps, puisque, quelques semaines plus tard, la prose de *George Dandin* allait être fort goûtée. Ce qui semble bien plutôt la vérité, c'est que le peuple ne s'intéressa pas à la peinture d'un vice qu'il ne connaissait guère, et qu'on ne rencontre que rarement dans les basses classes et chez les pauvres. Et si plus tard il revint sur sa première impression, s'il se décida à faire bon visage à *l'Avare*, ce furent bien plutôt les gais incidents de la pièce, les lésineries ridicules d'un vieillard thésauriseur, et la verve comique du dialogue qui le divertirent, que l'étude des caractères et la peinture de l'avarice personnifiée dans Harpagon.

C'est pourtant à cette étude approfondie d'un caractère éternellement vrai, à cette création d'un type définitif, que *l'Avare* doit de compter parmi les chefs-d'œuvre de Molière les plus admirables, et, bien que le sujet en soit pris à

1. Tel n'était pas l'avis de Fénelon. « J'aime bien mieux sa prose que ses vers, dit-il en parlant de Molière. Par exemple *l'Avare* est *moins mal écrit* (!) que les pièces qui sont en vers. Il est vrai que la versification française l'a gêné. » Cette dernière assertion est inacceptable. On sait par Boileau et aussi par *les Fâcheux*, qui furent écrits en quinze jours, avec quelle facilité Molière faisait les vers. Un contemporain prétend aussi que Boileau « trouvait la prose de Molière plus parfaite que sa poésie, en ce qu'elle était plus régulière et plus châtiée, au lieu que la servitude des rimes l'obligeait souvent à donner de mauvais voisins à des vers admirables ». Comment admettre que l'auteur de la *Satire* II ait jamais pu émettre un pareil jugement ?

Plaute, les plus originaux. Avec quel génie d'ailleurs et quelle indépendance Molière a imité, ou plutôt transformé son modèle, il est facile, et il est nécessaire de s'en rendre compte. Voici en quelques mots l'intrigue très simple de l'*Aulularia de Plaute*, ou *Comedie de la Petite Marmite*.

Un vieillard pauvre, Euclion, a trouvé, enfouie dans sa maison, une marmite pleine d'or. Bien vite, il l'enterre de nouveau, très profondément, et surveille la cachette au milieu d'angoisses mortelles. Cependant, un autre vieillard, Mégadore, demande en mariage la fille d'Euclion, Phèdra, qui est aimée d'un jeune homme, Lyconide. Tandis qu'Euclion donne sa parole à Mégadore, qui a promis de fournir le repas de noce et les cuisiniers, un esclave de Lyconide découvre la marmite, s'en empare et la porte à son maître. Celui-ci la restitue à Euclion, qui, en échange, lui accorde la main de sa fille.

Telle est, débarrassée de certains détails un peu grossiers qu'il est impossible de rappeler ici, le sujet de la comédie latine. Molière, comme on voit, en a conservé le canevas et les principaux personnages. Mais que d'incidents, de péripéties, de détails pittoresques il a ajoutés! Et pourquoi ? Est-ce seulement pour nourrir, pour compliquer l'intrigue un peu nue, un peu pauvre de Plaute ? Non mais pour mieux mettre en relief le caractère qu'il voulait peindre; et c'est là précisément qu'éclate son génie. Sans doute, le dieu Lare, qui récite le prologue de la comédie latine, nous annonce qu'Euclion est avare comme son père et comme son aïeul; mais ni les incidents de la pièce, peu nombreux et d'ailleurs plutôt comiques que caractéristiques, ni les personnages secondaires ne font ressortir cette avarice. Seule, la marmite pleine d'or qu'a trouvée, que perd et que retrouve Euclion, et qui, pareille aux Euménides poursuivant Oreste, s'attache à lui comme un génie malfaisant, donne un corps à cette passion que le poète latin veut nous peindre. Et encore cette passion ressemble-t-elle bien plus à une monomanie qu'à de la véritable avarice. Euclion avec ses soucis, ses soupçons, ses alarmes et ses insomnies rappelle le Savetier de La Fontaine plutôt que l'Harpagon de Molière.

Au contraire, dans la comédie française, une vraie comédie de caractère, la situation sociale, l'âge, les moindres actes et les moindres paroles des personnes qui entourent Harpagon, et

qui sont ses victimes, tout, en un mot, est habilement combiné et gradué pour donner du relief au vice mis en scène. Par exemple, Harpagon ne sera pas un pauvre diable, comme Euclion, qui a besoin pour vivre des distributions de vin, de pain et d'huile que les consuls faisaient au peuple; ce sera un riche bourgeois ayant des bijoux, des laquais, des chevaux, un carrosse. De la sorte, son avarice apparaîtra plus abominable. Mais il faut que ce vieux ladre inspire autre chose que de l'horreur; car c'est une comédie que Molière prétend nous donner; et Harpagon, réduit à l'unique amour de l'or, ne serait, comme le père Grandet de Balzac [1], qu'odieux, terrible, tragique. En même temps donc que des détails familiers et vulgaires montreront les côtés comiques de sa sordide avarice, Harpagon sera amoureux; et le combat qui s'engagera entre sa passion pour l'or et sa passion pour Mariane contribuera précisément à le rendre ridicule. Enfin, Harpagon aura deux enfants, un fils et une fille, tous deux charmants et bons, et tous deux maltraités par leur père, privés de tout, contrariés dans leurs amours. Ainsi nous apparaîtront les plus détestables effets d'un vice qui met une cassette à la place du cœur, rend insensible à tout, et étouffe jusqu'aux sentiments les plus sacrés de la nature.

Ces transformations (sans parler d'autres changements de détail sur lesquels il est inutile d'insister) ne font pas seulement de *l'Avare* une œuvre différente de *l'Aulularia*, très heureusement adaptée au goût français et aux mœurs modernes : elles en font aussi une comédie singulièrement plus vivante, plus humaine et plus vraie. Aussi par la peinture de l'avarice, comme par celle de l'hypocrisie, Molière est de notre temps aussi bien que du sien, et sera de tous les temps.

1. Honoré de Balzac (1799-1850) après George Sand le plus grand des romanciers français, a réuni sous le titre de la *Comédie humaine* un grand nombre de romans : *Scènes de la vie privée*, *scènes de la vie parisienne*, *scènes de la vie politique*, *scènes de la vie militaire*, *scènes de la vie de campagne*, *scènes de la vie de province*, etc., parmi lesquelles se trouve *Eugénie Grandet*, histoire d'un avare, le père Grandet, de sa femme et surtout de sa fille, Eugénie.

L'AVARE

PERSONNAGES

HARPAGON, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.
CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.
ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère.
VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise.
MARIANE, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon.
ANSELME, père de Valère et de Mariane.
FROSINE, femme d'intrigue.
MAÎTRE SIMON, courtier.
MAÎTRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.
LA FLÈCHE, valet de Cléante.
DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.
LA MERLUCHE, BRINDAVOINE, laquais d'Harpagon.
LE COMMISSAIRE ET SON CLERC.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

VALÈRE, ÉLISE.

VALÈRE. — Hé quoi ? charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? Je vous vois soupirer, hélas ! au milieu de ma joie ! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux, et vous repentez-vous de cet engagement où mes feux ont pu vous contraindre [1] ?

ÉLISE. — Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas [2]. Mais, à vous dire vrai, le succès me donne de l'inquiétude ; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

1. A la fin de la scène III du Ve acte, Valère avouera à Harpagon qu'Élise et lui ont signé une promesse de mariage. C'est l'engagement dont parle ici Valère.

2. C.-à-d. que mon amour vous a forcée à prendre. — *Fussent*, exemple assez fréquent chez Molière de l'imparfait du subjonctif dans une proposition subordonnée, après un verbe au temps présent dans la proposition principale. Cette construction s'explique par l'idée de conditionnel renfermée dans la phrase : « Je n'ai pas la force, quand même les choses ne seraient pas ainsi, de souhaiter... etc. »

VALÈRE. — Hé! que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi?

ÉLISE. — Hélas! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur, et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'un innocent amour.

VALÈRE. — Ah! ne me faites pas ce tort de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer[1] à ce que je vous dois : je vous aime trop pour cela, et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE. — Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours. Tous les hommes sont semblables par les paroles; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents[2].

VALÈRE. — Puisque les seules actions font connaître ce que nous sommes, attendez donc au moins à juger de mon cœur[3] par elles, et ne me cherchez point de crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux, et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

ÉLISE. — Hélas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour, et que vous me serez fidèle; je n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner[4].

VALÈRE. — Mais pourquoi cette inquiétude?

ÉLISE. — Je n'aurais rien à craindre, si tout le monde vous voyait des yeux dont je vous vois, et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses que je fais pour vous[5]. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance où le Ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie, pour

1. *Que de manquer*, c.-à-d. que de me soupçonner de manquer.

2. Les *découvrent*, les montrent, mais *découvrent* est plus expressif.

3. *Attendez à juger*, attendez jusqu'à ce que vous puissiez juger...

4. *Je retranche*... c.-à-d. je réduis, je borne mon chagrin...

5. *De quoi avoir raison*..., un mérite qui justifie les choses que je fais pour vous, l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de vous.

dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse que vous me fîtes éclater après m'avoir tirée de l'eau, et les hommages assidus de cet ardent amour que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui vous faisant négliger et parents et patrie, arrête vos pas en ces lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique de mon père[1]. Tout cela fait chez moi sans doute un merveilleux effet; et c'en est assez à mes yeux pour me justifier l'engagement où j'ai pu consentir; mais ce n'est pas assez peut-être pour le justifier aux autres[2], et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

VALÈRE. — De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends auprès de vous mériter quelque chose[3]; et quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop soin de vous justifier à tout le monde; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfants, pourraient autoriser des choses plus étranges. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parents, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir.

ÉLISE. — Ah! Valère, ne bougez d'ici, je vous prie; et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

VALÈRE. — Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentiments je me déguise pour lui plaire, et quel personnage je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve[4] que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que

1. *Domestique*, ici non pas laquais, mais simplement attaché à la maison. Valère est intendant chez Harpagon. On était domestique, même dans la plus haute charge. Dans un dialogue de Fénelon, Marie de Médicis donne ce nom à Richelieu.

2. *Aux autres*, c.-à-d. aux yeux des autres.

3. C.-à-d. de toutes les choses que vous avez dit, mon amour est la seule pour laquelle je prétends...

4. *J'éprouve que*... c.-à-d. j'acquiers par l'expérience la preuve que...

de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire d'avoir peur de trop charger la complaisance; et la manière dont on les joue a beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent et de si ridicule qu'on ne fasse avaler lorsqu'on l'assaisonne en louange. La sincérité souffre un peu au métier que je fais; mais quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux[1], et puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

ÉLISE. — Mais que ne tâchez-vous aussi à gagner l'appui de mon frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALÈRE. — On ne peut pas ménager l'un et l'autre; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux pour le jeter dans nos intérêts. Il vient, je me retire. Prenez ce temps pour lui parler; et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE. — Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

SCÈNE II

CLÉANTE, ÉLISE.

CLÉANTE. — Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; et je brûlais de vous parler, pour m'ouvrir à vous d'un secret.

ÉLISE. — Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE. — Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot: j'aime.

ÉLISE. — Vous aimez?

CLÉANTE. — Oui, j'aime. Mais avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le Ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il

1. *S'ajuster à eux*, s'accommoder à leurs vues.

nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite[1]; que n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre; qu'il en faut plutôt croire les lumières de leur prudence que l'aveuglement de notre passion; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire; car enfin mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me point faire de remontrances.

ÉLISE. — Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez?

CLÉANTE. — Non, mais j'y suis résolu; et je vous conjure encore une fois de ne point apporter des raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE. — Suis-je, mon frère, une si étrange personne?

CLÉANTE. — Non, ma sœur; mais vous n'aimez pas : vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs; et j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE. — Hélas! mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque, du moins une fois en sa vie; et si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

CLÉANTE. — Ah! plût au Ciel que votre âme, comme la mienne...

ÉLISE. — Finissons auparavant votre affaire, et me dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE. — Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; et je me sentis transporté dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme de mère[2], qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint, et la console avec une tendresse qui vous toucherait l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses

1. *Que par leur conduite*, sous leur direction, en nous laissant conduire par eux.

2. *Une bonne femme de mère*, c.-à-d. une vieille mère. *Bonne femme*, pas plus que *bonhomme* n'a le sens légèrement ironique que nous lui donnons aujourd'hui. On ne songeait pas à se moquer de Corneille quand on l'appelait « le bonhomme Corneille ». Comp. *Tartuffe*, vers 9, page 208.

qu'elle fait, et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions : une douceur pleine d'attraits, une bonté tout engageante, une honnêteté adorable, une... Ah ! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue.

ÉLISE. — J'en vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous m'en dites [1] ; et pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimez.

CLÉANTE. — J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées [2], et que leur discrète conduite a de la peine à étendre à tous leurs besoins le bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être que de relever la fortune d'une personne que l'on aime ; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille ; et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

ÉLISE. — Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

CLÉANTE. — Ah ! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous, que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir ? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir, et si pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage [3] de tous côtés, si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours les secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables ? Enfin j'ai voulu vous parler, pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où je suis ; et si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout pour ce dessein de l'argent à emprunter ; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il faille que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons là tous deux et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable.

1. *J'en vois ; en*, pour *d'elle*.

2. *Accommodées*..... des biens de la fortune Ce mot s'employait seul dans le sens de riche, comme *incommodé* dans le sens de pauvre.

3. *Je m'engage*, je m'endette en prenant des engagements envers mes créanciers.

ÉLISE. — Il est bien vrai que tous les jours il nous donne de plus en plus sujet de regretter la mort de notre mère, et que...

CLÉANTE. — J'entends sa voix. Éloignons-nous un peu pour nous achever notre confidence ; et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

SCÈNE III

HARPAGON, LA FLÈCHE.

HARPAGON. — Hors d'ici tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

LA FLÈCHE, à part. — Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard, et je pense, sauf correction [1], qu'il a le diable au corps.

HARPAGON. — Tu murmures entre tes dents ?

LA FLÈCHE. — Pourquoi me chassez-vous ?

HARPAGON. — C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme [2].

LA FLÈCHE. — Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON. — Tu m'as fait que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE. — Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON. — Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE. — Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

HARPAGON. — Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas [3] de mes mouchards [4], qui prennent garde à ce qu'on fait ? (Bas, à part.)

1. *Sauf correction*, sorte d'adoucissement au mot *diable* qui était considéré comme pouvant porter malheur. La Flèche le remplacera tout à l'heure par *diantre* qui est une manière d'euphémisme.

2. *Sors vite que*..., de peur que...

3. *Ne voilà*, pour ne voilà-t-il pas ; tour fréquent chez Molière.

4. *Mouchard* ou *mouche* se dit de celui qui espionne quelqu'un, qui le suit partout pour observer sa con-

Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (Haut.) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE. — Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON. — Non, coquin, je ne dis pas cela. (A part.) J'enrage. (Haut.) Je demande si malicieusement tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE. — Hé! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose?

HARPAGON. — Tu fais le raisonneur! je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. (Il lève la main pour lui donner un soufflet.) Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE. — Hé bien! je sors.

HARPAGON. — Attends. Ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE. — Que vous emporterais-je?

HARPAGON. — Viens çà[1], que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON. — Les autres[2].

LA FLÈCHE. — Les autres?

HARPAGON. — Oui.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON. — N'as-tu rien mis ici dedans[3]?

LA FLÈCHE. — Voyez vous-même.

HARPAGON (Il tâte le bas de ses chausses). — Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE, à part. — Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint! et que j'aurais de joie à le voler!

duite. Il se dit des espions de police et de ceux qui, dans la vie privée, les imitent.

1. *Viens çà*, c.-à-d. viens ici.

2. « Je soutiens contre Molière, dit Fénelon, qu'un avare qui n'est point fou ne va jamais jusqu'à vouloir regarder dans la troisième main (Molière ne parle pas de troisième main) de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé. » Ce passage imité de Plaute (« Montre-moi tes mains », dit Euclion. — Les voilà, répond l'esclave Strobile. — Bien, la troisième maintenant », etc.) s'explique par la colère à laquelle Harpagon est en proie, et par l'intention évidente de Molière de charger certains traits et d'exagérer çà et là les choses plaisantes dans une comédie qui est, comme le remarque Goethe, « à un haut degré tragique ».

3. *Ici dedans*, il montre les hauts-de-chausses de La Flèche.

4. *Qu'on en eût fait pendre quelqu'un*, c.-à-d. quelqu'un de ces porteurs de hauts-de-chausses. Remarquez l'amphibologie voulue pour rendre la scène plus plaisante et mieux montrer, comme plus haut, l'emportement effaré d'Harpagon.

HARPAGON. — Euh?

LA FLÈCHE. — Quoi?

HARPAGON. — Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE. — Je dis que vous fouillez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON. — C'est ce que je veux faire.

(Il fouille dans les poches de la Flèche.)

LA FLÈCHE, à part. — La peste soit de l'avarice et des avaricieux[1]!

HARPAGON. — Comment? que dis-tu?

LA FLÈCHE. — Ce que je dis?

HARPAGON. — Oui : qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

LA FLÈCHE. — Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON. — De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE. — Des avaricieux.

HARPAGON. — Et qui sont-ils, ces avaricieux?

LA FLÈCHE. — Des vilains et des ladres.

HARPAGON. — Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE. — De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON. — Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE. — Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON. — Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE. — Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON. — Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette[2].

LA FLÈCHE. — M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON. — Non; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE. — Je ne nomme personne.

HARPAGON. — Je te rosserai, si tu parles.

LA FLÈCHE. — Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

HARPAGON. — Te tairas-tu?

LA FLÈCHE. — Oui, malgré moi.

HARPAGON. — Ha, ha!

1. *Avaricieux* a vieilli.

2. *Barrette*, sorte de calotte, dont l'usage avait été emprunté aux Vénitiens. Au figuré *parler à la barrette de quelqu'un*, c'était lui parler sans ménagement et jeter par terre sa barette.

LA FLÈCHE, lui montrant une des poches de son justaucorps. — Tenez voilà encore une poche : êtes-vous satisfait?

HARPAGON. — Allons, rends le-moi sans te fouiller[1].

LA FLÈCHE. — Quoi?

HARPAGON. — Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE. — Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON. — Assurément?

LA FLÈCHE. — Assurément.

HARPAGON. — Adieu. Va-t'en à tous les diables!

LA FLÈCHE. — Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON. — Je te le mets sur ta conscience, au moins. Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort, et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là[2].

SCÈNE IV

ÉLISE, CLÉANTE, HARPAGON.

HARPAGON. — Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent; et bienheureux qui a tout son fait[3] bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache[4] fidèle; car pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier : je les tiens justement une franche amorce à voleurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer. Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez... (Ici le frère et la sœur paraissent s'entretenant bas.) O Ciel! je me serai trahi moi-même : la chaleur m'aura emporté, et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant tout seul. Qu'est-ce?

CLÉANTE. — Rien, mon père.

HARPAGON. — Y a-t-il longtemps que vous êtes là?

ÉLISE. — Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON. — Vous avez entendu...

ÉLISE. — Quoi, mon père?

HARPAGON. — Là...

1. *Sans te fouiller,* sans que je te fouille.

2. Béjard, qui jouait La Flèche, était boiteux. Molière a ainsi tiré parti de l'infirmité de son camarade. Voy. plus loin acte II, scène V.

3. *Son fait,* c.-à-d. son bien; ce mot se trouve avec ce sens dans La Fontaine (Voy. IV, 12; X, 9, etc).

4. *Une cache,* une cachette. Ce mot ici, comme dans La Fontaine (VI, 6), implique l'idée de trésor.

ÉLISE. — Quoi?

HARPAGON. — Ce que je viens de dire.

CLÉANTE. — Non.

HARPAGON. — Si fait, si fait.

ÉLISE. — Pardonnez-moi[1].

HARPAGON. — Je vois bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent, et je disais qu'il est bien heureux qui[2] peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE. — Nous feignions[3] à vous aborder, de peur de vous interrompre.

HARPAGON. — Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE. — Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON. — Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus!

CLÉANTE. — Je ne crois pas...

HARPAGON. — Ce serait une bonne affaire pour moi.

ÉLISE. — Ce sont des choses...

HARPAGON. — J'en aurais bon besoin.

CLÉANTE. — Je pense que...

HARPAGON. — Cela m'accommoderait fort.

ÉLISE. — Vous êtes...

HARPAGON. — Et je ne me plaindrais pas, comme je fais, que le temps est misérable.

CLÉANTE. — Mon Dieu! mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre, et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON. — Comment, j'ai assez de bien! Ceux qui le disent en ont menti. Il n'y a rien de plus faux; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE. — Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON. — Cela est étrange que mes propres enfants me trahissent, et deviennent mes ennemis!

CLÉANTE. — Est-ce être votre ennemi que de dire que vous avez du bien?

HARPAGON. — Oui : de pareils discours et les dépenses que vous faites seront cause qu'un de ces jours on me viendra chez moi couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles.

1. *Pardonnez-moi*... si je vous contredis.

2. *Qui*, pour : celui qui.

3. *Nous feignions*, nous hésitions.

CLÉANTE. — Quelle grande dépense est-ce que je fais?

HARPAGON. — Quelle? Est-il rien de plus scandaleux que ce somptueux équipage [1] que vous promenez par la ville? Je querellais hier votre sœur; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au Ciel; et à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne constitution [2]. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort : vous donnez furieusement dans le marquis; et pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE. — Hé! comment vous dérober?

HARPAGON. — Que sais-je? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état que vous portez?

CLÉANTE. — Moi, mon père? c'est que je joue; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON. — C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé depuis les pieds jusqu'à la tête, et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausse [3]. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru, qui ne coûtent rien. Je vais gager qu'en perruques et rubans il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze [4].

CLÉANTE. — Vous avez raison.

HARPAGON. — Laissons cela, et parlons d'autre affaire. Euh [5]? Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse. Que veulent dire ces gestes-là?

ÉLISE. — Nous marchandons [6], mon frère et moi, à qui par-

1. *Équipage*, non pas chevaux et carrosse, mais habillement. Harpagon va d'ailleurs préciser et expliquer ce qu'il entend par le *somptueux équipage que promène*, et *l'état que porte son fils*.

2. *Une bonne constitution*, une bonne rente. Celui qui empruntait de l'argent *constituait* au prêteur une rente. C'était à cette époque, le placement ordinaire.

3. Le haut-de-chausse était attaché au pourpoint par des lacets ferrés aux deux bouts et appelés aiguillettes. Les personnes élégantes et riches recouvraient d'une profusion de rubans ces modestes attaches.

4. Un denier d'intérêt pour douze deniers prêtés, c.-à-d. un peu plus de huit pour cent.

5. A ce moment il s'aperçoit qu'Élise et Cléante se font des signes.

6. *Nous marchandons*... c.-à-d. nous hésitons pour savoir qui de nous deux...

lera le premier, et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON. — Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE. — C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARPAGON. — Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

ÉLISE. — Ah! mon père!

HARPAGON. — Pourquoi ce cri? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous fait peur?

CLÉANTE. — Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre [1]; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON. — Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux; et vous n'aurez ni l'un ni l'autre aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire. Et pour commencer par un bout (A Cléante :) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici?

CLÉANTE. — Oui, mon père.

HARPAGON. — Et vous?

ÉLISE. — J'en ai ouï parler.

HARPAGON. — Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille?

CLÉANTE. — Une forte charmante personne.

HARPAGON. — Sa physionomie?

CLÉANTE. — Tout honnête et pleine d'esprit.

HARPAGON. — Son air et sa manière?

CLÉANTE. — Admirables, sans doute.

HARPAGON. — Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela méritерait assez que l'on songeât à elle?

CLÉANTE. — Oui, mon père.

HARPAGON. — Que ce serait un parti souhaitable?

CLÉANTE. — Très souhaitable.

HARPAGON. — Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage?

CLÉANTE. — Sans doute.

HARPAGON. — Et qu'un mari aurait satisfaction avec elle?

CLÉANTE. — Assurément.

HARPAGON. — Il y a une petite difficulté : c'est que j'ai

1. C.-à-d. tel que peut-être vous l'entendez.

peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourrait prétendre.

CLÉANTE. — Ah ! mon père, le bien n'est pas considérable[1], lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON. — Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire, c'est que si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose.

CLÉANTE. — Cela s'entend.

HARPAGON. — Enfin je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments; car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE. — Euh ?

HARPAGON. — Comment ?

CLÉANTE. — Vous êtes résolu, dites-vous ?...

HARPAGON. — D'épouser Mariane.

CLÉANTE. — Qui, vous ? vous ?

HARPAGON. — Oui, moi, moi, moi. Que veut dire cela ?

CLÉANTE. — Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me retire d'ici.

HARPAGON. — Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire. Voilà de mes damoiseaux flouets[2], qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler; et, pour toi, je te donne au Seigneur Anselme.

ÉLISE. — Au Seigneur Anselme ?

HARPAGON. — Oui; un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens.

ÉLISE (Elle fait une révérence). — Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON (Il contrefait sa révérence). — Et moi, ma petite fille mamie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ÉLISE. — Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON. — Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE. — Je suis très humble servante au Seigneur Anselme; mais, avec votre permission, je ne l'épouserai point.

1. *N'est pas considérable*, ne doit pas être pris en considération.

2. *Flouets*, nous disons aujourd'hui *fluets*. Au XVII[e] et au commencement du XVIII[e] siècle, les deux formes étaient encore indifféremment employées.

HARPAGON. — Je suis votre très humble valet; mais, avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE. — Dès ce soir?

HARPAGON. — Dès ce soir.

ÉLISE. — Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON. — Cela sera, ma fille.

ÉLISE. — Non.

HARPAGON. — Si.

ÉLISE. — Non, vous dis-je.

HARPAGON. — Si, vous dis-je.

ÉLISE. — C'est une chose où vous ne me réduirez point.

HARPAGON. — C'est une chose où je te réduirai.

ÉLISE. — Je me tuerai plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON. — Tu ne te tueras point, et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père?

ÉLISE. — Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte?

HARPAGON. — C'est un parti où il n'y a rien à redire; et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

ÉLISE. — Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON, apercevant Valère de loin. — Voilà Valère; veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire?

ÉLISE. — J'y consens.

HARPAGON. — Te rendras-tu à son jugement?

ÉLISE. — Oui, j'en passerai par ce qu'il dira.

HARPAGON. — Voilà qui est fait.

SCÈNE V

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE.

HARPAGON. — Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi.

VALÈRE. — C'est vous, Monsieur, sans contredit.

HARPAGON. — Sais-tu bien de quoi nous parlons?

VALÈRE. — Non; mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute raison.

HARPAGON. — Je veux ce soir lui donner pour époux un homme aussi riche que sage; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre[1]. Que dis-tu de cela?

1. C.-à-d. qu'elle se refuse avec des moqueries à le prendre pour époux.

VALÈRE. — Ce que j'en dis?

HARPAGON. — Oui.

VALÈRE. — Eh, eh!

HARPAGON. — Quoi?

VALÈRE. — Je dis que dans le fond je suis de votre sentiment; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison[1]. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et...

HARPAGON. — Comment? le Seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble[2], doux, posé, sage et fort accommodé, et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer?

VALÈRE. — Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses, et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accommoder avec...

HARPAGON. — C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux[3]. Je trouve ici un avantage qu'ailleurs je ne trouverais pas, et il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE. — Sans dot?

HARPAGON. — Oui.

VALÈRE. — Ah! je ne dis plus rien. Voyez vous? voilà une raison tout à fait convaincante; il se faut rendre à cela.

HARPAGON. — C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE. — Assurément; cela ne reçoit point de contradiction. Il est vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage est une plus grande affaire qu'on ne peut croire; qu'il y va d'être heureux ou malheureux toute sa vie; et qu'un engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON. — Sans dot[4].

1. Tournure latine très fréquente au XVII[e] siècle. Boileau a dit de même dans la satire sur les femmes :

> Je ne puis cette fois que je ne les excuse

Mais l'autorité de Boileau ni de Molière n'a pu faire adopter ce latinisme un peu lourd.

2. *Un gentilhomme qui est noble...* évidente allusion satirique aux faux nobles qu'Harpagon, plus loin (V, v) appellera des « imposteurs, des larrons de noblesse ».

3. Chez les anciens l'Occasion était une divinité représentée chevelue par devant, chauve par derrière. La laissait-on passer, on ne pouvait plus la saisir.

4. *Sans dot.* « Que de fois n'a-t-on pas cité et commenté ces deux mots! Par eux-mêmes ils n'ont rien de comique, et ne représentent aucune idée plaisante; ils empruntent toute leur force de la situation des personnages, et, de plus, ils résument de la façon la plus saisissante un des traits les plus saillants du caractère de l'avare : il sacrifie sa fille à l'argent. » (P. Albert). Comp. *le pauvre homme*, de *Tartuffe*.

VALÈRE. — Vous avez raison : voilà qui décide tout, cela s'entend. Il y a des gens qui pourraient vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard ; et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments, rend un mariage sujet à des accidents très fâcheux.

HARPAGON. — Sans dot.

VALÈRE. — Ah ! il n'y a pas de réplique à cela : on le sait bien ; qui diantre peut aller là contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles que l'argent qu'ils pourraient donner ; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient plus que toute autre chose à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que...

HARPAGON. — Sans dot.

VALÈRE. — Il est vrai ; cela ferme la bouche à tout, *sans dot*. Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARPAGON (Il regarde vers le jardin. — A part). — Ouais ! il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent ? (A Valère.) Ne bougez, je reviens tout à l'heure (Il sort.)

ÉLISE. — Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

VALÈRE. — C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentiments est le moyen de tout gâter ; et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant, des tempéraments ennemis de toute résistance, des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant[1] où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins ; et...

ÉLISE. — Mais ce mariage, Valère ?

VALÈRE. — On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE. — Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir ?

VALÈRE. — Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

1. *Qu'en tournant*, qu'en prenant des détours. La métaphore commencée avec les mots *rétifs*, *cabrer*, etc, se continue.

ÉLISE. — Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VALÈRE. — Vous moquez-vous? Y connaissent-ils quelque chose? Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

HARPAGON, à part, dans le fond du théâtre. — Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE. — Enfin notre dernier recours, c'est que la fuite, nous peut mettre à couvert de tout; et si votre amour, belle Élise, est capable d'une fermeté... (Il aperçoit Harpagon.) Oui, il faut qu'une fille obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle regarde comme un mari est fait; et lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prète à prendre tout ce qu'on lui donne.

HARPAGON. — Bon. Voilà bien parlé, cela.

VALÈRE. — Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu, et prends la hardiesse de lui parler comme je fais.

HARPAGON. — Comment? j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. Oui, tu as beau fuir. Je lui donne l'autorité que le Ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira.

VALÈRE. — Après cela, résistez à mes remontrances. Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisais.

HARPAGON. — Oui, tu m'obligeras. Certes...

VALÈRE. — Il est bon de lui tenir un peu la bride haute.

HARPAGON. — Cela est vrai. Il faut...

VALÈRE. — Ne vous mettez pas en peine. Je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON. — Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et je reviens tout à l'heure.

VALÈRE[1]. — Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du monde, et vous devez rendre grâces au Ciel de l'honnête homme de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là dedans, et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse, et de probité.

1 Il adresse la parole à Élise, en s'en allant du côté par où elle est sortie.

HARPAGON. — Ah! le brave garçon! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte!

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉANTE, LA FLÈCHE.

CLÉANTE. — Ah! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer? Ne t'avais-je pas donné ordre...

LA FLÈCHE. — Oui, Monsieur, et je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme; mais Monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE. — Comment va notre affaire? Les choses pressent plus que jamais; et depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE. — Votre père amoureux?

CLÉANTE. — Oui; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE. — Lui se mêler d'aimer! De quoi diable s'avise-t-il? Se moque-t-il du monde? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui?

CLÉANTE. — Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE. — Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour?

CLÉANTE. — Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver au besoin des ouvertures[1] plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite?

LA FLÈCHE. — Ma foi! Monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; et il faut essuyer d'étranges choses lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par les mains de fesse-mathieux[2].

CLÉANTE. — L'affaire ne se fera point?

1. *Des ouvertures*, des expédients qui m'ouvrent un chemin pour...

2. *Fesse-mathieux*. Avant sa conversion, saint Mathieu était receveur des tributs, et la malignité publique l'accusait de prêts usuraires. De là cette expression qui peut être expliquée de deux façons. Ou bien un *fesse-Mathieu* serait celui qui bat Mathieu pour en tirer de l'argent, ou bien celui qui *feste* ou *fait* (imite) Mathieu, ou encore a une *face* de Mathieu. En ce cas, *fesse* serait une altération d'un de ces trois mots, *feste*, *fait* ou *face*.

LA FLÈCHE. — Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage[1] pour vous ; et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

CLÉANTE. — J'aurai les quinze mille francs que je demande?

LA FLÈCHE. — Oui ; mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE. — T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent?

LA FLÈCHE. — Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE. — Et principalement notre mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

LA FLÈCHE. — Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés, avant que de rien faire :

Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair, et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment[2] dressé.

CLÉANTE. — Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE. — *Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit*[3].

CLÉANTE. — Au denier dix-huit? Parbleu ! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

LA FLÈCHE. — Cela est vrai.

Mais, comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme

1. *A fait rage*, a fait l'impossible, pour vous.

2. *Dûment*, en bonne forme, dans la forme qu'on *doit*.

3. *Au denier dix-huit*, c.-à-d. un denier d'intérêt pour dix-huit prêtés ; ce qui fait un peu plus de cinq et demi pour cent.

dont il est question, et que pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq[1], *il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.*

CLÉANTE. — Comment diable! quel Juif, quel Arabe[2] est-ce là? C'est plus qu'au denier quatre[3].

LA FLÈCHE. — Il est vrai; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

CLÉANTE. — Que veux-tu que je voie? J'ai besoin d'argent; et il faut bien que je consente à tout.

LA FLÈCHE. — C'est la réponse que j'ai faite.

CLÉANTE. — Il y a encore quelque chose?

LA FLÈCHE. — Ce n'est plus qu'un petit article.

Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze milles livres, et pour les mille écus[4] *restants, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes*[5] *et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis de bonne foi au plus modique prix qu'il lui a été possible.*

CLÉANTE. — Que veut dire cela?

LA FLÈCHE. — Écoutez le mémoire.

Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie[6], *appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte-pointe de même*[7]; *le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.*

Plus un pavillon à queue[8], *d'une bonne serge d'Aumale rose-sèche, avec le mollet*[9] *et les franges de soie.*

CLÉANTE. — Que veut-il que je fasse de cela?

LA FLÈCHE. — Attendez.

1. *Du denier cinq*, c.-à-d. à vingt pour cent.

2. *Quel Arabe*, synonyme d'usurier voleur, sans doute parce que les Arabes du désert sont pillards. Boileau a dit de même :

Endurcis-toi le cœur, sois Arabe, corsaire.

3. *Qu'au denier quatre*, c-à.-d. qu'à vingt-cinq pour cent.

4. Le petit écu valait trois francs, mille écus font donc trois mille francs. Il y avait aussi le gros écu qui valait six francs.

5. *Hardes* et *nippes* se disent dans le langage populaire de vêtements et de linge en mauvais état. *Hardes*, ce sont les vêtements, et *nippes* désignent plutôt le linge.

6. *Point de Hongrie*, sorte de tapisserie.

7. *Courte-pointe*, couverture de lit en plumes et piquée, vient de *coute* (*couette*, *culcita* en latin) et de *puncta* (*pungere*, poindre, piquer.

8. *Pavillon à queue*, garniture de lit qui s'attachait au plafond.

9. *Mollet*, frange pour garnir les meubles.

Plus, une tenture de tapisserie des amours de Gombaut et de Macé[1].

Plus, une grande table de bois de noyer, à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles.

CLÉANTE. — Qu'ai-je à faire, morbleu...?

LA FLÈCHE. — Donnez-vous patience.

Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perles, avec les fourchettes assortissantes[2].

Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux de distiller.

CLÉANTE. — J'enrage.

LA FLÈCHE. — Doucement.

Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.

« *Plus, un trou-madame*[3], *et un damier, avec un jeu de l'oie renouvelé des Grecs, fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire.*

Plus, une peau d'un lézard de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre.

Le tout, ci-dessus mentionné, valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur de mille écus par la discrétion du prêteur.

CLÉANTE. — Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres les vieux rogatons[4] qu'il ramasse? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela; et cependant il faut bien me résoudre à

1. *Les amours de Gombaud et de Macé*, scène pastorale, fiançailles, festin de noces, etc. C'était un sujet fréquemment représenté sur les tentures de tapisserie. M. de la Meilleraye possédait une tapisserie de ce genre, que Molière avait peut-être remarquée lorsqu'il était allé, quelques années auparavant, jouer chez le maréchal *le Dépit amoureux*. Chose curieuse, c'est le père de Poquelin qui fut chargé à la mort de M. de la Meilleraye de l'expertise du mobilier, et il acheta mille livres la tapisserie en question.

2. *Fourchette*, bâton en forme de fourche que les soldats fichaient en terre, et sur lequel ils appuyaient leur mousquet pour mieux viser.

3. *Trou-madame*, jouet composé d'une tablette dans laquelle treize trous sont creusés, et d'autant de boules qu'on jette dans ces trous marqués pour la perte ou pour le gain.

4. *Rogatons*, au propre et par plaisanterie, se dit pour une requête (en latin, *rogare*, *supplier*). Par extension, un petit écrit de rebut, des nouvelles sans importance, des restes de viandes, et toute espèce de plat composé de choses ayant déjà servi.

consentir à ce qu'il veut ; car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

LA FLÈCHE. — Je vous vois, Monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenait Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe[1].

CLÉANTE. — Que veux-tu que j'y fasse? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères, et on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent.

LA FLÈCHE. — Il faut convenir que le vôtre animerait contre sa vilanie[2] le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires[3]; et parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle[4]; mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, des tentations de le voler; et je croirais, en le volant, faire une action méritoire.

CLÉANTE. — Donne-moi un peu ce mémoire, que je le voie encore.

SCÈNE II

MAÎTRE SIMON, HARPAGON, CLÉANTE, LA FLÈCHE.[5]

MAÎTRE SIMON. — Oui, Monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en prescrirez.

HARPAGON. — Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter[6]? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez?

MAÎTRE SIMON. — Non, je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par

1. Panurge, devenu chatelain « se gouverna si bien et si prudentement, dit Rabelais, qu'en moins de quatorze jours il dilapida son revenu, abattant bois, brûlant les grosses souches pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe ».

2. *Vilanie*, nous dirons aujourd'hui *vilenie*.

3. *Des inclinations patibulaires*, des inclinations à commettre des actes capables de m'envoyer au gibet et de me faire pendre.

4. *L'échelle* par laquelle on monte au gibet.

5. Ces deux derniers sont dans le fond du théâtre.

6 *Péricliter*, risquer. Ce verbe, neutre d'ordinaire, est employé ici dans le sens actif.

lui-même; et son homme m'a assuré que vous serez content, quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurais vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra[1] avant qu'il soit huit mois.

HARPAGON. — C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons.

MAÎTRE SIMON. — Cela s'entend.

LA FLÈCHE. — Que veut dire ceci? Notre maître Simon qui parle à votre père.

CLÉANTE. — Lui aurait-on appris qui je suis? et serais-tu pour nous trahir[2]?

MAÎTRE SIMON. — Ah! ah! vous êtes bien pressés! Qui vous a dit que c'était céans? Ce n'est pas moi, Monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis; mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela. Ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON. — Comment?

MAÎTRE SIMON. — Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON. — Comment, pendard? c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités?

CLÉANTE. — Comment, mon père? c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions?

HARPAGON. — C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables?

CLÉANTE. — C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles?

HARPAGON. — Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi?

CLÉANTE. — Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde?

HARPAGON. — N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là? de te précipiter dans des dépenses effroyables? et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé avec tant de sueurs?

1. Tournure inusitée aujourd'hui, mais fréquente chez Molière. D'ailleurs, ce futur *mourra* au lieu du subjonctif, en rendant la promesse de l'emprunteur plus sure et la phrase plus affirmative, ajoute au comique.

2. *Serais-tu pour*, serais-tu capable de?

CLÉANTE. — Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites? de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers?

HARPAGON. — Ote-toi de mes yeux, coquin! ôte-toi de mes yeux.

CLÉANTE. — Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire?

HARPAGON. — Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (Seul.) Je ne suis pas fâché de cette aventure; et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

SCÈNE III

FROSINE, HARPAGON.

FROSINE. — Monsieur...

HARPAGON. — Attendez un moment; je vais revenir vous parler. (A part.) Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent.

SCÈNE IV

LA FLÈCHE, FROSINE.

LA FLÈCHE. — L'aventure est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE. — Hé! c'est toi, mon pauvre la Flèche! D'où vient cette rencontre?

LA FLÈCHE. — Ah! ah! c'est toi, Frosine. Que viens-tu faire ici?

FROSINE. — Ce que je fais partout ailleurs : m'entremettre d'affaires, me rendre serviable aux gens, et profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talents que je puis avoir. Tu sais que dans ce monde il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le Ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie.

LA FLÈCHE. — As-tu quelque négoce avec le patron du logis?

FROSINE. — Oui, je traite pour lui quelque petite affaire dont j'espère une récompense.

LA FLÈCHE. — De lui? Ah, ma foi! tu seras bien fine si tu en tires quelque chose; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher[1].

FROSINE. — Il y a de certains services qui touchent merveilleusement.

LA FLÈCHE. — Je suis votre valet[2], et tu ne connais pas encore le Seigneur Harpagon. Le Seigneur Harpagon est, de tous les humains, l'humain le moins humain, le mortel de tous les mortels le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié, tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses; et *donner* est un mot pour qui il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais: *Je vous donne*, mais: *Je vous prête le bonjour.*

FROSINE. — Mon Dieu! je sais l'art de traire les hommes[3]; j'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

LA FLÈCHE. — Bagatelles ici. Je te défie d'attendrir du côté de l'argent l'homme dont il est question. Il est Turc[4] là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde; et l'on pourrait crever, qu'il n'en branlerait pas[5]. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions. C'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles; et si... Mais il revient; je me retire.

SCÈNE V

HARPAGON, FROSINE.

HARPAGON, bas. — Tout va comme il faut. (Haut.) Hé bien! qu'est-ce, Frosine?

1. *L'argent est fort cher*, c.-à-d. il faut donner à Harpagon beaucoup de choses pour recevoir de lui très peu d'argent.

2. *Je suis votre valet.* Formule d'adieu, de refus, de dénégation. On disait aussi *je suis ton valet*, mais plus rarement, comme le prouve ce *votre* dans la bouche de La Flèche qui pourtant tutoie Frosine.

3. *Traire les hommes*, expression que Voltaire appelle grossière, et qui n'est qu'énergique. Elle rappelle la métaphore du *malade imaginaire*: « Ce monsieur Fleurant-là et ce monsieur Purgon ont en vous une bonne vache à lait. »

4. *Turc*, dur et impitoyable.

5. *Qu'il n'en branlerait pas*, c.-à-d. qu'il ne bougerait pas.

FROSINE. — Ah! mon Dieu! que vous vous portez bien! et que vous avez là un vrai visage de santé!

HARPAGON. — Qui, moi?

FROSINE. — Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

HARPAGON. — Tout de bon?

FROSINE. — Comment! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes; et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON. — Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE. — Hé bien! qu'est-ce que cela, soixante ans? Voilà bien de quoi! C'est la fleur de l'âge cela, et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

HARPAGON. — Il est vrai; mais vingt années de moins pourtant ne me feraient point de mal, que je crois.

FROSINE. — Vous moquez-vous? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

HARPAGON. — Tu le crois?

FROSINE. — Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh! que voilà bien là, entre vos deux yeux, un signe de longue vie!

HARPAGON. — Tu te connais à cela?

FROSINE. — Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu! quelle ligne de vie[1]!

HARPAGON. — Comment?

FROSINE. — Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON. — Hé bien! qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE. — Par ma foi! je disais cent ans; mais vous passerez les six-vingts[2].

HARPAGON. — Est-il possible?

FROSINE. — Il faudra vous assommer, vous dis-je; et vous mettrez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants.

HARPAGON. — Tant mieux. Comment va notre affaire?

FROSINE. — Faut-il le demander? et me voit-on mêler[3] de rien dont je ne vienne à bout? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux; il n'est point de partis au monde que

1. Il s'agit ici de chiromancie.

2. Six-vingts, cent vingt.

3. *Me voit-on mêler de...* pour Me voit-on me mêler de... Cette ellipse est très fréquente chez Molière, surtout quand le pronom ainsi supprimé se trouve déjà dans la même phrase accolé à un autre verbe.

je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler; et je crois, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le Grand Turc avec la république de Venise[1]. Il n'y avait pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous, et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue et prendre l'air à sa fenêtre.

HARPAGON. — Qui a fait réponse[2]...

FROSINE. — Elle a reçu la proposition avec joie; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

HARPAGON. — C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au Seigneur Anselme; et je serais bien aise qu'elle soit du régale[3].

FROSINE. — Vous avez raison. Elle doit après dîné rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au soupé[4].

HARPAGON. — Hé bien! elles iront ensemble dans mon carrosse, que je leur prêterai.

FROSINE. — Voilà justement son affaire.

HARPAGON. — Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

FROSINE. — Comment! c'est une fille qui vous apporte douze mille livres de rente.

HARPAGON. — Douze mille livres de rente!

FROSINE. — Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche[5]. C'est une fille accou-

1. Nouvel emprunt fait à Rabelais : « Et te dis Dendin, mon fils joli, que par cette méthode je pourrais paix mettre, ou trèves pour le moins, entre le grand roi et les Vénitiens, entre l'empereur et les Suisses, entre les Anglais et les Écossais, entre le Pape et le Ferrarais; irai-je plus loin ? entre le Turc et le Sophi, entre les Tartres (Tartares) et les Moscovites. »

2. C.-à-d. qui a répondu que... manière de questionner sans interrogation.

3. *Régale.* C'est l'orthographe de Molière; elle est contraire à l'usage.

4. *Faire son compte de..* avoir l'intention de... — *A la foire,* c'est à la foire Saint-Laurent sans doute que Molière fait allusion; elle se tenait tous les ans au faubourg Saint-Martin, précisément à l'époque où Molière fit jouer *l'Avare* la première fois (du 28 juin au 30 septembre).

5. *Épargne de bouche,* c.-à-d. elle dépense fort peu pour sa nourriture.

tumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés[1] perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il[2] ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple[3], et n'aime point les superbes habits ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur: et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui; et j'en sais une de nos quartiers qui a perdu, à trente-et-quarante[4], vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés?

HARPAGON. — Oui, cela n'est pas mal; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE. — Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel, que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage[5] d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu?

HARPAGON. — C'est une raillerie que de vouloir me constituer son[6] dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai point donner quittance de ce que je ne reçois pas; et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE. — Mon Dieu! vous toucherez assez! et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

HARPAGON. — Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois; et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un

1. *Orge mondé*, orge nettoyé.

2. *Il* se rapporte à *cela*.

3. *D'une propreté fort simple*, d'une mise simple.

4. *Trente-et-quarante*, jeu de hasard joué avec des cartes. Celui qui amène le plus près de trente gagne; à trente et un il gagne double; et à quarante il perd double.

5. *Héritage*, fonds, un amour de simplicité qu'elle tient de famille et qu'elle transmettra à ses enfants.

6. Dot est du masculin dans Molière. C'est le genre adopté par Montaigne et recommandé par Vaugelas; mais il n'a pas prévalu.

homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderaient pas.

FROSINE. — Ah! que vous la connaissez mal! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON. — Elle?

FROSINE. — Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendu parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmants, et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; et il n'y a pas quatre mois encore, qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON. — Sur cela seulement?

FROSINE. — Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement[1] pour elle que cinquante-six ans; et surtout, elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON. — Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE. — Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes; mais que pensez-vous que ce soit? Des Adonis? des Céphales[2]? des Pâris et des Apollons? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

HARPAGON. — Cela est admirable! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé les jeunes hommes.

FROSINE. — Je le crois bien. Voilà de belles drogues[3] que des jeunes gens, pour les aimer! Ce sont de beaux morveux,

1. C.-à-d. ce n'est pas assez pour elle qu'on ait.... etc.

2. Adonis, qui fut aimé par Vénus; Céphale, qui fut aimé par l'Aurore.

3. *De belles drogues.* Le mot *drogue* par extension s'applique à tout ce qui est mauvais en son genre. Voltaire qualifiera ainsi de méchants vers.

de beaux godelureaux, pour donner envie de leur peau ; et je voudrais bien savoir quel ragoût il y a à eux[1] ?

HARPAGON. — Pour moi, je n'y en comprends point, et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE. — Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes, que de jeunes blondins ? et peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

HARPAGON. — C'est ce que je dis tous les jours : avec leur ton de poule laitée[2], leurs trois brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupe, leurs hauts-de-chausses tout tombants, et leurs estomacs débraillés[3] !

FROSINE. — Eh ! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme vous. Voilà un homme, cela. Il y a là de quoi satisfaire à la vue ; et c'est ainsi qu'il faut être fait, et vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON. — Tu me trouves bien ?

FROSINE. — Comment ! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre, et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON. — Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps[4].

FROSINE. — Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

HARPAGON. — Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

FROSINE. — Non ; mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je

1. *Morveux*, se dit familièrement ou par mépris des enfants et des tout jeunes gens. — *Godelureaux*, les jeunes galants étourdis, dans le genre de ceux dont Tartuffe fait le portrait à Elmire. — *Ragoût*, mets qui excite l'appétit ; par extension, tout ce qui flatte le désir.

2. *Leur ton de poule laitée*, de poule nourrie de lait pour rendre la chair plus délicate. On appelle un homme faible, efféminé, sans vigueur, *une poule laitée*.

3. *Leurs perruques d'étoupe*, de filasse grossière et blonde, comme l'indique plus haut le mot *blondins*. Le blond, pour les jeunes gens, était la couleur à la mode. — *Leurs estomacs débraillés*, parce qu'on ne boutonnait pas le justaucorps, pour laisser voir de grosses houppes de linge. De la sorte les hauts-de-chausses semblaient mal attachés et tombant des hanches.

4. *Ma fluxion*, Molière, qui jouait le rôle d'Harpagon, toussait alors beaucoup ; c'est à cette incommodité qu'il fait ici allusion.

n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

HARPAGON. — Tu as bien fait, et je t'en remercie.

FROSINE. — J'aurais, Monsieur, une petite prière à vous faire. (Il prend un air sévère.) J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent; et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (Il reprend son air gai.) Ah! que vous lui plairez! et que votre fraise à l'antique[1] fera sur son esprit un effet admirable! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausses, attaché au pourpoint avec des aiguillettes: c'est pour la rendre folle de vous; et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON. — Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE. — En vérité, Monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande[2]. (Il reprend son visage sévère.) Je suis ruinée, si je le perds; et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires... Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était à m'entendre parler de vous. (Il reprend un air gai.) La joie éclatait dans ses yeux, au récit de vos qualités; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON. — Tu m'as fait grand plaisir, Frosine; et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE. — Je vous prie, Monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (Il reprend son air sérieux.) Cela me remettra sur pied, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON. — Adieu. Je vais achever mes dépêches.

FROSINE. — Je vous assure, Monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON. — Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

FROSINE. — Je ne vous importunerais pas, si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

HARPAGON. — Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire malades.

FROSINE. — Ne me refusez pas la grâce dont je vous sol-

1 *Fraise*, collet à plis ronds. *A l'antique*, parce que cette fraise, fort à la mode au XVI[e] et au commencement du XVII[e] siècle, ne se portait plus guère en 1668.

2. C.-à-d. a une tres grande importance pour moi.

licite. Vous ne sauriez croire, Monsieur, le plaisir que...

HARPAGON — Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

FROSINE, *seule*. — Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables! Le ladre a été ferme[1] à toutes mes attaques; mais il ne me faut pas pourtant quitter la négociation; et j'ai l'autre côté, en tous cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE, MAÎTRE JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE.

HARPAGON. — Allons, venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (*Elle tient un balai.*) Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin de nettoyer partout; et surtout prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le soupé, au gouvernement des bouteilles[2]; et s'il s'en écarte quelqu'une et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES. — Châtiment politique[3].

HARPAGON. — Allez. Vous, Brindavoine, et vous, la Merluche, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire, mais seulement lorsque l'on aura soif, et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais, qui viennent provoquer les gens, et les faire aviser de boire lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES. — Oui : le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE. — Quitterons-nous nos siquenilles, Monsieur[4]?

HARPAGON. — Oui, quand vous verrez venir les personnes; et gardez bien de gâter vos habits.

1. C.-à-d. a résisté à toutes mes attaques.

2. *Je vous constitue au...* Je vous confie le... forme latine.

3. *Politique*, c.-à-d. sage, habile.

4. *Siquenilles*, sorte de justaucorps très long, fait de toile grossière, et qu'on donnait aux valets pour protéger et cacher leurs habits. On les appelait aussi *souquenilles* et *chequenilles*.

BRINDAVOINE. — Vous savez bien, Monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE. — Et moi, Monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler[1]...

HARPAGON. — Paix. Rangez cela adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez. (Harpagon met son chapeau au-devant de son pourpoint, pour montrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.) Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse, qui vous doit venir visiter et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis?

ÉLISE. — Oui, mon père.

HARPAGON. — Et vous, mon fils le Damoiseau, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE. — Moi, mon père, mauvais visage! Et par quelle raison?

HARPAGON. — Mon Dieu! nous savons le train[2] des enfants dont les pères se remarient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine, je vous recommande surtout de régaler d'un bon visage cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible.

CLÉANTE. — A vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère : je mentirais, si je vous le disais; mais pour ce qui est de la bien recevoir, et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON. — Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE. — Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre.

HARPAGON — Vous ferez sagement. Valère, aide-moi à ceci. Ho çà! maître Jacques, approchez-vous, je vous ai gardé pour le dernier.

1. *Révérence parler*, soit dit sans vous offenser.

2. *Le train*, la manière d'être, la conduite.

MAÎTRE JACQUES. — Est-ce à votre cocher, Monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON. — C'est à tous les deux.

MAÎTRE SIMON. — Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON. — Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES. — Attendez donc, s'il vous plaît.

(Il ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)

HARPAGON. — Quelle diantre de cérémonie est-ce là?

MAÎTRE JACQUES. — Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON. — Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES. — Grande merveille!

HARPAGON. — Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. — Que diable, toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : « De l'argent, de l'argent, de l'argent! » Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche : « De l'argent! » Toujours parler d'argent. Voilà leur épée de chevet[1], de l'argent!

VALÈRE. — Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille de faire bonne chère avec bien de l'argent : c'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES. — Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE. — Oui.

MAÎTRE JACQUES. — Par ma foi, Monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier : aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factoton[2].

HARPAGON. — Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAÎTRE JACQUES. — Voilà Monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON. — Haye[3]! je veux que tu me répondes.

1. *Leur épée de chevet*, leur grand argument, l'expédient qui doit remédier à tout : locution proverbiale. L'épée de chevet est l'épée qu'on garde la nuit au chevet de son lit, à portée de la main.

2. *Factoton*, pour *factotum*, celui qui fait tout, qui se mêle de tout. On prononçait ce mot, surtout dans le peuple, comme Molière l'a écrit. La Fontaine le fait rimer avec *soupçon*.

3. *Haye!* c'est l'exclamation dont les piqueurs se servent pour ramener les chiens qui prennent le change.

MAÎTRE JACQUES. — Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON. — Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit : quand il y a à manger pour huit, il y en bien pour dix.

VALÈRE. — Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES. — Hé bien! il faudra quatre grands potages, et cinq assiettes[1]... Potages... Entrées....

HARPAGON. — Que diable ! voilà pour traiter toute une ville entière.

MAÎTRE JACQUES. — Rôt...

HARPAGON, en lui mettant la main sur la bouche. — Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES. — Entremets...

HARPAGON. — Encore?

VALÈRE. — Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et Monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. — Il a raison.

VALÈRE. — Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes[2]; que pour se montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger*[3].

HARPAGON. — Ah ! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie. *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi*.... Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALÈRE. — Qu'*il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

1. *Cinq assiettes*, cinq assiettes d'entrées. Les cinq entrées énumérées dans une édition postérieure, et dont le choix était laissé à la fantaisie de l'acteur, se composaient de : une fricassée de poulets, une tourte de pigeonneaux, un ris de veau, des boudins blancs et des morilles.

2. *Viandes*, d'après son origine (*vivere, vivendo*, vivre, ce qui fait vivre), veut dire toute espèce d'aliments.

3. Vieil adage qui, d'après Plutarque, remontait à Socrate. « Socrate disait que les hommes vicieux vivent pour manger et pour boire, mais que les gens de bien boivent et mangent pour vivre. » Cette antique formule se trouve énoncée chez les Romains par les initiales de chaque mot latin : E.V.V.N.V.V.E. *Ede ut vivas, ne vivas ut edas* Mange pour vivre, et ne vis pas pour manger.

HARPAGON. — Oui. Entends-tu ? Qui est le grand homme qui a dit cela ?

VALÈRE. — Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. — Souviens-toi de m'écrire ces mots : je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

VALÈRE. — Je n'y manquerai pas. Et pour votre soupé, vous n'avez qu'à me laisser faire : je réglerai tout cela comme il faut.

HARPAGON. — Fais donc.

MAÎTRE JACQUES. — Tant mieux : j'en aurai moins de peine.

HARPAGON. — Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras[1], avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

VALÈRE. — Reposez-vous sur moi.

HARPAGON. — Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES. — Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (Il remet sa casaque.) Vous dites...

HARPAGON. — Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tous[2] prêts pour conduire à la foire...

MAÎTRE JACQUES. — Vos chevaux, Monsieur ? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait fort mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux[3].

HARPAGON. — Les voilà bien malades : ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES. — Et pour ne faire rien, Monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même. Cela me fend le cœur de les voir ainsi exténués; car enfin j'ai une tendresse[4] pour mes chevaux, qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les voir pâtir; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et

1. *Haricot*, ragoût fait avec du mouton coupé en morceaux, des pommes de terre et des navets. Le mot haricot vient de *haligote*, vieux terme de boucherie qui veut dire pièce, morceau.

2. *Tous*, pour *tout*. Nous avons déjà rencontré des exemples de cette orthographe, notamment dans *le Misanthrope* (I, II)

3. *Façons de...* faits à la ressemblance de...

4. *Une tendresse qu'il...* une tendresse *telle* qu'il...

c'est être, Monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

HARPAGON. — Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

MAÎTRE JACQUES. — Non, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de[1] leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu'ils[2] ne peuvent pas se traîner eux-mêmes ?

VALÈRE. — Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire : aussi bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le soupé.

MAÎTRE JACQUES. — Soit : J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

VALÈRE. — Maître Jacques fait bien le raisonnable[3] !

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire !

HARPAGON. — Paix !

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter[4] et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que j'en aie ; et après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

HARPAGON. — Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, Monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

HARPAGON. — Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES. — Pardonnez-moi : je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON. — Point du tout : au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

1. Je *ferais conscience de*, je me ferais un cas de conscience de...

2. *Qu'ils ne*, quand ils ne...

3. *Raisonnable* est pris ici dans le sens de *raisonneur*.

4. *Vous gratter*, vous flatter. Ce mot est bien à sa place dans la bouche d'un palefrenier. Il rappelle la locution familière : « un âne gratte l'autre », qui se dit de deux sots qui se louent mutuellement. — Mme Jourdain, qui ne parle pas une langue bien choisie, se servira de la même expression (*Bourgeois gentilhomme*, III, III).

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet; et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses[1], et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde. L'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste de gigot de mouton[2]. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin voulez-vous que je vous dise? On ne saurait aller nulle part où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces[3]; vous êtes la fable et la risée de tout le monde; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu.

HARPAGON, en le battant. — Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, et un impudent.

MAÎTRE JACQUES. — Hé bien! ne l'avais-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire: je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON. — Apprenez à parler.

SCÈNE II

MAÎTRE JACQUES, VALÈRE.

VALÈRE. — A ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

MAÎTRE JACQUES. — Morbleu! Monsieur le nouveau venu, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

1. Locution proverbiale et très populaire, qui signifie s'acharner après quelqu'un, le tenir par son haut-de-chausses pour le forcer à entendre jusqu'au bout tout ce qu'on a de désagréable à lui dire.

2. Cette plaisanterie, imitée de Plaute, rappelle aussi la scène des *Plaideurs* où un procès est intenté à un chien qui a enlevé un chapon du Maine.

3. *Accommoder de toutes pièces*, au propre, maltraiter sur toutes les parties du corps; au figuré, ridiculiser de la tête aux pieds, de toutes les façons.

VALÈRE. — Ah! Monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

MAÎTRE JACQUES, à part. — Il file doux[1]. Je veux faire le brave, et s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu. (Haut) Savez-vous bien, Monsieur le rieur, que je ne ris pas, moi? et que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte?

(Maître Jacques pousse Valère jusques au bout du théâtre, en le menaçant.)

VALÈRE. — Eh! doucement.

MAÎTRE JACQUES. — Comment, doucement? il ne me plaît pas, moi.

VALÈRE. — De grâce!

MAÎTRE JACQUES. — Vous êtes un impertinent.

VALÈRE. — Monsieur maître Jacques...

MAÎTRE JACQUES. — Il n'y a point de Monsieur maître Jacques pour un double[2]. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance.

VALÈRE. — Comment! un bâton? (Valère le fait reculer autant qu'il l'a fait.)

MAÎTRE JACQUES. — Eh! je ne parle pas de cela.

VALÈRE. — Savez-vous bien, Monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même?

MAÎTRE JACQUES. — Je n'en doute pas.

VALÈRE. — Que vous n'êtes, pour tout potage[3], qu'un faquin de cuisinier?

MAÎTRE JACQUES. — Je le sais bien.

VALÈRE. — Et que vous ne me connaissez pas encore?

MAÎTRE JACQUES. — Pardonnez-moi.

VALÈRE. — Vous me rosserez, dites-vous?

MAÎTRE JACQUES. — Je le disais en raillant.

VALÈRE. — Et moi je ne prends point de goût à votre raillerie. (Il lui donne des coups de bâton.) Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

MAÎTRE JACQUES. — Peste soit la sincérité! c'est un mauvais métier. Désormais j'y renonce, et je ne veux plus dire vrai. Passe encore pour mon maître : il a quelque droit de me battre; mais pour ce Monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

1. *Filer doux...* supporter sans se âcher des choses désagréables.

2. Expression proverbiale : il *n'y en a pas même pour un double*, c.-à-d. il n'y en a pas du tout. Le *double*, petite pièce en cuivre, valait deux deniers.

3. *Pour tout potage*, en tout et pour tout.

SCÈNE III

FROSINE, MARIANE, MAÎTRE JACQUES.

FROSINE. — Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis?

MAÎTRE JACQUES. — Oui vraiment, il y est, je ne le sais que trop.

FROSINE. — Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

SCÈNE IV

MARIANE, FROSINE.

MARIANE. — Ah! que je suis, Frosine, dans un étrange état! et s'il faut dire ce que je sens, que j'appréhende cette vue!

FROSINE. — Mais pourquoi, et quelle est votre inquiétude?

MARIANE. — Hélas! me le demandez-vous? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher[1]?

FROSINE. — Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser; et je connais à votre mine que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

MARIANE. — Oui, c'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE. — Mais avez-vous su quel il est?

MARIANE. — Non, je ne sais point quel il est; mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que si l'on pouvait mettre les choses à mon choix, je le prendrais plutôt qu'un autre; et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE. — Mon Dieu! tous ces blondins sont agréables, et débitent fort bien leur fait; mais la plupart sont gueux comme des rats : il vaut mieux pour vous de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue qu'il y a quelques petits dégoûts à essuyer avec un tel époux; mais cela n'est pas pour durer, et sa mort, croyez-moi, vous

1. L'expression, *attacher au supplice*, s'explique par ce fait qu'à cette époque, on attachait le patient à l'instrument du supplice.

mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

MARIANE. — Mon Dieu ! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un, et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons [1].

FROSINE. — Vous moquez-vous ? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt; et ce doit etre là un des articles du contrat. Il serait bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois. Le voici en propre personne.

MARIANE. — Ah ! Frosine, quelle figure !

SCÈNE V

HARPAGON, FROSINE, MARIANE.

HARPAGON. — Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin de lunettes pour les apercevoir; mais enfin c'est avec des lunettes qu'on observe les astres, et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE. — C'est qu'elle est encore toute surprise; et puis, les filles ont toujours honte à témoigner d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

HARPAGON. — Tu as raison. Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

SCÈNE VI

ÉLISE, HARPAGON, MARIANE, FROSINE.

MARIANE. — Je m'acquitte bien tard, Madame, d'une telle visite.

ÉLISE. — Vous avez fait, Madame, ce que je devais faire, et c'était à moi de vous prévenir.

HARPAGON. — Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croît toujours.

MARIANE, bas, à Frosine. — O l'homme déplaisant !

HARPAGON. — Que dit la belle?

1. C.-à-d. ne réalise pas tous les projets que nous formons.

FROSINE. — Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON. — C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, à part. Quel animal !

HARPAGON. — Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

MARIANE, à part. — Je n'y puis plus tenir.

HARPAGON. — Voici mon fils aussi qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, bas, à Frosine. — Ah! Frosine, quelle rencontre! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, à Mariane. — L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON. — Je vois que vous vous étonnez de me voir de si grands enfants; mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre.

SCÈNE VII

CLÉANTE, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

CLÉANTE. — Madame, à vous dire le vrai, c'est une aventure où sans doute je ne m'attendais pas; et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avait formé.

MARIANE. — Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous; et je n'étais point préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE. — Il est vrai que mon père, Madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible joie que l'honneur de vous voir; mais avec tout cela, je ne vous assurerai point que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je vous l'avoue, est trop difficile pour moi; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paraîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra; que c'est un mariage, Madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme il choque mes intérêts; et que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que si les choses dépendaient de moi, cet hymen ne se ferait point.

HARPAGON. — Voilà un compliment bien impertinent: Quelle belle confession à lui faire!

MARIANE. — Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire

que les choses sont fort égales[1]; et que si vous auriez[2] de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins sans doute à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serais fort fâchée de vous causer du déplaisir; et si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON. — Elle a raison : à sot compliment il faut une réponse de même. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE. — Je vous promets[3] que ce qu'il m'a dit ne m'a pas du tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentiments. J'aime de lui un aveu de la sorte; et s'il avait parlé d'autre façon, je l'en estimerais bien moins.

HARPAGON. — C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage, et vous verrez qu'il changera de sentiments.

CLÉANTE. — Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment Madame de le croire.

HARPAGON. — Mais voyez-vous quelle extravagance! il continue encore plus fort.

CLÉANTE. — Voulez-vous que je trahisse mon cœur ?

HARPAGON. — Encore? Avez-vous envie de changer de discours?

CLÉANTE. — Hé bien! puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, Madame, que je me mette ici à la place de mon père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire, et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerais aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, Madame, le bonheur de vous posséder est à mes regards la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache toute mon ambition; il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse, et les obstacles les plus puissants...

1. Les *choses sont fort égales*, c.-à-d. je pense exactement comme vous.

2. *Si vous auriez*... tournure inusitée. Les éditions postérieures remplacent *auriez* par *aviez*. On trouve des exemples analogues dans Corneille.

3. *Je vous promets*, locution familière pour : je vous assure.

HARPAGON. — Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE. — C'est un compliment que je fais pour vous à Madame.

HARPAGON. — Mon Dieu! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur[1] comme vous. Allons, donnez des sièges.

FROSINE. — Non; il vaut mieux que de ce pas nous allions à la foire, afin d'en revenir plus tôt, et d'avoir tout le temps ensuite de vous entretenir.

HARPAGON. — Qu'on mette donc les chevaux au carrosse. Je vous prie de m'excuser, ma belle, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE. — J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures, que j'ai envoyé quérir de votre part.

HARPAGON, bas, à Valère. — Valère!

VALÈRE, à Harpagon. — Il a perdu le sens.

CLÉANTE. — Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

MARIANE. — C'est une chose qui n'était pas nécessaire.

CLÉANTE. — Avez-vous jamais vu, Madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

MARIANE. — Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE. (Il l'ôte du doigt de son père, et le donne à Mariane.) — Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE. — Il est fort beau sans doute, et jette quantité de feux.

CLÉANTE. (Il se met au-devant de Mariane, qui le veut rendre.) — Nenni, Madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous a fait.

HARPAGON. — Moi?

CLÉANTE. — N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que Madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, bas, à son fils. — Comment?

CLÉANTE. — Belle demande! il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE. — Je ne veux point...

CLÉANTE, à Mariane. — Vous moquez-vous? Il n'a garde de le reprendre.

1 *D'un procureur*, d'un interprète. Le procureur est celui qui a pouvoir de parler et d'agir au nom et au lieu d'un autre

HARPAGON, à part. — J'enrage !

MARIANE. — Ce serait...

CLÉANTE, en empêchant toujours Mariane de rendre la bague. — Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE. — De grâce...

CLÉANTE. — Point du tout.

HARPAGON, à part. — Peste soit...

CLÉANTE. — Le voilà qui se scandalise de votre refus.

HARPAGON, bas, à son fils. — Ah ! traître !

CLÉANTE, à Mariane. — Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON, bas, à son fils, en le menaçant. — Bourreau que tu es !

CLÉANTE. — Mon père, ce n'est pas ma faute. Je fais ce que je puis pour l'obliger à la garder; mais elle est obstinée.

HARPAGON, bas, à son fils, avec emportement. — Pendard !

CLÉANTE. — Vous êtes cause, Madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, bas, à son fils avec les mêmes grimaces. — Le coquin !

CLÉANTE. — Vous le ferez tomber malade. De grâce, Madame, ne résistez point davantage.

FROSINE. — Mon Dieu ! que de façons ! Gardez la bague, puisque Monsieur le veut.

MARIANE. — Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant; et je prendrai un autre temps pour vous la rendre.

SCÈNE VIII

HARPAGON, MARIANE, FROSINE, CLÉANTE. BRINDAVOINE, ÉLISE.

BRINDAVOINE. — Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON. — Dis-lui que je suis empêché [1], et qu'il revienne une autre fois.

BRINDAVOINE. — Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON. — Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure.

SCÈNE IX

HARPAGON, MARIANE, CLÉANTE, ÉLISE, FROSINE, LA MERLUCHE.

LA MERLUCHE. (Il vient en courant et fait tomber Harpagon.) — Monsieur...

1. *Empêché*, occupé.

HARPAGON. — Ah! je suis mort.

CLÉANTE. — Qu'est-ce, mon père? vous êtes-vous fait mal?

HARPAGON. — Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs, pour me faire rompre le cou.

VALÈRE. — Cela ne sera rien.

LA MERLUCHE. — Monsieur, je vous demande pardon, je croyais bien faire d'accourir vite.

HARPAGON. — Que viens-tu faire ici, bourreau?

LA MERLUCHE. — Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON. — Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE. — En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis, et conduire Madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

HARPAGON. — Valère, aie un peu l'œil à tout cela; et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand.

VALÈRE. — C'est assez.

HARPAGON. — O fils impertinent, as-tu envie de me ruiner?

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

CLÉANTE. — Rentrons ici; nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE. — Oui, Madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs que sont capables de causer de pareilles traverses; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

MARIANE. — C'est une douce consolation que de voir dans ses intérêts une personne comme vous; et je vous conjure, Madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

FROSINE. — Vous êtes, par ma foi! de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie

de votre affaire. Je vous aurais, sans doute, détourné cette inquiétude[1] et n'aurais point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE. — Que veux-tu? c'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres?

MARIANE. — Hélas! suis-je en pouvoir de faire des résolutions? Et dans la dépendance où je me vois, puis-je former que des souhaits[2]?

CLÉANTE. — Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits[3]? Point de pitié officieuse? Point de secourable bonté? Point d'affection agissante?

MARIANE. — Que saurais-je vous dire? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avisez, ordonnez vous-même : je m'en remets à vous, et je vous crois trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.

CLÉANTE. — Hélas! où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance[4]?

MARIANE. — Mais que voulez-vous que je fasse? Quand je pourrais passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurais me résoudre à lui donner du déplaisir. Faites, agissez auprès d'elle; employez tous vos soins à gagner son esprit : vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence; et s'il ne tient[5] qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu moi-même de tout ce que je sens pour vous.

CLÉANTE. — Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir?

FROSINE. — Par ma foi! faut-il le demander? je le voudrais de tout mon cœur. Vous savez que de mon naturel je suis assez humaine. Le Ciel ne m'a point fait l'âme de bronze, et

1. *Je vous aurais détourné cette inquiétude*, c.-à-d. j'aurais écarté de vous cette inquiétude.

2. *Puis-je former que des souhaits*..., c.-à-d. autre chose que des souhaits; Cette éllipse est fréquente chez Molière. Voyez d'ailleurs le couplet suivant de Mariane.

3. *Officieuse*, qui puisse me rendre de bons offices. Ce mot est expliqué par les adjectifs qui suivent.

4. C.-à-d. où ne me réduisez-vous pas en me renvoyant ainsi...? etc.

5. C.-à-d. s'il n'y a qu'à.

je n'ai que trop de tendresse à rendre de petits services, quand je vois des gens qui s'entr'aiment en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLÉANTE. — Songe un peu, je te prie.

MARIANE. — Ouvre-nous des lumières[1].

ÉLISE. — Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE. — Ceci est assez difficile. Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourrait-on la gagner et la résoudre à transporter au fils le don qu'elle veut faire au père. Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE. — Cela s'entend.

FROSINE. — Je veux dire qu'il conservera du dépit si l'on montre qu'on le refuse; et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudrait, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même, et tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE. — Tu as raison.

FROSINE. — Oui, j'ai raison, je le sais bien. C'est là ce qu'il faudrait; mais le diantre est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez : si nous avions quelque femme un peu sur l'âge, qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train fait à la hâte, et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la Basse-Bretagne, j'aurais assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce serait une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle serait éperdument amoureuse de lui, et souhaiterait de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition. Car enfin il vous aime fort, je le sais; mais il aime un peu plus l'argent; et quand, ébloui de ce leurre, il aurait une fois consenti à ce qui vous touche, il importerait peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux effets de notre marquise[2].

1. *Ouvre-nous des lumières*, suggère-nous un moyen d'éclairer notre triste situation.

2. *Les effets*, ce mot semble être ici un terme de jurisprudence et désigner les biens imaginaires de la prétendue marquise. Peut-être aussi ce mot s'opposant souvent à *parole* veut-il dire la situation réelle de la marquise opposée aux belles histoires qu'on veut faire accroire à Harpagon au sujet de cette prétendue marquise.

CLÉANTE. — Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE. — Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies qui sera notre fait.

CLÉANTE. — Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu viens à bout de la chose. Mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible; servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié qu'elle a pour vous; déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants que le Ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, et de ces caresses touchantes à qui je suis persuadé qu'on ne saurait rien refuser.

MARIANE. — J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

SCÈNE II

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE.

HARPAGON. — Ouais! mon fils baise la main de sa prétendue belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y aurait-il quelque mystère là-dessous?

ÉLISE. — Voilà mon père.

HARPAGON. — Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE. — Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON. — Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules, et j'ai besoin de vous.

SCÈNE III

HARPAGON, CLÉANTE.

HARPAGON. — Ô çà, intérêt de belle-mère à part, que te semble à toi de cette personne?

CLÉANTE. — Ce qui m'en semble?

HARPAGON. — Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit?

CLÉANTE. — La, la[1]!

HARPAGON. — Mais encore?

1. *La la.* Cette sorte d'interjection s'emploie pour consoler, apaiser, ou, comme ici, dans le sens de : médiocrement; nous disons de même : *Peuh!*

CLÉANTE. — À vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette, sa taille est assez gauche[1], sa beauté très médiocre, et son esprit des plus communs. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter; car belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

HARPAGON. — Tu lui disais tantôt pourtant...

CLÉANTE. — Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom; mais c'était pour vous plaire.

HARPAGON. — Si bien donc que tu n'aurais pas d'inclination pour elle?

CLÉANTE. — Moi? point du tout.

HARPAGON. — J'en suis fâché; car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en a fait quitter le dessein; et comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE. — À moi?

HARPAGON. — À toi.

CLÉANTE. — En mariage?

HARPAGON. — En mariage.

CLÉANTE. — Écoutez. Il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût; mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON. — Moi, je suis plus raisonnable que tu ne penses : je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE. — Pardonnez-moi, je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON. — Non, non : un mariage ne saurait être heureux, où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE. — C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON. — Non : du côté de l'homme on ne doit point risquer l'affaire; et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai garde de me commettre. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure : je te l'aurais fait épouser au lieu de moi ; mais, cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

1. *Gauche,* de travers.

CLÉANTE. — Hé bien! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime depuis un jour que je la vis dans une promenade; que mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme; et que rien ne m'a retenu que la déclaration de vos sentiments, et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON. — Lui avez-vous rendu visite[1]?

CLÉANTE. — Oui, mon père.

HARPAGON. — Beaucoup de fois?

CLÉANTE. — Assez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON. — Vous a-t-on bien reçu?

CLÉANTE. — Fort bien, mais sans savoir qui j'étais; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane.

HARPAGON. — Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser?

CLÉANTE. — Sans doute; et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture.

HARPAGON. — A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition?

CLÉANTE. — Oui, fort civilement.

HARPAGON. — Et la fille correspond-elle fort à votre amour[2]?

CLÉANTE. — Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON. — Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret; et voilà justement ce que je demandais. Oh sus! mon fils, savez-vous ce qu'il y a[3]? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour; à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends pour moi, et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE. — Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez! Hé bien! puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai pour Mariane; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête, et que si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai

1. Remarquez le changement de ton. Harpagon cesse de tutoyer son fils. On peut tirer au théâtre de ces *vous* et de ces *tu* alternes de grands effets; comparez la scène entre Narcisse et Néron dans *Britannicus* (Act. IV, sc. IV).

2. *Correspond-elle*, c.-à-d. répond-elle à...?

3. *Savez-vous ce qu'il y a?* c.-à-d. ce qui en est.

d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON. — Comment, pendard ! tu as l'audace d'aller sur mes brisées ?

CLÉANTE. — C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en date.

HARPAGON. — Ne suis-je pas ton père, et ne me dois-tu pas respect ?

CLÉANTE. — Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer aux pères ; et l'amour ne connait personne.

HARPAGON. — Je te ferai bien me connaitre, avec de bons coups de bâton.

CLÉANTE. — Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON. — Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE. — Point du tout.

HARPAGON. — Donnez-moi un bâton tout à l'heure.

SCÈNE IV

MAÎTRE JACQUES, HARPAGON, CLÉANTE.

MAÎTRE JACQUES. — Eh, eh, eh, Messieurs, qu'est-ceci[1], à quoi songez-vous ?

CLÉANTE. — Je me moque de cela.

MAÎTRE JACQUES. — Ah, Monsieur, doucement.

HARPAGON. — Me parler avec cette impudence !

MAÎTRE JACQUES. — Ah ! Monsieur, de grâce.

CLÉANTE. — Je n'en démordrai point.

MAÎTRE JACQUES. — Hé quoi ? à votre père ?

HARPAGON. — Laisse-moi faire.

MAÎTRE JACQUES. — Hé quoi ? à votre fils ? Encore passe pour moi.

HARPAGON. — Je te veux faire toi-même, maitre Jacques, juge de cette affaire, pour montrer comme j'ai raison.

MAÎTRE JACQUES. — J'y consens. Éloignez-vous un peu.

HARPAGON. — J'aime une fille que je veux épouser ; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

MAÎTRE JACQUES. — Ah ! il a tort.

HARPAGON. — N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père ? et ne doit-il pas, par respect, s'abstenir de toucher à mes inclinations ?

1. Qu'est-ce ci, qu'y a-t-il ici ?

MAÎTRE JACQUES. — Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là.

(Il vient trouver Cléante à l'autre bout du théâtre.)

CLÉANTE. — Hé bien ! oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule point; il ne m'importe qui ce soit; et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

MAÎTRE JACQUES. — C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

CLÉANTE. — Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux, et reçoit tendrement les offres de ma foi; et mon père s'avise de venir troubler notre amour, par la demande qu'il en fait faire.

MAÎTRE JACQUES. — Il a tort assurément.

CLÉANTE. — N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier? Lui sied-il bien d'être encore amoureux? et ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens?

MAÎTRE JACQUES. — Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. (Il vient à Harpagon.) Hé bien, votre fils n'est pas si étrange que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il me fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON. — Ah ! dis-lui, maître Jacques, que moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi, et que, hors Mariane, je lui laisse la liberté de choisir celle qu'il voudra.

MAÎTRE JACQUES. — Laissez-moi faire. (Il va au fils.) Hé bien ! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites; et il m'a témoigné que ce sont vos emportements qui l'ont mis en colère; qu'il n'en veut seulement qu'à[1] votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur, et lui rendre les déférences, les respects et les soumissions qu'un fils doit à son père.

CLÉANTE. — Ah ! maitre Jacques, tu lui peux assurer que, s'il m'accorde Mariane, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes; et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

1. *N'en veut seulement qu'à*, pléonasme assez fréquent au XVIIe siècle.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon. — Cela est fait. Il consent à ce que vous dites.

HARPAGON. — Voilà qui va le mieux du monde.

MAÎTRE JACQUES, à Cléante. — Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

CLÉANTE. — Le Ciel en soit loué!

MAÎTRE JACQUES. — Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant; et vous alliez vous quereller, faute de vous entendre.

CLÉANTE. — Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

MAÎTRE JACQUES. — Il n'y a pas de quoi, Monsieur.

HARPAGON. — Tu m'as fait plaisir, maître Jacques, et cela mérite une récompense. Va, je m'en souviendrai, je t'assure. (Il tire son mouchoir de sa poche, ce qui fait croire à maître Jacques qu'il va lui donner quelque chose.)

MAÎTRE JACQUES. — Je vous baise les mains.

SCÈNE V

HARPAGON, CLÉANTE.

CLÉANTE. — Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître.

HARPAGON. — Cela n'est rien.

CLÉANTE. — Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON. — Et moi j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE. — Quelle bonté à vous d'oublier si vite ma faute!

HARPAGON. — On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE. — Quoi! ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON. — C'est une chose où tu m'obliges par la soumission et le respect où tu te ranges.

CLÉANTE. — Je vous promets, mon père, que jusques au tombeau je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

HARPAGON. — Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que de moi tu n'obtiennes.

CLÉANTE. — Ah! mon père, je ne vous demande plus

rien; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARPAGON. — Comment?

CLÉANTE. — Je dis, mon père, que je suis trop content de vous, et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON. — Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLÉANTE. — Vous, mon père.

HARPAGON. — Moi?

CLÉANTE. — Sans doute.

HARPAGON. — Comment! c'est toi qui as promis d'y renoncer.

CLÉANTE. — Moi, y renoncer?

HARPAGON. — Oui.

CLÉANTE. — Point du tout.

HARPAGON. — Tu ne t'es pas départi d'y prétendre?

CLÉANTE. — Au contraire, j'y suis plus porté que jamais.

HARPAGON. — Quoi! pendard, derechef?

CLÉANTE. — Rien ne me peut changer.

HARPAGON. — Laisse-moi faire, traître.

CLÉANTE. — Faites tout ce qui vous plaira.

HARPAGON. — Je te défends de me jamais voir.

CLÉANTE. — A la bonne heure.

HARPAGON. — Je t'abandonne.

CLÉANTE. — Abandonnez.

HARPAGON. — Je te renonce pour mon fils.

CLÉANTE. — Soit.

HARPAGON. — Je te déshérite.

CLÉANTE. — Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON. — Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE. — Je n'ai que faire de vos dons[1].

SCÈNE VI

LA FLÈCHE, CLÉANTE.

LA FLÈCHE, sortant du jardin, avec une cassette. — Ah! Mon-

1 Jean-Jacques Rousseau a été sévère pour ce passage: « C'est un grand vice, dit-il, d'être avare et de prêter à usure; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son père, de lui manquer de respect, de lui faire mille insultants reproches; et, quand ce père irrité lui donne sa malédiction, de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons? » A cette critique on a répondu que « si Cléante manque de respect à son père, c'est que, dans ce moment l'avare, l'usurier et le vieillard amoureux, les trois vices ou les trois ridicules d'Harpagon, cachent et dérobent ce père ». Ajoutons que sans la réponse plaisante et irrespectueuse de Cléante, la scène cessait d'appartenir à la comédie et devenait — ce qui était d'ailleurs pour toute la pièce le grand écueil à redouter — éminemment tragique.

sieur, que je vous trouve à propos! suivez-moi vite.

CLÉANTE. — Qu'y a-t-il?

LA FLÈCHE. — Suivez-moi, vous dis-je: nous sommes bien[1].

CLÉANTE. — Comment?

LA FLÈCHE. — Voici votre affaire.

CLÉANTE. — Quoi?

LA FLÈCHE. — J'ai guigné[2] ceci tout le jour.

CLÉANTE. — Qu'est-ce que c'est?

LA FLÈCHE. — Le trésor de votre père, que j'ai attrapé.

CLÉANTE. — Comment as-tu fait?

LA FLÈCHE. — Vous saurez tout. Sauvons-nous; je l'entends crier.

SCÈNE VII

HARPAGON (Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.) — Au voleur! au voleur! à l'assassin! au meurtrier! Justice, juste Ciel! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être? Qu'est-il devenu? Où est-il? Où se cache-t-il? Que ferai-je pour le trouver? Où courir? Où ne pas courir? N'est-il point là? N'est-il point ici? Qui est-ce? Arrête. Rends-moi mon argent, coquin... (Il se prend lui-même le bras.) Ah! c'est moi! Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami! on m'a privé de toi; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde: sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus; je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris? Euh? que dites-vous? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute la maison: à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés[3]! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh! de quoi est-ce qu'on

1. *Nous sommes bien*, c.-à-d. tout va bien pour nous.
2. *Guigné*, guetté.
3. *Que de gens assemblés!* Ce sont les spectateurs que regarde et que montre Harpagon.

parle là? de celui qui m'a dérobé? Quel bruit fait-on là-haut? Est-ce mon voleur qui y est? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons, vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après[1].

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

LE COMMISSAIRE. — Laissez-moi faire : je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols; et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes.

HARPAGON. — Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main; et si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

LE COMMISSAIRE. — Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette...

HARPAGON. — Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE. — Dix mille écus!

HARPAGON. — Dix mille écus!

LE COMMISSAIRE. — Le vol est considérable.

HARPAGON. — Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime; et s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté.

LE COMMISSAIRE. — En quelles espèces était cette somme?

HARPAGON. — En bons louis d'or et pistoles bien trébuchantes[2].

LE COMMISSAIRE. — Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON. — Tout le monde; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs.

1. Ce monologue est tout entier emprunté à Plaute (Act. IV, sc. IX).

2. *Trébuchantes*, ni fausses ni rognées. Pour s'assurer de la valeur des pièces, on les plaçait sur un *trébuchet*, petite balance très sensible. Les pièces qui le faisaient fléchir étaient de bon poids et s'appelaient trébuchantes.

LE COMMISSAIRE. — Il faut, si vous m'en croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper quelques preuves, afin de procéder après par la rigueur au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II

MAÎTRE JACQUES, HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

MAÎTRE JACQUES, au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort. — Je m'en vais revenir. Qu'on me l'égorge tout à l'heure; qu'on me lui fasse griller les pieds, qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON. — Qui? celui qui m'a dérobé?

MAÎTRE JACQUES. — Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

HARPAGON. — Il n'est pas question de cela; et voilà Monsieur à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE. — Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser[1], et les choses iront dans la douceur.

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur est de votre soupé?

LE COMMISSAIRE. — Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAÎTRE JACQUES. — Ma foi! Monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire, et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible.

HARPAGON. — Ce n'est pas là l'affaire.

MAÎTRE JACQUES. — Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur votre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie.

HARPAGON. — Traître, il s'agit d'autre chose que de souper; et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAÎTRE JACQUES. — On vous a pris de l'argent?

HARPAGON. — Oui, coquin; et je m'en vais te pendre, si tu ne me le rends.

LE COMMISSAIRE. — Mon Dieu! ne le maltraitez point. Je

1. *Scandaliser*, diffamer, decrier en faisant du scandale.

vois à sa mine qu'il est honnête homme[1] et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne sachiez[2] quelques nouvelles de cette affaire.

MAÎTRE JACQUES, à part. — Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant : depuis qu'il est entré céans, il est le favori, on n'écoute que ses conseils ; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON. — Qu'as-tu à ruminer ?

LE COMMISSAIRE. — Laissez-le faire : il se prépare à vous contenter, et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme.

MAÎTRE JACQUES. — Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est Monsieur votre cher intendant qui a fait le coup.

HARPAGON. — Valère ?

MAÎTRE JACQUES. — Oui.

HARPAGON. — Lui, qui me paraît si fidèle ?

MAÎTRE JACQUES. — Lui-même. Je crois que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON. — Et sur quoi le crois-tu ?

MAÎTRE JACQUES. — Sur quoi ?

HARPAGON. — Oui.

MAÎTRE JACQUES. — Je le crois... sur ce que je le crois.

LE COMMISSAIRE. — Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez.

HARPAGON. — L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent ?

MAÎTRE JACQUES. — Oui vraiment... Où était-il votre argent ?

HARPAGON. — Dans le jardin.

MAÎTRE JACQUES. — Justement ; je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

HARPAGON. — Dans une cassette.

MAÎTRE JACQUES. — Voilà l'affaire ; je lui ai vu une cassette.

1. *Honnête homme*, non pas homme probe, mais homme de bonne compagnie, qui avouera tout, en douceur, pour éviter le scandale.

2. *Il n'est pas que vous ne sachiez*, c. à-d Vous n'êtes pas sans savoir.

HARPAGON. — Et cette cassette, comment est-elle faite? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAÎTRE JACQUES. — Comment elle est faite?

HARPAGON. — Oui.

MAÎTRE JACQUES. — Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE. — Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAÎTRE JACQUES. — C'est une grande cassette.

HARPAGON. — Celle qu'on m'a volée est petite.

MAÎTRE JACQUES. — Eh! oui, elle est petite, si on le veut prendre par là; mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE. — Et de quelle couleur est-elle?

MAÎTRE JACQUES. — De quelle couleur?

LE COMMISSAIRE. — Oui.

MAÎTRE JACQUES. — Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur... Ne sauriez-vous m'aider à dire?

HARPAGON. — Euh?

MAÎTRE JACQUES. — N'est-elle pas rouge?

HARPAGON. — Non, grise.

MAÎTRE JACQUES. — Eh! oui, gris-rouge: c'est ce que je voulais dire.

HARPAGON. — Il n'y a point de doute: c'est elle assurément. Écrivez, Monsieur, écrivez sa déposition. Ciel! à qui désormais se fier? Il ne faut plus jurer de rien; et je crois après cela que je suis homme à me voler moi-même.

MAÎTRE JACQUES. Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire au moins que c'est moi qui vous ai découvert cela.

SCÈNE III

VALÈRE, HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC, MAÎTRE JACQUES.

HARPAGON. — Approche: viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE. — Que voulez-vous, Monsiuer?

HARPAGON. — Comment, traitre, tu ne rougis pas de ton crime?

VALÈRE. — De quel crime voulez-vous donc parler?

HARPAGON. — De quel crime je veux parler, infâme? comme si tu ne savais pas ce que je veux dire. C'est en

vain que tu prétendrais de le déguiser : l'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir ? pour me jouer un tour de cette nature ?

VALÈRE. — Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

MAÎTRE JACQUES. — Oh ! oh ! aurais-je deviné sans y penser ?

VALÈRE. — C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON. — Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?

VALÈRE. — Ah ! Monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON. — Comment ! pardonnable ? Un guet-apens ? un assassinat de la sorte ?

VALÈRE. — De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites.

HARPAGON. — Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles, pendard ?

VALÈRE. — Votre sang, Monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort, et il n'y a rien en tout ceci que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON. — C'est bien mon intention, et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE. — Votre honneur, Monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON. — Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

VALÈRE. — Hélas ! me le demandez-vous ?

HARPAGON. — Oui, vraiment, je te le demande.

VALÈRE. — Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire, l'Amour.

HARPAGON. — L'Amour ?

VALÈRE. — Oui.

HARPAGON. — Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

VALÈRE. — Non, Monsieur, ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté; ce n'est pas cela qui m'a ébloui, et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissiez celui que j'ai.

HARPAGON. — Non ferai[1], de par tous les diables! je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait!

VALÈRE. — Appelez-vous cela un vol?

HARPAGON. — Si je l'appelle un vol? un trésor comme celui-là!

VALÈRE. — C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez sans doute; mais ce ne sera pas le perdre que de me le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes; et pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez.

HARPAGON. — Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

VALÈRE. — Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON. — Le serment est admirable, et la promesse plaisante!

VALÈRE. — Oui, nous nous sommes engagés d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON. — Je vous en empêcherai bien, je vous assure.

VALÈRE. — Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON. — C'est être bien endiablé après mon argent[2].

VALÈRE. — Je vous ai déjà dit, Monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts[3] que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON. — Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien; mais j'y donnerai bon ordre; et la justice, pendard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE. — Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille en tout ceci n'est aucunement coupable.

1. *Non ferai*, je n'en ferai rien. Locution abréviative très en usage alors, comme d'ailleurs la locution correspondante *si ferai*.

2. *Être endiablé après mon argent*, avoir pour mon argent une passion diabolique. Le *Médecin malgré lui* dit à peu près dans les même termes : « Chacun est endiablé à me croire habile homme. »

3. *Par les ressorts*, c.-à-d. par les motifs.

HARPAGON. — Je le crois bien, vraiment ! Il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoir mon affaire [1], et que tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE. — Moi ? je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

HARPAGON, à part. — O ma chère cassette ! (Haut.) Elle n'est point sortie de ma maison ?

VALÈRE. — Non, Monsieur.

HARPAGON. — Hé ! dis-moi donc un peu : tu n'y as point touché ?

VALÈRE. — Moi, y toucher ! Ah ! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi ; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON, à part. — Brûlé pour ma cassette !

VALÈRE. — J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante : elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON, à part. — Ma cassette trop honnête !

VALÈRE. — Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue ; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

HARPAGON, à part. — Les beaux yeux de ma cassette ! Il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse.

VALÈRE. — Dame Claude, Monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle peut vous rendre témoignage...

HARPAGON. — Quoi ? ma servante est complice de l'affaire ?

VALÈRE. — Oui, Monsieur, elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme, qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi, et recevoir la mienne.

HARPAGON, à part. — Eh ? Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ? (A Valère) Que nous brouilles-tu ici de ma fille [2] ?

VALÈRE. — Je dis, Monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour.

HARPAGON. — La pudeur de qui ?

1. *Mon affaire,* ce qui m'appartient mon bien.

2 *Que nous brouilles-tu ici de ma fille?* c.-à-d. que viens-tu mêler ici, dans tout ce que tu me dis, ma fille et mon argent ?

VALÈRE. — De votre fille; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON. — Ma fille t'a signé une promesse de mariage !

VALÈRE. — Oui, Monsieur, comme de ma part je lui en ai signé une.

HARPAGON. — O Ciel ! autre disgrâce !

MAÎTRE JACQUES, au commissaire. — Écrivez, Monsieur, écrivez.

HARPAGON. — Rengrègement[1] de mal ! surcroît de désespoir ! Allons, Monsieur, faites le dû[2] de votre charge, et dressez-lui-moi son procès, comme larron, et comme suborneur[3].

VALÈRE. — Ce sont des noms qui ne me sont point dus; et quand on saura qui je suis...

SCENE IV

ÉLISE, MARIANE, FROSINE, HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES, Le Commissaire, Son Clerc.

HARPAGON. — Ah ! fille scélérate ! fille indigne d'un père comme moi ! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ? Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement ? Mais vous serez trompés l'un et l'autre. Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite; et une bonne potence, pendard effronté, me fera raison de ton audace.

VALÈRE. — Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire; et l'on m'écoutera, au moins, avant que de me condamner.

HARPAGON. — Je me suis abusé de dire une potence[4], et tu seras roué tout vif.

ÉLISE, à genoux devant son père. — Ah ! mon père, prenez des sentiments un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvements de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir

1. *Rengrègement*, augmentation, terme vieilli.

2. *Le dû de votre charge*, les devoirs que vous impose votre charge. Comparez *Tartuffe* (V, IV).

3. *Suborneur*, celui qui porte à faire une action contre le devoir.

4. *Je me suis abusé de dire une potence* c.-à-d. je me suis trompé en te parlant de potence.

celui dont vous vous offensez[1] : il est tout autre que vos yeux ne le jugent; et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont...

HARPAGON. — Tout cela n'est rien; et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer que de faire ce qu'il a fait.

ÉLISE. — Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel, de me...

HARPAGON. — Non, non, je ne veux rien entendre; et il faut que la justice fasse son devoir.

MAÎTRE JACQUES, à part. — Tu me payeras mes coups de bâton

FROSINE, à part. — Voici un étrange embarras.

SCÈNE V

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

ANSELME. — Qu'est-ce, Seigneur Harpagon? Je vous vois tout ému.

HARPAGON. — Ah! Seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes; et voici bien du trouble et du désordre au contrat que vous venez faire! On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; et voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints, qui s'est coulé[2] chez moi sous le titre de domestique, pour me dérober mon argent et pour me suborner ma fille.

VALÈRE. — Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias?

HARPAGON. — Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, Seigneur Anselme, et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice[3], pour vous venger de son insolence.

ANSELME. — Ce n'est pas mon dessein de me faire épou-

1. *Celui dont vous vous offensez*, celui par qui vous vous croyez offensé, dont vous avez à vous plaindre. Cette tournure a été condamnée par Vaugelas qui veut qu'on dise *s'offenser contre quelqu'un* et non *s'offenser de quelqu'un*. L'usage n'a conservé ni *de*, ni *contre*, n même le mot *s'offenser* dans le sens de *se tenir offensé*.

2. *S'est coulé*, c.-à-d. s'est faufilé.

3. *A vos dépens*, comme ajoutent certains textes : c'est l'avare qui parle.

ser par force, et de rien prétendre à un cœur qui se serait donné; mais pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON. — Voilà Monsieur qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. Chargez-le comme il faut, Monsieur, et rendez les choses bien criminelles.

VALÈRE. — Je ne vois pas quel crime on me peut faire de la passion que j'ai pour votre fille; et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis...

HARPAGON. — Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

VALÈRE. — Sachez que j'ai le cœur trop bon[1] pour me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME. — Tout beau! prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE, en mettant fièrement son chapeau. — Je ne suis point homme rien à craindre, et si Naples vous est connu, vous savez qui était Dom Thomas d'Alburcy.

ANSELME. — Sans doute, je le sais; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON. — Je ne me soucie ni de Dom Thomas ni de Dom Martin[2].

1. *Le cœur trop bon*, c.-à-d. trop fier.

2. Il y a ici un jeu de scène qui n'est pas indiqué dans les éditions originales : « Harpagon voyant deux chandelles allumées en souffle une. A peine a-t-il tourné le dos, que maître Jacques la rallume. Harpagon, la voyant brûler de nouveau, s'en empare, l'éteint et la garde dans sa main. — Mais pendant qu'il écoute, les deux bras croisés, la conversation d'Anselme et de Valère, maître Jacques passe derrière lui, et rallume la bougie. Un instant après, Harpagon décroise les bras, voit la bougie brûler, la souffle et la met dans la poche droite de son haut-de-chausses où maître Jacques ne manque pas de la rallumer une quatrième fois. Enfin, la main d'Harpagon rencontre la flamme de la bougie, et c'est ainsi qu'il occupe la scène jusqu'au moment où l'idée lui vient de se faire rendre par Anselme les dix mille écus qui lui ont été volés. » On ne saurait dire si ce jeu de scène remonte à Molière lui-même; mais cela est possible, l'auteur n'ayant pas reculé dans cette pièce devant des plaisanteries un peu exagérées. L'important ici est de ne pas prolonger ce jeu de scène et d'éviter de tomber dans la farce.

ANSELME. — De grâce, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE. — Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME. — Lui?

VALÈRE. — Oui.

ANSELME. — Allez; vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir, et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE. — Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture; et je n'avance rien ici qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME. — Quoi? vous osez vous dire fils de Dom Thomas d'Alburcy?

VALÈRE. — Oui, je l'ose; et je suis prêt de soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME. — L'audace est merveilleuse. Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans pour le moins que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécutions qui ont accompagné les désordres de Naples [1], et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

VALÈRE. — Oui; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol; et que ce fils sauvé est celui qui vous parle; apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune, prit amitié pour moi [2]; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi dès que je m'en trouvai capable; que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru; que passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Élise; que cette vue me rendit esclave de ses beautés; et que la violence de mon amour et les sévérités de son père me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête de mes parents.

ANSELME. — Mais quels témoignages encore, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité?

VALÈRE. — Le capitaine espagnol; un cachet de rubis qui était à mon père; un bracelet d'agate que ma mère m'avait

1. *Les désordres de Naples*, allusion à la révolution de Masaniello (1647-1648).

2. Nous dirions aujourd'hui, me prit en amitié.

mis au bras; le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE. — Hélas! à vos paroles je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point; et tout ce que vous dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE. — Vous, ma sœur?

MARIANE. — Oui. Mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le Ciel ne nous fit point aussi[1] périr dans ce triste naufrage; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on avait déchirée[2]; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME. — O Ciel! quels sont les traits de ta puissance! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE. — Vous êtes notre père?

MARIANE. — C'est vous que ma mère a tant pleuré?

ANSELME. — Oui, ma fille, oui, mon fils; je suis Dom Thomas d'Alburcy que le Ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait, et qui, vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours; et ayant su trouver moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué ici[3], où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner les chagrins[4] de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

HARPAGON. — C'est là votre fils?

1. *Aussi*, pour *non plus*.
2. *Déchirée*, dispersée, mise en pièces.
3. *Je me suis habitué ici*, c.-à-d. je me suis établi ici.
4. *M'éloigner les chagrins*, c.-à-d, éloigner de moi les chagrins...

ANSELME. — Oui.

HARPAGON. — Je vous prends à partie, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME. — Lui, vous avoir volé?

HARPAGON. — Lui-même.

VALÈRE. — Qui vous dit cela?

HARPAGON. — Maître Jacques.

VALERE, *à maître Jacques.* — C'est toi qui le dis?

MAÎTRE JACQUES. — Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON. — Oui. Voilà monsieur le Commissaire qui a reçu sa déposition.

VALÈRE. — Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche?

HARPAGON. — Capable ou non capable, je veux ravoir mon argent.

SCÈNE VI

CLÉANTE, VALÈRE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE, HARPAGON, ANSELME, MAÎTRE JACQUES, LA FLECHE, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

CLÉANTE. — Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire, et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON. — Où est-il?

CLÉANTE. — Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de me dire à quoi vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON. — N'en a-t-on rien ôté?

CLÉANTE. — Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE. — Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le Ciel, avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME. — Le Ciel, mes enfants, ne me redonne point à

vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez ainsi que moi à ce double hyménée.

HARPAGON. — Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE. — Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON. — Je n'ai point d'argent à donner en mariage à mes enfants.

ANSELME — Hé bien! j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON. — Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

ANSELME. — Oui. Je m'y oblige : êtes-vous satisfait?

HARPAGON. — Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit.

ANSELME. — D'accord. Allons jouir de l'allégresse que cet heureux jour nous présente.

LE COMMISSAIRE. — Holà! Messieurs, holà! Tout doucement, s'il vous plaît : qui me payera mes écritures [1] ?

HARPAGON. — Nous n'avons que faire de vos écritures.

LE COMMISSAIRE. — Oui! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON, montrant maître Jacques. — Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAÎTRE JACQUES. — Hélas! comment faut-il donc faire? On me donne des coups de bâton pour dire vrai, et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME. — Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON. — Vous payerez donc le Commissaire?

ANSELME. — Soit. Allons vite faire part de notre joie à notre mère.

HARPAGON. — Et moi, voir ma chère cassette.

1. *Mes écritures*, c.-à-d. mes frais de procedure.

MAÎTRE A DANSER, parlant aux Danseurs. — Et vous aussi, de ce côté.

MAÎTRE DE MUSIQUE, à l'élève. — Est-ce fait?

L'ÉLÈVE. — Oui.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voyons... Voilà qui est bien.

MAÎTRE A DANSER. — Est-ce quelque chose de nouveau?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici en attendant que notre homme fût éveillé.

MAÎTRE A DANSER. — Peut-on voir ce que c'est?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guère.

MAÎTRE A DANSER. — Nos occupations, à vous, et à moi, ne sont pas petites maintenant.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il est vrai. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux; ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête; et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

MAÎTRE A DANSER. — Non pas entièrement; et je voudrais pour lui qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

MAÎTRE A DANSER. — Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire; les applaudissements me touchent; et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer sur des compositions la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point[1], à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes[2] approbations vous régaler de votre travail[3]. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues,

1. *Ne m'en parlez point*, c.-à-d. il n'est pas besoin qu'on m'en parle, je le sais et je l'affirme.

2. *Chatouillantes approbations*, des approbations qui flattent notre amour propre.

3. *Regaler*, récompenser, dédommager. *Regaler*, au propre, c'est rendre egal; c'est donc donner une récompense egale au travail fait.

de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que[1] les applaudissements que vous dites. Mais cet encens ne fait pas vivre; des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise : il y faut mêler du solide; et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains[2]. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contresens; mais son argent redresse les jugements de son esprit; il a du discernement dans sa bourse; ses louanges sont monnayées; et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

MAÎTRE A DANSER. — Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un homme montre pour lui de l'attachement.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

MAÎTRE A DANSER. — Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur, et je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Je le voudrais aussi, et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tous cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

MAÎTRE A DANSER. — Le voilà qui vient.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE A DANSER, VIOLONS ET MUSICIENS, DANSEURS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie[3]?

1. *Davantage que*.. ne se dit plus.

2. *De louer avec les mains*, en payant, et non, comme on pourrait l'entendre, en applaudissant.

3. *Petite drôlerie*, pour divertissement, expression peu respectueuse, qui va étonner et scandaliser le maître à danser.

MAÎTRE A DANSER. — Comment? quelle petite drôlerie?

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh la... Comment appelez-vous cela? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.

MAÎTRE A DANSER. — Ah, ah!

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

MAÎTRE A DANSER. — Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je me suis fait faire cette indienne-ci.

MAÎTRE A DANSER. — Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Laquais! holà, mes deux laquais!

PREMIER LAQUAIS. — Que voulez-vous, Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN. — Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (Aux deux Maîtres.) Que dites-vous de mes livrées?

MAÎTRE A DANSER. — Elles sont magnifiques. (Il entr'ouvre sa robe et fait voir un haut-de-chausses étroit de velours rouge, et une camisole de velours vert, dont il est vêtu.) — Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il est galant.

MONSIEUR JOURDAIN. — Laquais!

PREMIER LAQUAIS. — Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN. — L'autre laquais!

SECOND LAQUAIS. — Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN. — Tenez ma robe. Me trouvez-vous bien comme cela?

1 Il montre sa robe de chambre qui est rayée, doublée de taffetas aurore et vert... A cette époque, les indiennes, toiles peintes venues de l'Inde, étaient un grand luxe et portées seulement par les gens de qualité.

MAÎTRE A DANSER. — Fort bien. On ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voyons un peu votre affaire.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui ; mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier ; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres, et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN. — Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe... Non ; redonnez-la-moi, cela ira mieux.

MUSICIEN, chantant.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis :
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort, et je voudrais que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN. — On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... La... Comment est-ce qu'il dit ?

MAÎTRE A DANSER. — Par ma foi! je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a du mouton dedans.

MAÎTRE A DANSER. — Du mouton?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Ah ! (Il chante.)

Je croyais Janneton
Aussi douce que belle,
Je croyais Janneton
Plus douce qu'un mouton :
Hélas ! hélas ! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle,
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Le plus joli du monde.

MAÎTRE A DANSER. — Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est sans avoir appris la musique.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

MAÎTRE A DANSER. — Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — La philosophie est quelque chose ; mais la musique, Monsieur, la musique...

MAÎTRE A DANSER. — La musique, et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.

MAÎTRE A DANSER. — Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse[1].

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Sans la musique un État ne peut subsister.

MAÎTRE A DANSER. — Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

MAÎTRE A DANSER. — Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment cela?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes.

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela est vrai.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Et si tous les hommes apprenaient

1. Le roi était très habile danseur. Son éducation sur ce point ne laissait rien à désirer. Son maître de danse touchait 2000 livres, tandis que son maître d'écriture n'en touchait que 300... Une *académie royale de danse* fut instituée huit ans avant l'*académie de musique*, en 1661. A cette date, Molière n'aurait certainement pas osé risquer les plaisanteries qu'il se permet ici.

la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous avez raison.

MAÎTRE A DANSER. — Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours : « Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire? »

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, on dit cela.

MAÎTRE A DANSER. — Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

MONSIEUR JOURDAIN. — Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

MAÎTRE A DANSER. — C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je comprends cela à cette heure.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voulez-vous voir nos deux affaires?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN. — Fort bien.

MAÎTRE DE MUSIQUE, aux musiciens. — Allons, avancez. (A monsieur Jourdain.) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi toujours des bergers? on ne voit que cela partout[1].

MAÎTRE A DANSER. — Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guère naturel en dialogue que des princes ou des bourgeois chantent leurs passions[2].

MONSIEUR JOURDAIN. — Passe, passe. Voyons.

1. Depuis le succès de l'*Astrée*, dont l'auteur, d'*Urfé*, publia le premier volume en 1610, on ne voyait plus que des bergers dans les romans et sur le théâtre. La Fontaine lui-même aimait beaucoup ce roman dont il fit un opéra et dont il disait :

Je lisais ce roman étant petit garçon,
Et je le lis encore, ayant la barbe grise.

2. On a vu là un trait de satire contre l'opéra italien introduit en France par Mazarin en 1645, et d'où sortit l'académie royale de musique qui venait d'être instituée (1669), et s'était établie à l'hôtel Guénegaud, rue Mazarine. Mais cette supposition est peu vraisemblable; car aussitôt après *le Bourgeois Gentilhomme* Molière fera *Psyché*, une tragédie-ballet, en collaboration avec Corneille et Quinault.

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

Un cœur, dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité :
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire ;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie.
On ne peut être heureux sans amoureux désirs :
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN.

Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvait en amour de la foi ;
Mais, hélas ! ô rigueur cruelle !
On ne voit point de bergère fidèle,
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN.

Aimable ardeur,

LA MUSICIENNE.

Franchise heureuse,

SECOND MUSICIEN.

Sexe trompeur,

PREMIER MUSICIEN.

Que tu m'es précieuse !

LA MUSICIENNE.

Que tu plais à mon cœur !

SECOND MUSICIEN.

Que tu me fais d'horreur !

PREMIER MUSICIEN.

Ah ! quitte pour aimer cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE.

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN.

Hélas ! où la rencontrer ?

LA MUSICIENNE.

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN.

Mais, Bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

LA MUSICIENNE.

Voyons par expérience
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN.

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les Dieux!

TOUS TROIS.

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer :
Ah! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidèles!

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce tout?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je trouve cela bien troussé, et il y a là dedans de petits dictons assez jolis.

MAÎTRE A DANSER. — Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

MONSIEUR JOURDAIN. — Sont-ce encore des bergers?

MAÎTRE A DANSER. — C'est ce qu'il vous plaira. Allons.

Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande; et cette danse fait le premier intermède.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR JOURDAIN, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE A DANSER, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà qui n'est point sot, et ces gens-là se trémoussent bien.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore, et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est pour tantôt au moins[1]; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir diner céans.

MAÎTRE A DANSER. — Tout est prêt.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez : il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce que les gens de qualité en ont?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Sans doute. Il vous faudra trois voix : un dessus, une haute-contre[2], et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un théorbe et d'un clavecin[3] pour les bases continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritornelles[4].

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y faudra mettre aussi une trompette marine[5]. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Laissez-nous gouverner les choses.

MONSIEUR JOURDAIN. — Au moins n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais surtout, que le ballet soit beau.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous en serez content, et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! les menuets sont ma danse,

1. *Au moins*, c.-à-d. pour sûr, sans faute.

2. *Un dessus*, la personne qui chante le dessus, c.-à-d. la partie la plus haute par opposition à la basse ; — *haute-contre*, la plus haute voix d'homme, celle qui est au-dessus du ténor.

3. *Viole, théorbe, clavecin*, instruments pour accompagner la musique de chambre. La *basse de viole* avait la forme du violon, mais était beaucoup plus grande ; elle a été remplacée par le violoncelle. — Le *théorbe*, grande guitare à deux manches, dont on jouait en pinçant les cordes avec les doigts.

4. *Ritornelles*, nous disons aujourd'hui *ritournelles*. C'étaient les violons qui les jouaient surtout, ainsi que les préludes, pendant que les voix se taisaient.

5. *Trompette marine*, instrument composé d'une caisse triangulaire très sonore et d'un long manche sur lesquels, était tendue une grosse et longue corde de boyau. On en jouait à la fois avec le pouce et avec l'archet, et l'on obtenait ainsi une sorte de ronflement assez semblable à celui qu'on s'imaginait devoir rendre les conques des dieux marins. De là son nom. On devine ce que pouvait être cette musique dans un appartement.

et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

MAÎTRE A DANSER. — Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît[1]. La, la, la; La, la, la; La, la, la; La, la, la; La, la, la; La la. *bis;* En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la. La jambe droite. La, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la; La, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

MONSIEUR JOURDAIN. — Euh?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — A propos, apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise. j'en aurai besoin tantôt.

MAÎTRE A DANSER. — Une révérence pour saluer une marquise?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène.

MAÎTRE A DANSER. — Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non. Vous n'avez qu'à faire : je le retiendrai bien.

MAÎTRE A DANSER. — Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN. — Faites un peu. Bon.

PREMIER LAQUAIS. — Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN. — Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. Je veux que vous me voyiez faire[2].

SCÈNE II

MAÎTRE D'ARMES, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE A DANSER, MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

MAÎTRE D'ARMES après lui avoir mis le fleuret à la main. — Allons Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre

1. Ici M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains, et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.

2. Ceci s'adresse au maître à danser

hanche[1]. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quartée[2]. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce[3], et achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.

(Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant : « En garde ».)

MONSIEUR JOURDAIN. — Euh ?

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Vous faites des merveilles.

MAÎTRE D'ARMES. — Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner, et à ne point recevoir ; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez, si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps ; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN. — De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme et de n'être point tué ?

MAÎTRE D'ARMES. — Sans doute ; n'en vîtes-vous pas la démonstration ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui.

MAÎTRE D'ARMES. — Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération nous autres nous devons être dans un État, et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

MAÎTRE A DANSER. — Tout beau, Monsieur le tireur d'armes : ne parlez de la danse qu'avec respect.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

MAÎTRE D'ARMES. — Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne !

1. *A l'opposité de votre hanche*, à la hauteur, bien en face de la hanche.

2. *Quartée*, terme d'escrime. *Quarter* l'épaule, ou la mettre *en quarte*, c.-à-d. la tourner un peu à gauche, la plier en dedans lorsqu'on se fend pour porter une botte en quarte, ce qui se fait en tournant le poignet en dehors, la lame de l'adversaire étant à la gauche.

3. *De tierce*, en tenant le poignet tourné en dedans, l'épée de l'adversaire étant à la droite.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Voyez un peu l'homme d'importance!

MAÎTRE A DANSER. — Voilà un plaisant animal avec son plastron[1]!

MAÎTRE D'ARMES. — Mon petit maître à danser, je vous ferai danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferai chanter de la belle manière.

MAÎTRE A DANSER. — Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, au Maître à danser. — Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

MAÎTRE A DANSER. — Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout doux, vous dis-je.

MAÎTRE D'ARMES. — Comment? petit impertinent.

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh! mon Maître d'armes.

MAÎTRE A DANSER. — Comment? grand cheval de carrosse.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé! mon Maître à danser.

MAÎTRE D'ARMES. — Si je me jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN. — Doucement.

MAÎTRE A DANSER. — Si je mets sur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN, au Maître à danser. — Tout beau.

MAÎTRE D'ARMES. — Je vous étrillerai d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN. — De grâce!

MAÎTRE A DANSER. — Je vous rosserai d'une manière...

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous prie.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon Dieu! arrêtez-vous.

SCÈNE III

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MAÎTRE DE MUSIQUE, MAÎTRE A DANSER, MAÎTRE D'ARMES, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Holà, Monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il, Messieurs?

1. *Plastron*, corselet de cuir rempli de bourre, que le maître met sur sa poitrine pour recevoir les coups de fleuret de ses élèves.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Hé quoi? Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

MAÎTRE A DANSER. — Comment? Monsieur, il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

MAÎTRE D'ARMES. — Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

MAÎTRE A DANSER. — Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

MAÎTRE D'ARMES. — Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur, et de baladin[1]!

MAÎTRE D'ARMES. — Allez, philosophe de chien.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Allez, bélitre de pédant[2].

1. C'est à partir de 1669 et, d'après la tradition, à la suite des vers de *Britannicus* au sujet de Néron montant sur le théâtre, que Louis XIV cessa de figurer et de danser dans les ballets. Voilà pourquoi Molière a pu mettre dans la bouche du maître de philosophie ce jugement sévère.

2. *Bélitre de pédant*, imbécile de pédant. *Bélitre*, mendiant, homme de rien. Le vieux mot *bélistrer* signifie mendier.

MAÎTRE A DANSER. — Allez, cuistre fieffé.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Comment? marauds que vous êtes...

(Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.)

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Infâmes! coquins! insolents!

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le Philosophe.

MAÎTRE D'ARMES. — La peste l'animal[1]!

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Impudents!

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le philosophe.

MAÎTRE A DANSER. — Diantre soit de l'âne bâté!

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Scélérats!

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le philosophe.

MAÎTRE DE MUSIQUE. — Au diable l'impertinent!

MONSIEUR JOURDAIN. — Messieurs.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Fripons! gueux! traîtres! imposteurs! (Ils sortent en se battant.)

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur le philosophe, Messieurs, Monsieur le philosophe, Messieurs, Monsieur le philosophe. Oh! battez-vous tant qu'il vous plaira : je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE IV

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, en raccommodant son collet. — Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses, et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal[2], qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout ce que je pourrai, car j'ai

1. *La peste l'animal!* Imprécation fréquente chez Molière, et qu'on trouve sous ces quatre formes : « La peste soit fait l'homme! » « La peste soit de l'animal! » « La peste soit l'animal! » et, comme ici « la peste l'animal! »

2. Poète satirique latin qui vivait au Ier et au IIe siècle de l'ère chrétienne. Nous avons de lui quinze satires et les fragments d'une seizième.

toutes les envies du monde d'être savant ; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Ce sentiment est raisonnable : *Nam sine doctrina vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais faites comme si je ne le savais pas : expliquez-moi ce que cela veut dire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Cela veut dire que *Sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce latin-là a raison.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oh ! oui, je sais lire et écrire.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Par où vous plaît-il que nous commencions ? Voulez-vous que je vous apprenne la logique ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que cette logique ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux [1] ; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories [2] ; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton* [3], etc.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Voulez-vous apprendre la morale ?

MONSIEUR JOURDAIN. — La morale ?

1. C'est l'ancien jargon de l'École scolastique dont Molière s'était déjà moque dans *le Mariage forcé.* — *Universaux*, idees universelles ; on en comptait cinq : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident.

2. *Categories*, les chefs généraux sous lesquels nous rangeons toutes nos dées. Il y en avait dix, établies par Aristote : la substance, la quantité, la qualité, la relation, la situation, la possession, l'action et la passion.

3. *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton.* Ces mots, qui n'ont aucun sens, servaient alors à désigner les différents modes de syllogismes Le comique de ce petit discours du maître de philosohie étant précisément d'être inintelligible, il est inutile de chercher à expliquer ces termes. « Les véritables règles, dit Pascal, doivent etre simples, naïves, naturelles, comme elles le sont. Ce n'est pas *Barbara* et *Baralipton* qui forment le raisonnement. »

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables; et il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux-volants[1], les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

MONSIEUR JOURDAIN. — Apprenez-moi l'orthographe.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y de la lune, et quand il n'y en a point.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente matière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix : A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN. — J'entends tout cela.

1. *Feux-volants*, les feux follets et le feu Saint-Elme des marins.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix A se forme en ouvrant fort la bouche : A.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, A. Oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut : A, E.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E, A, E. Ma foi ! oui. Ah ! que cela est beau !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et la voix I en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles : A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN. — A, E, I, i, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas : O.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable ! I, O, I, O.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN. — O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose, que de savoir quelque chose !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre sans les joindre tout à fait : U.

MONSIEUR JOURDAIN. — U, U. Il n'y a rien de plus véritable : U.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue : d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que : U.

MONSIEUR JOURDAIN. — U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut : DA.

MONSIEUR JOURDAIN. — DA, DA. Oui ! Ah ! les belles choses ! les belles choses !

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous : FA.

MONSIEUR JOURDAIN. — FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement : R, RA.

MONSIEUR JOURDAIN. — R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes! et que j'ai perdu de temps! R, R, R. RA.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités[1].

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Fort bien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce sera galant, oui.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, point de vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Vous ne voulez que de la prose?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, je ne veux ni prose ni vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose, ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a que la prose ou les vers?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Non, Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers; et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quoi? quand je dis : « Nicole, appor-

1. Toute cette leçon, qui est une satire très spirituelle de l'enseignement stupide d'alors, est tirée d'un petit livre paru deux ans avant la représentation du *Bourgeois gentilhomme*, en 1668, et intitulé : *Discours physique de la parole*, par un cartésien, M. de Cordemoy, qui fut membre de l'Académie française. C'est lui que Bossuet choisit comme lecteur du Dauphin.

tez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, » c'est de la prose?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien [1], et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, non, je ne veux point tout cela; je ne veux que ce que je vous ai dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Il faut bien étendre un peu la chose [2].

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet; mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — On les peut mettre premièrement comme vous avez dit : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.* Ou bien : *D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux.* Ou bien : *Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir,* Ou bien : *Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font.* Ou bien : *Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Celle que vous avez dite : *Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

MONSIEUR JOURDAIN. — Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

1. Naïveté attribuée au comte de Soissons, mort en 1641, et restée célèbre. En 1681, Mme de Sévigné écrivait à Mme de Grignan : « Comment? ma fille! j'ai donc fait un sermon sans y penser! J'en suis aussi étonnée que M. le comte de Soissons, quand on lui découvrit qu'il faisait de la prose. »

2. *Étendre un peu la chose,* c.-à-d. la développer.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE. — Je n'y manquerai pas.

MONSIEUR JOURDAIN, *à son laquais.* — Comment? mon habit n'est point encore arrivé?

LE LAQUAIS. — Non, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! au diable le tailleur! la peste étouffe le tailleur! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE V

MAÎTRE TAILLEUR, GARÇON TAILLEUR, portant l'habit de M. Jourdain, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah vous voilà! je m'allais mettre en colère contre vous.

MAÎTRE TAILLEUR. — Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

MAÎTRE TAILLEUR. — Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

MAÎTRE TAILLEUR. — Point du tout, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment, point du tout?

MAÎTRE TAILLEUR. — Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

MAÎTRE TAILLEUR. — Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison!

MAÎTRE TAILLEUR. — Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que ceci? vous avez mis les fleurs en en-bas[1].

1. *En en-bas*, c.-à-d. à rebours, la queue en l'air et la corolle en bas. *En-bas* était, en de certaines occasions, regardé comme substantif, et on lui donnait alors, comme ici, une préposition.

MAÎTRE TAILLEUR. — Vous ne m'aviez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

MONSIEUR JOURDAIN. — Est-ce qu'il faut dire cela ?

MAÎTRE TAILLEUR. — Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Les personnes de qualité portent les fleurs en en-bas ?

MAÎTRE TAILLEUR. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oh ! voilà qui est donc bien ?

MAÎTRE TAILLEUR. — Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non.

MAÎTRE TAILLEUR. — Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, vous dis-je ; vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien ?

MAÎTRE TAILLEUR. — Belle demande ! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave[1], est le plus grand génie du monde ; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN. — La perruque et les plumes sont-elles comme il faut ?

MAÎTRE TAILLEUR. — Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, en regardant l'habit du tailleur. — Ah ! ah ! Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

MAÎTRE TAILLEUR. — C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi[2].

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

MAÎTRE TAILLEUR. — Voulez-vous mettre votre habit ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, donnez-moi.

MAÎTRE TAILLEUR. — Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà ! entrez, vous autres. Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

1. Rhingrave, Voy. *le Misanthrope* Acte II. sc I,).

2. *Lever*, terme du metier, couper. Madame de Sévigné a dit de même : « Je fus hier *lever* pour bien de l'argent d'étoffes chez Gautier pour me faire belle en Provence. » Ce mot est employé avec le même sens en vénerie et en cuisine, lever le pied d'un cerf, lever une épaule de mouton, etc.

Quatre garçons tailleurs entrent, dont deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices, les deux autres la camisole; puis ils lui mettent son habit neuf; et M. Jourdain se promène entre eux, et leur montre son habit pour voir s'il est bien. Le tout à la cadence de toute la symphonie[1].

GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR. — Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Mon gentilhomme ! » Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point : « Mon gentilhomme ». Tenez, voilà pour « Mon gentilhomme ».

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous vous sommes obligés.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Monseigneur, » Oh ! oh ! « Monseigneur! Attendez, mon ami · « Monseigneur » mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que « Monseigneur. » Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN. — « Votre Grandeur ! » Oh ! oh ! oh ! Attendez, ne vous en allez pas. A moi « Votre Grandeur ! » (Bas, à part.) Ma foi, s'il va jusqu'à l'Altesse, il aura toute la bourse. (Haut.) Tenez, voilà pour Ma Grandeur.

GARÇON TAILLEUR. — Monseigneur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il a bien fait : je lui allais tout donner.

Les quatre garçons tailleurs se réjouissent, par une danse, qui fait le second intermède.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Suivez-moi, que j'aille un peu

1. *De toute la symphonie*, c.-à-d. de tout l'orchestre

montrer mon habit par la ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voye bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS. — Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCÈNE II

NICOLE, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Nicole!

NICOLE. — Plait-il?

MONSIEUR JOURDAIN. — Écoutez.

NICOLE. — Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'as-tu à rire?

NICOLE. — Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE. — Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment donc?

NICOLE. — Ah! ah! mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle friponne est-ce là! Te moques-tu de moi?

NICOLE. — Nenni, Monsieur, j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE. — Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE. — Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais voyez quelle insolence!

NICOLE. — Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je te...

NICOLE. — Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE. — Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN. — Prends-y bien garde. Il faut que pour tantôt tu nettoyes...

NICOLE. — Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Que tu nettoyes comme il faut...

NICOLE. — Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. Il faut, dis-je, que tu nettoyes la salle, et...

NICOLE. — Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Encore!

NICOLE. — Tenez, Monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl, cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — J'enrage.

NICOLE. — De grâce, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Si je te prends...

NICOLE. — Monsieur... eur, je crèverai... ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE. — Que voulez-vous que je fasse, Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN. — Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE. — Ah, par ma foi! je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordres céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE. — Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN. — Ah, ah! voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN. — Vraiment on n'a pas attendu

jusqu'à cette heure, et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

MADAME JOURDAIN. — Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison : on dirait qu'il est céans carême-prenant[1] tous les jours ; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE. — Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville, pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ouais, notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

MADAME JOURDAIN. — Nicole a raison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE. — Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de notre salle.

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, ma servante, et ma femme.

MADAME JOURDAIN. — Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

NICOLE. — Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, vous dis-je : vous êtes des ignorantes l'une et l'autre ; et vous ne savez pas les prérogatives[2] de tout cela.

MADAME JOURDAIN. — Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je songerai à marier ma fille

1. *Carême-prenant*, carême prenant naissance, commençant, c.-à-d. les jours gras, les fêtes de carnaval.

2. *Prérogatives*, les avantages. Monsieur Jourdain cherche les expressions choisies et rares ; on va voir que, tout au contraire, madame Jourdain prefere le parler populaire.

quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE. — J'ai encore ouï dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage[1], un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN. — Fort bien : Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN. — N'irez-vous point l'un de ces jours au collège vous faire donner le fouet, à votre âge?

MONSIEUR JOURDAIN. — Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège!

NICOLE. — Oui, ma foi! cela vous rendrait la jambe bien mieux faite[2].

MONSIEUR JOURDAIN. — Sans doute.

MADAME JOURDAIN. — Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

MONSIEUR JOURDAIN. — Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. (A Madame Jourdain.) Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

MADAME JOURDAIN. — Oui, je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

MADAME JOURDAIN. — Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande : ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

MADAME JOURDAIN. — Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé non! ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure.

MADAME JOURDAIN. — Hé bien?

1. *Pour renfort de potage*, pour surcroît. *Un renfort de potage* est un plat qui accompagne le potage sur la table.

2. C.-à-d. cela vous avancerait bien, vous serait bien utile. On dit aussi, plus familièrement encore : « Cela vous ferait une belle jambe ». Madame Jourdain, qui est le type de la bourgeoise d'alors, ne recule jamais devant l'expression triviale et le mot cru.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment est-ce que cela s'appelle ?

MADAME JOURDAIN. — Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN. — De la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, de la prose. Tout ce qui est prose, n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers, n'est point prose[1]. Heu, voilà ce que c'est que d'étudier. (A Nicole.) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE. — Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE. — Quoi ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Dis un peu, U, pour voir ?

NICOLE. — Hé bien, U.

MONSIEUR JOURDAIN. — Qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE. — Je dis, U.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui ; mais quand tu dis, U, qu'est-ce que tu fais ?

NICOLE. — Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ô l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas : U, vois-tu ? Je fais la moue : U.

NICOLE. — Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN. — Voilà qui est admirable.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA.

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est que tout ce galimatias-là?

NICOLE. — De quoi est-ce que tout cela guérit ?

MONSIEUR JOURDAIN. — J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN. — Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles[2].

NICOLE. — Et surtout ce grand escogriffe[3] de maitre d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ouais, ce maitre d'armes vous tient

1 M. Jourdain se trompe et s'embrouille, comme Harpagon répétant le proverbe de Valere ; *Il faut vivre pour manger*, etc.

2. *Fariboles*, choses vaines et frivoles.

3. *Escogriffe*, homme de grande taille et mal fait, expression familiere analogue a *grand diable*

fort au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. *(Il fait apporter des fleurets, et en donne un à Nicole.)* Tiens. Raison démonstrative, la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela, et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un. Là, pousse-moi un peu pour voir.

NICOLE. — Hé bien, quoi? *(Nicole lui pousse plusieurs coups.)*

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout beau, holà, oh! doucement. Diantre soit la coquine!

NICOLE. — Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, mais tu me pousses en tierce, avant que je pousse en quarte, et tu n'as pas la patience[1] que je pare.

MADAME JOURDAIN. — Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN. — Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement, et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN. — Çamon[2] vraiment! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau Monsieur le comte, dont vous vous êtes embéguiné[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — Paix! songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au Roi comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal? Il a pour moi des bontés que l'on ne devinerait jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

MADAME JOURDAIN. — Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé bien! ne m'est-ce pas de l'hon-

1. *La patience que*... c.-à-d. la patience d'attendre que...

2. *Çamon*, corruption de *c'est mon*, ancienne expression affirmative très forte et qui signifiait : *c'est mon avis*

3. *Embéguiné*, entêté, coiffé.

neur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

MADAME JOURDAIN. — Et, ce seigneur, que fait-il pour vous?

MONSIEUR JOURDAIN. — Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

MADAME JOURDAIN. — Et quoi?

MONSIEUR JOURDAIN. — Baste[1], je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN. — Oui, attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN. — Assurément : ne me l'a-t-il pas dit?

MADAME JOURDAIN. — Oui, oui il ne manquera pas d'y faillir[2].

MONSIEUR JOURDAIN. — Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN. — Chansons.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ouais, vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra parole, j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN. — Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous : le voici.

MADAME JOURDAIN. — Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE. — Mon cher ami, Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN. — Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

1 *Baste*, de l'italien *basta* : il suffit...
2. C.-à-d. il ne manquera pas d'y manquer, il y manquera certainement.
3 Encore une expression populaire. Mme Jourdain veut dire que sa seule vue lui fait mal au cœur

DORANTE. — Et Madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle ?

MADAME JOURDAIN. — Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE. — Comment, Monsieur Jourdain ? vous voilà le plus propre[1] du monde !

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous voyez.

DORANTE. — Vous avez tout à fait bon air avec cet habit, et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hay, hay.

MADAME JOURDAIN, à part. — Il le gratte par où il se démange[2].

DORANTE. — Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN, à part. — Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE. — Ma foi ! Monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du Roi[3].

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. (A Madame Jourdain.) Dans la chambre du Roi !

DORANTE. — Allons, mettez[4]...

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE. — Mon Dieu ! mettez : point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur...

DORANTE. — Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain : vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE. — Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN, se couvrant. — J'aime mieux être incivil qu'importun[5].

DORANTE. — Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

1. *Propre*, c.-à-d. élégant, comme il faut.

2. Forme triviale du proverbe : « Il le gratte où il lui démange... »

3. Comparez à la scène qui va suivre la scène entre Don Juan et M. Dimanche.

4. *Mettez...* mettez votre chapeau, couvrez-vous.

5. *Être incivil qu'importun*, formule de la civilité bourgeoise très rebattue déjà à cette époque, et condamnée par les gens du bel air.

MADAME JOURDAIN, à part. — Oui, nous ne le savons que trop.

DORANTE. — Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN. — Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE. — Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE. — Je veux sortir d'affaire avec vous, et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Madame Jourdain.. — Hé bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE. — Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Madame Jourdain. — Je vous le disais bien.

DORANTE. — Voyons un peu ce que je vous dois.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Madame Jourdain. — Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE. — Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE. — Cela est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN — Une autre fois, six-vingts.

DORANTE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et une autre fois, cent quarante.

DORANTE. — Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres [1].

DORANTE. — Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE. — Justement.

MONSIEUR JOURDAIN. — Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE. — Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sols huit deniers à votre marchand [2].

1. Le louis valait alors onze livres.
2. *A votre marchand.* De quel marhand s'agit-il ici ? peut être d'un marchand d'etoffes, ce mot employé seul ayant deja ce sens-là plus loin, dans la scène III de l'acte IV.

DORANTE. — Fort bien. Douze sols huit deniers : le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et mille sept cent quarante-huit livres sept sols quatre deniers à votre sellier.

DORANTE. — Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

MONSIEUR JOURDAIN. — Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE. — Somme totale est juste : quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles[1] que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

MADAME JOURDAIN, bas, à Monsieur Jourdain. — Hé bien ! ne l'avais-je pas bien deviné?

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Madame Jourdain. — Paix!

DORANTE. — Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

MONSIEUR JOURDAIN. — Eh non!

MADAME JOURDAIN, bas, à Monsieur Jourdain. — Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Madame Jourdain. — Taisez-vous!

DORANTE. — Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, bas, à Monsieur Jourdain. — Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Madame Jourdain. — Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE. — Vous n'avez qu'à me dire, si cela vous embarrasse.

MONSIEUR JOURDAIN. — Point, Monsieur.

MADAME JOURDAIN, bas, à Monsieur Jourdain. — C'est un vrai enjôleux[2].

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Madame Jourdain. — Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, bas, à Monsieur Jourdain. — Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Madame Jourdain. — Vous tairez-vous?

1. La pistole, comme le louis, valait onze livres.

2. *Enjôleur*, pour enjôleur celui qui abuse par des paroles flatteuses.

DORANTE. — J'ai force gens qui m'en prèteraient avec joie, mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais quérir[1] votre affaire.

MADAME JOURDAIN, bas, à Monsieur Jourdain. — Quoi? vous allez encore lui donner cela?

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Madame Jourdain. — Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du Roi?

MADAME JOURDAIN, bas, à Monsieur Jourdain. — Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE. — Vous me semblez toute mélancolique : qu'avez-vous, Madame Jourdain?

MADAME JOURDAIN. — J'ai la tête plus grosse que le poing, et si[2], elle n'est pas enflée.

DORANTE. — Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point[3]?

MADAME JOURDAIN. — Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE. — Comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN. — Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE. — Ne voulez vous point un de ces jours venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le Roi?

MADAME JOURDAIN. — Oui, vraiment, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons[4].

DORANTE. — Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MADAME JOURDAIN. — Tredame[5]! Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà[6]?

1. *Quérir,* vieux mot pour chercher.
2. *Et si,* et pourtant.
3. *Que je ne la vois point.* c.-à-d. car ne la vois point.
4. Habitude de parler populaire. Le paysan Pierrot dit de même dans *Don Juan* « Je les ai avisés le premier, avisés le premier je les ai »
5. *Tredame!* abréviation de *Notre Dame!*
6 *Lui grouille-t-elle déjà?* Expression populaire Le mot ordinairement em-

DORANTE. — Ah, ma foi! Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeais pas que vous êtes jeune, et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE. — Je vous assure, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous suis trop obligé.

DORANTE. — Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal[1], je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN. — Madame Jourdain vous baise les mains[2].

DORANTE, bas, à Monsieur Jourdain. — Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas[3], et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner[4].

MONSIEUR JOURDAIN. — Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE. — Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE. — Merveilleux; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous, sur son esprit, un effet admirable.

ployé est *branler*. « Il y avait une fois, dit Fénelon, une reine si vieille, si vieille, que sa tête branlait comme les feuilles que le vent remue. »

1. On appelait *divertissement royal* une fête donnée à la cour, comme, par exemple, celle qui suivit la signature du traité d'Aix-la-Chapelle. C'est dans un divertissement de ce genre que fut joué *le Bourgeois gentilhomme*. Voy. la notice.

2. Vous baise les mains, formule, ironique ici, de remerciement et de refus

3. Voy. la fin de la scène VI.

4. *Cadeau*. Voy. *Précieuses ridicules*, sc. VI.

MONSIEUR JOURDAIN. — Plût au Ciel!

MADAME JOURDAIN, à Nicole. — Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE. — Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent et la grandeur de votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE. — Vous moquez-vous? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait?

MONSIEUR JOURDAIN. — Ho! assurément, et de très grand cœur.

MADAME JOURDAIN, à Nicole. — Que sa présence me pèse sur les épaules!

DORANTE. — Pour moi, je ne regarde rien, quand il faut servir un ami; et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable chez qui j'avais commerce[1], vous vîtes que d'abord je m'offris de moi même à servir votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il est vrai, ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, à Nicole. — Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE. — Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE. — Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur : les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants, et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toute chose.

MADAME JOURDAIN, bas, à Nicole. — Que peuvent-ils tant

1. *Chez qui j'avais commerce*, que je fréquentais.

dire ensemble ? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE. — Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue, et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE. — Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet[1]. Il est de mon invention ; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN, *s'aperçoit que Nicole écoute, et lui donne un soufflet.* — Ouais, vous êtes bien impertinente. Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE. — Ma foi ! Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose ; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN. — Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne, et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle. C'est un homme qui me revient, et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE. — En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments ; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins, et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN. — Va-t'en lui parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE. — J'y cours, Madame, avec joie, et je ne pouvais

1 Il y a là une assez forte ellipse Dorante veut dire qu'il a, à la place de M. Jourdain, donné des *ordres* au cuisinier, et *ordonné* le ballet.

recevoir de commission plus agréable. Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE. — Ah! vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE. — Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE. — Est-ce ainsi que vous recevez...?

CLÉONTE. — Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire de ce pas à ton infidèle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE. — Quel vertigo [1] est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire.

COVIELLE. — Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE. — Quoi? tu me viens aussi...

COVIELLE. — Ote-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE. — Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse [2].

SCÈNE IX

CLÉONTE, COVIELLE.

CLÉONTE. — Quoi? traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants?

COVIELLE. — C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE. — Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit, elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle: et voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables, je la rencontre par hasard; mon cœur, à cette

1. *Vertigo*, mot latin francisé qui signifie caprice, folie passagère.

2. Comme Monsieur Jourdain faisait tout à l'heure de la prose sans s'en apercevoir, Nicole fait ici un vers sans s'en douter.

vue, se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle; et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu!

COVIELLE. — Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE. — Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE. — Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE. — Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

COVIELLE. — Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!

CLÉONTE. — Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COVIELLE. — Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

CLÉONTE. — Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même!

COVIELLE. — Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉONTE. — Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE. — Elle me tourne le dos avec effronterie!

CLÉONTE. — C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

COVIELLE. — C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE. — Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE. — Moi, Monsieur! Dieu m'en garde!

CLÉONTE. — Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE. — N'ayez pas peur.

CLÉONTE. — Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE. — Qui songe à cela?

CLÉONTE. — Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE. — J'y consens.

CLÉONTE. — Ce Monsieur le Comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue [1], et son esprit, je le vois bien,

1. *Lui donne peut-être dans la vue*, c.-à-d. lui plaît. Nous disons de même, très familièrement, donner dans l'œil à quelqu'un.

se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE. — C'est fort bien dit, et j'entre, pour mon compte, dans tous vos sentiments.

CLÉONTE. — Donne la main à mon dépit[1], et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras ; fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable, et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE. — Elle, Monsieur ! voilà une belle mijaurée, une pimpesouée[2] bien bâtie, pour vous donner tant d'amour ! Je ne lui vois rien que de très médiocre, et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement elle a les yeux petits.

CLÉONTE. — Cela est vrai, elle a les yeux petits ; mais elle les a pleins de feux, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE. — Elle a la bouche grande.

CLÉONTE. — Oui ; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches ; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE. — Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE. — Non ; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE. — Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLÉONTE. — Il est vrai ; mais elle a grâce à tout cela, et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE. — Pour de l'esprit...

CLÉONTE. — Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE. — Sa conversation...

1. C'est-à-dire *seconde mon dépit.* Nous avons déjà signalé des expressions analogues et plus hardies encore dans les *Précieuses ridicules* (Sc. IX à la fin et dans la dernière scène du *Misanthrope.*

2. *Mijaurée*, terme familier qui se dit d'une femme dont les manières sont affectées et ridicules. — *Pimpesouée*, se dit aussi d'une femme qui fait la délicate et la précieuse. Ce mot est composé de deux vieux mots : *pimper*, qui signifie *parer*, et *souef* (*suavis*), qui veut dire *doux, agréable.*

CLÉONTE. — Sa conversation est charmante.

COVIELLE. — Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE. — Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

COVIELLE. — Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE. — Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles[1].

COVIELLE. — Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE. — Moi, j'aimerais mieux mourir ; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE. — Le moyen, si vous la trouvez si parfaite ?

CLÉONTE. — C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur : à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X

CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE[2]

NICOLE, à Lucile. — Pour moi j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE. — Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

CLÉONTE, à Covielle. — Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE. — Je veux vous imiter.

LUCILE. — Qu'est-ce donc, Cléonte ? qu'avez-vous ?

NICOLE. — Qu'as-tu donc, Covielle ?

LUCILE. — Quel chagrin vous possède ?

NICOLE. — Quelle mauvaise humeur te tient ?

LUCILE. — Êtes-vous muet, Cléonte ?

NICOLE. — As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE. — Que voilà qui est scélérat !

COVIELLE. — Que cela est Judas[3] !

1. Comparez la tirade d'Éliante dans le *Misanthrope* (Acte II, sc. IV.)

2. Cette scène de brouille et de raccommodement rappelle les scènes analogues du *Dépit amoureux* et du *Tartuffe*, les deux scènes du *Dépit amoureux* surtout ; seulement il n'y a plus ici qu'une seule scène, un quatuor au lieu de deux duos successifs.

3. *Que cela est Judas !* que cela est digne de Judas, que cela est bien d'un traître !

LUCILE. — Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE, à Covielle. — Ah! ah! on voit ce qu'on a fait.

NICOLE. — Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre[1].

COVIELLE, à Cléonte. — On a deviné l'enclouure[2].

LUCILE. — N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

CLÉONTE. — Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas comme vous pensez de votre infidélité, que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

COVIELLE, à Nicole. — Queussi, queumi[3].

LUCILE. — Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE. — Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE, à Covielle. — Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE. — Je ne veux rien entendre.

LUCILE[4]. — Sachez que ce matin...

CLÉONTE. — Non, vous dis-je.

NICOLE. — Apprends que...

COVIELLE. — Non, traîtresse.

LUCILE. — Écoutez.

CLÉONTE. — Point d'affaire.

NICOLE. — Laisse-moi dire.

COVIELLE. — Je suis sourd.

LUCILE. — Cléonte.

CLÉONTE. — Non.

NICOLE. — Covielle.

1. *Prendre la chèvre*, se fâcher, se piquer, imiter la chèvre, bête capricieuse, bondissante, emportée.

2. L'*enclouure*, voy. *l'Etourdi* (Acte II, sc. IV.)

3. *Queussi*, *queumi*, moi de même; expression empruntée au patois des paysans.

4. Il y a ici un jeu de scène amusant: Cléonte et Covielle font mine de vouloir s'en aller; Lucile et Nicole les suivent en parlant.

COVIELLE. — Point.

LUCILE. — Arrêtez.

CLÉONTE. — Chansons.

NICOLE. — Entends-moi.

COVIELLE. — Bagatelles.

LUCILE. — Un moment.

CLÉONTE. — Point du tout.

NICOLE. — Un peu de patience.

COVIELLE. — Tarare[1].

LUCILE. — Deux paroles.

CLÉONTE. — Non, c'en est fait.

NICOLE. — Un mot.

COVIELLE. — Plus de commerce[2].

LUCILE. — Hé bien ! puisque vous ne voulez-pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE. — Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE. — Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE[3]. — Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE. — Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE. —Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE. — Dites-moi...

LUCILE. — Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE. — Conte-moi...

NICOLE. — Non, je ne conte rien.

CLÉONTE. — De grâce.

LUCILE. — Non, vous dis-je.

COVIELLE. — Par charité.

NICOLE. — Point d'affaire.

CLÉONTE. — Je vous en prie.

LUCILE. — Laissez-moi.

COVIELLE. — Je t'en conjure.

NICOLE. — Ote-toi de là.

CLÉONTE. — Lucile.

LUCILE. — Non.

COVIELLE. — Nicole.

NICOLE. — Point.

CLÉONTE. — Au nom des Dieux !

1. *Tarare*. Exclamation sans signification précise et qui traduit un refus moqueur.

2. *Plus de commerce*, c.-à d. plus de relations.

3. Même jeu de scène que plus haut. A leur tour Lucile et Nicole remontent vers le fond du théâtre et font mine de vouloir s'en aller; Cléonte et Covielle les suivent à leur tour.

LUCILE. — Je ne veux pas.

COVIELLE. — Parle-moi.

NICOLE. — Point du tout.

CLÉONTE. — Éclaircissez mes doutes.

LUCILE. — Non : je n'en ferai rien.

COVIELLE. — Guéris-moi l'esprit.

NICOLE. — Non, il ne me plaît pas.

CLÉONTE. — Hé bien ! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois, et je vais, loin de vous, mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE, à Nicole. — Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE, à Cléonte qui veut sortir. — Cléonte.

NICOLE, à Covielle qui suit son maître. — Covielle.

CLÉONTE, s'arrêtant. — Eh ?

COVIELLE, s'arrêtant aussi. — Plaît-il ?

LUCILE. — Où allez-vous ?

CLÉONTE. — Où je vous ai dit.

COVIELLE. — Nous allons mourir.

LUCILE. — Vous allez mourir, Cléonte ?

CLÉONTE. — Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE. — Moi, je veux que vous mouriez ?

CLÉONTE. — Oui, vous le voulez.

LUCILE. — Qui vous le dit ?

CLÉONTE, s'approchant de Lucile. — N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons ?

LUCILE. — Est-ce ma faute ? et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermone sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir[1] ?

NICOLE, à Covielle. — Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE. — Ne me trompez-vous point, Lucile ?

COVIELLE, à Nicole. — Ne m'en donnes-tu point à garder ?

LUCILE, à Cléonte. — Il n'est rien de plus vrai.

1. C'est-à-dire nous représente tous les hommes comme... Comparez le dernier vers de la scène III de l'acte IV du *Misanthrope*.

2. C.-à-d. ne cherches-tu pas à m'abuser ?

NICOLE, *à Covielle*. — C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, *à Cléonte*. — Nous rendrons-nous à cela ?

CLÉONTE. — Ah ! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur ! et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime [1] !

COVIELLE. — Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là !

SCÈNE XI

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

MADAME JOURDAIN. — Je suis bien aise de vous voir, Cléonte, et vous voilà tout à propos. Mon mari vient ; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE. — Ah ! Madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs ! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant ? une faveur plus précieuse ?

SCÈNE XII

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLÉONTE. — Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même ; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN. — Avant que de vous rendre réponse, Monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE. — Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup. On tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments sur cette matière un peu plus délicats : je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des

1. *Se laisse persuader aux personnes*, pour ; par les personnes.

charges honorables. Je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de services, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable. Mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres en ma place croiraient pouvoir prétendre, et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — Touchez là, Monsieur : ma fille n'est pas à vous.

CLÉONTE. — Comment?

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous donc dire avec gentilhomme? est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis[1]?

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, ma femme : je vous voir venir.

MADAME JOURDAIN. — Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie[2]?

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà pas le coup de langue ?

MADAME JOURDAIN. — Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien?

MONSIEUR JOURDAIN. — Peste soit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN. — Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre[3], et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE. — Cela est vrai. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu[4].

MONSIEUR JOURDAIN. — Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur, et je la veux faire marquise.

1. Locution proverbiale qui signifie : « Sommes-nous donc issus de si noble race ? »

2. C.-à-d. d'ailleurs que de bonne bourgeoisie.

3. *Qui lui soit propre*, qui lui convienne et lui plaise.

4. *Malitorne*, du latin *male tornatus*, maladroit, qui ne peut rien faire de bien, ni à propos. — *Dadais*, mot fait sur le modèle du mot *dada*, et qui donne l'idée d'un esprit enfantin et niais.

MADAME JOURDAIN. — Marquise?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN. — Hélas! Dieu m'en garde!

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN. — C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman[1]. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-Dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. « Voyez-vous, dirait-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse? c'est la fille de Monsieur Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous[2]. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent[3]. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde, et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens. » Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, à qui je puisse dire : « Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi. »

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà bien des sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage : ma fille sera marquise en dépit de tout le monde; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse. (Il sort.)

MADAME JOURDAIN. — Cléonte, ne perdez point courage encore. Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

1. Comparez dans Cervantès la conversation de Sancho Panza et de sa femme : « Ce serait gentil, dit celle-ci, de marier notre Marie Sancha à quelque méchant hobereau, à quelque comte à trente-six quartiers, qui, à la première fantaisie, lui chanterait pouille en l'appelant vilaine, fille de manant, pioche-terre et de paysanne tourne-fuseau ! »

2. *Jouer à la Madame*, se dit des petites filles qui s'amusent ensemble à contrefaire les dames.

3. La porte du cimetière des Saints-Innocents, qui se trouvait sur l'emplacement en partie occupé aujourd'hui par les halles. C'était le quartier des marchandes.

SCÈNE XIII

CLÉONTE, COVIELLE.

COVIELLE. — Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux sentiments.

CLÉONTE. — Que veux-tu? j'ai un scrupule là-dessus, que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE. — Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il est fou? et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères?

CLÉONTE. — Tu as raison; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE, riant. — Ah, ah, ah!

CLÉONTE. — De quoi ris-tu?

COVIELLE. — D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE. — Comment?

COVIELLE. — L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE. — Quoi donc?

COVIELLE. — Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle[1] que je veux faire à notre ridicule[2]. Tout cela sent un peu sa comédie; mais avec lui on peut hasarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts: laissez-moi faire seulement.

CLÉONTE. — Mais apprends-moi...

COVIELLE. — Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous, le voilà qui revient.

SCÈNE XIV

MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN. — Que diable est-ce là! Ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher[3]; et moi je ne vois

1. *Bourle* ou *bourde*, vient de l'italien *burlare*, se moquer, se jouer de quelqu'un, faire un tour, une niche à quelqu'un.

2. *Ridicule*. Nous avons déjà plusieurs fois rencontré ce même mot employé comme substantif.

3. C.-à-d. ils ont toujours les grands seigneurs à me reprocher

rien de si beau que de hanter les grands seigneurs : il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

LE LAQUAIS. — Monsieur, voici Monsieur le Comte, et une dame qu'il mène par la main.

MONSIEUR JOURDAIN. — Hé mon Dieu ! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XV

DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

LE LAQUAIS. — Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE. — Voilà qui est bien.

DORIMÈNE. — Je ne sais pas, Dorante, je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE. — Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler [1], puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison ni la mienne ?

DORIMÈNE. — Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté [2] qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé ; les déclarations sont venues ensuite, qui après elles ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point, et, pied à pied, vous gagnez mes résolutions [3]. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE. — Ma foi ! Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie. A quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMÈNE. — Mon Dieu ! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble ; et les

1. *Régaler*, doit s'entendre ici non seulement du festin commandé par Dorante, mais aussi du concert, du ballet, etc.

2. *Une civile opiniâtreté*, une opiniâtreté aimable, charmante.

3. C.-à-d., vous me forcez à céder malgré mes résolutions.

deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE. — Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE. — Enfin j'en reviens toujours là: les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons : l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez; et je ne veux point cela.

DORANTE. — Ah! Madame, ce sont des bagatelles; et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE. — Je sais ce que je dis; et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE. — Eh! Madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XVI

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, LAQUAIS.

MONSIEUR JOURDAIN, après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène. — Un peu plus loin, Madame.

DORIMÈNE. — Comment?

MONSIEUR JOURDAIN. — Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE. — Quoi donc?

MONSIEUR JOURDAIN. — Reculez un peu, pour la troisième.

DORANTE. — Madame, Monsieur Jourdain sait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné pour être si heureux que d'avoir le bonheur que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE. — Monsieur Jourdain, en voilà assez : Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (Bas, à Dorimène.) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE, bas, à Dorante — Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE. — Madame, voilà le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE. — Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE. — J'ai beaucoup d'estime pour lui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, bas, à M. Jourdain. — Prenez bien garde au moins à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ne pourrais-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE. — Comment? gardez-vous en bien : cela serait vilain à vous; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE. — Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante. — Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE, bas, à M. Jourdain. — J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante. — Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE. — Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE. — C'est bien de la grâce qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame, c'est vous qui faites les grâces; et...

DORANTE. — Songeons à manger.

LE LAQUAIS. — Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE. — Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, et font le troisième intermède ; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

DORANTE, DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN,
DEUX MUSICIENS, UNE MUSICIENNE, LAQUAIS.

DORIMÈNE. — Comment, Dorante? voilà un repas tout à fait magnifique!

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous vous moquez, Madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert. (Tous se mettent à table.)

DORANTE. — Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte, et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en était mêlé, tout serait dans les règles; il y aurait partout de l'élégance et de l'érudition, il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive, à biseau doré[1], relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant[2]; d'un carré de mouton gourmandé de persil[3]; d'une longe de veau de rivière[4], longue comme cela, blanche, délicate, et qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et pour son opéra[5], d'une soupe à bouillon perlé[6], soutenue d'un gros dindon cantonné[7] de pigeonneaux, et couronné d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais pour moi, je vous avoue mon ignorance; et comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert[8].

DORIMÈNE. — Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah ! que voilà de belles mains !

DORIMÈNE. — Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain,

1. *Un pain de rive* est un pain qui, ayant été placé au bord du four, et n'ayant pas été en contact avec les autres pains, est bien cuit sur les bords et a *un biseau doré* au lieu de cette *baisure* qu'ont les pains qui se sont touchés dans le four.

2. *Armé d'un vert qui n'est pas trop commandant*, ayant encore, mais sans trop le faire sentir, un bouquet de jeunesse.

3. *Gourmandé*, mot de la langue culinaire, pour lardé, piqué.

4. *Veau de rivière*, veau élevé en Normandie, dans les prairies qu'arrose la Seine.

5. *Opéra*, chef-d'œuvre, œuvre capitale, souvent employé dans ce sens au XVIIe siècle.

6 *Bouillon perlé*, où il y a de petits yeux qui ressemblent à des perles.

7. *Cantonné*, flanqué, expression empruntée au blason et qui signifie: ayant à ses quatre coins; on dit une croix *cantonnée* de quatre étoiles.

8. Comparez à ce portrait de Damis celui de Cliton dans La Bruyère (Chap *De l'Homme*).

mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN. — Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler; ce ne serait pas agir en galant homme, et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE. — Vous êtes bien dégoûté.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous avez trop de bonté...

DORANTE. — Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, et à ces Messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter un air à boire.

DORIMÈNE. — C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique; et je me vois ici admirablement régalée.

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame, ce n'est pas...

DORANTE. — Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs; ce qu'ils nous feront entendre vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

Les musiciens et la musicienne prennent des verres, chantent deux chansons à boire, et sont soutenus de toute la symphonie.)

PREMIÈRE CHANSON A BOIRE.

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour.
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous et le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour :
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECONDE CHANSON A BOIRE.

Buvons, chers amis, buvons:
Le temps qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a passé l'onde noire[1],

1. L'*onde noire*, allusion au Styx, fleuve des enfers que, d'après la croyance des anciens, l'on traversait après la mort.

Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.
Les biens, le savoir et la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux,
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

Sus, sus, du vin partout, versez, garçons, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on[1] *vous dise : Assez.*

DORIMÈNE. — Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter, et cela est tout à fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE. — Ouais! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensais.

DORANTE. — Comment, Madame? pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.

DORIMÈNE. — Encore!

DORANTE, à Dorimène. — Vous ne le connaissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN. — Elle me connaîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE. — Oh! je le quitte[2].

DORANTE. — Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain, Madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMÈNE. — Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN. — Si je pouvais ravir votre cœur, je serais...

1. *Tant qu'on vous dise*, jusqu'à ce qu'on vous dise.

2. *Je le quitte*, je renonce à lutter contre lui.

SCÈNE II

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, MUSICIENNE, LAQUAIS.

MADAME JOURDAIN. — Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas [1], et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien, et c'est ainsi que vous festinez les dames [2] en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener?

DORANTE. — Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régale à Madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN. — Ce sont des chansons que cela : je sais ce que je sais.

DORANTE. — Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, et je vois assez clair; il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grand-Dame, cela n'est ni beau ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE. — Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante,

1. Le théâtre que fait dresser Covielle pour la réception de M. Jourdain en qualité de mamamouchi.

2. *Festinez les dames.* Ce verbe ordinairement neutre est pris ici dans le sens actif, et signifie : *servir un festin à...* C'est une expression tout à fait familière et qui, par conséquent, a sa place dans la bouche de madame Jourdain.

vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE, suivant Dorimène qui sort. — Madame, holà! Madame, où courez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame! — Monsieur le Comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener. Ah! impertinente que vous êtes! voilà de vos beaux faits; vous me venez faire des affronts devant tout le monde, et vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

MADAME JOURDAIN. — Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne sais qui me tient[1], maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(On ôte la table.)

MADAME JOURDAIN, sortant. — Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous faites bien d'éviter ma colère. Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses, et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE III

COVIELLE, déguisé[2], MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

COVIELLE. — Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, Monsieur.

COVIELLE. — Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN. — Moi?

COVIELLE. — Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN. — Pour me baiser!

COVIELLE. — Oui. J'étais grand ami de feu Monsieur votre père.

MONSIEUR JOURDAIN. — De feu Monsieur mon père!

COVIELLE. — Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

1. *Qui*, pour ce qui.
2. *Deguisé*. Il a une longue barbe et un costume oriental.

MONSIEUR JOURDAIN. — Comment dites-vous ?

COVIELLE. — Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon père !

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE. — Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN. — Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE. — Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je ne sais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE. — Comment ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE. — Lui marchand ! C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux ; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

COVIELLE. — Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène ?

COVIELLE. — Depuis avoir connu[1] feu Monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par tout le monde !

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE. — Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours ; et par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle ?

COVIELLE. — Vous savez que le fils du Grand Turc est ici ?

MONSIEUR JOURDAIN. — Moi ? non.

1. *Depuis avoir connu*, c'est-à-dire depuis que j'ai connu

COVIELLE. — Comment? il a un train tout à fait magnifique; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi! je ne savais pas cela.

COVIELLE. — Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand Turc?

COVIELLE. — Oui; et il veut être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Mon gendre, le fils du Grand Turc!

COVIELLE. — Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et après quelques autres discours, il me dit : *Acciam croc soler ouch alla moustaph gidelum amanahem varahini oussere carbulath*[1], c'est-à-dire : « N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme parisien? »

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE. — Oui. Comme je lui eus répondu[2] que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille : « *Ah! me dit-il, marababa sahem,* » c'est-à-dire : « Ah! que je suis amoureux d'elle! »

MONSIEUR JOURDAIN. — *Marababa sahem* veut dire « Ah! que je suis amoureux d'elle »?

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Par ma foi! vous faites bien de me le dire, car pour moi, je n'aurais jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire : « Ah! que je suis amoureux d'elle! » Voilà une langue admirable que ce turc!

COVIELLE. — Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen?*

MONSIEUR JOURDAIN. — *Cacaracamouchen?* Non.

COVIELLE. — C'est-à-dire : « Ma chère âme. »

MONSIEUR JOURDAIN. — *Cacaracamouchen* veut dire « Ma chère âme »?

COVIELLE. — Oui.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà qui est merveilleux! *Caca-*

1. Cette phrase n'a pas de sens, mais quelques mots rappellent des mots turcs, ou arabes. Ainsi *Acciam* se rapproche de *a tchem* qui veut dire *mon argent*, *alla* de *Allah*, *Dieu*, *gidelum* de *guidelum* qui signifie *allons nous-en*. Ces mots sont empruntés à une comédie de Rotrou, *la Sœur*.

2. C'est-à-dire quand je lui eus répondu.

racamouchen, « Ma chère âme ». Dirait-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE. — Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *Mamamouchi* [1], qui est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi?*

COVIELLE. — Oui, *Mamamouchi;* c'est-à-dire, en notre langue, Paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

MONSIEUR JOURDAIN. — Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup, et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE. — Comment? le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il va venir ici?

COVIELLE. — Oui; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE. — Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE. — Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir, on me l'a montré; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir : le voilà.

SCÈNE IV

CLÉONTE, en Turc, avec trois pages, portant sa veste [2]; MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE, déguisé.

CLÉONTE. — *Ambousahim oqui boraf, Iordina, salamalequi* [3].

1. *Mamamouchi* est un mot inventé par Molière, qui n'a de rapport avec aucun mot turc ou arabe; mais il a pris place dans notre langage populaire, et désigne un homme vêtu à la turque : le peuple dit, *se déguiser en mamamouchi*.

2. *Portant sa veste*, tenant relevé par derrière le pan de sa veste, une longue robe portée par les peuples du Levant et qui se mettait par-dessus les autres habits.

3. *Salamalequi*. Ici il faut reconnaître les mots arabes *Salam aleïque* qui signifient : « Que le salut soit sur ta tête. »

COVIELLE. — C'est-à-dire : « Monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. » Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je suis très humble serviteur de son Altesse Turque.

COVIELLE. — *Carigar camboto oustin moraf.*

CLÉONTE. — *Oustin yoc catamalequi basum base alla moran !*

COVIELLE. — Il dit : « Que le Ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents ! »

MONSIEUR JOURDAIN. — Son Altesse Turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE. — *Ossa binamen sadoc babally oracaf ouram.*

CLÉONTE. — *Bel-men.*

COVIELLE. — Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Tant de choses en deux mots?

COVIELLE. — Oui. La langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE V

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE. — Ha, ha, ha. Ma foi ! cela est tout à fait drôle. Quelle dupe ! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah ! ah. Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE. — Ah ! ah ! Covielle, qui t'aurait reconnu? Comme te voilà ajusté !

COVIELLE. — Vous voyez. Ah, ah.

DORANTE. — De quoi ris-tu?

COVIELLE. — D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE. — Comment?

COVIELLE. — Je vous le donnerais en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE. — Je ne devine point le stratagème; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE. — Je sais, Monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE. — Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE. — Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin[1], pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

La cérémonie turque pour ennoblir le Bourgeois se fait en danse et en musique, et compose le quatrième intermède.

Le Mufti, quatre Dervis, six Turcs dansant, six Turcs musiciens, et autres joueurs d'instruments à la turque, sont les acteurs de cette cérémonie.

Le Mufti invoque Mahomet avec les douze Turcs et les quatre Dervis; après on lui amène le Bourgeois, vêtu à la turque, sans turban et sans sabre, auquel il chante ces paroles :

LE MUFTI.

Se ti sabir,
Si respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.
Mi star mufti ;
Ti qui star ti?
Non intendir :
Tazir, tazir[2].

Le Mufti demande, en même langue, aux Turcs assistants de quelle religion est le Bourgois, et ils assurent qu'il est mahométan. Le Mufti invoque Mahomet en langue franque et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

Mahametta per Giourdina,
Mi preyar sera é mattina :
Voler far un Paladina
Dé Giourdina, dé Giourdina.
Dar turbanta, é dar scarcina,
Con galera é brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahametta[3]..., etc.

1. Voy. *Tartuffe*, dernier vers de l'Acte II.

2. Ces deux couplets sont en langue franque. Cette langue, parlée dans les États barbaresques, est un mélange corrompu d'italien, d'espagnol, de portugais, etc., les verbes sont employés à l'infinitif, comme dans le jargon des nègres. Cela veut dire : « Si tu sais réponds, si tu ne sais pas tais-toi. Je suis le Mufti. Toi, qui es-tu? Tu ne comprends pas, tais-toi. » Tout ce qui se dit dans la suite est aussi langue franque, sauf quelques mots turcs.

3. « Mahomet, pour Jourdain, moi prier soir et matin, vouloir faire un Paladin de Jourdain, de Jourdain. Donner turban et donner cimeterre, avec galère et brigantine, pour défendre Palestine ».

Le Mufti demande aux Turcs si le Bourgeois sera ferme dans la religion mahométane, et leur chante ces paroles :

LE MUFTI. — *Star bon Turca Giourdina*[1]*?*
LES TURCS. — *Hi Valla*[2].

Le Mufti danse et chante ces mots :

LE MUFTI. — *Hu la ba ba la chou ba la ba ba la da*[3].

Les Turcs répondent les mêmes vers.

Le Mufti propose de donner le turban au Bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI. — *Ti non star furba?*
LES TURCS. — *No, no, no.*
LE MUFTI. — *Non star furfanta?*
LES TURCS. — *No, no, no.*
LE MUFTI. — *Donar turbanta, donar turbanta*[4].

Les Turcs répètent tout ce qu'a dit le Mufti pour donner le turban au Bourgeois. Le Mufti et les Dervis se coiffent avec des turbans de cérémonies, et l'on présente au Mufti l'Alcoran, qui fait une seconde invocation avec tout le reste de Turcs assistants : après son invocation, il donne au Bourgeois l'épée et chante ces paroles :

LE MUFTI.

Ti star nobilé, é non star fabbola.
Pigliar schiabbola[5].

Les Turcs répètent les mêmes vers, mettant tous le sabre à la main, et six d'entre eux dansent autour du Bourgeois, auquel ils feignent de donner plusieurs coups de sabre.

Le Mufti commande aux Turcs de bâtonner le Bourgeois, et chante les paroles qui suivent :

LE MUFTI.

Dara, dara,
Bastonnara, bastonnara[6].

Les Turcs répètent les mêmes vers, et lui donnent plusieurs coups de bâton en cadence.

Le Mufti, après l'avoir fait bâtonner, lui dit en chantant :

1. « Être bon Turc, Jourdain ? »
2. « Oui, par Dieu. »
3. Ainsi détachées, ces syllabes n'ont aucun sens; rapprochées et rectifiées elles donnent les mots *Allah baba, hou, Allah, baba,* c'est-à-dire : « Dieu, mon père Dieu, Dieu, mon père. »
4. « Toi pas être fourbe ? — Non, non non. — Pas être fripon ? — Non, non, non. — Donner turban, donner turban. »
5. « Toi être noble, et cela pas être fable. Prendre sabre. »
6. « Donner, donner, bâtonner, etc. »

LE MUFTI.

Non tener honta
Questa star ultima affronta[1].

Les Turcs répètent les mêmes vers, le Mufti recommence une invocation, et se retire après la cérémonie avec tous les Turcs, en dansant et chantant avec plusieurs instruments à la turquesque.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

MADAME JOURDAIN. — Ah mon Dieu! miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon que vous allez porter[2]; et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

MONSIEUR JOURDAIN. — Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN. — Comment donc?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi?*

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi*, vous dis-je. Je suis *Mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN. — Quelle bête est-ce là?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mamamouchi*, c'est-à-dire, en notre langue, Paladin.

MADAME JOURDAIN. — Baladin! Êtes-vous en âge de danser des ballets?

MONSIEUR JOURDAIN. — Quelle ignorante! Je dis Paladin : c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MADAME JOURDAIN. — Quelle cérémonie donc?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Mahametta per Iordina.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que cela veut dire?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Iordina*, c'est-à-dire Jourdain.

1. « Ne pas avoir honte : celui-ci être le dernier affront. »

2. *Un momon*, une mascarade. *Porter*, parce que ce mot désigne aussi un défi au jeu de dés qui était *porté* par les masques.

MADAME JOURDAIN. — Hé bien ! quoi, Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Voler far un Paladina de Iordina.*

MADAME JOURDAIN. — Comment?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Dar turbanta con galera.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce à dire, cela?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Per deffender Palestina.*

MADAME JOURDAIN. — Que voulez-vous donc dire?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Dara dara bastonnara.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

MONSIEUR JOURDAIN. — *Non tener honta, questa star l'ultima affronta.*

MADAME JOURDAIN. — Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

MONSIEUR JOURDAIN, chantant et dansant. — *Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da* (Il tombe par terre).

MADAME JOURDAIN. — Hélas ! mon Dieu ! mon mari est devenu fou !

MONSIEUR JOURDAIN. — Paix ! insolente. Portez respect à Monsieur le *Mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN, seule. — Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir. (Apercevant Dorimène et Dorante. Ah ! ah ! voici justement le reste de notre écu[1]. Je ne vois que chagrin de tous côtés. (Elle sort.)

SCÈNE II

DORANTE, DORIMÈNE.

DORANTE. — Oui, Madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, Madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui[2].

DORIMÈNE. — J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE. — Outre cela, nous avons ici, Madame, un ballet

1. Expression empruntée au change des monnaies. C.-à.-d. il ne me manquait plus que cela; voilà qui complète mon malheur.

2. *S'intéresser pour...* au lieu de *s'intéresser à*. Plus loin, scène dernière, nous verrons *s'intéresser* avec *dans* et un nom de chose.

qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre, et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE. — J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions[1] : et, pour rompre le cours[2] à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret; et toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE. — Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution?

DORIMÈNE. — Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu vous n'auriez pas un sou.

DORANTE. — Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur; et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE. — J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme; la figure en est admirable.

SCÈNE III

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

DORANTE. — Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN, après avoir fait les révérences à la turque. — Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions[3].

DORIMÈNE. — J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN. — Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri; je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici, pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

1 Construction fréquente au XVIIe siècle. Aujourd'hui ce serait une faute d'employer le verbe *empêcher* sans régime direct de la personne.

2. *Rompre le cours à...* c.-à-d. arrêter net.

3. Remarquez la sottise de M. Jourdain qui dénature le proverbe

DORIMÈNE. — Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement ; votre cœur lui doit être précieux : et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN. — La possession de mon cœur est une chose qui vous est tout acquise.

DORANTE. — Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa gloire, connaître encore ses amis.

DORIMÈNE. — C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE. — Où est donc Son Altesse Turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN. — Le[1] voilà qui vient; et j'ai envoyé quérir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV

CLÉONTE, habillé en turc, COVIELLE déguisé.
MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE.

DORANTE, à Cléonte. — Monsieur, nous venons faire la révérence à Votre Altesse, comme amis de Monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

MONSIEUR JOURDAIN. — Où est le truchement[2], pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra; et il parle turc à merveille. Holà! où diantre est-il allé? (A Cléonte.) *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande Segnore, grande Segnore, grande Segnore;* et Madame, une *granda Dama, granda Dama.* (Voyant qu'il ne se font point entendre.) *Ahi!* Monsieur, lui *Mamamouchi* français, et Madame *Mamamouchie* française. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprète. (A Covielle qui entre.) Où allez-vous donc? nous ne saurions rien dire sans vous. Dites-lui un peu que Monsieur et Madame sont des personnes de grande qualité qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (A Dorimène et à Dorante.) Vous allez voir comme il va répondre.

1. Régulièrement, il faudrait *la*; mais ici l'accord se fait non avec le mot, mais avec l'idée.
2. *Truchement*, interprète.

COVIELLE. — *Alabala crociam acci boram alabamen.*

CLÉONTE. — *Catalequi tubal ourin soter amalouchan.*

MONSIEUR JOURDAIN. — Voyez-vous?

COVIELLE. — Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille!

MONSIEUR JOURDAIN. — Je vous l'avais bien dit, qu'il parle turc.

DORANTE. — Cela est admirable.

SCÈNE V

LUCILE, MONSIEUR JOURDAIN, CLÉONTE, DORIMÈNE, DORANTE, COVIELLE.

MONSIEUR JOURDAIN. — Venez, ma fille, approchez-vous, et venez donner votre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE. — Comment, mon père, comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

MONSIEUR JOURDAIN. — Non, non, ce n'est pas une comédie; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. (Montrant Cléonte.) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE. — A moi, mon père!

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui, à vous. Allons, touchez-lui la main, et rendez grâces au Ciel de votre bonheur.

LUCILE. — Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN. — Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE. — Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! que de bruit! Allons, vous dis-je. Çà votre main.

LUCILE. — Non, mon père; je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités que de... (Reconnaissant Cléonte.) Il est vrai que vous êtes mon père, je vous dois entière obéissance, et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VI

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE.

MADAME JOURDAIN. — Comment donc? qu'est-ce que c'est que ceci? on dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant[1].

MONSIEUR JOURDAIN. — Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN. — C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cette assemblage[2]?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN. — Avec le fils du Grand Turc?

MONSIEUR JOURDAIN. — Oui. Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire du truchement, et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE. — Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là? vous refusez Son Altesse Turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN. — Mon Dieu! Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE. — C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN. — Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE. — C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages[3].

MADAME JOURDAIN. — Je me passerai bien de votre amitié.

1. *Carême-prenant* se dit, comme nous avons déjà vu, des trois jours de carnaval qui précèdent le mercredi des Cendres, et, par extension, comme ici, des gens qui, pendant ces jours-là, courent les rues en masque.

2. *Assemblage*, non pas mariage, mais réunion de personnes, mise en scène.

3. C.-à-d. qui nous fait nous intéresser à ce qui vous arrive d'avantageux

DORANTE. — Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN. — Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE. — Sans doute.

MADAME JOURDAIN. — Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE. — Que ne fait-on pas pour être grand'Dame?

MADAME JOURDAIN. — Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage se fera.

MADAME JOURDAIN. — Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! que de bruit!

LUCILE. — Ma mère!

MADAME JOURDAIN. — Allez, vous êtes une coquine.

MONSIEUR JOURDAIN, à Madame Jourdain. — Quoi? vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

MADAME JOURDAIN. — Oui; elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE, à Madame Jourdain. — Madame.

MADAME JOURDAIN. — Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE. — Un mot.

MADAME JOURDAIN. — Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, à Monsieur Jourdain. — Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN. — Je n'y consentirai point.

COVIELLE. — Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN. — Non.

MONSIEUR JOURDAIN. — Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN. — Non, je ne veux pas écouter.

MONSIEUR JOURDAIN. — Il vous dira...

MADAME JOURDAIN. — Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN. — Voilà une grande obstination de femme! Cela vous fera-t-il mal, de l'entendre?

COVIELLE. — Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN. — Hé bien! quoi?

COVIELLE, à part. — Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari[1];

1. *Nous ajuster aux visions*. c.-à-d. nous conformer aux visions.

que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc?

MADAME JOURDAIN. — Ah, ah!

COVIELLE. — Et moi, Covielle, qui suis le truchement?

MADAME JOURDAIN. — Ah! comme cela, je me rends.

COVIELLE. — Ne faites pas semblant de rien[1].

MADAME JOURDAIN, haut. — Oui, voilà qui est fait, je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN. — Ah! voilà tout le monde raisonnable. Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN. — Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons quérir un notaire.

DORANTE. — C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que[2] nous nous servirons du même notaire pour nous marier, Madame et moi.

MADAME JOURDAIN. — Je consens aussi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante. — C'est pour lui faire accroire.

DORANTE, bas, à M. Jourdain. — Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN. — Bon, bon. (Haut.) Qu'on aille vite quérir le notaire.

DORANTE. — Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse Turque.

MONSIEUR JOURDAIN. — C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN. — Et Nicole?

MONSIEUR JOURDAIN. — Je la donne au truchement; et ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE. — Monsieur, je vous remercie. (A part.) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

(La comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé[3].)

1. *Ne faites pas semblant de rien*, aujourd'hui nous disons ne faites semblant de rien.

2. *C'est que*, pour : je vous dirai une chose, c'est que...

3. Ce ballet est le ballet des nations que le manque de place ne nous permet pas de reproduire ici.

PSYCHÉ

(1671)

NOTICE

« Le 17 de ce mois (janvier 1671), dit la *Gazette*, Leurs Majestés, avec lesquelles étaient Monseigneur le Dauphin, Monsieur, Mesdemoiselles d'Orléans et tous les seigneurs et dames de la cour, prirent pour la première fois dans la salle des machines, au palais des Tuileries, le divertissement d'un grand ballet dansé dans les entr'actes de la comédie de *Psyché*. Ce pompeux divertissement fut continué le 19 en présence du nonce du pape, de l'ambassadeur de Venise et de quelques autres ministres qui en admirèrent la magnificence et la galanterie, avouant, avec grand nombre d'autres étrangers, qu'il n'y a que la cour de France et son incomparable monarque qui puissent produire de si charmants et si éclatants spectacles. »

C'est sur l'ordre du roi, qui lui avait commandé pour le carnaval de cette année 1671 une pièce à grand spectacle, que Molière avait composé *Psyché*. Il en devait l'idée première à son ami La Fontaine, qui, deux ans auparavant, en 1669, avait tiré de l'*Ane d'or* d'Apulée le délicieux roman des *Amours de Psyché*. Mais, pris de court et pressé par le temps comme il ne l'avait jamais été, Molière n'eut pas le loisir d'écrire la pièce tout entière. Force lui fut donc d'inaugurer le système de la collaboration, dont on a tant abusé depuis. Après avoir réglé le plan de sa comédie, en avoir arrêté et disposé les principales scènes, il s'adressa à Quinault pour « les paroles qui se chantent », à Lully qui, outre la musique, écrivit la plainte italienne du premier intermède, et surtout à Corneille qui, en quinze jours, composa le second et le troisième acte, sauf la première scène de chacun d'eux, le quatrième et le cinquième acte tout entiers. Il n'y a donc que le prologue, le premier acte, la première scène du second et la première du troisième qui soient de

Molière [1]. Comme nous en avertit un avis du libraire au lecteur (avis rédigé par Molière), c'est grâce à cette collaboration heureuse que Sa Majesté s'est trouvée servie dans le temps qu'elle avait ordonné.

Sur le théâtre du Palais-Royal, où elle fut jouée le 24 juillet 1671, *Psyché* retrouva le succès obtenu aux Tuileries. Mais ce fut surtout la magnificence de la mise en scène qui charma les spectateurs. Les Parisiens surent gré à Molière d'avoir fait autant de frais pour eux que pour la cour. Et en effet, le poète pour cette représentation avait bouleversé son théâtre. Afin de le rendre « propre aux machines », il l'avait en partie démoli et reconstruit. Aussi le gazetier Robinet constatait-il avec satisfaction que *Psyché*

> ... Ainsi qu'aux Tuileries
> Avait même ornements,
> Même éclat, mêmes agréments,

et qu'on y retrouvait

> Les divers changements de scène,
> Les mers, les jardins, les déserts,
> Les palais, les cieux, les enfers,
> Les mêmes dieux, mêmes déesses,
> Les machines et les entrées,
> Qui furent là tant admirées.

Aujourd'hui, difficiles et blasés comme nous le sommes sur les pièces à grands spectacles et les trucs des machinistes, nous nous montrons beaucoup moins sensibles au char aérien qui amène Vénus sur la terre, aux ficelles qui emportent l'Amour au ciel, au nuage qui enveloppe les deux sœurs de Psyché, aux enfers avec leur mer de feu, etc., etc., qu'aux vers dont la forme libre et variée, la facilité merveilleuse, la grâce poétique rappellent ceux d'*Amphitryon*.

PSYCHÉ

Dans un prologue, dont les principaux personnages sont des dryades, des silvains, des naïades, etc., Vénus se plaint que les mortels la délaissent pour Psyché, et que le ridicule de leur fol

1. Il n'est pas superflu de préciser quelles sont les parties de *Psyché* qui appartiennent en propre à Molière. M. Paul de Saint-Victor a reconnu et admiré, dans la première scène du second acte, la grande voix tragique de Corneille. Dans Psyché consolant son père, il a retrouvé une héroïne cornélienne, la sœur de Rodogune et d'Émilie. Or cette scène n'est pas de Corneille, mais de Molière. Nous ne donnons, bien entendu, dans nos extraits, que des scènes composées par le poète comique.

entêtement lui oppose une petite fille. Elle ordonne à son fils, l'Amour, de la venger. Celui-ci s'envole, et la scène, qui représentait un lieu champêtre, change soudain : on aperçoit une grande ville avec des palais et des maisons de différents ordres d'architecture. C'est ici que commence le premier acte. Dans une première scène, Aglaure et Cidippe, les deux sœurs de Psyché, se plaignent que tout l'univers soit soumis aux attraits de leur cadette et que personne ne se présente à leurs fers. Justement deux jeunes princes récemment arrivés, Agénor et Cléomène, n'ont d'yeux et d'honneurs que pour Psyché, et tous deux le déclarent franchement aux sœurs jalouses. A ce moment arrive Psyché.

PSYCHÉ, CIDIPPE, AGLAURE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR

CIDIPPE.

Venez jouir, ma sœur, de ce qu'on vous apprête.

AGLAURE.

Préparez vos attraits à recevoir ici
Le triomphe nouveau d'une illustre conquête.

CIDIPPE.

Ces princes ont tous deux si bien senti vos coups,
Qu'à vous le découvrir leur bouche se dispose.

PSYCHÉ.

Du sujet qui les tient si rêveurs parmi nous
Je ne me croyais pas la cause,
Et j'aurais cru toute autre chose
En les voyant parler à vous.

AGLAURE.

N'ayant ni beauté, ni naissance
A pouvoir mériter leur amour et leurs soins,
Ils nous favorisent au moins
De l'honneur de la confidence.

CLÉOMÈNE.

L'aveu qu'il nous faut faire à vos divins appas
Est sans doute, Madame, un aveu téméraire ;
Mais tant de cœurs près du trépas
Sont par de tels aveux forcés à vous déplaire,
Que vous êtes réduite à ne les punir pas
Des foudres de votre colère.
Vous voyez en nous deux amis
Qu'un doux rapport d'humeurs sut joindre dès l'enfance ;
Et ces tendres liens se sont vus affermis
Par cent combats d'estime et de reconnoissance.
Du Destin ennemi les assauts rigoureux,

Les mépris de la mort et l'aspect des supplices,
Par d'illustres éclats de mutuels offices,
Ont de notre amitié signalé les beaux nœuds :
Mais à quelques essais qu'elle se soit trouvée,
Son grand triomphe est en ce jour,
Et rien ne fait tant voir sa constance éprouvée,
Que de se conserver au milieu de l'amour.
Oui, malgré tant d'appas, son illustre constance
Aux lois qu'elle nous fait a soumis tous nos vœux ;
Elle vient d'une douce et pleine déférence
Remettre à votre choix le succès de nos feux ;
Et, pour donner un poids à notre concurrence[1]
Qui des raisons d'État entraîne la balance
Sur le choix de l'un de nous deux,
Cette même amitié s'offre, sans répugnance,
D'unir nos deux États au sort du plus heureux.

AGÉNOR.

Oui, de ces deux États, Madame,
Que sous votre heureux choix nous nous offrons d'unir,
Nous voulons faire à notre flamme
Un secours pour vous obtenir.
Ce que, pour ce bonheur, près du Roi votre père,
Nous nous sacrifions tous deux,
N'a rien de difficile à nos cœurs amoureux,
Et c'est au plus heureux faire un don nécessaire
D'un pouvoir dont le malheureux,
Madame, n'aura plus affaire.

PSYCHÉ.

Le choix que vous m'offrez, Princes, montre à mes yeux
De quoi remplir les vœux de l'âme la plus fière,
Et vous me le parez tous deux d'une manière
Qu'on ne peut rien offrir qui soit plus précieux.
Vos feux, votre amitié, votre vertu suprême,
Tout me relève en vous l'offre de votre foi,
Et j'y vois un mérite à s'opposer lui-même
A ce que vous voulez de moi[2].
Ce n'est pas à mon cœur qu'il faut que je défère
Pour entrer sous de tels liens ;
Ma main, pour se donner, attend l'ordre d'un père,
Et mes sœurs ont des droits qui vont devant les miens.

1. *Concurrence*, rivalité.
2. C.-à-d. c'est le mérite de ce que vous m'offrez qui s'oppose a ce que vous voulez de moi.

Mais, si l'on me rendait sur mes vœux absolue,
Vous y pourriez avoir trop de part à la fois,
Et toute mon estime entre vous suspendue
Ne pourrait sur aucun laisser tomber mon choix.
  A l'ardeur de votre poursuite
Je répondrais assez de mes vœux les plus doux;
  Mais c'est parmi tant de mérite
Trop que deux cœurs pour moi, trop peu qu'un cœur pour vous.
De mes plus doux souhaits j'aurais l'âme gênée
  A l'effort de votre amitié[1],
Et j'y vois l'un de vous prendre une destinée
  A me faire trop de pitié.
Oui, Princes, à tous ceux dont l'amour suit le vôtre[2]
Je vous préférerais tous deux avec ardeur;
  Mais je n'aurais jamais le cœur
De pouvoir préferer l'un de vous deux à l'autre.
  A celui que je choisirais
Ma tendresse ferait un trop grand sacrifice,
Et je m'imputerais à barbare injustice
  Le tort qu'à l'autre je ferais.
Oui, tous deux vous brillez de trop de grandeur d'âme,
  Pour en faire aucun malheureux,
Et vous devez chercher dans l'amoureuse flamme
  Le moyen d'être heureux tous deux.
  Si votre cœur me considère
Assez pour me souffrir de[3] disposer de vous,
  J'ai deux sœurs capables de plaire,
Qui peuvent bien vous faire un destin assez doux,
Et l'amitié me rend leur personne assez chère,
  Pour vous souhaiter leurs époux.

CLÉOMÈNE.

  Un cœur dont l'amour est extrême
  Peut-il bien consentir, hélas!
  D'être donné par ce qu'il aime?
Sur nos deux cœurs, Madame, à vos divins appas
  Nous donnons un pouvoir suprême;
  Disposez-en pour le trépas,
  Mais pour une autre que vous-même,
Ayez cette bonté de n'en disposer pas.

1 C.-a-d. l'effort qu'aurait à se faire votre amitié mettrait dans mon âme un tourment trop grand.

2. *Suit le vôtre*, est égal au vôtre.

3. *Me souffrir de*, c.-a-d. me permette de disposer...

AGÉNOR.

Aux Princesses, Madame, on ferait trop d'outrage,
Et c'est pour leurs attraits un indigne partage
Que les restes d'une autre ardeur :
Il faut d'un premier feu la pureté fidèle,
Pour aspirer à cet honneur
Où votre bonté nous appelle,
Et chacune mérite un cœur
Qui n'ait soupiré que pour elle.

AGLAURE.

Il me semble, sans nul courroux,
Qu'avant que de vous en défendre,
Princes, vous deviez bien attendre
Qu'on se fût expliqué sur vous.
Nous croyez-vous un cœur si facile et si tendre?
Et lorsqu'on parle ici de vous donner à nous,
Savez-vous si l'on veut vous prendre[1] ?

CIDIPPE.

Je pense que l'on a d'assez hauts sentiments
Pour refuser un cœur qu'il faut qu'on sollicite,
Et qu'on ne veut devoir qu'à son propre mérite
La conquête de ses amants.

PSYCHÉ.

J'ai cru pour vous, mes sœurs, une gloire assez grande,
Si la possession d'un mérite si haut....

LYCAS, PSYCHÉ, AGLAURE, CIDIPPE, CLÉOMÈNE, AGÉNOR.

LYCAS, *à Psyché.*

Ah! Madame!

PSYCHÉ.

Qu'as-tu?

LYCAS.

Le Roi...

PSYCHÉ.

Quoi?

LYCAS.

Vous demande.

PSYCHÉ.

De ce trouble si grand que faut-il que j'attende?

1. Comp. les *Femmes savantes*, p. 455, la réponse d'Armande à Clitandre.

LYCAS.

Vous ne le saurez que trop tôt.

PSYCHÉ.

Hélas! que pour le Roi tu me donnes à craindre!

LYCAS.

Ne craignez que pour vous, c'est vous que l'on doit plaindre.

PSYCHÉ.

C'est pour louer le Ciel et me voir hors d'effroi
De savoir que je n'aie à craindre que pour moi.
Mais apprends-moi, Lycas, le sujet qui te touche.

LYCAS.

Souffrez que j'obéisse à qui m'envoie ici,
Madame, et qu'on vous laisse apprendre de sa bouche
Ce qui peut m'affliger ainsi.

PSYCHÉ.

Allons savoir sur quoi l'on craint tant ma faiblesse.

AGLAURE, CIDIPPE, LYCAS.

AGLAURE.

Si ton ordre n'est pas jusqu'à nous étendu,
Dis-nous quel grand malheur nous couvre ta tristesse.

LYCAS.

Hélas! ce grand malheur dans la cour répandu,
Voyez-le vous-même, Princesse,
Dans l'oracle qu'au Roi les Destins ont rendu.
Voici ses propres mots, que la douleur, Madame,
A gravés au fond de mon âme :
Que l'on ne pense nullement
A vouloir de Psyché conclure l'hyménée;
Mais qu'au sommet d'un mont elle soit promptement
En pompe funèbre menée,
Et que de tous abandonnée,
Pour époux elle attende en ces lieux constamment[1]
Un monstre dont on a la vue empoisonnée,
Un serpent qui répand son venin en tous lieux,
Et trouble dans sa rage et la terre et les cieux.
Après un arrêt si sévère,
Je vous quitte, et vous laisse à juger entre vous
Si par de plus cruels et plus sensibles coups
Tous les Dieux nous pouvaient expliquer leur colère.

1. *Constamment*, avec constance.

AGLAURE, CIDIPPE.

CIDIPPE.

Ma sœur, que sentez-vous à ce soudain malheur
Où nous voyons Psyché par les Destins plongée?

AGLAURE.

Mais vous, que sentez-vous, ma sœur?

CIDIPPE.

A ne vous point mentir, je sens que dans mon cœur
Je n'en suis pas trop affligée.

AGLAURE.

Moi, je sens quelque chose au mien
Qui ressemble assez à la joie.
Allons, le Destin nous envoie
Un mal que nous pouvons regarder comme un bien.

(ACTE Ier, SCÈNES III-VI.)

Ici finit le premier acte. Au commencement du second la scène représente des rochers affreux, et font voir en éloignement une grotte effroyable. Là se retrouvent Psyché et le roi, son père [1] :

PSYCHÉ.

De vos larmes, Seigneur, la source m'est bien chère;
Mais c'est trop aux bontés que vous avez pour moi
Que de laisser régner les tendresses de père
Jusque dans les yeux d'un grand roi.
Ce qu'on vous voit ici donner à la nature
Au rang que vous tenez, Seigneur, fait trop d'injure,
Et j'en dois refuser les touchantes faveurs :
Laissez moins sur votre sagesse
Prendre d'empire à vos douleurs,
Et cessez d'honorer mon destin par des pleurs
Qui dans le cœur d'un roi montrent de la foiblesse [2].

LE ROI.

Ah! ma fille à ces pleurs laisse mes yeux ouverts;

1. Cet acte commence après un intermède dans lequel une troupe de personnes affligées sont venues déplorer en italien la disgrâce de Psyché. Les paroles et la musique de cet intermède sont de Lully.

2. Comparez la scène II de l'acte I de l'*Andromède* de Corneille.

Mon deuil est raisonnable, encor qu'il soit extrême;
Et lorsque pour toujours on perd ce que je perds,
La sagesse, crois-moi, peut pleurer elle-même.
En vain l'orgueil du diadème
Veut qu'on soit insensible à ces cruels revers,
En vain de la raison les secours sont offerts,
Pour vouloir d'un œil sec voir mourir ce qu'on aime :
L'effort en est barbare aux yeux de l'univers,
Et c'est brutalité plus que vertu suprême.
Je ne veux point dans cette adversité
Parer mon cœur d'insensibilité,
Et cacher l'ennui qui me touche;
Je renonce à la vanité
De cette dureté farouche
Que l'on appelle fermeté;
Et de quelque façon qu'on nomme
Cette vive douleur dont je ressens les coups,
Je veux bien l'étaler, ma fille, aux yeux de tous,
Et dans le cœur d'un roi montrer le cœur d'un homme.

PSYCHÉ.

Je ne mérite pas cette grande douleur :
Opposez, opposez un peu de résistance
Aux droits qu'elle prend sur un cœur
Dont mille événements ont marqué la puissance.
Quoi ? faut-il que pour moi vous renonciez, Seigneur,
A cette royale constance
Dont vous avez fait voir dans les coups du malheur
Une fameuse expérience ?

LE ROI.

La constance est facile en mille occasions.
Toutes les révolutions
Où nous peut exposer la fortune inhumaine,
La perte des grandeurs, les persécutions,
Le poison de l'envie et les traits de la haine,
N'ont rien que ne puissent sans peine
Braver les résolutions
D'une âme où la raison est un peu souveraine;
Mais ce qui porte des rigueurs
A faire succomber les cœurs
Sous le poids des douleurs amères,
Ce sont, ce sont les rudes traits
De ces fatalités sévères

Qui nous enlèvent pour jamais
Les personnes qui nous sont chères.
La raison contre de tels coups
N'offre point d'armes secourables;
Et voilà des Dieux en courroux
Les foudres les plus redoutables
Qui se puissent lancer sur nous.

PSYCHÉ.

Seigneur, une douceur ici vous est offerte :
Votre hymen a reçu plus d'un présent des Dieux,
Et, par une faveur ouverte[1],
Ils ne vous ôtent rien, en m'ôtant à vos yeux,
Dont ils n'aient pris le soin de réparer la perte.
Il vous reste de quoi consoler vos douleurs ;
Et cette loi du Ciel, que vous nommez cruelle,
Dans les deux Princesses mes sœurs
Laisse à l'amitié paternelle
Où placer toutes ses douceurs.

LE ROI.

Ah ! de mes maux soulagement frivole !
Rien, rien ne s'offre à moi qui de toi me console;
C'est sur mes déplaisirs que j'ai les yeux ouverts,
Et dans un destin si funeste,
Je regarde ce que je perds
Et ne vois point ce qui me reste.

PSYCHÉ.

Vous savez mieux que moi qu'aux volontés des Dieux,
Seigneur, il faut régler les nôtres,
Et je ne puis vous dire, en ces tristes adieux,
Que ce que beaucoup mieux vous pouvez dire aux autres.
Ces Dieux sont maîtres souverains
Des présents qu'ils daignent nous faire;
Ils ne les laissent dans nos mains
Qu'autant de temps qu'il peut leur plaire :
Lorsqu'ils viennent les retirer,
On n'a nul droit de murmurer
Des grâces que leur main ne veut plus nous étendre[2].
Seigneur, je suis un don qu'ils ont fait à vos vœux ;
Et quand par cet arrêt ils veulent me reprendre,

1. *Ouverte*, manifeste.

2. *Nous étendre*, nous accorder.

Ils ne vous ôtent rien que vous ne teniez d'eux,
Et c'est sans murmurer que vous devez me rendre.

LE ROI.

Ah ! cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me présente,
Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre ici le tourment.
Crois-tu là me donner une raison puissante
Pour ne me plaindre point de cet arrêt des Cieux ?
Et dans le procédé des Dieux
Dont tu veux que je me contente,
Une rigueur assassinante
Ne paraît-elle pas aux yeux ?
Vois l'état où ces Dieux me forcent à te rendre,
Et l'autre où te reçut mon cœur infortuné :
Tu connaîtras par là qu'ils me viennent reprendre
Bien plus que ce qu'ils m'ont donné.
Je reçus d'eux en toi, ma fille,
Un présent que mon cœur ne leur demandait pas ;
J'y trouvais alors peu d'appas,
Et leur en vis sans joie accroître ma famille.
Mais mon cœur, ainsi que mes yeux,
S'est fait de ce présent une douce habitude :
J'ai mis quinze ans de soins, de veilles et d'étude
A me le rendre précieux ;
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus ;
En lui j'ai renfermé par des soins assidus
Tous les plus beaux trésors que fournit la sagesse ;
A lui j'ai de mon âme attaché la tendresse ;
J'en ai fait de ce cœur le charme et l'allégresse,
La consolation de mes sens abattus,
Le doux espoir de ma vieillesse.
Ils m'ôtent tout cela, ces Dieux,
Et tu veux que je n'aie aucun sujet de plainte
Sur cet affreux arrêt dont je souffre l'atteinte ?
Ah ! leur pouvoir se joue avec trop de rigueur
Des tendresses de notre cœur :
Pour m'ôter leur présent, leur fallait-il attendre
Que j'en eusse fait tout mon bien ?

Ou plutôt, s'ils avaient dessein de le reprendre,
N'eût-il pas été mieux de ne me donner rien ?

PSYCHÉ.

Seigneur, redoutez la colère
De ces Dieux contre qui vous osez éclater.

LE ROI.

Après ce coup, que peuvent-ils me faire ?
Ils m'ont mis en état de ne rien redouter.

PSYCHÉ.

Ah ! Seigneur, je tremble des crimes
Que je vous fais commettre, et je dois me haïr....

LE ROI.

Ah ! qu'ils souffrent du moins mes plaintes légitimes :
Ce m'est assez d'effort que de leur obéir ;
Ce doit leur être assez que mon cœur t'abandonne
Au barbare respect qu'il faut qu'on ait pour eux,
Sans prétendre gêner la douleur que me donne
L'épouvantable arrêt d'un sort si rigoureux.
Mon juste désespoir ne saurait se contraindre ;
Je veux, je veux garder ma douleur à jamais,
Je veux sentir toujours la perte que je fais,
De la rigueur du Ciel je veux toujours me plaindre,
Je veux jusqu'au trépas incessamment pleurer
Ce que tout l'univers ne peut me réparer.

PSYCHÉ.

Ah ! de grâce, Seigneur, épargnez ma faiblesse :
J'ai besoin de constance en l'état où je suis ;
Ne fortifiez point l'excès de mes ennuis
Des larmes de votre tendresse ;
Seuls, ils sont assez forts, et c'est trop pour mon cœur
De mon destin et de votre douleur.

LE ROI.

Oui, je dois t'épargner mon deuil inconsolable.
Voici l'instant fatal de m'arracher de toi :
Mais comment prononcer ce mot épouvantable ?
Il le faut toutefois, le Ciel m'en fait la loi ;
Une rigueur inévitable
M'oblige à te laisser en ce funeste lieu,
Adieu ; je vais.... Adieu[1].

(ACTE II, SCÈNE I.)

1. Comparez cette scène avec une scène analogue des *Amours de Psyché*.

Tout ce qui suit, jusqu'à la fin de l'acte, est de Corneille. Aglaure et Cidippe viennent à leur tour dire adieu à Psyché; celle-ci reçoit bientôt après la visite de Cléomène et d'Agénor, qui veulent la sauver ou mourir avec elle. Tout d'un coup la jeune fille est enlevée en l'air par deux zéphyrs. Les prétendants montent pour la suivre sur le haut d'un rocher, d'où Amour jaloux les précipite. Ici commence le troisième acte.

Le théâtre représente un palais pompeux et brillant, dans lequel, pendant le second intermède, six cyclopes et quatre fées ont fait une entrée de ballet. La première scène de ce troisième acte est de Molière, qui jouait le rôle de Zéphire. La voici :

L'AMOUR, ZÉPHIRE.

ZÉPHIRE.

Oui, je me suis galamment acquitté
De la commission que vous m'avez donnée,
Et, du haut du rocher, je l'ai, cette beauté,
Par le milieu des airs doucement amenée
    Dans ce beau palais enchanté,
    Où vous pouvez en liberté
    Disposer de sa destinée.
Mais vous me surprenez par ce grand changement
    Qu'en votre personne vous faites :
Cette taille, ces traits et cet ajustement
    Cachent tout à fait qui vous êtes,
Et je donne aux plus fins à pouvoir en ce jour
    Vous reconnaître pour l'Amour [1].

L'AMOUR.

Aussi ne veux-je pas qu'on puisse me connaître ;
Je ne veux à Psyché découvrir que mon cœur,
Rien que les beaux transports de cette vive ardeur
    Que ses doux charmes y font naître ;
Et, pour en exprimer l'amoureuse langueur,
    Et cacher ce que je puis être
    Aux yeux qui m'imposent des lois,
    J'ai pris la forme que tu vois.

1. L'Amour n'est plus ici le petit dieu Cupidon du prologue, mais un beau jeune homme. Pour mieux montrer cette métamorphose, l'Amour du prologue était joué par le petit la Thorillère, âgé de onze ans, et l'Amour que nous retrouvons ici était représenté par Baron.

ZÉPHIRE.

En tout vous êtes un grand maître :
C'est ici que je le connais.
Sous des déguisements de diverse nature,
On a vu les Dieux amoureux
Chercher à soulager cette douce blessure
Que reçoivent les cœurs de vos traits pleins de feux ;
Mais en bon sens vous l'emportez sur eux ;
Et voilà la bonne figure
Pour avoir un succès heureux
Près de l'aimable sexe où l'on porte ses vœux.
Oui, de ces formes-là l'assistance est bien forte ;
Et sans parler ni de rang, ni d'esprit,
Qui peut trouver moyen d'être fait de la sorte,
Ne soupire guère à crédit.

L'AMOUR.

J'ai résolu, mon cher Zéphire,
De demeurer ainsi toujours,
Et l'on ne peut le trouver à redire
A l'aîné de tous les Amours.
Il est temps de sortir de cette longue enfance
Qui fatigue ma patience,
Il est temps désormais que je devienne grand.

ZÉPHIRE.

Fort bien, vous ne pouvez mieux faire,
Et vous entrez dans un mystère
Qui ne demande rien d'enfant.

L'AMOUR.

Ce changement sans doute irritera ma mère.

ZÉPHIRE.

Je prévois là-dessus quelque peu de colère.
Bien que les disputes des ans
Ne doivent point régner parmi des immortelles,
Votre mère Vénus est de l'humeur des belles,
Qui n'aiment point de grands enfants.
Mais où je la trouve outragée,
C'est dans le procédé que l'on vous voit tenir ;
Et c'est l'avoir étrangement vengée,
Que d'aimer la beauté qu'elle vouloit punir.
Cette haine où ses vœux prétendent que réponde
La puissance d'un fils que redoutent les Dieux....

L'AMOUR.

Laissons cela, Zéphire, et me dis si tes yeux
Ne trouvent pas Psyché la plus belle du monde ?
Est-il rien sur la terre, est-il rien dans les Cieux
Qui puisse lui ravir le titre glorieux
De beauté sans seconde ?
Mais je la vois, mon cher Zéphire,
Qui demeure surprise à l'éclat de ces lieux.

ZÉPHIRE.

Vous pouvez vous montrer pour finir son martyre,
Lui découvrir son destin glorieux,
Et vous dire entre vous tout ce que peuvent dire
Les soupirs, la bouche et les yeux.
En confident discret, je sais ce qu'il faut faire
Pour ne pas interrompre un amoureux mystère.

(ACTE III, SCÈNE I.)

Tout le reste de la comédie est de Corneille. Un délicieux duo entre l'Amour et Psyché occupe le reste du troisième acte. Au quatrième, Aglaure et Cidippe, transportées, sur la demande de Psyché, dans le palais qu'habite leur sœur, lui persuadent d'exiger de son amant inconnu qu'il lui dise son nom. Psyché l'exige, et l'Amour disparaît. La pauvre jeune fille est précipitée dans les enfers, où elle retrouve Cléomène et Agénor. L'Amour vient l'y rejoindre, et, secondé par Jupiter, obtient que Vénus pardonne à celle qu'il aime, et qui va prendre place au rang des dieux.

LES FOURBERIES DE SCAPIN

(1671)

NOTICE

Entre le carnaval de 1671, pendant lequel *Psyché* divertit la cour, et le mois de juillet de la même année, où cette comédie-ballet fut applaudie des Parisiens, Molière représenta sur le théâtre du Palais-Royal les *Fourberies de Scapin*. Du 24 mai au 19 juillet, la pièce fut jouée dix-huit fois. Puis elle quitta l'affiche pour n'y plus reparaître du vivant de l'auteur. Mais aussitôt après la mort de leur chef, les comédiens la reprirent, et de 1673 à 1715 la donnèrent cent quatre-vingt-dix-sept fois. C'est encore aujourd'hui une des comédies qui nous divertissent le plus, surtout quand nous y retrouvons Coquelin, qui, dans le rôle de Scapin, s'est montré le digne successeur de Régnier, Samson, Monrose, Rosimont et Molière.

Ce n'est pas le public qu'il faut rendre responsable du petit nombre de représentations qu'eut cette comédie dans sa nouveauté, mais bien l'apparition de *Psyché* sur le théâtre du Palais-Royal. Molière s'était imaginé que cette dernière comédie, peu comique en somme, et où l'élément lyrique dominait, ne plairait pas beaucoup au public parisien; et toujours préoccupé des intérêts de sa troupe, il avait voulu, par un gros succès d'argent, compenser d'avance les maigres recettes qu'il attendait de *Psyché*. C'est pourquoi, au moment où il commençait sur son théâtre les répétitions de cette pièce, il donnait les *Fourberies*. Comme on l'a vu, ses prévisions furent d'abord trompées, et Psyché, quand elle parut, supplanta Scapin.

Mais de cette préférence que les Parisiens montrèrent une fois de plus pour une comédie déjà applaudie par la cour à un échec, il y a loin. Pendant deux mois les *Fourberies* firent de grosses recettes, surtout le dimanche, et un gazetier du temps constate qu'à ce moment « on ne parlait que de

Scapin ». Seuls, les admirateurs exclusifs des anciens, et les délicats qui n'admettaient que les comédies de caractères, protestèrent contre ce qu'ils appelaient une farce bouffonne, et en voulurent à Molière d'avoir manqué de respect à Térence en travestissant une de ses pièces les plus fines, le *Phormion*. Boileau surtout se distingua par sa sévérité, son injustice même. Trois ans auparavant, il s'était montré fort satisfait quand il avait vu son ami remonter aux sources antiques et emprunter à Plaute les sujets de l'*Amphitryon* et de l'*Avare*. De la lecture de Térence, où il savait Molière replongé depuis quelque temps, il comptait voir sortir une haute comédie, dans le genre de l'*École des maris*, inspirée des *Adelphes* du poète latin, et il s'en réjouissait. Pour lui, comme pour tous les esprits délicats du dix-septième siècle, Térence était le poète comique par excellence. Il répondait si bien à l'idéal que se faisait Boileau de la comédie parfaite qui devait badiner noblement, plaire par la raison seule et ne jamais plaisanter aux dépens du bon sens ! « Térence, écrivait le satirique, est bien supérieur à Plaute; *il ne cherche point à faire rire*, ce qu'affectent surtout les autres comiques; il ne s'étudie qu'à dire des choses *raisonnables*. »

Et voilà qu'au lieu de la comédie attendue, espérée, Boileau voyait venir une farce, où l'on trouvait beaucoup de choses risibles et peu de choses raisonnables ! Et non seulement l'auteur du *Misanthrope* enveloppait son génie dans le sac de Scapin, mais il y enveloppait aussi celui de Térence! Bien plus, ô honte! il y enveloppait aussi la saleté, les sornettes, les mascarades d'un Tabarin. Car, si Molière avait emprunté à l'auteur du *Phormion* [1] le sujet de sa nouvelle comédie, il avait pris au farceur de la place Dauphine l'idée de ce sac qui exaspérait le satirique. Allier Tabarin à Térence, quelle impiété !

De là le désappointement de Boileau, et cette mauvaise

1. Voici en quelques mots le sujet du *Phormion*. Quoique marié et père d'un fils, Phédria, Chrémès a secrètement épousé une jeune femme de Lemnos, dont il a eu une fille, Phanium, destinée à Antiphon, fils de Démiphon, le frère de Chrémès. Mais Antiphon est épris d'une jeune fille sans fortune, tandis que Phédria de son côté aime une joueuse de cithare qu'il ne peut racheter, faute de trente mines. Tous deux ont recours à l'esclave Géta et à Phormion, un parasite habile, l'aïeul de Scapin. Celui-ci ajuste le mariage d'Antiphon avec l'inconnue, au moment même où, sous prétexte d'épouser lui-même la jeune fille, il soutire aux deux vieillards trente mines qu'il donne à Phédria, qui rachète aussitôt sa chanteuse. Cependant la jeune fille qu'a épousée Antiphon n'est autre que Phanium, la fille que Chrémès a eue de son mariage secret. Le hasard et Phormion ont donc réalisé les vœux formés par les deux pères.

humeur que ne calma pas, dix-huit mois plus tard, la mort du grand comique. Alors que la terre depuis plus d'un an avait enfermé Molière dans la tombe, et que la valeur de sa muse éclipsée était enfin reconnue, l'auteur de l'*Art poétique* déplorait encore les figures qui grimaçaient dans le théâtre de son ami ; et c'est à cause surtout de cette malencontreuse pièce des *Fourberies* qu'il hésitait à lui décerner « le prix de son art ».

Ce n'est pas assez, pour répondre à ces injustes critiques, d'observer avec Voltaire que Molière était bien forcé, pour vivre et soutenir sa troupe, de donner de temps à autre des farces rapidement écrites, et qu'il ne pouvait tous les jours composer un *Tartuffe* ou un *Misanthrope*. Il n'est que juste aussi d'apprécier les *Fourberies de Scapin* comme une des plus divertissantes pièces du poète. Il lui manque la profondeur de l'observation morale, cette raison et ce bon sens que Boileau réclamait partout et chez tous, soit! Le nœud de l'action mal formé se dénoue malaisément, soit encore! Mais où trouver plus de gaîté, de verve comique, d'imagination? A défaut de l'auteur du *Misanthrope*, Boileau aurait pu reconnaître ici l'auteur de l'*Étourdi*, des *Précieuses ridicules* et du *Bourgeois gentilhomme*. De moins malins que lui ont eu de meilleurs yeux. « M. de Molière, disait Pradon, n'est pas là si défiguré qu'on ne puisse le reconnaître facilement. J'avoue qu'il n'a pas prétendu faire dans *Scapin* une satire fine comme dans le *Misanthrope*. *Scapin* est une plaisanterie qui a cependant son sel et ses agréments, comme le *Mariage forcé* et les *Médecins*. »

Si Pradon avait à son actif beaucoup d'appréciations aussi justes que celle-là, la postérité pourrait lui reprocher moins sévèrement d'avoir, par le succès immérité de sa *Phedre*, expulsé Racine de la scène tragique.

LES FOURBERIES DE SCAPIN.

Pendant que Géronte et Argante étaient absents de Messine (c'est le lieu où l'action se déroule), leurs fils, Léandre et Octave, laissés sous la conduite de leurs valets, Scapin et Sylvestre, ont abusé de leur liberté. Léandre s'est épris d'une jeune Égyptienne, Zerbinette, et Octave a secrètement épousé Hyacinthe, une orpheline inconnue et sans fortune. La fâcheuse nouvelle du retour de leurs parents inquiète vivement les deux jeunes gens, Octave surtout, qui

vient d'apprendre que son père rapportait la résolution de le marier avec la fille de Géronte. Il a recours au valet de son ami, à Scapin. L'habile fourbe va trouver Argante qui connaît déjà le mariage clandestin de son fils, et, pour excuser le jeune homme, débute par une fourberie qui risque de lui coûter cher. Il déclare au vieillard que Léandre a fait bien pis encore qu'Octave. Léandre, instruit à son tour de cette trahison de son valet, veut le châtier. Ici commencent nos extraits, car c'est à partir de cette scène que la comédie devient surtout divertissante et que Scapin fait preuve de ce génie qu'il a reçu du ciel « pour toutes les fabriques de ces gentillesses d'esprit, de ces galanteries ingénieuses, à qui le vulgaire ignorant donne le nom de fourberies ».

SCAPIN, LÉANDRE, OCTAVE.

LÉANDRE. — Ah! ah! vous voilà. Je suis ravi de vous trouver, Monsieur le coquin.

SCAPIN. — Monsieur, votre serviteur. C'est trop d'honneur que vous me faites.

LÉANDRE, en mettant l'épée à la main. — Vous faites le méchant plaisant. Ah! je vous apprendrai....

SCAPIN, se mettant à genoux. — Monsieur....

OCTAVE, se mettant entre deux, pour empêcher Léandre de le frapper. — Ah! Léandre!

LÉANDRE. — Non, Octave, ne me retenez point, je vous prie.

SCAPIN. — Eh! Monsieur....

OCTAVE, retenant Léandre. — De grâce.

LÉANDRE, voulant frapper Scapin. — Laissez-moi contenter mon ressentiment.

OCTAVE. — Au nom de l'amitié, Léandre, ne le maltraitez point.

SCAPIN. — Monsieur, que vous ai-je fait?

LÉANDRE, voulant le frapper. — Ce que tu m'as fait, traître?

OCTAVE, le retenant. — Eh! doucement.

LÉANDRE. — Non, Octave; je veux qu'il me confesse lui-même tout à l'heure la perfidie qu'il m'a faite. Oui, coquin, je sais le trait que tu m'as joué, on vient de me l'apprendre; et tu ne croyais pas peut-être que l'on me dût révéler ce secret; mais je veux en avoir la confession de ta propre bouche, ou je vais te passer cette épée au travers du corps.

SCAPIN. — Ah! Monsieur, auriez-vous bien ce cœur-là?

LÉANDRE. — Parle donc.

SCAPIN. — Je vous ai fait quelque chose, Monsieur?

LÉANDRE. — Oui, coquin, et ta conscience ne te dit que trop ce que c'est.

SCAPIN. — Je vous assure que je l'ignore.

LÉANDRE, s'avançant pour le frapper. — Tu l'ignores ?

OCTAVE, le retenant. — Léandre!...

SCAPIN. — Hé bien! Monsieur, puisque vous le voulez, je vous confesse que j'ai bu avec mes amis ce petit quartaut de vin d'Espagne dont on vous fit présent il y a quelques jours; et que c'est moi qui fis une fente au tonneau et répandis de l'eau autour pour faire croire que le vin s'était échappé.

LÉANDRE. — C'est toi, pendard, qui m'as bu mon vin d'Espagne, et qui as été cause que j'ai tant querellé la servante, croyant que c'était elle qui m'avait fait le tour ?

SCAPIN. — Oui, Monsieur: je vous en demande pardon.

LÉANDRE. — Je suis bien aise d'apprendre cela ; mais ce n'est pas l'affaire dont il est question maintenant.

SCAPIN. — Ce n'est pas cela, Monsieur ?

LÉANDRE. — Non, c'est une autre affaire qui me touche bien plus, et je veux que tu me la dises.

SCAPIN. — Monsieur, je ne me souviens pas d'avoir fait autre chose.

LEANDRE, le voulant frapper. — Tu ne veux pas parler ?

SCAPIN. — Eh !

OCTAVE, retenant Léandre. — Tout doux.

SCAPIN. — Oui, Monsieur, il est vrai qu'il y a trois semaines que vous m'envoyâtes porter, le soir, une petite montre à la jeune Égyptienne que vous aimez. Je revins au logis mes habits tout couverts de boue et le visage plein de sang, et vous dis que j'avais trouvé des voleurs qui m'avaient bien battu et m'avaient dérobé la montre. C'était moi, Monsieur, qui l'avais retenue.

LÉANDRE. — C'est toi qui as retenu ma montre ?

SCAPIN. — Oui, Monsieur, afin de voir quelle heure il est.

LÉANDRE. — Ah ! ah ! j'apprends ici de jolies choses, et j'ai un serviteur fort fidèle vraiment. Mais ce n'est pas cela encore que je demande.

SCAPIN. — Ce n'est pas cela ?

LÉANDRE. — Non, infâme : c'est autre chose encore que je veux que tu me confesses.

SCAPIN. — Peste !

LÉANDRE. — Parle vite, j'ai hâte.

SCAPIN. — Monsieur, voilà tout ce que j'ai fait.

LÉANDRE, *voulant frapper Scapin.* — Voilà tout ?

OCTAVE, *se mettant au-devant.* — Eh !

SCAPIN. — Hé bien ! oui, Monsieur : vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups de bâton la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant.

LÉANDRE. — Hé bien ?

SCAPIN. — C'était moi, Monsieur, qui faisais le loup-garou.

LÉANDRE. — C'était toi, traître, qui faisais le loup-garou?

SCAPIN. — Oui, Monsieur, seulement pour vous faire peur, et vous ôter l'envie de nous faire courir, toutes les nuits, comme vous aviez de coutume [1].

LÉANDRE. — Je saurai me souvenir, en temps et lieu, de tout ce que je viens d'apprendre. Mais je veux venir au fait, et que tu me confesses ce que tu as dit à mon père.

SCAPIN. — A votre père ?

LÉANDRE. — Oui, fripon, à mon père.

SCAPIN. — Je ne l'ai pas seulement vu depuis son retour.

LÉANDRE. — Tu ne l'as pas vu ?

SCAPIN. — Non, Monsieur.

LÉANDRE. — Assurément ?

SCAPIN. — Assurément. C'est une chose que je vais vous faire dire par lui-même.

LÉANDRE. — C'est de sa bouche que je le tiens pourtant.

SCAPIN. — Avec votre permission, il n'a pas dit la vérité [2].

CARLE [3], SCAPIN, LÉANDRE, OCTAVE.

CARLE. — Monsieur, je vous apporte une nouvelle qui est fâcheuse pour votre amour.

LÉANDRE. — Comment?

CARLE. — Vos Égyptiens sont sur le point de vous enlever Zerbinette, et elle-même, les larmes aux yeux, m'a chargé de venir promptement vous dire que si dans deux heures vous ne songez à leur porter l'argent qu'ils vous ont demandé pour elle, vous l'allez perdre pour jamais.

1. *Avoir de coutume*, pour avoir coutume : tournure fréquente au XVIIe siècle. Ménage ne condamnait pas *avoir coutume*, mais il tenait qu'*avoir de coutume* était plus usité.

2. C'est par Argante que Géronte, le père de Léandre, a appris les méfaits de son fils.

3. Carle est un fourbe, ami de Scapin.

LÉANDRE. — Dans deux heures ?

CARLE. — Dans deux heures.

LÉANDRE. — Ah ! mon pauvre Scapin, j'implore ton secours.

SCAPIN, passant devant lui avec un air fier. — « Ah ! mon pauvre Scapin ! » Je suis « mon pauvre Scapin », à cette heure qu'on a besoin de moi.

LÉANDRE. — Va, je te pardonne tout ce que tu viens de me dire, et pis encore, si tu me l'as fait.

SCAPIN. — Non, non, ne me pardonnez rien. Passez-moi votre épée au travers du corps. Je serai ravi que vous me tuiez.

LÉANDRE. — Non. Je te conjure plutôt de me donner la vie, en servant mon amour.

SCAPIN. — Point, point, vous ferez mieux de me tuer.

LÉANDRE. — Tu m'es trop précieux ; et je te prie de vouloir employer pour moi ce génie admirable qui vient à bout de toute chose.

SCAPIN. — Non : tuez-moi, vous dis-je.

LÉANDRE. — Ah ! de grâce, ne songe plus à tout cela, et pense à me donner le secours que je te demande.

OCTAVE. — Scapin, il faut faire quelque chose pour lui.

SCAPIN. — Le moyen, après une avanie de la sorte ?

LÉANDRE. — Je te conjure d'oublier mon emportement, et de me prêter ton adresse.

OCTAVE. — Je joins mes prières aux siennes.

SCAPIN. — J'ai cette insulte-là sur le cœur.

OCTAVE. — Il faut quitter ton ressentiment.

LÉANDRE. — Voudrais-tu m'abandonner, Scapin, dans la cruelle extrémité où se voit mon amour ?

SCAPIN. — Me venir faire, à l'improviste, un affront comme celui-là !

LÉANDRE. — J'ai tort, je le confesse.

SCAPIN. — Me traiter de coquin, de fripon, de pendard, d'infâme !

LÉANDRE. — J'en ai tous les regrets du monde.

SCAPIN. — Me vouloir passer son épée au travers du corps !

LÉANDRE. — Je t'en demande pardon de tout mon cœur ; et s'il ne tient qu'à me jeter à tes genoux, tu m'y vois, Scapin, pour te conjurer encore une fois de ne me point abandonner.

OCTAVE. — Ah ! ma foi, Scapin, il faut se rendre à cela.

SCAPIN. — Levez-vous. Une autre fois, ne soyez point si prompt.

LÉANDRE. — Me promets-tu de travailler pour moi ?

SCAPIN. — On y songera.

LÉANDRE. — Mais tu sais que le temps presse.

SCAPIN. — Ne vous mettez pas en peine. Combien est-ce qu'il vous faut ?

LÉANDRE. — Cinq cents écus.

SCAPIN. — Et à vous ?

OCTAVE. — Deux cents pistoles.

SCAPIN. — Je veux tirer cet argent de vos pères. (A Octave.) Pour ce qui est du vôtre, la machine est déjà toute trouvée. (A Léandre.) Et quant au vôtre, bien qu'avare au dernier degré, il y faudra moins de façons encore ; car vous savez que, pour l'esprit, il n'en a pas, grâces à Dieu ! grande provision, et je le livre[1] pour une espèce d'homme à qui l'on fera toujours croire tout ce que l'on voudra. Mais j'aperçois venir le père d'Octave. Commençons par lui, puisqu'il se présente. Allez-vous-en tous deux. (A Octave.) Et vous, avertissez votre Sylvestre[2] de venir vite jouer son rôle.

(Ils sortent et Argante entre.)

SCAPIN, ARGANTE.

SCAPIN, à part. — Le voilà qui rumine.

ARGANTE, se croyant seul. — Avoir si peu de conduite et de considération[3] ! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là ! Ah ! ah ! jeunesse impertinente[4] !

SCAPIN. — Monsieur, votre serviteur.

ARGANTE. — Bonjour, Scapin.

SCAPIN. — Vous rêvez à l'affaire de votre fils.

ARGANTE. — Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

SCAPIN. — Monsieur, la vie est mêlée de traverses. Il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; et j'ai ouï dire, il y a longtemps, une parole d'un ancien[5] que j'ai toujours retenue.

ARGANTE. — Quoi ?

1. *Je le livre*, terme de la langue des marchands : je le garantis.

2. Sylvestre, valet d'Octave.

3. *De considération*, c.-à-d. de réflexion.

4. *Impertinente*, inconsidérée. Voy. l'*Avare*, p. 346, à la fin de l'acte III.

5. Cet ancien est Térence, qui dans le *Phormion* fait dire à Démiphon : « On devrait bien, quand tout marche le mieux au gré de ses désirs, songer plus que jamais aux moyens de supporter les retours fâcheux, un danger, un désordre, un exil. Quiconque voyage doit se figurer qu'au retour il va trouver son fils en faute, sa femme morte, sa fille malade. En se disant que c'est ce qui arrive chaque jour, l'âme n'est pas prise au dépourvu, et par là les chances inespérées sont autant de gagné. »

SCAPIN. — Que pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer : se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié... ; et ce qu'il trouve qu'il ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie ; et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières ; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâce à mon bon destin.

ARGANTE. — Voilà qui est bien. Mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

SCAPIN. — Ma foi, Monsieur, si vous m'en croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

ARGANTE. — Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie ?

SCAPIN. — Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude ; car je ne saurais voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfants, que cela ne m'émeuve ; et, de tout temps, je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

ARGANTE. — Je te suis obligé.

SCAPIN. — J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession [1], de ces gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offrait la raison de la violence [2] pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donnerait [3] auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis. Enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui

1. *Braves de profession*, spadassins, de l'italien *bravo*.

2. *La raison de la violence*, c'est-à-dire le motif tiré de la violence faite à mon fils.

3. *Donnerait*, le verbe au singulier, ne s'accorde qu'avec le premier des substantifs suivants.

ui faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

ARGANTE. — Et qu'a-t-il demandé ?

SCAPIN. — Oh ! d'abord, des choses par-dessus les maisons.

ARGANTE. — Et quoi ?

SCAPIN. — Des choses extravagantes.

ARGANTE. — Mais encore ?

SCAPIN. — Il ne parlait pas moins que de[1] cinq ou six cents pistoles.

ARGANTE. — Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer[2] ! Se moque-t-il des gens ?

SCAPIN. — C'est ce que je lui ai dit. J'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voici où s'est réduit le résultat de notre conférence. « Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée. Je suis après à m'équiper[3], et le besoin que j'ai de quelque argent me fait consentir, malgré moi, à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurais avoir un qui soit tant soit peu raisonnable[4] à moins de soixante pistoles. »

ARGANTE. — Hé bien ! pour soixante pistoles, je les donne.

SCAPIN. — « Il faudra le harnois et les pistolets; et cela ira bien à vingt pistoles encore. »

ARGANTE. — Vingt pistoles et soixante, ce serait quatre-vingts.

SCAPIN. — Justement.

ARGANTE. — C'est beaucoup; mais soit, je consens à cela.

SCAPIN. — « Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles. »

ARGANTE. — Comment, diantre! Qu'il se promène[5]; il n'aura rien du tout.

SCAPIN. — Monsieur....

ARGANTE. — Non, c'est un impertinent.

SCAPIN. — Voulez-vous que son valet aille à pied ?

ARGANTE. — Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

1. *Pas moins que de...*, tournure vieillie; nous dirions aujourd'hui : pas de moins que de...

2. Comp. le *Bourgeois Gentilhomme*, fin de la scène IV de l'acte II, p. 396.

3. *Après à*, c'est-à-dire en train de....

4. *Raisonnable*, suffisant, convenable. Comp. l'*Avare*, acte I, sc. II, p. 304.

5. *Qu'il se promène*, c.-à-d. qu'il aille au diable.

SCAPIN. — Mon Dieu ! Monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose. N'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

ARGANTE. — Hé bien ! soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

SCAPIN. — « Il me faut encore, a-t-il dit, un mulet, pour porter.... »

ARGANTE. — Oh ! qu'il aille au diable avec son mulet ! C'en est trop, et nous irons devant les juges.

SCAPIN. — De grâce, Monsieur....

ARGANTE. — Non, je n'en ferai rien.

SCAPIN. — Monsieur, un petit mulet.

ARGANTE. — Je ne lui donnerais pas seulement un âne.

SCAPIN. — Considérez....

ARGANTE. — Non ! J'aime mieux plaider.

SCAPIN. — Eh ! Monsieur, de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice ; voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissants par les griffes desquels il vous faudra passer, sergents[1], procureurs[2], avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges, et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera[3] de faux exploits[4], sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie[5], et vous vendra à beaux deniers comptants. Votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace[6] des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre

1. Les *sergents* étaient ce que sont aujourd'hui les *huissiers* : ils étaient chargés des poursuites judiciaires.

2. *Procureurs*, nos avoués d'aujourd'hui.

3. *Baillera*, terme de pratique, donnera.

4. *Exploits*, actes d'assignation.

5. *Votre partie*, votre adversaire. Voy. le *Misanthrope*, acte I, sc. 1, p. 125.

6. *Par contumace*, c'est-à-dire par défaut. On ne distinguait pas alors ces deux termes.

vous, ou par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Eh ! Monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là. C'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider; et la seule pensée d'un procès serait capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

ARGANTE. — A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

SCAPIN. — Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour le harnais et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

ARGANTE. — Deux cents pistoles?

SCAPIN. — Oui.

ARGANTE, se promenant en colère le long du théâtre. — Allons, allons, nous plaiderons.

SCAPIN. — Faites réflexion....

ARGANTE. — Je plaiderai.

SCAPIN. — Ne vous allez point jeter....

ARGANTE. — Je veux plaider.

SCAPIN. — Mais pour plaider il vous faudra de l'argent : il vous en faudra pour l'exploit; il vous en faudra pour le contrôle[1] ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation[2], les conseils[3], productions[4], et journées du procureur; il vous en faudra pour les consultations et plaidoiries des avocats, pour le droit de retirer le sac[5], et pour les grosses[6] d'écritures; il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion[7], pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointement[8], sentences et arrêts, contrôles, signatures et expéditions de leurs clercs[9], sans parler de tous les présents qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

ARGANTE. — Comment, deux cents pistoles?

1. *Le contrôle,* c'est-à-dire l'enregistrement de l'acte d'assignation ou exploit.

2. *La présentation*, l'acte par lequel un procureur déclarait se présenter pour telle partie.

3. *Conseils*, les avocats défenseurs.

4. *Productions*, action de produire des titres et des écritures dans un procès.

5. *Le sac*. C'est dans un sac qu'on enfermait alors les pièces des procès.

6. *Les grosses*, les copies.

7. Anciennement les plaideurs donnaient aux juges des dragées et des confitures, pour les remercier du gain d'un procès ; cela s'appelait des *épices*. Les épices du palais, qui n'étaient d'abord qu'un présent volontaire, devinrent par la suite une véritable taxe qui se payait en argent, et n'en conservait pas moins le nom d'*épices*.

8. *Façon d'appointement, sentences et arrêts*, c'est-à-dire pour la rédaction de l'appointement (décision préparatoire) des sentences, etc.

9. *De leurs clercs*, c'est-à-dire des commis, de tous ces gens qui rédigent l'appointement, les sentences, les arrêts, etc.

SCAPIN. — Oui. Vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice ; et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste pour le moins cent cinquante, sans compter les soins, les pas et les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y aurait à essuyer que les sottises que disent devant tout le monde de méchants plaisants d'avocats, j'aimerais mieux donner trois cents pistoles que de plaider.

ARGANTE. — Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

SCAPIN. — Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais, si j'étais que de vous, je fuirais les procès.

ARGANTE. — Je ne donnerai point deux cents pistoles.

SCAPIN. — Voici l'homme dont il s'agit.

SCAPIN, ARGANTE, SILVESTRE.

SILVESTRE, déguisé en spadassin. — Scapin, fais-moi connaître un peu cet Argante, qui est père d'Octave.

SCAPIN. — Pourquoi, Monsieur?

SILVESTRE. — Je viens d'apprendre qu'il veut me mettre en procès, et faire rompre par justice le mariage de ma sœur.

SCAPIN. — Je ne sais pas s'il a cette pensée; mais il ne veut point consentir aux deux cents pistoles que vous voulez, et il dit que c'est trop.

SILVESTRE. — Par la mort! par la tête! par la ventre[1]! si je le trouve, je le veux échiner[2], dussé-je être roué tout vif.

(Argante, pour n'être point vu, se tient, en tremblant, derrière Scapin.)

SCAPIN. — Monsieur, ce père d'Octave a du cœur, et peut-être ne vous craint-il point.

SILVESTRE. — Lui? lui? Par le sang! par la tête! s'il était là, je lui donnerais tout à l'heure de l'épée dans le ventre. (Apercevant Argante.) Qui est cet homme-là?

SCAPIN. — Ce n'est pas lui, Monsieur, ce n'est pas lui.

SILVESTRE. — N'est-ce point quelqu'un de ses amis?

SCAPIN. — Non, Monsieur, au contraire, c'est son ennemi capital.

SILVESTRE. — Son ennemi capital?

SCAPIN. — Oui.

SILVESTRE. — Ah! parbleu, j'en suis ravi. Vous êtes ennemi, Monsieur, de ce faquin d'Argante, eh?

SCAPIN. — Oui, oui; je vous en réponds.

1. *La ventre* : *la* s'explique par l'expression complète *ventrebleu* qui était précédée de *la*.

2. *Échine*, casser les reins.

SILVESTRE, lui prend rudement la main. — Touchez là, touchez! Je vous donne ma parole et vous jure sur mon honneur, par l'épée que je porte, par tous les serments que je saurais faire, qu'avant la fin du jour je vous déferai de ce maraud fieffé, de ce faquin d'Argante. Reposez-vous sur moi.

SCAPIN. — Monsieur, les violences en ce pays-ci ne sont guère souffertes.

SILVESTRE. — Je me moque de tout, et je n'ai rien à perdre.

SCAPIN. — Il se tiendra sur ses gardes assurément; et il a des parents, des amis et des domestiques, dont il se fera un secours contre votre ressentiment.

SILVESTRE. — C'est ce que je demande, morbleu! c'est ce que je demande. (Il met l'épée à la main, et pousse de tous les côtés, comme s'il y avait plusieurs personnes devant lui.) Ah, tête! ah, ventre! Que ne le trouvé-je à cette heure avec tout son secours! Que ne paraît-il à mes yeux au milieu de trente personnes! Que ne les vois-je fondre sur moi les armes à la main! Comment, marauds, vous avez la hardiesse de vous attaquer à moi? Allons, morbleu, tue, point de quartier. Donnons. Ferme. Poussons. Bon pied, bon œil. Ah, coquins! ah, canaille! vous en voulez par là! je vous en ferai tâter votre saoûl. Soutenez, marauds, soutenez. Allons. A cette botte. A cette autre. A celle-ci. A celle-là. Comment, vous reculez! Pied ferme, morbleu! pied ferme.

SCAPIN. — Eh, eh, eh! Monsieur, nous n'en sommes pas.

SILVESTRE. — Voilà qui vous apprendra à vous oser jouer à moi. (Il sort.)

SCAPIN. — Hé bien, vous voyez combien de personnes tuées pour deux cents pistoles. Oh sus! je vous souhaite une bonne fortune.

ARGANTE (tout tremblant). — Scapin.

SCAPIN. — Plaît-il?

ARGANTE. — Je me résous à donner les deux cents pistoles.

SCAPIN. — J'en suis ravi, pour l'amour de vous.

ARGANTE. — Allons le trouver, je les ai sur moi.

SCAPIN. — Vous n'avez qu'à me les donner. Il ne faut pas, pour votre honneur, que vous paraissiez là, après avoir passé ici pour autre que ce que vous êtes; et de plus, je craindrais qu'en vous faisant connaître il n'allât s'aviser de vous demander davantage.

ARGANTE. — Oui; mais j'aurais été bien aise de voir comme je donne mon argent.

SCAPIN. — Est-ce que vous vous défiez de moi?

ARGANTE. — Non pas; mais....

SCAPIN. — Parbleu, Monsieur, je suis un fourbe, ou je suis un honnête homme : c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrais vous tromper, et que, dans tout ceci, j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous vouliez vous allier? Si je vous suis suspect, je ne mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher dès cette heure qui accommodera vos affaires.

ARGANTE. — Tiens, donc.

SCAPIN. — Non, Monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

ARGANTE. — Mon Dieu! tiens.

SCAPIN. — Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent?

ARGANTE. — Tiens, te dis-je; ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

SCAPIN. — Laissez-moi faire, il n'a pas affaire à un sot.

ARGANTE. — Je vais t'attendre chez moi.

SCAPIN. — Je ne manquerai pas d'y aller. (Seul.) Et un. Je n'ai qu'à chercher l'autre. Ah! ma foi, le voici. Il semble que le Ciel, l'un après l'autre, les amène dans mes filets.

SCAPIN, GÉRONTE.

SCAPIN, faisant semblant de ne pas voir Géronte. — O Ciel! ô disgrâce imprévue! ô misérable père! Pauvre Géronte, que feras-tu?

GÉRONTE. — Que dit-il là de moi, avec ce visage affligé?

SCAPIN. — N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte?

GÉRONTE. — Qu'y a-t-il, Scapin?

SCAPIN. — Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune?

GÉRONTE. — Qu'est-ce que c'est donc?

SCAPIN. — En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

GÉRONTE. — Me voici.

SCAPIN. — Il faut qu'il soit caché en quelque endroit qu'on ne puisse point deviner.

GÉRONTE, arrêtant Scapin. — Holà! es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

SCAPIN. — Ah! Monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

GÉRONTE. — Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

SCAPIN. — Monsieur....

GÉRONTE. — Quoi?

SCAPIN. — Monsieur, votre fils....

GÉRONTE. — Hé bien! mon fils....

SCAPIN. — Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

GÉRONTE. — Et quelle?

SCAPIN. — Je l'ai trouvé tantôt tout triste, de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; et, cherchant à divertir cette tristesse, nous nous sommes allés promener sur le port. Là, entre autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invités d'y entrer et nous a présenté la main. Nous y avons passé; il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

GÉRONTE. — Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

SCAPIN. — Attendez, Monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer, et, se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger[1].

GÉRONTE. — Comment, diantre! cinq cents écus?

SCAPIN. — Oui, Monsieur; et, de plus, il ne m'a donné pour cela que deux heures.

GÉRONTE. — Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon[2].

SCAPIN. — C'est à vous, Monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

GÉRONTE. — Que diable allait-il faire dans cette galère?

1. *En Alger.* Nous savons par Ménage (*Observations sur la langue française*) que l'usage de la préposition *en* fut longtemps général devant les noms de ville commençant par une voyelle. Racine dit de même dans *Iphigénie*:

J'écrivis en Argos, pour hâter ce voyage.

2. *De la façon*, c'est-à-dire de cette façon-là. Comp. Le *Misanthrope*, act. I, sc. I, p. 126.

SCAPIN. — Il ne songeait pas à ce qui est arrivé.

GÉRONTE. — Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

SCAPIN. — La justice en pleine mer! Vous moquez-vous des gens ?

GÉRONTE. — Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. — Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

GÉRONTE. — Il faut, Scapin, il faut que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

SCAPIN. — Quoi, Monsieur ?

GÉRONTE. — Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

SCAPIN. — Eh ! Monsieur, songez-vous à ce que vous dites et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens que d'aller recevoir un misérable comme moi à la place de votre fils ?

GÉRONTE. — Que diable allait-il faire dans cette galère ?

SCAPIN. — Il ne devinait pas ce malheur. Songez, Monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

GÉRONTE. — Tu dis qu'il demande....

SCAPIN. — Cinq cents écus.

GÉRONTE. — Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience?

SCAPIN. — Vraiment oui, de la conscience à un Turc !

GÉRONTE. — Sait-il bien ce que c'est que cinq cents écus?

SCAPIN. — Oui, Monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

GÉRONTE. — Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval[1] ?

SCAPIN. — Ce sont des gens qui n'entendent point de raison.

GÉRONTE. — Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN. — Il est vrai ; mais quoi ? on ne prévoyait pas les choses. De grâce, Monsieur, dépêchez !

GÉRONTE. — Tiens, voilà la clef de mon armoire.

SCAPIN. — Bon.

GÉRONTE. — Tu l'ouvriras.

SCAPIN. — Fort bien.

1. C.-à-d. dans la marque qu'imprime en terre le sabot d'un cheval ; locution qui signifie : *facilement.*

GÉRONTE. — Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne[1], et tu les vendras aux fripiers pour aller racheter mon fils.

SCAPIN, en lui rendant la clef. — Eh ! Monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurais pas cent francs de tout ce que vous dites ; et, de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

GÉRONTE. — Mais que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN. — Oh ! que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas, mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave en Alger ! Mais le Ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi ce que j'ai pu, et que, si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

GÉRONTE. — Attends, Scapin, je m'en vais quérir cette somme.

SCAPIN. — Dépêchez donc vite, Monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

GÉRONTE. — N'est-ce pas quatre cents écus que tu dis ?

SCAPIN. — Non : cinq cents écus.

GÉRONTE. — Cinq cents écus ?

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Que diable allait-il faire à cette galère ?

SCAPIN. — Vous avez raison, mais hâtez-vous.

GÉRONTE. — N'y avait-il point d'autre promenade ?

SCAPIN. — Cela est vrai. Mais faites promptement.

GÉRONTE. — Ah ! maudite galère !

SCAPIN, à part. — Cette galère lui tient au cœur.

GÉRONTE. — Tiens, Scapin, je ne me souvenais pas que je viens justement de recevoir cette somme en or, et je ne croyais pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. Tiens, va-t'en racheter mon fils.

(Il lui présente sa bourse, qu'il ne laisse pourtant pas aller ; et dans ses transports, il fait aller son bras de côté et d'autre, et Scapin le sien, pour avoir sa bourse.)

SCAPIN, tendant la main. — Oui, Monsieur.

GÉRONTE. — Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

1. *Manne*, grand panier d'osier.

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Un infâme.

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Un homme sans foi, un voleur..

SCAPIN. — Laissez-moi faire.

GÉRONTE. — Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit.

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Que je ne les lui donne ni à la mort, ni à la vie [1].

SCAPIN. — Fort bien.

GÉRONTE. — Et que si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE remet la bourse dans sa poche et s'en va. — Va, va vite requérir [2] mon fils.

SCAPIN, allant après lui. — Holà ! Monsieur.

GÉRONTE. — Quoi ?

SCAPIN. — Où est donc cet argent ?

GÉRONTE. — Ne te l'ai-je pas donné ?

SCAPIN. — Non, vraiment, vous l'avez remis dans votre poche.

GÉRONTE. — Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

SCAPIN. — Je le vois bien.

GÉRONTE — Que diable allait-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! traître de Turc à tous les diables !

SCAPIN, seul. — Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi, et je veux qu'il me paye en une autre monnaie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

OCTAVE, LÉANDRE, SCAPIN.

OCTAVE. — Hé bien ! Scapin, as-tu réussi pour moi dans ton entreprise ?

LÉANDRE. — As-tu fait quelque chose pour tirer mon amour de la peine où il est ?

SCAPIN, à Octave. — Voilà deux cents pistoles que j'ai tirées de votre père.

OCTAVE. — Ah ! que tu me donnes de joie !

1. C.-à-d. que je ne les lui donne pas, et qu'il m'en devra compte dans ce monde-ci ou dans l'autre.

2. *Requérir*, comme quérir, chercher.

SCAPIN, *à Léandre*. — Pour vous, je n'ai pu faire rien.

LÉANDRE *veut s'en aller*. — Il faut donc que j'aille mourir ; et je n'ai que faire de vivre si Zerbinette m'est ôtée.

SCAPIN. — Holà, holà ! tout doucement. Comme, diantre, vous allez vite !

LÉANDRE *se retourne*. — Que veux-tu que je devienne ?

SCAPIN. — Allez, j'ai votre affaire ici.

LÉANDRE *revient*. — Ah ! tu me redonnes la vie.

SCAPIN. — Mais à condition que vous me permettrez, à moi, une petite vengeance contre votre père pour le tour qu'il m'a fait.

LÉANDRE. — Tout ce que tu voudras.

SCAPIN. — Vous me le promettez devant témoin.

LÉANDRE. — Oui.

SCAPIN. — Tenez, voilà cinq cents écus.

LÉANDRE. — Allons-en[1] promptement acheter celle que j'adore.

(ACTE II, SCÈNES III-VIII.)

Pour se venger de Géronte et réaliser la menace qu'il a faite plus haut, Scapin imagine le stratagème suivant.

GÉRONTE, SCAPIN.

GÉRONTE. — Hé bien, Scapin, comment va l'affaire de mon fils ?

SCAPIN. — Votre fils, Monsieur, est en lieu de sûreté ; mais vous courez maintenant, vous, le péril le plus grand du monde, et je voudrais pour beaucoup que vous fussiez dans votre logis.

GÉRONTE. — Comment donc ?

SCAPIN. — A l'heure que je parle, on vous cherche de toutes parts pour vous tuer.

GÉRONTE. — Moi ?

SCAPIN. — Oui.

GÉRONTE. — Et qui ?

SCAPIN. — Le frère de cette personne qu'Octave a épousée. Il croit que le dessein que vous avez de mettre votre fille à la place que tient sa sœur est ce qui pousse le plus fort à

1. *En*, avec ces cinq cents écus

faire rompre leur mariage; et, dans cette pensée, il a résolu hautement de décharger son désespoir sur vous, et de vous ôter la vie pour venger son honneur. Tous ses amis, gens d'épée comme lui, vous cherchent de tous les côtés, et demandent de vos nouvelles. J'ai vu même deçà et delà des soldats de sa compagnie qui interrogent ceux qu'ils trouvent, et occupent par pelotons toutes les avenues de votre maison. De sorte que vous ne sauriez aller chez vous, vous ne sauriez faire un pas, ni à droite, ni à gauche, que vous ne tombiez dans leurs mains.

GÉRONTE. — Que ferai-je, mon pauvre Scapin?

SCAPIN. — Je ne sais pas, Monsieur, et voici une étrange affaire. Je tremble pour vous depuis les pieds jusqu'à la tête, et.... Attendez.

(Il se retourne et fait semblant d'aller voir au fond du théâtre s'il n'y a personne.)

GÉRONTE, en tremblant. — Eh?

SCAPIN, en revenant. — Non, non, non, ce n'est rien.

GÉRONTE. — Ne saurais-tu trouver quelque moyen pour me tirer de peine?

SCAPIN. — J'en imagine bien un; mais je courrais risque, moi, de me faire assommer.

GÉRONTE. — Eh! Scapin, montre-toi serviteur zélé : ne m'abandonne pas, je te prie.

SCAPIN. — Je le veux bien. J'ai une tendresse pour vous qui ne saurait souffrir que je vous laisse sans secours.

GÉRONTE. — Tu en seras récompensé, je t'assure; et je te promets cet habit-ci, quand je l'aurai un peu usé.

SCAPIN. — Attendez. Voici une affaire que je me suis trouvée fort à propos pour vous sauver. Il faut que vous vous mettiez dans ce sac et que....

GÉRONTE, croyant voir quelqu'un. — Ah!

SCAPIN. — Non, non, non, non, ce n'est personne. Il faut, dis-je, que vous vous mettiez là dedans, et que vous vous gardiez de remuer en aucune façon. Je vous chargerai sur mon dos comme un paquet de quelque chose, et je vous porterai ainsi au travers de vos ennemis, jusque dans votre maison, où, quand nous serons une fois, nous pourrons nous barricader, et envoyer quérir main forte contre la violence.

GÉRONTE. — L'invention est bonne.

SCAPIN. — La meilleure du monde. Vous allez voir. (A part.) Tu me payeras l'imposture.

GÉRONTE. — Eh?

SCAPIN. — Je dis que vos ennemis seront bien attrapés. Mettez-vous bien jusqu'au fond, et surtout prenez garde de ne vous point montrer, et de ne branler pas, quelque chose qui puisse arriver.

GÉRONTE. — Laisse-moi faire; je saurai me tenir....

SCAPIN. — Cachez-vous : voici un spadassin qui vous cherche. (En contrefaisant sa voix.) « Quoi? jé n'aurai pas l'abantage dé tuer cé Géronte, et quelqu'un, par charité, né m'enseignera pas où il est. » (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Ne branlez pas. (Reprenant son ton contrefait.) « Cadédis[1]! jé lé trouberai, sé cachât-il au centre de la terre. » (A Géronte, avec son ton naturel.) Ne vous montrez pas. (Tout le langage gascon est supposé de celui qu'il contrefait, et le reste de lui.) « Oh! l'homme au sac! » Monsieur. « Jé té vaille un louis, et m'enseigne où pût être Géronte. » Vous cherchez le Seigneur Géronte? « Oui, mordi, jé lé cherche. » Et pour quelle affaire, Monsieur? « Pour quelle affaire? » Oui. « Jé beux, cadédis, lé faire mourir sous les coups de vaton. » Oh! Monsieur, les coups de bâton ne se donnent point à des gens comme lui; et ce n'est pas un homme à être traité de la sorte. « Qui, cé fat dé Géronte, cé maraud, cé vélître? » Le seigneur Géronte, Monsieur, n'est ni fat, ni maraud, ni bélître; et vous devriez, s'il vous plaît, parler d'autre façon. « Comment, tu mé traites, à moi[2], avec cette hauteur? » Je défends, comme je dois, un homme d'honneur qu'on offense. « Est-ce que tu es des amis dé cé Géronte? » Oui, Monsieur, j'en suis. « Ah! cadédis, tu es dé ses amis : à la vonne hure. » (Il donne plusieurs coups de bâton sur le sac.) « Tiens, boilà cé qué jé té vaille pour lui. » (Criant comme s'il recevait les coups de bâton.) Ah, ah, ah, ah! Monsieur! Ah, ah! Monsieur! tout beau! Ah, doucement. Ah, ah, ah! « Va, porte-lui cela de ma part. Adiusias. » Ah! diable soit le Gascon! Ah! (Il se plaint et remue le dos comme s'il avait reçu les coups de bâton.)

GÉRONTE, mettant la tête hors du sac. — Ah! Scapin, je n'en puis plus.

SCAPIN. — Ah! Monsieur, je suis tout moulu, et les épaules me font un mal épouvantable.

GÉRONTE. — Comment? c'est sur les miennes qu'il a frappé.

SCAPIN. — Nenni, Monsieur, c'était sur mon dos qu'il frappait.

1. *Cadedis*, juron provençal. | 2. *A moi*, c'est-à-dire en me parlant.

GÉRONTE. — Que veux-tu dire? J'ai bien senti les coups, et les sens bien encore.

SCAPIN. — Non, vous dis-je; ce n'est que le bout du bâton qui a été jusque sur vos épaules.

GÉRONTE. — Tu devais donc te retirer un peu plus loin, pour m'épargner....

SCAPIN lui remet la tète dans le sac. — Prenez garde. En voici un autre qui a la mine d'un étranger. (Cet endroit est de même que celui du Gascon, pour le changement de langage et le jeu de théâtre.) « Parti[1], moi courir comme une Basque, et moi ne pouvre point troufair de tout le jour sti tiable de Gironte. » Cachez-vous bien. « Dites-moi un peu, fous, Monsir l'homme, s'il ve plaît, fous safoir point où l'est sti Gironte que moi cherchair? » Non, Monsieur, je ne sais point où est Géronte. « Dites-moi le fous frenchemente; moi li fouloir pas grande chose à lui. L'est seulemente pour lui donnair une petite régale sur le dos d'une douzaine de coups de bastonne, et de trois ou quatre petites coups d'épée au trafers de son poitrine. » Je vous assure, Monsieur, que je ne sais pas où il est. « Il me semble que j'y foi remuair quelque chose dans sti sac. » Pardonnez-moi, Monsieur. « Li est assurément quelque histoire là tetans. » Point du tout, Monsieur. « Moi l'avoir enfie de tonner ain coup d'épée dans sti sac. » Ah! Monsieur, gardez-vous-en bien. « Montre-le-moi un peu, fous, ce que c'estre là. » Tout beau, Monsieur! « Quement? tout beau? » Vous n'avez que faire de vouloir voir ce que je porte. « Et moi, je le fouloir foir, moi. » Vous ne le verrez point. « Ah! que de badinemente! » Ce sont hardes qui m'appartiennent. « Montre-moi, fous, te dis-je. » Je n'en ferai rien. « Toi ne faire rien? » Non. « Moi pailler de ste bastonne dessus les épaules de toi. » Je me moque de cela. « Ah! toi faire le trôle. (Il donne des coups de bâton sur le sac.) Ahi, ahi, ahi! Ah, Monsieur! ah, ah, ah, ah! « Jusqu'au refoir : l'estre là un petit leçon pour li apprendre à toi à parlair insolentemente. » Ah! peste soit du baragouineux! Ah.

GÉRONTE, sortant sa tète du sac. — Ah! je suis roué.

SCAPIN. — Ah! je suis mort.

GÉRONTE. — Pourquoi diantre faut-il qu'ils frappent sur mon dos?

SCAPIN, lui remettant la tète dans le sac. — Prenez garde, voici

1. *Parti*, pour *pardi*.

une demi-douzaine de soldats tout ensemble. (Il contrefait plusieurs personnes ensemble.) « Allons, tâchons à trouver ce Géronte, cherchons partout. N'épargnons point nos pas. Courons toute la ville. N'oublions aucun lieu. Visitons tout. Furetons de tous les côtés. Par où irons-nous? Tournons par là. Non, par ici. A gauche. A droite. Nenni. Si fait. » (A Géronte, avec sa voix ordinaire.) Cachez-vous bien. « Ah! camarades, voici son valet. Allons, coquin, il faut que tu nous enseignes où est ton maître. » Eh ! Messieurs, ne me maltraitez point. « Allons, dis-nous où il est. Parle. Hâte-toi. Expédions. Dépêche vite. Tôt. » Eh! Messieurs, doucement. (Géronte met doucement la tête hors du sac, et aperçoit la fourberie de Scapin.) « Si tu ne nous fais trouver ton maître tout à l'heure, nous allons faire pleuvoir sur toi une ondée de coups de bâton. » J'aime mieux souffrir toute chose que de découvrir mon maître. « Nous allons t'assommer. » Faites tout ce qu'il vous plaira. « Tu as envie d'être battu. » Je ne trahirai point mon maître. « Ah! tu en veux tâter! Voilà... » Oh! (Comme il est près de frapper, Geronte sort du sac, et Scapin s'enfuit.)

GÉRONTE. — Ah! infâme! ah! traître! ah! scélérat! C'est ainsi que tu m'assassines! **(Acte III, Scène II.)**

La comédie se termine par un dénouement des plus invraisemblables. Hyacinthe est reconnue pour la fille de Géronte, et Zerbinette pour celle d'Argante. Afin d'obtenir son pardon, Scapin arrive sur la scène porté par deux hommes, la tête entourée de linges, comme s'il avait été blessé et allait mourir. Géronte pardonne, et Scapin se fait porter au bout de la table en attendant qu'il meure.

LES FEMMES SAVANTES

(1672)

NOTICE

Il semble que, depuis l'*Amphithryon*, Molière travaillait alternativement pour la cour et pour la ville, et que les deux publics de Paris et de Versailles avaient à tour de rôle l'honneur de voir ses pièces dans leur nouveauté. A *l'Avare*, joué devant les Parisiens, avait succédé *le Bourgeois gentilhomme*, composé pour les récréations de Sa Majesté ; trois mois après que *Psyché* avait diverti la cour, *les Fourberies de Scapin* faisaient rire la ville ; enfin, *la Comtesse d'Escarbagnas*, représentée pour le roi à Saint-Germain, était bientôt suivie des *Femmes savantes*, données la première fois sur le théâtre du Palais-Royal, le 11 mars 1672. Molière, comme on voit, se montrait alors très équitable dans la répartition de ses faveurs.

Jouées onze fois du 11 mars au 5 avril, et encore onze fois dans cette même année 1672, *les Femmes savantes* obtinrent auprès du gros public un succès que les lettrés et la cour confirmèrent. Le samedi 12 mars, c'est-à-dire le lendemain de la première représentation, Molière lut sa pièce devant le cardinal de Retz, alors bien vieux, bien fatigué, bien oublié ; et Madame de Sévigné annonçait en ces termes cette lecture à sa fille : « Nous tâchons d'amuser notre bon cardinal. Corneille lui a lu une pièce qui sera jouée dans quelque temps, et qui fait souvenir des anciennes ; Molière lui lira samedi *Trissotin*[1], qui est une fort plaisante chose. »

1. C'est le nom que porta un moment la comédie des *Femmes savantes*.

De son côté, Bussy, cousin de la marquise, tout en faisant des réserves sur les personnages de Bélise et de Philaminte, qu'il trouvait peu naturels, proclamait cette comédie « un des plus beaux ouvrages de Molière ». Quant à Boileau, il ne se sentait pas d'aise en voyant son ami poursuivre contre la préciosité et la pédanterie la guerre qu'il devait lui-même, vingt ans plus tard, terminer par sa dixième satire.

La cour ne fit pas moins bon accueil à l'œuvre nouvelle. On pouvait craindre qu'elle s'intéressât peu aux divagations de trois bourgeoises pédantes, aux querelles de deux cuistres, et aux théories d'un bonhomme qui ne vit que pour son ventre, et qui ne voit pas plus loin que le bout de sa cuiller à soupe. Il n'en fut rien. Lorsque *les Femmes savantes* furent représentées dans le courant de l'été à Saint-Cloud chez Monsieur, et à Versailles devant le roi, « un chacun les admira ». C'est à peine si quelques malveillants, anciens familiers de l'hôtel de Rambouillet et amis de précieuses incorrigibles, osèrent dire tout bas que ce divertissement était sec, peu intéressant et fait pour des gens de lecture. Ils se turent et applaudirent comme les autres, quand le roi eut déclaré à Molière « que sa pièce était très bonne et qu'elle lui avait fait beaucoup de plaisir ».

Ne réunissait-elle pas en effet de quoi satisfaire tous les goûts ? Ceux qui avaient reproché au *Misanthrope* de manquer un peu d'action et d'intérêt pouvaient suivre dans cette nouvelle satire littéraire une intrigue fortement nouée et très divertissante. Ceux qui regrettaient que Molière eût, depuis quelque temps, abandonné la poésie pour la prose, retrouvaient dans cette œuvre des vers d'une facture achevée. Ceux qui se plaignaient de voir trop souvent dans les comédies du poète la cour immolée au parterre entendaient enfin l'honnête homme de la pièce, Clitandre, faire de cette même cour un éloge très flatteur. Quant aux amateurs de clefs, qui persistaient à chercher autour d'eux les originaux des portraits tracés par Molière, ils pouvaient cette fois contenter leur malignité : le pédant Vadius, c'était bien Ménage, et le poète Trissotin l'académicien et abbé Cotin. L'auteur eut beau protester, pour la forme, dans une harangue faite au public deux jours avant la première représentation de sa pièce : personne ne s'y méprit et ne pouvait s'y méprendre. Qu'elle eût eu pour théâtre le salon de Mademoiselle de Montpensier ou celui de

Gilles Boileau, le frère du poète, la querelle de ces deux écrivains, si fidèlement reproduite dans *les Femmes savantes*, n'en était pas moins réelle et connue de tous ; et il était facile de retrouver dans les *Œuvres galantes* de Cotin le sonnet de Trissotin et son épigramme.

Mais ce qui, pour les lettrés et les amateurs du beau sérieux, consacra le succès des *Femmes savantes*, ce qui assure à cette comédie une place parmi les chefs-d'œuvre les plus incontestables de Molière, c'est la satire morale et littéraire, faite ici, comme toujours, de main de maître. Jamais le poète n'avait réuni dans une seule pièce tant de portraits plus comiques, plus variés, et se faisant mieux valoir les uns que les autres ; d'autre part, il était impossible de terminer par une victoire plus brillante et plus décisive la campagne commencée par *les Précieuses ridicules*, et poursuivie depuis treize ans dans *la Critique de l'École des femmes*, dans *l'Impromptu de Versailles* et dans *le Misanthrope* avec tant de bon sens, d'entrain et de courage. Si après 1659 les précieuses avaient espéré se relever du rude coup que leur venait d'asséner Molière, après *les Femmes savantes* il n'y fallait plus songer : elles étaient bien mortes, et avec elles le ridicule nouveau sous lequel elles s'affichaient et cherchaient à donner le change, la pédanterie.

Pour mieux faire ressortir ce travers, cent fois plus odieux que la préciosité, Molière a naturellement grossi les traits des personnages chargés de le représenter. Il avait déjà procédé de la sorte dans *les Précieuses ridicules*. Seulement Cathos et Magdelon rappelaient les familiers de l'hôtel de Rambouillet. C'étaient bien des êtres d'exception, comme ces fleurs de serre qu'obtiennent les jardiniers par une culture compliquée, et qui étonnent plus qu'elles ne plaisent ; mais ces êtres d'exception existaient réellement : ils avaient leur histoire, leur biographie pour ainsi dire, et nous les reconnaissions. Au contraire, Philaminte, Armande et Bélise nous apparaissent d'abord comme des types plus extraordinaires que vrais. Évidemment, elles étaient rares, si elles existaient en effet, les femmes qui savaient mieux comme vont lune, étoile polaire, Saturne et Mars, que leur ménage, leurs affaires d'argent et leurs enfants ; qui exigeaient de leurs domestiques des certificats, non de bonne conduite et de bonnes mœurs, mais de grammaire et de fin d'études.

C'est donc un excès que le poète a porté sur la scène, et

pour le mieux mettre en lumière, il lui a, selon son habitude, opposé un autre excès : en face de Philaminte, il a représenté Chrysale, un bonhomme au caractère faible, à l'esprit étroit, ignorant et sensuel, amoureux uniquement de sa tranquillité et de son estomac, et qui, parce que sa femme a la tête fêlée et s'est entichée de science au point d'en perdre, pour ainsi dire, l'équilibre moral, rend la science responsable de toutes les sottises qui se commettent chez lui.

Comme Philaminte et comme Chrysale, Bélise, cette vieille folle qui croit tous les hommes amoureux d'elle, cette précieuse exaspérée, échappée du pays de Tendre, est un caractère très exagéré, à peine vraisemblable. Au contraire, Armande et Henriette sont des personnages très réels et très vrais. Dans Armande, on reconnaît la fille qui sent passée sa première jeunesse, et regrette profondément, en dépit de ses assertions contraires, les amoureux qui ne se présentent plus. Peut-être faut-il voir dans l'ardeur qu'elle porte à l'étude une manifestation de ce besoin qu'éprouve toute femme de mettre dans sa vie un objet quelconque qui lui prenne tout son cœur. Comme on sent que dans ses tirades contre le mariage il entre plus de dépit que de sincérité ! Armande sans doute est ridicule : à de certains moments même elle est odieuse ; et cependant elle fait pitié. Ne nous y trompons pas : ce cœur n'est pas absolument sec : il est aigri. Si on l'eût forcée d'épouser Clitandre, qu'au fond elle désire, elle aurait été sans doute une femme comme les autres, capable elle aussi d'aimer un mari, des enfants, un ménage. Ce qui l'a perdue, c'est l'orgueil, l'amour-propre, un respect humain coupable et ridicule.

Quant à Henriette, quelle charmante jeune fille ! si modeste, si simple, et pourtant, n'en doutons pas, si intelligente et si instruite ! Seulement elle sait ignorer les choses qu'elle sait, et a du savoir sans vouloir qu'on le sache. Peut-être en a-t-elle moins que sa sœur et que sa mère ; mais dans celles-ci, les connaissances accumulées gloutonnement et sans intelligence, mal digérées par des esprits mal faits, se sont gâtées, comme en de mauvais vases s'aigrit le meilleur vin, tandis qu'elles ont laissé à Henriette tout son bon sens, toute sa grâce, tout son esprit. Henriette est sans contredit un des plus charmants caractères qu'ait tracés Molière.

Hélas ! Le poète ne nous en donnera plus qu'un que nous

puissions aimer autant, celui d'Angélique dans *le Malade imaginaire*.

LES FEMMES SAVANTES

PERSONNAGES

CHRYSALE, bon bourgeois.
PHILAMINTE, femme de Chrysale.
ARMANDE, HENRIETTE, filles de Chrysale et de Philaminte.
ARISTE, frère de Chrysale.
BÉLISE, sœur de Chrysale.
CLITANDRE, amant d'Henriette.
TRISSOTIN, bel esprit.
VADIUS, savant.
MARTINE, servante de cuisine
LÉPINE, laquais.
JULIEN, valet de Vadius.
LE NOTAIRE.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

ARMANDE, HENRIETTE.

ARMANDE.

Quoi? le beau nom de fille est un titre, ma sœur,
Dont vous voulez quitter la charmante douceur,
Et de vous marier vous osez faire fête[1]?
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête?

HENRIETTE.

Oui, ma sœur.

ARMANDE.

Ah! ce « oui » se peut-il supporter,
Et sans un mal de cœur saurait-on l'écouter?

HENRIETTE.

Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige,
Ma sœur[2]...?

1. *Faire fête de...* se réjouir à la pensée de...
2. *Vous oblige...?* Henriette n'a pas le temps d'achever sa pensée qui doit être : vous oblige à montrer tant de dégoût pour le mariage.

ARMANDE.

Ah ! mon Dieu ! fi !

HENRIETTE.

Comment ?

ARMANDE.

Ah, fi ! vous dis-je.
Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot, à l'esprit, offre de dégoûtant [1] ?
De quelle étrange image on est par lui blessée ?
Sur quelle sale vue il traîne la pensée ?
N'en frissonnez-vous point ? et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur ?

HENRIETTE.

Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfants, un ménage ;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, et fasse frissonner.

ARMANDE.

De tels attachements, ô Ciel ! sont pour vous plaire ?

HENRIETTE.

Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire,
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime, et soit aimé de vous,
Et de cette union, de tendresse suivie,
Se faire les douceurs d'une innocente vie ?
Ce nœud, bien assorti, n'a-t-il pas des appas ?

ARMANDE.

Mon Dieu, que votre esprit est d'un étage bas !
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer [2] aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
Qu'un [3] idole d'époux et des marmots d'enfants !
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires ;
A de plus hauts objets élevez vos désirs,
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
Et traitant de mépris [4] les sens et la matière.

1. Comparez la scène IV des *Précieuses ridicules*.

2. *Claquemurer*, enfermer dans une étroite p[illegible]

3. *Idole* [illegible] de Molière masculin ou féminin : féminin si l'on se laissait guider par la terminaison qui est féminine, masculin si on obéit à l'étymologie, *idole* étant neutre en grec et en latin.

4. *En traitant de mépris*. Nous disons aujourd'hui : en traitant avec mépris.

A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux ;
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille,
Aspirez aux clartés[1] qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs ;
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachements,
Qui doivent de la vie occuper les moments ;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles
Me paraissent aux yeux[2] des pauvretés horribles.

HENRIETTE.

Le Ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différents emplois nous fabrique en naissant ;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations
Où montent des savants les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son faible se resserre.
Ne troublons point du Ciel les justes règlements,
Et de nos deux instincts suivons les mouvements.
Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
Les hautes régions de la philosophie,
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
Nous saurons toutes deux imiter notre mère :
Vous, du côté de l'âme et des nobles désirs,
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs ;
Vous, aux productions d'esprit et de lumière,
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

1. *Clartés.* Ce mot que nous retrouverons encore plus loin (Acte I, sc. III ; acte III, sc. II) a le sens de *lumières*, *connaissances*.

2. *Me paraissent aux yeux*, c-à-d. sont à mes yeux.

ARMANDE.

Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler[1] ;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE.

Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté[2] ;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE.

Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari ;
Mais sachons, s'il vous plait, qui vous songez à prendre :
Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre[3] ?

HENRIETTE.

Et par quelle raison n'y serait-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? est-ce un choix qui soit bas ?

ARMANDE.

Non ; mais c'est un dessein qui serait malhonnête,
Que de vouloir d'une[4] autre enlever la conquête ;
Et ce n'est point un fait dans le monde ignoré,
Que Clitandre ait pour moi hautement soupiré.

HENRIETTE.

Oui ; mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines ;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ?

ARMANDE.

Cet empire que tient la raison sur les sens

1. D'après Brossette, ces deux vers seraient de Boileau. Molière avait écrit :

« Quand sur une personne on prétend s'ajuster,
C'est par ses beaux côtés qu'il la faut imiter. »

Boileau fit remarquer à son ami la faiblesse de ces vers, les corrigea et les refit tels que nous les avons.

2. C.-à-d. : Permettez-moi ces goûts bas à qui vous devez le jour.

3. C.-à-d. : Ce n'est pas sur Clitandre au moins que vous avez des vues.

4. Molière a écrit *d'un* autre ; mais nous laissons, pour plus de clarté, l'orthographe plus régulière des éditions postérieures.

Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens,
Et l'on peut pour époux refuser un mérite[1]
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE.

Je n'ai pas empêché qu'à vos perfections
Il n'ait continué ses adorations ;
Et je n'ai fait que prendre, au refus de votre âme,
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE.

Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité,
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté ?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte ?

HENRIETTE.

Il me le dit, ma sœur, et, pour moi, je le croi.

ARMANDE.

Ne croyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi[2],
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien et se trompe lui-même.

HENRIETTE.

Je ne sais ; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir :
Je l'aperçois qui vient ; et sur cette matière
Il pourra nous donner une pleine lumière.

SCÈNE II

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre cœur ;
Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE.

Non, non je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication ;
Je ménage les gens, et sais comme embarrasse
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE.

Non, Madame, mon cœur, qui dissimule peu,

1. *Un mérite* pour *un homme de mérite*.

2. *Ne croyez pas d'une si bonne foi* c.-à-d. : Ne croyez pas si naïvement Clitandre quand il vous dit qu'il vous aime.

Ne sent nul contrainte à faire un libre aveu;
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette,
Et j'avouerai tout haut, d'une âme franche et nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,
Mon amour et mes vœux, sont tout de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte:
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avaient pris, et mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes désirs;
Mon cœur vous consacrait une flamme immortelle;
Mais vos yeux n'ont point cru leur conquête assez belle.
J'ai souffert sous leur joug cent mépris différents,
Ils régnaient sur mon âme en superbes tyrans,
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes.
Je les ai rencontrés, Madame, dans ces yeux[1],
Et leurs traits à jamais me seront précieux;
D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes;
De si rares bontés m'ont si bien su toucher,
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher;
Et j'ose maintenant vous conjurer, Madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer à rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE.

Eh! qui vous dit, Monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE.

Eh! doucement, ma sœur. Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux?

ARMANDE.

Mais vous qui m'en parlez, où la pratiquez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paraître
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être
Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix,

1. Il montre Henriette.

Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE.

Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir
De m'enseigner si bien les choses du devoir;
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite;
Et pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,
Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour;
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE.

J'y vais de tous mes soins travailler hautement,
Et j'attendais de vous ce doux consentement.

ARMANDE.

Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine [1].

HENRIETTE.

Moi, ma sœur, point du tout : Je sais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissants;
Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle faiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande, et de votre suffrage
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite; et, pour y travailler...

ARMANDE.

Votre petit esprit se mêle de railler;
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière [2].

HENRIETTE.

Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère;
Et si vos yeux sur moi le pouvaient ramasser,
Ils prendraient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE.

A répondre à cela je ne daigne descendre,
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

1. *Faites une mine à vous imaginer...*, c.-à-d. : Vous faites une mine telle que vous avez vraiment l'air de vous imaginer... Nous avons déjà rencontré plusieurs fois des exemples de ces fortes ellipses.

2. *D'un cœur qu'on vous jette.* Armande veut faire croire que c'est elle qui fait à sa sœur le don de l'amour de Clitandre.

HENRIETTE.

C'est fort bien fait à vous, et vous nous faites voir
Des modérations [1] qu'on ne peut concevoir.

SCÈNE III

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Votre sincère aveu ne l'a pas peu surprise.

CLITANDRE.

Elle mérite assez une telle franchise,
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes tout au moins de ma sincérité.
Mais puisqu'il m'est permis, je vais à votre père,
Madame...

HENRIETTE.

Le plus sûr est de gagner ma mère :
Mon père est d'une humeur à consentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout [2] ;
Il a reçu du Ciel certaine bonté d'âme
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme ;
C'est elle qui gouverne, et d'un ton absolu
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
Je voudrais bien vous voir pour elle, et pour ma tante,
Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,
Un esprit qui, flattant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE.

Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
Même dans votre sœur flatter leur caractère,
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante [3] ;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,

1. Le mot *modération* ne s'emploie plus aujourd'hui qu'au singulier.

2. C.-à-d. il n'insiste et ne persiste guère dans ses résolutions, il manque de volonté.

3. C'est ce que disait Mlle de Scudéry dans le *Grand Cyrus* : « Encore que je voulusse que les femmes sussent plus de choses qu'elles n'en savent d'ordinaire, je ne veux pourtant jamais qu'elles agissent ou qu'elles parlent en savantes. Je veux donc bien qu'on puisse dire, d'une personne de mon sexe qu'elle sait cent choses dont elle ne se vante pas, qu'elle a l'esprit fort éclairé qu'elle connaît finement les beaux ouvrages, qu'elle parle bien, qu'elle écrit juste et qu'elle sait le monde ; mais je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle c'est une femme savante. »

Elle sache ignorer les choses qu'elle sait;
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup Madame votre mère;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son Monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme,
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt dont partout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale [1]
D'officieux [2] papiers fournir toute la halle.

HENRIETTE.

Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux;
Mais comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où [3] s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur;
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE.

Oui, vous avez raison; mais Monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me déshonorer en prisant ses ouvrages;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connaissais avant que l'avoir vu [4].
Je vis, dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne:
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême
Qui le rend en tout temps si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,

1. *Libérale*, c.-à-d. féconde.
2. *Officieux*, pouvant être utiles aux gens de la halle.
3. *Où*, c.-à-d dans le milieu où.
4. *Avant que l'avoir vu*, pour *avant que de*. Il y a de nombreux exemples de cette tournure au XVIIe siècle, et dans Molière même.

Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit,
Et qu'il ne voudrait pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

CLITANDRE.

Jusques à sa figure encor la chose alla[1],
Et je vis, par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il fallait que fût fait le poète;
Et j'en avais si bien deviné tous les traits,
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais[2],
Je gageai que c'était Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure était bonne.

HENRIETTE.

Quel conte!

CLITANDRE.

Non; je dis la chose comme elle est.
Mais je vois votre tante. Agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

SCÈNE IV

BÉLISE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Souffrez, pour vous parler, Madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincère flamme...

BÉLISE.

Ah! tout beau, gardez-vous de m'ouvrir trop votre âme:
Si je vous ai su mettre au rang de mes amants,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements,
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des désirs qui chez moi passent pour un outrage;
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas,
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas:
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes;
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler[3].

1. C.-à-d. encore cela put-il passer jusqu'au moment où je vis sa figure.
2. Les galeries du Palais de justice étaient alors le rendez-vous à la mode.
3. *Il vous faut exiler*, c.-à-d. il faut que vous vous exiliez.

CLITANDRE.

Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme :
Henriette, Madame, est l'objet qui me charme,
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE.

Ah! certes le détour est d'esprit, je l'avoue :
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue,
Et dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE.

Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, Madame,
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.
Les Cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire :
Vous y pouvez beaucoup, et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BÉLISE.

Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende;
La figure est adroite, et, pour n'en point sortir
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir[1],
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que sans rien prétendre il faut brûler pour elle.

CLITANDRE.

Eh! Madame, à quoi bon un pareil embarras,
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas?

BÉLISE.

Mon Dieu! point de façons; cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre :
Il suffit que l'on est[2] contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour,
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

1. C.-à d., pour exprimer aussi d'une façon figurée les choses que pense mon cœur, je vous répondrai que...

2. Au lieu de *Il suffit que l'on est*, nous dirions aujourd'hui, *il suffit que l'on soit*.

CLITANDRE.

Mais...

BÉLISE.

Adieu : pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulais dire.

CLITANDRE.

Mais votre erreur...

BÉLISE.

Laissez. Je rougis maintenant,
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE.

Je veux être pendu si je vous aime, et sage...

BÉLISE.

Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

(Elle sort.)

CLITANDRE.

Diantre soit de la folle avec ses visions!
A-t-on rien vu d'égal à ces préventions?
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

ARISTE.

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt[1];
J'appuierai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant, pour un mot, a de choses à dire!
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire!
Jamais...

SCÈNE II

CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE.

Ah! Dieu vous gard'[2], mon frère.

CHRYSALE.

Et vous aussi,

1. Ariste est *cet autre* dont Clitandre a pris le secours. Au début du second acte, Ariste vient de quitter Clitandre, et, de loin, lui promet encore son aide. Cette manière de parler à quelqu'un d'invisible s'appelle de nos jours en style de théâtre parler à la *cantonade*.

2. *Dieu vous gard'*, formule ordinaire de salut qui s'écrivait et se prononçait comme nous la trouvons ici.

Mon frère.

ARISTE.

Savez-vous ce qui m'amène ici?

CHRYSALE.

Non ; mais, si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre.

ARISTE.

Depuis assez longtemps vous connaissez Clitandre?

CHRYSALE.

Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous [1].

ARISTE.

En quelle estime est-il, mon frère, auprès de vous?

CHRYSALE.

D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite ;
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.

ARISTE.

Certain désir qu'il a conduit ici mes pas,
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.

CHRYSALE.

Je connus feu son père en mon voyage à Rome.

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE.

C'était, mon frère, un fort bon gentilhomme.

ARISTE.

On le dit.

CHRYSALE.

Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi! tous deux de verts galants [2].

ARISTE.

Je le crois.

CHRYSALE.

Nous donnions chez les dames romaines [3],
Et tout le monde là parlait de nos fredaines :
Nous faisions des jaloux.

ARISTE.

Voilà qui va des mieux.

1. *Fréquente* est plutôt verbe actif aujourd'hui : au XVIIe et au XVIIIe siècle il était plutôt verbe neutre.

2. *Verts galants*, bandits du XVe siècle, ainsi nommés parce qu'ils se tenaient dans les bois ; ils n'avaient pas trop mauvaise réputation, parce qu'ils s'attaquaient surtout aux seigneurs et aux riches. Au figuré, hommes empressés auprès des femmes. On donna ce surnom à Henri IV, et c'est de là que vint la célébrité de cette expression

3. *Donner chez*.. se lancer dans le monde de...Avec un nom de choses, ce verbe ainsi employé au neutre prenait *dans* au lieu de *chez*. « Puisque vous y donnez dans ces vices du temps, » dit Alceste.

Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

SCÈNE III

BÉLISE, CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE.

Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.

CHRYSALE.

Quoi, de ma fille?

ARISTE.

Oui, Clitandre en est charmé,
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.

BÉLISE, à Ariste.

Non, non, je vous entends, vous ignorez l'histoire,
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.

ARISTE.

Comment, ma sœur?

BÉLISE.

Clitandre abuse vos esprits[1],
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.

ARISTE.

Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime?

BÉLISE.

Non; j'en suis assurée.

ARISTE.

Il me l'a dit lui-même.

BÉLISE.

Eh, oui!

ARISTE.

Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.

BÉLISE.

Fort bien.

ARISTE.

Et son amour même m'a fait instance[2]
De presser les moments d'une telle alliance.

BÉLISE.

Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.

1. *Abuse vos esprits*, c.-à-d. se joue de vous.
2. *M'a fait instance*. Nous avons déjà rencontré cette tournure dans *Tartuffe* (Acte IV, sc. v) et dans *le Misanthrope* (Acte V, sc. II).

Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A couvrir d'autres feux, dont je sais le mystère;
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.

ARISTE.

Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime

BÉLISE.

Vous le voulez savoir?

ARISTE.

Oui. Quoi?

BÉLISE.

Moi.

ARISTE.

Vous?

BÉLISE.

Moi-même.

ARISTE.

Hay, ma sœur!

BÉLISE.

Qu'est-ce donc que veut dire ce « hay »,
Et qu'a de surprenant le discours que je fai?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire[1];
Et Dorante, Damis, Cléonte, et Lycidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.

ARISTE.

Ces gens vous aiment?

BÉLISE.

Oui, de toute leur puissance.

ARISTE.

Ils vous l'ont dit?

BÉLISE.

Aucun n'a pris cette licence;
Ils m'ont su révérer si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais pour m'offrir leur cœur et vouer leur service,
Les muets truchements ont tous fait leur office.

ARISTE.

On ne voit presque point céans venir Damis.

1. *Ne pour un*, ne *pas pour un* signifient *pas seulement un*, plus d un.

BÉLISE.

C'est pour me faire voir un respect plus soumis.

ARISTE.

De mots piquants partout Dorante vous outrage.

BÉLISE.

Ce sont emportements d'une jalouse rage.

ARISTE.

Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.

BÉLISE.

C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.

ARISTE.

Ma foi, ma chère sœur, vision toute claire.

CHRYSALE.

De ces chimères-là vous devez vous défaire.

BÉLISE.

Ah! chimères! ce sont des chimères, dit-on!
Chimères, moi[1]! Vraiment, chimères est fort bon!
Je me réjouis fort de chimères, mes frères,
Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

SCÈNE IV

CHRYSALE, ARISTE.

CHRYSALE.

Notre sœur est folle, oui.

ARISTE.

Cela croît tous les jours.
Mais encore une fois reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme:
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.

CHRYSALE.

Faut-il le demander? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.

ARISTE.

Vous savez que de bien il n'a pas l'abondance,
Que...

CHRYSALE.

C'est un intérêt qui n'est pas d'importance:
Il est riche en vertu, cela vaut des trésors;
Et puis son père et moi n'étions qu'un en deux corps.

1. *Chimères moi!* c.-à-d.; moi, avoir des chimères!

ARISTE.

Parlons à votre femme, et voyons à la rendre
Favorable[1]...

CHRYSALE.

Il suffit : je l'accepte pour gendre.

ARISTE.

Oui ; mais pour appuyer votre consentement,
Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément ;
Allons...

CHRYSALE.

Vous moquez-vous ? Il n'est pas nécessaire :
Je réponds de ma femme, et prends sur moi l'affaire.

ARISTE.

Mais...

CHRYSALE.

Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas :
Je la vais disposer aux choses de ce pas.

ARISTE.

Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir...

CHRYSALE.

C'est une affaire faite,
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

SCÈNE V

MARTINE, CHRYSALE.

MARTINE.

Me voilà bien chanceuse ! Hélas ! l'an dit bien vrai[2] :
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage,
Et service d'autrui n'est pas un héritage[3].

CHRYSALE.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous, Martine ?

MARTINE.

Ce que j'ai ?

CHRYSALE.

Oui.

1. *Voyons à la rendre favorable*, c.-à-d. avisons au moyen de la rendre favorable.

2. L'*an*, prononciation rustique de l'*on*. Dans le *Médecin malgré lui*, Lucas dit de même : « L'an dirait parfois ne vous en déplaise, qu'il a quelque pet coup de hache à la tête. »

3. *Un héritage*, signifie ici un bien solide... c'est un proverbe dont le texte exact est : service de grands n'est pas un héritage.

MARTINE.

J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.

CHRYSALE.

Votre congé!

MARTINE.

Oui, Madame me chasse.

CHRYSALE.

Je n'entends pas cela. Comment?

MARTINE.

On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.

CHRYSALE.

Non, vous demeurerez : je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tète un peu chaude,
Et je ne veux pas, moi...

SCÈNE VI

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

PHILAMINTE.

Quoi? je vous vois, maraude[1]?
Vite, sortez, friponne; allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

CHRYSALE.

Tout doux.

PHILAMINTE.

Non, c'en est fait.

CHRYSALE.

Eh!

PHILAMINTE.

Je veux qu'elle sorte.

CHRYSALE.

Mais qu'a-t-elle commis, pour vouloir de la sorte...?

PHILAMINTE.

Quoi? vous la soutenez?

CHRYSALE.

En aucune façon.

PHILAMINTE.

Prenez-vous son parti contre moi?

1. *Maraude*, terme de mépris et d'injure sans signification très précise.

CHRYSALE.

Mon Dieu! non;
Je ne fais seulement que demander son crime.

PHILAMINTE.

Suis-je pour la chasser sans cause légitime[1]?

CHRYSALE.

Je ne dis pas cela; mais il faut de nos gens...

PHILAMINTE.

Non; elle sortira, vous dis-je, de céans.

CHRYSALE.

Hé bien! oui : vous dit-on quelque chose là-contre[2]?

PHILAMINTE.

Je ne veux point d'obstacle au désir que je montre.

CHRYSALE.

D'accord.

PHILAMINTE.

Et vous devez, en raisonnable époux,
Être pour moi contre elle, et prendre mon courroux[3].

CHRYSALE.

Aussi fais-je[4]: Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine, et votre crime est indigne de grâce.

MARTINE.

Qu'est-ce donc que j'ai fait?

CHRYSALE, bas.

Ma foi! je ne sais pas.

PHILAMINTE.

Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas[5].

CHRYSALE.

A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir ou quelque porcelaine?

PHILAMINTE.

Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux?

CHRYSALE.

Qu'est-ce à dire? L'affaire est donc considérable?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable?

1. C.-à-d. Suis-je capable de la chasser sans...? etc.
2. C.-à-d. s'oppose-t-on à cela?
3. *Prendre mon courroux*, adopter partager ma colère.
4. *Aussi fais-je*. Oui, je le dois, donc je le fais.
5. *A n'en faire aucun cas*, c.-à-d. à n'attacher aucune importance au crime qu'elle a commis.

CHRYSALE.

Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque aiguière ou quelque plat d'argent?

PHILAMINTE.

Cela ne serait rien.

CHRYSALE.

Oh, oh! peste, la belle!
Quoi? l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle?

PHILAMINTE.

C'est pis que tout cela.

CHRYSALE.

Pis que tout cela?

PHILAMINTE.

Pis.

CHRYSALE.

Comment, diantre, friponne! Euh! a-t-elle commis...?

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas[1].

CHRYSALE.

Est-ce là...?

PHILAMINTE.

Quoi? toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait la main haute[2] obéir à ses lois!

CHRYSALE.

Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.

PHILAMINTE.

Quoi? vous ne trouvez pas ce crime impardonnable?

CHRYSALE.

Si fait.

PHILAMINTE.

Je voudrais bien que vous l'excusassiez.

1. Vaugelas, grammairien célèbre (1585-1650), membre de l'Académie, auteur des *Remarques sur la langue française*. Son autorité en matière de langue était souveraine, et persista longtemps après sa mort, comme le prouve d'ailleurs cette comédie. Molière est un des très rares esprits indépendants du XVIIe siècle qui ait eu le courage de railler cet oracle.

2. *La main haute*, terme de manège; tenir la main haute est le contraire de rendre la main, laisser flotter la bride sur le cou du cheval.

CHRYSALE.

Je n'ai garde.

BÉLISE.

Il est vrai que ce sont des pitiés[1] :
Toute construction est par elle détruite,
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon,
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente ! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.

PHILAMINTE.

Hé bien ! ne voilà pas encore de son style ?
Ne servent pas de rien !

BÉLISE.

O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment,
On ne te puisse apprendre à parler congrûment ?
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative[2].

MARTINE.

Mon Dieu ! je n'avons pas étugué comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux[3] nous.

PHILAMINTE.

Ah ! peut-on y tenir?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible[4] !

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel.
Je n'est qu'un singulier, *avons* est pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire?

1 *Ce sont des pitiés*, c.-à-d. : cela fait pitié Aujourd'hui nous employons plutôt ce mot au singulier

2. C.-à-d. il y a une négative de trop

3 Ce n'était pas seulement à la campagne, mais à la ville aussi, voire même à la cour, qu'on disait *cheux*. Vaugelas condamne très sévèrement cette prononciation.

4. *Solécisme*, c.-à-d : faute contre la syntaxe.

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père[1]?

PHILAMINTE.

O Ciel!

BÉLISE.

Grammaire est prise à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi!
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.

BÉLISE.

Quelle âme villageoise!
La grammaire, du verbe et du nominatif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE.

J'ai, Madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BÉLISE.

Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe?

PHILAMINTE, à sa sœur.

Eh, mon Dieu! finissez un discours de la sorte.
(A son mari.)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRYSALE.

Si fait. A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point : retire-toi, Martine.

PHILAMINTE.

Comment? vous avez peur d'offenser la coquine?
Vous lui parlez d'un ton tout à fait obligeant?

CHRYSALE.

(D'un ton ferme.) (Bas.)
Moi? point. Allons, sortez. Va-t'en, ma pauvre enfant.

1. On prononçait quelquefois de la même façon *grand'mère* et *grammaire*, que certaines personnes écrivaient *granmaire*.

SCÈNE VII

PHILAMINTE, CHRYSALE, BÉLISE.

CHRYSALE.

Vous-êtes satisfaite, et la voilà partie;
Mais je n'approuve point une telle sortie :
C'est une fille propre aux choses qu'elle fait[1],
Et vous me la chassez pour un maigre sujet.

PHILAMINTE.

Vous voulez que toujours je l'aye à mon service
Pour mettre incessamment mon oreille au supplice?
Pour rompre toute loi d'usage et de raison,
Par un barbare amas de vices d'oraison[2],
De mots estropiés, cousus par intervalles,
De proverbes traînés dans les ruisseaux des Halles?

BÉLISE.

Il est vrai que l'on sue à souffrir ses discours :
Elle y met Vaugelas en pièces tous les jours;
Et les moindres défauts de ce grossier génie[3]
Sont ou le pléonasme, ou la cacophonie[4].

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes,
Elle accommode mal les noms avec les verbes,
Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot.
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,
En cuisine peut-être[5] auraient été des sots.

PHILAMINTE.

Que ce discours grossier terriblement assomme!
Et quelle indignité pour ce qui s'appelle homme
D'être baissé sans cesse aux soins matériels,

1. C.-à-d. qui fait convenablement son service.

2. *Oraison*, synonyme de *langage*. Ce mot qui vient du latin, et qui a une apparence un peu pédante, convient bien à Philaminte.

3. Génie, ici intelligence, entendement.

4. *Pléonasme*, redondance, emploi de mots inutiles dans l'expression de la pensée; *cacophonie*, vice d'élocution qui consiste dans un ensemble de sons désagréables.

5. Ce *peut être* indique la timidité naturelle de Chrysale. Il n'ose pas se prononcer quand il aurait pu catégoriquement affirmer que ni Malherbe ni Balzac ne se connaissaient en cuisine.

Au lieu de se hausser vers les spirituels !
Le corps, cette guenille, est-il d'une importance,
D'un prix à mériter seulement qu'on y pense ?
Et ne devons-nous pas laisser cela bien loin ?

CHRYSALE.

Oui, mon corps est moi-même, et j'en veux prendre soin :
Guenille si l'on veut, ma guenille m'est chère.

BÉLISE.

Le corps avec l'esprit fait figure [1], mon frère ;
Mais si vous en croyez tout le monde savant,
L'esprit doit sur le corps prendre le pas devant [2] ;
Et notre plus grand soin, notre première instance [3],
Doit être à le nourrir du suc de la science.

CHRYSALE.

Ma foi ! si vous songez à nourrir votre esprit,
C'est de viande bien creuse [4], à ce que chacun dit,
Et vous n'avez nul soin, nulle sollicitude [5]
Pour...

PHILAMINTE.

Ah ! *sollicitude* à mon oreille est rude :
Il put [6] étrangement son ancienneté.

BÉLISE.

Il est vrai que le mot est bien collet monté [7].

CHRYSALE.

Voulez-vous que je dise ? il faut qu'enfin j'éclate,
Que je lève le masque, et décharge ma rate :
De folles on vous traite, et j'ai fort sur le cœur...

PHILAMINTE.

Comment donc ?

CHRYSALE, à Bélise.

C'est à vous que je parle, ma sœur.

1. *Fait figure*, c.-à d. a sa valeur, est d'importance, mérite qu'on y pense.

2. *Prendre*, *avoir* ou *céder le pas devant*, locutions très fréquentes au XVIIe siècle. Au propre c'est entrer le premier quelque part, sans laisser par civilité un autre passer avant soi.

3. *Instance*, c.-à-d. notre principale préoccupation : ce mot ne s'emploie plus dans ce sens.

4. *Viande* a ici le sens général de nourriture. Les jours maigres, comme les jours gras, on disait chez le roi : la viande est servie.

5. *Sollicitude*, mot parfaitement français, et très ancien, mais que les précieuses avaient, on ne sait pourquoi, banni de leur vocabulaire.

6. *Il put*. C'est l'orthographe de toutes les éditions. La forme *puir* était la forme usitée alors : « C'est puir que sentir bon », dit Montaigne. *Puer* est postérieur.

7. *Collet monté*, collet de carton dur soutenu par du fil de fer. — La mode en était passée en 1672. Bélise blâme donc le mot *sollicitude*, comme trop ancien et suranné.

Le moindre solécisme en parlant vous irrite ;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite[1].
Vos livres éternels ne me contentent pas,
Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats[2],
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile[3],
Et laisser la science aux docteurs de la ville ;
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans
Cette longue lunette à faire peur aux gens,
Et cent brimborions dont l'aspect importune ;
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,
Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire, et devenir auteurs.
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir ;
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire ;

1. *Solécisme en conduite* est une expression heureuse. Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'on ait appliqué ce mot de solécisme à autre chose qu'au langage. On le disait aussi des gestes faux et des fausses expressions du visage.

2. Détail emprunté à une anecdote racontée par Furetière dans son *Roman bourgeois*. Un grotesque nommé Belastre va chez un libraire et lui demande un livre, n'importe lequel, pourvu qu'il soit gros. « Dites-moi, demande le libraire, à quoi vous voulez vous en servir? — C'est à mettre en presse mes rabats. »

3. *Meuble*, tout ce qui sert à garnir une maison, et ici les livres, les instruments scientifiques, lunettes, etc., bref, tous les brimborions des savants.

Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin.
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire;
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt en lisant quelque histoire;
L'autre rêve à des vers quand je demande à boire;
Enfin je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.
Une pauvre servante au moins m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas.
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse
(Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse)
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce Monsieur Trissotin :
C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées[1];
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées;
On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé.
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé[2].

PHILAMINTE.

Quelle bassesse, ô Ciel! et d'âme et de langage!

BÉLISE.

Est-il de petits corps[3] un plus lourd assemblage!
Un esprit composé d'atomes plus bourgeois[4]!
Et de ce même sang se peut-il que je sois!
Je me veux mal de mort[5] d'être de votre race,
Et, de confusion, j'abandonne la place.

1. *Tympaniser*, faire connaître à grand bruit, comme au son du tambour, et d'une façon désavantageuse. Chrysale est ici en révolte ouverte non seulement contre sa femme, sa sœur et Trissotin, mais aussi contre Vaugelas, qui a dit : « *Tympaniser* est un mot de raillerie qui ne doit jamais être employé en une matière sérieuse. »

2. *Timbre un peu fêlé*. Encore une expression un peu vulgaire. On disait aussi *timbre brouillé* Voy. Racine (*Les Plaideurs*, v. 30) :

On dit que son timbre est brouillé.

et T. Corneille (*Comte d'Org.*, IV, II)

Je brouillerais le timbre aux plus sages marquis.

3. *Petits corps*, *atomes*, principes de la matière, dont la réunion constitue la composition des êtres.

4. *Atomes bourgeois*, locution familière aux précieuses.

5. *Je me veux mal de mort*, c.-à-d. je m'en veux mortellement.

SCÈNE VIII

PHILAMINTE, CHRYSALE.

PHILAMINTE.

Avez-vous à lâcher encore quelque trait?

CHRYSALE.

Moi? Non. Ne parlons plus de querelle : c'est fait.
Discourons d'autre affaire. A votre fille aînée
On voit quelque dégoût pour les nœuds d'hyménée :
C'est une philosophe enfin, je n'en dis rien :
Elle est bien gouvernée, et vous faites fort bien.
Mais de toute autre humeur se trouve la cadette,
Et je crois qu'il est bon de pourvoir Henriette,
De choisir un mari...

PHILAMINTE.

C'est à quoi j'ai songé,
Et je veux vous ouvrir l'intention que j'ai[1].
Ce Monsieur Trissotin, dont on nous fait un crime,
Et qui n'a pas l'honneur d'être dans votre estime,
Est celui que je prends pour l'époux qu'il lui faut,
Et je sais mieux que vous juger de ce qu'il vaut :
La contestation est ici superflue,
Et de tout point chez moi l'affaire est résolue.
Au moins ne dites mot du choix de cet époux :
Je veux à votre fille en parler avant vous;
J'ai des raisons à faire[2] approuver ma conduite,
Et je connaîtrai bien si vous l'avez instruite.

SCÈNE IX

ARISTE, CHRYSALE.

ARISTE.

Hé bien? la femme sort[3], mon frère, et je vois bien
Que vous venez d'avoir ensemble un entretien.

CHRYSALE.

Oui.

ARISTE.

Quel est le succès? Aurons-nous Henriette?
A-t-elle consenti? l'affaire est-elle faite?

1. *Vous ouvrir l'intention*, c.-à-d. vous faire part de l'intention.
2. *J'ai des raisons à faire*, c.-à-d. j'ai de bonnes raisons pour...
3. *La femme*, pour *votre femme*, avec une petite intention ironique.

CHRYSALE.

Pas tout à fait encor.

ARISTE.

Refuse-t-elle ?

CHRYSALE.

Non.

ARISTE.

Est-ce qu'elle balance ?

CHRYSALE.

En aucune façon.

ARISTE.

Quoi donc ?

CHRYSALE.

C'est que pour gendre elle m'offre un autre homme.

ARISTE.

Un autre homme pour gendre !

CHRYSALE.

Un autre.

ARISTE.

Qui se nomme...!

CHRYSALE.

Monsieur Trissotin.

ARISTE.

Quoi ? ce Monsieur Trissotin...

CHRYSALE.

Oui, qui parle toujours de vers et de latin.

ARISTE.

Vous l'avez accepté ?

CHRYSALE.

Moi, point. A Dieu ne plaise !

ARISTE.

Qu'avez-vous répondu ?

CHRYSALE.

Rien ; et je suis bien aise
De n'avoir point parlé, pour ne m'engager pas.

ARISTE.

La raison est fort belle, et c'est faire un grand pas.
Avez-vous su du moins lui proposer Clitandre ?

CHRYSALE.

Non ; car, comme j'ai vu qu'on parlait d'autre gendre,
J'ai cru qu'il était mieux de ne m'avancer point.

ARISTE.

Certes, votre prudence est rare au dernier point !

N'avez-vous point de honte avec votre mollesse?
Et se peut-il qu'un homme ait assez de faiblesse
Pour laisser à sa femme un pouvoir absolu,
Et n'oser attaquer ce qu'elle a résolu?

CHRYSALE.

Mon Dieu! vous en parlez, mon frère, bien à l'aise,
Et vous ne savez pas comme le bruit me pèse.
J'aime fort le repos, la paix, et la douceur,
Et ma femme est terrible avecque son humeur.
Du nom de philosophe elle fait grand mystère[1];
Mais elle n'en est pas pour cela moins colère;
Et sa morale faite à mépriser le bien[2],
Sur l'aigreur de sa bile opère comme rien[3].
Pour peu que l'on s'oppose à ce que veut sa tête,
On en a pour huit jours d'effroyable tempête.
Elle me fait trembler dès qu'elle prend son ton;
Je ne sais où me mettre, et c'est un vrai dragon[4];
Et cependant, avec toute sa diablerie,
Il faut que je l'appelle et « mon cœur et ma mie ».

ARISTE.

Allez, c'est se moquer. Votre femme, entre nous,
Est par vos lâchetés souveraine sur vous.
Son pouvoir n'est fondé que sur votre faiblesse,
C'est de vous qu'elle prend le titre de maîtresse;
Vous-même à ses hauteurs vous vous abandonnez,
Et vous faites mener en bête par le nez.
Quoi? vous ne pouvez pas, voyant comme on vous nomme[5],
Vous résoudre une fois à vouloir être un homme;
A faire condescendre une femme à vos vœux,
Et prendre assez de cœur pour dire un « Je le veux »?
Vous laisserez sans honte immoler votre fille
Aux folles visions qui tiennent la famille,
Et de tout votre bien revêtir un nigaud,
Pour six mots de latin qu'il leur fait sonner haut,
Un pédant qu'à tout coup votre femme apostrophe
Du nom de bel esprit et de grand philosophe,

1. *Faire grand mystère d'une chose*, c.-à-d. en faire étalage, lui donner de l'importance.

2. *Le bien*, c.-à-d. la fortune.

3. *Opère comme rien*, c.-à-d. n'opère pas du tout.

4. *Un dragon*, cet animal fabuleux que ses griffes, ses ailes et sa queue de serpent rendaient si terrible.

5. *Voyant comme on vous nomme*, c.-à-d. en vous entendant donner les noms de mari, de pere, de chef...

D'homme qu'en vers galants jamais on n'égala,
Et qui n'est, comme on sait, rien moins que tout cela?
Allez encore un coup, c'est une moquerie,
Et votre lâcheté mérite qu'on en rie.

CHRYSALE.

Oui, vous avez raison, et je vois que j'ai tort.
Allons, il faut enfin montrer un cœur plus fort,
Mon frère.

ARISTE.

C'est bien dit.

CHRYSALE.

C'est une chose infâme
Que d'être si soumis au pouvoir d'une femme.

ARISTE.

Fort bien.

CHRYSALE.

De ma douceur elle a trop profité.

ARISTE.

Il est vrai.

CHRYSALE.

Trop joui de ma facilité.

ARISTE.

Sans doute.

CHRYSALE.

Et je lui veux faire aujourd'hui connaître
Que ma fille est ma fille, et que j'en suis le maître,
Pour lui prendre un mari qui soit selon mes vœux.

ARISTE.

Vous voilà raisonnable, et comme je vous veux.

CHRYSALE.

Vous êtes pour Clitandre, et savez sa demeure :
Faites-le-moi venir, mon frère, tout à l'heure.

ARISTE.

J'y cours tout de ce pas.

CHRYSALE.

C'est souffrir trop longtemps,
Et je m'en vais être homme à la barbe des gens.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE.

Ah! mettons-nous ici pour écouter à l'aise
Ces vers que mot à mot il est besoin qu'on pèse.

ARMANDE.

Je brûle de les voir.

BÉLISE.

Et l'on s'en meurt chez nous.

PHILAMINTE, à Trissotin.

Ce sont charmes[1] pour moi que ce qui part de vous.

ARMANDE.

Ce m'est une douceur à nulle autre pareille.

BÉLISE.

Ce sont repas friands[2] qu'on donne à mon oreille.

PHILAMINTE.

Ne faites point languir de si pressants désirs.

ARMANDE.

Dépêchez.

BÉLISE.

Faites tôt, et hâtez nos plaisirs.

PHILAMINTE.

A notre impatience offrez votre épigramme.

TRISSOTIN[3], à Philaminte.

Hélas! c'est un enfant tout nouveau-né, Madame.

1. Après il *n'est*, il *n'y a* et *ce sont*, on trouve souvent au XVIIe siècle le substantif employé sans article.

2. Métaphore que nous allons retrouver longuement développée par Trissotin. Les précieux et les précieuses, on le sait, faisaient grand usage de la métaphore.

3. Trissotin, que Molière avait d'abord appelé Tricotin, c'est l'abbé Cotin, prédicateur et versificateur français (1604-1682), un des familiers de l'hôtel de Rambouillet. Molière avait bon motif de lui en vouloir : il lui reprochait ses mauvais vers, ses attaques violentes contre Boileau, et le bruit qu'il avait mis en circulation que M. de Montausier n'était autre que l'original d'Alceste, « essayant ainsi de rendre au poète de mauvais offices auprès de certaines personnes à qui il n'avait pas pensé ». Il lui en voulait aussi d'avoir médit des comédiens. « Que peut-on répondre, écrivait Cotin en 1666, à des gens qui sont déclarés infâmes par les lois, même des païens? Que peut-on dire contre ceux à qui l'on ne peut rien dire de pis que leur nom?.. » On a prétendu que cette satire de Molière fit mourir Cotin de désespoir. S'il en est ainsi, le désespoir opéra lentement, car la pauvre victime ne s'éteignit que dix ans plus tard, en 1682.

Son sort assurément a lieu de vous toucher,
Et c'est dans votre cour que j'en viens d'accoucher.

PHILAMINTE.

Pour me le rendre cher, il suffit de son père.

TRISSOTIN.

Votre approbation lui peut servir de mère.

BÉLISE.

Qu'il a d'esprit!

SCÈNE II

HENRIETTE, PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LÉPINE.

PHILAMINTE, à Henriette, qui veut se retirer.

Holà! pourquoi donc fuyez-vous?

HENRIETTE.

C'est de peur de troubler un entretien si doux.

PHILAMINTE.

Approchez, et venez, de toutes vos oreilles,
Prendre part au plaisir d'entendre des merveilles.

HENRIETTE.

Je sais peu les beautés de tout ce qu'on écrit,
Et ce n'est pas mon fait que les choses d'esprit.

PHILAMINTE.

Il n'importe, aussi bien ai-je à vous dire ensuite
Un secret dont il faut que vous soyez instruite.

TRISSOTIN, à Henriette.

Les sciences n'ont rien qui vous puisse enflammer,
Et vous ne vous piquez que de savoir charmer.

HENRIETTE.

Aussi peu l'un que l'autre, et je n'ai nulle envie...

BÉLISE.

Ah! songeons à l'enfant nouveau-né, je vous prie.

PHILAMINTE, à Lépine.

Allons, petit garçon, vite de quoi s'asseoir.

(Le laquais tombe avec la chaise.)

Voyez l'impertinent! Est-ce que l'on doit choir,
Après avoir appris l'équilibre des choses[1]?

BÉLISE.

De ta chute, ignorant, ne vois-tu pas les causes,

1. Il est sans doute un des gens de Philaminte qui aspirent à la science pour lui plaire.

Et qu'elle vient d'avoir du point fixe écarté
Ce que nous appelons centre de gravité?

LÉPINE.

Je m'en suis aperçu, Madame, étant par terre.

PHILAMINTE, à Lépine, qui sort.

Le lourdaud!

TRISSOTIN.

Bien lui prend de n'être pas de verre.

ARMANDE.

Ah! de l'esprit partout!

BÉLISE.

Cela ne tarit pas.

(Ils s'asseyent.)

PHILAMINTE.

Servez-nous promptement votre aimable repas.

TRISSOTIN.

Pour cette grande faim qu'à mes yeux on expose,
Un plat seul de huit vers me semble peu de chose,
Et je pense qu'ici je ne ferai pas mal
De joindre à l'épigramme, ou bien au madrigal[1],
Le ragoût d'un sonnet qui, chez une princesse[2],
A passé pour avoir quelque délicatesse.
Il est de sel attique assaisonné partout,
Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût[3].

ARMANDE.

Ah! je n'en doute point.

PHILAMINTE.

Donnons vite audience.

BÉLISE. (A chaque fois qu'il veut lire, elle l'interrompt.)

Je sens d'aise mon cœur tressaillir par avance.
J'aime la poésie avec entêtement[4],
Et surtout quand les vers sont tournés galamment.

PHILAMINTE.

Si nous parlons toujours il ne pourra rien dire.

TRISSOTIN.

So...

1. *Épigramme* ou *madrigal*. C'est une seule et même pièce dans la pensée de Trissotin. une pièce courte renfermant une pensée ingénieuse.

2. Il s'agit de Mademoiselle, cousine germaine du roi, à qui Cotin avait récité les vers qu'on va lire.

3. Remarquez comme Trissotin prolonge cette métaphore, cette comparaison entre les plats d'un festin et les œuvres de l'esprit.

4. *Avec entêtement*, c.-a-d. avec passion, avec fureur.

BÉLISE, à Henriette.

Silence, ma nièce[1].

TRISSOTIN.

SONNET A LA PRINCESSE URANIE, SUR SA FIÈVRE[2].

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

BÉLISE.

Ah! le joli début!

ARMANDE.

Qu'il a le tour galant!

PHILAMINTE.

Lui seul des vers aisés possède le talent.

ARMANDE.

A *prudence endormie* il faut rendre les armes.

BÉLISE.

Loger son ennemie est pour moi plein de charmes.

PHILAMINTE.

J'aime *superbement* et *magnifiquement* :
Ces deux adverbes joints font admirablement!

BÉLISE.

Prêtons l'oreille au reste.

TRISSOTIN.

Votre prudence est endormie,
De traiter magnifiquement
Et de loger superbement
Votre plus cruelle ennemie.

ARMANDE.

Prudence endormie!

BÉLISE.

Loger son ennemie!

PHILAMINTE.

Superbement et *magnifiquement!*

TRISSOTIN.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement,

1. Les éditeurs de 1718 et de 1730 se sont permis de compléter ce vers par ces mots: « Écoutez, il va lire », ou: « Ah! laissez-le donc lire. » Molière l'a laissé inachevé parce que le dialogue est interrompu par une lecture.

2. Ce sonnet, comme le madrigal qui suit, est pris dans les œuvres galantes que l'abbé Cotin avait publiées dix ans auparavant en 1663.

Où cette ingrate insolemment
Attaque votre belle vie.

BÉLISE.

Ah! tout doux, laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plait, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme,
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

ARMANDE.

Faites-là sortir, quoi qu'on die,
De votre riche appartement.
Que *riche appartement* est là joliment dit!
Et que la métaphore est mise avec esprit!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir, quoi qu'on die,
Ah! que ce *quoi qu'on die* est d'un goût admirable[1]!
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.

ARMANDE.

De *quoi qu'on die* aussi mon cœur est amoureux.

BÉLISE.

Je suis de votre avis, *quoi qu'on die* est heureux.

ARMANDE.

Je voudrais l'avoir fait.

BÉLISE.

Il vaut toute une pièce.

PHILAMINTE.

Mais en comprend-on bien comme moi la finesse?

ARMANDE et BÉLISE.

Oh! oh!

PHILAMINTE.

Faites-la sortir quoi qu'on die;
Que de la fièvre on prenne ici les intérêts:
N'ayez aucun égard, moquez-vous des caquets,
Faites-la sortir, quoi qu'on die.
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.
Ce *quoi qu'on die* en dit beaucoup plus qu'il ne semble.
Je ne sais pas, pour moi, si chacun me ressemble;
Mais j'entends là-dessous un million de mots.

1. Molière se moque de *quoi qu'on die* non pas à cause de la terminaison *die* ort usitée au XVIIe siècle, mais à cause de tout ce membre de phrase qui tient la moitié du vers et qui n'est qu'une affreuse cheville.

BÉLISE.

Il est vrai qu'il dit plus de choses qu'il n'est gros.

PHILAMINTE, à Trissotin.

Mais quand vous avez fait ce charmant *quoi qu'on die*,
Avez-vous compris, vous, toute son énergie?
Songiez-vous bien vous-même à tout ce qu'il nous dit,
Et pensiez-vous alors y mettre tant d'esprit?

TRISSOTIN.

Hay, hay!

ARMANDE.

J'ai fort aussi *l'ingrate* dans la tête :
Cette ingrate de fièvre, injuste, malhonnête,
Qui traite mal les gens qui la logent chez eux.

PHILAMINTE.

Enfin les quatrains sont admirables tous deux.
Venons-en promptement aux tiercets, je vous prie[1].

ARMANDE.

Ah! s'il vous plaît, encore une fois *quoi qu'on die*.

TRISSOTIN.

Faites-la sortir quoi qu'on die,

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Quoi qu'on die!

TRISSOTIN.

De votre riche appartement,

PHILAMINTE ARMANDE et BÉLISE.

Riche appartement!

TRISSOTIN.

Où cette ingrate insolemment

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Cette *ingrate* de fièvre!

TRISSOTIN.

Attaque votre belle vie.

PHILAMINTE.

Votre belle vie!

ARMANDE et BÉLISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Quoi? sans respecter votre rang,
Elle se prend à votre sang,

1. *Tiercets* on appelle ainsi les six derniers vers du sonnet, divisés par groupes de trois vers. Aujourd'hui nous disons plutôt *tercets*.

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Ah!

TRISSOTIN.

Et nuit et jour vous fait outrage!
Si vous la conduisez aux bains,
Sans la marchander davantage,
Noyez-la de vos propres mains.

PHILAMINTE

On n'en peut plus.

BÉLISE.

On pâme.

ARMANDE.

On se meurt de plaisir

PHILAMINTE.

De mille doux frissons vous vous sentez saisir.

ARMANDE.

Si vous la conduisez aux bains,

BÉLISE.

Sans la marchander davantage,

PHILAMINTE.

Noyez-la de vos propres mains:
De vos propres mains, là, noyez-la dans les bains.

ARMANDE.

Chaque pas dans vos vers rencontre un trait charmant.

BÉLISE.

Partout on s'y promène avec ravissement.

PHILAMINTE.

On n'y saurait marcher que sur de belles choses.

ARMANDE.

Ce sont petits chemins tout parsemés de roses.

TRISSOTIN.

Le sonnet donc vous semble...

PHILAMINTE.

Admirable, nouveau,
Et personne jamais n'a rien fait de si beau.

BÉLISE, à Henriette.

Quoi? sans émotion pendant cette lecture?
Vous faites là, ma nièce, une étrange figure!

HENRIETTE.

Chacun fait ici-bas la figure qu'il peut,

Ma tante ; et bel esprit, il ne l'est pas qui veut[1].

TRISSOTIN.

Peut-être que mes vers importunent Madame.

HENRIETTE.

Point : je n'écoute pas.

PHILAMINTE.

Ah ! voyons l'épigramme.

TRISSOTIN.

SUR UN CARROSSE DE COULEUR AMARANTE DONNÉ A UNE DAME DE SES AMIES.

PHILAMINTE.

Ses titres ont toujours quelque chose de rare.

ARMANDE.

A cent beaux traits d'esprit leur nouveauté prépare.

TRISSOTIN.

L'amour si chèrement m'a vendu son lien

PHILAMINTE, ARMANDE et BÉLISE.

Ah !

TRISSOTIN.

Qu'il m'en coûte déjà la moitié de mon bien ;
Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs[2]...

PHILAMINTE.

Ah ! *ma Laïs !* voilà de l'érudition.

BÉLISE.

L'enveloppe[3] est jolie, et vaut un million.

TRISSOTIN.

Et quand tu vois ce beau carrosse,
Où tant d'or se relève en bosse,
Qu'il étonne tout le pays,
Et fait pompeusement triompher ma Laïs,
Ne dis plus qu'il est amarante ;
Dis plutôt qu'il est de ma rente.

ARMANDE.

Oh, oh, oh ! celui-là ne s'attend point du tout.

1. *Il* Pléonasme fréquent au XVIIe siècle.

2. *Laïs*, nom d'une femme sicilienne qui, emmenée en captivité par les Athéniens, vécut à Corinthe dans la société des Grecs les plus illustres qu'attiraient chez elle son esprit et sa beauté.

3. *L'enveloppe*, c.-à-d. le nom de fantaisie adopté par l'auteur pour dissimuler le nom véritable de la dame à qui fut offert le carrosse.

PHILAMINTE.

On n'a que lui qui puisse écrire de ce goût[1].

BÉLISE.

Ne dis plus qu'il est amarante :
Dis plutôt qu'il est de ma rente.
Voilà qui se décline, *ma rente, de ma rente, à ma rente.*

PHILAMINTE.

Je ne sais, du moment que je vous ai connu[2],
Si sur votre sujet j'ai l'esprit prévenu,
Mais j'admire partout vos vers et votre prose.

TRISSOTIN.

Si vous vouliez de vous nous montrer quelque chose,
A notre tour aussi nous pourrions admirer.

PHILAMINTE.

Je n'ai rien fait en vers, mais j'ai lieu d'espérer
Que je pourrai bientôt vous montrer, en amie,
Huit chapitres du plan de notre académie.
Platon s'est au projet simplement arrêté,
Quand de sa République il a fait le traité[3];
Mais à l'effet entier je veux pousser l'idée,
Que j'ai sur le papier en prose accommodée.
Car enfin je me sens un étrange dépit
Du tort que l'on nous fait du côté de l'esprit,
Et je veux nous venger, toutes tant que nous sommes,
De cette indigne classe où nous rangent les hommes,
De borner[4] nos talents à des futilités,
Et nous fermer la porte aux sublimes clartés.

ARMANDE.

C'est faire à notre sexe une trop grande offense,
De n'étendre l'effort de notre intelligence
Qu'à juger d'une jupe, ou de l'air d'un manteau,
Ou des beautés d'un point, ou d'un brocart nouveau[5].

BÉLISE.

Il faut se relever de ce honteux partage,

1. *De ce goût*, c.-à-d. sans ce goût.

2. C.-à-d si depuis que je vous connais, j'ai l'esprit prévenu en votre faveur.

3. Après avoir réglé l'éducation des hommes, Platon au livre V de sa *République* passe à celle des femmes, et veut que ces deux éducations soient identiques. Mais il n'insiste guère que sur ce point ; les femmes apprendront le maniement des armes et iront à la guerre. Philaminte exige davantage, et c'est pour cela qu'elle annonce vouloir pousser l'idée à l'effet entier, obtenir l'égalité dans l'instruction, et ouvrir pour les femmes la porte aux sublimes clartés.

4. *De borner*, c.-à-d. en voulant borner.

5. D'un *point*, d'une dentelle ; *brocart*, étoffe tissue d'un mélange de diverses

Et mettre hautement notre esprit hors de page[1].

TRISSOTIN.

Pour les dames on sait mon respect en tous lieux ;
Et, si je rends hommage aux brillants de leurs yeux,
De leur esprit aussi j'honore les lumières.

PHILAMINTE.

Le sexe aussi vous rend justice en ces matières ;
Mais nous voulons montrer à de certains esprits,
Dont l'orgueilleux savoir nous traite avec mépris,
Que de science aussi les femmes sont meublées[2] ;
Qu'on peut faire, comme eux, de doctes assemblées,
Conduites en cela par des ordres meilleurs ;
Qu'on y veut réunir ce qu'on sépare ailleurs[3],
Mêler le beau langage et les hautes sciences,
Découvrir la nature en mille expériences,
Et sur les questions qu'on pourra proposer
Faire entrer chaque secte, et n'en point épouser.

TRISSOTIN.

Je m'attache pour l'ordre au péripatétisme[4].

PHILAMINTE.

Pour les abstractions, j'aime le platonisme.

ARMANDE.

Épicure me plaît, et ses dogmes sont forts.

BÉLISE.

Je m'accommode assez, pour moi, des petits corps[5] ;
Mais le vide à souffrir me semble difficile,
Et je goûte bien mieux la matière subtile.

TRISSOTIN.

Descartes, pour l'aimant, donne fort dans mon sens.

ARMANDE.

J'aime ses tourbillons.

couleurs, avec or et argent enrichis de fleurs et de figures.

1. *Hors de page*, c.-à-d. hors de la dépendance d'autrui. Cette locution vient de l'ancienne chevalerie. A sept ans un gentilhomme était placé auprès de quelque seigneur en qualité de page; à quatorze ans il était *hors de page* et devenait successivenent écuyer, chevalier, etc.

2. *Sont meublées*, ont beaucoup de connaissances.

3. Allusion, que le vers suivant rend plus claire encore, à l'Académie française fondée en 1635, et distincte de l'Académie des sciences créée en 1666.

4. Le *péripatétisme*, doctrine d'Aristote, ainsi appelée, parce que l'enseignement se donnait dans des promenades (*peri*, *patein*, se promener).

5. *Petits corps*, les atomes ou petits corps étaient le principe de la philosophie d'Épicure. Ce philosophe admettait le vide. C'est sur ce point qu'il a le malheur de n'avoir pas l'approbation de Bélise.

PHILAMINTE.

Moi, ses mondes tombants[1]

ARMANDE.

Il me tarde de voir notre assemblée ouverte,
Et de nous signaler par quelque découverte.

TRISSOTIN.

On en attend beaucoup de vos vives clartés,
Et pour vous la nature a peu d'obscurités.

PHILAMINTE.

Pour moi, sans me flatter, j'en ai déjà fait une,
Et j'ai vu clairement des hommes dans la lune.

BÉLISE.

Je n'ai point encor vu d'hommes, comme je crois,
Mais j'ai vu des clochers tout comme je vous vois.

ARMANDE.

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale et politique.

PHILAMINTE

La morale a des traits dont mon cœur est épris,
Et c'était autrefois l'amour des grands esprits;
Mais aux stoïciens je donne l'avantage,
Et je ne trouve rien de si beau que leur sage[2].

ARMANDE.

Pour la langue, on verra dans peu nos règlements,
Et nous y prétendons faire des remuements[3].
Par une antipathie ou juste, ou naturelle[4],
Nous avons pris chacune une haine mortelle
Pour un nombre de mots, soit ou verbes, ou noms,
Que mutuellement nous nous abandonnons;
Contre eux nous préparons de mortelles sentences,
Et nous devons ouvrir nos doctes conférences
Par les proscriptions de tous ces mots divers,
Dont nous voulons purger et la prose et les vers[5].

1. *La matière subtile*, les *tourbillons*, et *les mondes tombants* (c.-à-d. les comètes) appartiennent au système du monde imaginé par Descartes.

2. *Leur sage*, le sage idéal tel que les stoïciens le concevaient.

3. *Remuements*, mot beaucoup plus fort que modifications. C'est à bouleverser la langue que ces dames s'apprêtent, et c'est en effet ce que les précieux entendaient faire.

4. *Ou juste*, c.-à-d que le raisonnement et la réflexion justifient, *ou naturelle*, c.-à-d. instinctive.

5. Molière fait ici allusion à un projet qu'avaient conçu les précieux et plusieurs académiciens. Ils voulaient bannir de la langue certains mots comme *encore*, *néanmoins*, *pourquoi*, *car*. C'est ce dernier mot qui fut surtout persécuté. « S'il n'eût trouvé de la protection parmi les gens polis, dit La Bruyère' n'était-il pas banni honteusement d'une langue à qui il a rendu de si longs ser-

PHILAMINTE.

Mais le plus beau projet de notre académie,
Une entreprise noble, et dont je suis ravie,
Un dessein plein de gloire, et qui sera vanté
Chez tous les beaux esprits de la postérité,
C'est le retranchement de ces syllabes sales,
Qui dans les plus beaux mots produisent des scandales,
Ces jouets éternels des sots de tous les temps,
Ces fades lieux communs de nos méchants plaisants,
Ces sources d'un amas d'équivoques infâmes,
Dont on vient faire insulte à la pudeur des femmes.

TRISSOTIN.

Voilà certainement d'admirables projets !

BÉLISE.

Vous verrez nos statuts quand ils seront tous faits.

TRISSOTIN.

Ils ne sauraient manquer d'être tous beaux et sages.

ARMANDE.

Nous serons par nos lois les juges des ouvrages;
Par nos lois, prose et vers, tout nous sera soumis;
Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis;
Nous chercherons partout à trouver à redire,
Et ne verrons que nous qui sache bien écrire[1].

SCÈNE III

LÉPINE, TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, HENRIETTE, VADIUS.

LÉPINE.

Monsieur, un homme est là qui veut parler à vous;
Il est vêtu de noir, et parle d'un ton doux.

TRISSOTIN.

C'est cet ami savant qui m'a fait tant d'instance
De lui donner l'honneur de votre connaissance.

PHILAMINTE.

Pour le faire venir vous avez tout crédit.
(A Armande et à Bélise.)
Faisons bien les honneurs au moins de notre esprit.

vices, sans qu'on sût quel mot lui substituer ? » Saint-Évremond dans sa comedie *les Academiciens*, et Menage dans une pièce en vers, *la Requête des Dictionnaires*, se sont aussi moqués de ce ridicule projet.

1 *Qui sache*, le singulier est ici employé par Molière parce qu'il faut sous-entendre . Personne autre que nous qui sache bien écrire.

(A Henriette qui veut sortir.)

Holà! Je vous ai dit en paroles bien claires,
Que j'ai besoin de vous.

HENRIETTE.

Mais pour quelles affaires?

PHILAMINTE.

Venez, on va dans peu vous les faire savoir.

TRISSOTIN, présentant Vadius.

Voici l'homme[1] qui meurt du désir de vous voir.
En vous le produisant, je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, Madame :
Il peut tenir son coin parmi les beaux esprits.

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, Madame, autant qu'homme de France[2].

PHILAMINTE.

Du grec, ô Ciel! du grec! il sait du grec, ma sœur!

BÉLISE.

Ah! ma nièce, du grec!

ARMANDE.

Du grec! quelle douceur!

PHILAMINTE.

Quoi? Monsieur sait du grec? Ah! permettez, de grâce,
Que pour l'amour du grec, Monsieur, on vous embrasse.

(Il les baise toutes, jusqu'à Henriette, qui le refuse.)

1. L'*homme*, c'est Ménage (1613-1692). Familier de l'hôtel de Rambouillet, protégé par le cardinal de Retz, Mazarin, Colbert, il fut chargé de dresser la liste des gens de lettres qui méritaient des récompenses : il y figurait pour 2 000 livres. Molière avait à lui reprocher les mêmes choses à peu près qu'à l'abbé Cotin. Ménage avait eu des démêlés avec Boileau, qui se vengea dans sa deuxième satire ; il avait dit du mal de Molière à M. de Montausier; il s'était rendu ridicule et odieux par son pédantisme, son humeur aigre et sa présomption, enfin il avait eu réellement avec Cotin, chez Mlle de Montpensier la querelle que Molière retrace ici. Malgré cela, Ménage avait de réelles qualités, de l'esprit surtout. Ce qui le prouve (on a fait sous le nom de *Menagiana* un recueil de ses bons mots), c'est d'abord que des femmes comme Mmes de Sévigné et de La Fayette furent ses amies; ensuite qu'il feignit de ne pas se reconnaître dans Vadius : « On veut me faire croire, disait-il, que je suis le savant qui parle d'un ton doux; mais ce sont de ces choses que Molière désavoue ». Molière en effet, deux jours avant la représentation avait, bien inutilement d'ailleurs, désavoué toute espèce de personnalité.

2. Ménage était en effet célèbre en France comme helléniste. Il avait fait des observations et des corrections sur Diogène de Laërce, soumis à La Bruyère sur sa traduction de Théophraste des critiques respectueusement reçues, et enfin composé sous le nom de *Miscellanea*, un recueil de pièces grecques latines et françaises.

HENRIETTE.

Excusez-moi, Monsieur, je n'entends pas le grec.

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage
A vous rendre aujourd'hui, Madame, mon hommage,
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs, dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au Palais, au cours[1], aux ruelles, aux tables,
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens
Qu'un auteur qui partout va gueuser[2] des encens,
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement,
Et d'un Grec là-dessus je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès, défend à tous les sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots.

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*[3].

1. *Au cours;* le cours la Reine. « Cette promenade, dit un contemporain, amène en été tout ce qu'il y a de beau monde à Paris; on y compte souvent jusqu'à sept ou huit cents carrosses qui se promènent dans le plus bel ordre du monde, et sans s'embarrasser jamais les uns dans les autres. »

2. *Gueuser*, mendier.

3. *L'ithos et le pathos*, deux mots grecs, termes de rhétorique. Le premier désigne les mœurs, le second les passions. Vadius veut donc dire que Trissotin sait peindre avec un égal talent les mœurs ou les caractères et les passions.

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile[1].

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous.

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on rien voir d'égal aux sonnets que vous faites?

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux[2]?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades[3] surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés[4] je vous trouve adorable.

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connaître votre prix,

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits,

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.
Hom! C'est une ballade, et je veux que tout net,
Vous m'en....

TRISSOTIN.

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?

1. Ménage avait publié un volume intitulé *Poemata*, dont le premier livre était composé d'églogues et d'idylles. Il y en avait une surtout, *Christine*, qui était alors assez célèbre.

2. *Rondeau*, petite pièce dont la forme et le nombre des vers ont varié suivant les époques. Le plus souvent il se compose de trois couplets, dont le second et le troisième se terminent par la répétition du premier ou des deux premiers vers de la pièce. La pièce entière n'a que deux rimes, et le nombre des vers varie de douze à quatorze.

3. *Ballade*, sorte de chanson avec refrain qui se composait ordinairement de trois couplets, et d'un autre plus court appelé *envoi*. Comme le dit plus loin Trissotin, c'est un genre très ancien. Les plus jolies que nous ayons son de Villon : La ballade des *Dames du temps jadis* est célèbre.

4. *Bouts-rimés*, pièce de vers dont les rimes, le plus souvent bizarres, sont imposées à l'avance. C'était alors un divertissement de société fort à la mode.

VADIUS.

Oui, hier il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur?

VADIUS.

Non; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le Ciel d'en faire de semblables!

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comment se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours, et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade;
Ce n'en est plus la mode; elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a, pour les pédants, de merveilleux appas.

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.

VADIUS.

Allez, rimeur de balle [1], opprobre du métier.

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.

VADIUS.

Allez, cuistre [2]...

PHILAMINTE.

Hé ! Messieurs, que prétendez-vous faire?

TRISSOTIN.

Va, va restituer tous les honteux larcins
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins [3].

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse
D'avoir fait à tes vers estropier Horace.

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires* [4].

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement

1. *Rimeur de balle*, rimeur sans mérite. Allusion à la marchandise de balle, qui est de qualité inférieure, bonne pour les petits marchands, les porte-balle.

2. *Cuistre*, pédant encrassé.

3. Ces plagiats de Ménage passaient pour si nombreux et si effrontés qu'un de ses contemporains, l'académicien Conrart, le jugeait digne d'être marqué, comme les voleurs, de la fleur de lis, au pied du Parnasse. — *Que réclament sur toi*, nous dirions aujourd'hui : que te réclament.

4. Voyez la *Satire* IX de Boileau.

Qu'on voit qu'il m'a traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère[1]
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
Mais jamais, dans ses vers, il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits[2].

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part, comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire;
Et ses coups contre moi redoublés en tous lieux
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Hé bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin[3].

SCÈNE IV

TRISSOTIN, PHILAMINTE, ARMANDE, BÉLISE, HENRIETTE.

TRISSOTIN.

A mon emportement ne donnez aucun blâme;
C'est votre jugement que je défends, Madame,
Dans le sonnet qu'il a l'audace d'attaquer.

PHILAMINTE.

A vous remettre bien[4] je me veux appliquer.
Mais parlons d'autre affaire. Approchez, Henriette.
Depuis assez longtemps mon âme s'inquiète

1. Boileau n'a cité que deux fois le nom de Ménage, dans la *Satire* IV où il fait allusion aux réunions hebdomadaires nommées *mercuriales*, qui avaient lieu chez ce savant, et dans la *Satire* II où il dit :

> Si je pense parler d'un galant de notre âge
> Ma plume pour rimer rencontrera Ménage.

Plus tard, lorsqu'il se fut réconcilié avec Ménage, Boileau remplaça ce nom par celui de l'abbé de Pure.

2. Dans la *Satire* IX, le nom de l'abbé Cotin revient plusieurs fois.

3. *Barbin*, un des principaux libraires d'alors : il avait sa boutique au Palais, près de la Sainte-Chapelle.

4. *Vous remettre bien*, c.-à-d. à vous réconcilier.

De ce qu'aucun esprit en vous ne se fait voir;
Mais je trouve un moyen de vous en faire avoir.

HENRIETTE.

C'est prendre un soin pour moi qui n'est pas nécessaire :
Les doctes entretiens ne sont point mon affaire;
J'aime à vivre aisément[1], et dans tout ce qu'on dit,
Il faut trop se peiner pour avoir de l'esprit.
C'est une ambition que je n'ai point en tête;
Je me trouve fort bien, ma mère, d'être bête,
Et j'aime mieux n'avoir que de communs propos,
Que de me tourmenter pour dire de beaux mots.

PHILAMINTE.

Oui, mais j'y suis blessée[2], et ce n'est pas mon compte
De souffrir dans mon sang une pareille honte.
La beauté du visage est un frêle ornement,
Une fleur passagère, un éclat d'un moment,
Et qui n'est attaché qu'à la simple épiderme[3];
Mais celle de l'esprit est inhérente et ferme.
J'ai donc cherché longtemps un biais de vous donner[4]
La beauté que les ans ne peuvent moissonner,
De faire entrer chez vous le désir des sciences,
De vous insinuer les belles connaissances;
Et la pensée enfin où mes vœux ont souscrit,
C'est d'attacher à vous un homme plein d'esprit;
Et cet homme est Monsieur, que je vous détermine[5]
A voir comme l'époux que mon choix vous destine.

HENRIETTE.

Moi, ma mère?

PHILAMINTE.

Oui, vous. Faites la sotte un peu.

BÉLISE, à Trissotin.

Je vous entends : vos yeux demandent mon aveu,
Pour engager ailleurs un cœur que je possède.
Allez, je le veux bien. A ce nœud je vous cède:
C'est un hymen qui fait votre établissement.

TRISSOTIN, à Henriette.

Je ne sais que vous dire en mon ravissement,

1. *Aisément*, simplement, sans faire d'effort d'esprit.
2. J'y suis blessée, je suis blessée de cela.
3. *Épiderme* était alors féminin ou masculin. Malgré l'étymologie (le mot grec *épidermes* est féminin) le masculin a prévalu.
4. *Un biais de vous donner*, c.-à-d. un moyen détourné pour vous donner.
5. *Que je vous détermine*, c.-à-d. que je vous ordonne.

Madame ; et cet hymen dont je vois qu'on m'honore
Me met...

HENRIETTE.

Tout beau, Monsieur, il n'est pas fait encore :
Ne vous pressez pas tant.

PHILAMINTE.

Comme vous répondez !
Savez-vous bien que si... Suffit, vous m'entendez.
(A Trissotin.)
Elle se rendra sage. Allons, laissons-la faire.

SCÈNE V

HENRIETTE, ARMANDE.

ARMANDE.

On voit briller pour vous les soins de notre mère,
Et son choix ne pouvait d'un plus illustre époux...

HENRIETTE

Si le choix est si beau, que ne le prenez-vous ?

ARMANDE.

C'est à vous, non à moi, que sa main est donnée.

HENRIETTE.

Je vous le cède tout, comme à ma sœur aînée.

ARMANDE.

Si l'hymen comme à vous me paraissait charmant,
J'accepterais votre offre avec ravissement.

HENRIETTE.

Si j'avais, comme vous, les pédants dans la tête,
Je pourrais le trouver un parti fort honnête.

ARMANDE.

Cependant bien qu'ici nos goûts soient différents
Nous devons obéir, ma sœur, à nos parents.
Une mère a sur nous une entière puissance,
Et vous croyez en vain, par votre résistance...

SCÈNE VI

CHRYSALE, ARISTE, CLITANDRE, HENRIETTE, ARMANDE.

CHRYSALE, à Henriette, lui présentant Clitandre.

Allons, ma fille, il faut approuver mon dessein.
Otez ce gant ; touchez à Monsieur dans la main,
Et le considérez désormais dans votre âme

En homme dont je veux que vous soyez la femme.

ARMANDE.

De ce côté, ma sœur, vos penchants sont fort grands.

HENRIETTE.

Il nous faut obéir ma sœur, à nos parents :
Un père a sur nos vœux une entière puissance.

ARMANDE.

Une mère a sa part à notre obéissance.

CHRYSALE.

Qu'est-ce à dire ?

ARMANDE.

Je dis que j'appréhende fort
Qu'ici ma mère et vous ne soyez pas d'accord;
Et c'est un autre époux...

CHRYSALE.

Taisez-vous, péronnelle !
Allez philosopher tout le soûl avec elle,
Et de mes actions ne vous mêlez en rien.
Dites-lui ma pensée, et l'avertissez bien
Qu'elle ne vienne pas m'échauffer les oreilles :
Allons vite.

ARISTE.

Fort bien. Vous faites des merveilles.

CLITANDRE.

Quel transport ! quelle joie ! Ah ! que mon sort est doux !

CHRYSALE, à Clitandre.

Allons, prenez sa main et passez devant nous;
Menez-la dans sa chambre. Ah ! les douces caresses !
(A Ariste.)
Tenez, mon cœur s'émeut à toutes ces tendresses;
Cela ragaillardit tout à fait mes vieux jours,
Et je me ressouviens de mes jeunes amours.

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

PHILAMINTE, ARMANDE.

ARMANDE.

Oui, rien n'a retenu son esprit en balance[1] :

1. *N'a retenu son esprit en balance...* ne l'a fait hésiter.

Elle a fait vanité de son obéissance.
Son cœur, pour se livrer, à peine devant moi
S'est-il donné le temps d'en recevoir la loi[1],
Et semblait suivre moins les volontés d'un père,
Qu'affecter de braver les ordres d'une mère.

PHILAMINTE.

Je lui montrerai bien aux lois de qui des deux
Les droits de la raison soumettent tous ses vœux,
Et qui doit gouverner, ou sa mère, ou son père,
Ou l'esprit, ou le corps, la forme, ou la matière.

ARMANDE.

On vous en devait bien au moins un compliment[2];
Et ce petit Monsieur en use étrangement,
De vouloir malgré vous devenir votre gendre.

PHILAMINTE.

Il n'en est pas encore où son cœur peut prétendre.
Je le trouvais bien fait, et j'aimais vos amours;
Mais dans ses procédés il m'a déplu toujours.
Il sait que, Dieu merci, je me mêle d'écrire,
Et jamais il ne m'a prié[3] de lui rien lire.

SCÈNE II

CLITANDRE[4], ARMANDE, PHILAMINTE.

ARMANDE.

Je ne souffrirais point, si j'étais que de vous,
Que jamais d'Henriette il pût être l'époux.
On me ferait grand tort d'avoir quelque pensée
Que là-dessus je parle en fille intéressée,
Et que le lâche tour que l'on voit qu'il me fait
Jette au fond de mon cœur quelque dépit secret.
Contre de pareils coups l'âme se fortifie
Du solide secours de la philosophie,
Et par elle on se peut mettre au-dessus de tout;
Mais vous traiter ainsi, c'est vous pousser à bout :
Il est de votre honneur d'être à ses vœux contraire,
Et c'est un homme enfin qui ne doit point vous plaire.

1. C.-à-d. s'est-il donné le temps de recevoir l'ordre de se livrer.

2. *On vous devait au moins un compliment*, c.-à-d. on devait bien au moins par politesse vous prévenir et vous consulter.

3. *Prié*, il faudrait *priée*, mais nous avons vu qu'à cette epoque les règles d'accord du participe passé n'étaien pas encore fermement établies.

4. Clitandre entre doucement, écoute sans se montrer.

Jamais je n'ai connu, discourant entre nous[1],
Qu'il eût au fond du cœur de l'estime pour vous.

PHILAMINTE.

Petit sot!

ARMANDE.

Quelque bruit que votre gloire fasse,
Toujours à vous louer il a paru de glace.

PHILAMINTE.

Le brutal!

ARMANDE.

Et vingt fois, comme ouvrages nouveaux,
J'ai lu des vers de vous qu'il n'a point trouvé[2] beaux.

PHILAMINTE.

L'impertinent!

ARMANDE.

Souvent nous en étions aux prises;
Et vous ne croiriez point de combien de sottises...

CLITANDRE.

Eh! doucement, de grâce : un peu de charité,
Madame, ou tout au moins un peu d'honnêteté.
Quel mal vous ai-je fait? et quelle est mon offense,
Pour armer contre moi toute votre éloquence ?
Pour vouloir me détruire[3], et prendre tant de soin
De me rendre odieux aux gens dont j'ai besoin?
Parlez, dites, d'où vient ce courroux effroyable?
Je veux bien que Madame en soit juge équitable.

ARMANDE.

Si j'avais le courroux dont on veut m'accuser,
Je trouverais assez de quoi l'autoriser :
Vous en seriez trop digne, et les premières flammes
S'établissent des droits si sacrés sur les âmes,
Qu'il faut perdre fortune, et renoncer au jour,
Plutôt que de brûler des feux d'un autre amour;
Au changement des vœux nulle horreur ne s'égale,
Et tout cœur infidèle est un monstre en morale.

CLITANDRE.

Appelez-vous, Madame, une infidélité
Ce que m'a de votre âme ordonné la fierté?

1. *Discourant entre nous*, quand nous causions ensemble.
2. *Trouvé*, encore un participe passé, sans l'accord nécessaire aujourd'hui
3. *Me détruire*, c.-à-d. me perdre dans l'esprit de votre mère. Ce mot employé dans ce sens est très fréquent au XVIIe siècle.

Je ne fais qu'obéir aux lois qu'elle m'impose;
Et si je vous offense, elle seule en est cause.
Vos charmes ont d'abord possédé tout mon cœur :
Il a brûlé deux ans d'une constante ardeur;
Il n'est soins empressés, devoirs, respects, services,
Dont il ne vous ait fait d'amoureux sacrifices[1].
Tous mes feux, tous mes soins ne peuvent rien sur vous;
Je vous trouve contraire à mes vœux les plus doux.
Ce que vous refusez, je l'offre au choix d'une autre.
Voyez : est-ce, Madame, ou ma faute, ou la vôtre?
Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez?
Est-ce moi qui vous quitte, ou vous qui me chassez?

ARMANDE.

Appelez-vous, Monsieur, être à vos vœux contraire,
Que de leur arracher ce qu'ils ont de vulgaire,
Et vouloir les réduire à cette pureté
Où du parfait amour consiste la beauté?
Vous ne sauriez pour moi tenir votre pensée
Du commerce des sens nette et débarrassée?
Et vous ne goûtez point dans ses plus doux appas,
Cette union des cœurs, où les corps n'entrent pas ?
Vous ne pouvez aimer que d'une amour grossière?
Qu'avec tout l'attirail des nœuds de la matière?
Et pour nourrir les feux que chez vous on produit,
Il faut un mariage et tout ce qui s'ensuit.
Ah ! quel étrange amour ! et que les belles âmes
Sont bien loin de brûler de ces terrestres flammes!
Les sens n'ont point de part à toutes leurs ardeurs,
Et ce beau feu ne veut marier que les cœurs;
Comme une chose indigne, il laisse là le reste.
C'est un feu pur et net comme le feu céleste,
On ne pousse avec lui que d'honnêtes soupirs,
Et l'on ne penche point vers les sales désirs;
Rien d'impur ne se mêle au but qu'on se propose;
On aime pour aimer, et non pour autre chose;
Ce n'est qu'à l'esprit seul que vont tous les transports,
Et l'on ne s'aperçoit jamais qu'on ait un corps.

CLITANDRE.

Pour moi, par un malheur, je m'aperçois, Madame,
Que j'ai, ne vous déplaise, un corps tout comme une âme;

1. *Sacrifices* dans le sens religieux d'offrandes

Je sens qu'il y tient trop[1], pour le laisser à part;
De ces détachements je ne connais point l'art :
Le Ciel m'a dénié cette philosophie,
Et mon âme et mon corps marchent de compagnie.
Il n'est rien de plus beau, comme vous avez dit,
Que ces vœux épurés qui ne vont qu'à l'esprit,
Ces unions de cœurs, et ces tendres pensées
Du commerce des sens si bien débarrassées.
Mais ces amours pour moi sont trop subtilisés;
Je suis un peu grossier, comme vous m'accusez;
J'aime avec tout moi-même, et l'amour qu'on me donne
En veut, je le confesse, à toute la personne.
Ce n'est pas là matière à de grands châtiments;
Et, sans faire de tort à vos bons sentiments[2],
Je vois que dans le monde on suit fort ma méthode,
Et que le mariage est assez à la mode,
Passe pour un lien assez honnête et doux,
Pour avoir désiré de me voir votre époux,
Sans que la liberté d'une telle pensée
Ait dû vous donner lieu d'en paraître offensée[3].

ARMANDE.

Hé bien, Monsieur, hé bien ! puisque, sans m'écouter,
Vos sentiments brutaux veulent se contenter;
Puisque, pour vous réduire à des ardeurs fidèles,
Il faut des nœuds de chair, des chaînes corporelles,
Si ma mère le veut, je résous mon esprit
A consentir pour vous à ce dont il s'agit.

CLITANDRE.

Il n'est plus temps, Madame : une autre a pris la place;
Et par un tel retour j'aurais mauvaise grâce
De maltraiter l'asile et blesser les bontés,
Où je me suis sauvé de toutes vos fiertés.

PHILAMINTE.

Mais enfin comptez-vous, Monsieur, sur mon suffrage,
Quand vous vous promettez cet autre mariage?
Et dans vos visions savez-vous, s'il vous plaît,
Que j'ai pour Henriette un autre époux tout prêt?

1. *Qu'il y tient trop,* qu'il y est trop attaché.

2. *Sans faire tort à vos bons sentiments,* c-à-d. sans me permettre de condamner les nobles sentiments que vous avez sur ce point.

3. C.-à-d. le mariage est une chose assez honnête pour que j'aie pu, sans vous offenser, desirer votre main.

CLITANDRE.

Eh, Madame! voyez votre choix, je vous prie :
Exposez-moi de grâce à moins d'ignominie,
Et ne me rangez pas à l'indigne destin
De me voir le rival de Monsieur Trissotin.
L'amour des beaux esprits, qui chez vous m'est contraire,
Ne pouvait m'opposer un moins noble adversaire.
Il en est, et plusieurs, que pour le bel esprit
Le mauvais goût du siècle a su mettre en crédit;
Mais Monsieur Trissotin n'a pu duper personne,
Et chacun rend justice aux écrits qu'il nous donne :
Hors céans, on le prise en tous lieux ce qu'il vaut;
Et ce qui m'a vingt fois fait tomber de mon haut,
C'est de vous voir au Ciel élever des sornettes
Que vous désavoueriez, si vous les aviez faites.

PHILAMINTE.

Si vous jugez de lui tout autrement que nous,
C'est que nous le voyons par d'autres yeux que vous.

SCÈNE III

TRISSOTIN, ARMANDE, PHILAMINTE, CLITANDRE.

TRISSOTIN.

Je viens vous annoncer une grande nouvelle[1].
Nous l'avons, en dormant, Madame, échappé belle :
Un monde près de nous a passé tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon;
Et s'il eût en chemin rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux, comme verre.

PHILAMINTE.

Remettons ce discours pour une autre saison :
Monsieur n'y trouverait ni rime, ni raison;
Il fait profession de chérir l'ignorance,
Et de haïr surtout l'esprit et la science.

CLITANDRE.

Cette vérité veut quelque adoucissement.
Je m'explique, Madame; et je hais seulement
La science et l'esprit qui gâtent les personnes.
Ce sont choses de soi qui sont belles et bonnes,

1. Cotin avait publié une dissertation fort ridicule intitulée *Galanterie sur la Comete apparue en decembre* 1664 *et janvier* 1665. C'est peut-être à l'apparition de cette comete que Molière fait allusion.

Mais j'aimerais mieux être au rang des ignorants,
Que de me voir savant comme certaines gens.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne tiens pas, quelque effet qu'on suppose,
Que la science soit pour gâter quelque chose.

CLITANDRE.

Et c'est mon sentiment, qu'en faits comme en propos,
La science est sujette à faire de grands sots.

TRISSOTIN.

Le paradoxe est fort.

CLITANDRE.

Sans être fort habile,
La preuve m'en serait, je pense, assez facile :
Si les raisons manquaient, je suis sûr qu'en tous cas
Les exemples fameux ne me manqueraient pas.

TRISSOTIN.

Vous en pourriez citer qui ne concluraient guère.

CLITANDRE.

Je n'irais pas bien loin pour trouver mon affaire.

TRISSOTIN.

Pour moi, je ne vois pas ces exemples fameux.

CLITANDRE.

Moi, je les vois si bien qu'ils me crèvent les yeux.

TRISSOTIN.

J'ai cru jusques ici que c'était l'ignorance
Qui faisait les grands sots, mais non pas la science.

CLITANDRE.

Vous avez cru fort mal, et je vous suis garant
Qu'un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

TRISSOTIN.

Le sentiment commun est contre vos maximes,
Puisque ignorant et sot sont termes synonymes.

CLITANDRE.

Si vous le voulez prendre aux usages du mot[1],
L'alliance est plus forte entre pédant et sot.

TRISSOTIN.

La sottise dans l'un se fait voir toute pure.

CLITANDRE.

Et l'étude dans l'autre ajoute à la nature.

TRISSOTIN.

Le savoir garde en soi son mérite éminent.

1. C.-à-d. si vous voulez vous en tenir à une question de mots...

CLITANDRE.

Le savoir dans un fat devient impertinent.

TRISSOTIN.

Il faut que l'ignorance ait pour vous de grands charmes,
Puisque pour elle ainsi vous prenez tant les armes.

CLITANDRE.

Si pour moi l'ignorance a des charmes si grands,
C'est depuis qu'à mes yeux s'offrent certains savants.

TRISSOTIN.

Ces certains savants-là peuvent, à les connaître,
Valoir certaines gens que nous voyons paraître.

CLITANDRE.

Oui, si l'on s'en rapporte à ces certains savants;
Mais on n'en convient pas chez ces certaines gens.

PHILAMINTE, à Clitandre.

Il me semble, Monsieur...

CLITANDRE.

Eh, Madame! de grâce :
Monsieur est assez fort, sans qu'à son aide on passe;
Je n'ai déjà que trop d'un si rude assaillant,
Et si je me défends, ce n'est qu'en reculant.

ARMANDE.

Mais l'offensante aigreur de chaque repartie
Dont vous...

CLITANDRE.

Autre second[1] : Je quitte la partie.

PHILAMINTE.

On souffre aux entretiens ces sortes de combats,
Pourvu qu'à la personne on ne s'attaque pas.

CLITANDRE.

Eh, mon Dieu! tout cela n'a rien dont il s'offense :
Il entend raillerie autant qu'homme de France;
Et de bien d'autres traits il s'est senti piquer,
Sans que jamais sa gloire[2] ait fait que s'en moquer.

TRISSOTIN.

Je ne m'étonne pas, au combat que j'essuie,
De voir prendre à Monsieur la thèse qu'il appuie.
Il est fort enfoncé dans la cour, c'est tout dit :
La cour, comme l'on sait, ne tient pas pour l'esprit;

1. *Second.* Celui qui sert de témoin dans un duel, et qui, à cette époque, se battait contre le second de l'adversaire.

2. *Gloire*, désigne ici l'idée que Trissotin se fait de son propre mérite.

Elle a quelque intérêt d'appuyer l'ignorance,
Et c'est en courtisan qu'il en prend la défense.

CLITANDRE.

Vous en voulez beaucoup à cette pauvre cour[1],
Et son malheur est grand de voir que chaque jour
Vous autres, beaux esprits ,vous déclamiez contre elle,
Que de tous vos chagrins vous lui fassiez querelle,
Et, sur son méchant goût lui faisant son procès,
N'accusiez que lui seul de vos méchants succès.
Permettez-moi, Monsieur Trissotin, de vous dire,
Avec tout le respect que votre nom m'inspire,
Que vous feriez fort bien, vos confrères et vous,
De parler de la cour d'un ton un peu plus doux;
Qu'à le bien prendre, au fond, elle n'est pas si bête
Que vous autres Messieurs vous vous mettez en tête;
Qu'elle a du sens commun pour se connaître à tout;
Que chez elle on se peut former quelque bon goût;
Et que l'esprit du monde y vaut, sans flatterie,
Tout le savoir obscur de la pédanterie.

TRISSOTIN.

De son bon goût, Monsieur, nous voyons des effets.

CLITANDRE.

Où voyez-vous, Monsieur, qu'elle l'ait si mauvais?

TRISSOTIN.

Ce que je vois, Monsieur, c'est que pour la science
Rasius et Baldus[2] font honneur à la France.
Et que tout leur mérite, exposé fort au jour,
N'attire point les yeux et les dons de la cour.

CLITANDRE.

Je vois votre chagrin, et que par modestie
Vous ne vous mettez point, Monsieur, de la partie;
Et pour ne vous point mettre aussi dans le propos,
Que font-ils pour l'État, vos habiles héros?
Qu'est-ce que leurs écrits lui rendent de service,
Pour accuser la cour d'une horrible injustice,
Et se plaindre en tous lieux que sur leurs doctes noms
Elle manque à verser la faveur de ses dons?
Leur savoir à la France est beaucoup nécessaire,
Et des livres qu'ils font la cour a bien affaire.

1. Comparez à ce couplet l'éloge que Molière a déjà fait de la cour dans *la Critique de l'École des Femmes*.

2. Ces noms sont forgés par Molière et heureusement terminés en *us*, pour indiquer des pédants.

Il semble à trois gredins[1], dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés et reliés en veau,
Les voilà dans l'État d'importantes personnes;
Qu'avec leur plume ils font les destins des couronnes;
Qu'au moindre petit bruit de leurs productions,
Ils doivent voir chez eux voler les pensions;
Que sur eux l'univers a la vue attachée;
Que partout de leur nom la gloire est épanchée,
Et qu'en science ils sont des prodiges fameux,
Pour savoir ce qu'ont dit les autres avant eux,
Pour avoir eu trente ans des yeux et des oreilles,
Pour avoir employé neuf ou dix mille veilles
A se bien barbouiller de grec et de latin,
Et se charger l'esprit d'un ténébreux butin
De tous les vieux fatras qui traînent dans les livres :
Gens qui de leur savoir paraissent toujours ivres,
Riches, pour tout mérite, en babil importun,
Inhabiles à tout, vides de sens commun,
Et pleins d'un ridicule et d'une impertinence
A décrier partout l'esprit et la science.

PHILAMINTE.

Votre chaleur est grande, et cet emportement
De la nature en vous marque le mouvement.
C'est le nom de rival qui dans votre âme excite...

SCÈNE IV

JULIEN, TRISSOTIN, PHILAMINTE, CLITANDRE, ARMANDE.

JULIEN.

Le savant qui tantôt vous a rendu visite,
Et de qui j'ai l'honneur de me voir le valet,
Madame, vous exhorte à lire ce billet.

PHILAMINTE.

Quelque important que soit ce qu'on veut que je lise,
Apprenez, mon ami, que c'est une sottise
De se venir jeter au travers d'un discours,
Et qu'aux gens d'un logis il faut avoir recours,
Afin de s'introduire en valet qui sait vivre.

1. *Gredins*. Ce mot n'avait pas alors le sens que nous lui donnons aujourd'hui. Comme adjectif, il signifiait gueux, mesquin, et comme substantif, il se disait d'une personne n'ayant ni bien, ni naissance.

JULIEN.

Je noterai cela, Madame, dans mon livre[1].

PHILAMINTE, lit :

Trissotin s'est vanté, Madame, qu'il épouserait votre fille. Je vous donne avis que sa philosophie n'en veut qu'à vos richesses, et que vous ferez bien de ne point conclure ce mariage, que vous n'ayez vu le poème que je compose contre lui. En attendant cette peinture, où je prétends vous le dépeindre de toutes ses couleurs, je vous envoie Horace, Virgile, Térence, et Catulle, où vous verrez notés en marge tous les endroits qu'il a pillés.

PHILAMINTE, poursuit :

Voilà sur cet hymen[2] que je me suis promis
Un mérite attaqué de beaucoup d'ennemis ;
Et ce déchaînement aujourd'hui me convie
A faire une action qui confonde l'envie,
Qui lui fasse sentir que l'effort qu'elle fait
De ce qu'elle veut rompre aura pressé l'effet.

(A Julien.)

Reportez tout cela sur l'heure à votre maître,
Et lui dites qu'afin de lui faire connaître
Quel grand état je fais de ses nobles avis
Et comme je les crois dignes d'être suivis,
Dès ce soir à Monsieur je marierai ma fille.

(A Clitandre.)

Vous, Monsieur, comme ami de toute la famille,
A signer leur contrat vous pourrez assister,
Et je vous y veux bien, de ma part[3], inviter.
Armande, prenez soin d'envoyer au Notaire,[4]
Et d'aller avertir votre sœur de l'affaire.

ARMANDE.

Pour avertir ma sœur, il n'en est pas besoin,
Et Monsieur que voilà saura prendre le soin
De courir lui porter bientôt cette nouvelle,
Et disposer son cœur à vous être rebelle.

PHILAMINTE.

Nous verrons qui sur elle aura plus de pouvoir,
Et si je la saurai réduire à son devoir.

(Elle s'en va.)

1 Julien, valet d'un savant, a, comme on voit, subi la contagion du pédantisme de son maître.

2. *Sur cet hymen*, à cause de cet hymen.

3. *De ma part*, moi-même.

4. C.-à-d. envoyer chercher le notaire.

ARMANDE.

J'ai grand regret, Monsieur, de voir qu'à vos visées
Les choses ne soient pas tout à fait disposées.

CLITANDRE.

Je m'en vais travailler, Madame, avec ardeur,
A ne vous point laisser ce grand regret au cœur.

ARMANDE.

J'ai peur que votre effort n'ait pas trop bonne issue.

CLITANDRE.

Peut-être verrez-vous votre crainte déçue.

ARMANDE.

Je le souhaite ainsi.

CLITANDRE.

J'en suis persuadé,
Et que de votre appui je serai secondé.

ARMANDE.

Oui, je vais vous servir de toute ma puissance.

CLITANDRE.

Et ce service est sûr de ma reconnaissance.

SCÈNE V

CHRYSALE, ARISTE, HENRIETTE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

Sans votre appui, Monsieur, je serai malheureux :
Madame votre femme a rejeté mes vœux,
Et son cœur prévenu veut Trissotin pour gendre.

CHRYSALE.

Mais quelle fantaisie a-t-elle donc pu prendre?
Pourquoi diantre vouloir ce Monsieur Trissotin?

ARISTE.

C'est par l'honneur qu'il a de rimer à latin[1]
Qu'il a sur son rival emporté l'avantage.

CLITANDRE.

Elle veut, dès ce soir, faire ce mariage.

CHRYSALE.

Dès ce soir?

CLITANDRE.

Dès ce soir.

CHRYSALE.

Et dès ce soir je veux,
Pour la contrecarrer, vous marier tous deux.

1. *Rimer à latin*, c.-à-d. parce que son nom rime avec le mot *latin*.

CLITANDRE.

Pour dresser le contrat, elle envoie au Notaire.

CHRYSALE.

Et je vais le quérir pour celui qu'il doit faire.

CLITANDRE.

Et Madame doit être instruite par sa sœur
De l'hymen où l'on veut qu'elle apprête son cœur.

CHRYSALE.

Et moi, je lui commande avec pleine puissance
De préparer sa main à cette autre alliance.
Ah ! je leur ferai voir si, pour donner la loi,
Il est dans ma maison d'autre maître que moi.
(A Henriette.)
Nous allons revenir, songez à nous attendre.
Allons, suivez mes pas, mon frère, et vous, mon gendre.

HENRIETTE, à Ariste.

Hélas ! dans cette humeur conservez-le toujours.

ARISTE.

J'emploierai toute chose à servir vos amours.

CLITANDRE.

Quelque secours puissant qu'on promette à ma flamme,
Mon plus solide espoir, c'est votre cœur, Madame.

HENRIETTE.

Pour mon cœur, vous pouvez vous assurer de lui.

CLITANDRE.

Je ne puis qu'être heureux quand j'aurai son appui.

HENRIETTE.

Vous voyez à quels nœuds on prétend le contraindre.

CLITANDRE.

Tant qu'il sera pour moi, je ne vois rien à craindre.

HENRIETTE.

Je vais tout essayer pour nos vœux les plus doux ;
Et si tous mes efforts ne me donnent à vous,
Il est une retraite où notre âme se donne[1],
Qui m'empêchera d'être à toute autre personne.

CLITANDRE.

Veuille le juste Ciel me garder en ce jour
De recevoir de vous cette preuve d'amour !

1. Elle veut parler du couvent.

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

HENRIETTE, TRISSOTIN.

HENRIETTE.

C'est sur le mariage où ma mère s'apprête
Que j'ai voulu, Monsieur, vous parlez tête à tête;
Et j'ai cru, dans le trouble où je vois la maison,
Que je pourrais vous faire écouter la raison.
Je sais qu'avec mes vœux [1] vous me jugez capable
De vous porter en dot un bien considérable;
Mais l'argent, dont on voit tant de gens faire cas,
Pour un vrai philosophe a d'indignes appas;
Et le mépris du bien et des grandeurs frivoles
Ne doit point éclater dans vos seules paroles.

TRISSOTIN.

Aussi n'est-ce point là ce qui me charme en vous;
Et vos brillants attraits, vos yeux perçants et doux,
Votre grâce, et votre air, sont les biens, les richesses,
Qui vous ont attiré mes vœux et mes tendresses;
C'est de ces seuls trésors dont je suis amoureux.

HENRIETTE.

Je suis fort redevable à vos feux généreux·
Cet obligeant amour a de quoi me confondre,
Et j'ai regret, Monsieur, de n'y pouvoir répondre.
Je vous estime autant qu'on saurait estimer;
Mais je trouve un obstacle à vous pouvoir aimer
Un cœur, vous le savez, à deux ne saurait être,
Et je sens que du mien Clitandre s'est fait maître.
Je sais qu'il a bien moins de mérite que vous,
Que j'ai de méchants yeux pour le choix d'un époux,
Que par cent beaux talents vous devriez me plaire;
Je vois bien que j'ai tort, mais je n'y puis que faire;
Et tout ce que sur moi peut le raisonnement,
C'est de me vouloir mal d'un tel aveuglement.

TRISSOTIN.

Le don de votre main, où l'on me fait prétendre,

1. *Avec mes vœux*, c.-à-d. en même temps que l'engagement que l'on veut me forcer à prendre d'être votre femme.

Me livrera ce cœur que possède Clitandre;
Et par mille doux soins j'ai lieu de présumer
Que je pourrai trouver l'art de me faire aimer.

HENRIETTE.

Non : à ses premiers vœux mon âme est attachée,
Et ne peut de vos soins, Monsieur, être touchée.
Avec vous librement j'ose ici m'expliquer,
Et mon aveu n'a rien qui vous doive choquer.
Cette amoureuse ardeur qui dans les cœurs s'excite
N'est point, comme l'on sait, un effet du mérite :
Le caprice y prend part, et quand quelqu'un nous plaît,
Souvent nous avons peine à dire pourquoi c'est.
Si l'on aimait, Monsieur, par choix et par sagesse,
Vous auriez tout mon cœur et toute ma tendresse;
Mais on voit que l'amour se gouverne autrement.
Laissez-moi, je vous prie, à mon aveuglement,
Et ne vous servez point de cette violence
Que pour vous on veut faire à mon obéissance.
Quand on est honnête homme, on ne veut rien devoir
A ce que des parents ont sur nous de pouvoir ;
On répugne à se faire immoler ce qu'on aime,
Et l'on veut n'obtenir un cœur que de lui-même.
Ne poussez point ma mère à vouloir par son choix
Exercer sur mes vœux la rigueur de ses droits;
Ôtez-moi votre amour, et portez à quelque autre
Les hommages d'un cœur aussi cher[1] que le vôtre.

TRISSOTIN.

Le moyen que ce cœur puisse vous contenter?
Imposez-lui des lois qu'il puisse exécuter.
De ne vous point aimer peut-il être capable,
A moins que vous cessiez, Madame, d'être aimable,
Et d'étaler aux yeux les célestes appas...

HENRIETTE.

Eh, Monsieur! laissons là ce galimatias.
Vous avez tant d'Iris, de Philis, d'Amarantes[2],
Que partout dans vos vers vous peignez si charmantes,
Et pour qui vous jurez tant d'amoureuse ardeur...

TRISSOTIN.

C'est mon esprit qui parle, et ce n'est pas mon cœur.

1. *Aussi cher*, aussi précieux.
2. Cotin avait en effet chanté, sous les noms d'Iris, de Philis, d'Amarante, de grandes dames de la cour.

D'elles on ne me voit amoureux qu'en poëte;
Mais j'aime tout de bon l'adorable Henriette.

HENRIETTE.

Eh, de grâce, Monsieur...

TRISSOTIN.

Si c'est vous offenser,
Mon offense envers vous n'est pas prête à cesser.
Cette ardeur, jusqu'ici de vos yeux ignorée,
Vous consacre des vœux d'éternelle durée;
Rien n'en peut arrêter les aimables transports;
Et, bien que vos beautés condamnent mes efforts,
Je ne puis refuser le secours d'une mère
Qui prétend couronner une flamme si chère [1];
Et pourvu que j'obtienne un bonheur si charmant,
Pourvu que je vous aie, il n'importe comment.

HENRIETTE.

Mais savez-vous qu'on risque un peu plus qu'on ne pense
A vouloir sur un cœur user de violence?
Qu'il ne fait pas bien sûr [2], à vous le trancher net,
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait,
Et qu'elle peut aller, en se voyant contraindre,
A des ressentiments que le mari doit craindre?

TRISSOTIN.

Un tel discours n'a rien dont je sois altéré [3]:
A tous événements le sage est préparé;
Guéri par la raison des faiblesses vulgaires,
Il se met au-dessus de ces sortes d'affaires,
Et n'a garde de prendre aucune ombre d'ennui
De tout ce qui n'est pas pour dépendre de lui.

HENRIETTE.

En vérité, Monsieur, je suis de vous ravie;
Et je ne pensais pas que la philosophie
Fût si belle qu'elle est [4], d'instruire ainsi les gens
A porter constamment [5] de pareils accidents.
Cette fermeté d'âme, à vous si singulière [6],
Mérite qu'on lui donne une illustre matière [7],

1. *Une flamme si chère*, c.-à-d. une flamme qui m'est si précieuse.

2. *Qu'il ne fait pas bien sûr*, qu'il n'est pas très prudent.

3. *Altéré*, ému, inquiet.

4. *Fût si belle qu'elle est, d'instruire*, c.-à-d. eut tant de mérite qu'elle fût capable d'instruire.

5. *Constamment*, avec constance.

6. *A vous si singulière*, c.-à-d. qui vous appartient en propre.

7. *Une illustre matière*, c.-à-d. une occasion de se montrer.

Est digne de trouver qui prenne avec amour
Les soins continuels de la mettre en son jour;
Et comme, à dire vrai, je n'oserais me croire
Bien propre à lui donner tout l'éclat de sa gloire,
Je le [1] laisse à quelque autre, et vous jure entre nous
Que je renonce au bien de vous voir mon époux.

TRISSOTIN.

Nous allons voir bientôt comment ira l'affaire,
Et l'on a là-dedans fait venir le Notaire.

(Il sort.)

SCÈNE II

CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

CHRYSALE.

Ah, ma fille! je suis bien aise de vous voir.
Allons, venez-vous-en faire votre devoir,
Et soumettre vos vœux aux volontés d'un père.
Je veux, je veux apprendre à vivre à votre mère,
Et, pour la mieux braver, voilà, malgré ses dents [2],
Martine que j'amène et rétablis céans.

HENRIETTE.

Vos résolutions sont dignes de louange.
Gardez que cette humeur, mon père, ne vous change [3];
Soyez ferme à vouloir ce que vous souhaitez,
Et ne vous laissez point séduire à vos bontés [4];
Ne vous relâchez pas, et faites bien en sorte
D'empêcher que sur vous ma mère ne l'emporte.

CHRYSALE.

Comment? me prenez-vous ici pour un benêt?

HENRIETTE.

M'en préserve le Ciel!

CHRYSALE.

Suis-je un fat, s'il vous plaît?

HENRIETTE.

Je ne dis pas cela.

CHRYSALE.

Me croit-on incapable
Des fermes sentiments d'un homme raisonnable?

1. *Je le laisse; le* est ici impersonnel, et signifie *cela*

2. *Malgré ses dents*, malgré elle. Le médecin malgré lui dit de même : « Ils m'ont fait médecin malgré mes dents. »

3. *Ne vous change*, c.-à-d. ne change en vous

4. *Séduire à vos bontés*. *Bontés* est ici pour *faiblesse*, mot dont Henriette, en fille respectueuse, n'ose pas se servir

HENRIETTE.

Non, mon père.

CHRYSALE.

Est-ce donc qu'à l'âge où je me voi,
Je n'aurais pas l'esprit d'être maître chez moi?

HENRIETTE.

Si fait.

CHRYSALE.

Et que j'aurais cette faiblesse d'âme,
De me laisser mener par le nez à ma femme?

HENRIETTE.

Eh! non, mon père.

CHRYSALE.

Ouais! Qu'est-ce donc que ceci?
Je vous trouve plaisante de me parler ainsi.

HENRIETTE.

Si je vous ai choqué, ce n'est pas mon envie.

CHRYSALE.

Ma volonté céans doit être en tout suivie.

HENRIETTE.

Fort bien, mon père.

CHRYSALE.

Aucun, hors moi, dans la maison
N'a droit de commander.

HENRIETTE.

Oui, vous avez raison.

CHRYSALE.

C'est moi qu itiens le rang de chef de la famille.

HENRIETTE.

D'accord.

CHRYSALE.

C'est moi qui dois disposer de ma fille.

HENRIETTE.

Eh! oui.

CHRYSALE.

Le Ciel me donne un plein pouvoir sur vous.

HENRIETTE.

Qui vous dit le contraire?

CHRYSALE.

Et pour prendre un époux,
Je vous ferai bien voir que c'est à votre père
Qu'il vous faut obéir, et non à votre mère.

HENRIETTE.

Hélas! vous flattez là le plus doux de mes vœux.
Veuillez être obéi, c'est tout ce que je veux.

CHRYSALE.

Nous verrons si ma femme à mes désirs rebelle...

CLITANDRE.

La voici qui conduit le Notaire avec elle.

CHRYSALE.

Secondez-moi bien tous.

MARTINE.

Laissez-moi ; j'aurai soin
De vous encourager, s'il en est de besoin.

SCÈNE III

PHILAMINTE, BÉLISE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CHRYSALE, CLITANDRE, HENRIETTE, MARTINE.

PHILAMINTE, au Notaire.

Vous ne sauriez changer votre style sauvage,
Et nous faire un contrat qui soit en beau langage ?

LE NOTAIRE.

Notre style est très bon, et je serais un sot,
Madame, de vouloir y changer un seul mot.

BÉLISE.

Ah ! quelle barbarie au milieu de la France !
Mais au moins, en faveur, Monsieur, de la science,
Veuillez, au lieu d'écus, de livres et de francs,
Nous exprimer la dot en mines et talents [1],
Et dater par les mots d'ides et de calendes [2].

LE NOTAIRE.

Moi ? Si j'allais, Madame, accorder vos demandes,
Je me ferais siffler de tous mes compagnons [3].

PHILAMINTE.

De cette barbarie en vain nous nous plaignons.

1. *Mine*, monnaie grecque d'argent contenant en poids 69 francs. — *Talent*, valeur de compte en argent ou en or ; le talent d'argent valait, selon son poids, de 4140 à 5750 francs, le talent d'or valait seize fois plus.

2. *Ides*. Le quinzième jour des mois de mars, mai, juillet, octobre, et le treizième des autres mois dans le calendrier des Romains. — *Calendes*, le premier du mois. Molière fait peut-être allusion à un pamphlet de Balzac dans lequel on voit un vieux pédant qui a la manie de compter les sommes par *mines et talents*, et de dater par *ides* et *calendes*.

3. *Compagnons*, nous dirions aujourd'hui *confrères*.

Allons, Monsieur, prenez la table pour écrire.
Ah! ah! Cette impudente ose encor se produire[1]?
Pourquoi donc, s'il vous plaît, la ramener chez moi?

CHRYSALE.

Tantôt, avec loisir, on vous dira pourquoi.
Nous avons maintenant autre chose à conclure.

LE NOTAIRE.

Procédons au contrat. Où donc est la future?

PHILAMINTE.

Celle que je marie est la cadette.

LE NOTAIRE.

Bon.

CHRYSALE.

Oui, la voilà, Monsieur; Henriette est son nom.

LE NOTAIRE.

Fort bien. Et le futur?

PHILAMINTE, montrant Trissotin.

L'époux que je lui donne
Est Monsieur.

CHRYSALE, montrant Clitandre.

Et celui, moi, qu'en propre personne
Je prétends qu'elle épouse, est Monsieur.

LE NOTAIRE.

Deux époux!
C'est trop pour la coutume.

PHILAMINTE.

Où vous arrêtez-vous?
Mettez, mettez, Monsieur, Trissotin pour mon gendre.

CHRYSALE.

Pour mon gendre mettez, mettez, Monsieur, Clitandre.

LE NOTAIRE.

Mettez-vous donc d'accord, et d'un jugement mûr
Voyez à convenir entre vous du futur.

PHILAMINTE.

Suivez, suivez, Monsieur, le choix où je m'arrête.

CHRYSALE.

Faites, faites, Monsieur, les choses à ma tête.

LE NOTAIRE.

Dites-moi donc à qui j'obéirai des deux.

PHILAMINTE, à Chrysale.

Quoi donc? Vous combattez les choses que je veux.

1. A ce moment Philaminte aperçoit Martine à côté de Chrysale.

CHRYSALE.

Je ne saurais souffrir qu'on ne cherche[1] ma fille
Que pour l'amour du bien qu'on voit dans ma famille.

PHILAMINTE.

Vraiment à votre bien on songe bien ici,
Et c'est là pour un sage un fort digne souci !

CHRYSALE.

Enfin pour son époux j'ai fait choix de Clitandre.

PHILAMINTE, montrant Trissotin.

Et moi, pour son époux, voici qui je veux prendre :
Mon choix sera suivi, c'est un point résolu.

CHRYSALE.

Ouais ! Vous le prenez là d'un ton bien absolu ?

MARTINE.

Ce n'est point à la femme à prescrire, et je sommes
Pour céder le dessus en toute chose aux hommes.

CHRYSALE.

C'est bien dit.

MARTINE.

Mon congé cent fois me fût-il hoc[2],
La poule ne doit point chanter devant le coq.

CHRYSALE.

Sans doute.

MARTINE.

Et nous voyons que d'un homme on se gausse,
Quand sa femme chez lui[3] porte le haut-de-chausse.

CHRYSALE.

Il est vrai.

MARTINE.

Si j'avais un mari, je le dis,
Je voudrais qu'il se fît le maître du logis ;
Je ne l'aimerais point, s'il faisait le jocrisse[4] ;
Et si je contestais contre lui par caprice,

1. *Qu'on ne cherche,* qu'on ne recherche.

2. Me *fût-il hoc*, c.-à-d. *me fût-il assuré.* Cette expression proverbiale vient du *hoc,* jeu de cartes, qu'on appelle ainsi parce qu'il y a six cartes, les quatre as, la dame de pique et le valet de carreau qui sont cartes maîtresses, ou, comme on disait *hoc*, c.-à-d. assurées à celui qui les joue. Ce jeu fut apporté par Mazarin en France, et devint tellement à la mode qu'il donna un proverbe à la langue. Le sens de ce proverbe est qu'une femme ne doit prendre la parole que lorsque son mari a parlé.

3. Longtemps avant Molière Jean de Meung, un des auteurs du *Roman de la Rose*, avait dit :

C'est chose qui moult me déplaist
Quand poule parle et coq se taist.

4. *Jocrisse*, terme familier, pour désigner un homme, qu'on mène par le nez

Si je parlais trop haut, je trouverais fort bon
Qu'avec quelques soufflets il rabaissât mon ton.

CHRYSALE.

C'est parler comme il faut.

MARTINE.

Monsieur est raisonnable
De vouloir pour sa fille un mari convenable.

CHRYSALE.

Oui.

MARTINE.

Par quelle raison, jeune et bien fait qu'il est[1],
Lui refuser Clitandre? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Lui bailler un savant, qui sans cesse épilogue[2]?
Il lui faut un mari, non pas un pédagogue,
Et ne voulant savoir le grais[3] ni le latin,
Elle n'a pas besoin de Monsieur Trissotin.

CHRYSALE.

Fort bien.

PHILAMINTE.

Il faut souffrir qu'elle jase à son aise.

MARTINE.

Les savants ne sont bons que pour prêcher en chaise[4];
Et pour mon mari, moi, mille fois je l'ai dit,
Je ne voudrais jamais prendre un homme d'esprit.
L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage;
Les livres cadrent mal avec le mariage;
Et je veux, si jamais on engage ma foi,
Un mari qui n'ait point d'autre livre que moi,
Qui ne sache A ne[5] B, n'en déplaise à Madame,
Et ne soit, en un mot, docteur que pour sa femme.

PHILAMINTE, à Chrysale.

Est-ce fait? et, sans trouble[6] ai-je assez écouté
Votre digne interprète?

CHRYSALE.

Elle a dit vérité.

PHILAMINTE.

Et moi, pour trancher court toute cette dispute,

1. *Qu'il est*, c.-à-d. comme il est.
2. *Epilogue*, discute, trouve à redire à tout.
3. *Grais*, ancienne prononciation de *grec*.
4. *Chaise*, prononciation vicieuse et condamnée par Vaugelas de *chaire*.
5. *Ne* pour *ni*. Forme archaïque employée à la fois par les gens du peuple et par certains pédants. On la retrouve dans *le Malade imaginaire* employée par Thomas Diaforus : « Ni plus *ne* moins que la statue de Memnon... »
6. *Sans trouble*, avec assez de calme.

Il faut qu'absolument mon désir s'exécute.
(Montrant Trissotin.)
Henriette et Monsieur seront joints de ce pas;
Je l'ai dit, je le veux : ne me répliquez pas;
Et si votre parole à Clitandre est donnée,
Offrez-lui le parti d'épouser son aînée.

CHRYSALE.

Voilà dans cette affaire un accommodement.
(A Henriette et à Clitandre.)
Voyez, y donnez-vous votre consentement?

HENRIETTE.

Eh, mon père!..

CLITANDRE, à Chrysale.

Eh, Monsieur...!

BÉLISE.

On pourrait bien lui faire
Des propositions qui pourraient mieux lui plaire;
Mais nous établissons une espèce d'amour
Qui doit être épuré comme l'astre du jour :
La substance qui pense y peut être reçue,
Mais nous en bannissons la substance étendue[1].

SCÈNE IV

ARISTE, CHRYSALE, PHILAMINTE, BÉLISE, HENRIETTE, ARMANDE, TRISSOTIN, LE NOTAIRE, CLITANDRE, MARTINE.

ARISTE.

J'ai regret de troubler un mystère joyeux
Par le chagrin qu'il faut que j'apporte en ces lieux.
Ces deux lettres me font porteur de deux nouvelles
Dont j'ai senti pour vous les atteintes cruelles:
(A Philaminte.)
L'une, pour vous, me vient de votre procureur;
(A Chrysale.)
L'autre, pour vous, me vient de Lyon.

PHILAMINTE.

Quel malheur,
Digne de nous troubler, pourrait-on nous écrire?

ARISTE.

Cette lettre en contient un que vous pouvez lire.

1 Par *la substance qui pense*, Bélise entend l'esprit, et par la *substance étendue*, la matière. Cette proposition, c'est la main de Bélise elle même

PHILAMINTE, lit :

Madame, j'ai prié Monsieur votre frère de vous rendre cette lettre, qui vous dira ce que je n'ai osé vous aller dire. La grande négligence que vous avez pour vos affaires a été la cause que le clerc de votre rapporteur ne m'a point averti, et vous avez perdu absolument votre procès, que vous deviez gagner.

CHRYSALE, à Philaminte.

Votre procès perdu !

PHILAMINTE.

Vous vous troublez beaucoup !
Mon cœur n'est point du tout ébranlé de ce coup.
Faites, faites paraître une âme moins commune,
A braver[1], comme moi, les traits de la fortune.

Le peu de soin que vous avez vous coûte quarante mille écus, et c'est à payer cette somme, avec les dépens, que vous êtes condamnée par arrêt de la Cour.

Condamnée ! Ah ! ce mot est choquant, et n'est fait
Que pour les criminels !

ARISTE.

Il a tort, en effet,
Et vous vous êtes là justement récriée.
Il devait avoir mis que vous êtes priée,
Par arrêt de la Cour, de payer au plus tôt
Quarante mille écus, et les dépens qu'il faut.

PHILAMINTE.

Voyons l'autre.

CHRYSALE, lit :

Monsieur, l'amitié qui me lie à Monsieur votre frère me fait prendre intérêt à tout ce qui vous touche. Je sais que vous avez mis votre bien entre les mains d'Argante et de Damon, et je vous donne avis qu'en même jour ils ont fait tous deux banqueroute.

O Ciel ! tout à la fois perdre ainsi tout mon bien !

PHILAMINTE.

Ah ! quel honteux transport ! Fi ! tout cela n'est rien.
Il n'est pour le vrai sage aucun revers funeste,
Et perdant toute chose, à soi-même il se reste.

1. *A braver*, c.-à-d. en bravant.

Achevons notre affaire, et quittez votre ennui :
Son bien[1] nous peut suffire et pour nous, et pour lui.

TRISSOTIN.

Non, Madame : cessez de presser cette affaire.
Je vois qu'à cet hymen tout le monde est contraire,
Et mon dessein n'est point de contraindre les gens.

PHILAMINTE.

Cette réflexion vous vient en peu de temps!
Elle suit de bien près, Monsieur, notre disgrâce.

TRISSOTIN.

De tant de résistance à la fin je me lasse.
J'aime mieux renoncer à tout cet embarras,
Et ne veux point d'un cœur qui ne se donne pas.

PHILAMINTE.

Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire.

TRISSOTIN.

Vous pouvez voir de moi tout ce que vous voudrez,
Et je regarde peu comment vous le prendrez.
Mais je ne suis pas homme à souffrir l'infamie
Des refus offensants qu'il faut qu'ici j'essuie;
Je vaux bien que de moi l'on fasse plus de cas,
Et je baise les mains à qui ne me veut pas

(Il sort.)

PHILAMINTE.

Qu'il a bien découvert son âme mercenaire!
Et que peu philosophe est ce qu'il vient de faire!

CLITANDRE.

Je ne me vante point de l'être, mais enfin
Je m'attache, Madame, à tout votre destin,
Et j'ose vous offrir, avecque ma personne,
Ce qu'on sait que de bien la fortune me donne.

PHILAMINTE.

Vous me charmez, Monsieur, par ce trait généreux,
Et je veux couronner vos désirs amoureux.
Oui, j'accorde Henriette à l'ardeur empressée...

HENRIETTE.

Non, ma mère : je change à présent de pensée.
Souffrez que je résiste à votre volonté.

CLITANDRE

Quoi? vous vous opposez à ma félicité?

1. *Son bien*, le bien de Trissotin.

Et lorsqu'à mon amour je vois chacun se rendre...

HENRIETTE.

Je sais le peu de bien que vous avez, Clitandre,
Et je vous ai toujours souhaité pour époux,
Lorsqu'en satisfaisant à mes vœux les plus doux,
J'ai vu que mon hymen ajustait vos affaires;
Mais lorsque nous avons les destins si contraires,
Je vous chéris assez dans cette extrémité,
Pour ne vous charger point de notre adversité.

CLITANDRE.

Tout destin, avec vous, me peut être agréable;
Tout destin me serait sans vous insupportable.

HENRIETTE.

L'amour dans son transport parle toujours ainsi.
Des retours[1] importuns évitons le souci :
Rien n'use tant l'ardeur de ce nœud qui nous lie,
Que les fâcheux besoins des choses de la vie;
Et l'on en vient souvent à s'accuser tous deux
De tous les noirs chagrins qui suivent de tels feux.

ARISTE, à Henriette.

N'est-ce que le motif que nous venons d'entendre
Qui vous fait résister à l'hymen de Clitandre?

HENRIETTE.

Sans cela vous verriez tout mon cœur y courir,
Et je ne fuis sa main que pour le trop chérir.

ARISTE.

Laissez-vous donc lier par des chaînes si belles.
Je ne vous ai porté que de fausses nouvelles;
Et c'est un stratagème, un surprenant secours,
Que j'ai voulu tenter pour servir vos amours,
Pour détromper ma sœur, et lui faire connaître
Ce que son philosophe à l'essai[2] pouvait être.

CHRYSALE.

Le Ciel en soit loué!

PHILAMINTE.

J'en ai la joie au cœur,
Par le chagrin qu'aura ce lâche déserteur.
Voilà le châtiment de sa basse avarice,
De voir qu'avec éclat cet hymen s'accomplisse.

1. *Des retours*, c.-à-d. des regrets.
2. *A l'essai*, c.-à-d. à l'épreuve.

CHRYSALE, à Clitandre.

Je le savais bien, moi, que vous l'épouseriez.

ARMANDE, à Philaminte.

Ainsi donc à leurs vœux vous me sacrifiez?

PHILAMINTE.

Ce ne sera point vous que je leur sacrifie,
Et vous avez l'appui de la philosophie,
Pour voir d'un œil content couronner leur ardeur.

BÉLISE.

Qu'il prenne garde au moins que je suis dans son cœur:
Par un prompt désespoir souvent on se marie,
Qu'on se repent[1] après tout le temps de la vie.

CHRYSALE, au notaire.

Allons, Monsieur, suivez l'ordre que j'ai prescrit,
Et faites le contrat ainsi que je l'ai dit.

1. *Qu'on se repent*, c.-à-d. : pour s'en repentir ensuite.

LE MALADE IMAGINAIRE

(1673)

NOTICE

C'est dans les derniers mois de l'année 1672 que Molière écrivit le *Malade imaginaire*. Il le destinait aux divertissements du roi, qui revenait de Hollande, « après de glorieuses fatigues et des exploits victorieux ». Mais le poète avait compté sans un adversaire redoutable, qui gagnait chaque jour dans la faveur du monarque et peu à peu éclipsait tous les amuseurs de sa Majesté : je veux parler de Lully.

Louis XIV, dont le maître à danser touchait un traitement égal à la pension de Corneille, avait toujours passionnément aimé la musique et la danse. Jusqu'en 1670, les ballets étaient restés ses divertissements préférés. Le 8 février de cette année, la *Gazette*, décrivant un ballet donné à la cour, annonçait au peuple français que Neptune et Apollon avaient été représentés par le roi avec cette grâce et cette majesté qui brillent dans ses moindres actions. Mais voici que tout à coup, à cette même époque, Louis XIV cesse de paraître dans ces représentations allégoriques et mythologiques. Cette retraite, qui permit à l'auteur du *Bourgeois gentilhomme* de risquer sur l'importance de la danse les plaisanteries que l'on sait, devait avoir pour Molière des conséquences imprévues. Ce ne fut plus dans les comédies entremêlées de ballets que Louis XIV chercha la satisfaction de ses goûts préférés, ce fut dans l'opéra, et Lully supplanta Molière. Avec l'adresse et l'aplomb d'un homme qui se sent indispensable (le roi avait déclaré à Colbert qu'il ne pouvait se passer de Lully dans ses divertissements), ce Florentin retors exigea des privilèges si exorbitants, qu'à partir du mois d'avril 1672 il ne fut plus permis aux troupes de comédiens de se servir de musiciens au delà du nombre de six et de violons ou joueurs d'instruments au delà du nombre de douze; de recevoir dans ce nombre aucun des musiciens et violons arrêtés par ledi Lully,

comme aussi de se servir d'aucun des danseurs qui recevaient alors pension de Sa Majesté.

Ces rigoureuses ordonnances atteignant la troupe de Molière comme les autres, et la musique du *Malade imaginaire* ayant été composée par un autre que Lully, le seul et *bien-aimé* fournisseur du roi, le poète considéra sa comédie comme exclue de la cour, et c'est sur le théâtre du Palais-Royal qu'il la représenta le 10 février 1673.

Le succès fut très vif, mais ne suffit pas à consoler Molière de la royale ingratitude dont il était victime. Le jour de la troisième représentation, le mardi 14, il disait à sa femme : « Tant que ma vie a été également mêlée de douleur et de plaisir, je me suis cru heureux; mais aujourd'hui que je suis accablé de peines, sans pouvoir compter sur aucuns moments de satisfaction et de douceur, je vois bien qu'il faut quitter la partie. » Trois jours plus tard, le 17, il la quittait pour toujours; et le lendemain un chroniqueur dramatique, Robinet, interrompu, dans l'élogieux compte rendu qu'il était en train d'écrire, par un homme au visage pâle, un porteur de mauvaises nouvelles, s'écriait :

« Qu'est-ce, Monsieur, vite parlez :
Je vous vois tous les sens troublés....
— Vous les allez avoir de même.
— Hé! Comment? Ma peine extrême,
Dites vite. — Molière.... — Hé bien,
Molière.... — A fini son destin.
Hier quittant la comédie,
Il perdit tout soudain la vie. » —
Serait-il vrai? Clion[1], adieu :
Pour rimer je n'ai plus de feu.
Non, la plume des doigts me tombe,
Et sous la douleur je succombe.
A l'extrême chagrin par ce trépas réduit,
Je mis fin à ces vers, en février le dix-huit.

Aujourd'hui encore, après plus de deux cents ans passés sur la catastrophe du vendredi 17 février, nous ne pouvons assister sans émotion à la cérémonie finale du *Malade imaginaire*. Nous ne pouvons entendre le fameux *Juro* sans revoir par la pensée le pauvre homme pris de convulsions au milieu des rires d'un parterre inconscient, et perdant le sang par la bouche. Cependant le *Malade imaginaire* reste une des comédies les plus divertissantes de Molière, une vraie

1. *Clion* pour Clio, afin d'éviter l'hiatus. C'est le nom d'une muse.

farce de carnaval. Rien n'arrête le rire sur nos lèvres, ni le persistant souvenir de ce dénouement tragique, ni le sujet lui-même, un des moins gais, un des moins comiques qui fut jamais.

Comment! le poète nous introduit dans une chambre à alcôve, où crache, tousse et geint un vieillard emmitouflé dans un grand manteau fourré, coiffé d'un bonnet de nuit, soutenu par six oreillers..., et nous rions! Dans cette chambre viennent tour à tour les divers personnages de la pièce, Angélique et Louison, les filles d'Argan, Béline, sa seconde femme, Toinette, sa servante, Béralde, son frère, des médecins et des apothicaires, etc. Toinette se moque de son maître, le berne de cent façons..., et nous rions! Angélique est menacée par son père d'épouser un pédant imbécile qu'elle ne connaît pas, au lieu de celui qu'elle aime..., et nous rions! Béline, une odieuse mégère, n'attend que le dernier souffle de son mari pour « faire son affaire », c'est-à-dire pour s'emparer de l'argent et des papiers, et dépouiller ainsi ses beaux-enfants sans défense..., et nous rions! Argan va fouetter sa fille Louison, qu'il a dressée au vilain métier d'espionne et qu'il a chargée de surveiller sa sœur aînée..., et nous rions! Des médecins en robe noire, au visage sinistre, rôdent autour du vieillard, ne parlant que de maladies, de transports au cerveau, de fièvres pourprées, d'inflammations de poitrine, d'hydropisies, de pleurésies, de dysenteries, de dyspepsies..., et nous rions! Une meute d'apothicaires s'acharne après les chausses du pauvre homme, que leurs drogues finiront par tuer (en deux mois il a pris vingt purgations et trente-deux lavements)..., et nous rions! Nous entendons Argan lancer à Molière, qui ose s'attaquer au corps des médecins, cette apostrophe terrible : « Crève, crève !.... » et nous rions encore, et nous rions toujours !

Quelle force comique possédait donc cet homme qui d'un sujet aussi macabre tirait une comédie bouffonne ! On peut bien le dire : jamais Molière n'avait rendu plus difficile l'étrange entreprise de faire rire les honnêtes gens, et jamais il n'y a mieux réussi.

LE MALADE IMAGINAIRE

Argan, le malade imaginaire, pour s'appuyer de bons secours et être à même des consultations et des ordonnances, veut forcer sa fille Angélique à épouser un jeune docteur ignorant, prétentieux et bête, Thomas Diafoirus, et, si elle persiste dans son refus, l'enfermer dans un couvent. Sur les instances de sa nièce et de la servante Toinette, Béralde, frère d'Argan, vient plaider la cause d'Angélique, qui aime Cléante, un jeune homme charmant, dont elle est aimée. Ici commence le troisième acte, sauf une première scène très courte et sans importance.

SCÈNE II

TOINETTE. — N'abandonnez pas, s'il vous plaît, les intérêts de votre nièce.

BÉRALDE. — J'emploierai toutes choses pour lui obtenir ce qu'elle souhaite.

TOINETTE. — Il faut absolument empêcher ce mariage extravagant qu'il s'est mis dans la fantaisie, et j'avais songé en moi-même que ç'aurait été une bonne affaire de pouvoir introduire ici un médecin à notre poste [1], pour le dégoûter de son Monsieur Purgon et lui décrier sa conduite. Mais, comme nous n'avons personne en main pour cela, j'ai résolu de jouer un tour de ma tête.

BÉRALDE. — Comment?

TOINETTE. — C'est une imagination burlesque. Cela sera peut-être plus heureux que sage. Laissez-moi faire; agissez de votre côté. Voici notre homme.

SCÈNE III

ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE. — Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer l'esprit dans notre conversation.

ARGAN. — Voilà qui est fait.

1. *A notre poste*, c'est-à-dire à notre convenance, à notre disposition.

BÉRALDE. — De répondre sans nulle aigreur aux choses que je pourrai vous dire.

ARGAN. — Oui.

BÉRALDE. — Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

ARGAN. — Mon Dieu! oui. Voilà bien du préambule.

BÉRALDE. — D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfants qu'une fille, car je ne compte pas la petite, d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent?

ARGAN. — D'où vient, mon frère, que je suis maître dans ma famille pour faire ce que bon me semble?

BÉRALDE. — Votre femme ne manque pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles, et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

ARGAN. — Oh çà! nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu : c'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

BÉRALDE. — Non, mon frère; laissons-la là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt, qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfants une affection et une bonté qui n'est pas concevable : cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin?

ARGAN. — Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me faut.

BÉRALDE. — Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille, et il se présente un parti plus sortable pour elle.

ARGAN. — Oui, mais celui-ci, mon frère, est plus sortable pour moi.

BÉRALDE. — Mais le mari qu'elle doit prendre doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous?

ARGAN. — Il doit être, mon frère, et pour elle, et pour moi, et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

BÉRALDE. — Par cette raison-là, si votre petite était grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire?

ARGAN. — Pourquoi non?

BÉRALDE. — Est-il possible que vous serez toujours embé-

guiné[1] de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature?

ARGAN. — Comment l'entendez-vous, mon frère?

BÉRALDE. — J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderais point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempérament, et que vous n'êtes point crevé[2] de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

ARGAN. — Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve; et que Monsieur Purgon dit que je succomberais, s'il était seulement trois jours sans prendre soin de moi?

BÉRALDE. — Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous, qu'il vous enverra en l'autre monde.

ARGAN. — Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine?

BÉRALDE. — Non, mon frère, et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

ARGAN. — Quoi? vous ne tenez pas pour véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée?

BÉRALDE. — Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soit parmi les hommes[3]; et à regarder les choses en philosophe, je ne vois point une plus plaisante momerie[4], je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui se veut mêler d'en guérir un autre.

ARGAN. — Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre?

BÉRALDE. — Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères, jusques ici, où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au-devant

1. *Serez embéguiné.* Il faudrait ici le subjonctif, d'autant plus qu'on le retrouve dans le second membre de la phrase *Embéguiné*, entiché, coiffé. Le béguin est une sorte de coiffe qui s'attache sous le menton.

2. *Crever* n'a pas ici le sens vulgaire de mourir, comme un peu plus loin dans la bouche d'Argan apostrophant Molière. Il est pris dans le sens propre et signifie *éclater*.

3. Don Juan dit la même chose dans les mêmes termes : « C'est une des grandes erreurs qui soit parmi les hommes » (III, 1).

4. *Momerie*, farce.

des yeux des voiles trop épais pour y connaître quelque chose.

ARGAN. — Les médecins ne savent donc rien, à votre compte?

BÉRALDE. — Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités[1], savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent pas du tout.

ARGAN. — Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

BÉRALDE. — Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose; et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARGAN. — Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous; et nous voyons que, dans la maladie, tout le monde a recours aux médecins.

BÉRALDE. — C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

ARGAN. — Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent eux-mêmes.

BÉRALDE. — C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse : c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner[2]; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile, et qui, avec une impétuosité de prévention, une raideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose[3]. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire : c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera, et il ne fera, en vous

1. C.-à-d. qu'ils ont fait leurs humanités, qu'ils ont suivi les classes qui vont de la grammaire à la philosophie.

2. Nous dirions aujourd'hui : qui verrait un crime à, qui considérerait comme un crime de....

3. *Ne balance aucune chose*, c.-à-d. n'a jamais de doute, d'hésitation.

tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même[1].

ARGAN. — C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui[2]. Mais enfin, venons au fait. Que faire donc quand on est malade?

BÉRALDE. — Rien, mon frère.

ARGAN. — Rien?

BÉRALDE. — Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

ARGAN. — Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

BÉRALDE. — Mon Dieu! mon frère, ce sont pures idées, dont nous aimons à nous repaître; et, de tout temps, il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations que nous venons à croire parce qu'elles nous flattent, et qu'il serait à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années : il vous dit justement le roman de la médecine. Mais, quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela, et il en est comme de ces beaux songes, qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

ARGAN. — C'est-à-dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête; et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

BÉRALDE. — Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins. Enten-

1. Molière désigne peut-être ici le médecin Guenaut, qui, d'après Guy-Patin, avait tué, avec son remède favori (l'antimoine), sa femme, sa fille, son neveu, et deux de ses gendres.

2. *Avoir une dent de lait* contre quelqu'un, c'est avoir pour lui une inimitié qui date de l'enfance.

dez-les parler : les plus habiles gens du monde ; voyez-les faire : les plus ignorants de tous les hommes.

ARGAN. — Ouais ! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois, et je voudrais bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces Messieurs, pour rembarrer vos raisonnements et rabaisser votre caquet.

BÉRALDE. — Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine ; et chacun, à ses périls et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous, et j'aurais souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Molière.

ARGAN. — C'est un bon impertinent que votre Molière avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant, d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

BÉRALDE. — Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

ARGAN. — C'est bien à lui à faire de se mêler [1] de contrôler la médecine ; voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces Messieurs-là !

BÉRALDE. — Que voulez-vous qu'il y mette, que [2] les diverses professions des hommes ? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

ARGAN. — Par la mort non de diable [3] ! si j'étais que des médecins, je me vengerais de son impertinence ; et, quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours. Il aurait beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerais pas la moindre petite saignée, le moindre petit lavement, et je lui dirais : Crève, crève [4] ! cela t'apprendra une autre fois à te jouer de la Faculté.

BÉRALDE. — Vous voilà bien en colère contre lui.

1. *A faire de se mêler*, c.-à-d. c'est bien à lui qu'il appartient....

2. *Que*, c.-à-d. sinon.

3. Le juron ordinaire, c'est par la mort de Dieu ; mais les dévots, pour adoucir ce que cette expression avait d'impie, se rétractaient et ajoutaient *non..., de diable.* Puis on a supprimé *de Dieu*, et le juron reste tel que nous le trouvons ici.

4. Après la mort de Molière, les comédiens changèrent les mots que la catastrophe du 17 février rendait impossibles à la scène, et ils lui substituèrent cette phrase : « Crevez, crevez, mes petits Messieurs ! » Au lieu d'invectiver Molière, Argan s'adressait de la sorte aux acteurs.

ARGAN. — Oui, c'est un malavisé, et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

BÉRALDE. — Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

ARGAN. — Tant pis pour lui s'il n'a point recours aux remèdes.

BÉRALDE. — Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie ; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

ARGAN. — Les sottes raisons que voilà ! Tenez, mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

BÉRALDE. — Je le veux bien, mon frère ; et, pour changer de discours, je vous dirai que, sur une petite répugnance que vous témoigne votre fille, vous ne devez point prendre les résolutions violentes de la mettre dans un couvent ; que, pour le choix d'un gendre, il ne faut pas suivre aveuglément la passion qui vous emporte, et qu'on doit, sur cette matière, s'accommoder un peu à l'inclination d'une fille, puisque c'est pour toute la vie, et que de là dépend tout le bonheur d'un mariage.

SCÈNE IV

MONSIEUR FLEURANT, une seringue à la main ;
ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN. — Ah ! mon frère, avec votre permission.

BÉRALDE. — Comment ? que voulez-vous faire ?

ARGAN. — Prendre ce petit lavement-là ; ce sera bientôt fait.

BÉRALDE. — Vous vous moquez. Est-ce que vous ne sauriez être un moment sans lavement ou sans médecine ? Remettez cela à une autre fois, et demeurez un peu en repos.

ARGAN. — Monsieur Fleurant, à ce soir, ou à demain au matin.

MONSIEUR FLEURANT, à Béralde. — De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher Monsieur de prendre mon clystère ? Vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là !

BÉRALDE. — Allez, Monsieur, on voit bien que vous n'avez pas accoutumé de parler à des visages.

MONSIEUR FLEURANT. — On ne doit point ainsi se jouer des remèdes, et me faire perdre mon temps. Je ne suis venu ici que sur une bonne ordonnance, et je vais dire à Monsieur Purgon comme on m'a empêché d'exécuter ses ordres et de faire ma fonction. Vous verrez, vous verrez.... (Il sort.)

ARGAN. — Mon frère, vous serez cause ici de quelque malheur.

BÉRALDE. — Le grand malheur de ne pas prendre un lavement que Monsieur Purgon a ordonné! Encore un coup, mon frère, est-il possible qu'il n'y ait pas moyen de vous guérir de la maladie des médecins, et que vous vouliez être, toute votre vie, enseveli dans leurs remèdes ?

ARGAN. — Mon Dieu ! mon frère, vous en parlez comme un homme qui se porte bien ; mais si vous étiez à ma place vous changeriez bien de langage. Il est aisé de parler contre la médecine quand on est en pleine santé.

BÉRALDE. — Mais quel mal avez-vous ?

ARGAN — Vous me feriez enrager. Je voudrais que vous l'eussiez, mon mal, pour voir si vous jaseriez tant. Ah! voici Monsieur Purgon.

SCÈNE V

MONSIEUR PURGON, ARGAN, BÉRALDE, TOINETTE.

MONSIEUR PURGON. — Je viens d'apprendre là-bas, à la porte, de jolies nouvelles : qu'on se moque ici de mes ordonnances, et qu'on a fait refus de prendre le remède que j'avais prescrit.

ARGAN. — Monsieur, ce n'est pas....

MONSIEUR PURGON. — Voilà une hardiesse bien grande, une étrange rébellion d'un malade contre son médecin !

TOINETTE. — Cela est épouvantable.

MONSIEUR PURGON. — Un clystère que j'avais pris plaisir à composer moi-même.

ARGAN. — Ce n'est pas moi....

MONSIEUR PURGON. — Inventé et formé dans toutes les règles de l'art.

TOINETTE. — Il a tort.

MONSIEUR PURGON. — Et qui devait faire dans des entrailles un effet merveilleux.

ARGAN. — Mon frère....

MONSIEUR PURGON. — Le renvoyer avec mépris !

ARGAN. — C'est lui....

MONSIEUR PURGON. — C'est une action exorbitante.

TOINETTE. — Cela est vrai.

MONSIEUR PURGON. — Un attentat énorme contre la médecine.

ARGAN. — Il est cause....

MONSIEUR PURGON. — Un crime de lèse-Faculté, qui ne se peut assez punir.

TOINETTE. — Vous avez raison.

MONSIEUR PURGON. — Je vous déclare que je romps commerce avec vous.

ARGAN. — C'est mon frère....

MONSIEUR PURGON. — Que je ne veux plus d'alliance avec vous.

TOINETTE. — Vous ferez bien.

MONSIEUR PURGON. — Et que, pour finir toute liaison avec vous, voilà la donation[1] que je faisais à mon neveu en faveur du mariage.

ARGAN. — C'est mon frère qui a fait tout le mal.

MONSIEUR PURGON. — Mépriser mon clystère !

ARGAN. — Faites-le venir, je m'en vais le prendre.

MONSIEUR PURGON. — Je vous aurais tiré d'affaire avant qu'il fût peu.

TOINETTE. — Il ne le mérite pas.

MONSIEUR PURGON. — J'allais nettoyer votre corps et en évacuer entièrement les mauvaises humeurs.

ARGAN. — Ah ! mon frère !

MONSIEUR PURGON. — Et je ne voulais plus qu'une douzaine de médecines pour vider le fond du sac.

TOINETTE. — Il est indigne de vos soins.

MONSIEUR PURGON. — Mais puisque vous n'avez pas voulu guérir par mes mains....

ARGAN. — Ce n'est pas ma faute.

MONSIEUR PURGON. — Puisque vous vous etes soustrait de l'obéissance que l'on doit à son médecin[2]....

TOINETTE. — Cela crie vengeance.

MONSIEUR PURGON. — Puisque vous vous êtes déclaré rebelle aux remèdes que je vous ordonnais....

1. Ici, il déchire la donation et en jette les morceaux avec fureur.

2. Aujourd'hui nous disons *se soustraire à*. Au XVIIe siècle on trouve plusieurs exemples de la tournure employée ici.

ARGAN. — Hé! point du tout.

MONSIEUR PURGON. — J'ai à vous dire que je vous abandonne à votre mauvaise constitution, à l'intempérie[1] de vos entrailles, à la corruption de votre sang, à l'acreté de votre bile et à la féculence de vos humeurs[2].

TOINETTE. — C'est fort bien fait.

ARGAN. — Mon Dieu!

MONSIEUR PURGON. — Et je veux qu'avant qu'il soit quatre jours vous deveniez dans un état incurable.

ARGAN. — Ah! miséricorde!

MONSIEUR PURGON. — Que vous tombiez dans la bradypepsie[3].

ARGAN. — Monsieur Purgon....

MONSIEUR PURGON. — De la bradypepsie dans la dyspepsie[4].

ARGAN. — Monsieur Purgon....

MONSIEUR PURGON. — De la dyspepsie dans l'apepsie[5].

ARGAN. — Monsieur Purgon....

MONSIEUR PURGON. — De l'apepsie dans la lientérie[6].

ARGAN. — Monsieur Purgon....

MONSIEUR PURGON. — De la lientérie dans la dysenterie.

ARGAN. — Monsieur Purgon....

MONSIEUR PURGON. — De la dysenterie dans l'hydropisie.

ARGAN. — Monsieur Purgon....

MONSIEUR PURGON. — Et de l'hydropisie dans la privation de la vie, où vous aura conduit votre folie.

SCÈNE VI

ARGAN, BÉRALDE.

ARGAN. — Ah! mon Dieu! je suis mort. Mon frère, vous m'avez perdu.

BÉRALDE. — Quoi? qu'y a-t-il?

ARGAN. — Je n'en puis plus. Je sens déjà que la médecine se venge.

BÉRALDE. — Ma foi! mon frère, vous êtes fou, et je ne voudrais pas, pour beaucoup de choses, qu'on vous vît faire

1. *Intempérie*, mauvaise constitution. Thomas Diafoirus s'était déjà servi de cette expression.

2. *Féculence*, état des humeurs troublées comme par une lie.

3. *Bradypepsie*, digestion lente et imparfaite.

4. *Dyspepsie*, digestion difficile et pénible.

5. *Apepsie*, défaut complet de digestion.

6. *Lientérie*, diarrhée dans laquelle on rend les aliments à peu près tels qu'on les a pris.

ce que vous faites. Tâtez-vous un peu, je vous prie, revenez à vous-même, et ne donnez point tant à votre imagination.

ARGAN. — Vous voyez, mon frère, les étranges maladies dont il m'a menacé.

BÉRALDE. — Le simple homme que vous êtes!

ARGAN. — Il dit que je deviendrai incurable avant qu'il soit quatre jours.

BÉRALDE. — Et ce qu'il dit, que fait-il à la chose? Est-ce un oracle qui a parlé? Il semble, à vous entendre, que Monsieur Purgon tienne dans ses mains le filet de vos jours, et que, d'autorité suprême, il vous l'allonge et vous le raccourcisse comme il lui plaît. Songez que les principes de votre vie sont en vous-même, et que le courroux de Monsieur Purgon est aussi peu capable de vous faire mourir que ses remèdes de vous faire vivre. Voici une aventure, si vous voulez, à vous défaire des médecins[1]; ou, si vous êtes né à ne pouvoir vous en passer[2], il est aisé d'en avoir un autre, avec lequel, mon frère, vous puissiez courir un peu moins de risque.

ARGAN. — Ah! mon frère, il sait tout mon tempérament et la manière dont il faut me gouverner.

BÉRALDE. — Il faut vous avouer que vous êtes un homme d'une grande prévention, et que vous voyez les choses avec d'étranges yeux.

SCÈNE VII

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE. — Monsieur, voilà un médecin qui demande à vous voir.

ARGAN. — Et quel médecin?

TOINETTE. — Un médecin de la médecine.

ARGAN. — Je te demande qui il est?

TOINETTE. — Je ne le connais pas; mais il me ressemble comme deux gouttes d'eau.

ARGAN. — Fais-le venir.

BÉRALDE. — Vous êtes servi à souhait : un médecin vous quitte, un autre se présente.

1. *Une aventure à vous défaire*, c.-à-d qui vous permet de vous défaire.
2. *Si vous êtes né à ne pouvoir*, c.-à-d. si votre mauvaise étoile en naissant vous a destiné à ne vous en passer jamais.

ARGAN. — J'ai bien peur que vous ne soyez cause de quelque malheur.

BÉRALDE. — Encore! Vous en revenez toujours là?

ARGAN. — Voyez-vous? j'ai sur le cœur toutes ces maladies-là que je ne connais point, ces....

SCÈNE VIII

TOINETTE, en médecin; ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE. — Monsieur, agréez que je vienne vous rendre visite et vous offrir mes petits services pour toutes les saignées et les purgations dont vous aurez besoin.

ARGAN. — Monsieur, je vous suis fort obligé. (A Béralde.) Par ma foi! voilà Toinette elle-même.

TOINETTE. — Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ai oublié de donner une commission à mon valet; je reviens tout à l'heure. (Elle sort.)

ARGAN. — Eh! ne diriez-vous pas que c'est effectivement Toinette?

BÉRALDE. — Il est vrai que la ressemblance est tout à fait grande. Mais ce n'est pas la première fois qu'on a vu de ces sortes de choses, et les histoires ne sont pleines que de ces jeux de la nature.

ARGAN. — Pour moi, j'en suis surpris; et....

SCÈNE IX

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

(Toinette quitte son habit de médecin si promptement qu'il est difficile de croire que ce soit elle qui a paru en médecin.)

TOINETTE. — Que voulez-vous, Monsieur?

ARGAN. — Comment?

TOINETTE. — Ne m'avez-vous pas appelée?

ARGAN. — Moi? non.

TOINETTE. — Il faut donc que les oreilles m'aient corné.

ARGAN. — Demeure un peu ici pour voir comme ce médecin te ressemble.

TOINETTE. — Oui, vraiment, j'ai affaire là-bas, et je l'ai assez vu. (Elle sort.)

ARGAN. — Si je ne les voyais tous deux, je croirais que ce n'est qu'un.

BÉRALDE. — J'ai lu des choses surprenantes de ces sortes

de ressemblances, et nous en avons vu de notre temps où tout le monde s'est trompé.

ARGAN. — Pour moi, j'aurais été trompé à celle-là, et j'aurais juré que c'est la même personne.

SCÈNE X

TOINETTE, en médecin, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE. — Monsieur, je vous demande pardon de tout mon cœur.

ARGAN, bas à Béralde. — Cela est admirable!

TOINETTE. — Vous ne trouverez pas mauvais[1], s'il vous plaît, la curiosité que j'ai eue de voir un illustre malade comme vous êtes; et votre réputation, qui s'étend partout, peut excuser la liberté que j'ai prise.

ARGAN. — Monsieur, je suis votre serviteur.

TOINETTE. — Je vois, Monsieur, que vous me regardez fixement. Quel âge croyez-vous bien que j'aie?

ARGAN. — Je crois que tout au plus vous pouvez avoir vingt-six, ou vingt-sept ans.

TOINETTE. — Ah, ah, ah, ah, ah! j'en ai quatre-vingt-dix.

ARGAN. — Quatre-vingt-dix?

TOINETTE. — Oui. Vous voyez un effet des secrets de mon art, de me conserver ainsi frais et vigoureux.

ARGAN. — Par ma foi! Voilà un beau jeune vieillard pour quatre-vingt-dix ans.

TOINETTE. — Je suis médecin passager, qui vais de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, pour chercher d'illustres matières à ma capacité, pour trouver des malades dignes de m'occuper, capables d'exercer[2] les grands et beaux secrets que j'ai trouvés dans la médecine. Je dédaigne de m'amuser à ce menu fatras de maladies ordinaires, à ces bagatelles de rhumatismes et défluxions[3], à ces fièvrotes, à ces vapeurs et à ces migraines. Je veux des maladies d'importance : de bonnes fièvres continues avec des transports au cerveau, de bonnes fièvres pourprées, de bonnes pestes, de bonnes hydropisies formées, de bonnes pleurésies avec des inflammations de poitrine : c'est là que je me plais,

1. *Vous ne trouverez pas mauvais*, régulièrement il faudrait *mauvaise*, mais ces mots forment une sorte de locution composée.

2. *Capables d'exercer*, c'est-à-dire capables de me donner le moyen d'appliquer.

3. *Défluxions*, catarrhes.

c'est là que je triomphe ; et je voudrais, Monsieur, que vous eussiez toutes les maladies que je viens de dire, que vous fussiez abandonné de tous les médecins, désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes, et l'envie que j'aurais de vous rendre service.

ARGAN. — Je vous suis obligé, Monsieur, des bontés que vous avez pour moi.

TOINETTE. — Donnez-moi votre pouls. Allons donc, que l'on batte comme il faut. Ahy, je vous ferai bien aller comme vous devez ! Ouais ! ce pouls-là fait l'impertinent ; je vois que vous ne me connaissez pas encore. Qui est votre médecin ?

ARGAN. — Monsieur Purgon.

TOINETTE. — Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins. De quoi dit-il que vous êtes malade ?

ARGAN. — Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

TOINETTE. — Ce sont tous des ignorants : c'est du poumon que vous êtes malade.

ARGAN. — Du poumon ?

TOINETTE. — Oui. Que sentez-vous ?

ARGAN. — Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

TOINETTE. — Justement, le poumon.

ARGAN. — Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

TOINETTE. — Le poumon.

ARGAN. — J'ai quelquefois des maux de cœur.

TOINETTE. — Le poumon.

ARGAN. — Je sens parfois des lassitudes par tous les membres.

TOINETTE. — Le poumon.

ARGAN. — Et quelquefois il me prend des douleurs dans le ventre, comme si c'étaient des coliques.

TOINETTE. — Le poumon. Vous avez appétit à ce que vous mangez ?

ARGAN. — Oui, Monsieur.

TOINETTE. — Le poumon. Vous aimez à boire un peu de vin ?

ARGAN. — Oui, Monsieur.

TOINETTE. — Le poumon. Il vous prend un petit sommeil après le repas, et vous êtes bien aise de dormir ?

ARGAN. — Oui, Monsieur.

TOINETTE. — Le poumon, le poumon, vous dis-je. Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ?

ARGAN. — Il m'ordonne du potage.

TOINETTE. — Ignorant.

ARGAN. — De la volaille.

TOINETTE. — Ignorant.

ARGAN. — Du veau.

TOINETTE. — Ignorant.

ARGAN. — Des bouillons.

TOINETTE. — Ignorant.

ARGAN. — Des œufs frais.

TOINETTE. — Ignorant.

ARGAN. — Et le soir, de petits pruneaux pour lâcher le ventre.

TOINETTE. — Ignorant.

ARGAN. — Et surtout de boire mon vin fort trempé.

TOINETTE. — *Ignorantus, ignoranta, ignorantum.* Il faut boire votre vin pur ; et pour épaissir votre sang, qui est trop subtil, il faut manger de bon gros bœuf, de bon gros porc, de bon fromage de Hollande, du gruau et du riz, et des marrons et des oublies, pour coller et conglutiner. Votre médecin est une bête. Je veux vous en envoyer un de ma main, et je viendrai vous voir de temps en temps, tandis que je serai en cette ville.

ARGAN. — Vous m'obligez beaucoup.

TOINETTE. — Que diantre faites-vous de ce bras-là ?

ARGAN. — Comment ?

TOINETTE. — Voilà un bras que je me ferais couper tout à l'heure, si j'étais que de vous.

ARGAN. — Et pourquoi ?

TOINETTE. — Ne voyez-vous pas qu'il tire à soi toute la nourriture, et qu'il empêche ce côté-là de profiter ?

ARGAN. — Oui ; mais j'ai besoin de mon bras.

TOINETTE. — Vous avez là aussi un œil droit que je me ferais crever si j'étais en votre place.

ARGAN. — Crever un œil ?

TOINETTE. — Ne voyez-vous pas qu'il incommode l'autre, et lui dérobe sa nourriture ? Croyez-moi, faites-vous le crever au plus tôt : vous en verrez plus clair de l'œil gauche.

ARGAN. — Cela n'est pas pressé.

TOINETTE. — Adieu. Je suis fâché de vous quitter sitôt ;

mais il faut que je me trouve à une grande consultation qui doit se faire pour un homme qui mourut hier.

ARGAN. — Pour un homme qui mourut hier ?

TOINETTE. — Oui, pour aviser et voir ce qu'il aurait fallu lui faire pour le guérir. Jusqu'au revoir.

ARGAN. — Vous savez que les malades ne reconduisent point. (Toinette sort.)

BÉRALDE. — Voilà un médecin vraiment qui paraît fort habile.

ARGAN. — Oui, mais il va un peu bien vite.

BÉRALDE. — Tous les grands médecins sont comme cela.

ARGAN. — Me couper un bras, et me crever un œil, afin que l'autre se porte mieux ? J'aime bien mieux qu'il ne se porte pas si bien. La belle opération, de me rendre borgne et manchot !

SCÈNE XI

TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE.

TOINETTE, feignant de parler à quelqu'un. — Allons, allons, je suis votre servante, je n'ai pas envie de rire.

ARGAN. — Qu'est-ce que c'est ?

TOINETTE. — Votre médecin, ma foi, qui me voulait tâter le pouls.

ARGAN. — Voyez un peu, à l'âge de quatre-ving-dix ans !

BÉRALDE. — Oh çà ! mon frère, puisque voilà votre Monsieur Purgon brouillé avec vous, ne voulez-vous pas bien que je vous parle du parti qui s'offre pour ma nièce ?

ARGAN. — Non, mon frère : je veux la mettre dans un couvent, puisqu'elle s'est opposée à mes volontés. Je vois bien qu'il y a quelque amourette là-dessous, et j'ai découvert certaine entrevue secrète, qu'on ne sait pas que j'aie découverte [1].

BÉRALDE. — Hé bien ! mon frère, quand il y aurait quelque petite inclination, cela serait-il si criminel, et rien peut-il vous offenser, quand tout ne va qu'à des choses honnêtes, comme le mariage ?

ARGAN. — Quoi qu'il en soit, mon frère, elle sera religieuse, c'est une chose résolue.

1. *Que j'aie découverte*, il faudrait : *que j'ai découverte*. Le subjonctif est expliqué par la négation contenue dans la phrase principale.

BÉRALDE. — Vous voulez faire plaisir à quelqu'un.

ARGAN. — Je vous entends : vous en revenez toujours là, et ma femme vous tient au cœur.

BÉRALDE. — Hé bien ! oui, mon frère ; puisqu'il faut parler à cœur ouvert, c'est votre femme que je veux dire ; et, non plus que l'entêtement de la médecine, je ne puis vous souffrir l'entêtement où vous êtes pour elle, et voir que vous donniez, tête baissée, dans tous les pièges qu'elle vous tend.

TOINETTE. — Ah ! Monsieur, ne parlez point de Madame : c'est une femme sur laquelle il n'y a rien à dire, une femme sans artifice, et qui aime Monsieur, qui l'aime.... On ne peut pas dire cela.

ARGAN. — Demandez-lui un peu les caresses qu'elle me fait.

TOINETTE. — Cela est vrai.

ARGAN. — L'inquiétude que lui donne ma maladie.

TOINETTE. — Assurément.

ARGAN. — Et les soins et les peines qu'elle prend autour de moi.

TOINETTE. — Il est certain. (A Béralde.) Voulez-vous que je vous convainque, et vous fasse voir tout à l'heure comme Madame aime Monsieur ? (A Argan.) Monsieur, souffrez que je lui montre son bec-jaune [1], et le tire d'erreur.

ARGAN. — Comment ?

TOINETTE. — Madame s'en va revenir. Mettez-vous tout étendu dans cette chaise, et contrefaites le mort. Vous verrez la douleur où elle sera, quand je lui dirai la nouvelle.

ARGAN. — Je le veux bien.

TOINETTE. — Oui ; mais ne la laissez pas longtemps dans le désespoir, car elle en pourrait bien mourir.

ARGAN. — Laisse-moi faire.

TOINETTE, à Béralde. — Cachez-vous, vous, dans ce coin-là.

ARGAN. — N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire le mort ?

TOINETTE. — Non, non : quel danger y aurait-il ? Étendez-vous là seulement. (Bas.) Il y aura plaisir à confondre votre frère. Voici Madame. Tenez-vous bien.

1. Ce mot exprime la niaiserie et l'inexpérience. C'est une allusion aux jeunes oiseaux, qui naissent presque tous avec le *bec jaune*, et qui, en terme de fauconnerie, se nomment des *niais*. Montrer à quelqu'un son bec jaune, c'est lui montrer qu'il se trompe comme un sot.

SCÈNE XII

BÉLINE, TOINETTE, ARGAN, BÉRALDE (caché).

TOINETTE, feignant de ne pas voir Béline. — Ah ! mon Dieu ! Ah ! malheur ! quel étrange accident !

BÉLINE. — Qu'est-ce, Toinette ?

TOINETTE. — Ah ! Madame !

BÉLINE. — Qu'y a-t-il ?

TOINETTE. — Votre mari est mort.

BÉLINE. — Mon mari est mort ?

TOINETTE. — Hélas ! oui ! Le pauvre défunt est trépassé.

BÉLINE. — Assurément ?

TOINETTE. — Assurément. Personne ne sait encore cet accident-là, et je me suis trouvée ici toute seule. Il vient de passer entre mes bras. Tenez, le voilà tout de son long dans cette chaise.

BÉLINE. — Le Ciel en soit loué! Me voilà délivrée d'un grand fardeau. Que tu es sotte, Toinette, de t'affliger de cette mort!

TOINETTE. — Je pensais, Madame, qu'il fallût pleurer[1].

BÉLINE. — Va, va, cela n'en vaut pas la peine. Quelle perte est-ce que la sienne? et de quoi servait-il sur la terre? Un homme incommode à tout le monde, malpropre, dégoûtant, sans cesse un lavement ou une médecine dans le ventre, mouchant, toussant, crachant toujours, sans esprit, ennuyeux, de mauvaise humeur, fatiguant sans cesse les gens, et grondant jour et nuit servantes et valets.

TOINETTE. — Voilà une belle oraison funèbre!

BÉLINE. — Il faut, Toinette, que tu m'aides à exécuter mon dessein, et tu peux croire qu'en me servant ta récompense est sûre. Puisque, par un bonheur, personne n'est encore averti de la chose, portons-le dans son lit, et tenons cette mort cachée, jusqu'à ce que j'aie fait mon affaire. Il y a des papiers, il y a de l'argent, dont je veux me saisir, et il n'est pas juste que j'aie passé sans fruit auprès de lui mes plus belles années. Viens, Toinette, prenons auparavant toutes ses clefs.

ARGAN, se levant brusquement. — Doucement.

BÉLINE, surprise et épouvantée. — Ahy!

1 L'emploi du subjonctif au lieu de l'indicatif après les verbes penser, croire, imaginer, etc., est très fréquent chez Molière.

ARGAN. — Oui, Madame ma femme, c'est ainsi que vous m'aimez?

TOINETTE. — Ah! ah! le défunt n'est pas mort!

ARGAN, à Béline, qui sort. — Je suis bien aise de voir votre amitié, et d'avoir entendu le beau panégyrique que vous avez fait de moi. Voilà un avis au lecteur [1] qui me rendra sage à l'avenir, et qui m'empêchera de faire bien des choses.

BÉRALDE, sortant de l'endroit où il était caché. — Hé bien! mon frère, vous le voyez.

TOINETTE. — Par ma foi! je n'aurais jamais cru cela. Mais j'entends votre fille : remettez-vous comme vous étiez, et voyons de quelle manière elle recevra votre mort. C'est une chose qu'il n'est pas mauvais d'éprouver; et puisque vous êtes en train, vous connaîtrez par là les sentiments que votre famille a pour vous.

SCÈNE XIII

ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BÉRALDE (caché).

TOINETTE, feignant de ne pas voir Angélique. — O Ciel! ah! fâcheuse aventure! Malheureuse journée!

ANGÉLIQUE. — Qu'as-tu, Toinette, et de quoi pleures-tu?

TOINETTE. — Hélas! j'ai de tristes nouvelles à vous donner.

ANGÉLIQUE. — Hé quoi?

TOINETTE. — Votre père est mort.

ANGÉLIQUE. — Mon père est mort, Toinette?

TOINETTE. — Oui. Vous le voyez là. Il vient de mourir tout à l'heure d'une faiblesse qui lui a pris.

ANGÉLIQUE. — O Ciel! quelle infortune! quelle atteinte cruelle! Hélas! faut-il que je perde mon père, la seule chose qui me restait au monde? et qu'encore, pour un surcroît de désespoir, je le perde dans un moment où il était irrité contre moi? Que deviendrai-je, malheureuse? et quelle consolation trouver après une si grande perte?

SCÈNE XIV

CLÉANTE, ANGÉLIQUE, ARGAN, TOINETTE, BÉRALDE.

CLÉANTE. — Qu'avez-vous donc, belle Angélique? et quel malheur pleurez-vous?

1. *Avis au lecteur*, figurément, un conseil adressé à quelqu'un.

ANGÉLIQUE. — Hélas! je pleure tout ce que dans la vie je pouvais perdre de plus cher et de plus précieux : je pleure la mort de mon père.

CLÉANTE. — O Ciel! quel accident! quel coup inopiné! Hélas! après la demande que j'avais conjuré votre oncle de lui faire pour moi, je venais me présenter à lui, et tâcher par mes respects et par mes prières de disposer son cœur à vous accorder à mes vœux.

ANGÉLIQUE. — Ah! Cléante, ne parlons plus de rien. Laissons là toutes les pensées du mariage. Après la perte de mon père, je ne veux plus être du monde, et j'y renonce pour jamais. Oui, mon père, si j'ai résisté tantôt à vos volontés, je veux suivre du moins une de vos intentions, et réparer par là le chagrin que je m'accuse de vous avoir donné. Souffrez, mon père, que je vous en donne ici ma parole, et que je vous embrasse pour vous témoigner mon ressentiment[1].

ARGAN se lève. — Ah! ma fille!

ANGÉLIQUE. — Ahy!

ARGAN. — Viens. N'aie point de peur, je ne suis pas mort. Va, tu es mon vrai sang, ma véritable fille; et je suis ravi d'avoir vu ton bon naturel.

ANGÉLIQUE. — Ah! quelle surprise agréable, mon père! puisque, par un bonheur extrême, le Ciel vous redonne à mes vœux, souffrez qu'ici je me mette à vos pieds pour vous supplier d'une chose. Si vous n'êtes pas favorable au penchant de mon cœur, si vous me refusez Cléante pour époux, je vous conjure au moins de ne me point forcer d'en épouser un autre. C'est toute la grâce que je vous demande.

CLÉANTE, se jetant à genoux. — Eh ! Monsieur, laissez-vous toucher à ses prières et aux miennes, et ne vous montrez point contraire aux mutuels empressements d'une si belle inclination.

BÉRALDE. — Mon frère, pouvez-vous tenir là contre ?

TOINETTE. — Monsieur, serez-vous insensible à tant d'amour ?

ARGAN. — Qu'il se fasse médecin, je consens au mariage. Oui, faites-vous médecin, je vous donne ma fille.

CLÉANTE. — Très volontiers, Monsieur : s'il ne tient qu'à cela pour être votre gendre, je me ferai médecin, apothicaire même, si vous voulez. Ce n'est pas une affaire cela, et je

1 *Mon ressentiment*, c.-à d. les sentiments de reconnaissance dont je suis pénétrée pour les bontés que vous m'avez témoignées.

ferais bien d'autres choses pour obtenir la belle Angélique.

BÉRALDE. — Mais, mon frère, il me vient une pensée : faites-vous médecin vous-même. La commodité sera encore plus grande, d'avoir en vous tout ce qu'il vous faut.

TOINETTE. — Cela est vrai. Voilà le vrai moyen de vous guérir bientôt ; et il n'y a point de maladie si osée, que de se jouer à la personne d'un médecin.

ARGAN. — Je pense, mon frère, que vous vous moquez de moi. Est-ce que je suis en âge d'étudier ?

BÉRALDE. — Bon, étudier ! Vous êtes assez savant ; et il y en a beaucoup parmi eux qui ne sont pas plus habiles que vous.

ARGAN. — Mais il faut savoir bien parler latin, connaître les maladies, et les remèdes qu'il y faut faire.

BÉRALDE. — En recevant la robe et le bonnet de médecin, vous apprendrez tout cela ; et vous serez après plus habile que vous ne voudrez.

ARGAN. — Quoi ? l'on sait discourir sur les maladies quand on a cet habit-là ?

BÉRALDE. — Oui. L'on n'a qu'à parler avec une robe et un bonnet, tout galimatias devient savant, et toute sottise devient raison.

TOINETTE. — Tenez, Monsieur, quand il n'y aurait que votre barbe, c'est déjà beaucoup, et la barbe fait plus de la moitié d'un médecin[1].

CLÉANTE. — En tout cas, je suis prêt à tout.

BÉRALDE, à Argan. — Voulez-vous que l'affaire se fasse tout à l'heure ?

ARGAN. — Comment, tout à l'heure ?

BÉRALDE. — Oui, et dans votre maison.

ARGAN. — Dans ma maison ?

BÉRALDE. — Oui. Je connais une Faculté de mes amies, qui viendra tout à l'heure en faire la cérémonie dans votre salle. Cela ne vous coûtera rien.

ARGAN. — Mais moi, que dire, que répondre ?

BÉRALDE. — On vous instruira en deux mots, et l'on vous donnera par écrit ce que vous devez dire. Allez-vous-en vous mettre en habit décent, je vais les envoyer quérir.

ARGAN. — Allons, voyons cela. (Il sort.)

1. Au XVII[e] siècle les médecins avaient l'habitude de porter la barbe longue, pour paraître plus graves et plus respectables.

CLÉANTE. — Que voulez-vous dire, et qu'entendez-vous avec cette Faculté de vos amies ?

TOINETTE. — Quel est donc votre dessein ?

BÉRALDE. — De nous divertir un peu ce soir. Les comédiens ont fait un petit intermède de la réception d'un médecin, avec des danses et de la musique ; je veux que nous en prenions ensemble le divertissement, et que mon frère y fasse le premier personnage.

ANGÉLIQUE. — Mais, mon oncle, il me semble que vous vous jouez un peu beaucoup de mon père ?

BÉRALDE. — Mais, ma nièce, ce n'est pas tant le jouer, que s'accommoder à ses fantaisies. Tout ceci n'est qu'entre nous. Nous y pouvons aussi prendre chacun un personnage, et nous donner ainsi la comédie les uns et les autres. Le carnaval autorise cela [1]. Allons vite préparer toutes choses.

CLÉANTE, à Angélique. — Y consentez-vous ?

ANGÉLIQUE. — Oui, puisque mon oncle nous conduit [2].

1. C'est pendant le carnaval que fut joué le *Malade imaginaire*.

2. La comédie finit par une cérémonie burlesque dans laquelle Argan est fait médecin. Plusieurs tapissiers viennent préparer la salle et placer des bancs en cadence. Puis toute l'assemblée composée de huit porte-seringue, six apothicaires, vingt-deux docteurs, huit chirurgiens dansants et deux chantants, entrent et prennent place, chacun selon son rang. Cette cérémonie, si naturellement amenée, n'est pas toute de pure fantaisie. Elle reproduit, mais en les ridiculisant, une des solennités de la Faculté de médecine, les différents examens que subissaient alors les aspirants au grade de docteur. Ce morceau, a dit un critique, doit être considéré comme un abrégé, non seulement des cérémonies du doctorat, mais de toutes celles par où devait passer un candidat, depuis le commencement de ses études jusqu'au jour où il recevait le bonnet.

FIN

TABLE


UNIVERSITAS
OTTAVIENSIS

